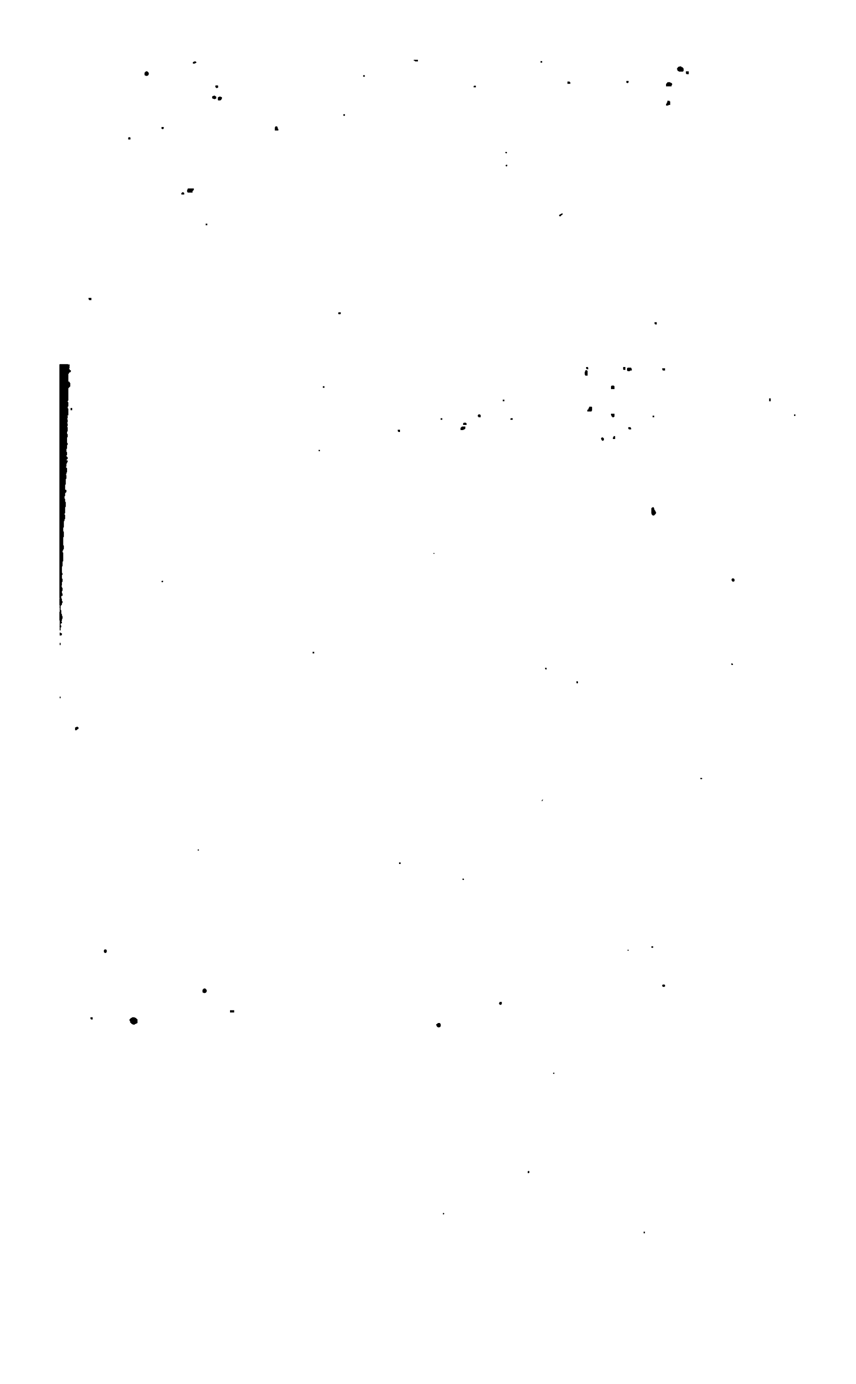




HISTOIRE INTIME

DE

LA RUSSIE



HISTOIRE INTIME

DE

LA RUSSIE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE INTIME

DE

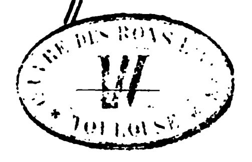
LA RUSSIE

SOUS LES

EMPEREURS ALEXANDRE ET NICOLAS

PAR

J. H. SCHNITZLER



TOME PREMIER

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1854



PRÉFACE.

Nous sommes fidèle à nos premières affections. Après avoir, au début de notre carrière, consacré à la Russie tout ce que nous avions de forces et d'ardeur pour la science, nous nous sommes imposé le devoir d'étudier à fond et sous toutes ses faces ce magnifique sujet, et nous n'en avons pas détourné le regard un seul jour, même au milieu des occupations multiples attachées à la direction d'une volumineuse Encyclopédie.

C'est le fruit de ces études ultérieures que nous venons soumettre à l'appréciation indulgente des juges éclairés.

Ils nous tiendront compte, nous l'espérons, des difficultés contre lesquelles nous avions à lutter; car il ne s'agit plus ici de ces paisibles travaux de

statistique, de géographie et d'ethnographie, auxquels le public a fait si bon accueil dans le temps : en abordant le domaine de l'histoire, bien plus, de l'histoire contemporaine, nous touchons forcément aux questions politiques les plus brûlantes, et nous avons contre nous à la fois la pénurie de matériaux, les préjugés des hommes, et nos propres hésitations, nées de la crainte de froisser certaines susceptibilités, malgré la rigoureuse impartialité dont nous ne croyons pas nous être départi un seul instant.

Mais il faut ou se taire ou dire les choses telles qu'on les a vues et comprises. Tant que nos recherches se rapportaient principalement aux sciences auxiliaires de l'histoire, nous avons pu ne pas déplaire au gouvernement russe ; et la faveur dont on nous supposait l'objet de ce côté-là nous a même été imputée à crime (*), bien qu'elle n'ait eu d'autre

(*) Ce n'est pas à l'auteur de *La Russie en* 1839 que ceci s'adresse. M. de Custine a bien voulu s'occuper de nous en plusieurs endroits de son livre, et c'est un honneur d'autant plus grand que nous ne le partageons guère qu'avec l'excellent historien Karamzine. Voici ce qu'il dit dans un de ces passages (t. II, p. 335, de l'édition format anglais), après avoir donné un petit extrait de *la Russie, la Pologne et la Finlande* : « Je dois dire « ici une fois pour toutes que ce bon et utile ouvrage, protégé à « Pétersbourg, est extrêmement partial, *du moins dans la forme* « *du langage, condition nécessaire si l'on veut faire tolérer en Russie* « *ce qu'on écrit touchant ce pays.* » Malgré ce reproche de partialité, suivant nous non mérité, il n'y a rien dans ce passage qui

effet pour nous que quelques distinctions honorifiques obtenues sans aucune espèce de démarches de notre part, à la suite d'un succès de librairie dû aux suffrages de la presse et du public. Sur le terrain de l'histoire proprement dite, des considérations de ce genre sont inadmissibles : les faits s'enchaînent les uns aux autres, on ne peut pas en faire un triage à volonté, et lorsqu'ils donnent lieu à des observations sévères, il est bien permis, il est même

dépasse les bornes d'une loyale critique; d'ailleurs le correctif du reproche est dans les mots qui le suivent et que nous avons soulignés, mots qui attestent que le spirituel voyageur nous avait parfaitement compris.

Ce n'est donc pas de lui qu'il peut être question : la critique a ses droits, et moins que personne nous voudrions les contester ; mais ces droits ont été outre-passés d'une manière inqualifiable dans le long article de la *France littéraire* qui nous concerne. Cette attaque était d'autant plus gratuite que les preuves de la fausseté des assertions étaient sous les yeux de l'auteur. Sans parler de nos articles *Catherine II*, *Alexandre Ier* et autres de l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, nous avions publié, en 1831, une brochure sur la question de la Pologne, écrite avec beaucoup de modération, mais aussi pleine d'une franchise reconnue par plusieurs honorables Polonais. Loin de plaire à Saint-Pétersbourg, elle y avait été mise à l'*index*, et dès lors nous dûmes nous abstenir, même de faire hommage de nos ouvrages sur la Russie à S. M. l'Empereur, avant qu'on nous le demandât expressément. Depuis, nous n'avons rien écrit sur ce sujet, sinon des articles de la même Encyclopédie, où, précisément au temps de notre prétendue faveur, nous avons choisi pour collaborateur chargé des articles concernant la Pologne, M. Théodore Morawski, un des ministres de l'insurrection de 1831. Voilà jusqu'où allaient nos complaisances !

louable, d'en modérer l'expression, mais non de reculer devant cette tâche, non de subordonner à de simples convenances le respect pour la vérité, qui est l'honneur de l'historien.

Appelé sur ce terrain par une de ces circonstances qui décident de la vie d'un homme, nous n'avons voulu manquer à aucun de nos devoirs : nous avons rendu hommage à la vérité même alors qu'elle pouvait être pénible à dire ou désagréable à entendre; en louant tout ce qui nous a paru digne d'éloge, en faisant une large part au bien, nous n'avons pas caché le mal; nous l'avons fait ressortir au contraire, là où il nous semblait urgent d'y porter remède, où il pouvait résulter de la franchise de nos paroles quelque avantage réel, peut-être pour tout un peuple, car les grands effets tiennent souvent à de petites causes, et la Providence se sert parfois des plus humbles instrumens pour l'accomplissement de ses plus grands desseins. En revanche, nous pouvons nous rendre ce témoignage d'être étranger à toute passion haineuse, à tout esprit de dénigrement.

Veut-on savoir la circonstance de notre vie, d'ailleurs obscure et renfermée dans le silence du cabinet, à laquelle nous venons de faire allusion? Nous avons passé quatre ans en Russie. A peine arrivé à Saint-Pétersbourg, il nous a été donné d'être témoin

d'un des plus graves événemens dont les annales russes aient à garder le souvenir. Après avoir été présent sur le champ de bataille du 26 décembre 1825, nous avons assisté à une crise, longue, pénible, et qui a mis à nu bien des plaies cachées, laissé deviner bien des secrets politiques, en même temps qu'elle a été comme la pierre de touche des caractères. Nous avons été en position de bien voir, de recueillir des renseignemens dignes de foi. Ces observations personnelles, ces renseignemens, et d'autres encore, fruit de notre séjour à Moscou pendant le couronnement de l'empereur Nicolas, nous les avons consignés dans un journal resté intact jusqu'à ce jour, mais qui, dans cet intervalle de vingt années, s'est enrichi de beaucoup d'additions explicatives et de faits nouveaux puisés à différentes sources.

On ne nous reprochera pas de nous être trop pressé de livrer au public un travail qui avait besoin d'être mûri par l'étude : vingt ans de sursis, c'est beaucoup par le temps qui court, c'est plus même que nous ne devrions avouer peut-être, dans la crainte que la possibilité d'une si longue préparation ne dispose le lecteur à juger plus rigoureusement un ouvrage dont nous ne nous dissimulons pas les défauts. Mais d'autres occupations nous étaient imposées et nous espérions toujours que des

mémoires particuliers, mis au jour par les parties intéressées ou leurs familles, viendraient éclaircir les assertions officielles contenues dans les pièces du grand procès criminel de 1826. Cette espérance a été déçue. A part un seul ouvrage d'un Russe impliqué dans ce procès, homme d'un grand mérite, mais dont le mémoire justificatif traite des sociétés secrètes sans toucher aux effets de la conspiration (*), rien de sérieux n'a été publié à ce sujet. Les compatriotes des Pestel, des Ryléïef, des Troubetzkoï, ou, pour ne citer que de nobles victimes, des Michel Orlof, des Alexandre Mouravief, des Nicolas Tourghénief, ont gardé jusqu'à ce jour un silence si obstiné sur un événement d'une portée immense, qu'on pouvait craindre que l'histoire ne prît le change sur son vrai caractère ; et il était permis dès lors à tout autre de dire simplement et consciencieusement ce qu'il en savait, soit pour l'avoir vu de ses propres yeux, soit par suite d'informations recueillies avec soin et scrupuleusement vérifiées. Peut-être même un étranger, impartial, véridique, bien renseigné, était-il mieux placé qu'un Russe pour faire connaître enfin la vérité tout entière.

Pour nous, c'était d'ailleurs un engagement depuis longtemps pris avec le public. Dans notre *Statistique générale de la Russie*, après avoir ex-

(*) Voir la note 23 du t. II.

posé les principaux faits du règne d'Alexandre, voici ce que nous disions en note dès l'année 1829 : « Quant aux malheureux événemens de la fin de « ce règne, ils ne sont encore connus qu'impar- « faitement. Témoin de ces sanglans débats qui se « sont passés en partie sous nos yeux, nous es- « sayerons, dans une autre occasion, de fixer l'o- « pinion à cet égard et d'offrir à l'histoire des ma- « tériaux qu'elle n'ait point à récuser. »

C'est là le but du présent ouvrage. Mais nous ne nous sommes pas renfermé dans ce programme : à l'histoire de la révolte de 1825 et de la longue crise qui en a été la suite, nous avons donné pour introduction un aperçu général de l'histoire de la Russie, puis un abrégé de celle du règne d'Alexandre et un récit circonstancié de la mort de ce prince, au sujet de laquelle de fausses opinions sont encore accréditées. De plus, dans ce cadre historique nous avons fait entrer un tableau de mœurs très étendu, une appréciation de la société russe, et des institutions qui la régissent, ou plutôt des institutions dont elle aurait besoin et qui lui manquent encore complétement. Ainsi, pour faire connaître l'organisation judiciaire de l'empire, nous nous sommes longuement arrêté sur le procès des conspirateurs, et à l'occasion du Code de lois dû à l'empereur Nicolas, nous avons jeté un coup d'œil sur toute la lé-

gislation moscovite. L'histoire des sociétés secrètes nous a conduit à signaler les passions diverses qui se cachent sous les dehors de l'immobilité, de même que les mutineries de paysans ont naturellement amené l'examen de la grande question de l'émancipation des serfs. Essayant de suppléer au silence obligé des écrivains russes, nous avons établi l'urgence des réformes, et nous avons osé dire à une puissante nation, ainsi qu'à son gouvernement, ce que l'Europe attend d'eux avant de les reconnaître définitivement comme membres de la grande famille.

Ce n'est pas tout. A l'histoire contemporaine nous avons joint une partie rétrospective. Sous bien des rapports, la Russie est encore un pays fermé : nous avons cherché à l'ouvrir pour la science, en réunissant dans nos appendices, ainsi que dans des notes sous le texte, une quantité considérable de notions diverses, biographiques, statistiques et autres, généralement difficiles à trouver à cause de l'extrême indigence des publications russes. Nous citerons comme exemple la notice sur le général Araktchéïef, favori d'Alexandre : les hommes compétens savent s'il est facile de se procurer les élémens d'un tel travail ; ils comprendront ce que le nôtre a dû nous coûter de recherches. C'est surtout un intérêt de curiosité qu'excitent les sujets

de cette nature ; d'autres au contraire, comme les origines de la maison Romanof, ou la généalogie de quelques familles princières, présentent un intérêt tout scientifique, et la première de ces études a eu en outre une haute importance à nos yeux à cause de la révolution dynastique qui s'y rattache. Amassant ainsi dans nos volumes une grande abondance de faits, nous avons voulu en rendre l'usage commode au moyen d'un répertoire alphabétique très précis et très détaillé.

Ces matériaux de toute nature, extraits de nos collections, n'en sont encore que la plus faible partie. Notre intention est de les faire suivre de beaucoup d'autres, accompagnant l'histoire des événemens subséquens du règne de Nicolas (*). C'est à ce projet que se rapporte le titre générique d'*Études sur l'empire des tsars*, placé en tête du titre particulier au présent ouvrage et qui servira de lien aux diverses parties de cette publication, offrant chacune un ensemble complet.

On le voit, nous sommes résolu à remplir jusqu'au bout la tâche à laquelle tant d'années de notre vie ont déjà été consacrées. Personne, à coup sûr, ne s'en étonnera. La position de la Russie en Europe est la plus grande question de

(*) Guerre du Caucase et de Perse, guerre de Turquie et affaires de la Grèce, insurrection de la Pologne, etc., etc.

l'avenir : vitale pour la France, elle l'est encore à un plus haut degré pour l'Allemagne sur laquelle l'empire des tsars pèsera de tout son poids dès qu'il ne rencontrera plus d'obstacles en Pologne. Pour notre pays, cette position est tout au moins une question de prépondérance, d'influence, d'équilibre ; mais pour l'Allemagne c'est une question de vie ou de mort, d'indépendance, de nationalité. Il est temps d'envisager cette perspective menaçante, encore récemment signalée par MM. Thiers et de Lamartine ; il est temps d'étudier sérieusement un empire qui peut donner lieu à de telles craintes. La nature lui a accordé « une place ingrate mais immense sur le globe, » a dit le coloriste incomparable (*) que nous venons de citer en société d'un historien plus froid, mais d'un jugement plus sûr ; nous ajouterons que cette place, autrefois un désert, se couvre d'habitans, et que nulle part le progrès de la population n'est aussi sensible. A l'avénement de Pierre le Grand, il y a un siècle et demi à peine, la Russie n'avait encore que seize millions d'âmes : elle en a aujourd'hui près de soixante millions ; et pour qu'on ne s'imagine pas que les conquêtes ont eu la principale part dans cette augmentation, nous ajouterons que dans le même intervalle la superficie de l'empire s'est accrue seu-

(*) *Histoire des Girondins*, t. I, p. 293, 294.

lement d'un quart : de 14,500,000 kilomètres carrés. elle a été portée à un peu plus de 20 millions. C'est surtout à l'excédant des naissances sur les décès qu'il faut attribuer ce chiffre formidable de 60 millions d'âmes, digne sujet de préoccupation pour l'Europe entière. La même progression se fait remarquer dans les revenus de l'empire : à la mort du tsar réformateur, le total ne dépassait guère 60 millions de francs ; au commencement de ce siècle, il s'était déjà élevé à 350 millions ; aujourd'hui, il n'est pas au-dessous de 500 millions. Et, qu'on le sache bien, pour expliquer cette marche ascendante, il n'est nullement besoin de songer aux mines d'or de l'Oural ou de l'Altaï.

Ainsi, *hic Rhodus, hìc salta!* là est l'avenir, là se préparent de graves événemens. Que faisons-nous cependant pour ne pas être pris au dépourvu ? Où sont nos preuves d'une sérieuse et profonde étude de la matière ? Tous nos grands historiens, tous les maîtres de l'art, dépensent les ressources infinies de leur esprit et de leur imagination à mettre en relief une période de nos propres annales, et, par le prestige de leur talent, enchaînent, pour ainsi dire, l'attention des lecteurs à cette France, sans doute le plus digne objet de leur curiosité comme de leur amour, mais aussi le moins inconnu de tous. Aucune autre histoire, il est vrai,

n'offre un intérêt si dramatique; aucune n'est à ce point palpitante d'émotions. Mais l'histoire des pays étrangers rectifierait nos idées sur bien des choses, y jetterait plus de variété, étendrait notre horizon et nous enrichirait de lumières auxquelles notre sécurité politique semble intéressée. Pourtant, à peu d'exceptions près, ce vaste champ reste en friches parmi nous. C'est pour aider à remplir cette lacune, que, consultant plus notre zèle que nos forces, nous avons entrepris ces études historiques sur l'empire des tsars, où, à défaut de talent, le lecteur trouvera du moins un amour sincère de la vérité et des recherches consciencieuses. Ce travail nous a personnellement soutenu dans un temps de déceptions et d'épreuves, et si, indépendamment de son but scientifique, il devait en résulter quelques bonnes impulsions pour le pays qu'il concerne, nous serions pleinement dédommagé des peines et des veilles dont il est le fruit.

Au reste, nous le répétons, si notre besogne est achevée pour le moment, notre tâche n'est pas accomplie dans son ensemble. La Russie, citadelle bien gardée, nous cache encore une multitude de secrets, et pour nous en rendre maître, peut-être faudra-t-il plus d'une fois encore répéter notre cri de guerre :

EPHPHETHA, OUVRE-TOI!

SOMMAIRE DU TOME PREMIER.

HISTOIRE INTIME.

ÉTUDES, NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.

OBSERVATION.

Pour l'orthographe des noms russes, l'auteur a suivi le même système que dans ses précédens ouvrages : ce système consiste à écrire le nom tel qu'il doit être prononcé, sans lettres inutiles. C'est la transcription la plus simple possible appliquée à une langue qui a son alphabet particulier ; transcription toutefois spécialement française et qu'il faudrait modifier s'il s'agissait d'une traduction en allemand ou en anglais. Ainsi, *Chouvalof*, rend exactement la forme russe de ce nom bien connu ; mais en allemand il faudrait l'écrire *Schuwalof* et en anglais *Shuvalof*. En russe, il n'y a, en tête de ce nom, ni *Sch*, ni *Sh*, ni *Ch* même : il y a une seule lettre qui, appelée *chah*, équivaut à notre *ch*, et qu'il nous semblerait absurde de remplacer en français par l'*sch* des Allemands. A la fin du nom, il n'y a ni *w*, ni *f*, il y a le *v* russe, plus un signe qui le renforce. Nous ne mettons pas de double *f*, parce qu'il est impossible de le prononcer autrement que l'*f* simple.

HISTOIRE INTIME.







INTRODUCTION.

RÉSUMÉ HISTORIQUE. — D'OÙ VIENT LA RUSSIE ET OÙ VA-T-ELLE ?



Notre civilisation moderne est le résultat de la combinaison de trois élémens, tous puissans par eux-mêmes, mais qui se sont fondus néanmoins complétement les uns dans les autres. Ces trois élémens étaient : le génie de Rome avec les institutions sociales perfectionnées d'une nation qui datait de loin, et ses hautes lumières en partie empruntées aux Grecs, eux-mêmes héritiers des sages de l'Orient ; la liberté germanique, puissant levain jeté dans une société vieillie, énervée, stationnaire, et dont les membres avaient besoin de se retremper, après une longue léthargie, par le sentiment de la dignité personnelle, si profond chez la race teutonne, alors récemment sortie de ses forêts primitives ; enfin, la religion chrétienne, spiritualisme admirable, au-

quel l'homme a dû, avec la connaissance de sa vraie patrie, ces tendances idéales et mystérieuses qui l'élèvent au-dessus de la matière et cimentent la confraternité entre lui et ses semblables. La sagesse pratique des Romains, la noble fierté des barbares, les espérances infinies et la loi de charité puisées dans l'Évangile, voilà ce qui a fait le monde européen, voilà ce qui lui a donné son esprit particulier, esprit si différent de celui de l'Asie dont il est près de triompher aujourd'hui, grâce à la supériorité que lui assurent les découvertes journalières de la science sur laquelle il s'appuie.

L'esprit européen est comme un lien qui enlace tous les peuples chrétiens, les rapproche, les unit malgré leurs dissentimens passagers, et finira peut-être par les confondre un jour matériellement. Depuis des siècles, il a fondé au milieu d'eux un empire spirituel où tous, quels que soient leur origine, leur langue, leur génie spécial, sont dominés par des idées, des sentimens et des espérances identiques.

La Russie, aujourd'hui une des provinces de cet empire, resta longtemps en dehors de ses limites : de là son caractère à part, de là cette différence si grande qu'on remarque, sous bien des rapports, entre son peuple et ceux de nos pays d'Occident. Un des trois élémens dont nous avons parlé lui a manqué tout à fait ; le second, elle en a eu tout au plus quelques parcelles, et le troisième y a pénétré sous une forme particulière, moins favorable à l'émancipation intellectuelle.

Qu'on nous permette d'expliquer notre idée par quelques courts développemens.

La domination du peuple-roi n'atteignit jamais, comme on sait, le Nord de l'Europe et de l'Asie. Froide et silen-

cieuse, cette région resta inaccessible aux Anciens, habitués à l'action bienfaisante du soleil sous un ciel presque toujours serein. Elle était pour eux enveloppée de mystère. La regardant comme le siége de la magie, ils en redoutaient les sortiléges, et s'ils savaient par ouï-dire qu'elle recélait des métaux précieux, l'idée ne pouvait leur venir de se mettre en possession de trésors qu'ils supposaient gardés par des créatures monstrueuses, tantôt griffons, tantôt nains ou géans, par des peuples auxquels leur imagination ou les bruits propagés soit à dessein soit par la peur, prêtaient les formes les plus étranges, les moins propres à attirer les voyageurs. D'une part donc, les aigles des Césars ne pénétrèrent point jusque-là; de l'autre, l'invasion germanique, destinée à rajeunir le monde romain, prit sa direction dans un tout autre sens; et si néanmoins elle effleura les populations encore clair-semées de l'ancienne Sarmatie, ce fut grâce à l'esprit entreprenant de quelques-uns de ses enfans perdus, véritables chevaliers errans, toujours tentés par l'appât du butin ou des glorieux combats, et qu'aucun danger, aucune distance, ne rebutaient. Ces Normands, établis à Novgorod et à Kief, ne laissèrent pas d'y exercer une action sur les mœurs et l'organisation sociale; mais, arrivés en trop petit nombre, ils se fondirent bientôt dans la race slavonne, et déjà au bout d'un siècle, il resta peu de traces du contact de cette dernière avec la race germanique. Quant au christianisme, le troisième des élémens dont nous avons parlé, ce n'est pas non plus de Rome, de la métropole commune de l'Occident, que la Russie le reçut: il lui vint de Constantinople dont les maîtres, méconnaissant l'essence de cette loi d'amour, avaient fait d'elle un instrument de despotisme, et où le clergé, par de vaines que-

relles, au sujet de subtilités stériles, en avait paralysé les nobles élans, si bien que l'esprit de vérité propre à l'Évangile et recommandé par lui sur toutes ses pages, étouffait sous le formalisme universel.

En Occident, l'Italie et l'Allemagne ont été le point de départ de la civilisation moderne ; la civilisation russe en a eu un tout autre : elle procède des Grecs du Bas-Empire, d'un peuple vieilli, usé, retombé en enfance, courbé sous une domination despotique et chez lequel la religion, elle-même asservie, avait perdu sa force régénératrice. Car à Constantinople, l'Église était devenue l'humble servante du trône, dont elle rehaussait l'éclat sans lui faire ombrage, au lieu qu'en Occident, un prêtre assis sur le tombeau de saint Pierre, osa se constituer hardiment le gardien de la liberté évangélique et ne craignit jamais d'opposer sa houlette de pasteur même aux sceptres des rois, quand il croyait les intérêts spirituels en péril.

La Russie n'est donc pas restée seulement en dehors du monde romain, mais en dehors du monde latin dans toute l'extension de ce mot. Si, par la première cause, elle s'est privée d'un droit positif, fruit d'une culture déjà ancienne, et de l'héritage d'institutions qui, même aujourd'hui, n'ont pas encore perdu toute leur valeur, par la seconde, en ne fléchissant pas sous l'autorité des papes, alors les défenseurs des droits de la pensée et les représentans du principe spirituel au milieu des violences du moyen âge, elle s'est isolée du mouvement chrétien si essentiellement civilisateur, et les passions généreuses de nos aïeux n'ont point eu d'échos dans ses vastes solitudes. Quoique visitée comme nous l'avons dit, par des guerriers normands qui lui présentèrent au moins un reflet de la vie aventureuse des héros fiers de

leur valeur, la Russie ne connut point la féodalité (*), ce vaste réseau aux mailles brillantes, qui serra bien fort sans doute les populations romanes et germaniques, mais les couvrit aussi comme d'une égide tutélaire sous laquelle elles trouvèrent le bon ordre, une organisation bien entendue, le spectacle des mœurs policées, ainsi que des moyens d'instruction mis à la portée des localités les plus modestes. Dès lors, la Russie, engagée dans une voie toute différente, resta séquestrée de l'Europe ; presque seule dans toute la chrétienté, elle ne répondit pas au cri d'enthousiasme religieux qui non-seulement poussa aux croisades, mêlée immense où les peuples, en apprenant à se connaître, étendirent leur horizon respectif, mais fut aussi le germe de la chevalerie. Cette institution, en consacrant l'empire des femmes, adoucit les mœurs, et, en exaltant par-dessus tout la religion du serment, soumit la brutalité personnelle du guerrier au joug de la loi d'honneur ; la religion eut alors pour auxiliaire la loyauté, et bientôt on s'éleva aux notions de rigoureuse moralité dans lesquelles l'homme vraiment civilisé puise ses règles de conduite, sans jamais chercher à se soustraire à leur inflexible loi.

Ce n'est pas tout. Impliquée dans le schisme d'Orient et, par suite, complétement retranchée de la grande famille catholique, la Russie est restée privée du secours dont elle eût eu besoin, à l'époque la plus désastreuse de son his-

(*) Le système d'apanages établi d'abord à Kief et ensuite dans les autres grandes principautés russes, ne mérite point d'être appelé de ce nom, et le servage, d'ailleurs d'origine presque moderne en Russie, comme on le verra plus loin, ne constitue pas non plus la féodalité. Dans celle-ci, nous voyons une hiérarchie d'hommes, qui connaissent leur valeur et qui la limitent respectivement ; un certain ordre, gage de progrès, plutôt qu'une tyrannie pesant sur le grand nombre et divisant la société en deux classes, les maîtres et les esclaves. Pour juger une institution, il faut la prendre à ses commencemens, et non pas dans l'état de décrépitude.

toire, lorsque les hordes de Tchinghiz-Khan, parties des déserts de l'Asie moyenne, poussèrent jusqu'à elle leurs courses dévastatrices, la couvrirent comme de nuées de sauterelles, et lui imposèrent un dur esclavage. Peut-être, dans le principe même, les efforts réunis de la chevalerie n'auraient-ils pas suffi à arrêter un torrent qui la déborda plus tard à Liegnitz et à Wahlstatt; mais du moins, avec un tel renfort, la lutte pouvait se prolonger, l'héroïsme chrétien pouvait se faire jour, et la chute devenir à la fois moins profonde et moins ignominieuse. L'idée seule d'avoir pour témoin de sa résistance l'Europe attentive à ce spectacle, la certitude d'exciter toutes les sympathies du monde civilisé pouvait exalter les courages et enfanter des miracles au sein d'une population, peu chevaleresque à la vérité, mais non pas insensible à la gloire militaire, très-attachée à la foi de ses pères et animée d'un ardent amour de la patrie. Quoi qu'il en soit, aucun appel ne fut fait à la valeur des guerriers d'Occident; ils ne s'émurent point à la nouvelle de l'invasion mongole et n'y virent point un motif d'entreprendre une croisade à laquelle l'Église, spectatrice indifférente, ne les conviait pas. La Vladimirie, la Moscovie, provinces lointaines de Kief récemment fondées au milieu de populations finnoises adonnées au paganisme, étaient tout au plus connues de nom; d'ailleurs des schismatiques, aux yeux des héros de la croix, étaient à peine des chrétiens. Les Russes furent écrasés dans deux batailles (1224 et 1237), et ils subirent la domination de la horde (*) d'Or et du khan de la steppe. Un abaissement, qui dura deux siècles, s'en suivit et laissa des traces profondes dans les

(*) C'est peut-être *orde* qu'il faudrait écrire, malgré l'usage, car ce mot est le même que celui d'*orta*, compagnie de janissaires. Il signifie habitation d'une tribu.

mœurs de ce peuple, européen d'origine, aussi bien que les Celtes et les Germains, mais que ses rapports avec l'empire de Byzance avaient déjà façonné à la servitude orientale, et auquel ses conquérans imposèrent encore à un plus haut degré l'immobilité des habitudes asiatiques. Tombé dans un oubli absolu, il n'eut plus aucun rapport avec l'Europe, et même lorsqu'il se releva enfin de cette chute, lorsque le signe de la rédemption fut arboré au haut des clochers surmontant le croissant vaincu, même alors la Moscovie resta isolée, sans relations avec le monde chrétien dont l'empire de Byzance, conquis par les Turcs othomans, avait cessé de faire partie. On lui refusa jusqu'au nom russe, car d'autres portions de l'héritage des fils de Rurik le Normand prétendaient être seules la vraie Russie, et le pape Innocent IV, en conférant le titre de roi au prince de Galitch ou Halitch avait admis et sanctionné cette prétention. Une nouvelle puissance, la Lithuanie, puissance païenne mais agrandie des débris de la pricipauté de Kief et en possession de la capitale même de saint Vladimir, s'était interposée entre les vieux siéges de la civilisation et cet état moitié slavon, moitié finnois, placé aux confins de l'Europe et de l'Asie. Dans ce pays, déjà lointain lui-même, des chefs de sauvages s'étaient érigés en conquérans et avaient fait trembler tous les peuples d'alentour : le royaume de Russie (Galitch), pas plus que la Kiovie, n'avait échappé à leur domination ; l'Ordre Teutonique, sentinelle avancée des Latins, avait trouvé en eux de formidables ennemis. Que pouvait-il y avoir au delà de ces barbares qui méritât encore de fixer l'attention de la catholicité ? Or ces barbares se laissèrent entamer par la civilisation, et leur grand-prince païen consentit à reconnaître la loi de l'Évangile. Mais pour ceindre la couronne des Piasts et partager la cou-

che de l'héritière de Casimir le Grand (1386), Jagellon entra, non pas dans la communion de l'Église orientale, qui était celle de la majorité de ses sujets, mais dans la communion catholique, seule admise en Pologne. Ses possessions dont faisaient partie, comme nous l'avons dit, indépendamment du pays letton, domaine primitif de ses ancêtres, la Russie de Kief et celle de Galitch, et qui comprenaient la ville sainte considérée comme leur métropole par tous les Russes sans distinction, ajoutèrent une force considérable au royaume d'Hedvige dès lors affaibli par les dissensions intestines, et y furent complétement réunies dans la suite (1589). Les Polonais, ennemis des Moscovites et souvent obligés de les combattre, ne parlèrent d'eux qu'avec mépris, et les peignirent en toute occasion sous les plus noires couleurs, à l'exemple du clergé latin qui avait en abomination ce peuple schismatique. A entendre les Polonais, alors comme encore de nos jours, il n'existait pas de Russie en dehors de leur domination : au delà, il n'y avait que des Moscovites, issus du mélange de quelques Slaves avec on ne sait quels peuples finnois (*). Au fond, cette distinction n'a rien de sérieux, car, après tout, d'où vient le nom russe? de Rurik, chef d'une bande de Russes ou Rosses, ou encore de Varèghes (Varangiens), c'est-à-dire de Normands. Or les grands-princes de Vladimir et de Moscou, sous la souveraineté desquels ne tarda pas à tomber aussi Novgorod, la ville où Rurik vint d'abord s'établir, étaient, comme les grands-princes de Kief, comme les rois de Galitch, de vrais descendans de ce premier fondateur de la puissance russe ; et en quittant, à leur suite, le siége

(*) Voir sur cette question notre ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 22 et suiv.

primatial, d'abord établi dans la ville de saint Vladimir, c'est sous leurs auspices que les métropolitains conservèrent les vénérables traditions de la religion de leurs communs ancêtres. Du reste, ces questions, autrefois brûlantes, peuvent paraître oiseuses aujourd'hui que *toutes les Russies*, sauf celle de Galitch, devenue, sous le nom de Galicie, un royaume autrichien, sont également soumises au sceptre moscovite. Un fait qu'il importe de constater, c'est que la réunion de la Lithuanie avec la Pologne acheva de faire de cette dernière l'ennemie irréconciliable de la Moscovie. Constamment en lutte avec elle, elle lui arracha des provinces par lambeaux, et menaça à plusieurs reprises même sa capitale. Cette lutte, à la fois religieuse et nationale, devenant plus vive de siècle en siècle, conduisit enfin les guerriers de la république nobiliaire jusque dans l'enceinte sacrée du Kreml (*) de Moscou, où sont les sanctuaires révérés de la nation, les tombeaux des grands-princes, des tsars (**), des métropolitains et de beaucoup de saints martyrs. La chrétienté, devenue attentive, pensa même un instant voir réunies sur la même tête la couronne de Vladimir Monomaque (***) et celle des Piasts et des Jagellons. Mais, après une crise épouvantable où tout semblait condamné à périr, les Moscovites se relevèrent encore une fois ; un élan

(*) Nous nous servons de la forme russe *Kreml*, au lieu du français *Kremlin*. En vieux slavon, *krem*, *kremen*, signifie pierre ou caillou, et tous les Slaves appellent *Krem* ou *Kreml* une enceinte fortifiée. Différentes villes russes ont leur Kreml, et, chez les autres Slaves, on trouve les villes fortes de Krémé-netz, Krémentchoug, ou autres semblables.

(**) Voir dans les Notes et Éclaircissements (note 1re), un mémoire sur l'origine et la signification de ce titre encore aujourd'hui en usage et réservé aux seuls souverains de la Russie.

(***) Il ne faut pas confondre Vladimir Monomaque, qui a eu pour mère une princesse impériale de Byzance, avec saint Vladimir, dit l'*égal des apôtres*, qui fut l'auteur de la conversion des Russes au christianisme. Celui-ci régna de 980 à 1015 ; l'autre, de 1113 à 1125.

presque inattendu fit pencher la balance en leur faveur. La paix fut conclue; toutefois la rivalité entre les deux peuples se perpétua jusqu'à l'entier asservissement de l'un d'eux, au temps de nos pères.

Une merveilleuse résurrection, commencée sous Ioann III Vassiliévitch, continuée sous Ioann IV Vassiliévitch (*) dit le Terrible, et accomplie sous les tsars de la maison de Romanof, révéla une puissance nouvelle à l'Europe, stupéfaite des coups qu'elle voyait ces Moscovites, tout à l'heure encore humbles sujets des Mongols, porter à tous leurs ennemis, Polonais, Suédois, ou Tatars de Crimée, vassaux de la Turquie. De ce moment, il n'était plus guère possible d'ignorer leur existence ; on ne pouvait plus contester le nom de chrétiens à ces vainqueurs des Infidèles marchant sous la bannière de la croix; et dans sa condescendance pour eux, l'Europe alla jusqu'à rechercher leur alliance contre l'ennemi commun, les Othomans.

Cependant, encore sous les premiers Romanof, les mœurs et le gouvernement russes formaient un contraste frappant avec ceux des peuples civilisés. La religion se réduisait à un formalisme stérile, admettant toutes les superstitions, excluant toute vie spirituelle, tout examen, tout progrès; le clergé, sans instruction et se complaisant dans son ignorance, n'avait d'action sur les fidèles que par les pratiques extérieures du pontificat; il croyait faire preuve de science quand il agitait des questions oiseuses auxquelles les distinctions les plus subtiles étaient impuissantes à prêter un intérêt sérieux; mais il ne montrait aucun goût

(*) L'équivalent du nom de Jean, en russe, est Ivan, excepté pour les souverains; ceux-ci sont appelés Ioann, d'après les formes plus solennelles de la version slavonne du Nouveau-Testament. C'est donc abusivement qu'on dit Ivan IV le Terrible.

pour la prédication, malgré son double avantage de tenir en éveil l'esprit de ceux qui prêchent et d'offrir souvent à l'intelligence de ceux qui écoutent le seul aliment à sa portée, en même temps qu'elle les familiarise avec les notions morales du christianisme si propres à former le caractère, avec celles par exemple qui se rapportent à la dignité humaine et à l'égalité fraternelle de tous les hommes devant Dieu. Le souverain était un fétiche qu'on adorait le front contre terre ; dans son imperturbable gravité, conséquence naturelle d'un cérémonial puérile, il rappelait les rois de l'Ancien-Testament plus que les guerriers couronnés du Saint-Empire ou des autres monarchies latines, comme le patriarche moscovite, un instant placé à la hauteur même du trône (*), rappelait le grand-prêtre juif plutôt que les pontifes de Rome, souvent grands hommes d'état, amis des sciences et des arts ou savans eux-mêmes, quelques-uns toujours prêts à se mêler activement au tourbillon de la vie, d'autres adonnés au luxe, recherchant les plaisirs et ne s'abstenant pas de ceux-là même qui semblaient le plus incompatibles avec leur profession. D'aristocratie, à peine on en voyait trace sous ce régime despotique où, vis-à-vis du maître, il n'y avait que des esclaves, placés sans doute à différens degrés de l'échelle des rangs, mais tous humbles, rampans, entravés par la crainte dans tous leurs mouvemens. Si cette formule *Le tsar a ordonné, les boïars ont conseillé* (**) a jamais eu une application sérieuse, ce n'a pu être que par exception, et déjà sous Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre le Grand, ce temps était passé : d'ailleurs, on était boïar

(*) Voir, dans la notice sur les Romanof (Notes et Éclaircissemens, note 2), les détails que nous donnons sur le patriarche Philarète.

(**) *Velikii Goçoudar oukasal, boïaré prigovorili.*

selon le bon plaisir du monarque, et quelque haute que fût cette dignité, elle n'était pas transmissible héréditairement. Il existait bien une caste privilégiée composée de princes issus des différentes branches de la famille de Rurik, et de simples nobles d'une illustration héréditaire, plus ou moins ancienne ; mais elle n'était rien sans la faveur du tsar et sans le service effectif de l'état, auquel on n'était admis que par lui. Rien de chevaleresque chez ces nobles, nulle indépendance ! Ce n'est pas là qu'on eût pu rencontrer de ces orgueilleuses devises comme on en voyait sur les écussons de nos preux, barons féodaux ou simples gentilshommes, et que toutes les hauteurs de Louis XIV n'ont pas empêché leurs fils de transmettre à leur descendance jusqu'à ce jour. Une servilité plus absolue encore, quoique moins déplaisante et moins volontaire, régnait dans les classes inférieures de la société : la bourgeoisie, peu nombreuse même aujourd'hui, se réduisait alors à quelques cent mille familles, et les cultivateurs, dont les humbles villages étaient disséminés dans de vastes déserts, attachés à la glèbe depuis le règne de Boris Godounof, laissés dans l'état le plus inculte par un clergé insouciant, croupissaient dans une ignorance avilissante, d'où la monotonie de leur existence n'était guère propre à les tirer.

Même dans les rangs élevés, la vie était sans charme. Les femmes, renfermées dans le gynécée, n'avaient nulle action sur les hommes, comme elles illettrés, et dont toute l'activité s'épuisait, dans les temps ordinaires, en sourdes intrigues, en vaines querelles de préséances et en dévotions extérieures multipliées. Embarrassés d'un costume pesant et peu favorable aux libres mouvemens du corps, ils se rétrécissaient également l'esprit, d'ailleurs rempli de la peur du maître, par les minuties d'une étiquette impérieuse

et par les excessives susceptibilités d'un amour-propre ridicule.

Tel était le peuple russe, quand parut Pierre le Grand, l'homme à la volonté de fer, vaste et puissant génie qui eut pour ainsi dire l'instinct de la civilisation. Animé de passions vives, il ne subit pas lui-même à tous égards l'empire de cette dernière, mais il s'en fit l'ardent apôtre au milieu de son peuple, qui, de gré ou de force, dut se prêter à une transformation. Résolu à le tirer de son isolement, principale cause de son infériorité, il le poussa violemment dans des voies nouvelles. Voyant la mobilité des hommes multiplier autour d'eux les ressources, et la fortune publique suivre pas à pas l'accroissement des fortunes particulières, il prétendit que les Moscovites à leur tour sortissent de leur léthargie pour réclamer leur part de prospérité et de richesse. Il prit en aversion les longues barbes, les cafetans à l'orientale et les hauts bonnets fourrés; une tenue, un costume si empesés paralysaient, suivant lui, tous les mouvemens; il signifia aux classes supérieures son désir que les femmes se réunissent désormais avec les hommes dans des cercles de société, où chacun se formerait par l'échange des idées; il fit voyager au dehors les fils de ses boïars et emmena lui-même dans ses fréquentes pérégrinations, ceux de ses serviteurs qu'il regardait comme les plus aptes à tirer profit de leur contact avec une manière d'être nouvelle. Il essaya d'extirper entièrement de son pays le caractère oriental, et, au dire de l'impératrice Catherine II (*), ce qui lui facilita cette tâche c'est que les habitu-

(*) Voir sa fameuse *Instruction pour la commission des lois*, chap. I, § 7. Elle avait cru nécessaire d'y faire encore cette déclaration expresse : « La Russie est une puissance européenne. » Pour nous, cela ne fait pas matière à doute : on a tort d'envisager les Russes comme des Asiatiques, ils ne le sont pas plus que nous-mêmes.

des qu'il trouva établies ne s'accordaient nullement avec le climat : « Il introduisit des mœurs et des coutumes européennes chez un peuple d'Europe, » fait-elle observer expressément. Cette œuvre de régénération, Pierre l'accomplit sur la plus vaste échelle. Des étrangers furent attirés en grand nombre, non plus seulement, comme autrefois, pour entourer la personne du souverain d'une force militaire qui, loyale et dévouée, servît en même temps de modèle pour l'organisation des troupes indigènes, mais afin de répandre dans leur nouvelle patrie les usages et les méthodes adoptés dans l'ancienne, afin de remanier en quelque sorte la Russie sur le patron de l'Allemagne, de la Hollande, de la France. Les arsenaux, les chantiers, les ateliers de toute espèce, les chambres et bureaux administratifs, les conseils mêmes du souverain se peuplèrent d'immigrans ; les hautes écoles, rares en dehors du clergé, furent remises à la direction de ces étrangers ou fondées suivant leurs avis, et l'on conçoit avec quels sentimens de répulsion et de jalousie, bien plus, avec quelle épouvante profonde, les Moscovites, qui avaient l'orgueil de l'ignorance, durent voir s'abattre sur leurs villes ces nuées de civilisateurs professant une religion différente de la leur, et dont ils connaissaient si peu la langue, qu'ils les confondirent tous, quelle que fût leur extraction, sous la dénomination d'Allemands ou de *niemtzi* (*), laquelle, dans leur bouche, a conservé jusqu'à ce jour une expression de dédain rancuneux. Des résistances s'organisèrent sous des auspices illustres. Le clergé, sans consistance propre et pauvre d'esprit, n'osa pas entrer en lutte ouverte avec un athlète si formidable ; mais il fomenta sous main la rébellion

(*) Au singulier, *niémetz ;* au pluriel, *niemtzi.* De même, *strélets,* arquebusier, fait au pluriel *streltsi.*

des strélitz et ne fut pas étranger sans doute aux vaines tentatives faites par le fils aîné de Pierre, de concert avec la tsarine, sa mère, reléguée dans un couvent. Toutes ces entreprises échouèrent cependant contre la ferme résolution et l'admirable persévérance du tsar réformateur. Des mœurs nouvelles furent inoculées à la Russie ; les hautes classes tout au moins durent s'y façonner. Toutefois, comme la grande masse, dans un pays aussi étendu, parvint naturellement à s'y soustraire, il en résulta cet abîme toujours béant et bien difficile à combler, qui sépare de l'immense majorité du peuple, les nobles conquis par la civilisation et renforcés depuis des classes bourgeoises dans un grand nombre de provinces et de villes allemandes successivement réunies à l'empire. D'ailleurs, en cela vrai Russe, Pierre le Grand, dans la transformation qu'il imposa à son pays, s'attacha malheureusement plus aux intérêts qu'aux principes : tandis que tous les progrès matériels excitaient ses sympathies au plus haut degré, les idées de moralisation, de perfectionnement social et religieux, avaient peu de prise sur lui : il voyait dans la civilisation plutôt un élément de force qu'une condition de dignité pour la nature humaine. La culture de son peuple s'en ressentit ; mais, dans l'ordre des intérêts matériels, rien n'échappa à son attention, à son infatigable activité. Lumières et puissance étant pour lui deux mots synonymes, et la puissance ayant pour base la richesse, il n'épargna rien de ce qui pouvait vivifier le commerce, faire fleurir l'industrie, acclimater chez lui tous les arts, donner une représentation suffisante près de sa personne à toutes les branches du savoir, mettre en communication entre elles toutes les parties de son empire, lui-même rapproché des mers, où, comme par enchantement, on vit apparaître des escadres ; rien, en un

mot, de ce qu'il fallait pour entretenir partout la vie et le mouvement. Nous avons nommé la mer, cette grande route du commerce international, cette voie merveilleuse qui unit les nations plus qu'elle ne les sépare : elle fut son point de mire perpétuel, et non-seulement il bâtit à proximité du golfe de Finlande sa ville de Pétersbourg qui devint pour la Russie une porte ouverte sur l'Europe, il s'obstina aussi à devenir maître de l'embouchure de ses fleuves, de la Néva, de la Duna (*), du Dniéper, du Don, comme il l'était déjà du Volga et de la Dvina septentrionale.

Pierre le Grand traça à la Russie le plan de sa politique : dominer le cours de ses fleuves, se tenir la Baltique ouverte, confiner les Suédois dans leur presqu'île, affaiblir la Pologne en y fomentant les divisions, profiter le plus possible de la décadence de l'empire Othoman, attirer dans sa sphère les chrétiens d'Europe et d'Asie soumis soit aux Turcs, soit aux Persans, étendre encore au delà son influence et ses vues d'un futur commerce avec une partie du monde à laquelle elle touchait par une ligne immense ; enfin la faire compter pour quelque chose dans les affaires d'Occident, de manière que le tsar pût se flatter de mettre un certain poids dans la balance où se pèsent les intérêts des souverains de la grande famille chrétienne, tel était déjà le programme du fils d'Alexis, au milieu des embarras presque inextricables où sa passion des réformes l'avait enlacé à l'intérieur de son empire.

Ce programme reçut son exécution : chacun des successeurs du grand homme, entraîné, souvent malgré lui, par le ressort puissant de la machine gouvernementale que celui-

(*) Les Russes disent Dvina ; mais dans le pays même, en Livonie, on dit Duna. Voir notre ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 387 et 561.

ci avait organisée et mise en jeu, y contribua pour sa part; mais ce fut une femme, bien plus, une étrangère, qui y mit le sceau. La Russie, du moins dans ses sommités, fut graduellement rompue aux habitudes de la vie policée, et le génie moscovite, c'est-à-dire moitié byzantin, moitié oriental (*), dut reculer devant le génie des peuples de l'Europe, agressif et envahisseur de sa nature et que d'ailleurs les anciennes barrières n'arrêtaient plus. Cependant longue fut encore la lutte entre les deux élémens : l'élément russe reprit un instant le dessus sous Pierre II, qui alla résider dans la vieille capitale; sous Anne, revenue à Pétersbourg, et sous l'enfant qui lui succéda nominalement, la direction des affaires resta aux mains des Ostermann, des Biren, des Munnich; puis, l'influence allemande fut de nouveau ruinée à l'avénement d'Élisabeth Pétrovna, malgré la prétention de cette princesse à marcher sur les traces de son père et à accomplir tous ses desseins. L'antagonisme cessa enfin sous Catherine II. Cette femme supérieure, que le prince de Ligne appelait spirituellement Catherine *le Grand*, affermissant la Russie dans son assiette nouvelle, réalisa jusqu'au bout les vues de l'homme illustre dont elle occupait le trône jusqu'alors livré à l'usurpation, comme le prouvait son propre avénement. Étrangère par sa naissance, elle affecta de paraître Russe de cœur et se fit de ses tendances nationales un appui près des vieux Moscovites et une arme contre son inepte époux, engoué de la Prusse et des usages germaniques, Catherine s'engoua plutôt de la France, dont l'élégante

(*) Par suite du contact avec le Bas-Empire et avec les Mongols, non pas en vertu de l'origine du peuple. Les Slaves, nous l'avons dit, n'ont pas d'autre origine que nos populations d'Occident. L'Asie, si l'on veut, est le berceau commun, et les environs du Caucase sont la route par où Celtes, Germains, Slaves, tous les peuples, enfin, ont jadis pénétré en Europe.

sociabilité contrastait singulièrement avec le pédantisme allemand de cette époque. Elle en fit comprendre le charme à sa cour, plus disposée à recevoir des leçons de l'étranger depuis que les maîtres n'étaient plus exclusivement des Hollandais et des Allemands. Elle se concilia toutes les sympathies de la noblesse russe, et les *mougiks* (on appelle ainsi les hommes du peuple portant la barbe et le cafetan), émerveillés de ses manières affables et résolues, de son respect pour tout ce qu'ils révéraient eux-mêmes, de ses flatteries adroites, s'éprirent d'un sincère amour pour elle et lui donnèrent bientôt, dans le langage cordial et métaphorique qui leur est propre, le titre caressant de *matouschka* ou de mère. Catherine s'appliqua dès lors à faire oublier sa qualité d'Allemande (*), et elle choisit presque exclusivement parmi les Russes non-seulement les instrumens de sa puissance, les Orlof, les Galitsyne, les Potemkine, les Roumantsof, les Panine, les Bezborodko, etc., mais jusqu'aux complices de sa vie sensuelle, vie sans doute coupable, car elle donnait de haut l'exemple de la débauche, mais que l'on ne peut pas accuser toutefois d'avoir arrêté ni détourné de son but l'activité dévorante d'un règne grandiose à tous autres égards. Catherine réussit ainsi à réconcilier entre eux les deux élémens opposés : l'esprit étranger prévalut, mais en cessant d'être allemand et en se donnant les apparences d'un esprit indigène et national, grâce aux hommes de pur sang qu'elle en avait nourris.

Sous Catherine II, l'Occident s'habitua à compter avec cette puissance de fraîche date dont pendant si longtemps il avait à peine daigné s'apercevoir. « On négligeait son

(*) « Saignez, saignez-moi bien, dit-elle un jour à son médecin anglais, afin qu'il ne reste plus une seule goutte de sang allemand dans mes veines! »

immensité, a dit le marquis d'Argenson, par le mépris de sa barbarie ; » « mais, ajoute-t-il, elle est devenue redoutable et très digne qu'on réprime son trop de pouvoir. » En effet, les temps étaient changés ; nier la grandeur de la puissance nouvelle, ce n'était pas la supprimer. L'Europe dut se résigner à modifier son système, comme elle le fera de nouveau dans un avenir prochain, quand elle se rendra un compte plus exact des dangers auxquels l'exposent les progrès journaliers d'un empire qui aujourd'hui n'est plus bien loin de l'Oder; l'orgueil des vieilles monarchies, jusque-là fort roide à l'endroit de ce dernier venu, dut se prêter à des concessions. Si Pierre le Grand a fait de la Russie une puissance européenne par les mœurs et par les lumières, Catherine II la fit reconnaître comme telle par ses armes et sa diplomatie. Elle ne souffrit point qu'on lui contestât son titre impérial (*), déploya par terre et par mer des forces imposantes, et donna une si haute idée de ses ressources que son alliance ne tarda pas à être recherchée. Le partage de la Pologne lia étroitement avec elle la Prusse et même l'Autriche, si fière du sceptre des Césars que tenait alors une femme, Marie-Thérèse, moins capable certainement que l'autocrate (**) russe, mais dont la vie régulière était la condamnation des déportemens de cette dernière. Néanmoins le pacte d'iniquité, inouï dans l'histoire, désastreux pour l'Europe, fut conclu, et depuis, le lien d'une commune complicité unit les trois cours du Nord ; la suppression de la république de Cracovie, dernier débris de la Pologne, vient encore de le resserrer, il y a seulement quel-

(*) Voir les discussions auxquelles ce titre donna lieu, dans notre *Statistique générale de la Russie*, p. 439-449.

(**) Nous aimerions mieux dire *l'autocratrice*, d'après la forme grecque du féminin d'*autocrator*.

ques mois (*), et il sera leur force contre l'Occiden qu'au jour où tout équilibre sera rompu entre elle crainte de l'une forcera les deux autres à séparer leu de la sienne et à chercher ailleurs un point d'appui le prêter mutuellement. Le partage de la Pologne première révolution dans le système européen : rine en prépara une seconde encore imminente, pa miliation de la Turquie, désormais annulée comm sance (**).

Ses victoires sur terre et sur mer remuèrent profon les populations chrétiennes soumises à l'empire du cr et, de ce moment, les Grecs et les Slaves, heureux ver des coreligionnaires de la même communion d hommes qui frappaient de si grands coups sous leur se remirent à rêver leur délivrance. Catherine, de so rêva un autre partage dans les régions du Danube et phore, et, s'il avait été dès lors possible, elle l'eût mé de concert avec Joseph II, empereur d'Allemagn dans cette espérance, était entré en alliance avec elle être allé lui faire personnellement sa cour à Saint- bourg. Joseph II ne fut pas la seule tête couronnée prit le chemin de la capitale du Nord : sans parler d ritier de la couronne de Prusse, on y vit arriver bi roi de Suède, suivi, à quelques années de distance, d princes et monarques. Un peu avant la visite im événement qui donna à penser à toute l'Europe, c avait été témoin d'une nouveauté plus surprenante et qui grandissait prodigieusement, aux yeux de tous, à peu près inconnu cent ans auparavant. Aux con

(*) Convention de Vienne du 6 novembre 1848.
(**) *Voir la note* 3 des Notes et Éclaircissemens.

de Teschen (1779), la Russie avait eu l'honneur d'être choisie pour arbitre entre l'empereur d'Allemagne et le grand Frédéric. L'apparition de deux armées moscovites en Italie et en Hollande sous Paul Ier, les exploits de Souvorof, le langage impératif du monarque lui-même, achevèrent d'assigner à cette puissance un rang prépondérant en Europe. Aussi, non contente de s'ériger en protectrice des états secondaires avec lesquels Paul était uni par des liens de parenté ou d'alliance, comme Naples, la Sardaigne, la Bavière, le Wurtemberg, Bade, elle était maintenant de taille à stipuler pour le corps germanique, et l'exemple de Paul ne fut point perdu pour son successeur. De plus, assis sur un trône transmis sans règle fixe, au gré de la violence, tantôt à l'un tantôt à l'autre membre de la famille impériale, indigène ou étranger, l'autocrate se fit néanmoins le champion de la légitimité et prit en mains la défense des vieilles monarchies contre le gouvernement français, alors hostile à ce principe. Ce ne fut pas encore assez pour l'ambition de cette puissance née d'hier. Sous Alexandre, au temps des prodiges de l'empire français, elle tint la balance entre ce dernier et ses nombreux antagonistes. Aussi Napoléon, après l'avoir acceptée un instant (1803) pour médiatrice entre lui et l'Angleterre, songea-t-il bientôt à partager avec elle le monde civilisé, en devançant la marche du temps qui, si l'on en jugeait par certains symptômes, semblerait réserver à l'Europe un partage en deux lots, l'un compact, l'autre uni peut-être par les liens d'une confédération. Au temps des revers de Napoléon, la Russie, profitant du reflet brillant que faisaient encore une fois tomber sur elle les qualités personnelles de son souverain, joua le premier rôle dans le congrès de rois assemblé à Vienne. A partir de là, *rien ne se fit sans elle,* pas même la pacification de l'Es-

pagne, laquelle, si elle ne devait pas rester abandonnée à ce pays même, était du moins, ce semble, une question exclusivement française et anglaise, où la Russie, à l'autre extrémité de l'Europe, n'avait rien à voir. Mais la pentarchie européenne s'était constituée (*), et dans cette association des grandes puissances par excellence qui s'étaient faites les arbitres des peuples, l'empire des tsars n'était pas au dernier rang. Sous le règne actuel, la paix d'Andrinople (1829) et d'autres actes d'une habile diplomatie ont encore augmenté sa prépondérance.

Maintenant, cette prépondérance réelle que la maladresse de ses rivaux et l'imprévoyance de ses prétendus amis lui ont laissé prendre, a-t-elle un fondement solide, ou bien doit-on la regarder comme factice et passagère ?

La base est large, il faut en convenir, car la Russie, c'est tout un monde. Son étendue est plus que la moitié de celle de l'Europe entière, plus de dix fois celle de la France. Elle se continue en Asie, sans solution, sur une autre masse territoriale qui forme de son côté le tiers de toute cette partie du monde. Veut-on les chiffres exacts ? La superficie de la Russie d'Europe est de près de 5 millions et demi de kilomètres carrés ; celle de la Russie d'Asie ne reste guère au-dessous de 15 millions, et celle de la Russie d'Amérique est d'environ 1 million ; total 21 millions de kilomètres carrés, c'est-à-dire plus du double de l'Europe qui n'a pas en tout 10 millions de kilomètres carrés de superficie ; près d'un sixième de l'ensemble des terres habitées ou habitables. Sans doute, les possessions russes en Asie et en Amérique, d'ailleurs situées sous un climat inclément, ne sont

(*) *Pentarchie*, hégémonie ou domination des cinq plus grandes puissances. Nous parlerons bientôt d'un livre curieux, publié il y a quelques années en Allemagne et intitulé *La Pentarchie européenne*.

autre chose qu'un territoire colonial encore désert à ce point qu'en répartissant sur toute son immense étendue la population entière, clair-semée même dans ses régions occidentale et méridionale, on ne trouve pas encore trois habitans par kilomètre carré, tandis que l'on en compte près de 12 dans la Russie d'Europe et en France 65. Mais ce territoire colonial, contigu à la mère-patrie, forme avec elle un seul et même tout. Un cinquième au moins de la Sibérie est susceptible d'une bonne culture, et la terre y recèle les trésors qui tentent le plus la cupidité des hommes, l'or et l'argent, sans parler du platine et des métaux appelés vulgaires, quoique au fond beaucoup plus précieux. En Europe même, des espaces vides, sans trace de culture, s'étendent à perte de vue; mais néanmoins l'empire des tsars y compte environ 56 millions de sujets ; et pour donner une idée de l'importance que pourra prendre un jour, dans un avenir même très prochain, ce monde nouveau, encore si mal peuplé aujourd'hui et en partie plongé dans la torpeur de la vie barbare, il suffira de rappeler que les naissances y sont à la population comme 1 est à 23 ou à 24, tandis qu'en France cette proportion est seulement de 1 à 34 ou 35, et que le renfort annuel venant de cette source dépasse 2 millions, tandis que chez nous il n'a pas encore atteint un million. Telle est la rapidité avec laquelle la population russe augmente, qu'il faudra moins d'un siècle, qu'il ne faudra peut-être pas 80 ans, pour la doubler, c'est-à-dire pour changer en 120 millions le chiffre actuel de 60 millions. Et, arrivé à ce point, certes on n'aurait pas encore atteint la limite, car grande est la fertilité du sol moscovite, grande la variété de ses productions et fécond en ressources l'esprit de ses habitans. En l'absence du génie créateur, on ne peut leur refuser une aptitude merveilleuse pour tous

les genres de travaux, et une extrême facilité d'imitation. Remarquables par leur vigueur native, ils se façonnent aisément à toutes les situations (*). Doux de caractère, gais, inaccessibles à l'idée du danger, ils sont en même temps âpres au gain, habitués à la défiance aussi bien qu'à la soumission, et ont tous les défauts qui dérivent de là, mais auxquels il ne serait pas impossible d'emprunter un bon côté, l'astuce, le besoin de l'intrigue, une souplesse morale égale à leur souplesse manuelle et qui, malheureusement, ne recule ni devant le mensonge, ni devant une action déshonnête. La Russie est le siége d'une civilisation jeune, active, remuante, ambitieuse, dont chaque jour constate un progrès nouveau. Elle est d'ailleurs unie, compacte, soumise à une seule et unique loi, loi vivante en quelque sorte et à laquelle la religion, encore en possession de toute sa puissance malgré son défaut de lumières, sert de point d'appui.

« Cet empire, placé sur les confins de l'Europe et de l'Asie, » a dit M. de Bonald, « pèse à la fois sur toutes les deux, et, depuis les Romains, aucune puissance n'a montré une plus grande force d'expansion. Il en est ainsi dans tout état où le gouvernement est éclairé et le peuple barbare, et qui réunit l'extrême habileté du moteur à l'extrême docilité de l'instrument. »

Ce jugement est plein de vérité, et en portant le regard sur les formes colossales de cet empire doué de cette grande force d'expansion, on a pu se demander avec quelque apparence de raison, qu'est-ce que la France, la Grande-Bretagne (isolée de ses immenses colonies), l'Allemagne,

(*) Voir à ce sujet, dans les Notes et Éclaircissemens (note 4), un extrait curieux du livre de *La Pentarchie européenne.*

l'Italie, que sont ces vieux siéges d'une civilisation peut-être décrépite, auprès de ce théâtre d'une vie nouvelle, active, exubérante, énergique ?

Cependant, demanderons-nous à notre tour, où sont en Russie les caractères vigoureux, où sont les esprits puissans qui font les grands peuples ? La force numérique peut-elle tenir lieu du ressort moral ? Et d'ailleurs n'y aurait-il pas précisément dans ces proportions colossales quelque principe de dissolution ? N'en trouverait-on pas un autre dans cette civilisation hâtive, plus superficielle que foncière, plus luxueuse qu'efficace au profit de la moralité, et qui ne s'appuie pas sur la seule base solide, les institutions et les mœurs ? Nous n'affirmons rien, seulement nous croyons qu'en y regardant de près, on verrait le remède à côté du danger, et nous avons de la peine à nous rendre compte de cette prédiction de Napoléon, si réellement il l'a faite, qu'avant dix ans l'Europe serait ou cosaque ou toute en république.

Ce que nous comprenons parfaitement, au contraire, ce sont les alarmes qui, dans le moment actuel, se manifestent de toutes parts en Allemagne. Le nœud de la question russe est évidemment la Pologne, au sujet de laquelle nous nous bornerons ici à une seule observation, ayant à y revenir plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage. De deux choses l'une, a dit avec raison un publiciste anonyme : ou la Pologne restera une plaie et un danger pour la Russie, ou elle deviendra un grand danger pour l'Europe. Traduisons cette proposition en d'autres termes. Relativement à la Pologne, l'empereur de Russie s'occupe d'un grand travail d'assimilation commencé avant l'invention du panslavisme (*), mais

(*) *Nous en parlerons tout à l'heure.*

que cette nouveauté récemment apparue à l'horizon européen et dont certains Polonais se sont emparés avec une ardeur inattendue, peut seconder efficacement. Ce travail réussira ou ne réussira pas. Dans le dernier cas, on verra peut-être se réaliser cette prédiction de M. de Châteaubriand : « Les Moscovites ne se guériront de la Pologne qu'en en faisant un désert. » Mais avant que le silence de la mort règne au milieu d'un immense amas de ruines, à combien de secousses ne faut-il pas encore s'attendre, et à quels embarras nouveaux les trois puissances copartageantes, par l'effet d'une rémunération providentielle, ne seront-elles pas condamnées? Dans le premier cas, si le travail d'assimilation réussit, soit par le triomphe du panslavisme dirigé dans un sens russe de commun accord avec une partie de la noblesse polonaise, soit par le système suivi jusqu'ici, où, passant à pieds joints par-dessus l'élément noble, rebelle aux désirs du tsar, celui-ci agit de préférence sur les classes moyenne et inférieure auxquelles il inspire moins d'aversion, la Russie ne fera-t-elle pas un grand pas en avant? ne se glissera-t-elle pas bien près du cœur même de l'Europe? Et quand le royaume de Pologne sera devenu l'avant-garde de la puissance moscovite, décorée du titre d'empire des Slaves, croit-on que la Galicie et la Poznanie, plus hostiles aux Allemands qu'on ne le pensait, malgré les bienfaits qu'elles ont reçus d'eux, croit-on que ces autres démembremens de l'ancienne république de Pologne resteront en arrière et voudront se plier à la domination allemande, antipathique à leur race? Ne faut-il pas craindre alors que toute la monarchie des Jagellons ne se reconstitue au profit d'un peuple, jusqu'alors le rival acharné des Polonais, mais qui aura su tirer un parti habile de l'incurable légèreté de ceux-ci, de l'inconsistance et du

manque de sérieux dans le caractère des Slaves en général ? Sans doute, le grand empire des Slaves que nous supposons, se construirait pour un temps seulement ; sans doute, il apporterait, plus encore que l'acquisition de Constantinople dont on s'est longtemps bercé au Palais d'Hiver, et qui ne paraît pas encore prête à s'accomplir, un renfort considérable à ce principe de dissolution que nous avons déjà signalé, comme existant au sein même du colosse moscovite ; mais en attendant, que deviendrait l'équilibre européen, et la malheureuse Allemagne en particulier, comment se préserverait-elle des étreintes de ces serres menaçantes de l'aigle à double tête, qui ne lâchent plus leur proie une fois qu'elles l'ont saisie ? La seule appréhension d'un tel danger, chimérique il faut l'espérer encore, mais qui néanmoins n'a rien d'impossible et qui commence à préoccuper l'Allemagne, atteste le pouvoir de cette divine Némésis qui, poursuivant la vengeance de tous les méfaits (*), atteint les peuples aussi bien que les individus, et ne s'arrête pas plus devant les couronnes des rois qu'elle ne recule devant les poignards des bandits (**).

(*) En signant le projet de partage (1772), Marie-Thérèse ajouta de sa main ces mots : « *Placet*, puisque tant d'hommes et des hommes si entendus me le demandent ; mais je serai morte depuis longtemps qu'on apprendra encore ce qui résulte de cette atteinte portée à tout ce qui jusqu'à ce jour passait pour juste et sacré. »

(**) La condition *sine quâ non* de l'acquisition de Constantinople par la Russie, en la supposant réalisable, serait, suivant nous, une alliance avec la France. Mais une telle alliance est-elle possible ? Elle serait la rupture de celle des trois puissances du Nord, et cette rupture, la Russie n'en est pas encore à la désirer, malgré les velléités constitutionnelles de la Prusse. Tant que la Turquie sera faible, le tsar se contentera de la *protéger* : vienne le moment de se partager sa dépouille, oh ! alors il sera là le premier de tous, et ses intentions sont connues, grâce à certaines dépêches officielles que nous ne manquerons pas de mettre dans tout leur jour. Mais, dans l'état actuel des choses, rien ne presse, rien n'empêche que le *statu quo* ne soit maintenu, et les rapports de la Russie *avec l'Autriche, redevenus étroits* par suite des dernières convulsions

Cependant, si nous faisons abstraction de ces éventualités alarmantes, si nous nous abstenons de lever un coin du voile qui couvre l'avenir, quel spectacle que ce monde nouveau apparu du côté de l'Orient, région incommensurable qu'on a si longtemps regardée comme un désert et où s'agitent maintenant soixante millions d'hommes réunis sous un gouvernement fort, intelligent, imbu de toutes les notions répandues en Europe, dont elles constituent la supériorité! Et ce monde, que nous présage son avénement? Sans doute il est destiné à devenir la scène où s'ouvrira un nouvel acte du drame de la civilisation humaine, car toute une moitié de l'Europe ne voudra pas borner son rôle à celui de simple spectatrice du mouvement des idées, ni se condamner pour toujours à l'imitation, sans essayer jamais de créer elle aussi et de grossir, de sa part de travail, le riche héritage des peuples.

Il faut l'avouer, jusqu'ici le tribut venu de là est minime; mais ne désespérons pas pour cela de l'avenir. Comme la région occidentale, sans doute la région orientale a, suivant les desseins de la Providence, sa tâche à remplir au profit de l'humanité. Dire laquelle, on ne le pourrait sans présomption, surtout quant à l'ordre des choses intellectuelles, car il est difficile d'imaginer une phase nouvelle à laquelle la civilisation européenne doive encore s'attendre.

de la Pologne, ceux même avec l'Angleterre, ne sont nullement compromis. Dans cette situation, de quel avantage une alliance avec la France serait-elle pour le colosse du Nord, qui du reste n'a pas encore cessé de la bouder? Nous ne croyons pas que chez nous on ait songé sérieusement à lui faire des ouvertures à cet égard; mais nous sommes convaincu en tout cas qu'il ne les aurait pas accueillies, et nous nous réjouissons de cette certitude. Car après tout, l'amitié de l'Allemagne a bien aussi son prix; l'oppression de cette voisine pacifique ne serait certainement pas dans les intérêts de la civilisation, et ce serait *payer un peu cher la* rive gauche du Rhin que de l'acquérir à ce prix-là.

En Occident, toutes les grandes nations ont eu leur mission spéciale, et chacune a rempli son rôle. Le réveil intellectuel a eu lieu en Italie, berceau de la poésie moderne, mère de tous les arts, et siége du gouvernement spirituel : c'est là qu'a été d'abord développé et nourri le sentiment du beau, émanation du monde infini vers lequel il ne cesse de remonter. L'Espagne et le Portugal ont mêlé les caprices de l'imagination mauresque et arabe aux enfantemens sévères des arts et des lettres classiques ; en s'élançant sur les mers où ils ont attiré à leur suite tous les peuples entreprenans, ils ont mis à leur commune disposition un monde nouveau, et ont inventé le système colonial, coupable il est vrai d'avoir enfanté l'esclavage et la traite des noirs, mais qui, source de grandes richesses, multiplia aussi les relations et donna lieu à un immense mouvement maritime ; enfin le premier gouvernement à la fois fort au dedans et puissant au dehors se montra dans la péninsule hispanique où la guerre, traitée en science, prit d'abord des formes régulières et systématiques. La Hollande fit voir de bonne heure ce que peut, même contre la nature, l'industrie persévérante d'une population laborieuse : en donnant l'exemple du travail intelligent, elle fournit aussi la preuve que jamais il ne reste sans récompense ; comme la Suisse, elle offrit d'ailleurs le spectacle d'un gouvernement populaire et sans faste, et opposa aux forces des vieilles monarchies qui semblaient devoir l'écraser, les vertus civiques de ses enfans, opiniâtres à défendre leurs droits de toute espèce, l'indépendance en politique, la liberté évangélique en matière de religion. L'Allemagne, mère de ces barbares qui ont régénéré l'Occident en infusant leur énergie native dans la décrépitude romaine, nourrit la première dans son sein des bourgeoisies *bien constituées*, honorables, indépendantes

et prospères : c'est parmi ses populations, plus sensibles aux jouissances de la vie intime de l'âme et de la famille qu'aux intérêts bruyans de la place publique, que le libre examen assura son triomphe en secouant le joug des superstitions et d'un dogmatisme intolérant. Le penchant à l'idéalisme, le goût des études, et la facilité avec laquelle l'esprit s'y replie sur lui-même, a fait de l'Allemagne la patrie de la philosophie, le sanctuaire de la science, le laboratoire général où toutes les idées, toutes les notions, n'importe leur origine, sont encore une fois mises au creuset avant de tomber dans le domaine public de l'Europe. Des mains des Hollandais, le trident passa à l'Angleterre : à elle était dévolue la gloire de régner sur l'Océan, d'en mesurer et fouiller partout l'espace, d'unir entre eux tous les peuples par le commerce, et de porter le christianisme, ainsi que notre civilisation basée sur lui, jusqu'aux extrémités du globe ; à elle furent départis la pratique des affaires, le génie des grandes entreprises et celui de la politique libérale qui lui permet de prendre son essor, dégagé de toute entrave inutile. La pondération des pouvoirs politiques prit naissance dans la vieille Angleterre : la royauté, l'aristocratie, la démocratie, toujours en présence et également puissantes, y apprirent à se respecter mutuellement et à se limiter sans s'exclure. La liberté, dont l'influence s'étendit à la religion, par cela même révérée, exerça aussi son action sur la littérature, généralement hardie dans ses créations, et le système classique se transforma en ce genre nouveau appelé romantique et caractérisé par la franchise des allures, la variété des formes et la substitution des idées chrétiennes, avec nos vagues aspirations vers l'infini, aux notions et aux sentimens d'emprunt qu'avait légués aux sociétés modernes le paganisme, plus net, plus positif et

plus sensible aux jouissances de l'art, mais aussi plus objectif et plus superficiel. Enfin la France eut en partage le sceptre du goût; elle donna l'exemple de la sociabilité et de l'élégance des mœurs. L'idiome de son peuple s'en ressentit: naturellement empreint de netteté, de grâce et de finesse, il fut cultivé, poli, assoupli avec un soin extrême, et ne tarda pas à devenir en tous pays la langue des salons et de la diplomatie, à former, à la place du latin, la langue universelle, ce lien qui rapproche et unit les membres épars de la grande famille humaine. L'esprit français, vif, délié, moqueur, intarissable en ressources, devint en quelque sorte le levain qui activa le développement des intelligences plus lentes, mais plus fortes peut-être et plus étendues, des autres nations. Certes, la nôtre n'a pas eu, et encore aujourd'hui elle n'a point, le monopole de l'initiative des idées; mais le génie de la propagande, l'art de mettre ces idées en lumière, de frapper par elles les imaginations, d'en faire comme un courant électrique pénétrant partout et auquel rien ne résiste, n'appartient à aucune autre au même degré. Facilement électrisée elle-même, elle communique ses impressions autour d'elle, et plus d'une fois son enthousiasme a entraîné le monde, malgré lui peut-être, dans des voies nouvelles que d'autres avaient infructueusement reconnues et sondées.

Ainsi chaque peuple a payé son tribut à l'œuvre laborieuse de leur commun avancement; nous n'avons mentionné que ceux auxquels il a été donné d'y prendre la plus large part; mais d'autres encore, la Pologne et la Suède par exemple, n'y sont pas restés tout à fait étrangers. Des trésors de toute nature se sont ainsi amassés avant que la Russie eût seulement connaissance de ce travail séculaire, dont elle profite à *volonté quoiqu*'à titre gratuit; et l'on ne

voit pas trop ce qu'il lui serait possible d'y ajouter encore.

Cependant, comme nous l'avons dit, elle aussi doit avoir sa mission, et, au milieu de tant de positions prises, sans doute elle finira par trouver la place où la sienne est marquée. A cet égard, tout se réduit pour nous à de simples conjectures. On devine par exemple que la mission de la Russie doit être de l'ordre temporel, bien plus que de l'ordre spirituel, avoir plus d'analogie avec celle de l'Angleterre qu'avec celle de l'Allemagne, et plus encore peut-être avec celle des États-Unis, d'ailleurs supérieurs à la Russie par les mœurs, et plus avancés mille fois sous le rapport de la diffusion des lumières. Nous avons peu d'espoir que le génie moscovite arrache aux arts et aux sciences des secrets impénétrables jusqu'ici, ou que, trouvant la solution des questions religieuses qui nous tiennent en suspens, conciliant le besoin d'autorité et de certitude avec les justes exigences de la raison, il ouvre à l'Évangile une ère nouvelle et amène cette rénovation chrétienne vainement attendue jusqu'ici, quoique depuis longtemps annoncée ; nous ignorons si l'empire des tsars est appelé à fonder en Europe, sur une grande échelle, le système patriarcal, où le souverain, suivant les vues de certains illuminés polonais, se passant de toute loi écrite, dédaignant nos précautions paperassières, gouvernera les peuples par la « spontanéité », puisera la sagesse dans l'inspiration, et aura pour base de son autorité « la loi d'amour » , par laquelle s'établirait une attraction réciproque entre lui et ses sujets ; nous ne savons pas davantage si c'est dans son vaste sein que se feront les essais d'une nouvelle organisation sociale, l'application en grand d'un communisme sérieux, à peu près impossible chez nous, mais peut-être plus praticable dans les pays nouveaux,

presque incultes, où tout est encore à faire et où le monarque est lui-même propriétaire d'une grande partie de ses sujets, ainsi que des terres qu'ils exploitent. Nous ignorons tout cela ; mais ce que nous voyons plus clairement, c'est l'action que la Russie exerce déjà ou exercera plus tard sur les populations d'alentour. L'Église d'Orient ayant manqué d'un protecteur puissant jusqu'au commencement du siècle dernier, ses enfans, soumis les uns à la domination turque, les autres à celle de l'Autriche, courbaient humblement la tête devant l'islâm, ou restaient écrasés par la supériorité des Latins ; mais depuis que la Russie s'est emparée de ce protectorat, la conscience de leur force et de leur nombre leur est revenue ; ils se sont redressés, prêts à défendre leurs droits méconnus, à résister à l'oppression s'ils devaient encore en sentir le poids. Le réveil des Slaves, non-seulement dans l'empire Othoman, mais dans la Bohème, en Hongrie, dans les provinces illyriennes et dalmates, est l'ouvrage de la Russie : au bruit des coups qu'ont portés à différentes reprises aux Infidèles ces coreligionnaires du Nord contre lesquels les efforts mêmes de Napoléon ont échoué, ils se sont tous émus, et les souvenirs de l'histoire, longtemps effacés, ont reparu devant eux, rappelant à la Bohème son ancienne illustration à la fois littéraire et politique, Jean Huss d'une part, de l'autre Ottokar, le rival de Rodolphe de Habsbourg ; faisant revivre les anciens rois de la Boulgarie, maîtres aussi des provinces du Danube, et les *krals* (rois) de la Servie, ce dernier boulevard de la chrétienté, le kralévitch Marko un peu mythique, le grand-kral Étienne Douchân, et la glorieuse déroute (1449) du Champ des Merles (Campo Kossovo) ; enfin réveillant les regrets de Raguse au sujet de ses prospérités passées et de la part *qu'elle prenait alors* au commerce de l'Adriatique.

Toute cette race si nombreuse, qui, à partir de ce golfe, s'étend jusqu'à la mer Blanche, et de l'Erzgebirg jusqu'au Balkan, fut en quelque sorte régénérée, retrempée par le noble sentiment de la nationalité ; elle se mit à compter ses maîtres, les Allemands, les Madiares (*), les Turcs ; et quelle fut sa surprise en se trouvant presque en majorité, et néanmoins asservie ! La position réciproque des vainqueurs et des vaincus changea aussitôt, surtout dans l'empire du croissant où l'attitude nouvelle de ces rayahs, qui tournaient maintenant hardiment leurs regards vers le Nord et ne dissimulaient plus leurs sympathies et leurs espérances, brisa les derniers ressorts d'une société que la foi en elle-même abandonnait.

Réhabiliter une race entière et lui faire sa place en Europe à côté de la famille germanique et de la famille romane, tel devait être le premier grand effet de l'avénement de la Russie comme puissance européenne. Cette tâche, que la Pologne n'a pas su remplir, la Russie la poursuit sans bruit, et déjà l'on peut prévoir qu'elle s'en acquittera jusqu'au bout. Sera-ce à son profit ou à celui d'une autre combinaison politique ? l'avenir répondra à cette question ; mais bien certainement ce sera au profit de la civilisation et de l'avancement général de l'humanité (**) ; car suivant les décrets de la Providence tous les mouvemens des peuples aboutissent à ce résultat.

Toutefois, outre cette tâche, la Russie en doit poursuivre

(*) Vrai nom des Hongrois. Les Allemands écrivent *Madjares*, mais leur *j* se prononce autrement que le nôtre. Les Madiares n'ont rien de commun avec les Slaves : ils ont, au contraire, beaucoup d'affinité avec les Turcs, et occupent le milieu entre eux et les Finnois.

(**) Voir dans les Notes et Éclaircissemens (note 5), ce que nous pensons du panslavisme et de ses dangers pour l'Europe.

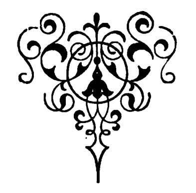
une autre, non moins fondamentale et qui tient particulièrement à sa position géographique. Cette seconde tâche, dans l'accomplissement de laquelle, la Turquie, avec moins de préjugés et d'entêtement, eût pu devancer l'empire des tsars, consiste à fondre l'Europe avec l'Asie. Placée aux confins de ces deux parties du monde, la Russie les voit en présence dans son propre sein, et son bras peut atteindre jusqu'au cœur du vieux continent primordial. Elle a pour voisins tous les nomades des steppes de la Haute-Asie, et de plus des nations jusqu'à ce jour presque isolées: les Khivains, les Boukhares, d'autres Turcomans, les Chinois dans une étendue de plusieurs centaines de lieues, et jusqu'à ces impénétrables Japonais avec lesquels elle est mise en contact par la chaussée maritime que forme son archipel Aléoutien. Avant d'être apte à remplir cette tâche, la Russie a dû faire face à l'Europe, se pénétrer de son esprit et recevoir d'elle l'initiation aux sciences et aux arts ; contre son gré elle l'a fait, poussée par le rude poignet de Pierre le Grand. Maintenant imbue de toutes nos idées, livrée comme nous à toutes les branches de l'industrie, en possession de tous nos secrets, y ajoutant celui d'une persévérance que les difficultés ne réussissent pas à lasser, elle peut se retourner vers l'Asie, s'efforcer de la rendre tributaire de ses talens acquis, l'attirer dans sa sphère, animer par des intérêts nouveaux tous ces peuples plongés dans une stupeur léthargique ou isolés par le fanatisme religieux; elle peut apprendre à leur école, pour nous le transmettre, tout ce que l'imagination des Orientaux, leur esprit rêveur et mystique, enfanteraient encore de conceptions propres à réveiller chez nous l'idéalisme en défaillance et à combattre, par les fraîches impressions de la poésie, la sécheresse de la vie matérielle et l[illegible]e *des affaires*. En comprenant ainsi sa

tâche, la Russie, au lieu de menacer l'Europe, lui rendrait un service immense, véritable restitution de tant de bienfaits qu'elle en a reçus; elle marquerait dignement sa place au sein de la grande famille, et elle contribuerait dans une large mesure à l'accomplissement des destinées de notre espèce, emportée sur les ailes du vent dans une carrière nouvelle, plus grandiose et plus étendue.

Quoi qu'il en soit de ces espérances, une chose est certaine : c'est que l'apparition de la Russie sur la scène du monde doit tôt ou tard modifier profondément toute la vieille routine du système d'équilibre. Déjà les proportions ne sont plus les mêmes : ce qui paraissait grand autrefois est aujourd'hui singulièrement rapetissé à nos yeux. L'Europe est en quelque sorte doublée : il en résulte un déplacement de forces qui oblige les vieux états d'Occident à chercher au dehors, en Asie, en Afrique, en Amérique, où s'élève un autre colosse, de nouveaux points d'appui. A coup sûr, l'avenir de notre partie du monde sera différent de ce qu'a été son passé.

Dans cet ouvrage, nous avons entrepris d'étudier sérieusement la puissance moscovite en possession désormais de jeter un poids énorme dans la balance où se pèsent tous les grands intérêts. Il nous a été donné d'en contempler nous-même le théâtre, et nous avons été témoin de l'inauguration d'un règne qui, traversé à son début par des épreuves de toutes sortes, nous a laissé voir par cela même, quelques-uns de ses rouages secrets, et a mis à nu des parties de l'organisme social habituellement couvertes d'une épaisse enveloppe. Nous rattacherons à l'histoire de la crise de 1825 et de quelques années qui l'ont ou précédée ou suivie, les commentaires politiques et moraux auxquels ce spectacle a *donné* lieu, ainsi que des notions diverses, puisées à bonne

source, utiles à répandre, et qui grossiront quelque peu le fonds si mince encore d'une partie de la science historique restée presque inculte par suite du mutisme officiel et de la rareté des publications particulières dignes de foi. L'amour de la vérité guidera notre plume, et aucune espèce de prévention passionnée ne nous empêchera de l'apercevoir; mais aussi nous ne nous laisserons pas éblouir par le bruyant appareil de la force ; car ce qu'il nous importe précisément de savoir, c'est jusqu'à quel point la Russie, devenue un épouvantail pour l'Europe, joint à la force la dignité morale sans laquelle il n'y a pas de véritable grandeur.





CHAPITRE PREMIER.

ALEXANDRE Ier PAVLOVITCH. — SON CARACTÈRE ET SON RÈGNE.

Lorsque, au commencement de ce siècle (24 mars 1801), le court et bizarre règne de l'empereur Paul fit place à celui d'Alexandre, l'aîné de ses fils, destiné à le faire promptement oublier (*), l'œuvre de Pierre le Grand était accomplie dans sa partie essentielle : la Russie, incorporée au système européen, était pour ainsi dire mise en valeur à l'aide de débouchés maritimes nouvellement acquis, d'un commerce extérieur moins restreint qu'autrefois, et de l'activité d'une population tirée de sa torpeur séculaire. La Russie avait un trésor, elle avait une flotte et elle était maîtresse du cours de ses principaux fleuves jusqu'à la mer. Une seule chose lui manquait, outre le soleil, que la nature, sévère pour elle, lui a refusé : la justification du vieux titre de ses souverains. Avant les empereurs, les tsars et les

bre 1777, il était, à ce moment, dans sa 24e année.

grands-princes, et à leur exemple les patriarches ou les métropolitains leurs devanciers, s'étaient intitulés tsars, métropolitains, etc., de *toutes les Russies;* or, la Russie de Galitch ou Russie Rouge, reconnue royaume chrétien dès 1250, était encore, comme elle l'est toujours, en des mains étrangères, bien qu'elle eût changé de maître assez récemment (*). Du reste, les limites naturelles étaient atteintes sur la plupart des points; et même la nouvelle capitale, si violemment improvisée sur un sol reconquis (**), mais qu'aucun traité n'avait encore légalement restitué aux Russes, était couverte, du côté du nord, contre les invasions des Suédois, en possession de ce sol depuis près d'un siècle, par une portion de la Finlande (***) que le second fondateur de l'empire avait également conquise sur cette nation rivale, désormais abattue.

Ainsi la politique était satisfaite : laissant les pays du dehors s'agiter et s'affaiblir mutuellement, Alexandre pouvait reporter toute son attention sur le dedans, où un champ immense était resté en friche. Les Russes, a-t-on dit quelque part, ont commencé le travail de la civilisation par le superflu, et, en effet, on ne peut voir sans surprise à quel point, sous certains rapports, le nécessaire a été perdu de vue par eux. Fidèle aux impulsions qu'il avait reçues de Pierre le Grand, l'état ne s'est préoccupé que de ses propres besoins, abandonnant ses membres à eux-mêmes relativement à tout ce qui concernait les intérêts purement humains, l'avancement moral et intellectuel de chacun.

(*) Le partage de la Pologne l'avait donnée à l'Autriche avec toute la Galicie, province composée d'élémens russes et d'élémens polonais ; mais ces derniers sont prédominans.

(**) Saint Alexandre Nevski s'était déjà rendu maître du pays à l'embouchure de la Néva. De là son nom de Nevski (prononcez Nefski).

(***) Appelée alors Vieille-Finlande.

Maintenant il était urgent de s'occuper des individus, de leurs conducteurs spirituels, de tous ceux qui exerçaient une autorité quelconque dans le pays ; la grande tâche, c'était la moralisation du peuple ; et, pour l'aborder avec fruit, il importait de rentrer dans les voies du génie national auquel on avait fait violence, de l'intéresser aux améliorations projetées, et de se donner ainsi pour auxiliaire le ressort le plus puissant qu'il soit possible de mettre en jeu.

Nul plus qu'Alexandre ne semblait fait pour comprendre et remplir une telle mission. Son règne pouvait d'autant plus devenir pacifique, que l'élève de César Laharpe connaissait une autre ambition que celle des conquêtes, une autre grandeur que celle du guerrier triomphant sur les cadavres dont une armée vaincue a jonché un champ de bataille ; et que le peuple russe, quoique très apte à la guerre et d'un courage à toute épreuve, n'est pas à vrai dire belliqueux. Maître d'un état qui, en deçà même de l'Oural et du Caucase, avait déjà une étendue décuple de celle de la France, quel avantage réel Alexandre eût-il emprunté au génie de la guerre, quand même il l'aurait possédé ?

Jamais attente plus grande ne s'était attachée à la personne de l'héritier présomptif d'une couronne. On n'ignorait pas que ce prince, si beau de figure, d'un port si majestueux, si séduisant de paroles et de manières, avait été élevé dès le berceau par Catherine II elle-même, femme sujette à toutes les infirmités du sexe, mais en même temps une de ces intelligences d'élite qui devancent leur époque, comprennent tout comme d'inspiration, et renouvellent la face des choses ; autocrate par circonstance, absolue dans ses volontés par la conscience de son génie, mais ayant l'âme trop haute et l'esprit trop éclairé pour ne pas admettre et partager les idées libérales dont l'Occident se faisait

gloire (*). On savait, que, formé à une telle école, le jeune grand-duc (**) avait été confié ensuite, sous la garde de Nicolas Saltykof, depuis prince et feldmaréchal (***), aux soins d'un instituteur homme de bien, et imbu de l'esprit nouveau (****); que la semence jetée par celui-ci dans une intelligence bien douée avait germé; que, plus tard, la vie soldatesque n'avait point eu de charme pour le jeune héritier d'un si vaste empire, et que, contrairement à l'exemple de ses devanciers, on l'avait toujours vu préférer un simple costume civil à l'éclat martial de l'uniforme. On se rappelait son mariage précoce avec une princesse à peine adulte, mais comme lui pleine de grâce et de beauté; union pour laquelle Catherine avait devancé l'âge, afin que les mœurs de son petit-fils fussent préservées de toute impureté. On avait d'ailleurs hâte d'oublier le règne extravagant de Paul, qui, enfant déshérité de l'amour de sa mère, avait, depuis sa mort, agi en haine d'elle, comme pour la punir dans son œuvre de l'abandon contre nature où elle l'avait laissé.

Par toutes ces causes, l'avénement d'Alexandre fut salué

(*) Elle adressa à l'auteur du livre *De la Solitude* ces lignes écrites de sa propre main : « J'ai fait cas de la philosophie, parce que mon âme a toujours été singulièrement républicaine. Je conviens que c'est peut-être un singulier contraste que cette trempe d'âme avec le pouvoir illimité de *ma place;* mais aussi personne en Russie ne dira que j'en aie abusé. »

(**) Nous nous conformons à l'usage en exprimant, sous cette forme, un titre qui, plus exactement, s'écrirait *grand-prince* (*véliki-kniaz*). C'est ainsi que s'intitulaient anciennement les souverains, chefs de la famille qui souvent se composait de beaucoup de princes (*kniaz*), pourvus d'un apanage, mais non entièrement soustraits pour cela à leur autorité.

(***) Mort en 1816.

(****) Nous avons déjà nommé César Laharpe, né dans le pays de Vaud, en 1751, et qui n'attendit pas qu'il eût quitté la Russie (1790), pour embrasser avec chaleur les principes de la révolution française. Depuis, membre du Directoire exécutif de la république helvétique, ses opinions ne l'empêchèrent pas d'être bien accueilli par son élève, devenu empereur, lors du voyage qu'il fit à Saint-Pétersbourg, en 1802; et lui-même reçut, en 1814, au Plessis-Piquet, la visite d'Alexandre. Laharpe mourut, à Lausanne, le 30 mars 1838.

d'acclamations sincères et unanimes. Au dehors, le vieux Klopstock le célébra dans une ode où il adressait des félicitations enthousiastes à l'ange tutélaire de l'humanité. Au dedans, la joie ne connut pas de bornes, et elle éclata avec force dans les provinces Baltiques, encore en 1802, lorsque l'empereur, pour avoir une première entrevue avec Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, fit le voyage de Memel. Ce fut, de Pétersbourg à la frontière, une vraie marche triomphale. Les habitans de Riga insistèrent pour dételer les chevaux de sa voiture afin de la traîner eux-mêmes ; et, ne pouvant s'en défendre, le monarque arriva au château jadis archiépiscopal de cette vieille ville marchande, ayant pour cortége toute la bourgeoisie, et entouré des manifestations les plus vives d'amour et de respect. Les étrangers même prirent part à l'entraînement général : un capitaine de navire de Lubeck se fit jour à travers les rangs serrés du peuple jusqu'à la portière du carrosse : « Place, place ! s'écriait-il presque hors de lui, il faut que mes yeux voient le prince de la paix (*den Friedenskaiser*) ! »

Le prince de la paix ! tel Alexandre était en effet attendu, et tel il s'annonçait lui-même. La guerre déclarée à l'Angleterre peu de temps auparavant n'avait plus d'objet sérieux : le nouvel empereur s'empressa d'y mettre fin. Avec la France, on n'était déjà plus en hostilité ; le fils de Paul, élevé par un républicain, ne partageait nullement la peur que ce prince, d'un esprit mobile et irritable, avait toujours eue des jacobins ; libre de toute prévention contre ce pays régénéré par une révolution, il signa une paix qu'il ne tenait qu'au premier consul de rendre durable. Un traité de commerce avec la Suède était tout préparé. Nonobstant l'acte d'incorporation de la Géorgie, la guerre restait sus-
[illegible]té de la Perse. Exempt d'embarras dans ses

relations avec le dehors, Alexandre pouvait donc porter son attention sans partage sur l'intérieur où, comme nous l'avons dit, tout était à faire, où il y avait bien autre chose à réformer que des barbes et des cafetans.

Juste, libéral, philanthrope, enthousiaste, Alexandre était réellement digne d'une telle tâche. Pourtant, il s'en laissa distraire, et il est triste de dire que ce fut l'ambition qui l'en détourna. Car « vain de ses intentions honnêtes mais fugitives, » selon les paroles de M. Thiers, il était pressé de jouer un rôle en Europe et avait hâte de mettre en pratique, sur un vaste théâtre, les théories enfantées par lui de concert avec de jeunes amis ou ministres non moins inexpérimentés que lui-même ou qui, comme le prince Adam Czartoryiski, avaient des arrière-pensées personnelles. D'un autre côté, dans l'accomplissement de la tâche indiquée, on ne pouvait manquer de rencontrer des résistances sans cesse renaissantes, de se heurter contre des obstacles formidables : car le bien public se trouve rarement d'accord avec tous les intérêts privés, et, pour triompher des difficultés, il était besoin d'une fermeté, d'une persévérance, qu'excluait peut-être la douceur de caractère d'un prince plus fait pour aimer que pour sévir.

Ce qui est certain, c'est qu'Alexandre resta dans les mêmes erremens que ses prédécesseurs : les affaires générales l'occupèrent plus que celles de son empire ; et, à l'instar de la politique de son père, la sienne fut souvent moins russe qu'européenne, présentant d'ailleurs ce contre-sens de s'épuiser en efforts à l'égard d'un état social avancé et qui concernait autrui, quand il eût fallu s'attacher à tirer de sa barbarie native celui dont on avait mission spéciale de s'inquiéter. Toutefois, la politique désintéressée appartient *plus particulièrement* à la seconde moitié du règne d'A-

lexandre : dans la première, il marcha sur les traces de Catherine II en agrandissant la Russie, et ses vues bienveillantes ne furent pas toujours exemptes des calculs de l'égoïsme. Entraîné par la politique générale dans des guerres fréquentes, ce prince philanthrope et pacifique ajouta aux 300,000 lieues carrées de son héritage, plus de 30,000 autres (*), même sans compter la Géorgie, l'Iméreth et la Mingrélie, contrées caucasiennes définitivement cédées à la Russie sous son règne, mais acquises déjà par son père. Non-seulement il couvrit encore mieux son empire du côté de la Suède par la conquête de toute la Finlande, il en franchit même les limites naturelles, du côté de l'Europe aussi bien que du côté de l'Asie : ici, en arrachant à la Perse, avec une première portion de l'Arménie, siége antique d'une population chrétienne, plusieurs khanats musulmans situés en avant d'elle, de l'autre côté du Caucase ; là, en réunissant sous son sceptre la majeure partie du grand-duché de Varsovie, arrosé par la Vistule, dont le cours inférieur, — cette observation ne tardera pas à être faite (**) — est à la merci d'une autre puissance.

Ces conquêtes, en partie l'effet des circonstances, n'étaient pas toutes prévues. Mais Alexandre ne résistait pas à l'entraînement. Lorsqu'il monta sur le trône, il était animé des résolutions les plus généreuses : ses premiers actes l'attesteraient, même à défaut de cet ordre du 5 juin 1801, par lequel le jeune tsar chargeait le sénat dirigeant de lui adresser un rapport *sur la substance de ses devoirs et de ses droits ;* malheureusement les séductions d'un rôle éclatan

(*) Exactement, 492,740 kilom. carr., ce qui est un peu moins que la superficie de la France.

(**) La *Pentarchie européenne* y a préludé par d'autres observations analogues. *Voir la note 6 des* Notes et Eclaircissemens.

l'enlevèrent à cette activité modeste, quoique plus méritoire, où beaucoup de persévérance ne promettait encore que des résultats lents et souvent contrariés par la malveillance (*). Doué d'un cœur bon et sensible, d'une imagination presque orientale, d'une intelligence peu commune, d'un esprit souple et fin (quelques-uns même disent rusé, et Napoléon qui voyait en lui le Grec du Bas-Empire était de leur avis), le jeune autocrate relevait ces qualités naturelles par une éducation soignée et des mœurs élégantes; mais aussi elles se trouvaient malheureusement unies en lui à un caractère mobile, sans fermeté, sans patience, ce qui le rendit quelquefois complice du mal qu'il détestait au fond de son cœur. Cette observation est essentielle, selon nous ; elle explique des contrastes choquans que déroulerait à nos yeux, s'il nous était permis d'entrer dans les détails, le tableau de ce règne, du reste incontestablement un des plus beaux dont la Russie puisse se glorifier.

Contentons-nous d'en esquisser les principaux traits, d'abord en ce qui concerne l'intérieur, et ensuite relativement aux affaires étrangères.

A son début, les réformes se succédèrent rapidement, aux applaudissemens de l'Europe. Non-seulement Alexandre mit fin immédiatement au système de terreur et d'absurdes vexations introduit par Paul, il disgracia aussi les instru-

(*) Ce rôle plus éclatant flattait les goûts de la nation, ou du moins de la noblesse qui, presque seule, la représente encore. Dans un passage curieux de son livre *La Russie en* 1839, que nous aurons quelquefois à citer, M. de Custine, après avoir parlé d'un heureux effet d'optique de la grande mécanique à coulisses qu'on montre aux étrangers sous le nom de l'Empire russe, » ajoute ces réflexions pleines de sens et de vérité : « Voilà où peuvent tomber la politique, la religion, la justice, l'humanité, la sainte vérité, chez une nation si pressée de monter sur le vieux théâtre du monde, qu'elle aime mieux n'être rien pour agir tout de suite, que de se préparer lentement, dans une féconde obscurité, à *devenir quelque chose, pour agir plus tard* » (T. III, p. 385).

mens dont ce prince maniaque s'était servi, et répara les injustices criantes qu'il avait commises sans être précisément ni cruel, ni méchant. Après avoir aboli la terrible *expédition secrète* (*), inquisition d'état à laquelle présidait le procureur général Oboulyaninof, espèce de grand-visir dont relevaient les autres ministres, privés alors de la faculté de travailler directement avec le souverain, il institua un conseil permanent, point de départ du conseil de l'empire, et mit à l'étude la réorganisation complète de l'administration centrale. Il se relâcha aussi des rigueurs de la censure touchant la presse, et accorda plus de liberté pour l'introduction des livres étrangers. Il réduisit les impôts en même temps que les dépenses de sa cour, et renonça pour la première année au recrutement, mesure odieuse en Russie à ceux qu'elle frappe et par cette raison accompagnée d'horribles violences. Sérieusement appliqué aux affaires, il travaillait presque autant que son aïeule qui, levée dès cinq heures du matin, avait déjà consacré trois heures à son peuple quand ses ministres venaient conférer avec elle. Il se fit présenter par tous les chefs d'administration des comptes rendus détaillés, et les livra ensuite, chose jusqu'alors sans exemple, à la publicité par l'impression. Il abolit aussi la torture, rougissant d'elle comme d'une lèpre honteuse pour la société; défendit la confiscation des biens héréditaires, hélas! si largement appliquée, dans ces derniers temps, au patrimoine des malheureux Polonais; déclara avec solennité qu'il répugnait à ses sentimens de faire des dons de

(*) Nous avons le regret d'ajouter qu'il la rétablit l'année suivante, il est vrai, modifiée et en la confiant à d'autres mains. Pourtant l'oukase du 2 avril 1801 en avait motivé l'abolition sur ce que « dans un état bien organisé, tous les crimes doivent être découverts, jugés et punis *uniquement par la force générale des lois.* »



paysans, comme cela s'était pratiqué jusqu'alors, et ne permit plus d'insérer dans les journaux ces scandaleuses annonces de ventes de chair humaine qu'on avait l'habitude d'y lire. Il s'appliqua à la réforme des tribunaux, établit des peines pécuniaires contre les magistrats prévaricateurs, constitua le sénat en une haute cour de justice et le divisa en sept départemens afin de remédier à la lenteur des procès ; il rétablit la commission des lois instituée par Catherine pour la confection d'un Code, œuvre à peine commencée alors, mais dont il pressa l'avancement. Puis, il s'occupa du commerce, rendit des règlemens au profit de la navigation, étendit et améliora les communications intérieures, favorisa l'instruction publique, renforcée de plusieurs nouvelles universités et d'un grand nombre d'écoles secondaires ou inférieures, et permit à chacun de ses sujets de choisir le genre d'occupation auquel ses moyens le rendaient le plus apte, sans égard pour d'anciens préjugés nobiliaires ou autres, de même qu'il avait rétabli pour tous la liberté, suspendue pendant le dernier règne, de voyager à l'étranger. Une autre faculté précieuse date de lui : c'est celle qui permet aux nobles de vendre à la fois à leurs serfs la liberté de leur personne et des portions de terre qu'ils possèderaient en toute propriété. Alexandre jeta ainsi la base de l'institution d'une classe de cultivateurs libres, c'est-à-dire non attachés à la glèbe. Sous ses auspices, la bienfaisance un peu fastueuse mais presque illimitée de sa mère, l'impératrice Marie Fœdorovna, fonda tous ces hospices et ces institutions d'éducation, nobles ou bourgeoises, auxquels son nom devra l'immortalité. Enfin, pour s'assurer par lui-même de la fidélité de ses agens et de leur exactitude à se conformer à ses ordres, pour connaître les besoins des localités et en faire arriver *jusqu'à lui les désirs et* les doléances, il entreprit de fr

quens voyages, admettant auprès de sa personne des hommes de toutes les classes et accueillant avec affabilité les placets qu'on lui présentait. Ce fut dans le premier de ces voyages, près de Kovno, que, témoin de la chute d'un homme, qui en halant une barque, vit le câble se rompre dans ses mains et tomba violemment contre terre, il courut à ce malheureux, le releva et le soutint lui-même dans ses bras pendant qu'un chirurgien, appelé par son ordre, le saigna ; ce fut dans un autre, en 1807, qu'il eut le bonheur d'être plus directement encore le sauveur d'un de ses semblables, pauvre paysan qui se noyait dans la Vilia. Ce souvenir lui fut doux toute sa vie, car l'éternelle justice a voulu que toute bonne action portât sa récompense en elle-même ; mais Alexandre accepta aussi avec une modeste simplicité la médaille d'or que lui décerna une société fondée pour encourager les services rendus à l'humanité.

Il faudrait faire l'histoire de sa vie pour rappeler tous ses nobles desseins, toutes ses entreprises généreuses, et tel ne saurait être ici notre but (*). Chacune des paroles, chacune des actions du monarque respirait la bonté, le désir de se faire aimer, un libéralisme parfait, et l'amour le plus vrai de l'humanité. Quelques autres exemples entre mille le prouveront.

Voici d'abord une de ses déclarations concernant la servitude ; elle est extraite d'une lettre écrite en français à un des personnages les plus élevés de l'empire, qui venait de lui demander le don d'une terre en propriété héréditaire : « Pour la plus grande partie, les paysans de la Rus-

(*) On trouvera d'excellents matériaux pour un travail de cette nature dans le recueil de Storch, *Russland unter Alexander I*, 9 vol. in-8. Il y est dit expressément *(t. I, p. 18)*, que l'empereur voulait réunir, comme Tacite le dit [illegible]*ium et libertatem.*

« sie sont *esclaves;* je n'ai pas besoin de m'étendre sur l'a-
« vilissement et le malheur d'un état pareil. J'ai donc fait
« vœu de ne pas en augmenter le nombre, et j'ai pris pour
« principe de ne pas donner à cet effet des paysans en
« propriété (*). »

Le trait suivant fait voir à quel point Alexandre, qui, même sur le trône, essayait d'être homme parmi les hommes, avait le sentiment de l'égalité. En 1802, la noblesse d'un gouvernement limitrophe lui envoya une députation pour le prier d'honorer de sa présence une fête qu'elle désirait lui donner à son casino. Ayant appris qu'aucun individu de la classe bourgeoise n'était admis dans cette société close et que les invitations avaient été adressées exclusivement aux nobles, le monarque libéral en exprima son étonnement; il ne parut point à la fête, mais fit organiser le jour même un grand bal où furent réunis tous les principaux habitans de la ville, sans distinction de classes. Lui-même, en dansant quelques polonaises, donna la main à des dames choisies indistinctement dans la noblesse et dans la bourgeoisie.

La fermeté s'allie à l'esprit de justice dans la lettre qu'il adressa, vers 1803, à une princesse Galitsyne lorsqu'en invoquant le secours de l'empereur en faveur de son mari en butte aux poursuites de ses créanciers, elle osa lui rappeler qu'il n'y avait pas de loi pour lui. « Me mettre au-dessus
« de la loi, madame, lui écrivit-il, je ne le voudrais pas
« quand même je le pourrais; car dans le monde entier je
« n'admets pas de puissance légitime qui ne découle des
« lois. Plus que qui que ce soit, au contraire, je me sens
« l'obligation de veiller à leur observation; et même dans

(*) *Storch, Russland unter Alexander I*, t. IV, p. 362.

« les cas où il est permis à d'autres d'être indulgens, je ne « puis être, moi, que juste. » Ce principe que la loi est supérieure à la volonté du souverain, il le proclama de nouveau en 1811, et jamais il ne l'abjura. Jamais aussi, dans ses discours, il ne démentit sa répugnance pour le pouvoir absolu. Écrivant, en date du 13 janvier 1813, à son ancien ami, le prince George Czartoryiski (*), toujours préoccupé du sort de la Pologne, il flatta son sentiment national par les assurances qu'on va lire : « A mesure « que les résultats militaires se développeront, vous ver- « rez à quel point les intérêts de votre patrie me sont « chers. *Quant aux formes, les plus libérales sont celles que* « *j'ai toujours préférées.* » Il parla dans le même sens aux représentans de la nation polonaise réunis autour de sa personne, à l'ouverture de la diète, le 27 mars 1818 (**) : « L'organisation qui était en vigueur dans votre pays, dit- « il, a permis l'établissement immédiat de celle que je « vous ai donnée, en mettant en pratique les principes de « ces *institutions libérales* qui n'ont cessé de faire l'objet « de ma sollicitude, et *dont j'espère, avec l'aide de Dieu,* « *étendre l'influence salutaire sur toutes les contrées que la* « *Providence a confiées à mes soins.* Vous m'avez ainsi offert « les moyens de montrer à ma patrie ce que je prépare « pour elle depuis longtemps, et ce qu'elle obtiendra lors- « que les élémens d'une œuvre aussi importante auront at- « teint le développement nécessaire (***). » L'affranchissement des serfs esthoniens, entrepris dès 1802 et consommé

(*) Voir dans la note 7 des Notes et Éclaircissemens.

(**) Nous nous conformons, pour les dates en général et à plus forte raison en ce qui concerne la Pologne, au calendrier grégorien qui diffère de 12 jours du comput arriéré, encore usité en Russie.

(***) Voir aussi la lettre d'Alexandre au prince Zaïonczek, vice-roi de Pologne, en date du 19 octobre 1818.

en 1816 (oukase du 16 mai), celui des serfs de la Courlande (oukase du 25 août 1817) déposent en faveur du même esprit ; et lorsque, le 5 mars 1819, les députés de la noblesse livonienne soumirent à l'approbation de l'empereur les bases d'une opération semblable à l'égard des serfs de leur province, voici la réponse remarquable que le monarque leur fit : « Je suis bien aise de voir que la noblesse « de Livonie a rempli mon attente. Vous avez donné un « exemple qui mérite d'être imité. Vous avez agi dans « l'esprit de notre siècle, et vous avez senti que *les princi-« pes libéraux seuls peuvent fonder le bonheur des peuples.* »

Tel fut constamment, pendant près de vingt ans, le langage d'Alexandre. Son esprit était frappé du manque complet de garanties pour ses sujets dans leur position sociale. On le reconnaît encore dans la réponse un peu orgueilleuse qu'il fit à M[me] de Staël, lorsqu'elle le complimenta sur le bonheur que ses peuples, privés d'une constitution, avaient d'être gouvernés par lui : « *Je ne suis qu'un accident heureux,* » lui dit-il.

Si nous consignons ici tant de nobles paroles d'Alexandre, c'est moins pour en faire honneur au souverain, que pour rendre hommage aux sentimens de l'homme, à la sincérité bienveillante de ses intentions. Car, disons-le sans détour, il y avait de l'inexpérience et quelque chose de chimérique à songer, relativement aux peuples gouvernés par Alexandre, à des institutions libérales pour lesquelles ils ne sont pas mûrs, dont ils n'ont ni l'intelligence, ni le besoin. Abandonnées à la noblesse, ces institutions n'ont pas produit de bons fruits en Pologne, et ils n'en auraient pas de meilleurs en Russie où toutes les espérances de progrès reposent encore uniquement sur la tête du monarque. Il sera temps d'y donner plus de liberté à tous, lorsque la classe *moyenne présentera* assez de force numérique pour se faire

respecter de chacun : or ce résultat, c'est du pouvoir absolu seul qu'on peut l'attendre, et la classe privilégiée n'y prêtera point les mains. Ce qu'il faut à la Russie, ce n'est pas ce qu'on appelle les libertés publiques, c'est l'affranchissement matériel des masses, c'est la légalité et la justice pour tous, c'est la moralité individuelle et l'extirpation d'une affreuse lèpre sociale, inconnue parmi nous, la vénalité des fonctionnaires. Contre tout cela, il n'existe qu'un remède : la volonté honnête et ferme de l'empereur.

Dirigée dans cet esprit, l'activité d'Alexandre eût mieux valu, ce nous semble, que ces discours d'ailleurs si dignes des lumières du siècle. Quoi qu'il en soit, il déploya longtemps un grand zèle, et sa résolution de tout voir par lui-même tint bon pendant plusieurs années. Mais il se sentit arrêté par mille entraves : les instrumens de ses volontés, dont il eût eu besoin, lui manquèrent souvent, et il ne montra pas toujours assez de caractère pour soutenir contre les intrigues et les obsessions, les bons ministres qui pouvaient l'aider efficacement. Les immenses distances que l'empereur Nicolas, au dire du marquis de Custine, a désignées comme une des principales plaies de son empire, rendent d'ailleurs le contrôle extrêmement difficile, sinon impossible, et Alexandre s'en laissait facilement distraire par l'idée de l'influence qu'il avait à exercer sur les affaires générales de l'Europe dont il se croyait l'un des arbitres naturels. Des questions d'alliances, de garantie interposée, souvent aussi des intérêts d'amour-propre, devinrent pour lui des causes de guerres plus ou moins désastreuses, pendant lesquelles la vieille routine eut beau jeu dans l'intérieur de son empire. Découragé à la fin, maté, si l'on veut nous permettre cette expression, revenu de ses illusions de jeunesse, il résista moins à l'indolence qui le gagnait et qui se conciliait

plus qu'on ne pense au premier abord avec le mouvement perpétuel auquel il se livra de sa personne jusqu'à la fin de sa vie, courant çà et là, brûlant les grandes routes, sans objet bien déterminé et sans utilité réelle. Il se voyait seul contre un mal immense, la corruption (*), et, cessant de lutter avec ce mal, il abandonna le soin des affaires, qui allèrent à la dérive.

Et en quelles mains tomba le gouvernail ainsi déserté par le pilote ? Dans celles du général Araktchéïef (**), homme actif, prudent et dévoué sans doute, peut-être homme à bonnes intentions, nous voulons le croire, mais Russe de la vieille roche, sans instruction suffisante, sans probité politique, arbitraire, impérieux, entouré de suppôts hostiles au progrès ; d'ailleurs dominé par d'indignes amours qui fournissaient à des hommes appartenant aux régions les plus hautes, à des membres de riches familles princières, l'occasion de signaler leur bassesse et leur avidité en faisant leur cour à la femme objet de l'attachement du favori. Sous l'influence d'Araktchéïef, la censure devint de plus en plus sévère, étroite, méticuleuse ; on entoura d'entraves l'importation des articles de la librairie étrangère ; une inquisition tyrannique fut exercée contre plusieurs professeurs de la nouvelle université de Saint-Pétersbourg, et l'on prescrivit partout aux autres de baser strictement leurs cours sur un manuel ou programme imprimé et approuvé par l'autorité supérieure ; la franc-maçonnerie fut supprimée ; pour dégoûter les Russes des voyages à l'étranger,

(*) Nous en parlerons plus en détail dans la suite de cet ouvrage. En attendant, on lira avec intérêt quelques lignes, sur cette matière, extraites du livre anonyme anglais récemment publié sous le titre de *Revelations of Russia*. Voyez Notes et Éclaircissemens.

(**) *Voir une notice sur* lui dans la note 9, *ibidem*.

on multiplia les formalités et les vexations. Beaucoup d'autres rigueurs, depuis longtemps oubliées en Russie, s'ajoutèrent à celles-là. En un mot, impitoyable et sombre, Araktchéïef exerçait avec une extrême sévérité un pouvoir émané d'un maître chez qui la douceur était poussée jusqu'à la faiblesse ; qui, comme on en a fait la remarque, aimait à discuter en philosophe les droits de l'humanité et s'apitoyait sur ses souffrances avec la charité d'un chrétien. Étrange inconséquence ! Mais tel est le résultat presque inévitable de l'absence de cette fermeté de caractère sans laquelle les meilleures intentions sont frappées de stérilité. Nous retrouverons le même contraste dans la vie privée du monarque, sur laquelle le chapitre suivant nous offrira l'occasion d'arrêter un instant les regards du lecteur (*). Enfin, le manque de suite et d'unité se fait également remarquer dans sa politique extérieure, que nous essayerons d'apprécier à son tour. La direction suivie dénote constamment, dans l'esprit qui y préside, moins de fixité que d'intelligence et de finesse, plus d'ardeur à calmer les exigences de l'amour-propre que d'attachement aux principes. Quand les théories de jeunesse ont perdu leur prestige, ce sont les impressions du moment qui font adopter telle ou telle politique, et, plus tard, ce sera au gré des influences étrangères que le puissant autocrate arrêtera ses déterminations.

Plus que personne, avant Alexandre, l'empereur Paul, par la part qu'il prit à la coalition de 1798, avait impliqué la Russie dans les affaires générales de l'Europe. Grâce aux victoires remportées par Souvorof sur la Trébie et à

(*) M. de Châteaubriand, étendant son examen jusqu'au domaine inviolable de la conscience, arrive encore aux mêmes conclusions. Voir *Congrès de Vérone et guerre d'Espagne*, t. I, p. 203.

Novi, cet état, naguère ignoré, avait pu jeter un poids énorme dans la balance où s'équilibraient des prétentions multiples et rivales. On l'a vu plus haut, une fois déjà il avait garanti la paix entre les puissances; sous Paul, il se fit à la fois le pivot de la neutralité armée du Nord et le champion de l'indépendance des états d'Empire. Dominée par l'influence du premier consul, la diète de Ratisbonne ne voyait de contrepoids que dans la protection de l'autocrate, qu'elle s'empressa d'accepter comme second garant de son organisation nouvelle. « On voyait », est-il dit dans un écrit officiel émané du cabinet russe et divulgué par suite de circonstances fortuites (*), « on voyait dans ces derniers jours de l'ancien ordre de choses en Allemagne, tous ces princes tourner leurs regards vers la Russie, comme vers un sauveur. Celle-ci fit son possible pour la délivrance de son allié et pour la conservation de l'Empire et de ses droits. » si néanmoins l'Empire succomba, si ses droits furent méconnus, ce ne fut pas la faute de la Russie, insinue l'auteur du Mémoire, mais peut-être de ceux qui auraient dû la seconder, et dont la déférence pour une autre intervention ou la lâche soumission à son égard, perdit tout en peu de temps.

En effet, si, ayant tant de besogne chez elle, la Russie était néanmoins décidée à se mêler aux intérêts de ses voisins, elle ne pouvait se donner une plus noble mission que celle de placer sous sa sauve-garde l'indépendance de l'Allemagne. Cette position prise en Europe, ce protectorat que son pays exerçait déjà vis-à-vis de Naples et de la Sardaigne, flattait l'amour-propre du jeune monarque; il y tenait, et il n'était pas besoin du meurtre juridique de l'infortuné

(*) *Mémoire sur l'état et l'avenir de l'Allemagne*, pièce insérée au *Portfolio*, *t. I, no 2.*

duc d'Enghien pour le pousser dans la troisième coalition formée, en 1804, avec l'Autriche et la Suède par l'Angleterre qui ne marchandait pas ses subsides. Le plan de l'abbé Piatoli, s'il eut réellement aux événemens la part qu'un habile historien lui attribue, était tout à fait de circonstance, car l'Europe entière ne pouvait pas se courber sous la volonté d'un seul homme. Quoiqu'en hostilité avec la Perse qui refusait de ratifier l'incorporation de la Géorgie, et quoique menacé d'une guerre avec les Othomans, que l'ambassadeur de France poussait à reprendre les armes contre un voisin toujours dangereux, Alexandre n'hésita plus après la réunion de Gènes à l'empire français, devenu ainsi maître de toutes les côtes, depuis ce point de la Méditerranée jusqu'à Hambourg. L'armée russe parut en Moravie, en Silésie, sur les bords de la Baltique ; et même après la décisive journée d'Austerlitz, lorsque l'Autriche se résigna à signer la paix, Alexandre ne se pressa point de poser les armes, mais refusa sa ratification au traité conclu à Paris par M. d'Oubril, son chargé d'affaires. Ami personnel du roi de Prusse, il était en outre sous le charme de la reine Louise dont l'esprit élevé, uni à une grande beauté, avait fait sur lui une vive impression. Dans une seconde entrevue qu'ils avaient eue ensemble, ils avaient visité tous trois, à Potsdam, la nuit, à la lueur des flambeaux, le caveau où repose le grand Frédéric. A genoux sur sa tombe, les deux souverains s'étaient tendu la main par-dessus le cercueil et s'étaient juré un éternel attachement. Mais Frédéric-Guillaume, plein d'hésitation et qui dépendait d'ailleurs de ses ministres, n'était pas encore prêt à rompre avec la puissance formidable dont il avait été jusqu'alors l'allié trop complaisant. La possession du Hanovre finit cependant par le brouiller avec Napoléon, et la guerre éclata. La présomption des Prussiens

qui, se croyant encore au temps de leur grand roi, se flattaient d'improviser la victoire, les fit courir à leur perte. D'abord, malgré le terrible désastre d'Iéna, leurs nouveaux alliés remplirent loyalement leurs engagemens vis-à-vis d'eux. Eylau n'ébranla pas encore les résolutions d'Alexandre, mais elles ne furent pas à l'épreuve d'un nouveau malheur : la sanglante bataille de Friedland abattit le courage du tsar, et ses idées prirent dès lors une autre direction. Le vainqueur pouvait franchir le Niémen, insurger la Lithuanie et ressusciter la Pologne, anéantie douze ans auparavant. Les devoirs de l'amitié ne tinrent pas contre de telles appréhensions : d'ailleurs, l'admiration pour le grand capitaine qui avait restauré le trône et l'autel en France, fournit bientôt un nouvel aliment au cœur enthousiaste d'Alexandre. Alors fut conclue la paix de Tilsit (1807), « afin de sauver la monarchie prussienne, » est-il dit dans le Mémoire déjà cité, mais sans doute aussi par des motifs moins désintéressés, car il est permis de ne pas prendre à la lettre cette explication officielle. En effet, sans nier que la paix ne fût alors une nécessité pour la Russie comme pour la Prusse, on ne comprend pas, si le salut de cette dernière en était l'unique objet, que le plus sûr moyen d'obtenir la paix fût pour Alexandre un agrandissement personnel. Il sacrifia les deux champions de la cause commune (*), et les intérêts les plus élémentaires de son pays furent méconnus

(*) Ce ne fut sans doute pas sans une intention d'ironie que, dans une lettre du 16 juillet, le roi de Prusse écrivit au roi de Suède, Gustave IV : « Immédiatement après l'armistice, *mon allié* a conclu la paix pour lui seul. » Il fallut bien que Frédéric-Guillaume III suivît son exemple ; mais le chevaleresque Gustave ne voulut pas entendre parler d'accommodement. De même qu'il avait renvoyé au roi de Prusse le cordon de l'Aigle-Noir, lorsque celui-ci eut conféré cet ordre à Napoléon, de même aussi il fit rapporter à St-Pétersbourg, son cordon de Saint-André, que lui avait donné l'empereur Paul avec lequel il avait *des traits frappans* de ressemblance. Comme lui, il avait ce qu'on appelle vul-

en même temps. D'une part, en vertu du traité de Tilsit, le roi de Prusse dut céder à son voisin du Nord la province de Bialyslok (Bélostok), « afin de rétablir, assurait-on, la limite naturelle du côté de la Pologne; » d'autre part, Alexandre qui convoitait la Finlande, s'engagea à forcer le roi de Suède, ce persévérant et trop exalté antagoniste du conquérant français, non-seulement à poser les armes, mais à se soumettre au système continental dont, au mépris des intérêts de son empire, il consentit lui-même à subir le joug. C'est là un troisième reproche à adresser au tsar : « l'empereur Alexandre acheta la paix de Tilsit au prix d'un sacrifice bien plus onéreux pour l'empire qu'une campagne malheureuse. » Cette observation judicieuse a été faite par une femme, admiratrice enthousiaste de son souverain (*). Effectivement, rien ne pouvait être plus grave pour la Russie qu'une rupture avec l'Angleterre. Ce pays, vaste fabrique, est le principal débouché des produits de l'agriculture moscovite, consistant, comme on sait, en grains, suif, lin, chanvre, graines de lin, peaux, articles auxquels on peut ajouter encore le bois, le cuivre et quelques autres. Ces produits, matières premières que l'industrie transforme en les mettant en valeur, sont pour les Anglais d'une nécessité absolue. Aussi le commerce de la Russie est-il en grande partie dans les mains de leurs négocians. Ils y importent en revanche les denrées coloniales amoncelées dans leurs entrepôts, et les objets de fabrication perfectionnée que l'industrie russe, encore jeune, ne sait point égaler; le surplus se solde en argent, et c'est de Londres que le numéraire

gairement, un grain de folie. — Mais, pour revenir au traité de Tilsit, il y était dit, que c'était seulement *par égard* pour Alexandre que Napoléon restituait une partie de ses états à Frédéric-Guillaume.

(*) Mme la comtesse de Choiseul-Gouffier, née Tisenhaus. Voir ses *Mémoires historiques sur Alexandre*, p. 48.

vient aux grands propriétaires russes. Ceux-ci, appauvris par leurs habitudes de faste et d'ostentation, sont toujours pressés de vendre et ne trouvent pas encore dans leur pays même assez de grands centres de consommation. Les deux nations ne peuvent donc se passer l'une de l'autre. L'échange établi depuis des siècles par la force des choses est avantageux aux deux parties, mais il est surtout indispensable aux Russes, et pour que le tsar y renonçât, il eût fallu des motifs graves, l'honneur des principes, le danger de la patrie ou la dignité nationale compromise.

Faut-il croire qu'Alexandre, un peu vain de sa nature, flatté des avances de Napoléon et d'ailleurs fasciné par son génie, se soit laissé prendre à l'appât des promesses; qu'acceptant les conditions secrètes du traité (*), il ait consenti à partager l'empire du monde avec la France, alors plus prépondérante que la Russie ne l'est aujourd'hui? C'eût été un commencement de réalisation de ses projets de jeunesse dont on affirme qu'il avait caressé l'idée avec les Czartoryiski, les Kotchoubeï, les Novociltsof, les Stroganof, qu'il regardait comme ses amis personnels; mais en attendant c'était la résurrection de la Pologne, la restauration au moins partielle d'un voisin hostile et incommode; c'était en même temps la dissolution de cette solidarité, favorable à la Russie, que le partage des domaines de l'infortunée république nobiliaire avait établie entre les trois puissances copartageantes, engagées ainsi, sur un point important, dans une seule et même politique; enfin, c'était, d'après la remarque déjà faite, un immense préjudice porté aux intérêts matériels du pays.

(*) Pour ces conditions secrètes, nous renvoyons le lecteur aux Notes et Éclaircissemens, à la fin du présent volume, note 10.

Ou bien serait-il vrai, comme l'a pensé un biographe d'Alexandre, que « à Tilsit il ne fit que consentir; que sa position ne lui permettait pas de refuser, et qu'il ne se tira d'un mauvais pas qu'à force de souplesse et de dissimulation? » Mais l'état de ses affaires était loin d'être désespéré; son propre empire était encore intact, et la campagne de 1812 a fait connaître quelles chances incertaines on courait en s'y attaquant. Néanmoins c'est une opinion assez généralement accréditée que le tsar ne vit dans ce traité qu'un moyen de s'approprier, sous de faux semblans, la Finlande, possession d'un ancien allié, mais jugée nécessaire à la Russie pour l'arrondir davantage et mieux couvrir sa capitale, placée à une extrémité de l'empire. Relativement à l'Angleterre, son intention n'était pas, ajoute-t-on, de rester longtemps en guerre avec elle; en attendant, l'acquisition importante dont nous venons de parler valait bien, à ses yeux, le prix élevé auquel il l'achetait, nous voulons dire le sacrifice momentané de la principale source de revenus, pour l'empire aussi bien que pour les particuliers.

On éprouve quelque embarras à se prononcer pour l'un ou l'autre de ces avis. Mais quant au dernier motif allégué, vrai ou faux, il n'eût sûrement pas été avoué par une saine politique : car, en décourageant les antagonistes de Napoléon, l'Angleterre, la Prusse, la Suède; en autorisant, même momentanément, ses nouvelles usurpations au delà de la ligne du Rhin et des Alpes, quel garant Alexandre avait-il de la possibilité pour lui-même de rétablir plus tard l'équilibre rompu? D'ailleurs, une conduite si astucieuse, n'eût-elle pas donné un démenti formel à tant de nobles paroles sorties de la bouche du jeune monarque, et à l'idée que, d'après ses propres désirs, on devait se faire dans le public de son caractère et de ses sentimens chevaleresques?

M. de Châteaubriand (*) a porté sur lui le jugement suivant : « Sincère comme homme, en ce qui concernait l'humanité, Alexandre était dissimulé, comme demi-Grec, en ce qui touchait à la politique ; » et un mot plus dur encore a été prononcé sur son compte à Sainte-Hélène : « C'est un Grec du Bas-Empire ! » Peut-être ces jugemens sont-ils empreints de trop de sévérité, mais la politique qu'on prête à celui qui en est l'objet les eût pleinement justifiés.

Au reste, l'embarras que nous avouons a été exprimé, même dans des pièces officielles, par des juges plus compétens que nous. On le retrouve dans les lignes remarquables qui vont suivre et qu'un ambassadeur de France, accrédité auprès d'Alexandre, fort estimé de lui et de tous ceux qui l'ont connu, le vicomte de La Ferronnays, adressa, en date du 19 mai 1823, au ministre des affaires étrangères de France (**) : « Ce qui tous les jours devient pour moi plus « difficile à comprendre et à connaître, c'est le caractère « de l'empereur lui-même. Je ne crois pas qu'il soit possi- « ble de mieux parler qu'il ne le fait le langage de la fran- « chise et de la loyauté : une conversation avec lui laisse « toujours une impression favorable ; vous le quittez per- « suadé que ce prince unit aux belles qualités d'un vrai « chevalier toutes celles d'un grand souverain, d'un homme « profondément habile et doué de la plus grande énergie. « Il raisonne à merveille, il presse ses argumens, il s'expli- « que avec l'éloquence et la chaleur d'un homme convaincu.

(*) *Congrès de Vérone*, t. I, p. 186.

(**) Ce ministre était alors M. de Châteaubriand, et c'est à lui qu'on doit la connaissance de cette correspondance. L'extrait qu'on va lire se trouvait primitivement dans le t. II, de son livre *Congrès de Vérone*, *Guerre d'Espagne*, 2e feuille. Des réclamations ayant sans doute été faites encore à temps, cette feuille, dans l'édition publique, fut remplacée par un carton où les mêmes lignes *ne se trouvent plus.*

« Eh bien! au bout de tout cela, l'expérience, l'histoire de
« sa vie et ce que je vois tous les jours vous avertissent de
« ne pas trop vous y fier. Des actes multipliés de faiblesse
« vous prouvent que l'énergie qu'il met dans ses paroles
« n'est pas toujours dans son caractère; mais, d'un autre
« côté, ce caractère faible peut tout à coup éprouver un ac-
« cès d'énergie et d'irritation, et cet accès peut suffire pour
« faire prendre subitement les déterminations les plus vio-
« lentes et dont les conséquences deviendraient incalcula-
« bles.... D'ailleurs, il est un peu jaloux de nous; il ne se
« console pas que Paris soit toujours la capitale de l'Eu-
« rope, et que Pétersbourg ne reste qu'une superbe fabrique
« dans un marais, que personne ne vient visiter, et dont tous
« les habitans s'échappent et s'éloignent aussi souvent
« qu'ils le peuvent. L'empereur, enfin, est méfiant à l'excès,
« preuve de faiblesse; et cette faiblesse est un malheur
« d'autant plus grand que ce prince est, dans toute l'étendue
« du mot (du moins je le crois), le plus honnête homme
« que je connaisse; il fera peut-être souvent du mal, mais
« il aura toujours le désir de bien faire. »

Ces différentes données serviront au lecteur à arrêter son opinion sur le caractère d'Alexandre. Pour nous, nous reprenons le fil des événemens.

Lors de la campagne de Wagram, en 1809, la Finlande était conquise jusqu'au Tornéo(*) et la paix de Frédérikshamm conclue. Aussi l'ardeur d'Alexandre était-elle déjà bien refroidie: il ne se pressa pas de réunir son armée à celle de l'empereur des Français, naguère encore tant admiré à Erfurt, pendant cette époque d'intimité où, sans l'opposition énergique de l'impératrice-mère, Marie Fœdorovna, l'en-

(*) *Il y a une ville et une rivière de ce nom.*

thousiasme du tsar pour son glorieux allié serait allé jusqu'à lui donner en mariage une de ses sœurs (*). Au demeurant, ce fut peut-être cette entrevue même d'Erfurt qui dissipa les illusions d'Alexandre, à supposer qu'elles aient été réelles et sincères. Du moins un diplomate dont Napoléon faisait grand cas (**), a publiquement affirmé que, dans ces conférences, l'autocrate insista vivement pour que l'empire Othoman fût dès lors partagé entre eux deux. Il réclama la Moldavie et la Valachie, qu'à toute autre époque l'Autriche eût pu lui disputer. Ce n'est pas tout. « Il faut bien, dit-il en 1808 au duc de Vicence, que j'aie la clef qui ouvre la porte de ma maison, » et cette clef n'était rien moins que Constantinople. Mais déjà il s'était emparé, de sa propre autorité, d'une des clefs de la Baltique, et peut-être Napoléon lui en gardait-il rancune. Quoi qu'il en soit, à l'époque dont nous parlons les troupes russes franchirent un peu tard les frontières des états autrichiens. Néanmoins la Russie ne fut pas oubliée, en 1810, dans le traité de Schœnbrunn : elle consentit encore une fois à s'enrichir de la dépouille d'un allié de la veille, allié peu aimé il est vrai, et ne dédaigna pas ces portions de quelques districts de la Galicie orientale qu'elle a depuis restituées à l'Autriche et qu'elle eût dû chercher à conserver comme faisant partie de ses domaines primitifs.

Si la réalisation des plans d'Alexandre en ce qui concerne la Turquie souffrit un long retard, Napoléon poursuivit sans relâche l'accomplissement des siens. D'une part,

(*) La grande-duchesse Catherine, depuis reine de Wurtemberg.

(**) Discours de Bignon à la Chambre des députés, séance du 7 janvier 1834. — On a nié, dans la *Pentarchie*, p. 85 et suiv., qu'Alexandre ait pu tenir ce langage; mais les preuves qu'on donne à l'appui de ce démenti ne sont pas d'une grande solidité.

s'obstinant à exclure l'Angleterre du continent, et ne se reposant que sur lui-même de la garde des côtes maritimes, il reculait successivement jusqu'à la Trave, dans le Mecklenbourg, les limites de son empire, sans même respecter le duché d'Oldenbourg, en considération des liens de famille qui l'unissaient à la Russie ; d'autre part, il agrandissait sans cesse le duché de Varsovie, maintenait une forte garnison à Dantzig et mûrissait ses vues au sujet du rétablissement éventuel de la Pologne. A la fin, la patience d'Alexandre se lassa ; et de son côté, la noblesse moscovite, lésée dans ses intérêts essentiels par le maintien, il est vrai plus apparent que sincère, du système continental, n'étouffait plus ses murmures. La force des choses ramena donc le monarque à une politique plus saine et plus loyale ; d'ailleurs, quel moment plus favorable pour une rupture pouvait-il attendre que celui où l'héroïque résistance des Espagnols tenait en échec des forces françaises considérables ? Le tarif russe du 31 décembre 1810 (12 janvier 1811), qui aggravait les conditions faites à nos importations, fut le prélude d'un changement de système. Napoléon vit un autre sujet de plainte dans la tolérance de plus en plus grande avec laquelle on admettait dans les ports russes les navires britanniques, d'abord en les faisant passer pour portugais, puis bientôt en dédaignant même de prendre ce masque. Sur ce pied, une rupture était inévitable, et l'ambassadeur, prince Alexandre Kourakine, se vit obligé de quitter Paris. Enfin, le 24 juin 1812, l'armée française passa le Niémen.

Sous la médiation de la Suède et de la Grande-Bretagne, une paix avantageuse venait de mettre fin à la guerre, déjà longue et suspendue seulement par l'armistice de Slobosia et le congrès de Yassi, entre la Russie et l'empire Othoman. On *sait que le tr*[illegible]*ukarest*, du 28 mai 1812, recula les li-

mites méridionales de la première jusques sur le Prouth et le Danube. Le sultan se chargea aussi d'amener à des dispositions pacifiques le chah de Perse que les suggestions de la diplomatie anglaise, alors hostile à la Russie, avaient poussé à une incursion dans l'isthme du Caucase ; cependant le traité de Gulistan ne fut signé que le 12 octobre 1813. Dès le mois de juillet 1812, la Russie, après s'être mise d'accord avec la Suède, conclut encore des traités avec l'Angleterre, à Œrebro, et avec les cortès d'Espagne, à Véliki Louki.

Du reste, au grand étonnement de tout le monde, elle se trouva mal préparée à la lutte dont elle devait cependant sortir avec tant de gloire, et l'idée malheureuse qu'eut d'abord Alexandre de prendre en personne le commandement de l'armée fut cause que l'on perdit un temps précieux. Toutefois, il renonça bientôt à cette prétention, malgré sa confiance dans les hautes lumières du second qu'il s'était choisi dans la personne du général Pfuhl (*), militaire distingué qui, après avoir quitté le service de la Prusse en 1807, avait été attaché à la personne du tsar et l'accompagnait sans attributions officielles. Ce fut cet étranger, et non pas le ministre de la guerre Barclay de Tolly (lui-même traité d'Allemand par toute l'armée, quoique né en Livonie et par conséquent sujet russe), qui fut l'auteur du plan de campagne adopté, nous voulons dire du système défensif et du camp de Drissa. L'idée fort simple de battre l'ennemi par l'immensité du pays ne serait point venue à un Russe de pur sang, quand même, par exception, il eût été tacticien supérieur comme l'était Barclay de Tolly, si digne à tous égards de l'affection de son maître. Néanmoins,

(*) *Mort à* Stuttgart, le 7 mai 1826, à l'âge de plus de 70 ans.

dans ce péril extrême, l'armée demandait à grands cris un chef de nom russe.

Mais, n'entrons pas dans les détails; au point où nous sommes, ils ne nous offriraient que des souvenirs pénibles pour un cœur français. Certes, ce ne fut pas le génie d'Alexandre, ni celui du rusé Koutousof (*) qui sauva la Russie: ce furent les fautes de Napoléon et les rigueurs inaccoutumées d'une saison que le manque d'abris et de subsistances rendait horriblement meurtrière; ce fut l'incendie de Moscou, dont on ne peut faire ni honneur ni reproche à personne, car il a été l'effet de la rage semi-vandale, semi-patriotique d'une populace éperdue, furieuse d'être abandonnée, par les hommes des classes riches, au milieu de leurs maisons qu'ils n'avaient pu emporter comme le reste de leur avoir. Alexandre, tout le premier d'ailleurs, se montra modeste après la victoire, même alors qu'il brisa réellement les chaînes de l'Europe. Ce qu'il importe de constater ici, c'est que ces événemens, décisifs dans sa vie, le ramenèrent à une politique moins contraire aux intérêts de son pays, et lui assignèrent en outre un rôle pour lequel il semblait né, bien plutôt que pour l'autocratie d'un tsar russe, celui de libérateur et de bienfaiteur de l'humanité. Il fut l'âme de la coalition qui renversa l'empereur des Français; sa présence, son enthousiasme, ses paroles heureuse-

(*) On voit par les Mémoires de Mme de Choiseul-Gouffier, p. 155, comment Alexandre jugeait le feldmaréchal, tout en l'accablant de ses faveurs. « Ce vieillard a raison d'être content, dit-il entre autres, le froid l'a bien servi. » *Ce vieillard*, c'est ainsi qu'il désignait habituellement le prétendu vainqueur de Napoléon. Il lui gardait rancune, il est vrai, d'avoir été proclamé l'homme de la situation. A la Moskva (Borodino), personne ne le conteste, Koutousof livra une bataille qui fait honneur à la bravoure, à la persévérance de l'armée russe; mais n'y avait-il pas un peu de fanfaronnade à s'en attribuer le gain, tout en abandonnant le terrain aux Français? Toutefois, ajoutons pour être juste, que cette fanfaronnade eut le mérite de soutenir le courage des troupes.

ment trouvées, électrisèrent tout le monde, et même pour la nation vaincue l'humiliation fut moindre d'avoir un tel vainqueur. Quelle grâce, quelle noblesse dans ces mots adressés aux Parisiens : « Si je suis arrivé tard, n'en accusez que la valeur française ! » Elle ne le cède point à cet autre mot d'un prince chevaleresque de la famille restaurée des Bourbons : « Rien n'est changé ; il n'y a qu'un Français de plus ! » Et peut-être au fond de ces dernières paroles n'y avait-il pas la même sincérité. L'autocrate inspira donc une grande confiance à la nation française, reconnaissante de sa modération au sein de la victoire, de sa générosité, de la délicatesse même de ses procédés, émerveillée surtout de trouver dans le souverain d'un peuple qu'elle qualifiait encore de barbare, toute la distinction que donne l'éducation la plus soignée, jointe à ces qualités rares dont la nature dote à son choix le cœur des hommes qu'elle affectionne. « La paix, l'amitié, le bonheur des Français, dit-il, voilà mon triomphe. » Triomphe digne d'envie, en effet, et dont peu de princes ont pu se vanter.

Cette époque fut incontestablement la plus belle du règne d'Alexandre, et jamais son pays n'avait paru destiné à jeter sur le monde un si vif éclat (*). On est presque tenté, à ce spectacle, de souscrire à cette assertion un peu orgueilleuse de l'auteur du Mémoire officiel cité plus haut : « La Russie a fait ce qu'elle a voulu faire pour le bien de « tous : elle a sauvé la liberté universelle, consolidé l'in« dépendance des pays continentaux, conquis pour l'Alle« magne l'intégrité de son territoire et de ses droits. »

Néanmoins, en y réfléchissant, n'est-ce pas attribuer à

(*) « Nous avions emprunté aux aînés de la famille européenne leur civilisation et leurs mœurs : Alexandre acquitta notre dette envers les nations étrangères. » *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1825, no 152.

la Russie seule ce qui fut l'œuvre de la coalition tout entière, de la nation britannique surtout si persévérante dans son antagonisme contre la France, non pas révolutionnaire, mais conquérante et visant à la monarchie universelle? Sans doute, les motifs par lesquels l'Angleterre avait rompu le traité d'Amiens n'avaient rien eu de bien impérieux : un vif désappointement dans le haut commerce et une jalousie très prononcée dans toutes les classes, telle en avait été la somme. Mais, tout en blâmant cette rupture, il faut convenir que l'Angleterre défendit ses intérêts commerciaux et politiques avec courage, grandeur et fermeté. Du côté de la Russie, la lutte n'avait rien de si gigantesque; quand, poussée à bout, elle reprit les armes, il y allait de son existence même : ce fut pour le foyer domestique, *pro aris et focis*, qu'elle se battit. Pour elle, ce fut une guerre sainte. Toutefois, lorsqu'elle eut détruit ou rejeté hors de ses frontières les légions qui l'avaient envahie, loin de s'arrêter et de chercher à négocier séparément une paix conforme à ses intérêts particuliers, elle voulut associer à son triomphe les autres peuples, la plupart encore docilement courbés sous l'oppression. Elle leur annonça un vengeur, elle les appela à l'indépendance, et, leur faisant honte de leur asservissement, elle alla (circonstance qu'elle a depuis oubliée) jusqu'à provoquer leur désobéissance à l'égard de leurs gouvernemens. « La crainte peut encore « enchaîner *vos souverains*, s'écrie Alexandre dans la pro- « clamation de Varsovie (22 février 1813) : qu'une funeste « obéissance ne vous retienne pas ! Aussi malheureux que « vous, ils abhorrent la puissance qu'ils redoutent, et ils « applaudiront ensuite aux généreux efforts que doivent « couronner votre bonheur et leur liberté ! ». . . . . « Si, « par un [illegible]llanimité, ceux-ci (vos souverains) per-

« sistent dans leur funeste système de soumission, il faut « que la voix de leurs sujets se fasse entendre, et que les « princes qui plongeraient leurs peuples dans l'opprobre « et le malheur, soient *traînés* par eux à la vengeance et à « la gloire(*). »

Personne n'avait encore osé tenir un pareil langage. Chez Alexandre, dans ce moment solennel où il se sentait dans son rôle, point d'hésitation, point de détour : il voit le but, et veut y arriver à tout prix. Pour couper court aux rivalités jalouses, il se résigne à laisser à un autre le commandement suprême qu'il eût ambitionné pour lui; mais toujours on le trouve aux premiers rangs, à Dresde, à Leipzig, partout; et quand Schwarzenberg hésite à marcher sur Paris, où le pousse la haine irréconciliable du Corse Pozzo di Borgo contre son compatriote couronné, c'est Alexandre qui fait voir que cette mesure est possible, qu'elle est nécessaire, et son avis l'emporte. Il n'avait aucun intérêt à nous réduire à la nullité politique : car la puissance de l'Autriche, celle surtout de la maîtresse des mers et des Indes, ne saurait rester sans contrepoids. Aussi est-ce lui qu'il faut en remercier, si la France n'est pas sortie de cette lutte à mort plus meurtrie encore, si l'Alsace lui est restée, si, même après le second traité de Paris, elle n'a pas cessé d'être une puissance respectable. L'esprit large et élevé d'Alexandre dominait dans les conseils et imposait silence aux craintes méticuleuses de ses alliés. Les souvenirs du jacobinisme, terrible épouvantail pour ceux-ci, ne lui faisaient point peur à lui : on le vit bien au choix des hommes dont, une fois arrivé à Paris, il écouta les avis, à la déférence avec laquelle il accueillit ceux du général Laharpe,

(*) *Biographie universelle*, de Michaud, t. LVI, p. 175.

à la préférence, objet de mille jalousies, qu'il donna à l'ex-révolutionnaire Pozzo di Borgo pour être son ambassadeur près du cabinet des Tuileries.

Si, en règlant ainsi les destinées du monde, Alexandre est encore assailli çà et là par l'irrésolution, elle ne s'étend pas néanmoins aux intérêts essentiels de la Russie. Sur certains points il est catégorique. Ainsi, il ne rendra pas le grand-duché de Varsovie occupé par ses troupes ; il exige qu'il lui soit formellement cédé ; et s'il consent à ce que Cracovie reste en dehors du nouveau royaume, au moins faut-il qu'aucune des deux autres puissances spoliatrices de la Pologne ne prétende à cette ancienne métropole où sont les tombeaux des rois Piasts, mais que le successeur d'Alexandre a néanmoins livrée à l'Autriche qui l'avait possédée jusqu'en 1809. Ainsi encore, après la seconde restauration des Bourbons, depuis qu'il sait que pendant le congrès même de Vienne, en février 1815, un traité avait été conclu contre lui par l'Autriche, l'Angleterre et la France, à l'instigation du prince de Talleyrand, il ne veut plus que ce trop habile ministre reste à la tête des affaires, et ne laisse le choix à Louis XVIII qu'entre Pozzo di Borgo (*) et le duc de Richelieu, tous deux autrefois à son service.

Après avoir tant fait pour le repos du monde, que fit Alexandre pour le bonheur de la Russie ? car il était juste que sa patrie, le pays dont il portait la couronne, eût sa belle part à l'activité philanthropique qu'on l'avait vu déployer partout, aux applaudissemens de l'Europe. Il faut le dire, indépendamment du milliard de l'indemnité, qu'en-

(*) Nous donnerons dans la suite de nos publications sur la Russie une notice sur ce diplomate, qu'une haine profonde contre Napoléon avait mêlé aux conseils des ennemis de la France que cependant il n'a jamais cessé d'aimer. Nous présenterons de curieux extraits de ses dépêches officielles, et nous fixerons notre attention sur l'attitude assez bizarre qu'il prit au moment de la révolution de 1830.

core Alexandre se prêta de bonne grâce à laisser réduire à une quotité plus raisonnable, cette part, un nouveau royaume de Pologne érigé en sa faveur, fut moins une acquisition avantageuse qu'un embarras, un principe d'affaiblissement. Et si l'orgueil national vit avec satisfaction cette vieille rivale, enfin terrassée, le nouvel ordre de choses devint cependant pour lui une véritable source d'humiliation. En effet, ces libertés publiques dont les Polonais (bien entendu, la classe privilégiée de ce pays, où, jusqu'à nous, la noblesse seule a compté pour quelque chose) allaient jouir sous les auspices du tsar, les Russes en étaient complétement privés; aussi excitèrent-elles naturellement leur jalousie. Comme on devait s'y attendre, ces vaincus leur parurent plus favorisés qu'eux, la nation dominante, les vainqueurs, les vrais enfans du puissant autocrate. Au fond, nous l'avons dit, l'absence de ces libertés n'était pas pour eux un malheur; l'autocratie est plus favorable au développement simultané de toutes les classes, que ne le serait un régime constitutionnel dont la noblesse seule aurait le bénéfice; mais certaines garanties, au moins, étaient nécessaires de l'aveu de tous. L'état du pays appelait des réformes : l'aristocratie se souciait peu de celle à laquelle Alexandre s'était longtemps appliqué, l'abolition du servage, la création d'une classe de cultivateurs libres et, s'il était possible, propriétaires ou fermiers à vie des champs qu'ils arrosent de leurs sueurs; mais elle en réclamait d'autres pour sa part, et ce qui formait l'objet des désirs les plus légitimes de tous, c'était une administration probe et paternelle, une justice digne de considération et de respect, incorruptible, humaine, exerçant ses devoirs sans acception des personnes.

Le rétablissement de la paix, le retour d'Alexandre dans

ses états, promettaient à la Russie des efforts dirigés dans ce sens; mais l'attente générale fut trompée. Au lieu de chercher à guérir des plaies qui nous rappellent involontairement ces sépulcres blanchis dont il est souvent question dans l'Évangile, le tsar en détourna son attention. Celle-ci resta fixée sur l'Europe, dont Alexandre eut constamment à s'occuper depuis le congrès de Vienne et surtout depuis la conclusion de la Sainte-Alliance (26 septembre 1815), cette fille chérie qui marque d'une manière bien tranchée l'entrée de ce monarque dans une époque nouvelle.

On reconnaît aujourd'hui que l'opinion publique a eu tort d'incriminer si violemment et de présenter sous un jour odieux cet acte, à la vérité extraordinaire et extra-politique, mais où, néanmoins, se montre une conception élevée, généreuse, et qu'une belle âme seule pouvait enfanter. Édifiante par l'expression de sentimens dignes de la chaire évangélique, cette magnifique déclaration était peu applicable à la vie réelle : aussi est-elle restée stérile; le concert européen aurait pu s'établir sans un tel programme, et l'on a fait découler de celui-ci ce qui n'y était pas en réalité, l'hostilité contre le besoin de réformes dont le siècle, clairvoyant après tant de secousses, était partout travaillé. Rien de plus inoffensif que cette homélie diplomatique, et nous serions bien étonné qu'un sourire malin n'ait pas effleuré les lèvres de Louis XVIII lorsqu'il y apposa plus tard sa signature. Quant à sa portée humanitaire, quant à la réalisation du système de paix et de fraternité universelles, à coup sûr, le règne systématiquement pacifique de Louis-Philippe a, sous ce rapport, mieux servi les intérêts de l'humanité que cette profession de foi de trois souverains appartenant à trois communions chrétiennes différentes, *et qui n'ont pas tous* réprimé pour cela l'esprit

exclusif inhérent à chacune d'elles et poussé quelquefois jusqu'à l'intolérance, au moins par l'un des trois gouvernemens.

Nous devons à l'instituteur d'Alexandre, à César Laharpe, une apologie ingénieuse de la Sainte-Alliance, apologie qui mérite d'être recueillie, bien que l'acte, au fond, n'ait plus besoin d'être justifié. « Quoique intrépide au milieu des « dangers, dit-il, Alexandre avait horreur de la guerre. « Connaissant à fond les abus qui excitaient le mécontente- « ment des nations, il espéra que, pendant la durée d'une « longue paix, dont le besoin se faisait généralement sen- « tir, les gouvernemens européens, reconnaissant la néces- « sité d'entreprendre les réformes que réclamaient les « besoins du siècle, s'en occuperaient sérieusement. Pour « atteindre ce but, une tranquillité profonde était indispen- « sable ; et, comme les bouleversemens qui s'étaient suc- « cédé pendant près de trente ans, paraissaient avoir fort « affaibli les anciennes idées d'ordre et de subordination, « il crut pouvoir y suppléer en faisant un appel solennel à « la religion. De la part de ce monarque au moins, nul « doute que cet appel ne fût une émanation de son noble « cœur....; mais le génie du mal s'empara bientôt de ces « conceptions philanthropiques pour les tourner contre lui- « même. La réunion, dans la plaine des Vertus (10 sep- « tembre 1814), d'une armée russe de 160,000 hommes « prête à agir, avait frappé de stupeur la diplomatie euro- « péenne qui assistait à cet imposant spectacle ; mais cet « étalage des forces militaires d'un grand empire l'effrayait « bien moins que la puissance invisible et toute morale « qu'avaient créée la magnanimité et les principes bien « connus du monarque qui disposait de ces forces. A cette « époque, en effet, du nord au midi et du couchant à l'au-

« rore, les regards des opprimés se dirigeaient sur Alexan-
« dre Ier; mais, de ce moment aussi date le complot qui
« s'ourdit en secret pour le dépouiller de ce redoutable
« pouvoir moral qui lui donnait pour auxiliaires tous les
« amis des lumières et de l'humanité, l'universalité des
« gens de bien. Disposé par sa modération innée à consen-
« tir à tout ce qui pourrait rassurer contre son influence
« prépondérante, et voulant à tout prix dissiper les terreurs
« qu'on feignait d'éprouver, il consentit à l'établissement
« d'une cour d'aréopage, où la simple pluralité des suf-
« frages prononcerait sur les mesures à prendre en com-
« mun pour le maintien de la tranquillité générale. Le
« génie du mal entrevit bien vite le parti qu'il pourrait
« tirer de cette généreuse abnégation d'une influence pré-
« pondérante. Grâce à la direction fâcheuse qu'on parvint
« à donner à la marche des affaires communes, la con-
« fiance des nations fut altérée, et le monarque magnanime
« qui l'avait méritée à tant de titres, la vit se perdre, aux
« applaudissemens impies des ennemis de sa gloire, qui
« osaient imputer à sa volonté toute-puissante les mesures
« les plus impopulaires qu'ils dictaient à leur aréopage (*). »

Cette explication fait honneur à la piété de l'homme à qui il avait été donné de jeter d'excellentes semences dans le noble cœur d'Alexandre; cependant nous la trouvons quelque peu forcée. Une explication plus simple à donner, selon nous, c'est de dire que la Sainte-Alliance fut le fruit de l'exaltation que la grandeur des événemens dont Alexandre fut un des principaux acteurs, avait excitée dans un esprit vague et rêveur, dans une âme impressionnable,

(*) Lettre adressée au *Globe*, en date du 25 juillet 1829. *Voir* t. VII, no 65 de ce recueil français. Elle répond à un article sur la *Notice sur Alexandre, empereur de Russie*, par Empeytaz, Genève, 1828, in-8o.

sentimentale et naturellement disposée à un certain mysticisme. Toutes les émotions étaient épuisées : la religion seule, qu'un prêtre de sa communion, l'éloquent Platon, lui avait autrefois enseignée, mais dont une protestante, Mme de Krudener, l'avait depuis entretenu avec plus de fruit et avec tant de persuasion, qu'elle avait laissé chez lui une empreinte profonde; la religion seule, disons-nous, pouvait désormais entretenir dans son cœur cette chaleur salutaire et dans ses nerfs cette tension que l'homme déjà avancé dans la vie, usé par les émotions, éprouvé de mille manières, ne trouve plus à la fin qu'en puisant à cette vraie source du bonheur intérieur. On l'a dit bien mieux que nous ne pourrions le faire : « Lorsque les organes s'émoussent et que les jouissances sensuelles échappent, il faut nécessairement que, privées d'une activité intellectuelle suffisante pour remplacer ce qu'elles ont perdu, *certaines* âmes trompées, mais nobles et élevées, cherchent dans la sphère sans limites des affections religieuses un vaste dédommagement (*). » Ce n'est peut-être pas non plus sans raison qu'un publiciste a fait cette réflexion au sujet d'Alexandre : « Un cruel accident de sa vie lui pesait comme le remords (**) » : en effet, la mort violente de Paul, dont il était pourtant innocent, lui avait laissé un souvenir poignant. Dans tous les cas, il était pénétré de la nécessité de faire sa paix avec Dieu, et c'est là un sentiment devant lequel l'historien s'incline, prêt à pardonner même, en sa

(*) Alph. Rabbe, *Histoire d'Alexandre Ier*, t. I, p. 248. — Mais pour mettre fin à toute incertitude à cet égard, nous reproduirons, dans la note 11 des Notes et Éclaircissemens de ce volume, les explications données sur l'origine de la Sainte-Alliance par Alexandre lui-même dans une conversation qu'il eut en 1818 avec le docteur Eylert, évêque évangélique prussien.

(**) *Capefigue, Histoire de la Restauration*, t. II, p. 300.

faveur, ce quiétisme obtus qu'engendre souvent la vie ascétique, et qui, paralysant la volonté, arrêtant l'action, semble inconciliable avec les devoirs attachés à l'auguste mission de présider aux destinées d'un grand peuple.

Au reste, César Laharpe a certainement raison sur un point. La Sainte-Alliance impliqua l'empereur de Russie dans une cause qui jusqu'alors n'avait pas été la sienne, celle de l'esprit stationnaire, dont l'Autriche, depuis la réforme de Luther, était le représentant systématique. « Il « doit être permis aux rois d'avoir des alliances publiques « pour se défendre contre les sociétés secrètes, » voilà, au dire de M. de Châteaubriand, l'explication qu'il ne tarda pas à donner lui-même de ce traité, lorsque l'empereur François, avec lequel, comme avec le roi de Prusse, il s'était lié d'une amitié intime (*), eut jeté dans son âme les ombrages de la sienne, infiniment plus étroite ; lorsque, lui faisant sentir le danger de ces déclarations libérales, que suggérait au tsar un esprit naturellement expansif et généreux, il eut réussi à lui communiquer ses craintes au sujet de l'attitude, un peu insolente peut-être, de la jeunesse exaltée des universités, à l'alarmer enfin jusque sur cette possession de la Pologne, objet de la jalousie autrichienne, et que l'action des sociétés secrètes compromit bientôt effectivement. M. de Metternich, le prince de la diplomatie d'autrefois, c'est-à-dire de la diplomatie patiente, souple, tortueuse, souterraine, acheva d'ébranler la noble confiance d'Alexandre : il le travailla adroitement, tantôt lui prodiguant les caresses, tantôt excitant ses craintes, et il

(*) Mais sans doute avec moins d'entraînement : car, certes, il n'y avait rien dans ce prince, bon, mais froid et formaliste, qui répondît à cet enthousiasme sous [illegible] *it conclue* l'amitié d'Alexandre avec Frédéric-Guillaume III.

finit par prendre le même ascendant qu'avait exercé autrefois sur lui le génie de Napoléon. Incessamment circonvenu, Alexandre se façonna aux allures méticuleuses de la politique autrichienne, et n'eut plus d'autre volonté que celle du chancelier de cour et d'état. « Depuis l'époque du congrès (de Vienne), a dit un diplomate russe dans une pièce officielle (*), en parlant des rapports de la Russie avec l'Autriche, les déférences et les bons offices n'ont pas eu de terme ; » et une observation plus forte encore d'un diplomate français confirme la vérité de ses paroles (**).

Dominé par les considérations qu'on lui suggérait, l'autocrate se détourna peu à peu des idées libérales qui lui étaient familières. Les affaires générales, étrangères à son empire, l'absorbèrent ; il fut constamment en course d'une extrémité de l'Europe à l'autre, et habitué ainsi à une agitation permanente (car il comptait en outre par milliers de lieues les voyages entrepris dans son propre empire), il ne put rien faire avec suite, et n'accomplit par conséquent rien de durable. A peine revenu du congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), il courut à Varsovie où des scènes tumultueuses avaient éclaté (1820) ; de là, après les événemens du Piémont et de Naples, il fallut se rendre au congrès de Troppau (octobre 1820), puis encore (janvier 1821) à Laybach, où il n'avait pas plutôt sanctionné le nouveau principe de l'intervention armée introduit dans le droit public, qu'il

(*) Dépêche du comte Pozzo di Borgo à M. le comte de Nesselrode, en date de Paris, 28 nov. 1828.

(**) « Je connais par expérience le savoir-faire de M. de Metternich, écrivait en date du 19 juin 1823, le vicomte de La Ferronnays à son ministre ; je l'ai vu plus d'une fois faire adopter ici (à Saint-Pétersbourg) des mesures dont l'utilité était au moins douteuse.....» « Il a fait croire tant de choses à l'empereur depuis quelques années, qu'il ne désespère pas encore de lui persuader, etc., etc. » *Voir la même feuille* 2 du t. II, du *Congrès de Vérone*, d'après l'édition primitive.

reçut la nouvelle de l'insurrection des Grecs poussés à bout par leurs dominateurs, et qui prirent enfin la généreuse résolution de vaincre ou de mourir pour la sainte cause de l'indépendance nationale et de la religion outragée. « Le prince de Metternich décida de rétablir le glaive « du sultan sur la tête de ce malheureux peuple ; pendant « quatre ans, il paralysa et déjoua les plus nobles senti« mens, sans égard ni à la délicatesse de la position de la « Russie, ni à ses intérêts, abusant constamment de la con« fiance qui lui était accordée, et ne faisant jamais une « promesse que pour y manquer. » Ce n'est pas nous qui jugeons ainsi M. de Metternich, c'est la diplomatie russe elle-même (*). En vain les Grecs invoquent l'humanité de leur puissante voisine, leur coreligionnaire, leur ancienne alliée, leur complice peut-être; en vain les vœux de l'Europe entière la poussent à cette *intervention ;* à Pétersbourg, les cris de détresse de l'Église d'Orient ne sont pas entendus ; on ne s'y émeut pas à la vue, renouvelée d'autrefois, d'un des pontifes de la religion nationale pendu au portail de son église; on détourne les yeux du massacre; on est insensible même aux insultes dont l'ambassadeur russe, ancien ami d'Alexandre, est l'objet; et quand, perdant patience, le baron de Strogonof prend ses passeports, il est froidement accueilli, on ne songe guère à lui obtenir réparation. « J'ai cru remarquer dans les troubles du Péloponèse, a dit Alexandre à M. de Châteaubriand, le signe révolutionnaire, dès lors je me suis abstenu. » Mais, par la même raison il ne s'abstint pas lorsqu'il s'agit d'une invasion en Espagne entreprise à l'effet de restaurer, sur son trône absolu, Fer-

(*) Même dépêche du comte Pozzo di Borgo, du 28 nov. 1828, pièce admi-

dinand, prince peu fait cependant pour conserver à la royauté le respect des peuples. Il fut l'âme des délibérations du congrès de Vérone (octobre 1822), et peu s'en fallut qu'il n'usât de contrainte envers la France, son intime alliée, pour la décider, malgré l'opposition de l'Angleterre, à se charger de l'exécution des mesures violentes arrêtées en commun.

Tels étaient les fruits de cette étroite amitié entre les trois souverains du nord : l'imagination d'Alexandre se créa des fantômes qu'il ne cessa plus de combattre, et il perdit de vue la réalité, les affaires de son pays qui réclamaient impérieusement ses soins.

Ainsi avorta un règne qui semblait destiné à régénérer le pays, mais qui, plus grand au dehors qu'au dedans, s'épuisa à servir des intérêts étrangers. Tout s'explique par le caractère individuel du monarque, « qui n'a offert que « des surfaces, rayonnantes il est vrai d'un doux éclat, « mais où la mansuétude a plus brillé que la force, et sur « lesquelles ont successivement glissé des idées d'emprunt « et des systèmes sans liaison nécessaire entre eux » (*).

(*) Alph. Rabbe, *Histoire d'Alexandre Ier*, t. I, p. 4.



CHAPITRE DEUXIÈME.

LA DERNIÈRE ANNÉE DE LA VIE D'ALEXANDRE; SA MORT A TAGANROG.

Le tableau que nous venons d'esquisser du règne d'Alexandre et de ses principaux effets, tant au dehors qu'à l'intérieur, suffit, nous l'espérons, pour orienter le lecteur dans le colossal empire dont nous avons pris à tâche d'étudier la civilisation. Maintenant, il nous faut entrer dans les détails, non-seulement pour les faits en eux-mêmes, mais aussi et surtout relativement aux acteurs qui se présenteront sur la scène. La vie privée des souverains appartient à l'histoire aussi bien que leurs actes politiques; c'est assez souvent elle qui met à découvert les ressorts cachés des événemens; souvent aussi elle réflète les mœurs de toute une époque, et d'autres fois elle fait apercevoir entre les mœurs du peuple et celles de la famille régnante, un contraste d'autant plus intéressant à observer, que ses conséquences seront graves et durables.

On pense bien que ce ne fut pas sans une douleur pro-

fonde que le bienveillant monarque resta sourd au cri de l'humanité, qu'il étouffa dans son cœur la voix qui parlait en faveur des Grecs, et qu'il résista aux vœux de son peuple, animé d'une vive sympathie pour ses infortunés coreligionnaires. Cette sympathie, phénomène nouveau dans la vie des Russes, ils la manifestaient autant qu'ils le pouvaient sous un régime despotique, où toute démonstration extérieure est interdite si elle n'est pas commandée ou autorisée par le gouvernement. Ils ne pouvaient voir sans surprise le chef sacré de l'Église dite orthodoxe, endurer les outrages des Infidèles, rester spectateur immobile du martyre d'un des premiers pasteurs de cette même Église et du massacre d'un grand nombre de ses enfans, que l'on avait toujours regardés comme placés sous la protection spéciale de la Russie, et qui, plus d'une fois déjà, à son instigation formelle, avaient essayé de rompre leurs chaînes. L'inaction de leur empereur dans de telles circonstances humiliait la noblesse, indignait le clergé, et était un sujet de sincère affliction pour le peuple, auquel, dans sa torpeur politique, les émotions religieuses tiennent lieu de sentiment national. Néanmoins les conseils de l'étranger prévalurent; la volonté du tsar fut qu'on restât tranquille. Il fallut se soumettre et se borner à adresser au ciel, dans le sanctuaire du cœur, des supplications pour ces tristes victimes de la pusillanimité. Grands et petits obéirent; on étouffa les murmures; mais le peuple russe ne manqua pas d'attribuer à la colère de Dieu, les malheurs qui frappèrent Alexandre dans les derniers temps de son existence, et même la maladie dont il fut affligé en 1824, à l'époque du mariage de son plus jeune frère, le grand-duc Michel, avec *Hélène Pavlovna*, auparavant Charlotte, princesse de Würtemberg. Cette maladie ne fut d'abord qu'un érésipèle à la

jambe, mais qui gagna ensuite tout le corps du monarque, et fut accompagné de fièvre, de transport au cerveau et de délire. Un instant, la vie du malade parut en danger, et le peuple, qui l'aimait, s'obstina à voir dans cette circonstance une punition d'en haut encourue par l'abandon de la cause d'une nation *orthodoxe*.

Quant aux malheurs dont nous avons parlé, l'un d'eux était une affreuse calamité qui frappait Saint-Pétersbourg ; l'autre atteignait Alexandre dans ses affections les plus intimes. Nos lecteurs nous sauront gré de les leur faire connaître en détail. Nous commencerons par l'inondation de la capitale en 1824.

Ce qui fait, comme on sait, la beauté de Saint-Pétersbourg, tant admirée des voyageurs impartiaux, c'est moins la splendeur de ses palais, la majesté de ses temples, l'alignement régulier, à perte de vue, de ses larges rues flanquées de trottoirs et quelquefois plantées d'arbres, que le fleuve superbe sur lequel la ville est bâtie et qui est à vrai dire sa raison d'être. Car il ne suffisait pas à Pierre le Grand d'avoir un port de mer du côté de l'Europe, il fallait encore que ce port fût en communication avec l'intérieur de l'empire et pût devenir facilement l'entrepôt général de ses produits. Or, la Néva établissait cette communication pour peu qu'on lui vînt en aide, et que, par quelques ouvrages hydrauliques, on la réunît à plusieurs cours d'eau, intermédiaires entre elle et le Volga, cette principale artère du pays qu'il traverse dans les trois quarts de sa longueur pour aboutir à la mer Caspienne. Ces ouvrages, commencés par Pierre lui-même, furent depuis étendus et perfectionnés, et aujourd'hui cette immense ligne navigable est constamment couverte, pendant les quatre mois d'été, d'un

[illegible]es portant à Pétersbourg des denrées et [illegible]

marchandises de toute espèce. Vers son embouchure dans le golfe de Finlande, la Néva, qui n'est autre chose qu'un écoulement du lac Ladoga, forme comme un petit archipel dont les dernières îles sont celles de Kronstadt, sur le golfe même, où est le port militaire et où les navires marchands d'un trop grand tirant d'eau sont également obligés de s'arrêter. C'est sur les îles marécageuses qui sont à environ six lieues plus haut, dans le fleuve, qu'est bâtie la moderne capitale de la Russie. Son ensemble est plein de grandeur, mais elle repose sur un sol sans consistance et où la pierre de construction est rare; la brique et le plâtre, peu propres pourtant à résister à l'âpreté du climat, ont dû la remplacer dans tous les édifices auxquels le granit ne pouvait pas prêter son inattaquable solidité. Bordé de quais magnifiques où il n'est entré d'autres matériaux que cette roche primitive, le large fleuve traverse majestueusement la ville, et ses bras, dirigés à droite et à gauche, enserrent en outre des quartiers populeux; là les îles, dont quelques-unes, couvertes de charmantes villas, n'appartiennent plus à l'enceinte municipale; ici deux espaces semi-circulaires, qui en sont au contraire le centre, surtout l'espace intérieur où se groupent, sur une immense place, l'Amirauté, le Palais d'Hiver, la cathédrale de Saint-Isaac, la statue équestre de Pierre le Grand montée sur son rocher d'un seul bloc, et la colonne d'Alexandre taillée dans une masse non moins énorme de granit de Finlande. Ces bras de la rive gauche, la Moïka et la Fontanka, canaux artificiels qui ont dû servir d'abord au desséchement du terrain, rentrent donc dans le lit même du fleuve après avoir décrit de ce côté-là trois demi-cercles concentriques : pareillement encaissés dans des quais de granit le long desquels s'alignent des maisons souvent somptueuses, ils ajoutent à la

beauté des aspects sans toutefois égaler celui de la Néva principale. Cette dernière offre un spectacle d'un effet grave et imposant : ouvrant un vaste panorama, elle roule son eau abondante aux pieds des édifices les plus splendides ; en face de l'admirable grille du Jardin d'Été, s'élève la silencieuse forteresse, avec sa cathédrale dont le clocher, de forme hollandaise, se termine en une aiguille dorée ; un peu plus loin, la Bourse, ayant à ses côtés deux colonnes rostrales, puis l'Académie des Sciences et celle des Arts ; et, sur la rive opposée, la façade postérieure du vaste Palais d'Hiver, et la brillante ligne de maisons du quai anglais où le haut commerce, en grande partie étranger, a établi son quartier général.

Voilà ce que Pétersbourg doit à la Néva. Mais si ce fleuve en fait le principal ornement, il en est malheureusement aussi l'irréconciliable ennemi. Son embouchure tournée vers l'ouest, est ouverte aux ouragans qui, dans le golfe de Finlande, accompagnent ou suivent souvent l'équinoxe d'automne. Ils refoulent subitement les eaux du golfe dans le lit du fleuve ; et alors celui-ci se gonfle, mugit, déborde les quais de granit, et envahit les quartiers bas des deux rives. On se figure les ravages que ces flots déchaînés produisent dans une ville bâtie sur un marais desséché, à la veille d'un hiver glacial qui dure sept mois de l'année.

On prétend que Pierre le Grand était averti, mais qu'il n'en persista pas moins dans son entreprise. Voici ce qu'on raconte à ce sujet. Il avait déjà jeté, dans ces marais de l'Ingrie, une partie des fondemens de sa nouvelle ville, lorsqu'il aperçut par hasard un arbre marqué, à une certaine hauteur, d'une entaille dans son tronc. Il fit approcher un paysan finnois et lui demanda ce que pouvait signifier cette marque. — « C'est la hauteur à laquelle e

montée l'inondation dans l'année 1680, dit ingénument l'homme du pays. — « Tu en as menti, s'écria le tsar avec impétuosité ; ce que tu dis est impossible ; » et de sa propre main il coupa l'arbre ; heureux si du même coup il eût pu à tout jamais réprimer la révolte des élémens.

Hélas ! le fleuve ne changea pas pour cela ses habitudes ; seulement, du vivant de Pierre, il respecta sa nouvelle création. Mais à peine le fondateur de Pétersbourg fut-il descendu dans la tombe, que les inondations se succédèrent : il y en eut de très fortes en 1728, 1729, 1735, 1740, 1742, et surtout en septembre 1777, peu de jours avant la naissance d'Alexandre. Lors de cette dernière, les eaux de la Néva s'élevèrent à une hauteur de dix pieds au-dessus de l'étiage ordinaire (*). Une catastrophe du même genre, mais plus épouvantable encore, devait assombrir la fin de la vie de ce prince bon, sensible, compatissant, sur lequel elle ne pouvait manquer de produire l'impression la plus accablante.

Le 19 novembre 1824, un de ces ouragans dont nous avons parlé, soufflant de l'ouest et du sud-ouest avec une extrême violence, s'opposa à l'écoulement du fleuve, le repoussa dans son lit, et le fit remonter jusqu'à Saint-Pétersbourg où il s'éleva à une hauteur de plus de quatre mètres au-dessus de son niveau habituel. Non-seulement la ville presque entière se trouva ainsi submergée, mais, dans plusieurs quartiers, l'eau envahit les maisons, inonda les rez-de-chaussée et arriva jusqu'au premier étage ; elle entraîna les chevaux et les voitures circulant dans les rues, enleva les ponts et arracha de terre une multitude de petites mai-

(*) Une des malheureuses victimes de cet affreux désastre fut la princesse Tarakanof, fille de l'impératrice Élisabeth et du comte Alexis Rasoumofski, *depuis dix ans renfermée* dans la forteresse, après avoir été enlevée de Rome *par Alexis Orlof*.

sons en bois. Les campagnes des environs furent comme rasées; à Kronstadt, un vaisseau de ligne désarmé fut lancé par-dessus les habitations jusque sur le marché ; rien ne résista au choc impétueux de ces flots déchaînés. Dès huit heures du matin, le canon d'alarme s'était fait entendre; l'eau monta de minute en minute jusqu'à quatre heures du soir. L'empereur, revenu depuis peu d'un voyage de plusieurs milliers de verstes qu'il avait poussé jusque dans la steppe des Kirghises, se vit tout à coup comme assiégé dans son palais. Il courut vers le balcon qui donne au nord sur la Néva; là, bientôt entouré de toute sa famille, comme lui émue jusqu'aux larmes, il eut la douleur de voir le fleuve, remontant vers sa source, traîner à ses pieds des cabanes, quelquefois encore remplies de leurs habitans qui appelaient du secours, des croix dérobées à un cimetière, des amas de bois de construction et de chauffage, des débris de toute nature amoncelés, des chevaux et d'autres animaux domestiques s'épuisant à lutter contre le torrent, des barques sombrant sous le poids des malheureux qui s'y étaient réfugiés et qui cherchaient vainement un port d'abordage où ils pussent se mettre à l'abri et sécher leurs corps transis de froid. A la vue d'une telle désolation, le monarque, au désespoir, se tordit les mains et leva les bras vers le ciel pour invoquer son assistance. En attendant, lui-même s'offrit comme instrument. Après avoir mandé près de lui des hommes résolus en qui il mettait sa confiance, tous accourus déjà au Palais d'Hiver, après leur avoir donné ses ordres pour que de prompts secours fussent portés dans toutes les directions, il se jeta dans une chaloupe, visita les lieux les plus maltraités et n'hésita pas à exposer sa vie à mille dangers pour diminuer le nombre des victimes. Sa présence ranima les courages abattus; il

stimula le zèle des uns, adressa aux autres des paroles de consolation parties du cœur, pourvut aux besoins les plus pressans et promit de ne pas s'en tenir là. En effet, il s'imposa immédiatement des sacrifices pécuniaires considérables, et son exemple, il faut le dire à l'honneur des Russes de toutes les classes, fut noblement imité (*). Bien des pertes furent réparées, bien des misères soulagées; mais le rapport officiel même porte le nombre des morts à 450, et peut-être ne risquerait-on pas beaucoup de se tromper en le doublant ou le triplant : car une foule d'infirmes et de malades, surpris à l'improviste, furent hors d'état de se sauver, et d'innocens enfans qui dormaient tranquillement dans leur berceau, passèrent, sans laisser de traces, dans un monde meilleur. Dans le seul port des galères et dans les fabriques, plus de 500 ouvriers succombèrent. Les provisions pour l'hiver étaient d'ailleurs détruites, des valeurs de plusieurs millions, en sucre, chanvre, coton, laine, sel, etc., totalement anéanties, et un grand nombre d'habitations mises hors de service. Des milliers d'infortunés, sans toit, sans moyen de réchauffer leurs membres glacés (car un froid de 10 degrés R. survint aussitôt), erraient dans les rues jonchées de débris. Les maisons les plus solidement construites restèrent imprégnées d'une humidité saline et couvertes de cristallisations attestant que ce n'était pas le fleuve, mais la mer, qui les avait ainsi visitées dans un jour néfaste; les fondations étaient en partie ébranlées, et si l'eau s'était soutenue quelque temps à la même hauteur, beaucoup

(*) Les souscriptions s'élevèrent à plus de 4 millions de fr. L'empereur souscrivit pour un million, et les membres de la famille impériale pour 234,000 roubles en assignation; le comte Orlof, le prince Kourakine, le comte Stroganof, d'autres grands seigneurs, donnèrent chacun 100,000 roubles (à peu près autant de francs). Le haut commerce s'imposa aussi pour de fortes sommes.

d'édifices se seraient infailliblement écroulés. Pour comble de disgrâce, on ne pouvait se dissimuler que ce fléau, tant de fois déjà déchaîné contre Pétersbourg, menaçait l'avenir autant qu'il venait de contrister le présent ; c'était et c'est encore comme un ange exterminateur planant au-dessus d'une population heureusement distraite de ce danger par l'appât du lucre ou des honneurs, et qui ne s'en livre pas moins à toutes les dissipations d'une vie essentiellement matérielle (*).

Nous l'avons dit, la multitude vit dans cette catastrophe un jugement de Dieu : c'est un effet de sa colère, disaient entre eux les Russes des basses classes, car le peuple *orthodoxe* (**) a laissé sans secours ses coreligionnaires mourant pour leur foi. Quant au tsar, le spectacle douloureux dont il venait d'être témoin le saisit fortement et lui laissa un souvenir ineffaçable. Il ajouta encore à ce dégoût de la vie, à cette sombre mélancolie depuis longtemps empreinte sur toute sa personne (***), et qui avait sa source non-seulement dans le désillusionnement, mais encore dans les soucis dont il ne cessait d'être obsédé.

Avant de parler du second malheur dont Alexandre fut

(*) Encore en 1825, pendant le séjour de l'auteur à Saint-Pétersbourg, le même danger se présenta. Le 6 novembre, le canon de l'Amirauté, avertissement sinistre, jeta l'alarme parmi les habitans. Des décharges multipliées annoncèrent que la crue des eaux continuait et faisait craindre un désastre. Comme à l'ordinaire, les vents du sud-ouest poussaient les flots du golfe dans la Néva et l'empêchaient de s'y décharger. Heureusement, on en fut quitte pour la peur; les vents s'apaisèrent, et au bout de peu de jours le danger était encore une fois oublié.

(**) C'est la qualification consacrée : nous nous abstiendrons à l'avenir de le rappeler par des italiques.

(***) *Voir* dans les Notes et Eclaircissemens, à la fin de ce volume (note 12), quelques détails sur le caractère et le genre de vie d'Alexandre, reposant sur le témoignage d'un auteur qui a pu observer ce monarque dans les dernières années de son existence.

atteint, nous dirons un mot de ses soucis qui tenaient à la politique. D'abord l'Europe était agitée : le sort de la Grèce, objet d'une sympathie universelle, n'était pas le seul grief des peuples contre les rois. Ils étaient entrés dans une ère nouvelle ; le besoin des garanties avait frappé toutes les imaginations, et la théorie du droit divin était à jamais ébranlée parmi les vieilles nations de l'Europe. Au plus fort de la lutte contre l'oppression étrangère, les rois avaient d'ailleurs reconnu les droits de leurs sujets, et leur avaient fait des promesses qu'ils se hâtèrent trop d'oublier après la victoire. Mais les peuples ne manquèrent pas comme eux de mémoire : ils ne voulurent plus s'accommoder de l'ancien ordre de choses ; et cet ordre étant néanmoins maintenu par la force, un malaise affreux se fit partout sentir. Des sociétés secrètes se formèrent dans la plupart des pays, et, dans quelques-uns, la démagogie se donna libre carrière : elle s'empara surtout de la jeunesse, toujours prompte à s'échauffer au contact d'une idée généreuse ; elle mina sourdement les bases du vieux régime restauré, et bientôt le sol trembla sous tous les trônes, des révolutions éclatèrent à Naples, dans le Piémont, en Espagne et en Portugal. Les rois s'étaient donné leur parole de ne point tolérer cette révolte contre ce qu'ils appelaient leurs droits, de la combattre en commun et de se garantir mutuellement leur position respective. La Sainte-Alliance n'avait plus d'autre signification : aussi était-elle partout en exécration. Alexandre, nous n'avons pas besoin de le rappeler, était l'auteur de ce pacte, et quoiqu'il n'eût pas prévu la portée que l'Autriche sut habilement lui donner, il ne pouvait songer à déserter une cause dont il était la base. De là, un mouvement continuel, et des interventions que la politique ordinaire n'aurait sans doute point conseillées.

Et tandis que le dehors le préoccupait si vivement, était-il du moins exempt de toute crainte au dedans de ses états? Loin de là, la Pologne inspirait de vives alarmes, et le repos même de l'empire moscovite, malgré ses habitudes d'immobilité, pouvait être compromis d'un moment à l'autre.

Les paroles libérales d'Alexandre avaient été avidement recueillies, mais elles restèrent sans effet, comme il était facile de le prévoir pour quiconque se rendait compte de la situation des deux pays réunis sous le même sceptre, et de l'impression qu'aurait produite sur l'un la sincérité du régime constitutionnel existant dans l'autre. La diète de Varsovie devint orageuse, au point qu'en 1820 il fallut la suspendre; et quoique Alexandre en ouvrît une nouvelle en mai 1824, les Polonais ne voyaient plus là qu'un simulacre des formes représentatives (*). Dans l'intervalle, des sociétés secrètes, menaçantes pour la domination russe, avaient été découvertes : on en avait arrêté les principaux membres vers 1823 (**), et le calme semblait alors rétabli. Il régnait en effet à la surface, car le régime militaire et la dictature politique comprimaient toute espèce d'opposition; mais une agitation souterraine tenait le pays en émoi. On se sentait sur un volcan, et l'éruption ne pouvait être prévenue que par des moyens dont la seule idée troublait le repos d'un

(*) Après l'arrêté de Tsarsko-Sélo, du 13 février 1825, ce n'était plus autre chose effectivement.

(**) Lukasinski, Dobrogoyski, Machnicki, etc. Malgré ces arrestations, la société patriotique ne fut pas dissoute; elle continua son œuvre, ayant dans son conseil supérieur des hommes tels que le comte Stanislas Soltyk, sénateur-castellan, le prince Antoine Iablonowski et le lieutenant colonel Krzyzanowski. De l'aveu même de la commission d'enquête nommée par le gouvernement russe, le but que se proposait la société était d'unir tous les Polonais *par le lien de la nationalité*, et ce but, au fond, peut-on le taxer de criminel chez une nation qui avait tenu une grande place dans l'histoire? Au reste, la conspiration russo-polonaise *nous forcera de revenir sur cette matière et de la* [illegible] *dans tout son jour.*

monarque plein de mansuétude et personnellement contraire à toute tyrannie.

D'un autre côté, la Russie elle-même n'était pas tout à fait tranquille. Vers 1824, des mutineries de paysans eurent lieu dans plusieurs gouvernemens, et notamment dans celui de Novgorod, où les mécontens eurent la hardiesse d'arrêter la voiture de l'impératrice-mère, Marie Fœdorovna, afin de lui remettre une supplique par laquelle ils demandaient un soulagement au fardeau écrasant, disaient-ils, dont ils étaient accablés. Leur contenance à la fois ferme et respectueuse, le désespoir qui se peignait sur leurs traits, imposèrent à la princesse. Elle leur fit une réponse empreinte d'une extrême douceur, et les invita à s'adresser au monarque lui-même qui la suivait à quelques journées d'intervalle. A l'approche de l'empereur, ces pauvres cultivateurs, toujours humbles mais puisant dans le sentiment aigu de leurs besoins une fermeté inaccoutumée, se jetèrent à genoux en travers de la route, et, lui barrant le passage, le forcèrent ainsi à écouter leurs plaintes. Cette audace déplut au tsar : il répondit sèchement qu'il réfléchirait à ce qu'il venait d'entendre, et rendit le papier qu'on lui avait présenté. Surpris, déconcertés de ce froid accueil de la part d'un souverain qu'ils idolâtraient et qui, pensaient-ils, n'aurait qu'à connaître leurs griefs pour leur rendre justice, ces hommes du peuple n'écoutèrent plus que la voix de la passion; le mécontentement se propagea au point qu'on se vit obligé d'employer la force pour l'apaiser. Des troupes furent envoyées à Novgorod, secrètement et sans qu'on permît aux journaux d'en informer leurs lecteurs. Les colonies militaires ne furent sans doute pas étrangères à ces événemens. On connaît la nature particulière de ces établissemens. Le comte Araktchéïef, comme on sait, en avait

donné la première idée à l'empereur, dans le but d'assurer, après le grand déploiement de forces nécessité par l'invasion française et ses conséquences, un avenir honorable à la vieillesse du soldat, sans pensions onéreuses pour l'État. La première application de cette idée avait été faite, vers 1819, dans le même gouvernement de Novgorod. Outre le but direct que nous venons d'indiquer, cette institution nouvelle était d'une grande portée politique : ainsi qu'on l'a dit quelque part, le gouvernement russe, visant à l'émancipation du peuple, se préparait d'avance à modérer l'effervescence d'une liberté aveugle, par le frein de la discipline militaire. Cependant les espérances qu'on avait fondées sur ces colonies ne se réalisèrent point ; le général Araktchéïef lui-même déclara s'être trompé dans son attente à leur égard, au point qu'il n'était plus d'avis de les maintenir ; d'ailleurs, sans avoir l'approbation des militaires eux-mêmes, elles étaient odieuses à la classe agricole, généralement pacifique dans ses tendances, enchaînée à la routine et qui, en se soumettant à un genre de vie nouveau, n'avait cédé qu'à la force, à la crainte que le pouvoir inspire instinctivement en Russie. Les colonies militaires entretenaient donc le mécontentement, et elles pouvaient devenir un foyer menaçant, témoin l'année 1832 où elles furent le théâtre d'une catastrophe terrible.

Ce n'est pas tout. Il existait en Russie d'autres foyers de mécontentement : Alexandre les eût connus depuis longtemps s'il n'avait eu l'habitude de laisser s'amasser sur son bureau les suppliques sans même les décacheter. Mais il en fut instruit pendant son dernier voyage en Pologne (*),

(*) Il resta à Varsovie tant que dura la troisième diète, ouverte le 13 mai, close le 13 juin 1825.

ou immédiatement après son retour. C'est alors qu'il reçut la première révélation au sujet de la conspiration qui depuis des années, chose incroyable dans un pays où la police est si active, se tramait contre lui et l'ordre de choses existant en Russie, conspiration dont le régicide devait être un des moyens. Peut-être aussi avait-il déjà pris connaissance de la note rédigée, à ce qu'il paraît, par un ancien membre de l'*Union du bien public*, et dont il est fait mention dans les actes du grand procès dont nous aurons plus tard à nous occuper (*).

Ainsi les jours du monarque étaient dès lors comptés; le poignard était levé sur lui; les rôles étaient distribués, le moment de frapper fixé. Il le savait, et ce fut pour lui le sujet d'un extrême accablement. Car, comme nous l'avons dit, la tyrannie n'était pas un instrument à son usage : l'homme bon ne sait pas, pour combattre les méchans, se servir contre eux de leurs propres armes; plutôt que de recourir à la violence ou de traîner, dans la crainte et à l'abri des baïonnettes, une vie misérable, il se résigne au rôle de victime.

(*) *Rapport de la commission d'enquête*, p. 25, note 1re. — Cette première révélation dont il est parlé ci-dessus, fut faite à l'empereur Alexandre par un sous-officier au 3e régiment des lanciers du Boug, nommé Sherwood et d'origine anglaise. Il a reçu en récompense la noblesse héréditaire, avec le surnom de *Vernii*, le Fidèle. Le sénat fut chargé de lui composer des armoiries. Mais il était aisé de prévoir que ce jeune militaire ne jouirait pas longtemps du prix de sa dénonciation, bien qu'elle fût incontestablement pour lui un devoir. En effet, il mourut dès l'année 1828, au début de la première campagne de Turquie. Cette révélation portait, d'après le Rapport, p. 5, « que dans quelques régimens de la 1re et de la 2e armée, il se trouvait des individus qui tramaient le renversement de l'ordre établi dans l'état, et qu'ils appartenaient à une société secrète, qui augmentait graduellement le nombre de ses membres. » En nommant l'un d'eux, Sherwood sollicitait la permission de se rendre à Koursk pour s'aboucher avec lui et quelques autres qu'il croyait ses complices, espérant y recueillir des notions plus circonstanciées. Il communiqua, en effet, au gouvernement, dans le courant du *mois de septembre*, les nouveaux renseignemens qu'il avait obtenus, et c'est peut-être par suite qu'on ôta, mais sans faire de *bruit, au colonel* Schveikofski le commandement de son régiment.

Ces détails expliquent déjà en grande partie la tristesse à laquelle Alexandre était livré dans les dernières années de son règne, et dont sa noble figure portait distinctement l'empreinte. Mais achevons de déchirer le voile qui couvre habituellement les secrets de la vie intime, en racontant maintenant le second malheur dont l'infortuné monarque, riche de tant de trésors d'affection et si digne d'être aimé, fut frappé à peu près à la même époque.

Ici, il nous faut faire quelques pas en arrière. Il s'agit de jeter un coup d'œil sur la vie domestique du tsar, et nous allons la prendre à sa source, en remontant jusqu'au mariage d'Alexandre avec cette pieuse Élisabeth dont il nous tarde de contempler les vertus. Son nom, dans la suite de ce récit et jusqu'à la mort de son époux, ne pourra pas être séparé du sien. A sa dernière heure, elle fut réellement pour lui, ce qu'elle eût voulu être toujours, un ange de consolation.

Pendant le siècle dernier, l'Allemagne, aujourd'hui si fière de ses vertus domestiques, trafiquait des affections de famille comme du sang de ses enfans; elle vendait en quelque sorte ses princesses aux grands-ducs de Russie. On sait comment la jeune princesse Sophie d'Anhalt-Zerbst, depuis Catherine II, fut amenée par sa mère à Saint-Pétersbourg (*), de là conduite à Moscou où venait de se rendre l'impératrice Élisabeth Pétrovna, et enfin mariée au grand-duc Pierre Fœdorovitch, malgré l'aversion qu'il lui inspira dès la première entrevue. Lorsqu'elle-même ensuite voulut

(*) Pierre le Grand avait, au contraire, envoyé en Allemagne son fils, le malheureux tsarévitch, et le mariage d'Alexis avec la princesse de Wolfenbüttel avait eu lieu (1711) dans la ville de Torgau. Il réussit mal, comme on sait : la tsarevne mourut à l'âge de 21 ans, après avoir déclaré qu'elle n'avait aucun désir de vivre plus longtemps. *Voir* les Mémoires de Weber sur la Russie, original allemand, *t. I, p. 121.*

marier pour la première fois son fils Paul, elle fit venir sans façon à sa cour les trois princesses de Darmstadt parmi lesquelles elle avait résolu de choisir la future grande-duchesse. Elle en agit de même lorsque, s'occupant de trouver une épouse pour l'aîné de ses petits-fils, elle eut arrêté ses vues sur les princesses de Bade, petites-filles de ce sage Charles-Fréderic, d'abord margrave, puis électeur, et à la fin grand-duc d'un pays, dont, pendant un règne de 73 ans, il décupla l'étendue. Le père de ces trois princesses était le prince héréditaire Charles-Louis (*). Elles étaient toutes destinées à de brillantes carrières : l'une devint impératrice de Russie, l'autre reine de Suède, la troisième reine de Bavière. En 1793, leur mère, acceptant l'invitation de Catherine, confia les deux aînées à la comtesse Chouvalof pour être menées sous sa garde à Saint-Pétersbourg, comme elle-même y avait été conduite autrefois par sa mère (**). Ce fut la seconde, Louise-Marie-Auguste, qui obtint la préférence. Née le 25 janvier 1779, elle était alors âgée de moins de quinze ans ; mais Alexandre n'en avait pas plus de seize. Obligée de changer préalablement de religion, la princesse Louise reçut, en même temps que le saint chrême, ce nom d'Élisabeth Alexéïevna qu'elle sut faire révérer universellement.

L'union du jeune couple ravissant de beauté, fut célébrée

(*) Ce prince ne régna point. Il périt dans un voyage en Suède, par un accident arrivé à sa voiture, à Arboga, le 15 décembre 1801. A sa place, son fils Charles-Louis-Fréderic, l'auteur de la Constitution badoise, succéda, en 1811, au grand-duc Charles-Fréderic, et régna jusqu'en 1818.

(**) Elle était une des trois princesses de Darmstadt dont nous venons de parler. — Lorsqu'il s'agit de marier le grand-duc Constantin, on trouva encore une princesse allemande toute prête à tenter la fortune : cette fois, ce fu la princesse de Saxe-Cobourg qui amena ses trois filles. Telle était l'attraction magnétique d'une puissante couronne, qu'elle l'emportait sur l'amour de la patrie, l'attachement à la foi religieuse, et même sur les justes appréhensions que l'état des choses en Russie pouvait naturellement faire naître dans un cœur maternel.



le 9 octobre 1793. Il semblait impossible que le bonheur ne la couronnât pas, car en apparence c'était la mieux assortie qu'on eût jamais vue dans ces hautes régions de la société. La nouvelle grande-duchesse n'était pas seulement belle de figure, d'une taille noble et bien prise, de mœurs élégantes et pures, elle avait de l'esprit, des talens, des goûts dignes de son rang, et par-dessus tout un caractère plein de douceur, de modestie et de dévouement (*). Elle possédait le secret de se faire aimer de tous : aussi personne n'a joui d'une estime plus complète et plus méritée. D'une inépuisable charité, elle cachait ses bienfaits avec autant de soin que d'autres princesses en ont mis quelquefois pour empêcher qu'ils ne fussent ignorés ; simple dans ses goûts, ennemie de l'ostentation, elle recherchait la retraite et l'embellissait par l'étude, la culture des arts, et la pratique de toutes les vertus. Que lui manquait-il donc pour faire le bonheur d'un prince aussi distingué que l'était son époux ? Un peu de cette mobilité d'esprit qui le caractérisait lui-même, un peu de ce clinquant, de cette frivolité brillante qu'on prise par-dessus tout en Russie, pays où l'apparence usurpe si souvent la place de la réalité. D'ailleurs, Catherine avait nui au jeune couple par un excès de précautions maternelles ; le grand-duc était encore trop jeune quand elle le maria, et, afin d'appliquer jusqu'au bout son système d'éducation, l'impératrice, qui s'était pressée de l'enchaîner par ce lien, n'en respecta pas complétement

(*) « Douée d'une figure ravissante, dit le comte de Lagarde qui avait vu Élisabeth au congrès de Vienne, ses yeux réfléchissaient la pureté de son âme. Elle avait les plus beaux cheveux cendrés qu'elle laissait habituellement flotter sur ses épaules. Sa taille était élégante, souple et flexible, et sa démarche, même sous le masque, la trahissait à l'instant. *Incessu patuit Dea...* A un caractère charmant elle joignait un esprit vif et cultivé, l'amour des beaux-arts, et une générosité sans bornes. » *Souvenirs du congrès de Vienne*, t. I, p. 285.

ment, dit-on, l'inviolable et mystérieuse liberté. Enfin, l deux filles nées dans les premières années de ce mariag mourorent l'une et l'autre en bas âge, et par là fut rompue presque aussitôt que formée, la communauté, plus durabl que celle de la première effervescence des sentimens, qu'établit entre les époux la paternité. L'inconstance et le besoin d'aimer entraînèrent Alexandre, né avec des passions vives, vers d'autres femmes, et, comme l'a dit M. de Châteaubriand, « de ses faiblesses variables sortit un attachement qui dura près de onze années » (*). Le secret prêta un nouveau charme à ce lien, auquel trois enfans durent une frêle et passagère existence. Délaissée pour une rivale qui, infiniment au-dessous d'elle sous tous les autres rapports, ne l'égalait que par la beauté, Élisabeth écouta trop peut-être les suggestions de sa fierté blessée : elle ne rechercha pas assez les occasions de rapprochement, elle finit par s'isoler au point d'éviter même les rencontres ; elle céda à sa douleur, et, pour lui donner le change, se plongea de plus en plus dans l'étude et dans les pratiques d'une bienfaisance intarissable.

Toutefois, d'une vertu austère contre laquelle jamais même le plus léger soupçon ne s'est élevé, et constante dans ses sentimens, Élisabeth ne cessa pas d'aimer son époux. « Tandis qu'elle étouffait ses plaintes et affectait un air calme et serein, dit l'auteur des *Mémoires historiques* déjà cités, combien de fois ne fut-elle pas surprise, baignée de larmes, contemplant le portrait de cet Alexandre, si aimable et si peu fidèle ! » Lorsque les événemens qui suivirent l'invasion de 1812 l'eurent éloigné de la Russie où elle-même venait de montrer une dignité courageuse, une

(*) *Congrès de Vérone*, t. I, p. 207.

fermeté incapable de se laisser abattre par les malheurs, et qui rassurait tout autour d'elle, elle ne voulut point qu'une distance de sept cents lieues la séparât de l'empereur et que les nouvelles de ses triomphes missent tant de jours à lui parvenir. Elle courut à son pays natal, toujours présent à sa mémoire, quoiqu'on le lui eût fait échanger, dès sa première adolescence, contre ces plages hyperboréennes si froides et si dénuées d'aspects pittoresques. Pendant un séjour de quelques mois à Baden, les grâces de sa personne, sa simplicité bienveillante, ses paroles à la fois spirituelles et pleines de sentiment, la douce mélancolie de son regard, conquirent tous les cœurs. Elle eût pu être heureuse dans ce beau pays où régnait son frère et où la vie est douce à tout le monde. Mais son devoir la rappelait loin de là.

A son retour au pompeux château de Tsarsko-Sélo (*), séjour favori d'Alexandre, où il aimait à se promener seul, sous les ombrages touffus de son magnifique parc, elle retrouva, hélas ! les mêmes peines ; les jours de la solitude revinrent, solitude d'autant plus profonde qu'Élisabeth se sentait moins de sympathie que de respect pour son auguste belle-mère, et que même plus tard le mariage du grand-duc Nicolas avec une fille du roi de Prusse et de cette reine Louise, qu'elle avait aimée, ne lui donna pas une amie, comme on eût pu s'y attendre. Une autre princesse pleine d'esprit, de grâce et d'enjouement, Hélène Pavlovna arriva trop tard à la cour de Pétersbourg pour laisser une empreinte profonde dans une existence où néanmoins elle jeta encore quelques clartés bienfaisantes. La charité y ajouta les siennes. Peu de temps après la fin

(*) Exactement Tsarskoïé-Sélo (Village du tsar). On peut en voir la description détaillée *dans notre ouvrage La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 305 et suiv.

de la guerre, l'impératrice avait fondé et placé sous son patronage spécial l'Institut patriotique destiné à donner un asile et l'éducation à de jeunes filles d'officiers pauvres que le sort des armes avait rendues orphelines; elle continua de puiser les consolations dont son pauvre cœur avait besoin, dans une sollicitude maternelle pour les malheureux et dans notre religion de paix et d'amour qui a des baumes salutaires pour toute espèce de plaies.

Des trois enfans qu'Alexandre avait eus en dehors du mariage, un seul, une jeune fille, belle comme sa mère et pleine d'espérances, lui était restée. Elle faisait les délices de son père. Mais la santé de Sophie N... était délicate et frêle : pour la conserver, il était urgent de la soustraire au climat meurtrier de la Russie, et Alexandre, pressé par les médecins, dut consentir à cette séparation si cruelle pour sa tendresse. A ce moment, les coupables liens entre lui et la mère de cette enfant étaient déjà rompus : épouse infidèle, elle n'avait pas montré plus de constance comme amante, et il ne restait plus à l'empereur du bonheur éphémère dont il avait joui près d'elle, que des souvenirs sans doute mêlés de remords, et cette tête chérie, sur laquelle toutes ses affections étaient concentrées. En son absence, pour remplir le vide auquel, comme par un châtiment du ciel, il cherchait vainement à échapper, il essaya de prendre part aux jouissances de la vie privée. Plus d'une fois alors, on vit l'autocrate s'asseoir au foyer domestique de quelques mères de famille, pleines de charmes et de vertus, la plupart allemandes; là, il exigeait qu'on le traitât comme un hôte, comme un ami, et non en souverain; il s'abandonnait à de familières causeries et se plaisait à contempler l'ordre, la propreté, l'intelligence que plusieurs de *ces maîtresses* de maison faisaient présider à leur ménage,

produisant avec des moyens simples ou même bornés des résultats qu'il n'obtenait pas, disait-il, avec une légion de serviteurs, et en dépensant des sommes immenses. Il trouva quelque soulagement à sa peine dans ces innocentes relations ; mais elles ne furent pas non plus sans mélange d'amertume. Il finit par s'apercevoir que des hommes estimables, habitués des maisons alors honorées des visites impériales, craignant d'être importuns ou ne se souciant pas de passer pour courtisans, s'abstenaient de les fréquenter, et qu'au contraire des parasites flatteurs du pouvoir, des ambitieux, des solliciteurs s'y introduisaient ; alors, se sentant là aussi sous le poids de la grandeur dont il eût tant aimé à se débarrasser, il renonça au bonheur d'être homme avec les hommes, se renferma dans son palais, et céda de plus en plus au penchant qui, depuis l'incendie de Moscou et les chances incertaines de la campagne de 1813, l'attirait vers la vie religieuse (*).

Cependant la jeune fille d'Alexandre revint de Paris à Saint-Pétersbourg, mais toujours malade, attaquée de la poitrine, menacée de consomption. Contre l'avis des médecins, on lui avait fait faire ce long voyage, aboutissant à un climat meurtrier. Elle avait dix-sept ans, et les timides feux d'un premier amour s'allumaient dans son cœur. Un jeune Russe, petit-fils d'un vieillard respectable dont toute la vie avait été consacrée au service de l'état, avait reçu sa foi, du consentement de l'empereur. Tout était prêt pour leur union ; mais lorsque le magnifique trousseau commandé à Paris arriva, la fiancée n'existait plus (**). Un jour qu'A-

(*) Nous dirons quelques mots de cette disposition d'Alexandre dans la note 13 des Notes et Éclaircissemens.

(**) Mme de Choiseul-Gouffier, *Mémoires historiques sur Alexandre*, p. 358; Châteaubriand, *Congrès de Vérone*, t. I, p. 207.

lexandre assistait à la revue de sa garde, un de ses aides de camp s'approcha de lui avec un respect plus grave que de coutume, et lui parla sans témoins. Au premier mot, le monarque fut saisi ; son beau visage se couvrit d'une extrême pâleur. Cependant il eut le courage de ne pas interrompre l'exercice, et ne laissa échapper que ce cri d'un cœur accablé : « Je reçois la punition de tous mes égaremens ! » Son infortunée fille venait de rendre le dernier soupir.

Les paroles proférées par Alexandre en cette occasion étaient significatives, et permettent de juger de l'état de son âme. Il faisait un retour salutaire sur lui-même : le coup qui le frappait était pour lui un jugement de Dieu. Il vit toute l'étendue de ses torts vis-à-vis d'une épouse vertueuse, et comprit que le repentir, accompagné de réparation, aurait seul le pouvoir de rendre l'expiation complète. La religion l'y poussait plus encore que la noblesse native de son âme ; la reconnaissance acheva de le déterminer. Car il ne fut pas seul à pleurer l'objet de ses plus tendres affections : Élisabeth aussi avait des larmes pour la fille de sa rivale, et personne ne compatit plus qu'elle à la douleur du malheureux père. Bientôt, comme tout son peuple, comme l'Europe entière, il ne vit plus en elle qu'un ange de bonté et de résignation : il la rechercha, devint assidu près d'elle, s'efforça de faire oublier le passé par des attentions de tous les momens, par des soins délicats, redoublant tous les jours de déférence et de respect. Il se plut dans sa société, et le bonheur qui semblait alors la rattacher à la vie exerça sur lui-même son charme puissant.

Mais les chagrins avaient lentement miné la santé d'Élisabeth, et à son insu, à l'insu même de son médecin,

homme très habile et très respectable d'ailleurs (*), une affection de poitrine avait pris les caractères alarmans d'une maladie chronique. On la voyait dépérir journellement; et reconnaissant que les secrets de leur art ne pouvaient rien contre les progrès du mal, les médecins déclarèrent enfin qu'il ne fallait pas laisser l'impératrice exposée aux rigueurs d'un climat aussi âpre que celui de Saint-Pétersbourg, mais la rendre peut-être à l'air vivifiant de son pays natal. Cependant, comme Élisabeth refusait avec fermeté de faire ce voyage, répondant à toutes les instances que la femme de l'empereur de Russie ne devait mourir qu'en Russie, on pensa qu'elle courrait moins de danger dans les provinces méridionales de l'empire. D'abord on proposa la Crimée; mais Alexandre donna la préférence à Taganrog, petite ville située sous la latitude de 47° 12′ 13″ (long. de l'île de Fer, 56° 35′ 57″), sur la mer d'Asof, en face de la ville de ce nom et de l'embouchure du Don, à 456 lieues (1,826 verstes) de la résidence habituelle. L'événement a prouvé que ce séjour n'était pas plus favorable que celui des autres localités russes. Le climat ne se détermine pas uniquement par le degré de latitude. A Taganrog, des vents violens règnent souvent dans le port, et ceux de nord-est arrivant par-dessus des plaines glacées où rien ne les arrête, refroidissent l'air outre mesure; de plus, ces vents, mettant le port à sec jusqu'à une distance très considérable, donnent lieu à des exhalaisons malfaisantes qui se dégagent de son sol limoneux; l'automne est pluvieux, exposé aux brouillards; et dans cette année surtout (1825 à 1826), on devait ressentir toutes les rigueurs d'un hiver septentrional.

(*) *Voir*, dans les *Notes et Éclaircissemens*, la note 14.

Néanmoins, ce lieu fut choisi comme offrant le plus de garanties (*) ; le départ d'Élisabeth fut résolu, et Alexandre annonça qu'il serait du voyage. Alarmé par le rapport des médecins sur une existence qui lui devenait d'autant plus chère qu'il la voyait plus compromise, il voulut présider lui-même à tous les arrangemens à prendre dans une contrée lointaine, peu visitée jusqu'alors, dénuée de ressources et animée seulement par un mauvais port sans profondeur suffisante (**), bien qu'il soit, après Odessa, le plus important de ces parages méridionaux, à cause de sa situation voisine des bouches du Don. Un voyage de 1,800 verstes, après tous ceux que le monarque avait déjà faits depuis le commencement de l'année, était cependant une fatigue bien grande pour lui, dans un temps où il n'était pas encore tout à fait guéri de son érésipèle. Mais l'empereur avait l'habitude de s'étourdir par des courses continuelles; quelques milliers de verstes n'étaient rien pour lui, et d'ailleurs, dans ce moment, il y allait de son repos: le devoir qu'il voulait remplir devait alléger sa conscience. Il devança de quelques jours l'impératrice, qui, partie le 15 septembre 1825, accompagnée du prince Pierre Volkonski, arriva à sa destination au bout de vingt jours de voyage. L'empereur la reçut au premier relais en avant de Taganrog, fit son entrée avec elle (5 octobre), l'installa dans le grand bâtiment situé au-dessus de la plage qu'on a appelé le château, où il

(*) *Voir*, sur Taganrog, la note 15, des Notes et Éclaircissemens.

(**) On a dit plaisamment que ce port pourrait servir de champ de bataille à une armée *de terre* très nombreuse ; en effet, la mer arrive rarement jusqu'à la ville même, et lorsque les vents du nord-est soufflent pendant quelque temps, elle se retire même jusqu'à la distance de 20 verstes (20 kilomètres). Il faut faire charrier les marchandises sur des *télèghes*, à la distance de 5 ou 6 verstes de la plage, puis les charger sur des barques tirant peu d'eau, au moyen desquelles elles arrivent sur les navires, qu'il faut encore quelquefois alléger faute d'une profondeur suffisante. *Voir* la note 15, des Notes et Éclaircissemens.

lui avait fait préparer ses appartemens et où il prit lui-même le sien, et veilla à ce qu'elle ne manquât de rien de ce qui pouvait lui procurer du soulagement ou lui ménager quelque plaisir. Touchée de ces attentions, l'impératrice reprit goût à la vie ; sa santé sembla se raffermir ; elle sortit souvent, pour jouir d'un climat alors vraiment doux, se repaître du grand spectacle de la mer, entourée là d'une nature assez riante, et recevoir les témoignages d'amour que lui prodiguait une population ivre de joie d'avoir près d'elle ce couple auguste que des espaces si considérables séparaient d'elle ordinairement. Jamais elle n'avait été aussi heureuse, écrivait-elle à sa famille, au petit nombre de ses intimes ; elle bénissait la maladie qui lui rendait son époux et l'enchaînait à ses côtés. Hélas ! ce bonheur ne devait pas durer longtemps !

Nous sommes à la veille d'une catastrophe ; mais avant d'en commencer le récit, basé sur les renseignemens les plus dignes de foi, retournons un instant à Saint-Pétersbourg, afin d'assister au départ d'Alexandre et de noter quelques circonstances propres à jeter une vive lumière sur l'état de l'âme du monarque. Elles achèveront de nous initier aux mystères de cette existence qu'une imagination ardente et une excessive sensibilité, privées de l'appui d'un caractère énergique, rendaient le jouet de toutes les impressions (*).

(*) Nous espérons que ce récit aura quelque intérêt pour le lecteur, ne fût-ce que comme tableau de mœurs, et, de ce dernier point de vue, nous ne craignons pas de nous étendre un peu plus que ne semblerait l'exiger l'événement même, envisagé seulement comme fait historique. Les détails qu'on lira sont en partie empruntés à une brochure publiée à Saint-Pétersbourg, en 1827, en russe et en allemand, et intitulée *Les derniers jours de l'empereur Alexandre Ier, de glorieuse mémoire*. Cette brochure peut-être considérée comme quasi-officielle, car elle a dû subir la censure de plusieurs autorités. L'auteur anonyme, M. Œrtel, ayant soumis, au métropolitain même de Saint-Pétersbourg, la partie de son livre qui le concernait lui et son Église, le prélat, dit-on, commença

Comme tous les esprits enthousiastes, Alexandre était sincèrement religieux, car la religion n'est autre chose au fond que l'enthousiasme de l'idéal; et quoique élevé, sous la direction d'une aïeule philosophe, par un instituteur esprit fort, il n'était pas tout à fait exempt de la superstition si commune chez les Russes, même des hautes classes, où le vernis extérieur de la civilisation couvre fréquemment, sans les étouffer, des préjugés vulgaires et les sentimens instinctifs de l'homme inculte. D'ailleurs, en dépit des lumières, le malheur rend superstitieux, et nous avons vu que la Providence ne l'avait pas épargné au monarque dont la grandeur semblait à tous un objet d'envie. De noirs pressentimens le préoccupaient : aussi, tout, dans ce voyage et dans les circonstances qui s'y rapportaient, devint un pronostic fatal, un signe avant-coureur de la mort.

Les relations d'Alexandre avec Mme de Krudener, ses fréquentes lectures de la Bible, ses méditations solitaires ne l'avaient pas ébranlé dans son attachement à la foi de son peuple. Chrétien orthodoxe, il se plaçait personnellement au-dessus des distinctions confessionnelles, le fond de la doctrine ecclésiastique étant le même chez les catholiques, les grecs et les protestans, avec lesquels, par cette raison, il lui était facile de se sentir en communion; mais comme chef de l'Église gréco-russe, dans laquelle d'ailleurs il avait été élevé, il se faisait un devoir d'en suivre les pratiques et de donner à ses sujets l'exemple d'une soumission filiale aux lois de leur mère commune. Il s'était donc habitué à prendre pour point de départ de chacun de ses voyages la

par lui indiquer les corrections à faire; puis, changeant de résolution, lui mit la plume à la main pour écrire sous sa dictée. Rien n'est donc plus authentique que ce récit, d'ailleurs vérifié par nous d'après d'autres témoignages recueillis *sur les lieux mêmes*.

cathédrale de Notre-Dame de Kasan, ouverte et bénie sous son règne. Cette fois, le départ devait avoir lieu le 13 septembre, c'est-à-dire le 1er, d'après le calendrier julien, toujours en vigueur chez les Russes comme chez tous les chrétiens d'Orient non soumis au pape (*). Or, le 30 août, toujours selon le vieux style, l'Église russe célèbre la fête de saint Alexandre Nevski, en commémoration de la translation des reliques de ce grand-prince, de Vladimir sur les bords de la Néva. Ce jour-là, tout le clergé se rend en procession, de Notre-Dame de Kasan, au monastère de premier ordre (*lavra* ou laure), jadis construit par Pierre le Grand à l'endroit où il avait fait débarquer ces reliques destinées à sanctifier un sol longtemps en possession d'un peuple hérétique, voisin de la Russie. Suivant l'usage, la famille impériale va assister à la sainte liturgie dans la cathédrale du couvent. Alexandre s'y rendit, et avant de quitter le saint lieu, il prévint le métropolitain, chef du diocèse et archimandrite de la sainte laure, qu'il y reviendrait le surlendemain, jour de son départ. C'était déjà une nouvelle inattendue, puisque, comme nous l'avons dit, l'empereur, en partant pour un voyage, avait l'habitude de faire sa prière à Notre-Dame de Kasan; mais Alexandre étonna de plus en plus le premier pasteur de son peuple, en le priant de célébrer à son intention, et dès quatre heures du matin, personnellement et avec la confrérie tout entière, un *Te Deum*, dit le rapport officiel, mais, suivant les bruits populaires, un service des morts; ajoutant, et ceci

(*) Lorsque la Russie fit, à la fin du siècle dernier, l'acquisition de la Courlande, la population protestante de ce duché fut obligée de faire un pas rétrograde en renonçant au calendrier grégorien que la loi religieuse de l'empire n'admet point; et qui sait si la Pologne ne finira pas par être réduite à la même nécessité, l'introduction de notre calendrier étant, de longtemps encore, chose presque impossible à *entreprendre dans* l'empire russe.

est répété dans le rapport, qu'il était inutile que personne connût son projet, ni le fait même de cette visite quand elle aurait eu lieu. En effet, Alexandre songeait à la mort, et c'est comme asile de la mort qu'il avait choisi Saint Alexandre Nevski. L'enceinte de ce couvent, objet d'une grande vénération, est un lieu de sépulture pour les familles riches ou illustres ; plusieurs membres de la famille régnante même, qui n'ont point porté la couronne, y sont inhumés, notamment les deux filles d'Alexandre et d'Élisabeth, et près d'eux repose même une tsarine, la femme de l'imbécile Ioann Alexéïevitch ; bien plus, Catherine II, refusant la sépulture impériale à son malheureux époux Pierre III, l'avait aussi fait enterrer dans les caveaux de S. Alexandre Nevski, où son fils Paul ne voulut pas le laisser. Peut-être Alexandre songeait-il à toutes ces victimes, peut-être aussi à ses enfans; et quoique cette autre fleur moissonnée avant l'âge, Sophie N..., eût été confiée à la terre à quelque distance de là (*), c'était peut-être à son intention, comme à la leur, que le monarque venait prier dans l'asile de la mort, avant de s'éloigner pour longtemps de ces cendres chéries.

Mais peut-être aussi ne songeait-il qu'à lui, à sa propre délivrance ; peut-être venait-il faire à Dieu le sacrifice d'une vie menacée du poignard des conspirateurs, et que d'ailleurs il sentait lui échapper.

Quoi qu'il en soit, au jour indiqué, le vénérable Séraphim (**) l'attendit dès l'aube, à la tête des moines de la confrérie, tous portant leurs ornemens comme en un jour de grande solennité. C'étaient des ornemens de deuil, s'il faut en croire la voix publique ; d'après le rapport, au contraire, ils étaient seulement sans éclat quoique riches (cramoisi sur

(*) *Voir*, la note 16 des Notes et Éclaircissemens.
(**) Mort, âgé de 80 ans, le 2 février 1843.

or); car, y est-il dit, malgré une visite si auguste, le métropolitain n'avait pas jugé convenable de choisir les vêtemens les plus pompeux le jour où ses religieux et lui se préparaient à prendre congé, comme des enfans de leur bon père, du monarque prêt à partir pour une absence, fût-elle même, comme on le pensait, de courte durée.

A cette époque de l'année, les nuits boréales ont déjà perdu cette remarquable transparence qui, pendant les mois de juin et de juillet, en fait comme des jours sans soleil. Pétersbourg était encore enveloppé dans l'obscurité, lorsque l'autocrate parcourut la large et magnifique rue qui de la place de l'Amirauté s'étend jusqu'au monastère de saint Alexandre Nevski, dont elle porte le nom, formant d'abord une perspective d'une demi-lieue de long, puis se détournant à gauche pour rejoindre la Néva et aboutir à la sainte laure. Quand il parut à la porte de l'enceinte sacrée, l'aurore commençait à peine à colorer le ciel de ses premiers feux. Il était seul dans sa calèche, attelée de trois chevaux de front (*troïka*); pas un domestique ne l'accompagnait. Vêtu d'une simple capote d'uniforme, sans épée, la casquette militaire dite *fouraschka* sur la tête, il était enveloppé dans son manteau. Il mit aussitôt pied à terre, baisa la croix, gage de salut pour le chrétien, que le métropolitain lui présentait, et reçut la bénédiction du vieillard. La confrérie l'entoura, entonna le cantique : *Dieu, sauve ton peuple !* et le chef du clergé conduisit l'empereur par la cour, vers le portail de la cathédrale. Les portes extérieures furent soigneusement refermées. Le cortége franchit le parvis de ce beau temple, entra sous la voûte simple mais élégante qui le surmonte, et s'avança vers le pompeux mausolée du saint guerrier, construit, comme on sait, en argent massif et ciselé (*). Devant ce monu-

(*) Du poids d'environ 36 quintaux ou 1800 kilogrammes.

ment est placé, en forme de prie-Dieu, une espèce de reliquaire renfermant quelques restes de la dépouille mortelle du héros, et objet des plus fervens hommages de la part des fidèles. S'arrêtant près de ces reliques, le prélat récita la prière pour les voyageurs. Une messe fut dite, et au moment de la lecture de l'Évangile, s'avançant vers les portes ouvertes de l'iconostase (*), Alexandre s'agenouilla devant l'autel et pria le métropolitain de poser sur sa tête le volume sacré, enrichi d'ornemens précieux. On pouvait voir alors l'un des plus puissans souverains de la terre, humblement prosterné devant le Roi des rois, aux pieds d'un de ses serviteurs chargé de proclamer sa parole. Après l'office terminé, Alexandre se releva, baisa la croix vivifiante (**), et Séraphim le bénit avec une image du Christ destinée à l'accompagner dans son voyage. Alexandre pressa ses lèvres sur ce talisman du chrétien, et pria ensuite le protodiacre de le faire porter à sa calèche. Puis, après avoir achevé ses dévotions devant les reliques du saint guerrier, il s'avança vers le portail et prit congé de l'assistance. La confrérie, en faisant cortége au monarque, chanta de nouveau : *Dieu, sauve ton peuple !*

Arrivés dans la cour, Séraphim hasarda l'invitation que S. M. daignât venir se reposer dans sa *cellule* (***). « Bien, répondit Alexandre, mais seulement pour quelques minutes, car déjà je suis en retard d'une demi-heure. » Tout le cortége se dirigea donc vers l'appartement du premier pasteur. On entra d'abord dans le salon d'où le vieillard introduisit Alexandre dans une pièce attenante, dont il referma

(*) Cloison dorée et ornée d'images qui cache l'autel aux fidèles, tant que les portes saintes restent fermées.

(**) *La croix qui donne la vie*, terme consacré dans l'Église russe.

(***) Terme consacré et qu'il ne faut pas prendre ici à la lettre.

la porte sur eux. On causa quelque temps debout, puis l'empereur s'assit et engagea le métropolitain à imiter son exemple. Celui-ci, cherchant à trouver un sujet de conversation qui intéressât son hôte: « Je sais, dit-il, que V. M. a eu des bontés toutes particulières pour les *schimnik.* » On appelle ainsi des moines qui, même au milieu de leur couvent, vivent dans la solitude la plus profonde, toujours renfermés dans leur cellule, prenant à la lettre toutes les austérités prescrites à leur ordre, et passant leur vie dans la prière et dans de durs exercices de pénitence. Ces pieux ascètes sont vénérés comme des saints, et les plus célèbres monastères tiennent à honneur d'en compter au moins un parmi leurs habitans. Un grand renom de sainteté s'attachait surtout à Photius, archimandrite de l'antique et riche couvent de Saint-George, situé sur une langue de terre qui avance dans le lac Ilmen, à 2 verstes de Novgorod. C'était à lui sans doute que le métropolitain faisait allusion, car Alexandre, ayant eu naguère de pieuses conférences avec ce saint personnage, avait chargé Séraphim peu de temps auparavant de lui faire parvenir de sa part une image du Christ en mosaïque, avec cette inscription: *Za pravaslavia* (pour orthodoxie) (*). « Nous aussi, ajouta-t-il, nous possédons depuis quelque temps un *schimnik* dans les murs de cette sainte laure. Ne serait-ce pas le bon plaisir de V. M. de le faire appeler? — Soit! répondit Alexandre, qu'on le

(*) Nous reparlerons de Photius et des magnificences du couvent de Saint-George dans la notice sur le comte Araktchéïef, qui fait partie des Notes et Éclaircissemens de ce volume. Ce fut Photius qui, usant de son influence sur l'empereur, obtint que Gossner, apôtre d'un quétisme catholique, fût éloigné, prépara la suppression des sociétés bibliques en Russie, rendit suspects leurs promoteurs, surtout Alexandre Tourghénief (dont il sera question plus loin), et jusqu'au prince Alexandre Galitsyne, ministre de l'Instruction publique, mort en 1844, mais alors un des hommes les plus haut placés et les plus [illegible]més de la Russie.

fasse venir. » Au bout de quelques minutes on vit paraître un vieillard plein de dignité, à la figure grave et amaigrie. L'empereur le reçut avec bonté, s'entretint un instant avec lui, et lui demanda sa bénédiction. Puis il se leva pour partir. Mais le cénobite, avec une émotion qui se peignait dans ses traits, lui dit : « Seigneur, fais-moi la grâce d'honorer aussi d'une visite ma pauvre cellule. » Alexandre apprenant de Séraphim qu'elle était sur son chemin, à l'entrée de la cour où sa calèche de voyage l'attendait déjà, consentit à la visiter en passant.

Mais quel aspect lugubre se présente à lui sur le seuil de cette étroite demeure ! Un drap noir couvrait le plancher, et une tenture semblable s'élevait tout autour jusqu'à la moitié de la hauteur des cloisons ; un crucifix colossal occupait une grande partie de la paroi de gauche ; des bancs de bois peints en noir régnaient à l'entour, et toute la scène n'était éclairée que par la faible lueur d'une lampe qui brûlait nuit et jour devant les images des saints. Lorsque le monarque eut franchi le seuil, l'ermite se prosterna devant le crucifix, et se tournant vers l'auguste visiteur. « Seigneur, prions ! » s'écria-t-il. Après une prière silencieuse, il prit la croix pour le bénir. L'empereur et le métropolitain s'assirent alors sur un des bancs, et le vieux cénobite reçut l'ordre de prendre place en face d'eux. D'abord il refusa, mais ensuite il s'assit en restant à une distance respectueuse. « Est-ce là tout son avoir, demanda Alexandre à demi-voix au métropolitain ? Je ne vois pas de lit ; où peut-il coucher ? — Il couche sur ce même plancher, devant ce même crucifix, où il vient de prier. » Ces paroles furent entendues du saint homme. « Non, seigneur, dit-il, il n'en est pas ainsi ; j'ai *mon* lit comme tout autre ; approche, je te le ferai voir ! » Il introduisit l'empereur dans un réduit attenant, caché par

l'une des cloisons de la cellule. Là était placé sur une table un cercueil noir à moitié ouvert et renfermant un linceul ; il était entouré de cierges et de tout l'attirail ordinaire de la mort. « Le voici, mon lit, s'écria le *schimnik*, et non pas seulement le mien, notre lit à tous tant que nous sommes. Tous, seigneur, nous nous y coucherons pour le long et dernier sommeil ! » L'empereur garda le silence, plongé dans de graves réflexions, et lorsqu'il se fut éloigné du cercueil, le moine lui fit une courte allocution. « Seigneur, lui dit-il, je suis un vieillard, et j'ai vu les choses de ce monde : écoute donc mes paroles. Avant la grande peste de Moscou (*), les mœurs étaient plus pures, le peuple plus pieux ; depuis la peste, la corruption des mœurs nous envahit. L'année 1812 amena un temps de pénitence et d'amendement ; mais après la guerre terminée, le mal parvint à un plus haut degré encore. Tu es notre seigneur et maître, la garde des mœurs est confiée à tes soins ; tu es un fils de l'Église dépositaire de la vraie foi, il t'est ordonné de l'aimer et de la préserver de toute atteinte. Tel est l'ordre de Dieu, du Roi des rois ! » Ce n'étaient là que des lieux communs, applicables à toute situation quelconque, et qui n'apprenaient rien de nouveau au souverain, à moins qu'ils ne cachassent la prétention de l'instruire de ses devoirs, de lui en reprocher l'oubli, peut-être de le censurer au sujet de l'œuvre biblique dont Alexandre s'était fait le zélé promoteur. Peut-être aussi a-t-on supprimé, à l'impression, une partie de la harangue, quoiqu'on puisse douter qu'un de ces moines ignorans, sans élévation dans la pensée, sans aucune portée d'esprit, et d'ailleurs rampans devant le pouvoir plus encore que les hommes des autres

(*) 1771.

classes, ait pu faire entendre des avertissemens d'une énergie saisissante. Mais l'imagination du monarque était frappée : le moment avait quelque chose de solennel, et les paroles du *schimnik* ne manquèrent pas leur effet sur lui. « J'ai entendu, dit-il à son guide, bien des discours longs et arrangés avec art, mais rien ne m'a jamais plu autant que la courte allocution de ce vieillard. » Et se tournant vers lui : « Quel dommage, ajouta-t-il, que je n'aie pas fait plus tôt ta connaissance. Mais je reviendrai. » Il quitta la cellule après avoir reçu la bénédiction du vieux moine. De là jusqu'à sa voiture, la confrérie formait deux lignes : en passant au milieu, Alexandre leur recommanda à tous de prier pour lui. Après avoir reçu une dernière fois la bénédiction du chef du clergé, il monta en voiture. Élevant au ciel ses yeux noyés de larmes, « Priez pour moi et pour mon épouse, » leur cria-t-il encore. Les chevaux l'entraînèrent ; mais restant tête nue jusqu'à ce qu'il eût franchi le seuil de l'enceinte, il se retourna plusieurs fois en saluant, s'inclina vers la cathédrale et fit à différentes reprises le signe de la croix. Bientôt la laure de saint Alexandre eut disparu ; mais ceux qui croient aux présages ne manquèrent pas de noter qu'un couvent du même saint fut le premier sanctuaire vers lequel l'empereur guida son épouse, lors de leur arrivée à Taganrog, et que ce fut là que les populations du sud-est devaient voir exposée, bientôt après, la dépouille mortelle de celui dont ils avaient salué avec enthousiasme l'heureuse arrivée.

Ce fut encore un moment plein d'émotion que celui où il franchit la barrière. Il allait s'éloigner pour longtemps, peut-être pour toujours, de sa capitale chérie. Elle était éclairée des premiers rayons d'un soleil d'automne. Alexandre fit faire halte au cocher, se leva, et, debout dans la

voiture, promena ses regards sur la ville encore silencieuse, dont les flèches dorées, celle surtout de la cathédrale de saint Pierre et saint Paul, étincelaient des feux de l'astre du jour. C'était un spectacle imposant; mais les yeux du monarque s'attachaient particulièrement au clocher de ce vieux sanctuaire placé au milieu de la forteresse, où reposaient tous ses ancêtres depuis Pierre le Grand qui l'avait construit (*). A la fin, son regard retomba sur la ville et en embrassa d'un coup d'œil toute l'immense étendue, comme pour lui adresser un dernier adieu dont son expression mélancolique attestait la tristesse.

Au château de Tsarsko-Sélo, situé sur la route de Moscou, la séparation d'avec la famille impériale, d'avec une mère profondément vénérée de tous ses fils, ne fut pas moins douloureuse. Cependant Alexandre, abrégeant ces cruels momens, se remit en route. Il emmenait une suite nombreuse; mais ses principaux compagnons de voyage étaient le prince Pierre Volkonski, un de ses amis d'enfance (**) et son aide de camp général, le baron de Diebitsch,

(*) Déjà en quittant le château de Kamennoï-Ostrof, l'officier général assis à ses côtés dans la voiture, assure qu'il ne détournait pas le regard de ce Saint-Denis des monarques russes, et que ce regard était morne, abattu.

(**) L'empereur Alexandre, naturellement aimant et un peu enthousiaste, a eu tant *d'amis* dans sa vie, assez courte cependant, que nous n'oserions nous servir sérieusement de ce titre à l'égard de personne. Nous sommes ici, d'ailleurs, sur le terrain de la Russie, et non sur celui de la Prusse par exemple. Le roi Fréderic-Guillaume III, homme sûr, invariable dans ses sentimens et ferme dans ses principes, possédait un véritable ami dans la personne du général de Kœckeritz, son premier aide de camp; et rien n'est plus touchant, d'une délicatesse plus suave, que la manière dont le monarque célébra le jubilé de cinquante ans de service du digne serviteur. On en trouve le récit dans l'intéressant ouvrage récemment publié par M. l'évêque Eylert *Charakterzüge aus dem Leben des Kœnigs Friedrich Wilhelm's III*, t. I, p. 114 et suiv.; et, en tête de ce récit, on peut lire une lettre dans laquelle le roi, au moment de son avénement *au trône, avait expliqué à* son ami quel genre de services il attendait *lui dorénavant. Ce livre est* rempli de traits qui réjouissent le cœur : o*sent en contact avec les gens* les plus honnêtes que la terre ait portés, et

militaire distingué que lui avait cédé le roi de Prusse et qui était à la fois l'un de ses aides de camp généraux et le chef de l'état-major général de l'armée, enfin le médecin attaché à sa personne depuis près de trente ans, sir James Wylie, chirurgien en chef de l'état-major général.

Le voyage fut heureux, et malgré des haltes fréquentes, il ne dura que douze jours; on faisait donc 150 kilomètres par jour, vitesse qui prouve à quel point le corps d'Alexandre était endurci à cette sorte de fatigue. En somme, il était bien constitué et encore robuste; seulement des érésipèles répétés nécessitaient quelques précautions. Mais un mal intérieur rongeait l'auguste voyageur; les idées de mort ne le quittaient point, et la comète qu'on voyait au ciel pendant la nuit contribuait à les lui rappeler. « As-tu vu l'étoile errante? demanda-t-il, un soir, à Ilya (Élie), son fidèle cocher. — Oui, seigneur. — Mais sais-tu aussi que cela présage malheur et chagrin? » L'instant d'après, il ajouta: « Que la volonté de Dieu soit faite! »

Nous avons dit que pendant les dix jours dont son arrivée à Taganrog précéda celle d'Élisabeth, il fut constamment occupé à lui préparer une demeure sans luxe, mais appropriée à son état, tranquille, commode, inaccessible au moindre souffle de l'air; qu'ensuite il lui consacra tous ses momens, soit dans ses appartemens ou à table avec elle, soit dans des promenades à pied, à cheval ou en voiture. Rien n'était plus encourageant que les rapports des médecins; la santé de l'impératrice s'améliorait visiblement. Aussi

n'est plus bienfaisant que ce sentiment. Il trouve un nouvel aliment dans le testament du roi, dans les lettres de la reine Louise, dans la réponse faite à Fréderic le Grand par le général Ziethen, sur sa foi religieuse, etc., etc. Beaucoup de rescrits de cabinet du roi de Prusse ont toujours fait sur nous la *même impression. Mais, nous* le répétons, en Russie nous sommes placés sur *un autre terrain.*

put-il bientôt lui dérober quelques jours pour les vouer aux soins de son empire. Il parcourut les côtes de la mer d'Asof, jusqu'au Don, visita en remontant le fleuve, les villes de Rostof et Nakhitchévân, dont la dernière est presque exclusivement habitée par des Arméniens, se rendit de là à Novo-Tcherkask, chef-lieu du territoire des Cosaks du Don ; fit une tournée dans les *stanitzas* ou villages de ces guerriers cultivateurs, et se dirigea ensuite, par le Vieux-Tcherkask, vers la forteresse d'Asof, célèbre dans l'histoire, mais peu importante aujourd'hui et servant tout au plus à protéger un port encombré de sables. Puis, la beauté de la saison se prolongeant au delà de son terme ordinaire, il se décida, sur les instances du comte Michel Vorontsof, gouverneur général de la Nouvelle-Russie, dont dépendait la presqu'île de Crimée (*), à faire dans cette contrée, mal famée chez les anciens, mais précieuse pour les Russes, ses possesseurs actuels, tant à raison du doux climat de sa côte méridionale qu'à cause de son voisinage de Constantinople, une excursion qu'on avait déjà crue renvoyée à l'année suivante. D'après le plan minutieusement arrêté d'avance, elle devait durer dix-sept jours.

Nous accompagnerons le monarque dans cette excursion, même au risque de lasser la patience de quelques lecteurs

(*) On sait que, nommé en 1845 prince et commandant supérieur de l'armée et des provinces du Caucase, avec des pouvoirs extraordinaires, augmentés encore en août 1846, ce personnage éminent a rendu et rend encore journellement les plus grands services à l'empire. Élevé en Angleterre, où son père était ambassadeur russe, imbu de la civilisation à un plus haut degré que la plupart de ses compatriotes des hautes familles, le prince Vorontsof se distingue par une intégrité et un esprit de suite peu communs dans son pays, et qui lui ont valu de la part de l'empereur Nicolas, une confiance illimitée, de même que l'aménité de son caractère et sa bienveillance naturelle lui ont attiré l'estime universelle. *Nous connaissons peu de Russes* de cette trempe : aussi saisirons-nou[illegible] *plus tard une occasion de ramener sur* le prince Vorontsof l'attention de [illegible] *lecteurs.*

pressés de connaître la suite des événemens. Peut-être les détails où nous entrons souvent nous feront-ils taxer de minutie ; mais qu'on veuille bien ne pas oublier qu'il s'agit ici d'un pays encore peu étudié, et que ce sont précisément des études sérieuses sur la Russie que nous avons voulu entreprendre. Nous ne laisserons donc échapper aucune occasion de jeter plus de lumière sur tout l'ensemble de ce vaste empire, et la Crimée en est une des parties les plus pittoresques, les plus curieuses, les plus fécondes en observations variées.

Parti de Taganrog le 1er novembre, on traversa les colonies mennonites et allemandes établies dans la steppe le long de la Molotchna, et l'on arriva, sans pouvoir éviter tout à fait les exhalaisons malfaisantes de la mer Putride, le 5 au soleil couchant, à Simféropol, vaste village entrecoupé de jardins, mais dont les Russes ont fait le siége du gouvernement appelé du nom classique de Tauride. On y compte, dit-on, 2,273 maisons, et plus de 11,000 habitans, dont une centaine seulement sont des Russes. Les Tatars y forment la majorité (7,904) ; mais on y trouve aussi en grand nombre des Bohémiens, des Juifs Karaïtes et des Grecs. Le gouverneur, M. Naryschkine, avait été informé seulement huit jours auparavant du projet de son maître, en recevant l'ordre de faire tenir prêts aux stations indiquées sur l'itinéraire tracé d'avance, les chevaux nécessaires pour neuf chaises de poste et un *britchkă*. Au grand regret de la population du chef-lieu, Alexandre n'y passa qu'une nuit : dès le lendemain, il partit vers cette belle côte méridionale, abritée contre les vents du nord, et si bien exposée aux rayons du soleil qu'elle rappelle le ciel de l'Italie et de la Grèce, et se pare d'un grand luxe de vergers et de vignobles. De Simféropol, on n'y arrive en droite ligne qu'à travers

les montagnes, par des routes à peine frayées. Ces montagnes, comme on sait, sont dominées par le Tchatyr-Dagh, haut d'environ 1,650 mètres et où le voyageur voit à ses pieds toute la presqu'île en un admirable panorama. Pour atteindre Ioursouf, terre du comte Vorontsof, l'empereur fit 35 verstes à cheval, tandis que les voitures et les bagages avaient ordre de l'attendre au village de Baïdar où il arriverait dans quelques jours. Cette course fatigante et semée de difficultés, le genre de nourriture que prit selon les lieux l'auguste voyageur, le plaisir qu'il trouva à goûter souvent les excellens fruits que le pays produit en abondance, tout cela combiné lui causa un dérangement d'estomac qui devint le principe d'un mal plus grave. Le lendemain, cheminant vers la pointe méridionale de la presqu'île, on arriva à Aloupka, sur le bord de la mer. C'est un village tatar situé au pied de l'Aï-Pétri, peut-être l'ancien Kriumétopon, et qui s'élève à une hauteur de plus de 1,300 mètres. Ce qui fait la renommée d'Aloupka, c'est, plus encore que son site (*), le somptueux château du prince Vorontsof, bâti dans le style gothique et qui a déjà coûté des millions sans être encore achevé. M. le duc de Raguse (**) compare cette splendide demeure aux plus beaux châteaux d'Angleterre; mais d'autres voyageurs (***) ne sont pas du même avis et critiquent surtout le choix de l'emplacement. Quoi qu'il en soit, Alexandre, curieux de connaître cette merveille des contrées cim-

(*) Voici cependant ce que dit, par rapport à ce site, M. de Castelnau dans son *Histoire de la Nouvelle-Russie*, t. III, p. 222 : « L'abondance des ruisseaux, quelques cascades, donneraient à Aloupka des rapports avec la Suisse; mais sa température, le voisinage de la mer, ses productions, sa fertilité lui assignent la première place entre tous les sites de Crimée. »

(**) Dans le t. Ier de son *Voyage*.

(***) Par exemple, Kohl.

mériennes et tauriques, s'y était laissé conduire par son possesseur, homme à mœurs élégantes et d'une société agréable. De là, une bonne route longe la mer dans la direction du nord-est jusqu'à Alouschta ; et c'est en la parcourant qu'on admire ce délicieux jardin, comparable à la corniche de Gènes, et peut-être le seul point de l'empire de Russie où le climat soit doux et le ciel habituellement serein. Les hautes montagnes de la presqu'île le défendent, comme nous l'avons dit, contre les vents glacés du nord ; et les accidens du terrain, joints aux découpures des rochers, y jettent beaucoup de variété, malgré l'imposante monotonie de la mer qui en baigne la lisière. D'Aloupka à Ialta, les belles campagnes se succèdent ; et des villages heureusement situés sont peuplés de Tatars oisifs qui semblent inséparables de leur longue pipe. C'est d'abord Myskhor, propriété des Naryschkine, puis Khouréis, établissement fondé par le prince Galitsyne ; plus loin, Livadia qui appartient au comte Potocki, et, en se rapprochant davantage de la mer, Orianda, vaste domaine remarquable par son site, mais où l'art n'a pas beaucoup fait encore pour seconder la nature. L'empereur qui venait d'acquérir ce domaine, à titre d'échange, du comte Kouchelef-Bezborodko (*), voulut le visiter ; puis, si près de Ialta, petit port connu des anciens et où l'on arrive à travers un vallon d'une grande beauté, il s'y rendit et poussa son exploration jusqu'à Nikita, où, non loin d'un couvent grec, se trouve un jardin impérial célèbre comme établissement horticole. On y cultive, dit-on, des raisins de quatre cents sortes différentes. De là, l'empereur revint au château d'Aloupka par le même chemin. Voulant

(*) Nicolas le fit voir plus tard à son épouse, et comme il lui plut, il le lui offrit en cadeau. L'impératrice, dont la santé ne résiste plus aux hivers de Saint-Pétersbourg, devait passer à Orianda celui de cette année (1846 à 1847).

rendre visite à la princesse Galitsyne, il alla seul dans sa petite colonie, où régnait à ce moment-là une fièvre malfaisante, endémique dans la presqu'île. Il marcha beaucoup, mangea volontiers des fruits savoureux qu'on lui offrait, et passa la nuit chez un Tatar indigène, sans doute émerveillé de pouvoir exercer, à l'égard du grand empereur du Nord, l'hospitalité si justement vantée des hommes d'Orient. Chrétiens, musulmans ou juifs, Alexandre voulut tout voir de près. Tout ce voyage le charmait par sa nouveauté, dont nos lecteurs d'Occident partagent peut-être avec lui l'impression. Il fit encore d'autres promenades à pied aux environs de la terre du comte Vorontsof. Puis, il continua sa route. Mais la chaussée, si belle de Nikita à Aloupka, ne se prolonge pas au delà. Le monarque eut à franchir une haute montagne pour arriver aux propriétés des Mordvinof (nom qui lui rappelait de chers mais douloureux souvenirs), et fit 40 verstes ou kilomètres, montant un cheval dont il n'avait pas lieu d'être satisfait. Enfin il retrouva sa voiture à Baïdar, grand village situé au milieu d'une vallée presque circulaire, renommée pour ses beautés pittoresques, et habitée par des musulmans nonchalans, mais pleins de bonhomie et toujours hospitaliers. De là, on se dirigea sur Sévastopol, le Toulon de la mer Noire. Cependant Alexandre n'y arriva pas sans remonter auparavant plusieurs fois à cheval. D'abord il voulut voir Balaklava, dont le port étroit a reçu de la nature des formes singulières, et où un ancien fort génois a laissé des ruines d'un aspect très remarquable. Puis il se sentit attiré par le couvent grec de Saint-George, fameux par ses grottes et près du beau site duquel s'élevait, dit-on, jadis l'antique temple de Diane, dont Iphigénie fut pendant quelque temps la prêtresse involontaire. Captivé par tout ce qu'il voyait, Alexandre s'oubliait; il s'exposa, sans êtr

suffisamment couvert, à la fraîcheur du soir si pernicieuse dans ces contrées affligées de fièvres endémiques. Rendu enfin à Sévastopol, le même jour (8 novembre), entre huit et neuf heures du soir, il alla aussitôt, suivant sa coutume, à l'église principale, à la lueur des torches, et passa aussi en revue les équipages de la flotte, avant de se donner le repos dont, après une telle journée, il devait avoir un pressant besoin.

Le 9 novembre, entièrement consacré à l'armée navale, fut encore pour le monarque un jour de grande fatigue. Après avoir vu lancer à la mer un navire nouvellement construit, il accepta un déjeuner à son bord ; puis, il se rendit à l'hôpital militaire, distant de 3 verstes de la ville. Quelques heures se passèrent en outre à donner audience aux personnages de marque qui avaient réclamé cette faveur, et, pour se reposer à la fin un instant, il se promena à pied du côté de la mer. Une chaloupe reçut ordre de le transporter vers un vaisseau de ligne. Après l'avoir visité, il demanda à être débarqué de l'autre côté du liman (*), sur la plage opposée à la ville. Là, il y avait à inspecter d'abord l'hôpital maritime, puis les casernes. Vint ensuite un tir à boulets rouges que l'empereur avait commandé à la batterie Alexandre. Il fallut encore faire quelques verstes de chemin, et l'on rentra fort tard. L'empereur dîna avec tous les officiers généraux qui, le vice-amiral Greig en tête, entouraient sa personne dans cette importante place de guerre; et, comme si tout cela n'avait été rien pour lui, il travailla encore très avant dans la nuit avec le baron de Diebitsch.

Le lendemain, nouvelles courses et nouvelles fatigues. D'abord, on eut à voir la forteresse construite sur une hau-

(*) Ou estuaire, espèce de golfe ou large embouchure d'un fleuve.

teur au nord-ouest, et destinée à défendre l'entrée de ce magnifique port qui, précédé d'une rade profonde, forme une des plus belles localités maritimes connues. Mais, trop éloignée de la mer, cette forteresse ne couvre réellement ni le port ni la ville, et manque ainsi son effet, du moins au jugement du maréchal duc de Raguse (*). Il est vrai que les travaux de fortification n'étaient pas achevés lorsqu'il les décrivit. Aux forts Alexandre et Constantin, entièrement terminés depuis plusieurs années, est venu se joindre le grand fort Nicolas, plus spécialement destiné à protéger le port et les bassins, et où trois rangées de bastions placés les uns au-dessus des autres, doivent recevoir 260 canons; ce qui, avec les pièces des autres forts, constituera un ensemble de plus de 550 bouches à feu.

Enfin, on quitta la côte dans la direction de Simféropol, Baktchi-Saraï, l'ancienne résidence des khans de la Crimée, déjà visitée autrefois par Alexandre, et dont il avait gardé le plus agréable souvenir, n'ayant pu rester en dehors de son itinéraire. Malgré les jardins qui lui donnent son nom (Palais des Jardins) et ses fontaines jaillissantes chantées par Pouschkine, cette ville, aujourd'hui sale et déchue, ne fit plus la même impression favorable sur le monarque. Il passa la nuit du 10 au 11 novembre dans le palais des anciens souverains tatars dont le sabre s'est jadis plus d'une fois ébréché sur les murs de Moscou. Ce sérail en miniature est aujourd'hui parfaitement restauré, et à ses pieds rampe, le long d'une montagne crayeuse et dépouillée, la longue rue qui forme presque tout Baktchi-Saraï. Le lendemain matin, il se rendit à Djoufout-Kaleh, situé à peu de distance de la ville sur une hauteur isolée et aride, mais remarquable comme siége d'une colonie de Juifs Ka-

(*) *Voyages, t. I, p. 279.*

raïtes (*), dont Alexandre inspecta plusieurs synagogues. En revenant, il s'arrêta de même à un couvent grec. On rentra au palais des Ghiraï vers l'heure du dîner. Alexandre admit à sa table, où il se montra d'une aimable gaieté, le moufti de ces musulmans méridionaux (**) encore tout étonnés d'obéir à un padichah ghiaour, et huit *mourzas* ou princes tatars. Puis, il voulut voir l'intérieur de quelques mosquées, et, pour assister à une cérémonie religieuse du même culte, il se laissa conduire chez un indigène, habitant de la ville. Avant de se coucher, Alexandre fit appeler son médecin ; il lui exprima ses craintes au sujet de la santé de l'impératrice Élisabeth : car elle venait d'être informée du décès de son beau-frère, le roi Maximilien de Bavière (***), et cette nouvelle, disait-il, devait lui avoir causé une émotion, trop forte peut-être pour son état. Il regrettait vivement d'être loin d'elle dans un pareil moment.

En finissant cet entretien, et comme par hasard, il avoua à sir James Wylie qu'il avait l'estomac dérangé et que son sommeil avait été agité plusieurs nuits de suite. « Mais avec tout cela, se hâta-t-il d'ajouter en souriant, je n'ai besoin ni de vous ni de votre cuisine latine ; je saurai bien me traiter moi-même. D'ailleurs, ma confiance est en Dieu et en ma bonne constitution. » Le médecin anglais avait toute liberté avec Alexandre : il était attaché à sa personne depuis grand nombre d'années, et, peu de temps auparavant, il l'avait préservé, dit-on, d'une amputation, quand ses confrères, craignant que l'érésipèle à la jambe qu'ils ne réus-

(*) Le livre de M. OErtel, sans doute par la faute du typographe, dit assez plaisamment une colonie de Caraïbes.

(**) Pour les autres, il en réside un à Oufa, dans le gouvernement d'Orenbourg.

(***) Mort le 13 octobre 1825.

sissaient pas à faire disparaître ne se convertît en gangrène, étaient d'avis de recourir à ce moyen extrême. Sir James s'y était opposé, déclarant qu'il répondait sur sa tête de la vie du monarque. Mais malgré le cas que faisait de lui son maître, il était rarement écouté quand il conseillait l'emploi de quelque remède ou seulement d'un préservatif; cette fois encore, ce fut en vain qu'il représenta la nécessité d'aller au-devant d'une maladie par de promptes médications. « Je n'ai pas confiance en vos potions; ma vie est dans la main de Dieu ; rien ne peut me soustraire aux effets de sa volonté. Ainsi, ne me parlez plus de traitement ! » Telle fut la réponse d'Alexandre aux avertissemens salutaires qu'on lui donnait.

Cependant, le malaise ne diminua point, l'enjouement ordinaire de l'auguste voyageur disparut ; il parla peu, sommeilla beaucoup dans sa voiture, et ne reprenait ses sens que pour rester plongé des heures entières dans des réflexions sans doute pénibles, à en juger par l'expression de ses traits.

Malgré cet état d'indisposition, l'empereur n'en continua pas moins à tirer de son voyage tout le parti possible. Arrivé, le 12, à Kozlof ou Eupatorie (*Ievpatoria*), autre port de la côte occidentale de la Crimée, il visita les églises, plusieurs mosquées, la synagogue, les casernes et la quarantaine; il s'entretint longtemps sur la jetée avec le patron d'un navire turc, reçut d'une députation des habitans une supplique dans laquelle on lui demandait le rétablissement de l'ancienne franchise de commerce qui, depuis six ans, était extrêmement restreinte, la faveur du gouvernement s'étant portée sur Théodosie (*Fœodocia*), l'ancienne Caffa, cet entrepôt des Génois misérablement déchu de sa prospérité d'autrefois.

encore dans d'autres occasions. Le 26 novembre, dans une exaltation d'esprit déjà voisine du délire, il s'écria en fixant un regard terrible sur son médecin : « Mon ami, quelle action, quelle épouvantable action ! » C'est M. Wylie lui-même qui dépose de ce fait ; d'autres témoins ont gardé le souvenir d'exclamations à peu près semblables : « Ah ! les monstres, les ingrats, aurait dit l'empereur suivant eux, je ne voulais que leur bonheur ! » En effet, ses intentions avaient toujours été bienveillantes et généreuses ; si néanmoins ses derniers momens furent empoisonnés, s'il ne lui fut point donné de rendre paisiblement son âme à Dieu, oubliant le vain bruit de ce monde et fixant sa pensée sur les mystères de l'éternité, on ne peut s'empêcher d'exécrer les noirs projets de ces hommes avides de se faire les instrumens du crime sous prétexte d'amour de la patrie ; comme si le mal n'engendrait pas fatalement le mal, comme si une bonne cause ne répugnait pas invinciblement à l'emploi de moyens criminels.

Il n'y avait plus à en douter, la maladie d'Alexandre était une fièvre typhoïde que les hommes de l'art ont ensuite caractérisée comme bilieuse, inflammatoire et continue. Pressé d'accepter leurs conseils, il continua de se montrer récalcitrant, et ce manque de docilité, accompagné d'une impatience qui s'exhala parfois avec dureté, empêcha le médecin anglais de conserver tout son sang-froid. Il désespéra de la vie du malade, et, après de nouveaux refus, il en fit l'aveu, dès la journée du 26, au prince Volkonski. Celui-ci, pensant que la religion parlerait avec plus d'autorité que le médecin, et vaincrait une répugnance

duction allemande dans la Gazette d'Augsbourg, de juillet 1826, nos 198 et 199. *Une critique de ce rapport* a été insérée dans le no 316, 12 novembre 1826, du *même journal. M. Wylie l'a* depuis reproduit en anglais.

dont les prières même d'Élisabeth n'avaient pu triompher, s'acquitta près d'elle d'un devoir douloureux en laissant tomber quelques mots sur la nécessité, pour Alexandre, de remplir à tout événement ses devoirs de chrétien. Ces mots frappèrent au cœur l'infortunée princesse; mais comme l'ami qui les avait prononcés lui fit entrevoir aussi dans cette mesure une dernière planche de salut, elle reprit sa fermeté et se déclara prête. Revenue près de l'empereur, elle lui prit la main et parla. — « Je suis donc bien malade? répondit Alexandre à sa douce insinuation. — Non pas, mon ami, répliqua sa compagne ; mais vous avez repoussé tous les remèdes, essayez de celui-ci. — Volontiers, » dit l'empereur, et il fit appeler Wylie. Il le regarda fixement et lui dit : « On me parle de communion; en sommes-nous là réellement? — Oui, Sire, dit le fidèle serviteur d'une voix que les larmes suffoquaient. Votre Majesté a rejeté mes conseils; dans ce moment je ne lui parle pas comme médecin, mais comme honnête homme. C'est mon devoir de chrétien de vous dire qu'il n'y a plus un instant à perdre. » L'empereur lui prit les mains et les tint longtemps serrées entre les siennes; leur moiteur toujours croissante annonçait la présence de la fièvre : on jugea alors prudent de remettre la cérémonie au lendemain.

Mais le 27, de grand matin, l'état du malade empira au point qu'on se hâta d'avertir l'impératrice qui fit venir aussitôt son confesseur. Dès six heures, l'archiprêtre Féodotof entra dans le cabinet, tenant la croix à la main. Alexandre, se soulevant avec peine, dit à l'impératrice : « Je dois être seul ! » Tout le monde sortit. Élisabeth put donner un libre cours à ses larmes qu'elle retenait en présence de son époux avec une admirable fermeté. On le pense bien, le *secret de la confession* est resté enseveli dans la

mémoire du prêtre qui l'a recueillie; quelques détails accessoires seulement ont transpiré. A en croire des rapports dignes de foi, l'auguste pénitent aurait dit au prêtre : «Veuillez vous asseoir. Oubliez ici la Majesté, et usez-en avec moi simplement, comme avec un chrétien (*). » L'entretien ne fut pas long. Lorsque le prêtre se disposa à célébrer l'eucharistie, Alexandre fit prier sa femme de revenir, et ce fut sous ses yeux qu'il reçut le saint viatique. Alors le confesseur se joignit à elle pour supplier le malade de se rendre aux conseils des hommes de l'art (le médecin d'état-major Alexandrovitch, établi à Taganrog, était venu seconder les docteurs Wylie et Stoffregen), et de souffrir qu'on lui apposât des sangsues. Toute résistance cessa. A partir de ce moment, l'empereur consentit à tout ce qu'on désirait de lui, et se tournant vers Élisabeth : « Jamais, dit-il, je n'ai goûté une satisfaction intérieure plus grande ; je vous en remercie du fond de mon cœur. »

L'érésipèle dont il avait gardé les traces sur sa jambe était rentré. Cette circonstance le frappa, et il s'écria : « Je mourrai comme ma sœur (**). » C'est sans doute de la grande-duchesse Catherine, reine de Wurtemberg, décédée en 1819, qu'il voulait parler; de cette princesse d'abord mariée au prince d'Oldenbourg, et qui, au temps de l'entrevue d'Erfurt, eût pu devenir impératrice des Français, sans

(*) Dans une circonstance beaucoup moins imposante, Fréderic-Guillaume III avait dit ces mots remarquables à son confesseur : « A l'église, il n'y a pas de roi ; quand nous sommes devant Dieu, il n'y a plus de distinction ni de mérite.» Il avait ajouté cette recommandation : « Plus vous mettrez d'austérité et de franchise à prêcher devant moi la parole de Dieu, sans acception de la personne, plus je l'aurai pour agréable. Le culte public et la part que nous y prenons, n'ont-ils pas pour but de corriger l'homme ? C'est pour cela, que maître ou serviteur, il faut toujours lui dire la pure vérité, même quand elle est désagréable à entendre. »

(**) Lesur, *Annuaire de* 1825, p. 374.

l'opposition énergique de sa mère, moins éblouie qu'Alexandre de la supériorité de Napoléon.

Le malade passa la journée du 28 presque sans connaissance, sans parole et dans un état de léthargie ou de convulsions nerveuses continuelles. A peine s'il donnait quelques signes de vie; mais le pouls marquait 125 pulsations dans la minute. Cet état désespéré dura jusqu'au lendemain matin. Vers huit heures, il y eut une apparence d'amélioration. Des applications extérieures avaient rappelé le malade de sa léthargie habituelle. Il ouvrit les yeux, et chercha ceux de sa femme dont il prit les mains pour les baiser, pour les presser sur son cœur. Ayant aussi été salué d'un sourire, le prince Volkonski se jeta sur la main de son maître, qu'il approcha de ses lèvres; mais Alexandre lui fit un signe de reproche, car, de la part de cet ami, il n'avait jamais pu souffrir cette marque de respect, dont Ioann III Vassiliévitch avait jadis introduit l'usage pour ceux qu'il honorait de sa faveur. Déjà il lui avait fait promettre que, quoi qu'il arrivât, il ne quitterait pas l'impératrice avant de l'avoir rendue à leur commune famille. Rompant enfin le silence : « Quelle belle journée! » dit-il; et sentant autour de lui les bras de sa fidèle compagne, il lui adressa presque à haute voix ces mots : « Vous devez être bien fatiguée! » Elle ne s'en apercevait pas, surtout dans ce moment où Wylie, reprenant courage, se hâtait d'annoncer que tout n'était pas encore perdu. Transportée de joie à cette nouvelle, elle voulut sans retard la transmettre à Pétersbourg, où une mère attendait avec angoisse, car il s'agissait de la vie de son fils, des lettres qui, avant d'être rendues en ses mains, avaient à traverser un espace de plus de 450 lieues. Une dépêche du baron de Diebitsch venait de jeter Marie Fœdorovna *dans une* vive alarme, lorsqu'elle reçut les

lignes consolantes tracées par la main d'Élisabeth. Celle-ci faisait luire à ses yeux l'étincelle d'espérance qui lui était apparue en voyant le malade plongé dans un tranquille sommeil. Ce repos long et bienfaisant était à ses yeux une crise favorable dans laquelle la bonne constitution d'Alexandre triompherait du désordre que des élémens étrangers avaient introduit dans son corps, et elle en profitait pour écrire assise à son chevet et sans le perdre de vue un instant (*). Hélas ! elle se livrait à un espoir chimérique ; cependant, arrivée à Saint-Pétersbourg le 8 décembre au matin, cette heureuse nouvelle que l'instant d'après devait démentir, se répandit en un clin d'œil dans toute la ville et changea en allégresse les douloureuses appréhensions d'une population affectionnée.

La nuit ramena un assoupissement profond, agité par des mouvemens convulsifs, auxquels succédèrent, dans l'après-midi, quelques momens de calme. Mais la prostration des forces, de plus en plus effrayante, aboutit à l'agonie. Dans la nuit du 30, le prince Volkonski s'efforça d'éloigner l'impératrice : il s'était assuré pour elle d'une demeure dans la ville. A une première insinuation faite dans ce but, la pieuse épouse avait déjà répondu : « Je suis persuadée que « vous savez compatir à mon affliction. Vous n'ignorez pas

(*) Voici cette lettre touchante :

« Chère maman, je n'ai pas été en état de vous écrire par la poste d'hier ; aujourd'hui, grâces en soient rendues mille et mille fois à l'Être suprême ! il y a un mieux très décidé dans l'état de l'empereur, de cet ange de bienveillance au milieu de ses maux. Pour qui, sur qui Dieu manifesterait-il son infinie miséricorde, si ce n'était sur lui ? Mon Dieu, quels cruels momens j'ai passés ! Et vous, chère maman, je me figure vos inquiétudes ; vous recevez les bulletins, vous avez donc vu à quoi nous en étions réduits hier, cette nuit, encore..! M. Wylie dit lui-même que l'état de notre malade est satisfaisant ; il est faible à l'excès. Chère maman, je vous avoue que je n'ai pas la tête à moi, je ne puis vous en dire davantage ; priez avec nous, priez avec cinquante millions d'hommes, que Dieu daigne achever la guérison de notre bien-aimé malade. »

« que ce qui m'attachait à mon époux n'était pas l'éclat de « la couronne. Eh bien ! je vous en supplie, ne me séparez « pas d'avec lui avant la dernière extrémité. » Elle réitéra ses prières, et le fidèle serviteur n'osa pas insister.

Les remèdes ne produisaient plus aucun effet ; les fonctions vitales étaient arrêtées. Cependant encore dans la matinée du 1er décembre, le malade rouvrit les yeux, et, sans retrouver l'usage de la parole, il reconnut toutes les personnes que l'imminence d'un dénouement réunissait autour de son lit.

Qu'on se figure les sentimens avec lesquels les plus fidèles serviteurs d'Alexandre, le prince Volkonski et le général Diebitsch, assistaient au cruel spectacle de la mort de leur maître chéri ! Cette perte, irréparable pour eux, et dont les conséquences pour l'empire étaient incalculables, n'était cependant pas leur unique préoccupation. Diebitsch tenait les fils de la trame odieuse ourdie dans l'ombre. L'empereur était désormais hors des atteintes du poignard, mais il n'était pas la seule victime désignée. Il importait d'agir, d'agir avec vigueur et célérité. Dans l'impossibilité de prendre les ordres du maître, Diebitsch n'avait pas hésité à ordonner, sous sa responsabilité personnelle, toutes les mesures d'urgence qui pouvaient encore déjouer le complot (*). Il en attendait les effets, et cette mort, dont il allait être témoin, pouvait, comme jadis celle d'un autre Alexandre, devenir le signal d'une conflagration terrible.

D'un signe presque imperceptible, Alexandre invita l'impératrice à venir plus près : il lui baisa encore une fois la main, comme pour lui dire un éternel adieu. Puis, retom-

(*) *Voir* le rescrit impérial du 26 (14) juillet 1826, où Nicolas reconnaît les services *rendus par Diebitsch dans ce* moment critique. Gazette allemande de S*t* *Pétersbourg, 1826, n° 58.*

bant dans sa léthargie, il ne tarda pas à rendre le dernier soupir au milieu d'un râle douloureux. Il était dix heures cinquante minutes du matin. Élisabeth, suffoquée par les pleurs qu'elle retenait, lui ferma les yeux, lui banda avec son mouchoir le bas du visage, éleva sur lui la croix, gage de salut, et le bénit ; elle l'embrassa une dernière fois, puis tournant les yeux vers une sainte image : « Seigneur, pardonne-moi mes péchés, dit-elle. Il a plu à ta Toute-Puissance de me l'enlever ! » Quand elle fut rentrée dans son appartement, elle donna un libre cours à ses larmes. Un lien de trente-deux ans, toujours sérieux, toujours sacré pour elle, était dissous ; un lien heureux, car Élisabeth avait oublié tous les intervalles de peines et de chagrins ; une noble existence qui lui était plus chère que la sienne, venait de s'éteindre prématurément, car l'époux que Dieu enlevait à Élisabeth au moment où il lui avait rendu toute sa tendresse, n'avait pas plus de 48 ans. Les jours de la princesse avaient été rassérénés par un bonheur inespéré : elle s'y était abandonnée de toutes les forces de son cœur. Maintenant le charme était rompu, mais du moins la séparation ne lui laissait pas de souvenir amer : depuis des semaines, celui qu'elle chérissait lui avait prodigué les témoignages du plus sincère attachement. Elle pleura longtemps ; pourtant elle était soutenue par la certitude qu'Alexandre lui appartenait et que rien n'aurait plus le pouvoir de les séparer quand elle l'aurait rejoint, réunion qui ne pouvait tarder d'avoir lieu. Une attraction irrésistible la ramena de moment en moment vers ce corps inanimé, sur lequel elle adressait à Dieu ses ferventes prières. Il fallut, le lendemain, de nouvelles instances pour lui faire quitter cette maison de deuil ; même de sa nouvelle habitation, elle ne manqua pas un jour d'y retourner, communiquant avec l'âme bienheureuse qui

avait pris son essor, en présence de la dépouille mortelle qu'elle avait quittée.

Celle-ci n'était pas encore refroidie, lorsque l'auguste veuve écrivit à Marie Fœdorovna cette lettre devenue célèbre :

« Maman ! notre ange est au ciel, et moi je végète encore « sur la terre. Qui aurait pensé que moi, faible malade, je « pourrais lui survivre? Maman, ne m'abandonnez pas, car « je suis absolument seule dans ce monde de douleurs... « Notre cher défunt a repris son air de bienveillance : son « sourire me prouve qu'il est heureux et qu'il voit des « choses plus belles qu'ici-bas... Ma seule consolation, dans « cette perte irréparable, est que je ne lui survivrai pas. « J'ai l'espérance de m'unir bientôt à lui. »

Son espérance ne fut pas trompée, cependant plus de cinq mois se passèrent avant que Dieu lui permît d'aller rejoindre « son ange au ciel. »

Quelques jours furent donnés aux pieux devoirs que l'affliction sincère de tous ceux qui avaient entouré le défunt les poussait à remplir près de son corps inanimé. Le troisième, on procéda à l'autopsie qui fit trouver dans la tête un demi-verre d'eau. Le corps fut embaumé, mais imparfaitement, faute de ressources dans ce lieu placé aux extrêmes limites de l'Europe, et déposé ensuite sur un lit de parade qu'on avait élevé au milieu d'une chapelle ardente, dans la grande salle de la demeure impériale. Après y être resté exposé quelque temps à la vénération publique, on le transféra le 23, avec toute la pompe possible dans de telles circonstances, et sous la conduite de l'évêque d'Iékatérinoslaf, de Kherson et de Tauride, à l'église où il devait rester jusqu'à l'arrivée des ordres suprêmes concernant sa translation finale. Cette église était celle du couvent

de saint Alexandre Nevski, dit aussi de Jérusalem, édifice peu apparent, situé à l'une des extrémités de la ville. Le régiment d'ataman (*) des Cosaks du Don avait reçu ordre de monter à cheval et d'accourir pour cette cérémonie avec son artillerie, conduit par l'ataman, le lieutenant-général Ilovaïski en personne. Conjointement avec les Cosaks de la garde impériale qu'on avait envoyés de Pétersbourg à Taganrog, et une compagnie de la garnison intérieure qui stationnait habituellement dans la ville, il forma la haie et encadra le cortége. Un petit nombre de généraux suivaient le corbillard ou le devançaient en portant sur des coussins les insignes des ordres russes que le défunt avait portés, ou tenaient les coins du poële. Mais une grande affluence de peuple animait la scène, et l'effusion d'une douleur sincère la rendait plus solennelle encore. Dans la petite église, s'élevait sur une estrade de douze marches tendue de noir et entourée de candélabres où brûlaient une grande quantité de cierges, un catafalque cramoisi, surmonté d'un baldaquin que terminait la couronne impériale. On y déposa le cercueil, et l'évêque, entouré de son clergé russe et grec, célébra l'office des morts.

De là les restes de l'empereur partirent pour le long et lugubre voyage qu'ils avaient à faire jusqu'au caveau sépulcral où reposent les empereurs de Russie, dans la cathédrale de saint Pierre et saint Paul, à la citadelle de Saint-Pétersbourg. Lorsqu'ils y furent descendus le 25 mars 1826, près de 4 mois s'étaient écoulés depuis le jour qui ravit Alexandre à l'amour de son peuple.

Cet amour éclata en sanglots tout le long de la route. A

(*) *Ataman* en russe est le même mot que *hetman* en polonais ou petit-russien ; c'est d'ailleurs le titre officiel du commandant en chef des guerriers *du Don, dont un régiment* porte le nom de régiment d'ataman.

Taganrog, même des enfans du désert étaient venus associer leurs prières à celles d'un peuple chrétien en deuil. De là jusqu'à Moscou et à Saint-Pétersbourg, les populations coururent de toutes parts au-devant du cercueil, et, à son approche, se prosternèrent avec une espèce d'adoration. Chacun voulut baiser cette bière qui renfermait des cendres si précieuses, ou du moins la toucher et prier un instant auprès d'elle.

Dans la matinée même de la mort d'Alexandre, le 1er décembre, un courrier apporta à Taganrog de nouvelles révélations. Le capitaine Maïboroda avait parlé, et l'on apprit que le volcan sur lequel on marchait était tout près de faire éruption. L'horizon était sombre, chargé de nuages d'où la foudre menaçait de s'échapper ; nul ne pouvait répondre de l'avenir.

Un cri lugubre, sans doute poussé par l'erreur en Russie même, ne tarda pas à retentir dans toute l'Europe : « *Alexandre est mort assassiné !* Ses qualités aimables, son cœur généreux, la noblesse de ses sentimens, n'ont pu le préserver du sort lamentable de tous ses prédécesseurs mâles jusqu'à Pierre II. » Nos lecteurs savent à quoi s'en tenir sur cette opinion longtemps accréditée et opiniâtrément soutenue (*) : Ioann Antonovitch, Pierre III Fœdorovitch, Paul Ier Pétrovitch, ont tous trois succombé à une mort violente ; une fin non moins tragique semblait réservée au fils aîné de Paul ; mais il est mort de maladie ; la Provi-

(*) C'est pour en faire justice, que nous sommes entré dans des détails, peut-être minutieux, mais dont l'exact enchaînement ne laissera plus aucun doute dans les esprits. Pourquoi, d'ailleurs, aurait-on nié l'assassinat, si malheureusement il avait été consommé ? Le procès criminel n'a-t-il pas prouvé qu'il eût pu l'être, et qu'il n'a tenu qu'à un fil que le glaive ne tombât sur la tête du monarque ? En conséquence, on ne peut attacher aucune valeur, si ce n'est celle d'un bon mot, à cette observation du prince de Talleyrand : « *Il serait bien temps que les empereurs de* Russie changeassent de maladie. »

dence, à laquelle le temps où nous vivons nous ra|
croire, n'a pas permis que le crime s'accomplît, e
mémoire du mieux intentionné des princes s'atta(
dieux souvenir du plus lâche attentat.



CHAPITRE III.

INTERRÈGNE. — COMBAT DE GÉNÉROSITÉ ENTRE DEUX FRÈRES.

L'ordre de succession au trône était parfaitement réglé en Russie (*). Michel Fœdorovitch Romanof qui, par l'élection libre des principaux membres du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie, avait été substitué, en 1613, aux princes de la famille de Rurik, éteinte dans la branche régnante, avait reçu la couronne à titre héréditaire, transmissible suivant la loi de primogéniture. Pierre le Grand, il est vrai, dans le but d'amener l'accomplissement de ses desseins, avait bouleversé cet ordre par le fatal oukase du 16 (5) février 1722, qui abandonnait à chaque souverain le droit de désigner son successeur, avec la faculté de le choisir même en dehors de la famille impériale. Il avait ainsi fait à l'arbitraire une part exorbitante, et donné lieu aux désordres toujours renaissans qui marquèrent l'histoire politique de la Russie pendant tout le dix-huitième

(*) *Voir notre Statistique générale de l'empire de Russie*, p. 224 et suiv.

siècle, où des révolutions de palais disposaient de la couronne, devenue le prix d'une intrigue heureuse ou d'une audacieuse violence. Cependant Paul I[er] avait sagement mis fin à cette horrible anarchie, peu digne d'une puissance que Catherine II venait de placer au rang des premières de l'Europe, après être arrivée elle-même au pouvoir à la faveur de cette anarchie. Par son acte de succession en date du 16 (5) avril 1797, Paul, toujours disposé à prendre le contre-pied des actes accomplis par sa mère, et à faire de sa conduite une critique détournée, avait rétabli le principe de l'hérédité par ordre de primogéniture, de telle sorte que les fils succéderaient les premiers jusqu'à parfaite extinction de la branche masculine, à défaut de laquelle seulement les femmes seraient appelées à la succession. Ce dernier cas arrivant, le trône devait appartenir à la princesse qui, au moment du décès du dernier empereur, se trouverait être sa plus proche parente, et à défaut d'héritiers directs issus d'elle, les autres princesses devaient suivre dans l'ordre de leur parenté. Ces dispositions d'une loi que l'empereur Nicolas, dans son manifeste d'avénement, a qualifiée de *pragmatique*, l'empereur Alexandre les avait confirmées dès l'année 1807 ; elles avaient été encore corroborées par l'acte du 1[er] avril (20 mars) 1820, contenant cette disposition additionnelle, que les enfans nés d'un mariage reconnu et autorisé par l'empereur régnant et qui ne constituerait pas une mésalliance, jouiraient seuls des droits auxquels ils pourraient prétendre en vertu de la loi de succession rendue par Paul.

Rien n'était donc plus clair, plus complet, plus rationnel que la législation concernant la succession ; elle était d'ailleurs en pleine vigueur, son application rigoureuse étant de droit en cas de décès du souverain régnant.

L'empereur Alexandre n'avait eu que deux filles, et, comme nous l'avons dit, elles lui avaient été enlevées dès leurs premières années; mais quand même il les aurait conservées, elles n'auraient pu prétendre à la couronne du vivant de leurs oncles, ses héritiers directs. En effet, Alexandre laissait trois frères, le grand-duc Constantin, né en 1779; le grand-duc Nicolas, né en 1796, et le grand-duc Michel, né en 1798. De ces trois frères, l'un, Nicolas, avait un fils, né en 1818 : il y avait donc quatre membres mâles dans la famille impériale, composée en outre de plusieurs princesses, dont deux mariées à l'étranger (l'une, femme de l'élève de Gœthe, et aujourd'hui grande-duchesse régnante de Saxe-Weimar; l'autre, reine des Pays-Bas).

En vertu de la pragmatique de leur père Paul, la succession appartenait incontestablement au grand-duc Constantin, et il y avait lieu de s'étonner qu'aucun acte ne l'eût encore désigné comme héritier présomptif de la couronne. Jamais cette qualité n'avait été attribuée à personne sous le règne d'Alexandre, qui pourtant, à moins de la mort d'Élisabeth et d'un second mariage contracté par suite, ne pouvait guère espérer avoir des enfans (*). Le titre de *césarévitch* (**) que portait Constantin n'avait rien de commun

(*) Sans doute la perspective d'un second mariage amené par la mort d'Élisabeth, puis celle d'en voir naître encore des héritiers directs, étaient dans les choses possibles; mais la désignation d'un successeur présomptif n'eût porté aucune atteinte à des droits auxquels la naissance subséquente d'enfans aurait donné ouverture. — Alexandre n'était cependant pas sans pressentir les conséquences que l'incertitude pourrait avoir, car il dit dans son manifeste du 28 (16) août 1823 : « Plus Nos années s'accroissent, plus Nous croyons devoir Nous hâter de placer Notre trône dans une position telle *qu'il ne puisse rester vacant même momentanément.* » Il devait le rester vingt-cinq jours! En Pologne, le nouveau roi ne fut proclamé qu'au bout d'un mois (le 1er janvier 1826).

(**) *Césarévitch* et *tsarévitch* (non pas *czarovitz* ou orthographe semblable) sont des qualifications essentiellement différentes, ainsi que nous l'explique-

avec les droits d'hérédité : l'empereur Paul, après l'avoir porté lui-même avant son avénement au trône, l'avait conféré, en 1799, à son second fils, en récompense de la part honorable qu'il avait prise à la campagne d'Italie. Sans doute, Constantin tenait son droit de sa naissance et n'avait pas besoin d'être publiquement reconnu en qualité de successeur éventuel ; néanmoins la prudence aurait semblé exiger qu'il le fût ; car dans un pays où nulle autre institution que le gouvernement absolu fondé sur une soumission qui tire son principe de la foi religieuse (*) n'a pris racine, il importe essentiellement d'écarter toute incertitude de la transmission du pouvoir, d'assurer, de faciliter cette dernière par tous les moyens imaginables.

Quoi qu'il en soit, la multitude ne doutait pas qu'à la mort d'Alexandre la couronne impériale ne passât sur la tête de l'aîné de ses frères ; on était d'avance résigné à cette éventualité qui inspirait plus de crainte que de satisfaction.

En effet, Constantin pouvait faire revivre le règne bizarre de l'empereur Paul. Seul de tous ses fils, il lui ressemblait tant au physique qu'au moral ; les autres tenaient plus de leur mère, née princesse de Wurtemberg, femme non moins distinguée par sa beauté que par les qualités de son esprit. Constantin était encore plus laid que son père. Il avait cette même physionomie un peu kalmouque qui, dans la jeunesse du fils de Catherine, avait donné lieu à de si étranges commentaires. Son nez, presque sans liaison avec le front, le défigurait. Ses yeux bleus se cachaient

rons dans les Notes et Éclaircissemens, en nous occupant du titre *tsar* (note 1re du présent volume).

(*) « Le peuple russe sert son empereur et maître de par Dieu (*um Gottes Willen*), d'après un dogme de son antique croyance orthodoxe et chrétien[illegible] *Pentarchie européenne*, p. 87.

sous d'épais sourcils, dont les longs poils blanc de chanvre étaient toujours en mouvement, et qui tranchaient sur le fond rouge de son visage hâlé. Quant à son caractère, « il est le digne fils de son père, écrivait Masson déjà vers la fin du siècle dernier (*) : mêmes bizarreries, mêmes emportemens, même dureté, même turbulence. Il n'aura jamais autant d'instruction et autant d'esprit, mais il promet de l'égaler et même de le surpasser un jour dans l'art de faire mouvoir une douzaine de pauvres automates. » Dès son jeune âge, Constantin avait été le fléau de tout ce qui l'entourait. Doué d'une intelligence vive et d'une extrême pétulance, il s'était insinué dans les bonnes grâces de son aïeule en l'amusant de ses espiègleries, et s'était fait gâter aussi par sa mère ; mais il n'avait rien voulu apprendre si ce n'est l'exercice et les manœuvres (**). Il oublia même la langue grecque dès qu'on prétendit la lui enseigner suivant les règles. Catherine, comme on sait, avait voulu qu'il apprît cette langue presque au berceau, et avait placé près de lui un officier thessalien chargé de lui en faire contracter l'habitude, dans laquelle l'entretint plus tard le général Kourouta, également Grec et son fidèle compagnon jusqu'à sa mort, arrivée en 1833. Catherine avait ses desseins ; elle les avait déjà laissé entrevoir en donnant à ce second de ses petits-fils le nom de Constantin. Elle aimait à le faire peindre portant le *labarum* à la main, et son but était révélé par ce fameux poteau de Kherson où, par son ordre, on avait mis l'inscription : *Chemin de Constantinople.* L'aigle russe, comme l'aigle autrichienne, a deux têtes : la

(*) *Mémoires secrets sur la Russie*, t. I, p. 274.

(**) On connaît la réponse grossière qu'il fit un jour à son précepteur ou mentor. [illegible] l'excitant à la lecture, « Je ne veux pas lire, lui répondit-il, car [illegible]sez toujours et que vous n'en êtes que plus bête. »

Sémiramis du Nord tenait à justifier ce symbole et à lui rendre son ancienne signification.

Ces rêves ambitieux ne durèrent qu'un temps, et ils paraissent avoir laissé peu de traces dans l'esprit du jeune grand-duc, sur lequel l'ambition avait en général peu de prise. Les grands projets lui convenaient médiocrement; il manquait d'application et n'aimait que les amusemens vulgaires. Chez lui, le goût de la vie militaire dominait tout; il se passionna pour la discipline, et mit son plus grand plaisir à y façonner les soldats, constamment en butte à ses brutalités. Dans la surveillance qu'il exerçait sur leur tenue, il montrait une minutie extrême : l'absence d'un bouton, un fourniment mal verni, une moustache trop longue, excitaient sa colère ; car rien n'échappait à son regard d'Argus qui, encore à Varsovie, faisait souvent le désespoir des généraux, quand, d'un geste impératif, il arrêtait la marche de tout un régiment défilant devant lui en parade, pour le motif le plus futile, l'irrégularité la plus imperceptible.

Du reste, à ces minces mérites d'un officier instructeur et d'un inspecteur aux revues, Constantin en joignait de plus réels. Il avait appris la guerre à l'école de Souvorof, et, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans lors de sa campagne d'Italie, il s'était fait remarquer en plusieurs circonstances. C'est alors, comme nous l'avons dit, qu'il avait reçu en récompense le titre de césarévitch, auquel, pour cette raison, il ne cessa d'attacher beaucoup de prix. A la bataille d'Austerlitz, investi du commandement de la réserve composée de dix bataillons et de dix-huit escadrons de la garde, il soutint un combat très vif contre le corps de Bernadotte, chargea vigoureusement, et, entouré de forces supérieures, fit une noble résistance, dans laquelle le r

giment des chevaliers-gardes et celui des gardes à cheval furent presque écrasés ; enfin opéra sa retraite en bon ordre. Néanmoins, le vieux feldmaréchal Kamenski ne se soucia pas de le compter parmi ses généraux lorsqu'il prit le commandement de l'armée russe envoyée au secours des Prussiens, en 1806 ; mais cet homme absolu, aussi intraitable que loyal et désintéressé, y voyait avec déplaisir l'empereur lui-même, et, fort de la confiance du soldat, appuyé par l'opinion générale, il alla jusqu'à dire à ce dernier : « Si V. M. vient à l'armée, Ses officiers de cour et des parades y viendront avec Elle, et tout sera perdu(*). » Lorsque Benningsen eut succédé à Kamenski, Constantin, pour servir sous ses ordres, dut imposer silence à des scrupules légitimes, car cet Hanovrien, d'ailleurs homme de tête et de résolution, était l'un des meurtriers de Paul. Sous lui, le grand-duc commanda encore la cavalerie de la garde dans cette campagne de Prusse. S'il n'acquit pas dans ces guerres la réputation d'un habile capitaine, gloire à laquelle aucun des quatre fils de Paul ne peut prétendre, au moins fit-il preuve de valeur et de capacité.

Fantasque, impétueux, emporté, brutal même, Constantin cachait néanmoins un noble cœur sous cette rude écorce ; la sauvagerie des manières et la dureté du langage ne sont pas toujours des indices certains de l'insensibilité : l'humeur ou l'affectation sont fréquemment la source plus superficielle dont elles découlent (**). Personne n'a conservé autant

(*) *Voir* les *Mémoires posthumes* de Stedingk, t. II, p. 255. Il s'agit ici du comte Michel Kamenski, père des généraux Serge et Nicolas. Sa fin (1809) fut tragique, de même que celle du second de ses fils, brillant capitaine et général en chef dès l'âge de 35 ans. Souvorof avait dit de lui : Kamenski connait bien la tactique, mais la tactique me connait encore mieux, moi. »

(**) L'[illegible] [illegible]é imputé au césarévitch par M. de Custine (t. III, p. 212), [illegible] [illegible]nté à un autre âge. Un tel acte ne serait plus possible de

de respect que lui pour la mémoire de son malheureux père; à l'égard de sa mère, il se montra constamment plein de déférence et de soumission; il adorait Alexandre, fut pour lui un frère dévoué et mit tout son bonheur à le seconder dans ses desseins, à ne jamais se séparer de lui. Aussi l'accompagna-t-il à l'entrevue du Niémen, dans la longue marche de Moscou jusqu'à Paris, au congrès de Vienne, à celui d'Aix-la-Chapelle, et dans le voyage de France qu'Alexandre fit, en octobre 1818, avec Frédéric-Guillaume III, pour assister aux revues de départ de leurs troupes lorsque l'évacuation de la France eut enfin été décidée. On sait que les deux monarques poussèrent ce voyage jusqu'à Paris, où ils voulaient aller offrir en personne à Louis XVIII leurs félicitations sur l'issue des négociations. Complétement effacé près de son frère, qui recevait quelquefois de l'urbanité française un accueil plein de démonstrations auxquelles l'esprit de parti n'était pas tout à fait étranger, Constantin s'oubliait lui-même; comme aux fêtes du congrès de Vienne, il était heureux des succès de l'empereur. Là, plus d'une fois, on avait remarqué à quel point son maintien était respectueux quand il se trouvait placé aux côtés de l'autocrate. « Voyez, avait dit un jour le baron d'Ompteda au comte de Lagarde (*), voyez, derrière le fauteuil de l'empereur Alexandre, son frère, le grand-duc Constantin, la troisième personne de l'empire et probablement l'héritier présomptif du trône. Quelle attitude servile il prend auprès du tsar! quelle affectation il met à se proclamer son premier sujet! En vérité, on le croirait enthousiaste de soumission, comme un autre pourrait l'être de

nos jours, même en Pologne, et Constantin, quelque insensible qu'on le suppose, n'en était certainement pas capable.

(*) *Fêtes et souvenirs du congrès de Vienne*, t. I, p. 193.

liberté. » L'événement l'a prouvé depuis, Constantin, en se montrant sous ce jour au public, agissait par principes autant que par attachement pour son frère : il lui était resté des leçons de leur père, homme absolu et qui ne souffrait pas la contradiction, une vraie idolâtrie pour la majesté impériale. Il s'en était fait un système, une religion, et son esprit, un peu étroit, n'imaginait rien de plus salutaire à son pays, de plus propre à y cimenter l'ordre et la tranquillité. Aussi aimait-il à donner l'exemple de cette disposition, à la manifester en toute occasion. Chez les grands-ducs, que leur naissance peut appeler au trône, elle a, ce nous semble, plus d'avantages que d'inconvéniens ; car sans cette haute idée de la royauté représentant la Divinité sur la terre, sans la conviction de sa sainteté, de son caractère providentiel, en un mot sans la base religieuse, où prendraient-ils le courage nécessaire pour se charger des destinées d'une nation de soixante millions d'âmes, en l'absence de tout point d'appui solide, de toute institution tutélaire partageant avec le souverain le poids de la responsabilité (*)? Répandue dans la nation, cette disposition exerce, au contraire, une influence fâcheuse sur son développement. Sans doute, l'idolâtrie vaut encore mieux que le régime de la peur, mais elle perpétue les abus, elle entretient l'immobilité, elle fait de l'esclavage la condition invariable de tous.

Ce qui prouve encore la noblesse des sentimens de Constantin, malgré sa dureté apparente, c'est l'humanité avec laquelle il traita les malades et blessés français de la campagne de 1812 tombés au pouvoir des Russes. Officiers et

(*) « La responsabilité est la punition du souverain absolu. S'il est le mobile [illegible] toutes les volontés, il devient le foyer de toutes les douleurs. » Custine, t. I [illegible] *[illegible]jours d'après* l'édition in-18 que nous citons.

soldats furent l'objet de sa vive sollicitude : il alla les visiter dans les hôpitaux, leur prodigua des secours et des paroles de consolation, et en recueillit plusieurs dans les dépendances de son palais de Strelna, sur le golfe de Finlande.

Son adoration sincère pour son frère et son souverain, dont nous venons de parler, lui dicta les termes de la proclamation adressée par lui, vers la fin de 1815, à l'armée polonaise, lorsqu'il fut chargé du commandement militaire du petit royaume ressuscité, sous les auspices de la Russie, par le congrès de Vienne. « Dévouement sans bornes, disait-il, envers l'empereur, qui ne veut que le bien de votre patrie ; amour pour son auguste personne ; obéissance, discipline, concorde, voilà les moyens d'assurer la prospérité de votre pays, qui se trouve sous la puissante égide de l'empereur. C'est par là que vous arriverez à cette heureuse situation que d'autres peuvent vous promettre, mais que lui seul peut vous procurer ; sa puissance et ses vertus vous en sont garans. »

Constantin n'avait officiellement d'autre titre en Pologne que celui de généralissime de l'armée ; cependant le gouvernement civil resta aussi sous son influence ; et quoique le général (depuis prince) Joseph Zaïonczek, vétéran de la guerre de l'indépendance, fût nominalement placé à la tête de ce gouvernement, avec le titre de *namiestnik* ou de lieutenant du roi, il n'osa pas lutter contre les volontés du grand-duc et lui abandonna la conduite des affaires purement politiques. Constantin eut alors le mérite de doter le nouveau royaume d'une excellente armée : il n'épargna rien pour y établir une tenue parfaite et la plus stricte discipline. Il revint alors avec une nouvelle passion aux premiers goûts de sa jeunesse, et sa manie des revues passa toute croyance.

M. de Custine (*) rapporte de lui un mot qui le peint avec exactitude : « Je n'aime pas la guerre, aurait-il dit un jour, elle gâte les soldats, salit les habits et détruit la discipline. » On en conviendra, ce n'était pas là le langage d'un héros, et rien ne prouve mieux l'absence, chez lui, des qualités qui font le grand guerrier, le véritable capitaine, que cet attachement exclusif aux minuties de l'uniforme. Nous l'avons dit, quoique intelligent, capable dans une certaine limite, spirituel même dans l'occasion et quelquefois plein de verve dans une causerie familière, le césarévitch était un esprit étroit qui aimait qu'on lui traçât sa tâche et la remplissait alors avec une exactitude poussée jusqu'au pédantisme. Outre celle d'officier instructeur, il en accepta une qui faisait de lui le grand-maître de police de la Sainte-Alliance ; inquiet du mouvement des esprits, il exerça une surveillance sévère sur tous les étrangers arrivant en Pologne, étudians ou autres, sur les opinions et les discours des Polonais eux-mêmes, et il couvrit le royaume de ses espions, dont il examinait minutieusement les rapports et vérifiait souvent par lui-même les renseignemens. Rien n'était si petit qu'il ne le jugeât digne de son attention personnelle.

Alexandre aimait son frère comme il en était aimé, mais il était loin d'approuver sa conduite en toutes choses. Tantôt les liaisons intimes du prince (par exemple celle avec le général Bauer) excitaient son mécontentement ; tantôt c'étaient ses brusqueries, ses emportemens poussés quelquefois jusqu'à des injures graves qu'il adressait publiquement, dans les manœuvres, à des militaires d'un rang élevé ou appartenant aux meilleures familles. Quand il se laissait ainsi entraîner par la colère, le plus souvent Constantin s'en

(*) T. II, p

repentait aussitôt; mais le mal était fait : le prince avait beau offrir des réparations, on y répondait par une démission. Alexandre était donc toujours un peu en défiance de son frère, et peut-être le soin de le tenir en respect entrait-il pour beaucoup dans les attributions du commissaire impérial dont nous parlerons tout à l'heure.

Nous l'avons dit, Constantin n'était pas méchant, et néanmoins, comme son père, il faisait tout trembler autour de lui; personne n'approchait sans crainte de son habitation du Belvédère, joli pavillon qu'une Française, avec laquelle il a longtemps vécu dans une liaison intime, s'était fait bâtir aux portes de Varsovie, dans un site charmant, non loin de Lazienki (les Bains), résidence favorite du dernier roi de Pologne. Le généralissime en avait fait une véritable forteresse et s'y tenait enfermé pendant tout le temps qu'il ne consacrait pas aux revues, aux exercices, à la visite des casernes et des cantonnemens.

Avec une humeur si farouche, Constantin était peu propre à inaugurer le régime nouveau consacré par la Charte polonaise de 1815, à la proclamation de laquelle il avait présidé le 24 décembre et qu'il avait juré de défendre soit en sa qualité de premier sénateur du royaume, soit comme nonce, lorsqu'il eut consenti à changer ainsi momentanément de rôle, par suite du mandat que lui déférèrent en 1818, par des motifs d'intérêt local, les habitans du faubourg de Praga. Sous un tel régime, la dignité calme, la patience et le respect des lois sont des conditions essentielles; or, l'ombre même de la résistance échauffait la bile du proconsul russe : aussi fut-il le premier à pousser le gouvernement de son frère dans une voie extra-constitutionnelle. La presse périodique se vit entourée d'entraves; une censure sévère ne tarda pas à être introduite; défense fut faite aux

jeunes gens de visiter les universités étrangères ; celles de Varsovie et de Vilna furent soumises à une surveillance humiliante ; on prohiba, sous les plus fortes peines, toute espèce d'associations, on se mit en quête de celles qui pouvaient exister secrètement, on ne craignit point de blesser en mille occasions le sentiment national, et l'on foula ouvertement aux pieds toutes ces promesses si libérales autrefois publiquement faites par l'empereur Alexandre. Déjà en dehors de toutes lois, l'autorité de Constantin devint de fait une véritable tyrannie, aggravée encore par l'appui que lui prêtait, sous les yeux mêmes du vice-roi, bien intentionné, mais retenu par le sentiment de son impuissance, l'inquisiteur Novociltsof, à la fois curateur de l'université de Vilna et commissaire supérieur spécial dans le royaume de Pologne (*). Celui-ci ne rêvait que menées démagogiques. Chargé surtout de surveiller la jeunesse et d'imprimer à ses études une direction plus conforme aux vues méticuleuses de la Sainte-Alliance, il étendait son contrôle à tout : aussi était-il, plus encore que le grand-duc, l'objet d'une crainte générale.

La prospérité matérielle du royaume, les progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, l'embellissement des villes, et en particulier de Varsovie qui changea presque de face, ne compensèrent pas les cruels mécomptes d'un peuple fier encore après sa défaite. La nation polonaise murmura souvent, et résista toutes les fois qu'il était possible de le faire sans tomber dans une révolte ouverte. Constantin la taxait d'ingratitude ; c'était à tort, car chez elle le sentiment national primait tout, et il ne voyait, lui, que ce

(*) Nicolas Novociltsof devint plus tard (1835) président du conseil de l'empire, fonctions éminentes en possession desquelles il est mort en 1838. Depuis 1835, il était aussi décoré du titre de comte.

bien-être extérieur qui était en partie son ouvrage et dont il n'était pas moins glorieux que de cette belle armée de 40,000 hommes, formée, disciplinée, aguerrie par lui et qui défiait les meilleures troupes de l'Europe.

L'amour-propre et la conscience d'avoir en effet opéré quelque bien, identifiaient le prince de plus en plus avec la Pologne : il la plaça bientôt plus haut dans ses affections que la Russie même, où il ne trouvait plus rien à admirer à l'égal de ce qu'il avait habituellement sous les yeux ; et difficilement il eût consenti à échanger le séjour de Varsovie contre celui de Saint-Pétersbourg, même du vivant d'un frère qu'il idolâtrait.

Tel était l'homme auquel, après la mort d'Alexandre, la couronne des tsars était dévolue, suivant toutes les probabilités. Certes, on ne pouvait dire qu'il fût populaire, et cependant il était encore le seul des grands-ducs dont le public s'occupât parfois. Moins âgé qu'Alexandre de dix-huit mois à peine, il avait été en évidence pendant tout son règne, tandis que les deux autres frères, plus jeunes, le premier de 17, le second de 19 ans, n'avaient guère eu l'occasion jusqu'alors de se faire remarquer. On ne l'aimait point, mais on était résigné à le subir, comme on accepte un mal impossible à détourner. Lors de l'indisposition d'Alexandre, en 1824, les habitans de Saint-Pétersbourg avaient vu accourir inopinément le césarévitch, et la frayeur anticipée à laquelle sa présence donna lieu, pouvait faire juger de l'effet que produirait un jour son élévation au trône. Rien n'égale la jubilation dont toutes les classes saluèrent le rétablissement, hélas trop passager, de leur monarque chéri.

Pendant la dernière maladie d'Alexandre, des nouv directes de sa santé furent adressées au grand-duc Con

tin, à Varsovie, avec le même soin qu'à l'impératrice-mère à Saint-Pétersbourg, et, avant cette princesse, il fut informé de la catastrophe qui jeta, d'une manière si inattendue, le deuil dans tout l'empire. Sans doute, ces communications pouvaient être faites au frère affectueux aussi bien qu'au futur héritier, et d'ailleurs les circonstances commandaient impérieusement de le tenir au courant des nouvelles : le repos de l'empire en dépendait. Quoi qu'il en soit, les courriers expédiés de Taganrog à Varsovie semblaient confirmer les prévisions fondées sur l'ordre de succession naturel.

Toutefois, une circonstance particulière, restrictive, non pas de ses droits personnels, mais de ceux de ses héritiers, s'il en avait eu, était arrivée à la connaissance du public. Elle a eu trop de part à la marche des événemens pour que nous ne la rapportions pas ici avec un soin minutieux.

Comme Alexandre, Catherine avait marié Constantin avant l'âge. Dans l'année même de sa mort, le 26 février 1796, elle lui avait fait épouser la princesse Julienne de Saxe-Cobourg, sœur du roi actuel des Belges, Léopold Ier, elle-même âgée alors de moins de quinze ans. Julienne, depuis connue sous le nom d'Anne Fœdorovna, fit peu d'impression sur le grand-duc ; leur mariage, resté inféécond, ne fut point heureux, si bien que les deux époux se séparèrent volontairement au bout de quatre ans. La grande-duchesse revint en Allemagne, où une pension convenable lui permit de vivre selon son rang, et elle resta dans cette situation malgré les ouvertures qui lui furent faites après quelques années écoulées, ouvertures qu'elle ne crut pas devoir accueillir. Sauf son titre, elle devint ainsi complétement étrangère à la Russie. Quant à Constantin, il trouva [illegible]gement à son veuvage dans des liens non [illegible]a loi et souvent peu dignes de lui. Mais

ayant fait, vers 1820, la connaissance de Jeanne Grudzinska, fille d'un comte, propriétaire à Vistoslaf, dans le district de Bromberg, l'idée d'une union sérieuse lui revint, et amena à sa suite celle d'un divorce avec sa première femme. La jeune Polonaise, ornée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, avait exercé une attraction magique sur cet homme singulier qui, sous la rudesse de ses dehors, cachait une sensibilité réelle, susceptible d'une exaltation qui allait jusqu'au romanesque. Jeanne était une femme frêle et délicate; Constantin était l'image de la force, et sa personne, quand il s'oubliait, avait quelque chose de sauvage. Mais les contrastes n'excluent point la sympathie, et le cœur de l'homme recèle de profonds mystères. La société de la belle Polonaise était devenue un besoin pour le césarévitch; il ne pouvait plus vivre sans elle, et bientôt son désir le plus ardent fut d'unir son sort au sien par un nœud indissoluble.

Cependant les lois de l'Église russe, généralement sévère à l'égard du divorce, admettent plus difficilement encore une union nouvelle contractée par des divorcés du vivant de leurs conjoints; le plus souvent la dissolution du mariage n'est accordée qu'à la condition d'une amende honorable infligée à l'un d'eux, réduit quelquefois à terminer ses jours dans un couvent. Mais en matière ecclésiastique, comme en toute autre, la volonté de l'autocrate ne rencontre pas d'obstacle : le saint synode n'y résiste pas plus que les autres grands corps de l'État. Aussi le premier mariage du prince fut-il mis à néant par un manifeste impérial du 1er avril 1820, et la faculté de convoler en de secondes noces lui fut-elle accordée. En conséquence, dès le 5 juin, le grand-duc épousa solennellement, mais de main gauche, comme on dit, Jeanne Grudzinska, à laq

par un décret du 16 août suivant, l'empereur conféra, pour elle et sa descendance, le titre de princesse de Lowicz, d'après le nom d'une seigneurie située dans la Masovie qu'il donna à son frère en toute propriété et qui avait autrefois formé la dotation du maréchal Davoust. Mais à la date même du divorce (1er avril 1820), fut aussi rendu l'acte additionnel à la loi de succession déjà mentionné, et de plus, il y eut des conventions verbales auxquelles Constantin, mû par la force de son amour, n'hésita pas à donner son assentiment. Le bonheur qu'il avait rêvé, il dut l'acheter, suivant toute apparence, au prix d'un trône; et ce prix ne lui parut pas trop élevé. Il en fut récompensé par les douceurs, presque inattendues pour lui, de la vie de famille. L'harmonie la plus touchante présida constamment à cette union si honorable pour les deux époux et d'ailleurs flatteuse pour la Pologne avec laquelle le généralissime s'identifiait ainsi de plus en plus. L'ascendant que la princesse, grâce à son caractère élevé et au charme de son commerce, ne cessa d'exercer sur son mari, eut souvent, en domptant la fougue de ce dernier, les résultats les plus salutaires, et lui-même, amant tendre, attentif, empressé, se montra sous un jour tout nouveau, plus propre à lui concilier des sympathies (*).

Évidemment, les enfans issus de ce mariage morganatique, s'il en était né, n'auraient point été grands-ducs de Russie par droit de naissance, pas plus que leur mère n'était

(*) La princesse de Lowicz est morte à Saint-Pétersbourg, le 29 novembre 1831, peu de mois après son époux. Elle a dû être bien aimable, bien séduisante et d'une raison bien haute, cette femme qui retourna si complétement un caractère entier, impérieux, farouche, tel que celui de Constantin. Il n'y avait rien qu'il ne fît avec joie pour complaire à sa jeune épouse. Sa santé était faible : il l'accompagna tous les ans à Carlsbad ou à Ems, et trouva toujours du charme dans sa société. Docile à ses avis, il apprit à s'observer, si bien que même le vieux roi de Saxe, Frédéric-Auguste, si formaliste et si réservé, avait du plai[illegible] l'voir à sa cour. Constantin allait souvent à Dresde, et le digne

grande-duchesse, et n'auraient point été aptes à succéder au trône après le décès de leur père. Il y avait donc probabilité qu'un jour la couronne pourrait échoir au grand-duc Nicolas, second frère d'Alexandre, mais seulement après Constantin, dont le droit personnel subsistait légalement dans toute sa force. Celui-ci seul pouvait être considéré comme l'héritier présomptif de la vaste monarchie dont il avait été jusqu'alors un si zélé serviteur.

Cependant des rumeurs contradictoires circulaient dans les cercles diplomatiques, et, au dehors de la Russie, débordaient même cette sphère pour se répandre dans le public. Un almanach publié en septembre ou octobre 1825, à Francfort-sur-l'Oder, sous le contrôle de la censure prussienne, leur prêta son organe, soit par indiscrétion, soit involontairement et presque au hasard. Il désigna le grand-duc Nicolas, époux de la princesse Charlotte de Prusse, comme l'héritier présomptif de l'empire. D'un autre côté, les personnes qui, à cette époque, avaient occasion d'approcher cette princesse, plus connue sous le nom d'Alexandra Fœdorovna et aujourd'hui impératrice, prétendaient qu'une certaine hauteur, même vis-à-vis de l'admirable Élisabeth, alors un peu abandonnée, laissait deviner qu'elle voyait le trône en perspective et se savait des droits au titre employé dans l'almanach ; néanmoins la police prussienne fit alors supprimer cette qualification, à cause de la rumeur qu'une telle nouveauté avait occasionnée.

Le mystère planait sur tout cela ; en Russie, il régnait à

vieillard le reçut chaque fois avec cordialité à sa table. Frédéric-Auguste était le descendant de ce roi de Pologne dont un poète avait dit :

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

Lui-même avait, pendant quelque temps, porté, en outre de sa couronne royale, celle de grand-duc de Varsovie.

cet égard une incertitude d'autant plus voisine de l'indifférence qu'aucun des trois grands-ducs n'était aimé (*). Partout ailleurs en Europe, cette incertitude eût paru pénible, impossible à supporter longtemps ; mais c'est le propre d'un gouvernement absolu d'engourdir les esprits et de donner prise sur eux au fatalisme. En gardant obstinément le silence, même sur les points qu'il importerait le plus à chacun de connaître, il déroute et décourage la curiosité, et si la confiance aveugle à laquelle il prétend lui est quelquefois accordée avec une espèce de soumission filiale, elle se transforme, après l'événement, quel qu'il soit, en une résignation, commode sans doute pour ceux qui tiennent le pouvoir, mais peu propice, comme nous l'avons dit, au développement d'une nationalité grande et généreuse.

Cette fois, le doute qui régnait dans les esprits, en favo-

(*) Dans les plus hautes régions de la société, on n'ignorait probablement pas quelle pouvait être la volonté d'Alexandre relativement à son successeur. Du moins les paroles suivantes de Philarète, archevêque de Moscou, prononcées le 30 décembre 1825 à la cathédrale de l'Assomption, le donnent-elles à penser : « Sans doute il nous était donné de le pressentir, ce secret que renfermait un « acte ajouté aux lois précédentes sur l'ordre de succession au trône; mais en le « divulguant alors, n'aurions-nous pas déchiré le cœur de tout sujet fidèle par « un cruel et inévitable partage d'affections et de dévouement ? » (*Journal de Saint-Pétersbourg*, 1825, n° 157). Mais à l'exception de ces régions privilégiées, on était partout dans l'incertitude. Une note de notre journal en fait foi pour nous. Après un séjour de plus d'une année, dans l'une des premières maisons de la Courlande, en rapport avec des hommes d'une haute distinction nobiliaire ou personnelle, nous y avons consigné, en date du 22 avril 1824, les lignes suivantes que nous reproduisons sans aucune altération importante, malgré le démenti qu'elles ont reçu des événemens : « Marie Fœdorovna qui exerce une « grande influence sur Alexandre, son fils respectueux, n'aurait-elle pas encore « renoncé à ses prétentions au trône autrefois affichées ? Songerait-elle à les « faire valoir après la mort du souverain actuel ? Mais ses autres fils en prendraient-ils leur parti ? Hélas ! on doit craindre qu'entre ceux-ci la discorde « n'agite un jour ses torches. Une loi en vigueur ne reconnaît le droit de succession qu'aux princes nés dans la pourpre. Constantin, d'ailleurs haï, n'a pas « eu cet avantage comme Nicolas, et l'on assure que ce dernier saura bien s'en « prévaloir. »

risant les projets des fauteurs d'un criminel complot, aurait pu, grâce à ce silence inconcevable de l'autorité suprême, entraîner les conséquences les plus affreuses, faire couler des torrens de sang, amonceler les ruines ; elle aurait pu livrer une population active et intelligente aux passions déchaînées d'une soldatesque égarée, ou d'une populace abrutie par la boisson, stimulée par la cupidité et par la haine invétérée des classes aisées qui, à Pétersbourg du moins, se composent en grande partie d'étrangers. Heureusement la Providence veilla sur l'empire : non-seulement elle le préserva de ces dernières extrémités, mais elle choisit elle-même, pour ainsi dire, le souverain qui lui convenait le mieux, dans les circonstances critiques où l'on se trouvait.

Toutefois, n'anticipons pas sur les événemens. La nouvelle de la mort d'Alexandre n'était pas encore arrivée dans la capitale du Nord ; la sécurité, à cette époque, n'y était troublée que par les bruits généralement répandus au sujet d'assassinats et autres forfaits sans nombre accomplis presque journellement, dans cette saison d'hiver où la nuit tombe avant quatre heures et dure jusque vers neuf heures du matin ; forfaits dont la police ordinaire n'avait pu garantir la ville alarmée, pas plus qu'une triple police politique n'avait éventé et déjoué une sourde trame ourdie depuis nombre d'années, et dont plusieurs milliers d'individus avaient connaissance (*).

Nous avons dit que le 29 novembre Élisabeth, voyant le lit de l'auguste malade subitement éclairé par une lueur d'espérance, avait fait part de sa joie à la famille impériale. Sa lettre, confirmée par une seconde du prince Volkonski, était arrivée le 8 décembre, devançant une autre d'un con-

(*) *Voir* à ce sujet les Notes et Eclaircissemens, note 17.

tenu désolant écrite le 28 par le docteur Wylie. Cette coïncidence contribua à faire naître une grande sécurité ; une amélioration sensible, après une journée si mauvaise, semblait un gage certain de la volonté divine qui ne devait pas enlever à une famille plongée dans l'angoisse son chef adoré, ni son monarque chéri à un peuple en alarme. Aussi la gratitude envers Dieu avait-elle réuni, le 9 au matin, toute la cour dans la chapelle du Palais d'Hiver ; on adressait au Tout-Puissant des actions de grâces d'avoir sauvé le père de la patrie. Le sanctuaire retentissait encore d'hymnes de joie, lorsqu'une nouvelle de mort vint glacer les esprits. A sept heures, un courrier, porteur de la fatale dépêche, était arrivé, après avoir parcouru en huit jours l'espace de 475 lieues. Cette dépêche avait été remise à Nicolas Pavlovitch, le seul des grands-ducs alors présent à Pétersbourg (Michel Pavlovitch était parti peu de jours auparavant pour Varsovie). S'avançant aussitôt vers le protopope, avec l'expression d'une affliction profonde, Nicolas l'invite à interrompre les chants, et lui fait part de la nouvelle de deuil qu'il devra porter à l'infortunée mère du défunt, car le prince n'osait pas remplir lui-même cette cruelle mission. Le prêtre obéit : il prend à la main la croix, la voile d'un crêpe, et marche d'un pas grave vers l'impératrice. « Il faut que l'homme s'incline devant les décrets de Dieu ! » lui dit-il d'un accent douloureux. Marie a compris ; le désespoir succède à la joie dans son cœur, et elle tombe sans connaissance dans les bras des dames de sa suite.

Quelques momens furent accordés à la nature, et des regrets amers se firent jour. Cependant des soins impérieux réclamèrent presque aussitôt le calme et le sang-froid [illegible] st guère permis aux hommes placés au

plus haut de l'échelle sociale de s'abandonner à l'entraînement du cœur et de pleurer comme de simples mortels, alors même que la douleur la plus légitime les oppresse. Il fallut pourvoir au salut de l'empire ; il n'y avait pas un instant à perdre, le danger pouvait naître d'une minute de retard. Depuis huit jours déjà la monarchie était sans chef !

Une courte délibération eut lieu entre le grand-duc et sa mère. Que s'y passa-t-il ? comment cette dernière, objet du plus profond respect pour tous ses enfans, ne fit-elle pas prévaloir une décision depuis longtemps arrêtée entre elle et Alexandre ? c'est un secret qu'il n'est donné à personne de dévoiler. Mais après cet entretien, Nicolas se rendit au Sénat afin de prêter le serment de fidélité à son frère, l'empereur Constantin, « comme à l'héritier légitime du trône de Russie par droit de primogéniture, » et pour ordonner que tout l'empire suivît son exemple.

Cependant une difficulté grave se présenta. Le Conseil de l'empire, convoqué, regarda comme son premier devoir de prendre connaissance d'un paquet scellé du sceau impérial, commis à sa garde. Sur ce précieux dépôt était écrit de la propre main d'Alexandre : « *Garder au Conseil de l'empire jusqu'à ce que j'en ordonne autrement ; mais, dans le cas où je viendrais à mourir, ouvrir ce paquet en séance extraordinaire avant de procéder à tout autre acte.* » Le président du Conseil, prince Pierre Vassiliévitch Lapoukhine, rompit le cachet et trouva sous le pli un manifeste de l'empereur Alexandre signé de sa main, daté de Tsarsko-Sélo le 28 (16) août 1823, et accompagné de deux autres pièces plus anciennes d'environ dix-huit mois. La première de ces pièces était une lettre de Constantin à l'empereur Alexandre, datée de Pétersbourg, le 26 (14) jan-

vier 1822. Nous la reproduisons textuellement, en soulignant quelques mots plus particulièrement de nature à fixer l'attention.

« Sire,

« Encouragé par toutes les preuves des dispositions in-
« finiment bienveillantes de V. M. I. à mon égard, j'ose y
« recourir encore une fois et déposer à vos pieds, Sire, une
« très humble prière.

« Ne reconnaissant en moi ni le génie, ni les talens, ni la
« force nécessaires pour être jamais élevé à la dignité sou-
« veraine à laquelle je *pourrais* avoir droit par ma nais-
« sance, je supplie V. M. I. de transférer ce droit à celui
« à qui il appartient après moi, et d'assurer ainsi pour
« toujours la stabilité de l'empire. Quant à moi, j'ajouterai
« par cette *renonciation* une nouvelle garantie et une nou-
« velle force à *l'engagement que j'ai spontanément et solen-*
« *nellement contracté à l'occasion de mon divorce avec ma*
« *première épouse*. Toutes les circonstances de *ma situation*
« *actuelle* me portent de plus en plus à cette mesure, qui
« prouvera à l'empire et au monde entier la sincérité de
« mes sentimens.

« Daignez, Sire, agréer avec bonté ma prière ; daignez
« contribuer à ce que notre auguste mère veuille y *adhé-*
« *rer*, et *sanctionnez*-la de Votre assentiment impérial.
« Dans la sphère de la vie privée, je m'efforcerai toujours
« de servir d'exemple à Vos fidèles sujets, à tous ceux qu'a-
« nime l'amour de notre chère patrie.

« Je suis avec un profond respect, Sire, etc., etc. »

La seconde pièce était une lettre d'Alexandre en réponse à celle de Constantin, une acceptation pure et simple de sa renonciation. Elle portait la date de Saint-Pétersbourg, le 14 (2) *février* 1822. Nous y reviendrons plus loin.

La troisième était un acte public rendu en considération de ces deux lettres. Voici la substance de ce manifeste dont nous avons déjà fait connaître la date : « 1° L'acte « spontané par lequel Notre frère puîné, le césarévitch et « grand-duc Constantin, renonce à ses droits sur le trône « de toutes les Russies, *est et demeure fixe et invariable.* « Ledit *acte de renonciation* sera, pour que la notoriété en « soit assurée, conservé à la grande cathédrale de l'Assomp- « tion à Moscou, et dans les trois hautes administrations de « Notre empire, au Saint-Synode, au Conseil de l'empire, « et au Sénat dirigeant. 2° En conséquence de ces disposi- « tions, et conformément à la stricte teneur de l'acte sur la « succession au trône, est reconnu pour Notre héritier, « Notre second frère, *le grand-duc Nicolas.* » La conclusion de cette pièce, quoique sans intérêt relativement à la question politique, mérite cependant encore d'être reproduite : « Quant à Nous, écrivait Alexandre, Nous prions tous Nos « fidèles sujets qu'avec ce même sentiment d'amour qui « Nous faisait considérer comme Notre premier bien sur « la terre le soin que Nous avions de leur constante pros- « périté, ils adressent de ferventes prières à N. S. Jésus- « Christ, afin qu'il daigne, dans sa miséricorde infinie, re- « cevoir Notre âme en Son royaume éternel (*). »

Ces documens étaient décisifs. Depuis le moment où l'empereur Alexandre avait rendu le dernier soupir, le trône appartenait de droit au grand-duc Nicolas. Ce prince l'ignorait-il ? n'avait-il reçu aucune ouverture au sujet du contenu de ce dépôt confié à la fois au Conseil de l'empire, aux deux autres autorités centrales supérieures et à la ca-

(*) *Voir* les textes dans leur ensemble dans le *Journal de Saint-Pétersbourg, 1825, n° 150.*

thédrale du sacre à Moscou? Son manifeste d'avénement, dès les premières lignes, pourrait le donner à penser; mais pour peu qu'on y réfléchisse, la chose ne paraît pas croyable. Nous n'attachons aucune importance à ce qui a été dit relativement à son mariage avec la princesse Charlotte de Prusse, dont le père, a-t-on observé, ne l'aurait pas accordée à un grand-duc de Russie qui n'eût pas eu la perspective d'être un jour appelé à monter sur le trône. Au moment du mariage en question (1er juillet 1817), Constantin n'était pas encore divorcé, et les relations intimes dans lesquelles il vivait à cette époque (*) ne permettaient guère de penser au second mariage qu'il contracta trois ans plus tard; néanmoins, comme ce prince n'avait pas d'enfans du premier lit, Nicolas était dès lors placé à peu de distance du trône, et cette considération, si on l'a fait entrer en ligne de compte, avait dès lors un fondement solide. Mais, tout en écartant cette supposition, il est évident que le successeur présomptif au trône devait être préparé d'avance à cette tâche auguste; qu'Alexandre n'a pu pousser l'incurie jusqu'à laisser ignorer à son jeune frère cette éventualité, et que quand même il faudrait lui imputer cette faute, de même qu'il a laissé l'empire jusqu'à sa mort dans une incertitude cruelle, l'impératrice-mère, instruite de tout, a dû soulever pour Nicolas un coin du voile qui couvrait ces mystères, sinon le déchirer entièrement.

Nicolas agissait donc en connaissance de cause quand il proclama son frère Constantin empereur de toutes les Russies; et, nous en sommes convaincu, le Conseil de l'em-

(*) *Voir* l'article *Constantin Pavlovitch* de *l'Encyclopédie des Gens du Monde*, notice due à l'épouse du général Rautenstrauch, née princesse Giedroyc.

pire, après avoir lu le contenu du dépôt, n'avait rien à lui apprendre. Ce qui est certain, c'est que ce grand corps de l'état remplit exactement le devoir qui lui était imposé. On assure qu'il invita le jeune prince à se rendre dans son sein ; mais celui-ci répondit que n'étant pas membre de l'assemblée il n'avait nulle qualité pour y paraître ; que toutefois, dans le cas où le Conseil aurait une communication importante à lui faire, il s'empresserait de le recevoir au Palais d'Hiver, qu'il habitait depuis quelques jours. Le Conseil se transporta donc chez le prince, lui fit part des pièces constatant la volonté du défunt souverain, le proclama empereur et se disposa à lui prêter hommage, selon ces paroles du manifeste : « Nous conservons la douce espérance « qu'au jour où il plaira au Roi des rois de Nous rappeler, « suivant la loi commune des mortels, de Notre règne tem- « poraire dans l'éternité, les hautes administrations de « l'empire, auxquelles Notre présente et irrévocable vo- « lonté, ainsi que Nos présentes dispositions légales, ne « manqueront pas d'être communiquées en temps oppor- « tun et selon Nos ordres, *s'empresseront de prêter leur ser- « ment de fidélité à l'empereur héréditaire que nous venons de « désigner,* etc.» Le Conseil, disons-nous, agissait suivant son devoir ; mais Nicolas ne permit point que les choses allassent plus loin. « Je ne suis point empereur, dit-il, et ne veux point le devenir aux dépens de mon frère aîné. Si, maintenant sa renonciation, le grand-duc Constantin persiste à vouloir faire le sacrifice de ses droits, alors, mais alors seulement, j'exercerai le mien en acceptant la couronne. » Le Conseil, ordinairement si timide, ne se tint cependant pas pour battu. Il trouva dans cette occasion solennelle un courage de résistance qui n'est guère de mise en Russie. Il fit *toutes les objections* que lui suggérait le danger de la patrie,

l'imminence d'une crise dont il était impossible de prévoir l'issue. Dans un état autocratique, pouvait-il représenter avec raison, tout interrègne est une révolution. Le peuple, habitué à ne penser, sentir, vouloir que par le souverain, reste interdit, alarmé, aussitôt que ce souverain vient à lui manquer. En suspens sur son sort, il s'avise de faire ce qu'on lui défend dans les temps ordinaires, à savoir, de se mêler de politique, de s'occuper lui-même de ses intérêts. Au lieu d'obéir, il délibère : or, où peuvent mener ces délibérations? On ne saurait le prévoir et ce serait une faute que de les tolérer. Il s'agit d'un dogme, et pour le dogme le moindre doute peut devenir mortel. Point de question de personnes surtout, point de choix même purement mental. Or, s'il y a plus d'un candidat, on se demande naturellement : *Lequel l'emportera?* et de cette question à cette autre : *Lequel vaut le mieux?* il n'y a pas loin. Mais ce serait là le bouleversement de toutes les lois existantes.

Ces argumens, si on les a fait valoir, il était impossible d'en contester la justesse. Néanmoins, le grand-duc resta inébranlable. Il fit remarquer que, n'ayant pas été promulguée sous le règne précédent, la renonciation n'avait pas obtenu force de loi ; que Constantin était dès lors empereur, et qu'il pourrait ne pas lui convenir maintenant de donner cette sanction à un acte nul sans elle ; qu'il fallait donc attendre sa décision et agir provisoirement comme si le dépôt n'avait point été fait. En conséquence, il insista pour qu'à son exemple le conseil prêtât serment au plus proche héritier, et n'écouta plus aucunes remontrances. Les scrupules de ses interlocuteurs subsistaient cependant : Nicolas leur ferma la bouche ; et l'on assure que pour se tirer d'embarras ils lui firent à la fin la réponse suivante : « Vous êtes notre empereur, nous vous devons une obéissance absolue.

Si donc vous nous ordonnez de reconnaître comme notre souverain légitime le grand-duc Constantin, il ne nous reste qu'à nous conformer à ce commandement. »

Étrange raisonnement ! triste et humiliant effet de l'obéissance passive, toujours prête à fléchir sous la volonté absolue du monarque, même au mépris d'une loi fondamentale rendue pour limiter sa puissance ! L'exemple du Conseil de l'empire décida le Sénat : sans égard pour le dépôt dont il était, lui aussi, gardien, il reconnut et proclama empereur l'aîné des frères d'Alexandre, et le Saint-Synode n'était pas non plus d'humeur à faire de l'opposition.

Telle étant la conduite des corps les plus considérables de l'empire, faut-il s'étonner de l'indifférence presque stupide avec laquelle on se pressa d'obéir dans les rangs inférieurs ? Le serment fut exigé immédiatement au nom de Constantin, quoiqu'à ce moment le public fût à peine instruit de la mort de l'empereur Alexandre ; on procéda avec tant de hâte, qu'on se dispensa même d'annoncer cette mort, de faire en tous lieux les communications d'usage. Encore dans la matinée du 9, on réunit les régimens de la garde sur la place du Palais d'Hiver, et des escouades entourant les drapeaux furent introduites dans la chapelle où la cérémonie du serment et de la remise de ces mêmes drapeaux, au nom du nouveau souverain, eurent lieu. En sortant de leurs casernes sous la conduite de leurs chefs, plusieurs régimens s'imaginaient que ce serait à leur empereur Alexandre qu'ils jureraient encore une fois fidélité, n'importe par quel motif, dont leurs supérieurs seuls étaient juges. C'était une nouveauté sans doute, mais ils étaient, eux, accoutumés à obéir. Pourtant on assure qu'il y eut de l'hésitation dans plusieurs bataillons, lorsqu'à la place du nom d'Alexandre on entendit celui de Constantin ; dans

d'autres, lorsqu'il fut ordonné aux soldats de jurer fidélité à leur nouveau maître : « Et quel est-il, ce maître ? » crièrent aussitôt quelques sous-officiers. On nomma le césarévitch, plus connu du soldat, plus aimé que ses frères, malgré son humeur farouche ; et alors la troupe, satisfaite, obéit comme d'habitude. « Gloire à Dieu ! » se disait-on dans les rangs, en faisant dévotement le signe de la croix.

Il est certain qu'à cette époque, Nicolas n'était pas populaire ; dans l'armée, une sévérité minutieuse par rapport à la tenue des soldats, de fréquentes inspections des casernes et des corps de garde, à des heures nocturnes où toute visite était une surprise, lui avaient aliéné bien des esprits. Quelques personnes ont prétendu que cette disposition de l'armée à l'égard du jeune prince, n'était pas restée sans influence sur sa détermination ; il ignorait, disent-elles, si Constantin ne s'était pas repenti d'avoir fait le sacrifice d'une des premières couronnes de la terre, et il savait qu'en cas de conflit ce ne serait pas à lui qu'on donnerait la préférence ; d'un autre côté, son inexpérience, comparée à la maturité de son frère, lui laissait, dans ce cas, peu de chance de succès. D'autres assurent qu'étant informé, ce qui n'est pas douteux, du complot dont Alexandre avait manqué de devenir la première victime, Nicolas n'osa pas soutenir son droit, au risque de trouver, dans ce moment critique, un ennemi de plus à combattre dans la personne de son propre frère. Ces diverses suppositions sont cependant démenties par le caractère que le prince a depuis déployé, et nous n'avons aucun motif de révoquer en doute l'explication qu'il a donnée lui-même de sa conduite. « Nous n'eû-« mes, est-il dit dans son manifeste d'avénement (*), ni le

(*) *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1825, n° 150.

« désir ni le droit de considérer comme irrévocable cette « renonciation qui n'avait point été publiée lorsqu'elle eut « lieu, et *qui n'avait point été convertie en loi.* Nous voulions « ainsi manifester notre respect pour *la première loi fon-* « *damentale* de notre patrie, sur l'ordre invariable de la suc- « cession au trône. » Et plus loin : « Nous cherchions uni- « quement à garantir de la moindre atteinte la loi qui règle « l'ordre de la succession au trône, à placer dans tout son « jour la loyauté de nos intentions, et à préserver notre « chère patrie, même *d'un moment d'incertitude* sur la per- « sonne de son légitime souverain. Cette détermination « prise dans la pureté de notre conscience, devant le Dieu « qui lit au fond des cœurs, fut bénie par S. M. l'impéra- « trice Marie, notre mère bien-aimée. »

Ce langage magnanime, admirable inauguration d'un règne nouveau, était sincère, nous ne pouvons en douter. Il forme un noble contraste avec celui des membres du Conseil de l'empire. En invoquant l'autorité de la loi, il dément d'avance les expressions hyperboliques inspirées par les souvenirs du despotisme oriental à Constantin, dans une lettre à son frère, dont nous reparlerons : « La loi suprême « de cet empire, y est-il dit, loi sacrée que la stabilité de « l'ordre de choses existant y rend un bienfait du ciel, *c'est* « *la volonté du souverain* que nous accorde la Providence. « En exécutant cette volonté, V. M. I. a exécuté celle du « Roi des rois qui inspire si évidemment, dans les affaires « d'une aussi haute importance, les monarques de la « terre (*) ». Oui, Nicolas était le souverain légitime et par

(*) La même déférence pour l'arbitraire, la même absence de principes de légalité se remarquent dans la réponse faite par le césarévitch, le 20 décembre, au premier rapport qui lui avait été adressé par le ministre de la justice. *Voir* Lesur, *Annuaire pour* 1825, App., p. 75.

conséquent choisi par la Providence ; mais il l'était, non en vertu de la volonté d'Alexandre, non en vertu d'un testament fait par lui, — le temps n'était plus où les souverains de la Russie avaient la faculté de désigner leur successeur par leur testament, — il l'était en vertu de la loi de succession rendue par l'empereur Paul, loi fondamentale de l'empire, et, selon l'expression de Nicolas, la première de toutes. Si Constantin avait incontestablement le premier droit, il s'en était dessaisi lui-même « pour toujours » en signant son acte de renonciation, et de ce moment le droit de Nicolas se trouvait substitué au sien. Alexandre n'y pouvait rien, à moins de changer encore une fois la loi et de tout remettre en question ; la loi subsistant, il ne lui appartenait pas d'intervenir, sinon pour publier la renonciation et proclamer successeur son second frère. Tels étaient les principes, et c'est la gloire de Nicolas d'avoir compris qu'il y en avait, même dans une monarchie absolue où la volonté du souverain fait et défait la loi. Ces principes, il pouvait, à la rigueur, ne pas les respecter, et c'est là ce qui, dans le fait, rend malheureusement illusoire cette sainte idée de « l'autorité de la loi », souvent invoquée depuis, et dans la sincérité de son cœur, par Nicolas, ainsi que la suite de ce récit le fera voir. Quant à Alexandre, il n'avait évidemment pas voulu défaire la loi de succession, puisqu'il l'invoque, au contraire ; elle était donc en vigueur, elle était la source du droit à l'instant de sa mort.

Au point de vue de la politique, la conduite de Nicolas était peut-être une faute ; en prolongeant la crise, en nécessitant une régence, elle pouvait ouvrir, comme nous l'avons dit, l'abîme des révolutions sous les marches du trône. Mais s'il en avait tenu une autre, une page rayonnante de grandeur et de majesté, sa plus belle page peut-

être, manquerait à l'histoire de Russie; l'humanité n'aurait pas eu l'édifiant spectacle de la plus haute loyauté, pratiquée sur un théâtre où l'empire du droit n'a jamais été solidement établi; de la modération des désirs, là où il y allait de la domination la plus vaste et la plus absolue; d'une exquise délicatesse de sentimens, chez des fils de Paul I[er], il est vrai, frères aussi d'Alexandre, mais auxquels l'opinion prêtait beaucoup de rudesse et tous les défauts des habitudes soldatesques. On verra que si l'initiative des nobles procédés appartient à Nicolas, ceux de Constantin y répondirent dignement: il y eut entre les deux frères un vrai combat de générosité; l'un et l'autre eurent cette abnégation rare de refuser le pouvoir suprême qui leur était spontanément offert, le cadet par respect pour le droit, l'aîné pour rester fidèle à sa parole; et ce dernier poussa l'abnégation jusqu'à se montrer heureux de ce qu'il avait fait, jusqu'à venir affermir de ses mains, sur la tête de son frère, la couronne qu'il aurait pu porter et devant laquelle on le verra s'incliner profondément, comme un simple sujet, fier de donner l'exemple de la soumission. C'est ce dernier trait, c'est la grandeur d'âme qui porta Constantin à achever son ouvrage, à faire en sorte que rien n'y manquât, qui marque ces événemens d'un sceau tout particulier et qui leur vaudra l'admiration de la postérité; car, au fond, la renonciation une fois signée, il était tout simple qu'elle fût maintenue. Agir suivant les lois de l'honneur, c'est remplir son devoir, rien de plus; or, un devoir rempli n'a rien en soi qui nous place en dehors des catégories ordinaires.

Mais cette renonciation elle-même, comment l'expliquer? comment admettre que l'héritier naturel du trône s'y soit déterminé librement, ou, comme le dit le manifeste d'Alexandre, *en ne suivant que son impulsion spontanée?*

Avant tout, il faut reconnaître que ces mots ne doivent pas être pris dans leur sens littéral, car ils seraient en contradiction avec d'autres passages du même manifeste ou des pièces annexées. Si, dans sa lettre du 26 janvier 1822, le grand-duc Constantin dit de lui avec une humilité outrée : « Ne reconnaissant en moi ni le génie, ni les talens, ni la force nécessaires pour être jamais élevé à la dignité souveraine, » évidemment ce n'est pas là de sa part un motif sincère, et certes ce n'est pas à cela que l'empereur répond en écrivant : « Je n'ai trouvé dans cette lettre rien qui pût me surprendre. Elle m'a donné une nouvelle preuve de votre sincère attachement à l'état, et de votre sollicitude pour son inaltérable repos. » Il serait même permis de s'étonner qu'il n'ait pas relevé l'extrême modestie des expressions de son frère, qu'il n'ait pas évité avec plus de soin de donner à penser que *l'inaltérable repos* de l'empire pouvait en effet être compromis par cette absence du génie, des talens et des forces nécessaires, dans la personne du grand-duc. Enfin, sur de pareils considérans se serait-il pressé, en *priant le Tout-Puissant de bénir les conséquences d'intentions aussi pures,* de déclarer *inébranlables* les résolutions manifestées? Non, une lecture attentive des documens nous laisse cette impression que la raison d'état exigeait la renonciation de Constantin, qu'elle était regardée comme une nécessité politique; Alexandre et sa mère étaient pleinement d'accord sur ce point. En donnant ainsi, pour nous servir encore des paroles du manifeste, « une nouvelle force à l'acte additionnel (de 1820) sur la succession au trône, acte volontaire et solennellement reconnu de sa part, en autant qu'il pouvait le concerner, » le césarévitch fit un *sacrifice*, libre, il est vrai, car il ne lui était pas imposé de force, mais nécessaire, il faut le croire, « à l'affermissement des

statuts héréditaires de la maison impériale et à la tranquillité inébranlable de l'empire de toutes les Russies. » Ces paroles sont formelles, et d'ailleurs confirmées par le langage du grand-duc lui-même. Tout s'était fait d'un commun accord entre les deux frères, sous les auspices d'une mère vénérée, dont l'intervention, sollicitée par l'un des fils, constatée par l'autre comme un fait d'une haute gravité, rappelle ces mœurs patriarcales, si touchantes, où rien n'avait droit à un respect plus profond que l'autorité paternelle.

Maintenant, d'où venait une telle nécessité, et jusqu'à quel point était-elle fondée sur la loi de succession ? Sans doute le caractère fantasque de l'héritier naturel du trône y avait la plus grande part : on ne voulait pas exposer la Russie à une répétition du règne de Paul ; mais ce fut le mariage morganatique contracté avec la princesse de Lowicz qui fournit le prétexte dont on avait besoin. Depuis près de deux ans, ce mariage était un fait accompli ; Constantin « avait volontairement et solennellement reconnu » la disposition de l'acte de 1820 en vertu duquel ses enfans, s'il en avait eu de cette union, étaient exclus du trône. Légalement, c'était tout ce qu'on pouvait exiger de lui ; l'état n'avait besoin d'aucune autre garantie. Cependant on est allé plus loin. En consentant au divorce et à un nouveau mariage de Constantin, le Saint-Synode y avait-il attaché des conditions? On ne peut le croire, car en Russie la religion même parle un langage timide en présence du souverain ; mais il est certain que cette union présentait des difficultés auxquelles l'empereur devait chercher à parer.

La princesse de Lowicz était restée catholique, et la femme du tsar ne peut professer que la *vraie foi orthodoxe*. Même placée à côté du trône, en supposant qu'elle eût accepté une telle position, l'épouse de Constantin aurait

heurté, sous ce rapport, les préjugés du peuple et porté atteinte à une espèce d'article de foi. De plus, ou elle se serait entièrement effacée à la cour, ou, destinée à y paraître, elle n'aurait eu le pas qu'après les grandes-duchesses : cette infériorité n'eût-elle pas blessé l'orgueil de son époux, éveillé les susceptibilités de son affection, et avait-elle chance d'être longtemps supportée par lui? Et néanmoins, d'un autre côté, quoique secondaire, cette situation l'aurait encore placée, elle Polonaise et sujette, au-dessus de toutes les femmes russes, au-dessus de la plus illustre des princesses issues du sang royal soit de Rurik, soit de Ghédimine. L'orgueil moscovite n'en eût-il pas souffert? se serait-il abstenu, par égard pour les vertus d'une si noble femme, d'invoquer contre elle les souvenirs de Marine Mniszek et de la domination odieuse des Lièkhs? Il est vrai que la Russie avait eu une fois déjà (1680) une tsarine de la même nation, la première femme de Fœdor Alexéïevitch; mais Agathe Séménovna Grudszecki avait sans doute changé de religion, et, à cette époque, l'épouse du tsar, habituellement choisie parmi les filles nobles du pays, avait peu d'influence sur les affaires. Jeanne Grudzinska était une femme de cœur, d'une haute intelligence, attachée à sa patrie autant qu'à sa religion : il était à craindre qu'elle ne fît concéder à la Pologne de nouveaux avantages, quand déjà on trouvait en Russie que le royaume vassal en avait beaucoup trop : en effet, il était en possession de droits dont ses dominateurs étaient privés. Autre embarras. Inhabile par défaut de naissance à s'asseoir sur le trône de Rurik et de Vladimir Monomaque, la princesse n'était point, par ce motif, exclue du trône des Piasts. Sa noblesse valait celle de tant de reines de sa nation, et n'avait-on pas souvent vu monter sur ce trône électif de simples gentilshommes?

Aussi, élevé à cette hauteur, le roi ne cessait pas d'être *primus inter pares*. Sans doute les deux couronnes avaient été déclarées inséparables sur la tête des princes de la maison de Holstein-Romanof; mais le souverain, sans violer les lois de sa première patrie, pouvait juger convenable d'user de la latitude que lui laissaient celles du royaume vassal pour lui donner une reine, soit par tendresse conjugale, soit en considération de la popularité dont une telle mesure l'y aurait environné.

Selon toute apparence, Alexandre et sa mère firent valoir ces considérations, évidemment fort graves, pour obtenir de Constantin plus encore que ce qui résultait naturellement de l'acte additionnel. Motif vrai ou simple prétexte, elles le déterminèrent à offrir en échange de la permission de se remarier, le sacrifice du trône. Au reste, peut-être Constantin lui-même était-il peu tenté d'y monter : si, de sa personne, il rappelait à tous son père Paul, sans doute lui aussi n'avait pas oublié quelle catastrophe sanglante mit fin aux jours de ce monarque à l'image duquel on le disait fait. Il était d'ailleurs dominé par l'amour, et, comme tous les heureux, sans souci de l'avenir. De plus, fort attaché à la Pologne, il la regardait comme une seconde patrie, surtout depuis son dernier mariage. Il se détachait insensiblement de la première, et y renonçait sans peine, pourvu que l'autre lui restât.

Constantin fit donc tout ce qu'on exigeait de lui, et il le fit de bonne grâce. Il y eut d'abord, à la suite de ces délibérations de famille, un arrangement verbal; puis Constantin souscrivit un acte ostensible, et enfin, une fois sa promesse donnée, il y resta fidèle. Voilà tout le secret de sa conduite.

L'arrangement verbal nous est révélé dans le texte

même de la demande adressée par lui à l'empereur. « Quant à moi, y est-il dit expressément, j'ajouterai par cette renonciation une nouvelle garantie et une nouvelle force à l'*engagement* que j'ai spontanément et solennellement contracté *à l'occasion de mon divorce* d'avec ma première épouse. » Ce passage peut servir à l'intelligence d'un autre (*) où le grand-duc écrivait : « Je considère comme une obligation de céder mon droit à la succession, *conformément aux dispositions de l'acte de l'empire sur l'ordre de succession dans la famille impériale.* » Cet acte évidemment ne lui imposait pas l'obligation dont il parle, et le mot *conformément* ne se rapporte qu'à la cession faite au second frère, et qui, en vertu de l'acte, n'eût pas pu être opérée en faveur du troisième. L'obligation avait donc une tout autre source, et cette source était la convention verbale dont nous parlons.

Constantin en subit volontairement les conséquences. Il rédigea et signa librement sa demande qu'il lui fût permis d'abdiquer, acte ostensible nécessaire pour convertir en mesure officielle un simple arrangement de famille. Cette demande porte en elle tous les caractères de la spontanéité; on n'y découvrirait pas la plus légère trace de contrainte. Non-seulement il fonde sa renonciation, avec une modestie que nous avons déjà fait ressortir, sur des motifs que personne n'avait le droit de lui prêter ; mais il en indique encore un autre, plus puissant peut-être, quoiqu'il ne fût pas de nature à être allégué ouvertement dans un papier d'état de cette importance, nous voulons parler du bonheur domestique, qui développait le goût de la vie privée

(*) Dans la lettre de Constantin à sa mère. *Voir* plus loin. Une singulière confusion règne dans tous les écrits émanés de ce prince.

dans l'esprit du prince, d'ailleurs incapable de supporter la gêne des cours, ni de surmonter par la patience les embarras toujours renaissans de l'administration civile et politique. « Toutes les circonstances de *ma situation actuelle,* dit-il après avoir fait part à l'empereur de sa renonciation, me portent de plus en plus à cette mesure, qui prouvera à l'Europe et au monde entier la sincérité de mes sentimens. » Ces derniers mots sont difficiles à comprendre si on ne les explique dans ce sens : « la force de mon amour. » En effet, c'est avant tout à lui, au charme invincible qu'exerçait sur tout son être la princesse de Lowicz, qu'il avait fait le sacrifice de l'une des plus brillantes couronnes du monde; et, loin de regretter plus tard ce sacrifice, on assure qu'il était résolu à en faire un autre, dès qu'il aurait accompli ses quarante ans de *service,* en se retirant alors dans la vie privée et fixant sa demeure à Francfort-sur-le-Mein (*).

Au reste, le champ des conjectures est sans limites, et les intentions intimes ne sont connues que de Dieu, qui, selon une parole biblique, sonde les reins et les cœurs. Revenons-en aux faits, à la conduite pleine de délicatesse de Nicolas et à l'hommage prêté, à son exemple, par tout l'empire au césarévitch, sous le nom de Constantin Ier.

Rien ne manqua à l'inauguration du nouveau règne, rien, sinon un acte de la volonté du nouveau souverain.

(*) Nous n'ajoutons point foi aux autres motifs qu'on a donnés de la renonciation de Constantin ; voici cependant un propos qu'on lui a prêté. La reine douairière de Saxe lui ayant demandé, dans une conversation confidentielle, comment il avait pu renoncer à un trône si puissant, « C'est qu'en Russie, aurait-il répondu, il faut avoir le cou fort, et moi j'y suis un peu chatouilleux. » M. de Custine raisonne dans le même sens quand il dit : « Le fait est que Constantin n'a refusé le trône que par faiblesse : il craignait d'être empoisonné ; c'est en quoi consistait sa philosophie. » T. II, p. 49.

Tout l'empire lui jura fidélité (*). Le président du Conseil de l'empire et celui du Sénat, en même temps ministre de la justice, lui transmirent les procès-verbaux relatifs à sa proclamation et au serment prêté par ces corps ; son nom fut placé en tête de tous les documens officiels, jugemens, brevets, passe-ports, etc. Quoiqu'il ne se fît rien d'important, l'activité régnait dans les bureaux des ministres, et plus encore, on le pense bien, dans les hôtels des ambassades ou légations. Dans la capitale régnait le calme le plus profond, le silence le plus absolu : on ne faisait aucune communication au public ; les journaux restaient muets ; on n'y lisait rien au sujet du pays, sinon des expressions de regrets sur la mort d'Alexandre et des bulletins sur la santé de l'impératrice-mère, ébranlée par la secousse que la perte subite d'un fils chéri n'avait pu manquer de produire en elle, ou sur l'état de l'impératrice Élisabeth dont les forces, par un miracle du Ciel, se soutenaient encore après cette dernière épreuve.

Afin de donner une idée nette de la disposition des esprits à Saint-Pétersbourg durant l'interrègne, qu'on nous permette d'intercaler ici quelques pages d'un journal de voyage, écrites par nous sur les lieux mêmes, le 11 décembre, deux jours après la proclamation de Constantin Ier.

« La tristesse est générale ici ; partout les accens du regret et de la douleur se font entendre ; riches et pauvres pleurent en Alexandre le plus aimable des souverains, et se

(*) L'oukase du Sénat porte que les autorités devaient faire prêter serment « à tous les fidèles sujets mâles de l'empereur, quels que soient leur rang et leur état, à l'exception des paysans de la couronne et des domaines seigneuriaux, ainsi que des serfs. » Tous les hommes libres allèrent donc prêter leur serment dans leurs églises respectives. L'église est, en Russie, un instrument politique de même qu'un moyen de publicité. Aussi, notons-le ici par anticipation, le manifeste d'avénement de Nicolas et les pièces dont il était accompagné, furent-ils lus en public dans toutes les églises.

rappellent avec attendrissement tant de beaux traits de sa vie. Tous les journaux de Saint-Pétersbourg, où les nouvelles de l'intérieur tiennent ordinairement si peu de place, sont pleins d'épanchemens douloureux, un peu emphatiques peut-être, mais sincères, sur le triste événement dont chacun est préoccupé. L'*Abeille du Nord* surtout, le plus populaire des journaux russes, en parle avec un touchant intérêt. Plusieurs professeurs, dans des discours éloquens cette fois, ont rendu hommage à la mémoire de ce monarque chéri, et les sanglots à peine contenus de l'auditoire ont prouvé qu'il ne s'agissait plus là de déclamations officielles, mais que la sympathie publique répondait à leurs propres impressions. Aujourd'hui même, dimanche, toutes les églises de cette ville, nationales ou étrangères, ont rappelé des idées de mort et de deuil; elles étaient assiégées comme dans un malheur public. Dans la chaire évangélique, les prédicateurs ne tarissaient point sur les vertus privées et publiques du défunt, et leur émotion évidemment sincère s'est communiquée à toute l'assistance. « Il a plu au Seigneur, disaient-ils, de nous enlever le meilleur des hommes, un père chéri, un souverain adoré; la Russie a perdu son bienfaiteur et son orgueil. » Assistant moi-même au service divin à l'église principale luthérienne de Saint-Pierre, j'ai été témoin de l'affliction universelle, j'ai entendu les sanglots et j'ai vu couler les larmes de toute une communauté; une foule innombrable était pressée dans cette église.— J'en sortis pour faire quelques visites, et je trouvai plusieurs personnes malades depuis deux jours, c'est-à-dire depuis l'arrivée de la fatale nouvelle. La goutte avait fait invasion chez l'une, une autre souffrait de maux de tête affreux, toutes étaient cruellement abattues. Un morne silence régnait dans les rues, d'ailleurs enveloppées

d'un épais brouillard : on voyait bien qu'il était question d'une calamité publique, et la nature semblait avoir voulu se mettre à l'unisson de la tristesse générale.

« Mais à côté de cette émotion profonde, de cette douleur sincère, déjà l'ambition et l'intérêt s'agitent. Tous ne pleurent pas la mort d'Alexandre par des motifs désintéressés. Que de services perdus, que d'espérances trompées, que de combinaisons avortées ! On attendait avec impatience l'anniversaire du couronnement de l'empereur ; le 24 mars prochain, il aurait accompli vingt-cinq ans de règne. On préparait une fête brillante, que devait signaler un avancement général impatiemment attendu, surtout de ceux qui, appartenant à la neuvième ou à la sixième classe du *tchinn,* ne peuvent plus, en vertu de l'oukase du 6 (18) août 1809, recevoir de l'avancement par pure ancienneté, mais seulement par la volonté du souverain, ou après avoir subi un examen (*). Quelle bonne fortune pour tant de médiocrités, incapables de se pousser elles-mêmes, et auxquelles, à défaut de mérite, il faut de ces occasions extraordinaires pour enlever des titres, des décorations, des augmentations de salaire, qui sait? des terres à bail gratuit (*arrendes*) ou même données en toute propriété ! Et la munificence impériale leur fait défaut ! D'autres avaient réellement bien servi le prince et méritaient une récompense depuis longtemps promise ; mais leurs droits n'étaient connus que du monarque, et cette connaissance est descendue au tombeau avec lui. Le nouveau souverain n'aura-t-il pas à pourvoir ses amis à lui?

(*) Ce dernier, au reste, est une formalité tout à fait illusoire. On a mille exemples de professeurs d'université vendant aux candidats les cahiers d'après lesquels ils devaient les examiner.—Quant à l'avancement général lui-même, il fut différé par la mort d'Alexandre, mais il eut lieu plus tard à l'occasion du couronnement de Nicolas.

les princes vont au plus pressé et ont la mémoire courte. Qu'importe le passé, quand la situation présente amène des embarras en foule et fait sentir le besoin d'agens dévoués!

« Au grand étonnement du public, et malgré sa propre renonciation formelle, Constantin Pavlovitch a été proclamé empereur de toutes les Russies. Cependant on ne connaît pas encore sa volonté. Un courrier a été expédié à Varsovie (*) pour l'informer que le serment de fidélité lui avait été prêté par tous les fonctionnaires et employés, par l'armée, par le peuple même, réuni à cet effet dans les églises où l'on reçoit, sur une copie de la formule du serment, la signature de quiconque sait écrire, tandis que la foule fait acte d'adhésion en levant la main. Néanmoins, on présume trop bien de la loyauté du césarévitch pour ne pas *craindre* qu'il ne s'en tienne à sa résolution prise, et que tout ne soit bientôt à recommencer. On regarde donc l'état présent comme purement provisoire. L'empire a été huit jours sans chef, et le chef qu'il a maintenant, on ne sait s'il est le vrai, celui à qui l'on appartiendra en définitive. Toutefois les affaires ne restent pas en suspens : une régence est établie, et partout règne une tranquillité parfaite. Peut-être l'attitude de la nation serait-elle moins calme, son rôle moins passif, si le deuil public n'absorbait toutes les pensées. Chose remarquable dans de pareilles conjonctures! pas le moindre désordre ne s'est encore produit, pas la plus légère infraction aux lois n'a obligé les magistrats à sévir (**); le peuple, comme un troupeau sans volonté, attend qu'on décide de son sort; il ne s'en mêle pas lui-même : on dirait que ce n'est pas son affaire à lui. Aussi ne se presse-t-on pas de lui faire aucune commu-

(*) C'était peut-être mieux qu'un simple courrier.

(**) On nous a communiqué, à cet égard, des particularités curieuses. De

nication : n'est-on pas allé jusqu'à lui cacher la maladie de son souverain ? Ne dis mot, et obéis au commandement quand il se sera fait entendre ! voilà ce que le silence dédaigneux du pouvoir à son égard semble signifier. Le peuple obéit effectivement et reste bouche close, vaquant comme à l'ordinaire à ses occupations. Où sont donc, c'est le cas de le demander, ces carbonaris, ces révolutionnaires dont on a fait tant de bruit depuis quatre ans, et dont on se donnait l'air d'avoir si grand'peur ? Que ne se montrent-ils dans ce moment critique ? Jamais occasion plus favorable pourra-t-elle se présenter (*) ?

« Constantin est empereur ; tout se fait en son nom qui figure sur tous les actes officiels, jugemens, brevets, passeports, etc. ; on a déjà son portrait gravé ou lithographié avec l'inscription : « Constantin Ier, empereur de toutes les Russies (**). » C'est le Conseil de l'empire qui s'est constitué en régence, en attendant l'arrivée du prince. Tout le monde, les grands exceptés, semble désirer que ce dernier accepte ; cependant on n'ose s'y fier, on doute

mémoire d'homme on a toujours déposé, aux *siéges* de police de Saint-Pétersbourg, de 20 à 30 individus par jour, arrêtés par les *boutotchniks* (sentinelles de police) ou par les patrouilles de nuit, soit comme voleurs, soit comme vagabonds, ou dans un état complet d'ivresse. Dans les trois jours qui suivirent l'arrivée de la nouvelle de la mort d'Alexandre, pas un ne fut déposé; et cependant les *kabaks* ou débits d'eau-de-vie n'étaient restés fermés que le premier de ces trois jours. Or on connait le malheureux penchant des *mougiks* russes, et en général des hommes du peuple, pour cette boisson. Tandis qu'en moyenne il se consommait alors journellement 3,000 *védros* ou seaux d'eau-de-vie dans les kabaks de la capitale, 200 seaux ont suffi aux demandes pendant chacun de ces trois jours. On nous a assuré que le 26, dès la première annonce de la révolte, le grand-maître de la police fit répandre dans les canaux qui coupent la capitale en tous sens, toute l'eau-de-vie des cabarets.

(*) Hélas ! ils ne se sont pas fait faute d'en profiter !

(**) L'auteur en conserve un parmi ses souvenirs de voyage. Il lui a été donné en échange d'un autre, en style populaire, qu'il avait pu acheter à Moscou, encore au temps du couronnement de Nicolas.

plus qu'on n'espère. Incontestablement, de la part du césarévitch, ce serait manquer à l'honneur que de rétracter sa parole; mais aussi quelle tentation! plus d'un sans doute y succomberait. Pourquoi son frère, sa mère et les corps de l'état l'y exposent-ils, quand ils connaissent les arrangemens arrêtés entre lui et l'empereur Alexandre, quand, même avant la mort de ce dernier, ces arrangemens ne leur étaient pas inconnus? Il est difficile de s'expliquer leur conduite; mais on doit regarder comme répréhensible celle du Conseil de l'empire et du Sénat dirigeant, gardien naturel des lois. Les pièces renfermées dans l'acte de dernière volonté déposé en quadruple expédition en quatre endroits différens par ordre de l'empereur Alexandre, n'étaient pas légalisées, dit-on, et n'avaient pas été promulguées; mais, en recevant le dépôt, les trois grands corps de l'état n'ont-ils pas contracté l'obligation d'obéir à cette espèce de testament, qui d'ailleurs ne dérogeait en aucune façon à la loi fondamentale? Le Conseil de l'empire aurait dû passer par-dessus toutes les difficultés, persister dans sa première déclaration et proclamer empereur le grand-duc Nicolas, même malgré lui, à moins qu'il ne renonçât à son tour, ce qui eût donné ouverture aux droits de son fils, le grand-duc Alexandre Nikolaïévitch, et, après lui, à ceux du grand-duc Michel, le plus jeune des fils de Paul Ier. Que sera-ce si Constantin accepte maintenant la couronne en disant: « Je n'en voulais pas, j'y avais expressément renoncé et je n'y songeais plus; mais on me proclame à mon insu, on me prête hommage, la nation me demande: eh bien! sa volonté sera ma loi? » Sans doute, le grand-duc Nicolas, quoiqu'il ne soit peut-être pas, comme le grand-duc Michel, un admirateur absolu de son frère aîné, a cependant trop bonne idée de ce dernier pour craindre un instant qu'il puisse

être induit à manquer à sa parole; mais connaît-il tous les replis du cœur humain? D'ailleurs, en tout état de cause, peut-il croire qu'un serment auquel on astreint tout un peuple soit une bagatelle sans conséquence? Tout au moins n'est-ce pas la pusillanimité qui le fait agir ainsi, car ces princes russes sont courageux et ardens; mais qui sait cependant s'il n'appréhendait pas les dispositions de l'armée qu'on dit peu favorables à son égard, ou même celles du peuple dont il n'est certainement pas aimé? Alors il aurait fait ce raisonnement : Si Constantin, fidèle à sa promesse, la confirme librement et publiquement, personne, de ce moment, n'aura plus d'objection à faire; je serai l'héritier légitime, et ma conduite loyale neutralisera le mauvais vouloir du plus grand nombre. Ou bien s'agirait-il pour lui de rendre hommage au principe de légitimité dont Alexandre, le fondateur et l'âme de la Sainte-Alliance, s'était fait un des plus zélés champions? Agit-il enfin par pure générosité, par une exquise délicatesse de sentimens, un amour fraternel sans bornes?... Je m'y perds, et les personnes mêmes qui connaissent le grand-duc ne savent à quelle opinion s'arrêter.

« Quoi qu'il en soit, on se fait ici maintenant à demi-voix, et dans les cercles intimes, mille questions au sujet du nouvel empereur. Quel système va-t-il suivre? Araktchéïef, avec ses auxiliaires les Magnitzki, les Rounitch, etc., conservera-t-il son influence; et, au cas contraire, que va-t-il devenir? Constantin se souviendra-t-il des circonstances auxquelles il a dû son nom, et qui, depuis son enfance, ont fait attacher des officiers grecs à sa personne? Et que fera-t-on de la princesse de Lowicz? Sera-t-elle impératrice? Mais une Polonaise peut-elle régner en Russie, et une catholique peut-elle être l'épouse du chef temporel

de l'Église orthodoxe? Il n'y a encore de réponse à toutes ces questions qu'en ce qui concerne le curateur obscurantiste de l'université de Kasan : M. Magnitzki a déjà été obligé, dit-on, de quitter la capitale et de se retirer au siége de la circonscription académique, où ses fonctions devraient le retenir, mais où rien n'a pu le fixer, car il a une autre tâche à remplir : celle de courir sus au carbonarisme qu'il rêve jour et nuit, et dont il croit reconnaître partout les indices. Le général Araktchéïef, chef suprême des colonies militaires et *factotum* sous Alexandre, paraît être dans l'indécision : il s'était d'abord placé à l'écart, mais il reparaît maintenant. Le comte de Nesselrode parle aussi de se retirer dans ses terres ; en effet, il représente la politique de la Sainte-Alliance, et il s'agit de voir si elle doit rester en faveur. Bref, on est dans l'incertitude sur toutes choses.

« Le règne de Constantin, s'il doit s'ouvrir, peut devenir salutaire à la Russie ; son caractère même, bouillant, colère, absolu, peut produire des effets heureux. On conçoit qu'il est impossible que le regard d'un homme embrasse toutes les parties de ce vaste empire ; l'administration intérieure et la justice, souvent en de mauvaises mains, ne sont pas assez surveillées ; les agens supérieurs, n'ayant guère de contrôle à craindre, font ce que bon leur semble et agissent à leur propre tête ; en véritables satrapes, ils tyrannisent leurs subordonnés, vendent la justice et la dénient à ceux qui sont hors d'état de l'acheter. Sous le défunt empereur, ils couraient peu de risques d'être découverts, et, s'ils l'étaient, la douceur du monarque, leurs relations de familles, les moyens de corruption qu'ils possédaient, et auxquels même les membres des grands corps de l'État sont accessibles, dit-on, les hautes protections qu'ils se conciliaient ainsi ou de toute autre manière, étaient autant de

boucliers dont ils espéraient se couvrir pour échapper à la punition encourue. Il n'en serait plus de même sous un monarque sévère et dur, en même temps que juste; celui-ci ne serait peut-être pas plus attentif à tous les détails de l'administration, qu'il n'est pas donné au maître de toute une moitié de l'Europe de connaître par lui-même, mais dont les souverains de nos pays d'Occident peuvent se rapporter à l'intégrité de leurs principaux délégués; cependant il surprendrait quelquefois les méchans ou les tiendrait en respect par la terreur qu'inspirerait son nom; il mettrait le doigt sur bien des plaies honteuses et rejetterait sans ménagement les membres gangrenés; il ferait une guerre acharnée aux abus et serait implacable pour les concussionnaires et les prévaricateurs. Quand même l'administration en général resterait négligée, il y aurait au moins un frein aux malversations, aux violences, aux dénis de justice, aux iniquités de toute espèce dont cet empire fournit incessamment des exemples.

« En résumé, après un long espace de temps où rien n'a été fait, on verrait peut-être remonter les rouages du mécanisme politique; la routine serait troublée dans son tranquille état de possession; une impulsion nouvelle, vigoureuse, viendrait porter la vie là où une longue stagnation présentait l'image de la mort. »

« Peut-être n'en serait-il pas de même si Nicolas était monté sur le trône. Jeune encore et sans beaucoup d'expérience, il n'oserait peut-être pas entrer dans la carrière des réformes et des innovations; il se contenterait de marcher sur les traces de son frère et prédécesseur, qu'il s'est habitué à regarder comme un modèle de toute perfection. Ce frère, il ne jure que par lui; il ne connaît d'autre système que le sien; il a appris à aimer ce qu'il aimait, à estimer ce

qu'il distinguait, à repousser tout ce qui n'avait pas son approbation. On ne lui connaît pas de grands moyens; on assure que ses études, privées de direction morale, n'ont rien eu de bien sérieux, quoique ayant eu pour témoin sa mère, femme d'un grand sens et d'une volonté ferme; et telles étaient, dit-on, à Gatchina, les dispositions de Nicolas et de Michel, son frère et condisciple, qu'il fallut bien des fois toute l'autorité que cette princesse exerce sur ses enfans, pour que celle des maîtres ne fût pas trop longtemps méconnue (*). »

En reprenant le fil de notre récit, nous nous transporterons à Varsovie, ville fastueuse, jadis animée des mouvemens convulsifs d'une liberté mal comprise, mais assez

(*) On n'est pas plus mauvais prophète que l'auteur ne l'a été dans cette partie de son journal; l'horoscope qu'il a tiré du grand-duc Nicolas a été complétement démenti par l'événement : aussi l'aurait-il enseveli dans un profond oubli s'il n'avait consulté que son amour-propre. De plus, pour un écrivain qu'on a accusé d'être « *in petto* historiographe de Russie, » c'est sans doute agir maladroitement que de rappeler un semblable jugement. Mais, en le relisant, il nous a semblé que ce témoignage, tout à fait contemporain, d'un jeune voyageur, candide et impartial, pouvait avoir quelque intérêt aux yeux de l'historien futur, et ce seul motif nous a déterminé à lui accorder ici une place. C'est bien réellement, nous l'affirmons, l'extrait d'un journal écrit à Saint-Pétersbourg et à Moscou au fur et à mesure des événemens, que nous mettons sous les yeux du lecteur : extrait un peu arrangé quant à la forme, et surtout abrégé, mais non certes fabriqué après coup. En quittant la Russie, après un séjour de quatre ans, nous avons eu la précaution de nous faire passer ces papiers assez volumineux, par une voie diplomatique : non que nous eussions, pour notre personne, les craintes auxquelles M. de Custine a été si longtemps en proie, mais pour être sûr de ne rien laisser entre les mains de MM. les visiteurs de la frontière. Ces papiers sont la base de notre travail. Toutefois, en commençant ce livre, nous n'avions nullement l'idée de les utiliser autrement que comme renseignemens, après les avoir laissés vingt ans en portefeuille; mais dans l'intérêt même de notre narration, nous avons ensuite cru devoir faire une exception en faveur de quelques extraits. Le lecteur jugera s'ils n'auraient pas plutôt mérité de partager le sort de tout le reste.

tranquille au moment dont nous parlons, comprimée, abattue, et cachant sous les voiles les plus épais quelques sourdes menées qui l'agitaient encore. Car, au fait, sa population, naturellement plus nombreuse qu'aujourd'hui, n'était pas pour la Russie beaucoup plus affectionnée, quoique Constantin imaginât tous les jours quelque embellissement, quoiqu'on fît tout pour animer le commerce, pour doter l'université des plus riches collections et pour relever la valeur déchue des propriétés ; enfin, quoique l'empereur Alexandre, lors de sa récente visite, se fût montré gracieux et eût pris congé de la diète, le 13 juin, par ces paroles bienveillantes : « Je vous quitte à regret, mais satisfait de vous avoir vus travailler au vrai bien de la nation. » Tout en rongeant son frein, cette population en général était calme ; la satisfaction de ses intérêts matériels lui avait donné le change sur l'absence de toutes garanties contre les empiétemens du pouvoir, et, à en juger d'après les apparences extérieures, on aurait cru les susceptibilités toujours respectables de la dignité nationale assoupies chez ce peuple tombé sous le joug de ses anciens rivaux. Grâce à Constantin, maître d'exercices passionné, on avait une armée nationale admirable : si pour le grand-duc, qui en réunissait tous les jours des détachemens auxquels il n'épargnait aucune espèce de fatigue, elle était un agréable passe-temps, d'un autre côté, elle flattait le sentiment patriotique des Polonais et leur offrait une sorte de consolation dans leur malheur.

A l'époque dont nous parlons, le césarévitch, à peine de retour d'un voyage à Dresde, avait reçu la visite du grand-duc Michel, son plus jeune frère et son admirateur décidé. Naturellement, il fit fête à son hôte ; il ne se borna pas aux *revues où paradait cette* armée polonaise, sa création et dont

il était si fier; des réjouissances de toute espèce se succédèrent, et l'on était tout au plaisir, dans l'intérieur du Belvédère, habituellement silencieux, lorsque arrivèrent de Taganrog des nouvelles inquiétantes au sujet de la santé de l'empereur. Les princes passèrent quelques jours dans l'anxiété, mais la fatale issue de sa maladie fut connue d'eux dès le 7 décembre au soir, c'est-à-dire environ 36 heures plus tôt qu'à Saint-Pétersbourg (*). Un courrier arrivé directement à Varsovie avait apporté les dépêches du baron de Diebitsch et du prince Volkonski. Frappés dans leurs plus chères affections, les deux frères eurent au moins la consolation d'en épancher l'expression sincère dans le sein l'un de l'autre ; personne ne fut admis en leur présence, et Constantin, malgré la régularité de ses habitudes, resta près de deux jours renfermé dans ses appartemens.

Cependant le 8 décembre (26 novembre), d'accord avec lui-même, il écrivit à sa mère, l'impératrice Marie. Dans sa lettre, après avoir parlé de leur perte commune comme il convient à un frère et à un chrétien, il rappelle l'acte de renonciation autrefois souscrit par lui, ainsi que l'acceptation de cet acte par l'empereur, lequel lui avait adressé à ce sujet un rescrit qui devait rester déposé entre les mains du prince « sous le sceau du secret jusqu'au décès de S. M. », et dont il joint à sa lettre « une copie vidimée ». — « Habitué dès mon enfance, disait-il dans sa missive (**), à « accomplir religieusement la volonté tant de feu mon père, « que du défunt empereur, ainsi que celle de V. M. I., *et me* « *renfermant maintenant encore dans les bornes de ce principe,* « je considère comme une obligation de céder mon droit « à la succession, conformément aux dispositions de l'acte

(*) La nouvelle arriva même plus tôt à Berlin qu'à Saint-Petersbourg.
(**) *Journal de Saint-Petersbourg*, 1825, n° 152.

« de l'empire sur l'ordre de succession dans la famille im-
« périale, à S. A. I. le grand-duc Nicolas et à ses héritiers. »
De ce passage, déjà partiellement cité plus haut, il résulte, selon nous, avec évidence, que c'est par déférence pour des volontés supérieures que le césarévitch agit dans cette affaire, à son origine ; mais l'ayant fait alors de son plein gré, sans contrainte, il s'en tient aujourd'hui à la résolution prise. Aussi ajoute-t-il vers la fin de la même lettre : « Après
« avoir ainsi exprimé *mes sentimens aussi vrais qu'inébran-*
« *lables,* je me mets aux pieds de V. M. I., en La priant
« très humblement d'honorer d'un bienveillant accueil la
« présente lettre, et de m'accorder la grâce d'en faire noti-
« fier le contenu à qui il appartient, pour être mis à exé-
« cution, ce qui réalisera dans toute sa force et toute son
« étendue la *volonté* de S. M. l'empereur, mon défunt sou-
« verain et bienfaiteur, ainsi que l'*assentiment* de V. M. I. »

A la même date, Constantin fit à Nicolas des communications semblables, s'en référant pour les détails à ce qu'il venait de mander à son auguste mère, qu'il avait priée, disait-il, « de faire connaître à qui il appartient, *son inébran-*
« *lable volonté à cet égard,* afin qu'elle soit dûment mise à
« exécution. » La lettre continue ainsi : « Après cette décla-
« ration, je regarde comme un devoir sacré de prier très
« humblement V. M. I., qu'Elle daigne accepter de moi
« tout le premier mon *serment de sujétion et de fidélité,* et
« me permettre de Lui exposer que n'élevant mes vœux
« vers aucune nouvelle dignité, ni aucun titre nouveau, je
« désire conserver seulement celui de césarévitch, dont
« j'ai été honoré pour mes services par feu notre père. —
« Mon unique bonheur sera toujours que V. M. I. daigne
« agréer les sentimens de ma plus profonde vénération et
« de mon dévouement sans bornes, sentimens dont j'offre

« comme gages plus de trente années d'un service fidèle e
« du zèle le plus pur qui m'a animé envers LL. MM. les
« empereurs, mon père et mon frère, de glorieuse mé-
« moire. C'est avec ces mêmes sentimens que je ne cesserai,
« *jusqu'à la fin de mes jours,* de servir V. M. I. et ses des-
« cendans *dans mes fonctions et ma place actuelles.* »

Chargé de ces importantes dépêches, le grand-duc Michel quitta aussitôt Varsovie, pour voler dans les bras de leur mère : le 13, il arriva à Pétersbourg. Une distance de 312 lieues sépare les deux villes. Rien n'était plus clair, plus décisif que les documens dont le prince était porteur; et cependant, après tout ce qui avait été fait dans l'intervalle, ils jetèrent la famille impériale dans une nouvelle perplexité. Heureusement l'esprit ferme et lucide de Nicolas lui dicta bientôt la conduite qu'il devait tenir dans cette complication d'embarras. Il ne changea rien à sa détermination. « Quelque décisifs que fussent ces actes, est-il dit dans le
« manifeste d'avénement, et quoiqu'ils prouvassent jusqu'à
« l'évidence que la résolution de S. A. I. était constante et
« irrévocable, Nos sentimens et *l'état même de l'affaire,*
« Nous ont porté à différer la publication desdits actes jus-
« qu'à ce que S. A. I. eût manifesté *ses volontés* relative-
« ment au serment que nous lui avions prêté ainsi que tout
« l'empire. »

En même temps, Nicolas pria son frère Michel, après quelques courts instans de repos, de retourner à Varsovie pour expliquer au césarévitch la conduite qu'on avait tenue usqu'alors. Provisoirement, aucune publication ne fut faite Pétersbourg. Le prince repartit en effet, mais il n'alla as jusqu'au terme du voyage : ayant rencontré à Dorpat, Livonie, l'homme de confiance porteur de la réponse te par Constantin aux premières notifications et ayant

appris de sa bouche que les résolutions du césarévitch étaient invariables, il revint sur ses pas et arriva encore assez tôt pour prendre part aux graves événemens dont la capitale était devenue le théâtre.

Après le départ de son plus jeune frère, Constantin paraît s'être retranché dans un silence profond et avoir attendu les ordres de Pétersbourg, n'osant pas prendre l'initiative de la proclamation d'un nouveau règne. Ainsi, quoique le mot d'ordre se donnât à Varsovie, tout y resta pareillement en suspens. On ne connaît pas la teneur de la lettre de Nicolas arrivée au Belvédère vers le 14 décembre, ni la réponse que le césarévitch y fit; il reçut également le 14 la communication du Conseil de l'empire et celle du Sénat. Sans accepter la qualification de Majesté Impériale que lui donnait l'envoyé, il rompit le cachet du premier paquet, lut la lettre du président prince Lapoukhine, et y répondit, le 15, de manière à couper court à toute autre manifestation en sa faveur. Quant au second paquet, y voyant aussi cette adresse : « A Sa Majesté l'empereur, » il ne voulut pas même l'ouvrir, disant que ce n'était pas à lui qu'il était destiné; il le renvoya non décacheté, et adressa une réprimande au prince Labanof-Rostofski. « Comme il « appert des documens ouverts..., lui écrivit-il, (*) que « par la haute volonté de feu S. M. l'empereur, le grand-« duc Nicolas a été désigné comme successeur au trône, le « Sénat dirigeant, comme conservateur de la volonté de « feu S. M..., *aurait dû* et devra la mettre à exécution. » Que pouvait-il faire de plus? Aller lui-même à Saint-Pétersbourg, dira-t-on peut-être? mais, en prenant ce parti, était-il sûr de ne pas augmenter les difficultés; n'y avait-il

(*) *Voir* Lesur, *Annuaire pour* 1825, Appendice, p. 75.

aucun danger à se montrer aux habitans de la capitale dans un semblable moment? n'y en avait-il aucun d'abandonner Varsovie? D'ailleurs rien ne présageait d'une manière certaine l'explosion immédiate d'une révolte à Saint-Pétersbourg.

L'interrègne, chose inouïe, durait depuis trois semaines. Mais le 24 décembre, Nicolas avait appris tout ce qu'il avait désiré savoir avant d'accepter le sceptre pour lui-même; alors toute hésitation cessa en lui : la volonté de la Providence s'était manifestée, toute idée de danger fit place à l'idée du devoir. L'héritier d'Alexandre s'assit sur le trône de ses pères et notifia son avénement à Constantin, de même qu'il se disposa à le notifier aux peuples de sa domination (*).

(*) On assure qu'il fallut rappeler le courrier dépêché à Berlin pour notifier l'avénement de Nicolas à son beau-père, le roi de Prusse, et auquel on avait, par mégarde, délivré un passe-port au nom de l'empereur Constantin.





CHAPITRE QUATRIÈME.

AVÉNEMENT DE NICOLAS Ier ; RÉVOLTE MILITAIRE A SAINT-PÉTERSBOURG.

L'empereur Nicolas date son règne du 1er décembre 1825, jour de la mort de son frère Alexandre ; toutefois, ce règne ne commença en réalité que le 24, où fut signé, mais non pas encore publié, le manifeste d'avénement. Cette pièce remarquable dont nous avons déjà donné plusieurs extraits, était rédigée, dans l'original russe, avec un rare talent. On l'a attribuée au conseiller privé Spéranski (*), et l'on a assuré qu'en outre elle fut retouchée par le célèbre historien Karamzine ; l'empereur lui-même aurait pris une grande part à sa rédaction.

Après avoir rendu compte de la situation où l'on se trouvait, déploré en termes touchans la mort d'Alexandre, et

(*) Nous consacrerons à ce personnage, d'une haute distinction, une notice dans les Notes et Éclaircissemens du volume suivant.

discuté brièvement les actes en vertu desquels la succession lui appartenait, Nicolas continuait ainsi :

« En conséquence de tous ces actes et d'après la loi fon-
« damentale de l'empire sur l'ordre de succession, le cœur
« plein de respect pour les décrets impénétrables de la Pro-
« vidence qui Nous conduit, Nous montons sur le trône de
« Nos ancêtres, sur le trône de l'empire de toutes les Rus-
« sies, et sur ceux du royaume de Pologne et du grand-
« duché de Finlande, qui en sont inséparables, et ordon-
« nons :

« 1° Que le serment de fidélité soit prêté à Nous et à No-
« tre héritier, S. A. I. le grand-duc Alexandre (*), Notre
« fils bien-aimé ;

« 2° Que l'époque de notre avénement au trône soit da-
« tée du 19 novembre (1er décembre) 1825.

« Enfin, Nous invitons tous Nos fidèles sujets à élever
« avec Nous leurs ferventes prières vers le Tout-Puissant,
« pour qu'il Nous accorde la force de supporter le fardeau
« que sa sainte Providence Nous a imposé ; qu'il Nous sou-
« tienne dans Nos fermes intentions de ne vivre que pour
« Notre chère patrie, et de marcher sur les traces du mo-
« narque que Nous pleurons. Puisse Notre règne n'être
« qu'une continuation du sien, et puissions-Nous accomplir
« tous les vœux que formait pour le bonheur de la Russie
« celui dont la mémoire sacrée nourrira en Nous le désir
« et l'espoir de mériter les bénédictions du Ciel et l'amour
« de Nos peuples. »

Langage noble et pieux dont nul n'a le droit de révo-

(*) Né le 29 avril 1818, l'aîné de tous les enfans de Nicolas, et alors encore fils unique, car le grand-duc Constantin, ce jeune amiral qu'on a vu naguère au port de Toulon, naquit seulement le 21 septembre 1827. C'est seulement en 1831 qu'Alexandre Nikolaïévitch reçut, de son père, le titre de césarévitch, que son oncle Constantin Pavlovitch avait porté jusqu'à sa mort.

quer en doute la sincérité; langage modeste en même temps, car l'empereur Nicolas, comme il l'a certainement reconnu depuis, pouvait mieux faire que de suivre les traces de son prédécesseur en tout ce qui concerne le gouvernement intérieur de ses états. Mais toute la famille d'Alexandre était animée pour lui d'un respect presque religieux; elle lui avait voué une admiration sincère. Peut-être aussi, en tenant ce langage, son héritier ne pensait-il qu'à la première période du précédent règne, période dont la seconde n'a pas tenu les promesses. Puisse-t-il n'en pas arriver de même du sien dont vingt ans sont déjà derrière nous! La carrière de Nicolas a déjà dépassé un demi-siècle : puisse-t-il, dans les années qui lui seront encore départies, ne pas démentir, comme Alexandre, les pronostics tirés des actes, des paroles, qui ont signalé son avénement, et ne pas donner gain de cause à ses détracteurs, en ralentissant sa vigilance, en se laissant vaincre par les difficultés, en permettant que l'opposition use son courage! De ce courage dépend tout l'avenir de la Russie, et des espérances infinies s'y attachent, quoi qu'en disent les hommes de parti qui ne voient en Nicolas que l'oppresseur de la Pologne. Plus peut-être que son héritier présomptif, dont le caractère aimable n'est pas, dit-on, assez fortement trempé (*), il est capable de remplir la mission dévolue aux autocrates moscovites de notre temps, et de lutter contre ces vieux usages, ces vieilles résistances, qui, appuyés sur une bureaucratie routinière et sans moralité, empêchent toute amélioration, et laissent le pays au bord d'un abîme.

(*) On assure que le grand-duc Alexandre Nikolaïévitch dit un jour d'un air mélancolique et soucieux : « C'est une grande tâche que de gouverner un peuple. » Son frère Constantin l'entendit et se hâta, dit-on, de lui faire cette réponse: « S'il n'y a que cela qui vous tourmente, dites-un mot, mon frère, et je vous déchargerai de cette tâche-là. » Même aujourd'hui, ce grand-duc n'a pas vingt ans!

La Providence semble avoir eu et avoir encore de grandes vues sur Nicolas, car il a dû apprendre l'art difficile de régner, à la plus rude mais à la plus salutaire des écoles, celle du malheur. Aucune espèce d'épreuves ne lui fut épargnée. Les clameurs de la révolte et le sifflement lugubre de la mitraille saluèrent son avénement; et s'il étouffa la guerre civile dès sa naissance, d'abord en 1825, puis encore en 1832 au sein des colonies militaires, il ne put empêcher que la guerre étrangère n'éclatât bientôt sur plusieurs points des frontières avec des chances incertaines; il fut témoin de la chute d'un de ses alliés politiques, après avoir acquis la preuve du mauvais vouloir d'un autre dont le cabinet de Saint-Pétersbourg avait jusqu'alors docilement suivi les instigations; l'incendie couvrit de ruines plusieurs de ses villes les plus florissantes, Abo, Toula, Kasan, et finit par dévorer sa propre demeure, ce Palais d'Hiver qu'il rebâtit miraculeusement en un an; la Pologne s'insurgea, et, même après avoir été réduite à grand'peine, resta pour lui un cruel embarras dont il résolut de finir personnellement, sans le léguer à son successeur; le choléra-morbus exerça d'horribles ravages dans tout l'empire; des disettes répétées en affamèrent les provinces méridionales; des écrivains, même indigènes, et dont l'un éleva le pamphlet à la hauteur d'un oracle de Thémis, s'attaquèrent à l'honneur du souverain, en mettant aussi à nu toutes les plaies secrètes de son empire; enfin, le père de famille lui-même, d'ailleurs si heureux et sans doute toujours digne de l'être, ne resta pas plus à l'abri des traits acérés de l'esprit de dénigrement que des atteintes plus directes du sort, frappant à coups redoublés sur des têtes chéries (*).

(*) Nous pourrions ajouter que tout récemment encore (décembre 1846),

Le temps n'est pas encore venu de dire jusqu'à quel point Nicolas, éclairé par de tels avertissemens, a compris la gravité de sa tâche. C'est une charge d'âmes redoutable que la mission de présider aux destinées d'un empire incommensurable, théâtre futur d'une nouvelle phase de développement de notre espèce, et où, dès aujourd'hui, soixante millions d'hommes invoquent les bienfaits de la civilisation. Le frère d'Alexandre l'a compris, on n'en saurait douter ; aussitôt arrivé au trône, il s'est mis à l'œuvre, et s'est engagé avec un rare courage dans cette carrière semée d'écueils. S'il ne s'en laisse pas détourner, s'il redouble d'ardeur, s'il jette hardiment les bases de l'édifice à élever et qui portera cette inscription : *Des institutions et des mœurs*, son nom restera environné des bénédictions du peuple moscovite, qui, bien loin de lui imputer à crime la cruelle dénationalisation de la Pologne, l'y a poussé au contraire par ce cri farouche : « Haine pour haine, sang pour sang, mort à notre ennemi séculaire et irréconciliable ! » Bien plus, la postérité tout entière, plus équitable que les contemporains, parce qu'elle voit les choses de plus loin et de plus haut, parce qu'à côté d'un mal elle en trouve souvent la compensation, dédommagera peut-être Nicolas du décri où l'ont fait tomber dans toute une moitié de l'Europe les pénibles embarras d'une situation dont il a moins été l'auteur que la victime ; elle fera sa part à la nécessité, et à cette Némésis providentielle qui venge le crime des pères, non-seulement

lorsqu'il venait à peine de recevoir la nouvelle du décès, à Vienne, de la jeune grande-duchesse Marie Mikhaïlovna, Nicolas a manqué de trouver lui-même la mort dans le Niémen, près de Kovno, sous la glace, non suffisamment affermie, qui couvrait le lit de ce fleuve. Les roues avaient déjà brisé la glace ; la voiture commençait à s'enfoncer, lorsque le monarque, du haut du siége du cocher, où il s'était réfugié, parvint, par un grand effort, à sauter sur le rivage.

sur leurs enfans, mais souvent encore sur les générations éloignées.

La journée du 24 décembre, où fut signé au Palais d'Hiver, désormais la résidence du jeune couple élevé au trône (*), le manifeste d'avénement, fut passée en méditations et en conférences. On recueillit les avis de divers personnages successivement appelés ou réunis en conseil. La situation était critique, on le savait bien, car, en attendant l'arrivée du chef de l'état-major général, les lettres de Taganrog avaient fait connaître au gouvernement toutes les fâcheuses révélations qui avaient accablé le monarque mourant et répandu la consternation autour de lui. On attendait avec inquiétude des nouvelles de Kief, où le général Diebitsch, de sa propre autorité, avait envoyé l'aide de camp général Tchernychef avec la mission délicate de faire arrêter le colonel Pestel, âme du complot qui se tramait dans l'armée, ainsi que plusieurs autres des principaux conjurés. A cette occasion, une insurrection pouvait éclater dans la Petite-Russie, généralement peu sûre, et où le volcan grondait sous terre. Dans la capitale même, on ne se croyait pas si près du danger ; mais néanmoins il y avait à prendre encore à la hâte mille mesures de précaution, telles qu'un changement de règne, dans les circonstances données, les commandait ; il y avait à remplir des devoirs pénibles de toute nature.

Rien ne transpira ce jour-là, aucune communication ne

(*) Jusqu'alors Nicolas, avec sa famille, avait habité son petit palais d'Anitchkof, dans la Perspective de Nevski, et y avait vécu fort retiré. Ce fut là leur temps de bonheur. Quand il fallut aller habiter le Palais d'Hiver, lors de l'avénement de Nicolas au trône, on assure qu'il dit à son épouse, en l'embrassant : « Ma chère, nos beaux jours sont passés ! » Toutefois ce joli palais resta le sanc-

fut faite au public, s'il est permis d'appliquer ce mot à un état social où tout est secret, où personne n'a l'air de regarder comme siennes les affaires de tous, où la plénitude de la soumission individuelle semble exclure l'idée et le sentiment de la communauté. Tous attendaient avec anxiété que le nouveau maître parût, sans se douter encore de cette seconde phase de l'interrègne, conséquence d'hésitations bien naturelles, il est vrai, mais possibles seulement sous un régime où, à la faveur des distances, toute nouvelle importune peut immédiatement être étouffée. Enfin, dans la soirée du lendemain, 25 décembre, le Conseil de l'empire fut convoqué, et il prêta alors à l'empereur Nicolas I[er] Pavlovitch le serment de fidélité refusé par le prince quinze jours auparavant. La séance à laquelle furent admises plusieurs personnes de distinction étrangères au conseil, dura jusqu'à deux heures de la nuit; à sept heures, les deux autres grands corps de l'état, le Sénat et le Saint-Synode remplirent les mêmes formalités; et quand le jour parut, Pétersbourg apprit à quelles mains le sort de l'empire était définitivement commis.

C'était le 26 décembre, désormais un jour de deuil dans les annales russes. Encore la veille, au moment où le Conseil de l'empire se réunissait, l'empereur avait reçu une révélation sur ce qui se préparait au sein même de sa capitale. Une lettre du sous-lieutenant Rostoftsof lui avait appris qu'un complot était près d'éclater et que la garde était vivement travaillée depuis deux jours (*). En conséquence, on n'osa pas réunir ce corps le 26, mais on décida que la

tuaire de la famille, le théâtre des joies intimes, une retraite chérie pour jouir de quelques momens de repos et de recueillement.

(*) Les conjurés avaient connaissance de cette révélation ; ils en concluaient ceci : « Les fourreaux sont brisés, nous ne saurions plus cacher nos sabres. » (Voir le *Rapport de la commission d'enquête*, p. 103). Jacques Rostoftsof, déjà

prestation du serment aurait lieu le matin même dans la caserne de chaque régiment. On n'attendit pas qu'on eût eu le temps de répandre le manifeste; circonstance fâcheuse, car cette surprise faite à tant d'hommes bien intentionnés, mais ignorans, cette brusquerie avec laquelle on annulait un serment pour en exiger un autre, éveilla beaucoup de soupçons et parut un piége tendu à la crédulité. Une idée plus heureuse fut celle de changer encore dans la nuit la garde du Palais d'Hiver. On fit venir à la place des grenadiers du corps, contre lesquels on avait de graves motifs de suspicion, un détachement du régiment de Finlande assez nombreux pour doubler tous les postes; puis, dans la journée, on y joignit encore le bataillon des sapeurs de la garde.

Le palais ressemblait à une citadelle; sans cette précaution, des malheurs incalculables seraient arrivés. Le danger était plus grand qu'on ne l'imaginait. Les conjurés, il est vrai, n'étaient pas préparés à agir dans la capitale de l'empire, ni dès cet instant; mais la vacance du trône et les hésitations qui la prolongeaient outre mesure, leur parurent une occasion trop favorable pour ne pas la saisir immédiatement. Ils ne comptaient pas dans leurs rangs beaucoup d'hommes à grande fortune, car les Russes sont bons calculateurs, et les grands propriétaires s'étaient bien gardés d'entrer dans un complot longuement préparé, très chanceux, et d'ailleurs menaçant pour la propriété même. Néanmoins les affidés étaient nombreux, et ils tenaient en partie à des familles puissantes; le concours d'officiers généraux, parmi lesquels on en cite des plus notables, leur était pro-

colonel en 1835, puis général, fut nommé, le 19 avril de cette même année, chef-adjoint de l'état-major de la direction supérieure du corps des Pages, des corps de Cadets de l'armée et du régiment noble. Krylof, dans sa vieillesse, se lia d'amitié avec lui, et le général Rostoftsof devint l'exécuteur testamentaire du célèbre fabuliste russe, mort en novembre 1844.

mis; eux-mêmes, colonels, majors, officiers de tous grades, étaient répandus dans la plupart des régimens de la garde impériale, surtout dans les équipages de la marine qui en dépend, dans les Grenadiers du corps, dans le régiment de Moscou et dans celui d'Izmaïlof, dont le grand-duc Nicolas avait été, et dont l'empereur était encore le chef nominal. L'incendie une fois allumé, nul ne pouvait prévoir jusqu'où s'étendraient ses ravages.

Il nous faudra remonter à l'origine du complot, faire connaître les sociétés secrètes où il avait son point d'appui, ainsi que la principale division de ces dernières en Société *du Nord* et Société *du Midi*, et, s'il est possible, en expliquer le but dans un pays où l'obéissance passive aux ordres du tsar est pour ainsi dire un article de foi; enfin, pénétrer les projets contradictoires de tant d'hommes égarés, les uns fidèles à cette imitation servile de l'étranger qui tient lieu aux Russes de conceptions propres et originales, les autres dévorés d'ambition et se faisant de leur libéralisme emprunté, un manteau qui couvrait le relâchement des mœurs, la frivolité de l'esprit, et le travail intérieur des passions désordonnées. Pour le moment, suivons la marche des événemens et faisons assister le lecteur, comme nous avons assisté nous-même, à la levée de boucliers à laquelle la Société du Nord se laissa entraîner, le 26 décembre, à Saint-Pétersbourg. Toutefois, auparavant, il importe de faire connaissance avec les trois principaux agens de cette société, Conrad Ryléïef, Serge prince Troubetzkoï et Eugène prince Obolenski.

De ces trois tribuns, Obolenski était le plus fougueux, Ryléïef le plus ferme et le plus prudent, Troubetzkoï le plus important par ses relations.

En effet, ce dernier appartenait à cette famille ancienne

et nombreuse dont un des membres, après avoir concouru à délivrer sa patrie du joug des Polonais, a pu jadis élever ses vœux jusqu'à la hauteur de la couronne des tsars (*). Un de ses cousins était aide de camp général de l'empereur (**). Lui-même, longtemps nécessiteux, avait amélioré son état de fortune en épousant une des filles du comte Laval (***), et, par ce riche mariage, il était devenu beau-frère du comte de Lebzeltern, alors ministre plénipotentiaire d'Autriche à la cour de Russie, et neveu de la princesse Bélocelski-Bélozerski, qui fut depuis dame d'honneur. Par sa sœur Élisabeth, il était beau-frère du comte Serge Potemkine (****), descendant d'un cousin du célèbre favori de Catherine II. La carrière des honneurs était ouverte devant lui : déjà il était colonel d'état-major attaché au 4e corps d'armée, et il venait d'être nommé gouverneur militaire de Kief. La libéralité impériale l'avait mis à même, peu de temps auparavant, de faire à Paris un séjour utile à son instruction. Au reste, le prince Troubetzkoï était un homme

(*) Nous parlons de lui dans notre travail sur la maison des Romanof. Voir la note 2 aux Notes et Éclaircissemens du présent volume.

(**) Ce prince Troubetzkoï (Vassili Serghéïévitch) fut envoyé à Berlin pour notifier au roi de Prusse la mort d'Alexandre et l'avénement de Nicolas. Il est aujourd'hui général de la cavalerie, sénateur, etc. L'armée russe compte dans son sein d'autres membres de cette famille issue du sang de Ghédimine, grand-prince de Lithuanie; nous ne citerons plus que le gendre du prince de Wittgenstein qui était capitaine d'état-major lorsqu'il fut chargé, en 1826, de porter le bâton de feldmaréchal au sauveur de Saint-Pétersbourg dans la guerre de 1812.

(***) C'était un émigré français arrivé en Russie à la suite du prince de Condé, mais qui n'avait rien de commun avec les Montmorency. Le titre de comte lui fut accordé par Louis XVIII en récompense de services qu'il avait rendus à ce prince pendant son séjour à Mitau. Le comte Laval, marié à une princesse Belocelski-Bélozerski, occupait une position assez élevée dans le département des affaires étrangères, et avait, en outre, la mission d'extraire, pour l'empereur, des journaux français ce qu'ils contenaient de plus remarquable. Il est mort en 1846, et avait le rang de conseiller privé.

(****) On prononce *Patiomkine*.

désintéressé, doux, bon, laborieux et ami des lettres. Il se faisait généralement aimer. Avec plus de fermeté de caractère, avec des principes plus sévères et une instruction plus solide, c'eût été un homme remarquable ; mais où trouver cette réunion de qualités chez un peuple que Diderot a caractérisé dans ces termes d'une énergie un peu brutale : « Les Russes sont pourris avant que d'être mûrs ! »

Le prince Obolenski n'était pas d'une noblesse moins ancienne, car il descendait des princes apanagés de Tchernigof ; mais on sait déjà que le pompeux titre de prince, trop commun en Russie, où il passe du père à tous ses enfans, se trouve fréquemment lié à une fortune des plus modiques, et ne donne pas nécessairement l'idée de ces existences grandes et dignes, presque inséparables des titres élevés de la pairie d'Angleterre, comme autrefois de ceux de la haute noblesse de France. Obolenski, lieutenant dans la garde impériale et aide de camp du général Bistrom, qui en commandait l'infanterie, n'était pas plus riche que n'avait été Troubetzkoï ; comme lui, il était jeune, instruit, distingué. Une inimitié personnelle régnait depuis longtemps entre lui et l'empereur.

Enfin, Ryléïef, l'âme de l'association du Nord, n'était ni prince, ni riche, ni puissant ; simple noble (*), il était sorti du corps des Cadets avec une instruction médiocre, mais avec des idées arrêtées. Il ne voulut jamais accepter de traitement du gouvernement, et n'eut dans l'armée, qu'il quitta bientôt, d'autre grade que celui de sous-lieutenant.

(*) Nous ne savons s'il existait quelque lien de parenté entre lui et le général-major Ryléïef, grand-maître de la police, à Saint-Pétersbourg, sous Catherine II, plaisant personnage qui poussait le dévouement jusqu'à une servilité bouffonne. Un autre général-major Ryléïef, depuis lieutenant général, a reçu le grand cordon de Sainte-Anne, à l'occasion du couronnement de Nicolas.

Néanmoins, par principes et en vertu de cette idée des patriotes qu'il était de leur devoir de se dévouer aux fonctions judiciaires, afin qu'elles ne tombassent pas en des mains indignes, il accepta la place non rétribuée de secrétaire du tribunal criminel de Pétersbourg. Pour assurer son existence, il entra au service de la Compagnie américaine, grande association commerciale privilégiée, dont cette capitale était le siége. Au temps de la révolte, il en était secrétaire général, poste modeste, mais qui exigeait des capacités réelles. En effet, Ryléïef alliait la plus haute intelligence à toutes les qualités de l'homme de cœur. Ayant des principes plutôt que des passions, il agissait par réflexion, d'après des théories, des idées abstraites si l'on veut, mais avec désintéressement et comme pour remplir un devoir. Démocrate par penchant et grand admirateur de la constitution des États-Unis, il comprenait néanmoins parfaitement que cette constitution, qui suppose des citoyens plutôt qu'elle n'en forme, n'était point applicable à la Russie, dont la population, à défaut d'une bourgeoisie nombreuse, se divise en maîtres et en esclaves. Il admettait la monarchie qui, pour une société ainsi constituée, est l'unique arche de salut; mais la voyant absolue et sans frein, dans un temps où même les peuples habitués à l'ordre légal réclamaient, pour plus de garantie, une loi fondamentale; voyant l'arbitraire se perpétuer sur le trône et le servage dans les chaumières; ne trouvant autour de lui rien de ce qui constitue ailleurs la force des états, le sentiment vif de l'honneur dans les hautes classes, et, dans les autres, la dignité morale; remarquant avec humiliation que toutes les comparaisons tournaient au désavantage de sa patrie, il pensa qu'il fallait poser des limites à l'exercice de l'autorité souveraine et transformer l'autocrate en un empereur constitutionnel. Doux, humain,

ennemi des querelles et répugnant à l'effusion du sang, il savait cependant être ferme et impérieux quand les circonstances l'exigeaient. Un seul exemple le prouvera, et le lecteur nous pardonnera cette anticipation. Voyant le féroce Iakoubovitch s'obstiner à *frapper son coup* à la première occasion, Ryléïef le pria, le conjura même à genoux, d'attendre du moins un mois ou deux afin de ne rien compromettre; mais il fut à peine écouté. Alors, d'un air menaçant, il lui déclara qu'il saurait bien l'empêcher d'agir malgré eux, et qu'au besoin il le tuerait sur la place ou le dénoncerait au gouvernement (*).

Cette fermeté courageuse, ce caractère déterminé étonneraient dans un poète, si André Chénier et d'autres avant lui n'en avaient offert déjà l'exemple. Depuis plusieurs années, Ryléïef était connu comme l'une des espérances du Parnasse russe, et dans ses vers, chose inouïe dans son pays, même du vivant de Pouschkine, il avait osé déclarer qu'il était avant tout citoyen.

Ia né poëth, a graj'danine.

On ne peut lire sans émotion son poème prophétique de *Voïnarofski* où il se personnifie lui-même sous le nom de Mazeppa, mais en s'éclipsant par l'éclat qu'il prête à la figure poétique de son plus cher ami, Alexandre Bestoujef. En société avec cet ami, que nous retrouverons parmi les conjurés, Ryléïef avait d'ailleurs publié trois années de suite (1823-1825) un almanach russe fort estimé, l'*Étoile polaire* (*Sévernaïa Zvesda*); il aimait les lettres autant que son pays, et peut-être, si la politique ne l'avait perdu, se serait-il conquis une place dans le petit nombre des bons poètes russes.

Un concert parfait régnait entre ces trois hommes, très

(*) *Rapport*, p. 84, 85.

différens par le caractère, mais qui se complétaient en quelque sorte les uns les autres. L'association du Nord n'agissait que par eux.

Parmi leurs principaux auxiliaires, il faut nommer le lieutenant-colonel Batenkof, homme d'esprit, d'une imagination inquiète, ambitieux et entreprenant. N'ayant jamais fait partie d'aucune société secrète, il n'entra en relations avec celle du Nord qu'en automne 1825, sans doute à l'instigation de son amour-propre blessé, car il venait de perdre un emploi avantageux au conseil des colonies militaires. Un autre de leurs affidés, le capitaine Iakoubovitch, avait été exclu de la garde impériale en 1817, à cause de la part qu'il avait prise à un duel malheureux, et avait aussi gardé un profond ressentiment de cette disgrâce, au point de jurer vengeance à l'empereur. Ce projet, qui l'avait ramené de la Géorgie, où il servait dans le régiment des dragons de Nijni-Novgorod, le décida à se mettre à la disposition des conspirateurs aussitôt qu'on l'eut abouché avec eux (*). Un troisième était Pierre Kakhofski, lieutenant en retraite, simple instrument de crime comme Iakoubovitch, mais, comme lui, instrument sûr, pressé d'agir, avide de sang, et qui s'indignait des scrupules de ceux qu'il appelait dédaigneusement les philanthropes. Tel n'était pas le caractère des frères Bestoujef, hommes distingués, aimables et généralement aimés. Certes, ils n'étaient pas nés pour le crime : les sophismes et les faux raisonnemens étaient la seule voie par laquelle ils pouvaient y être conduits. Ils étaient fils du con-

(*) Lorsque Iakoubovitch apprit la nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre, il courut comme un furieux chez Ryléïef, et, s'élançant dans sa chambre, il s'écria en écumant de rage : « L'empereur est mort, vous me l'avez arraché, vous autres! » Ce tigre altéré de sang mourut en prison avant le jugement, de même que Batenkof et Boulatof; et, comme il ne laissa rien, l'empereur, nous sommes heureux de le dire, prit soin de ses filles.

seiller d'état actuel Bestoujef, professeur connu par des écrits sur des matières politiques, de celles, bien entendu, qui ne font pas ombrage au gouvernement. Sur les cinq frères, quatre faisaient partie du complot. Nous avons déjà parlé d'Alexandre Bestoujef, l'ami dévoué de Ryléïef dont il connaissait les plus secrètes pensées et dont il appuyait la périlleuse entreprise avec zèle et conviction. Agé de vingt-huit à trente ans, il était capitaine en second d'état-major aux dragons de la garde, et attaché comme aide de camp à la personne du duc Alexandre de Wurtemberg, successeur du prince d'Oldenbourg dans le poste de directeur général du corps des voies de communications (*). Doué d'une imagination vive et nourrie de lectures bonnes et mauvaises, il était avant tout littérateur, et s'était déjà fait une réputation par plusieurs ouvrages dont nous ne citerons que le *Voyage à Rével* (St.-Pétersb., 1821), composition légère, mêlée de prose et de poésie (**). Son frère Nicolas, poëte aussi et auteur des *Souvenirs de Hollande* (***), terre classique des marins qu'il avait visitée, était capitaine-lieutenant de vaisseau; le troisième frère, Michel, était capitaine en second dans le régiment de Moscou (garde impé-

(*) Ce frère de l'impératrice-mère, connu pour avoir commandé, en 1813, le siége de Dantzig, et dont le fils, le duc de Wurtemberg est aujourd'hui veuf de notre illustre princesse Marie, est mort à Gotha le 4 juillet 1833.

(**) Depuis son malheur, Alexandre Bestoujef a continué d'écrire sous le pseudonyme du Cosak Marlinski, et ses *Nouvelles et Récits*, publiés en 1834 (4 vol. in-12), l'ont placé au premier rang des conteurs de sa nation, plus riche dans cette branche de littérature que dans la plupart des autres. Car le Russe est conteur de sa nature et la fiction lui est familière. *Ammalath-Bek* et *Moullah-Nour* sont les plus importantes de ces productions, moins remarquables par la peinture des caractères que par celle des mœurs et des localités. Après cinq ans de séjour à Iakoutsk, dans le climat le plus meurtrier, Bestoujef reçut en 1830, sur sa demande, la permission de faire la guerre du Caucase en qualité de simple soldat; il fit partie de la garnison de Derbent où il eut assez de loisir pour reprendre la plume, et fut tué par les Tcherkesses, dans la campagne de 1837.

(***) Erman, *Reise um die Erde*, t. II, p. 271.

riale) ; le quatrième, Pierre, enseigne de vaisseau et aide de camp du vice-amiral Moller. Ces jeunes hommes, qu'il ne faut pas confondre avec Bestoujef-Rumine dont il sera question à propos de la conspiration du Midi, étaient instruits, intelligens et d'un patriotisme ardent, quoique peu éclairé. Ils croyaient guérir comme par un coup de bistouri une plaie qui couvrait tout le corps social, et oubliaient qu'on ne triomphe d'un mal invétéré qu'à force de patience et de soins persévérans. Enfin, au nombre de ceux sur lesquels les chefs du complot comptaient le plus dans l'exécution, quoique leurs rapports avec lui fussent seulement de fraîche date, nous nommerons encore le colonel Boulatof, commandant du 6e régiment de chasseurs, homme passionné, énergique, éloquent, et précieux surtout à cause des souvenirs honorables qu'il avait laissés dans le régiment des grenadiers du corps, où il avait servi et dont beaucoup de soldats avaient conservé pour lui une vive affection (*). Ajoutons, toutefois, que le colonel ne répondit nullement à l'attente de ses complices : la légèreté, ce trait dominant dans le caractère des Russes, le leur avait livré ; ils l'avaient, non moins légèrement, reçu parmi leurs chefs, et la légèreté, on le sait, est la mère des déceptions. Celle-ci coûta cher aux conjurés, mais ne fut pas la seule qu'ils eurent à déplorer au milieu de leur désastre.

Ils avaient fondé de grandes espérances sur la faute commise par Alexandre, de ne point avoir désigné son héri-

(*) Le colonel Boulatof, qui mourut pendant l'instruction du procès, est traité dans le *Rapport de la commission d'enquête* avec une prédilection marquée et dont on aurait de la peine à se rendre compte, si on ne savait quels entretiens il eut avec l'empereur et quelles révélations il fit à Sa Majesté sur la marche des affaires dans son empire. — Le lieutenant-colonel Batenkof y est aussi présenté comme un personnage important, honneur qu'on n'a pas fait d'une manière si expresse même au colonel Pestel et à Ryleief, les plus fortes têtes des deux associations.

tier par un acte publié de son vivant. La facile transmission de la couronne, après la mort de ce monarque, de lui à Constantin, les consterna donc d'abord. Mais comme le poignard était une de leurs armes, et l'assassinat un moyen devant lequel ils étaient résolus à ne point reculer; comme ils avaient dans leurs rangs des sicaires tels que les Kakhofski et les Iakoubovitch, peu leur importait après tout qu'un nouveau souverain fût élevé sur le pavois : on le frappait, et cette tâche exécrable pouvait être remplie sans doute avec moins de remords sur le violent et fantasque césarévitch, que sur le doux et bienveillant Alexandre, plus accessible, il est vrai, et moins ombrageux. Cependant aucune tentative ne fut faite immédiatement, si ce n'est que le prince Obolenski envoya, dans la journée du 9 décembre, demander à Alexandre Mouravief, cornette aux chevaliers-gardes, si l'on pouvait compter, en cas de révolte, sur ce régiment d'élite dont plusieurs officiers, même supérieurs, étaient affiliés à la conjuration. La réponse fut négative, et l'on s'abstint; mais l'on se reprocha bientôt amèrement d'avoir laissé échapper une occasion favorable qui, peut-être, ne se retrouverait pas de longtemps, « pas d'ici à cinquante ans, » disait Batenkof. « S'il y avait eu de bonnes têtes au Conseil de l'empire (*), continuait-il, la Russie aurait à la fois prêté serment aujourd'hui à un nouveau souverain et à des lois nouvelles. Maintenant, tout est perdu pour nous, et sans retour! » Il fut un instant question de dissoudre l'association du Nord; et si l'on ne donna pas suite à ce dessein, fruit de l'abatte-

(*) L'édition française du Rapport dit *au conseil d'état*, et cette mauvaise traduction se retrouve dans d'autres passages; l'original russe porte *Conseil de l'empire* (*goçoudarstvennii soveth*).

ment, c'est sans doute que la persévérance de Ryléief rendit le courage à ses complices.

Le courage revint surtout lorsqu'on apprit quelles nouvelles le grand-duc Michel avait apportées de Varsovie. On entrevit alors quel parti on pourrait tirer de ces étranges conjonctures, en l'absence de toute publicité, avec des masses ignorantes et un jeune prince qui n'avait encore rien fait pour se concilier l'affection de l'armée ; bien plus, qui n'était connu d'elle que par son opiniâtreté à découvrir et à signaler toutes les petites irrégularités de service et les moindres négligences dans l'uniforme ou dans la tenue en général. Deux chances se présentaient : ou l'on réussirait à faire passer pour un mensonge la nouvelle de la renonciation définitive de Constantin, ou l'on se rejetterait sur le serment qui lui avait été prêté par Nicolas, serment qu'on opposerait à ce dernier comme l'équivalent d'une abdication.

On se prépara donc à agir, et, afin de le faire avec unité, on choisit un *dictateur* qui dirigerait seul toute l'entreprise. Le prince Troubetzkoï était désigné pour ce poste, moins à raison de sa force de caractère (il avait lui-même le sentiment de sa faiblesse), qu'à raison du nom historique qu'il devait au hasard de la naissance, et qui jadis, dans un autre interrègne, avait jeté tant d'éclat. A cette époque, Michel Romanof, d'une origine moins illustre que le descendant de Ghédimine, mais qui avait pour lui le puissant appui de l'Église, fut préféré, comme on sait, à tous ses concurrens (*) ; cependant les prétentions du prince Troubetzkoï, soutenues par une partie de l'armée, sont restées consignées dans l'histoire. Sans doute, elles étaient présentes à l'esprit de l'héritier de son nom ; mais il était peu fait d'ailleurs pour la mission qu'on lui imposait sous

(*) Voir les détails dans les Notes et Éclaircissemens, note 2.

influence de ces traditions de famille. Les conjurés le sentaient bien, et lorsque, dans la soirée du 25, Ryléïef fit entendre ces paroles : « N'est-il pas vrai que nous avons choisi un chef admirable ? » Iakoubovitch, faisant un jeu de mots que lui suggérait la haute stature du prince, « Oui, il est de taille, » répondit-il avec un sourire sardonique. Mais Ryléïef, personnellement obscur, quoique son esprit brillant lui eût fait un commencement de réputation dans les classes lettrées, avait besoin du nom de Troubetzkoï, sous lequel il cachait sa propre autorité, ainsi que l'avoua plus tard le prince dans un de ses interrogatoires ; Ryléïef lui-même en convint, observant cependant que sur plusieurs points le prince avait pris l'initiative, et que si lui, Ryléïef, le surpassait en prudence, le prince l'égalait en activité pour les intérêts de la conspiration. « Au surplus, ajouta-t-il, je reconnais avoir été l'auteur principal des événemens du 14 (26) décembre ; je pouvais tout arrêter, et j'ai donné aux autres le fatal exemple d'une criminelle ardeur. » En effet, c'est chez lui qu'on se réunissait, c'est lui qui inspirait le dictateur, dont les ordres étaient docilement exécutés par les membres de l'association ; car, comme le remarque le Rapport officiel, « à côté d'une turbulente opposition aux autorités légitimes, on voyait une obéissance passive envers l'autorité inconnue qu'ils croyaient avoir choisie. »

Il n'y avait pas un instant à perdre ; un nouveau retard eût été l'abandon définitif de l'entreprise. Il fallut donc clairement se rendre compte de ce qu'on voulait faire. Divers pourparlers eurent lieu, et des projets de toute espèce furent mis en avant. Ceux que débattaient entre eux les colonels Troubetzkoï et Batenkof, peut-être en se trompant réciproquement, étaient encore vagues et décousus à ce

moment critique; mais Ryléïef tenait en réserve le sien, simple et net, et par cela même insuffisant peut-être pour agir sur les imaginations, s'il avait été divulgué d'avance. Il ne connaissait lui que le droit chemin, et son honnêteté, s'il est permis d'appliquer ce mot à un grand coupable, dédaignait les autres, tandis que Batenkof ne reculait pas devant les combinaisons tortueuses.

Dans la supposition que les troupes refuseraient le serment qui leur était déféré au nom de Nicolas, et que le césarévitch se déciderait alors à se rendre de sa personne dans la capitale, événement qui pouvait déjouer leur projet, voici ce que Batenkof avait imaginé de faire. Les conjurés se partageraient en deux bandes : les uns proclameraient empereur le grand-duc Constantin; et les autres, le grand-duc Nicolas. Probablement la balance pencherait en faveur du premier; alors, de deux choses l'une : ou le second se retirerait devant lui, concession dont on s'emparerait comme d'une abdication pour proclamer son fils Alexandre II, encore en bas âge; ou il voudrait soutenir son droit, et dans ce cas on lui imposerait des conditions, un changement dans les institutions publiques et l'établissement d'un gouvernement provisoire. A ce prix, tous les conjurés se déclareraient pour lui.

Mais c'étaient là de vains propos. Peut-être ne faut-il pas attacher beaucoup plus d'importance à différens autres projets, tels que ceux de convertir en garde nationale les colonies militaires, de remettre la citadelle de Pétersbourg à l'autorité urbaine ou municipalité, et d'en faire le *palladium des libertés russes*, d'établir deux chambres législatives (*), et en outre, dans les provinces, des législatures lo-

(*) La convocation des députés de toutes les provinces de l'empire était un projet arrêté, ainsi qu'on le voit par les minutes saisies de manifestes rédigés,

cales, etc. Le vrai mot d'ordre était donné chez Ryléïef, qui, plus sobre de paroles, marchait droit à son but et calculait toutes les éventualités.

Le 24 et le 25 décembre, les conjurés vinrent à sa demeure en grand nombre, quoique successivement, pour ne pas éveiller les soupçons ; les uns entraient pendant que les autres sortaient. Dans la première de ces deux journées, outre les princes Troubetzkoï et Obolenski (*), trois des frères Bestoujef, Iakoubovitch, Kakhofski, Batenkof, on y vit le baron de Steinheil, lieutenant-colonel en retraite, homme prudent et considéré, mais qui, étant négligé à Moscou, était venu, il y avait seulement quelques mois, offrir ses services aux conjurés de Pétersbourg ; le lieutenant de l'état-major de la garde comte Konovnitsine, d'une famille de même origine que celle des Romanof et parent d'un ancien ministre de la guerre, directeur de tous les établissemens militaires d'éducation ; le capitaine du régiment de Moscou prince Chtchépine-Rostofski, issu du sang de Rurik; les capitaines Pouschtchine, de l'escadron des pionniers de la garde, et Répine, des chasseurs de Finlande; le lieutenant Southof, des grenadiers du corps; le lieutenant Arbousof, des équipages de la garde; le cornette prince Odoïefski, également issu du sang de Rurik, et de plus poëte (**). Chacun se portait fort pour son régiment, quel-

l'un par le prince Troubetzkoï, l'autre par le baron de Steinheil. Dans le désir, disait-il, de prouver à Ryléïef qu'il était aussi bon à quelque chose, ce dernier en avait préparé un dans lequel on lisait : « que les deux grands-ducs ayant renoncé au trône et repoussant le rôle glorieux de père de la patrie, il lui appartenait à elle-même de se choisir un souverain ; qu'en conséquence le Sénat décrétait une convocation générale de députés de l'empire et, dans l'intervalle, un gouvernement provisoire. »

(*) Une assemblée non moins nombreuse se tint, le même jour, chez ce conjuré.

(**) On prononce ce nom Adoïefski, de même qu'Orlof se prononce Arlof, et

ques-uns avec hésitation, les marins de la garde avec assurance ; plus que tous les autres, le corps de ceux-ci était infecté de l'esprit de révolte, et ils avaient parmi eux des hommes déterminés, tels que Nicolas Bestoujef et Arbousof, qui, de concert avec le lieutenant des équipages de la flotte Zavalichine, en avaient fait le foyer d'une espèce de société secrète particulière.

Ainsi qu'il arrive toujours dans ces sortes de réunions, les membres présens s'échauffèrent les uns les autres par des propos souvent inconsidérés, tels que celui que se reprocha Alexandre Bestoujef, l'ardent poëte et capitaine d'état-major : « Je passe le Rubicon, et je sabre tout sur mon passage ! » Les passions s'exaltèrent encore davantage lorsqu'on traita la question de savoir ce qu'on ferait, après la victoire, des membres de la famille impériale, et Ryléïef mit fin à cet affreux débat en déclarant que les circonstances en décideraient. Lui-même était tout prêt à passer le Rubicon, car il n'ignorait pas qu'une révélation venait d'être faite à l'empereur par le sous-lieutenant Rostoftsof (*). « Vous le voyez, dit-il, nous sommes trahis ; la cour sait déjà beaucoup, mais elle ne sait pas tout, et nos forces sont encore suffisantes. » — « Oui, lui répondit-on, les fourreaux sont brisés, nous ne pouvons plus cacher nos sabres. »

On résolut d'attendre le jour du serment qui devait être prêté à Nicolas, jour qui ne pouvait être éloigné ; de travailler alors la troupe et de lui présenter le nouveau serment qu'on exigeait d'elle comme une infraction à celui

Orel, Aréol. Il ne faut pas confondre le prince avec son cousin, le prince Vladimir Odoïefski, qui publia à Moscou, en 1824, en société avec Küchelbecker, le recueil semi-philosophique intitulé *Mnémosyne*, et à qui l'on doit, en outre, des nouvelles et des apologues intéressans.

(*) Il tenait en mains a copie de sa lettre (*Rapport*, p. 103). Comment l'avait-il reçue ? Rostoftsof lui-même avait-il ainsi fait acte de loyauté ?

qu'elle avait solennellement prêté au césarévitch, seul héritier du trône et qui comptait sur leur foi; car, devait-on ajouter, le prétendu refus de la couronne, attribué à Constantin par celui qui veut usurper sa place, est une imposture inventée à Pétersbourg, un piége odieux où l'on espérait les faire tomber. Alors on entraînerait sur la place du Sénat les régimens ou les soldats isolés qu'on aurait réussi à soulever; le colonel prince Troubetzkoï irait en prendre le commandement, et «agirait selon les circonstances.» Le capitaine Iakoubovitch et le colonel Boulatof devaient commander sous ses ordres. On comptait sur le succès, et l'on se flattait d'éviter l'effusion du sang, surtout si l'on réussissait, par l'entremise du Sénat, contraint d'appuyer les demandes des rebelles, à obtenir le consentement de Nicolas ou celui du césarévitch pour une convocation de députés des provinces, chargés de désigner le souverain et d'établir le régime représentatif. Dans l'intervalle, un gouvernement provisoire serait formé, et ses membres choisis par le Sénat entre les chefs du mouvement.

On désirait renfermer l'insurrection dans ces limites; néanmoins il paraît certain que Ryléïef finit par craindre que, sans le régicide, leur entreprise ne rencontrât trop d'obstacles et n'aboutît qu'à la guerre civile: aussi ne repoussa-t-il plus dès lors l'idée d'immoler l'empereur. Kakhofski, un de ces hommes comme il s'en trouve dans tous les pays à l'heure du crime, lui parut un instrument tout trouvé. L'embrassant en présence de plusieurs conjurés, il lui adressa cette atroce proposition: « Cher ami! tu es seul sur la terre (lui-même était chef de famille, ainsi que Troubetzkoï, Steinheil et beaucoup d'autres de leurs complices), tu dois te sacrifier pour la société; débarrasse-nous de l'empereur. » En même temps,

on donna des instructions à l'association du Midi, alliée puissante par l'appui de tant de régimens qu'elle eût pu offrir, si elle n'avait été désarmée le même jour, ou au moins privée de ses chefs en vertu d'ordres venus de Taganrog.

Dans la matinée du 25, Troubetzkoï fit partir deux affidés, Hippolyte Mouravief-Apostol avec une lettre pour son frère, le lieutenant-colonel Serge, à la 2e armée; et le cornette aux chevaliers-gardes Svistounof, avec une autre missive pour le général-major, Michel Orlof à Moscou. Ce dernier, frère aîné du comte Alexis Orlof, aujourd'hui chef de la haute police et l'homme de confiance de l'empereur, se tenait depuis quelque temps à l'écart de l'association avec laquelle il avait eu des rapports suivis. Troubetzkoï le pressa de venir à Pétersbourg, sans dire pour quelle raison, mais en ajoutant ces mots : « S'il doit arriver quelque événement, il se passera sans vous comme si vous étiez ici. » Ces lettres n'arrivèrent point à leur destination.

Le moment décisif approchait : on le savait dans ces conciliabules, car on était parfaitement au courant des nouvelles.

Dans la soirée du 25, les conjurés étaient encore réunis chez Ryléïef (*); ils avaient reçu d'un officier récemment arrivé du Midi, de Kornilovitch, capitaine en second de l'état-major de la garde, l'assurance trompeuse que 100,000 hommes étaient prêts, dans la seconde armée, à se déclarer pour eux. Un fonctionnaire important, membre de l'association du Midi, le premier procureur (*oberprokouror*) du Sénat, Krasnokoutzki (**), vint les prévenir que le grand

(*) On assure que la police eut connaissance de cette réunion et en rendit compte au gouverneur général de Saint-Pétersbourg, comte Miloradovitch. Mais celui-ci ne fit qu'en rire. « Bah ! s'écria-t-il, c'est un tas de bavards occupés à lire de mauvais vers. »

(**) *Il avait rang* de conseiller d'état actuel, ce qui donne l'excellence.

conseil était convoqué pour le lendemain à 7 heures du matin, afin de procéder à la prestation du serment. On prit alors les dernières mesures, et l'on se partagea les rôles. Tous les officiers aux gardes devaient se rendre à leurs régimens respectifs, semer des propos inquiétans, ébranler la confiance des soldats, les décider à refuser le serment, les entraîner, et les premiers qui auraient consenti à faire cause commune avec eux, devaient être dirigés sur la caserne du régiment le plus voisin pour l'entraîner à son tour et ainsi de suite. Dans leur téméraire confiance, les conjurés voyaient déjà toute la garde réunie sur la place d'Isaac, devant le palais du Sénat ; et, dans cette position, ils se proposaient d'attendre les mesures qui seraient adoptées par le gouvernement instruit de la défection des troupes.

Iakoubovitch, l'âme damnée du complot, proposa en outre de forcer les cabarets, afin de gorger d'eau-de-vie, leur boisson favorite et pour eux un des principes de démoralisation, les soldats et la populace ; de permettre le pillage, d'enlever des bannières dans quelques églises et de diriger les flots du bas peuple (*tchornii narod*) vers le Palais d'Hiver. Cet infernal projet pouvait réussir, car si, grâce à la Sibérie, vaste tombeau qui engloutit sa proie toute vivante sans plus la relâcher, les capitales de la Russie ne renferment pas, comme nos grandes cités d'Occident, des bandes de malfaiteurs dont la moindre émotion populaire fait apparaître les sinistres figures, en revanche, elles sont encombrées de mougiks abrutis par la boisson, plongés dans une condition misérable et brutalement maltraités tous les jours à la moindre négligence. A Pétersbourg, leurs bourreaux ne sont pas seulement des Russes, mais encore des Allemands, des étrangers, regardés par eux comme des intrus, et cette humiliation ajoute à leur ressentiment. On y compte

75,000 hommes de cette classe, non mariés ou dont les femmes sont restées au village (*) ; habituellement tenus sous le bâton de la police et assujettis à une discipline inconnue au peuple partout ailleurs, ils dévorent en silence les affronts dont on les abreuve, mais la rage couve dans leurs cœurs, et, dans un jour de vertige, elle peut les porter à tous les excès. Or, comme l'a dit Schiller, au moment où il brise sa chaîne, ce n'est pas devant l'homme libre, c'est devant l'esclave qu'il faut trembler. L'affreuse mesure proposée par Iakoubovitch présentait donc des chances de succès; mais, il faut le dire à l'honneur de ces conspirateurs, plus criminels en paroles que d'intention, personne n'osa l'appuyer, et Ryléïef s'y opposa avec véhémence. Certes, il n'aurait pas permis non plus qu'en cas de retraite Pétersbourg fût incendié, comme l'avait été Moscou en 1812; seulement il était convenu qu'en cas de non-réussite on évacuerait la ville et chercherait à propager au loin l'insurrection.

Toute la nuit se passa en conciliabules; à minuit, Iakoubovitch et Alexandre Bestoujef étaient réunis chez Arbousof, lieutenant des équipages de la marine de la garde, avec plusieurs de ses camarades du bataillon, par lequel on était d'autant plus décidé à commencer les opérations, qu'on était sûr de la plupart de ses officiers. Dès la veille, on avait répandu parmi les équipages la sourde rumeur qu'un serment illégal était demandé aux troupes et qu'en le prêtant elles se parjureraient; que le césarévitch n'avait pas refusé le trône, qu'il s'avançait au contraire sur Pétersbourg avec la 1re armée et celle de Pologne, pour exterminer les traîtres qui prêteraient serment à un autre qu'à lui ; qu'il était déjà arrivé au quatrième relais de poste en avant de

(*) A Pétersbourg, les femmes forment seulement deux septièmes du total de la population, situation exceptionnelle et fort alarmante.

Narva, enfin que la garde tout entière refuserait indubitablement le serment exigé.

Des bruits semblables se répandirent le 26, de bonne heure; et, pendant que le Sénat, le Saint-Synode et les autorités inférieures prêtaient le serment, dans la caserne assez éloignée du centre, occupée par le régiment de Moscou, les capitaines prince Chtchépine-Rostofski et Michel Bestoujef, auquel s'était joint son frère Alexandre (*), suivis de deux autres officiers du régiment, parcoururent les 6e, 5e, 3e et 2e compagnies, répétant sans cesse qu'il fallait bien se garder de prêter le serment. « On nous trompe, ajoutaient-ils, le grand-duc Constantin n'a pas renoncé à la couronne; il est dans les fers ainsi que le grand-duc Michel, chef de notre régiment. » Alexandre Bestoujef confirma ces discours ; à l'entendre, il arrivait de Varsovie avec ordre de s'opposer à cet acte de félonie. De son côté, son frère, Michel Bestoujef, s'écriait : « L'empereur Constantin aime notre régiment et il augmentera votre solde. Main basse sur tous ceux qui ne lui resteront pas fidèles ! »

L'éloquence de ces jeunes hommes impressionna fortement les soldats. Suivant l'usage, ils avaient encore, à la place des pierres à fusil, les formes en bois qu'on y laisse dans les temps ordinaires et qu'on appelle en russe *dérévaschki*. L'effet produit sur eux par les officiers rebelles fut tel qu'ils quittèrent leurs rangs aux cris de *Dérévaschki daloï !* (à bas

(*) Alexandre Bestoujef, en se levant le matin, avait adressé avec larmes à Dieu cette courte prière : « O mon Dieu! si notre entreprise est juste, accorde-nous ton appui ; sinon, que ta volonté s'accomplisse à notre égard! » Aussi n'est-il pas permis de révoquer en doute sa sincérité; mais que penser des lumières d'un homme qui croyait pouvoir appliquer à la Russie, dès maintenant, le système représentatif si plein d'écueils même pour des pays bien plus avancés en culture, bien plus habitués à la libre obéissance aux lois, et où il règne plus de mœurs, où les caractères ont beaucoup plus de dignité?

les formes de bois !) pour aller chercher dans les magasins du régiment les vraies pierres et des cartouches.

Ils reprenaient leurs rangs, lorsque arriva un adjudant porteur d'un ordre du général-major baron Friedrichs, colonel-commandant du régiment, qui appelait chez lui tous les officiers. « Je ne reconnais plus le général, » s'écria le prince Chtchépine, et il ordonna aux compagnies de charger leurs armes. Puis il les excita à arracher le drapeau des mains de la compagnie de grenadiers, et lorsqu'il vit approcher le général, il se précipita sur lui le sabre à la main, tandis qu'Alexandre Bestoujef le mettait en joue avec un pistolet qu'il venait de tirer de dessous ses vêtemens. L'infortuné Friedrichs, blessé à la tête, tomba sur le carreau sans connaissance (*). Le général-major Chenchine, qui commandait la brigade de la garde dont le régiment de Moscou faisait partie, accourut au même instant ; mais Chtchépine se jeta également sur lui, le frappa de son sabre, et continua encore de lui porter des coups même lorsqu'il le vit étendu à ses pieds. Ne se possédant plus, le capitaine sabra tout ce qui essayait de lui résister, s'empara du drapeau et parvint à entraîner hors de la caserne sa compagnie, qui répondit à toutes les interpellations des officiers supérieurs par le cri de : « Vive l'empereur Constantin ! »

Arrivée à l'enceinte extérieure, et voyant que les autres compagnies retenues par le colonel d'Adlerberg, un jeune comte de Lieven (**), et d'autres officiers fidèles, ne la

(*) Il ne sauva donc pas la vie à l'empereur, comme le dit, par erreur, M. de Custine. C'était du reste un de ses serviteurs les plus dévoués. Époux d'une femme qui a été élevée, en Prusse, avec l'impératrice et qui est restée pour elle une amie, il mit le sceau à sa fortune par cette noble conduite, et, depuis la démission du prince Dolgorouki, il occupe une des hautes charges de la cour, celle de grand écuyer.

(**) André Karlovitch, aujourd'hui prince et général-major (voir Journal de Saint-Pétersbourg, 1826, n° 4). Vladimir d'Adlerberg était fils de la dame

suivaient point, elle n'osa passer outre ; plusieurs fois elle se retourna vers elles presque en suppliant, et à la fin elle réussit à en entraîner une seconde et quelques portions des autres. On marcha tumultueusement vers la place du Sénat, au grand étonnement de la population du quartier, à peine avertie du grand événement de la journée, et, en route, on emmena de force plusieurs officiers qu'on rencontra. On se rangea derrière la statue de Pierre le Grand, où l'on voulait attendre les renforts promis. Mais ils tardèrent longtemps à venir, et il n'arriva enfin, outre le bataillon de la marine, que quelques compagnies des grenadiers du corps. Cependant beaucoup d'hommes en frac, jugeant ce commencement favorable, se joignirent aux mutins, et une populace attentive s'amassa autour d'eux, prête à se départir de sa neutralité, dès qu'elle le pourrait faire sans danger.

En attendant, que se passait-il au Palais d'Hiver, devenu la demeure de Nicolas?

L'empereur, qui venait de faire acte de souveraineté en promulguant son manifeste d'avénement, y attendait des nouvelles de la prestation du serment. Les minutes durent lui paraître des heures, car il ne pouvait compter sur sa garde, et sans sa garde, un empereur de Russie, surtout à son avénement, est aussi faible qu'il est fort avec et par elle. Mais quoi qu'il pût arriver, il était résolu à remplir tous les devoirs de l'auguste mission qui lui semblait dévolue en vertu de la volonté expresse du Ciel.

d'honneur de ce nom, directrice du pensionnat de demoiselles nobles (morte le 2 septembre 1839). Sorti comme Pestel du corps des Pages, il l'emporta sur lui dans la promotion, et resta ensuite dans la garde. Les aiguillettes d'aide de camp de l'empereur furent la récompense de sa fidélité ; promu depuis jusqu'au grade de général de la cavalerie, il est devenu en outre membre du Conseil de l'empire et directeur général des postes. Il fait partie du cercle intime de l'empereur Nicolas.

Dès onze heures et demie, le général Voïnof (*), commandant en chef le corps de la garde, et le chef de son état-major, ce sage général Neidhardt qu'on a vu depuis gouverner avec habileté les provinces caucasiennes (**), vinrent annoncer que la formalité prescrite avait été paisiblement remplie dans la plupart des régimens, et que si l'on n'avait pas reçu la même nouvelle de ceux des grenadiers du corps, de Moscou et des équipages de la marine, il fallait sans doute attribuer ce retard à l'éloignement de leurs casernes.

Le danger sembla donc conjuré ; mais au bout d'un quart d'heure arriva une première nouvelle de mauvais augure. Nicolas fut informé qu'on s'était vu obligé de mettre aux arrêts quatre officiers de l'artillerie à cheval, et de consigner dans son quartier tout leur régiment ; puis, vers une heure, on lui fit part de la conduite du régiment de Moscou, et de l'état de révolte ouverte où se tenaient, non loin de son palais, plusieurs compagnies. Aussitôt il prit les mesures commandées par la situation. Le chef de l'état-major de la garde porta en toute hâte au régiment de Séménof l'ordre d'aller immédiatement réprimer la rébellion, et à la garde à cheval celui de se tenir prête à la première réquisition. Sentant d'ailleurs qu'il fallait se montrer dans cette occasion, Nicolas alla embrasser sa femme Alexandra Fœdorovna, invoquer avec elle, à la chapelle du château, la bénédiction divine, et affermir son courage par quelques mâles paroles. Puis, prenant par la main le jeune grand-duc, charmant enfant, alors dans sa huitième année, il descendit au prin-

(*) Général *de la* cavalerie. C'est la désignation d'un grade supérieur à celui de lieutenant-général, de même que général *de l'*infanterie et général *de l'*artillerie. Par ces mots : général d'infanterie, de cavalerie, etc., on n'exprimerait pas la même idée.

(**) Mort à Moscou, le 6 septembre 1845, à l'âge d'environ 60 ans. Il avait reçu le titre de comte.

cipal corps de garde du palais, et ordonna aux hommes du poste de charger les fusils et d'occuper toutes les avenues. Présentant ensuite son fils aux soldats : « Je vous le confie, leur dit-il ; c'est à vous de le défendre. » Les chasseurs de Finlande, touchés jusqu'aux larmes, jurèrent de lui faire un rempart de leurs corps ; ils le prirent dans leurs bras, l'embrassèrent avec mille caresses, et ce fut un spectacle plein d'intérêt que de voir le royal enfant, plus délicat que robuste, blond et d'un teint d'albâtre, passer ainsi de rang en rang, effrayé peut-être de la tendresse que lui témoignaient ces guerriers à la figure de bistre, à la moustache luisante, d'un air si martial et si soudainement exaltés. Mais il était en des mains sûres; le soldat russe, quand il a donné sa foi, quand un acte de confiance a touché son cœur, se laisse hacher en morceaux sans reculer d'un pas. Les chasseurs veillèrent sur le dépôt précieux, et refusèrent le prince même à son gouverneur, le colonel Mœrder, lorsqu'il vint le réclamer. « Dieu connaît les intentions de chacun, lui répondirent-ils; nous ne rendrons le fils de notre père qu'au père en personne. »

Nicolas venait d'écouter le rapport du comte Miloradovitch, depuis 1819 gouverneur général de Saint-Pétersbourg, guerrier éprouvé dans les combats, intrépide, populaire, mais qui n'avait pas montré, dans l'administration, la hauteur de talent qu'on avait admirée en lui dans les campagnes de 1812 à 1814, alors que, émule de l'hetman (ataman) Platof, il commandait l'avant-garde de l'armée russe. Déjà le colonel Alexis Orlof, accouru le premier à la tête de plusieurs escadrons des gardes à cheval, dont le quartier n'était pas loin de là, attendait ses ordres sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la majestueuse colonne alexandrine monument de la piété de Nicolas envers son frère et prédé-

cesseur. Cette troupe se perdait encore sur l'immense place, alors toute couverte de neige, qui s'étend du Palais d'Hiver jusqu'au Sénat et au Manége du même régiment d'élite, et dont la partie appelée place de l'Amirauté forme le centre; la hâte avec laquelle Orlof l'avait amenée fut un immense service rendu à son maître, et ce dernier ne l'a jamais oublié (*).

En jetant un coup d'œil au delà de l'Amirauté, vers l'emplacement de la statue de Pierre le Grand, Nicolas pouvait voir la foule se presser autour des mutins, de même qu'il entendait de ses propres oreilles les cris de *Vive l'empereur Constantin!* incessamment proférés. Il comprit qu'il était temps d'agir.

Le régiment de Préobrajensk, célèbre dans l'histoire des révolutions du palais, et dont la fondation, comme celle du régiment de Séménof, remonte jusqu'à Pierre le Grand, reçut ordre d'envoyer, sans retard, son premier bataillon, ce qui fut exécuté avec une célérité inouïe; on manda en outre le 3e bataillon, ainsi que plusieurs compagnies des grenadiers de Pavlofsk et le bataillon des sapeurs de la garde. Ce dernier était destiné à renforcer le détachement des chasseurs de Finlande, chargés de la défense du palais où étaient restés les deux impératrices et les autres membres, présens à Pétersbourg, de la famille impériale. Pour prévenir la possibilité d'une attaque contre cette résidence,

(*) Il devint pour le général le point de départ d'une faveur toute spéciale. L'empereur lui conféra le titre de comte que les fameux Orlof avaient porté : « Voulant reconnaître, dit le rescrit impérial (voir *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 10), la belle conduite que vous avez tenue dans la journée du 14 (26), où, suivant les impulsions de votre zèle, vous avez rendu un service également signalé pour les intérêts du trône et de la patrie, etc. » Nous consacrerons au comte et à la famille Orlof une notice biographique dans les Notes et Éclaircissemens, note 18.

Nicolas, prenant avec lui le 1er bataillon du régiment de Préobrajensk, marcha lui-même à la rencontre des rebelles, renforcés alors par d'autres détachemens et dont le nombre total s'élevait à 2 ou 3,000 hommes.

Il ne tarda pas à rencontrer un de ces détachemens pressés de rejoindre l'ennemi. S'avançant vers eux, il leur adressa le salut ordinaire. D'après un vieil usage russe d'une simplicité patriarcale, le souverain ou les chefs de corps, lorsqu'ils se trouvent en présence d'une force armée, échangent avec elle quelques paroles d'affection; les soldats prononcent en un temps rapide et en chœur, chacun appuyant sur l'un des mots, la formule de la réponse. « Bonjour mes enfans (*Sdrastvouitié rébèti*)! » cria Nicolas au premier de ces détachemens (*); la réponse fut « Hourra Constantin! » Sans se déconcerter, l'empereur montra du doigt l'extrémité de la place et dit : « Vous vous trompez de chemin, votre place est là auprès des traîtres! » Un autre détachement auquel le même salut était adressé, resta interdit et ne fit aucune réponse. L'empereur saisit le moment avec une présence d'esprit admirable : « Conver-

(*) La réponse ordinaire à ce salut auquel on ajoute souvent quelques autres paroles, comme : « Êtes-vous heureusement arrivés » (*Kkarocho li doschli*)? est celle-ci : « Je souhaite bonne santé à V. M. I. (*Sdraviou jélaïou vachémou imperatorskomou vélitchestvou*). » Souvent le chef du corps ou du régiment prépare les soldats à cette entrevue : « Ayez l'air content, l'œil vif (*Bytié vécéli, glasa*), » leur dit-il; et quand ils ont entendu des paroles de satisfaction et d'encouragement, ils répondent : « Nous avons du plaisir à faire tous nos efforts (*Riadi staratsa*). » On le voit, cet usage a quelque chose de touchant; il rappelle les relations de la famille; et le soldat, traité sur ce pied par son souverain, trouve ainsi quelque dédommagement au sacrifice qui lui a été imposé de quitter pour lui ses pénates, ses parens, ses amis, quelquefois sa femme et ses enfans, d'autres fois encore le culte de ses pères, car il n'existe pas d'aumôniers luthériens pour les soldats lettons ou esthoniens, ni d'aumôniers catholiques pour ceux originaires de la Lithuanie, et il est rare qu'ils trouvent l'occasion de fréquenter une église consacrée à leur culte. Et cette privation se rapporte à vingt années d'existence!

sion à droite, marche ! » s'écria-t-il de sa voix sonore et retentissante, et le soldat obéit machinalement, comme s'il n'avait eu d'autre intention en se mettant en route (*).

Les grenadiers du corps avaient leur caserne dans la grande Millionne, qui aboutit au Palais d'Hiver et à l'autre bout de laquelle s'élève le lourd édifice appelé Palais de marbre, mais qui, en grande partie construit avec le granit de Finlande, est d'une apparence sombre comme son maître d'alors, le césarévitch Constantin. Leur ancien colonel, Boulatof, n'ayant pas paru à la caserne, comme il en avait pris l'engagement, le régiment fit d'abord acte de soumission, malgré les efforts tentés par le sous-lieutenant Kojevnikof pour les décider à la résistance. Ses interpellations : « A qui prêtez-vous serment ? Oubliez-vous celui qui vous lie envers l'empereur Constantin ? Prenez-y garde, on vous trompe ! tout ce qu'on vous débite est pure fausseté ! » ces vociférations obstinées, le régiment les attribuait à l'état d'ivresse où il le voyait : aussi ne mit-il point obstacle à son arrestation. La cérémonie se passa tranquillement, et les soldats allèrent dîner. Ils avaient cependant des remords, car les paroles de Kojevnikof et d'autres suggestions antérieures avaient laissé le doute dans leurs esprits. Le lieutenant Southof, qui survint, acheva de les ébranler : « Mes amis, leur dit-il, nous avons eu tort d'obéir ; les autres régimens ont refusé le serment et sont réunis sur la place du Sénat. Allons les rejoindre, apprêtez-vous, chargez vos armes ! » Il fut obéi ; toute la compagnie se leva. En vain,

(*) Nous avons déjà dû relever une erreur de M. de Custine. L'intérêt de la vérité et la crainte qu'une version inexacte, consignée dans un livre universellement connu, ne s'accrédite dans l'histoire, nous obligent d'appeler l'attention du lecteur sur un autre passage du livre *La Russie en 1839*. Nous le renvoyons à la note 19, à la fin du présent volume.

le brave colonel Stürler, commandant du régiment, cherchait à les retenir, à les ramener à leur devoir : « En avant! criait Southof, suivez-moi, ne m'abandonnez pas! » et il les entraîna hors de la caserne.

Le rappel mit aussitôt sur pied tout le régiment, et le colonel commanda qu'on chargeât les armes afin de se mettre à la poursuite des rebelles. Mais le lieutenant Panof, qui avait déjà couru de compagnie en compagnie, haranguant les soldats, protestant qu'on les trompait et que leur docilité les exposait à la colère de l'empereur Constantin, comme à celle de l'armée tout entière, les excita de nouveau à la désobéissance. « Courons vers ceux qui défendent Constantin! » leur cria-t-il. Une cruelle incertitude s'empara de ces hommes attachés à leur devoir, mais ignorans, crédules, séduits par la voix de leurs chefs immédiats qui leur inspiraient plus de confiance que les chefs supérieurs, habitués sinon toujours à vivre aux dépens du soldat, du moins à se faire craindre de lui. Car il ne voit en eux qu'une autorité sévère, inflexible et imposante, des maîtres sur lesquels il ne peut lever les yeux qu'en tremblant. Alors Panof se précipita au milieu de la colonne, fit entendre le cri répété de *Hourra Constantin!* et décida la révolte de plusieurs compagnies.

On marcha vers la place du Sénat. En route, Panof imagina de faire une tentative contre la forteresse, située non loin de là, au centre du fleuve et de ses bras. En effet, les meneurs de la révolte auraient mieux fait de s'assurer d'une telle position, après s'y être ménagé des intelligences (chose sans doute possible avec les relations qu'ils avaient dans tous les corps), que de s'acculer contre le Sénat, à l'extrémité d'une place immense où ils s'exposaient à être cernés, sabrés par la cavalerie, balayés par la mitraille,

sans autre point d'appui que celui de la populace, à supposer qu'ils parvinssent à l'échauffer. Dans la forteresse est gardé le trésor ; ils y auraient trouvé en outre les armes et les munitions, dont ils n'avaient pu faire une provision suffisante. Le lieutenant Panof y songea d'autant plus qu'en ce jour même la garnison de cette espèce de *Kreml* se composait de deux compagnies de son régiment ; mais le général Soukine, commandant de la citadelle, avait sans doute reçu des ordres et se tenait sur ses gardes. A l'approche des hommes de Panof, le poste prit les armes, la porte fut fermée, une surprise n'était plus possible. Panof retraversa aussitôt le large lit de la Néva, couvert de cette glace épaisse où l'on peut tailler des blocs d'un mètre d'épaisseur sans compromettre la solidité de ce pont naturel ; il rentra dans la rue Millionne et arriva devant le Palais d'Hiver, contre lequel il eut encore l'idée de tenter un coup de main. Il s'avança effectivement vers la cour ; mais voyant l'attitude des sapeurs, il comprit qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté, ressortit et se dirigea vers le gros des rebelles dont les cris incessans *Hourra Constantin !* confirmaient les siens dans leurs sentimens. Un autre renfort plus considérable venait de grossir les rangs des insurgés : c'était le bataillon des équipages de la garde presque tout entier, conduit par le lieutenant de vaisseau Arbousof et par Nicolas Bestoujef, capitaine-lieutenant.

Comme nous l'avons dit, les conjurés s'étaient d'abord adressés aux marins : « Prêtez serment ou non, leur avaient dit plusieurs de leurs officiers (car plus de douze étaient initiés au complot ou se laissèrent entraîner) (*), nous n'avons

(*) Les frères Bélaïef, les frères Bodisco, Divof, Vischnefski, Moussine-Pouschkine, Speier, Akoulof, Küchelbecker, etc.

ni ordre ni conseil à vous donner ; n'écoutez en cela que votre conscience ! » Paroles insidieuses vis-à-vis d'hommes qui ne connaissent que le commandement, qui n'ont d'autre idée que celle de la nécessité d'obéir, et pour qui l'empereur est le représentant de Dieu sur la terre, « l'homme unique, comme dit M. de Custine (t. III, p. 331), par qui la Russie pense, juge et vit, la science et la conscience de son peuple. » Arbousof, Nicolas Bestoujef et Kakhofski, qui s'étaient joints à eux, les échauffèrent de plus en plus, à ce point qu'à l'arrivée du général-major Chipof, chef de la brigade, ils refusèrent de prêter un nouveau serment. Le général fit arrêter les commandans des compagnies, mais ils furent aussitôt remis en liberté par les officiers rebelles, et comme dans cet instant de confusion un cri part : « Soldats, entendez-vous ces décharges ? ce sont vos camarades que l'on massacre ! » tous s'élancent vers les portes de la caserne, et les efforts de quelques officiers fidèles échouent contre la violence du torrent. Quoique plus élevé en grade, Nicolas Bestoujef cède le commandement à Arbousof. Les matelots suivent les meneurs, et les autres officiers sont entraînés sur leur pas. Arrivés près du manége de la garde à cheval, ils saluent de leurs cris leurs camarades, séduits comme eux et dont ils devaient partager le triste sort. On leur cria : « En carré contre la cavalerie ! » position que le régiment de Moscou avait déjà prise à la vue de la garde à cheval avançant sous la conduite de son brave colonel.

Le combat était en effet engagé. Cependant le détachement félon du régiment de Moscou, n'avait pas réussi à s'emparer de l'hôtel du Sénat, grâce à la fermeté du lieutenant Nassakine, chef du poste. Celui-ci, avec une poignée de chasseurs de Finlande, s'établit sous la porte et repoussa

toutes les attaques : il resta ainsi pendant deux heures entouré des rebelles, pressé, assiégé par eux (*).

Déjà ceux-ci étaient démoralisés, car ils étaient sans chefs : des trois hommes désignés pour les commander, Iakoubovitch était seul à son poste ; le prince Obolenski s'y était également rendu, mais il n'avait pas de rôle spécial à remplir ; ni le prince Troubetzkoï, ni le colonel Boulatof, n'avaient paru. Ce dernier était sur la place, mais caché dans la foule des spectateurs (**). Batenkof avait prêté le serment, et nous verrons bientôt que le prince aussi avait pris conseil de sa pusillanimité. Le ferme Ryléïef avait rejoint son ami Alexandre Bestoujef ; cependant il ne resta qu'un instant sur la place : n'y voyant pas Troubetzkoï, il courut à sa recherche, perdit beaucoup de temps et ne reparut point. Au reste, si la présence des chefs eût jeté peut-être quelques rayons d'une gloire équivoque sur cette déplorable échauffourée, elle n'eût rien changé néanmoins au cours des événemens.

L'empereur était entouré de troupes et de généraux qui en répondaient. Vainement, on le sollicitait de se retirer et de permettre qu'on en finît avec l'insurrection. Dans ce moment de crise, il voulut se montrer digne du trône, non-seulement par son courage, qui ne faiblit pas un instant,

(*) On cite, au sujet de ce jeune officier, un trait qui lui fait peut-être encore plus d'honneur que cette intrépide fidélité. L'empereur l'ayant laissé maître de choisir sa récompense, il demanda, pour toute faveur, la liberté d'un prisonnier renfermé dans son corps de garde, et aux conseils duquel, ajoute-t-on, M. Nassakine attribuait modestement en grande partie la fermeté de sa conduite.

(**) Cependant il avait dit le matin, en chargeant ses pistolets : «On verra peut-être aujourd'hui qu'il existe en Russie des Brutus et des Riego,» personnages, ajoute le *Rapport* (p. 125), dont il ne connaissait que les noms, ainsi qu'il en est convenu lui-même avec une entière franchise. Cet aveu devait cependant coûter à son amour-propre, car dans quelle autre armée trouverait-on un colonel qui ne connût que de nom Brutus, ou même Riego ?

mais par la longanimité, plus admirable, qu'il y allia. Avare du sang de ses sujets, même égarés, même coupables, il inaugura son règne par un procédé généreux. Tout en refusant de déserter le poste du danger, il permit que le gouverneur général parlât aux rebelles afin d'essayer encore une fois de les ramener à leur devoir. Le comte Miloradovitch s'avança seul vers eux, plein de confiance dans l'attachement que le soldat lui avait toujours témoigné. A peine leur eut-il exprimé son étonnement de voir des guerriers, en tout temps si fidèles, s'oublier jusqu'à résister ouvertement à leur souverain légitime, que l'on étouffa sa voix par les cris de : *Hourra Constantin! Hourra Constantin!* Obolenski lui porta un coup de baïonnette qui effraya seulement le cheval du vétéran; mais en même temps, Kakhofski lâcha sur lui, presque à bout portant, la détente de son pistolet et le blessa mortellement. La main d'un Russe abattit le brave que les balles ennemies avaient respecté dans cinquante-six combats. « Devais-je croire, soupira-t-il, pendant qu'on l'emportait loin de cette lutte impie, que ce serait de la main d'un des nôtres que je recevrais la mort? »

De plus en plus excitée, la foule se pressa autour des rebelles qui cherchaient à s'étourdir par leurs vociférations. Plusieurs hommes du peuple prirent fait et cause pour eux, et le colonel Anrep (depuis lieutenant-général) en perça un de son épée au moment où il renversait un officier supérieur. Bientôt quelques meneurs subalternes se mirent en avant.

Jusqu'alors, les officiers et les conjurés, en habit civil, n'avaient pas osé faire entendre le mot de constitution, qui n'avait aucun sens pour la multitude soit barbue et en cafetan, soit à menton rasé et en armes. Maintenant, on jugeait le moment venu. Au cri *hourra Constantin!* se mêla

celui de *hourra Constitoutzia!* Ce dernier mot, dont on remarquera la terminaison féminine dans sa forme russe, étonna plus la foule qu'il ne l'excita, et l'on assure que, le prenant pour un nom de femme, accolé à celui du césarévitch, ces pauvres victimes se demandèrent les uns aux autres : « Qui cela est-il? Est-ce sa femme? « Le mot de *république,* s'il avait été prononcé, n'eût pas été mieux compris, et ce cri beaucoup plus raisonnable, *Vive la légalité, à bas l'arbitraire!* qui s'échapperait volontiers du cœur de tant de Russes éclairés et patriotes, ce cri, disons-nous, proféré sur la place publique, aurait eu le même sort. Dans le fait, il est peut-être inutile qu'un mot de ralliement de ce genre soit complétement compris de ceux sur lesquels il doit exercer son action; le plus souvent même, ce mot magique a d'autant plus de puissance, qu'il présente une idée plus vague; mais au moins faut-il qu'il ait prise sur l'imagination par quelque endroit, qu'il y trouve une corde sensible et prête à vibrer. Hélas! des sons qui frappent un roc inintelligent n'ont pas d'action sur lui; il les répercute sans s'en émouvoir.

Le coup de feu qui venait d'abattre le brave général Miloradovitch, le Murat russe, comme l'appelle M. le comte Ph. de Ségur, avait eu un lugubre retentissement dans l'âme de l'empereur et dans celle des nombreux généraux et colonels dont il était environné. Une grande partie de la garde était là sous les armes, morne sans doute, abattue, incertaine, mais cependant fidèle à la discipline et contenue par son serment. « Êtes-vous bien sûr de votre troupe? » cette question qu'un témoin entendit faire, vers trois heures, par un général à un colonel de cavalerie au moment de commander la charge, était applicable à la plupart des régimens; heureusement, ils virent les rebelles en trop petit

nombre ; ils tinrent bon et firent leur devoir. Même le gros du régiment de Moscou, dont les compagnies insurgées avaient donné, le matin, le signal de la révolte, venait d'arriver sur la place de l'Amirauté pour concourir au rétablissement de l'ordre. Le grand-duc Michel était revenu ce jour même de son second voyage à Varsovie, dans lequel, comme nous l'avons dit, il n'alla que jusqu'à Dorpat. A la nouvelle de l'insurrection et ayant appris que c'était un régiment de sa division qui en avait donné le signal, il avait volé à la caserne de ce régiment, toujours récalcitrant, mais cependant retenu par les instances de beaucoup de ses officiers ; le haranguant avec véhémence, sans lui épargner les reproches, il l'avait exhorté à réparer sa faute, et, après en avoir obtenu le serment, il s'était mis à sa tête pour l'amener à l'empereur. Ces six compagnies rejoignirent donc la force armée qui n'attendait plus qu'un ordre pour mettre fin à cette affreuse scène d'anarchie.

Cet ordre, Nicolas hésitait encore à le donner ; il répugnait à répandre le sang de ses sujets ; avant d'en venir à cette extrémité, il voulait qu'on épuisât les moyens de persuasion. Une seconde fois il fit faire des remontrances aux insurgés, dans leur propre intérêt et sans transiger avec eux ; puis, le résultat n'ayant pas répondu à son attente, il manda le métropolitain, pour faire entendre la voix de la religion aux soldats égarés.

Ce faible vieillard, presque septuagénaire, apôtre de paix et de concorde, n'était guère habitué à des scènes si tumultueuses : la croix vacillait dans ses mains tremblantes. Cependant, accompagné du savant Eugène, métropolitain de Kief (*), et entouré d'une partie de son clergé, Séraphim

(*) Mort le 7 mars 1837. C'était le second prélat de l'empire.

lots de la garde, épouvantés d'une telle audace, n'avaient arrêté son bras. Puis il ajusta le général Voïnof : par bonheur, cette fois le pistolet, qui était resté quelque temps couché sur la neige, ne partit point. Iakoubovitch de son côté, la main sur son poignard, cherchait des yeux l'empereur, mais sans pouvoir l'atteindre.

La résistance, favorisée par une position forte mais sans issue, avait déjà duré plusieurs heures, lorsque, à l'approche de la nuit, qui dans cette saison tombe avant quatre heures, on fit avancer du canon. On plaça plusieurs pièces de campagne près du boulevard de l'Amirauté qui fait face au Sénat, et on les chargea à mitraille, non sans faire une nouvelle sommation, qui fut suivie d'un refus décisif. On agita en l'air les mèches allumées, car les ménagemens de l'empereur étaient infinis ; puis on tira un premier coup qui, mal pointé à dessein, fit peu de dommage. Les séditieux s'en moquèrent et recommencèrent leurs cris. On assure que les dispositions des artilleurs étaient douteuses (*) et que ce fut le grand-duc Michel qui, prenant la mèche des mains d'un soldat, fit partir la première décharge. Ce prince, malgré la fatigue d'une tournée dans les casernes ajoutée à celle d'un long voyage, n'avait plus quitté un instant son frère, et, comme lui, il donna des preuves d'une bravoure héroïque.

A la fin, le feu devint sérieux, la mitraille fit d'horribles ravages. Cependant on ne tira pas plus d'une dizaine de coups. « A la seconde décharge, dit le Rapport, toute cette

(*) M. Golovine, quoique en général médiocrement informé sur ces événemens, est sur ce point beaucoup plus catégorique que nous. « On amène du canon, dit-il ; un général apporte des cartouches dans le caisson de sa voiture ; *les artilleurs refusent de tirer*. Il met lui-même le feu aux pièces, les insurgés se dispersent. » *La Russie sous Nicolas Ier*, p. 26.

troupe se dispersa et fut poursuivie par les chevaliers-gardes et la garde à cheval dans Vassili-Ostrof (île de l'autre côté de la Néva), le long du quai Anglais (qui longe le fleuve en deçà) et par la rue Galernaïa (ou de la Cour des galères, parallèle à ce quai), où l'on coupait les fuyards. On en ramassa jusqu'à 500 à l'instant même ; les autres se disséminèrent de différens côtés, dans les maisons et sur le lit gelé de la Néva. » Un certain nombre forcèrent l'entrée d'une maison peu éloignée de la place du Sénat, y furent cernés et pris ; d'autres, poursuivis par la fusillade, jonchèrent les rues de leurs corps ; d'autres encore se dispersèrent au loin et trouvèrent un refuge dans les repaires de voleurs. Environ 150 individus furent saisis pendant la nuit et plusieurs des instigateurs de la révolte arrêtés ; quelques-uns aussi vinrent se livrer de leur propre mouvement. Les marins et les grenadiers du corps rentrèrent par troupes dans leurs casernes, implorant la clémence du vainqueur qu'ils avaient méconnue et bravée dans cette désastreuse journée.

On ne sait au juste le nombre des victimes, car les corps furent jetés à la hâte sous l'épaisse couche de glace dont la Néva reste couverte pendant quatre ou cinq mois de l'année. Les plus modérés parlent de deux cents, indépendamment de sept à huit cents prisonniers. Beaucoup de gens du peuple, simples curieux, mais curieux intéressés peut-être, épiant le moment du pillage, furent atteints et mis en pièces par la mitraille.

Cependant, l'impératrice, entourée des dames les plus distinguées de la ville, attendait en tremblant l'issue du combat, où, avec une résignation telle que l'inspire la religion du devoir, elle avait vu s'élancer son époux. Au mo-

ment où il se voyait réduit à la triste nécessité d'ouvrir le feu contre les rebelles, Nicolas avait envoyé un message à la princesse pour l'en instruire; car il craignait l'effet que les coups de canon feraient sur ses nerfs. L'explosion eut lieu : alors, fondant en larmes, l'impératrice se jeta à genoux et resta en prières jusqu'à ce qu'on vînt lui apprendre que la révolte était étouffée. Avant six heures, l'empereur était dans ses bras; un seul devoir l'avait retenu loin d'elle, après avoir rétabli la paix publique, celui d'aller remercier sur son lit de douleur la plus illustre victime de cette fatale journée, le comte Miloradovitch, du dernier service qu'il avait rendu à son pays. Les blessures du héros avaient été reconnues mortelles; il n'avait plus que quelques instans à vivre. L'empereur recueillit ses dernières volontés et promit qu'elles seraient exactement remplies (*).

Encore tout ému, il courut au palais. On se figure la scène touchante à laquelle son retour donna lieu, et ce que les embrassemens de l'impératrice eurent à la fois de doux et d'amer. Quel commencement de règne! s'écrièrent-ils de concert. Hélas! dès le premier jour, il avait connu à quel prix on possède le souverain pouvoir, et tout n'était pas fini peut-être! Cependant, la présence de son époux, miraculeusement sauvé au milieu des balles et des poignards, fut pour le cœur d'Alexandra un baume bienfaisant; la reconnaissance envers Dieu lui rendit le calme; mais on assure que ce jour-là laissa des traces ineffaçables sur les traits de l'infortunée princesse, alors si jeune encore; tendre épouse et mère dévouée, elle s'était vue menacée à la fois dans toutes ses affections.

Le soir même, un *Te Deum* solennel fut chanté à la cha-

(*) Nous renvoyons à la note 21, de la fin de ce volume.

pelle du Palais d'Hiver, en présence de Nicolas et de toute la cour, pour célébrer l'avénement du nouvel empereur.

Les troupes restèrent sous les armes, car on pouvait craindre qu'un coup de main ne fût tenté la nuit sur le palais. On en fit garder tous les abords, du côté du fleuve aussi bien que de celui de la ville, et l'on plaça des canons à tous les angles, ainsi qu'au débouché des rues. Plusieurs régimens bivouaquèrent, autour de grands feux, sur l'immense place attenante. Cette division était placée sous les ordres de l'aide de camp général Vassiltchikof (*), qui venait de rendre de nouveaux services, ainsi que l'atteste le rescrit impérial du 22 août 1826 (**). Une autre, établie à Vassili-Ostrof, était sous le commandement de l'aide de camp général de Benkendorff, dont nous aurons souvent à faire mention, et qui, dans toute cette journée, n'avait pas quitté un instant l'empereur. En outre, des détachemens des Cosaks de la garde parcoururent la ville dans tous les sens, pour maintenir l'ordre partout et ramasser les fuyards. Une tranquillité parfaite ne cessa plus de régner.

Qu'étaient devenus cependant les chefs de la conspiration, après avoir ainsi chargé leur conscience du sang de tant de misérables, de la perte imminente et plus lamentable encore de tant d'hommes de cœur, quelques-uns pères de famille, d'autres seuls appuis de leurs mères, la plupart ayant eu devant eux un brillant avenir ?

Ryléïef était retourné à son logis, et plusieurs de ses amis, Alexandre Bestoujef, le baron de Steinheil, Jean Pouschtchine, Batenkof et plusieurs autres, étaient venus cacher près de lui leur rage, leur honte, leurs cruelles appréhen-

(*) Il avait depuis peu de temps le grade de général (en chef) de la cavalerie. Dans les campagnes de 1812 à 1814, il avait rendu de brillans services. On trouvera sur lui quelques renseignemens de plus dans le chapitre suivant.

(**) Voir *Gazette* allemande *de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 74.

sions. Troubetzkoï n'y alla point. Ce Brutus d'une nouvelle espèce, dictateur sans volonté et sans courage, n'avait point paru de la journée. Dès le début de la révolte, au lieu d'accourir sur la place et de prendre le commandement en chef comme il était convenu, il était allé en toute hâte à l'état-major général (en face du Palais d'Hiver) prêter son serment, afin de détourner de lui les soupçons et aussi pour se soustraire aux recherches de ses complices quand ils viendraient à remarquer son absence. Des attaques de nerfs l'y avaient retenu. Mais à peine remis, se dérobant à tous les regards, il s'était réfugié chez sa sœur, où sa contenance avait encore trahi les angoisses qui le brûlaient intérieurement. Chez la comtesse Laval, sa belle-mère, femme d'une trempe plus forte que ce conspirateur pusillanime, il offrit ensuite le même spectacle. Enfin, ne se croyant pas assez en sûreté dans cette maison, il courut, à la faveur de la nuit, dans celle de son beau-frère, le comte de Lebzeltern. Dans la demeure du représentant de l'Autriche, il se flattait de trouver un asile inviolable, et il oublia qu'il laissait dans la sienne, à la merci des agens qui ne tarderaient pas à y être envoyés, tous ses papiers les plus secrets, toutes les preuves du complot, en un mot, beaucoup plus qu'il n'en fallait pour perdre ses meilleurs amis, ceux qui avaient placé en lui leur confiance. Ces papiers furent saisis, et, dans la nuit même, le comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, se transporta en personne chez le diplomate autrichien pour le prier d'engager son beau-frère à ne pas résister aux ordres de Sa Majesté Impériale, mais à se rendre immédiatement au palais accompagné d'un aide de camp qui avait ordre de lui demander son épée. Le comte de Lebzeltern jugea convenable de déférer à cette invitation. Le prince suivit donc l'aide de camp, et, gardé à vue au

palais, il attendit que l'empereur, après avoir pris un court repos, se fût réveillé. Bientôt il se trouva devant lui.

D'abord, il se livra à des dénégations et prétendit être étranger au complot; mais déjà ses papiers et ceux de quelques-uns de ses complices, étaient entre les mains du monarque, qui les lui montra; les uns étaient écrits de sa main, les autres portaient sa signature, dans d'autres encore son nom revenait à chaque ligne. Voyant alors qu'il lui était impossible de nier son crime, il tomba aux pieds de son juge, implora sa pitié et demanda grâce de la vie. « Soit! répondit Nicolas avec dignité; asseyez-vous et écrivez à la princesse; je vous dicterai la lettre. » Troubetzkoï écrivit presque machinalement ces mots : *Ia sdarof,* je me porte bien; mais quand il entendit la suite de la dictée, *i ia boudou sdarof,* et j'aurai la vie sauve, il n'osa continuer. L'empereur lui dit de son ton le plus impérieux : « Écrivez et cachetez! » L'homme coupable obéit en tremblant, et longtemps tous ses sens retentirent de ces sévères paroles qui furent encore prononcées : « Si vous vous sentez le courage de supporter une vie déshonorée et vouée aux remords, vous l'aurez; mais c'est le seul point que je puisse vous promettre. »

Après avoir dit cela, l'empereur se détourna de lui avec dégoût.





CHAPITRE CINQUIEME.

DÉBUTS DU RÈGNE ET NOUVELLES DES PROVINCES.

Pendant toute la journée du 27 décembre, il y eut encore une grande affluence d'hommes de toutes les classes sur la place de l'Amirauté et la place d'Isaac, continuation de la première (*). La tranquillité publique ne fut cependant plus troublée dans la capitale; mais chacun voulait voir le théâ-

(*) La place d'Isaac est ainsi nommée de la cathédrale d'Isaac, basilique colossale qui s'y élève et qui est en construction depuis plus d'un demi-siècle. Catherine II l'avait commencée ; Paul en avait hâté l'achèvement dans un esprit tout à fait mesquin. Un matin, l'on y trouva affiché un écriteau où il était dit que le règne de Paul ressemblait à cette construction, que cet empereur continuait en briques ce que Catherine avait commencé en marbre. Paul ne plaisantait pas : il intima à la police de lui trouver le coupable, et elle n'eut garde d'y manquer. Un malheureux fut saisi; on assure qu'il fut déporté en Sibérie après avoir eu la langue arrachée. Sous Alexandre, l'édifice resta inachevé. Nicolas fit reprendre les travaux, démolir tout ce qui en dénaturait le plan, exécuter celui-ci dans tout ce qu'il a de gigantesque, et la direction de cette grande entreprise fut confiée à un Français, M. de Montferrand. L'église d'Isaac, s'il l'achève, sera un des plus magnifiques monumens du règne de Nicolas.

tre de la bataille livrée la veille, les dégâts qu'elle avait occasionnés, l'attitude des troupes, ou, après leur départ, les traces qu'avaient laissées au milieu de la neige les feux de leurs bivouacs.

A neuf heures du matin, tout ce vaste espace était encore gardé comme il l'avait été pendant la nuit; les soldats conservaient l'air morne de la veille; les canons étaient toujours braqués contre les trois Perspectives et les autres avenues; des feux brûlaient à côté, et les Cosaks refoulaient à coups de lance ceux que la curiosité poussait au delà de la limite tracée.

Bientôt on vit l'empereur sortir du palais : un seul aide de camp, comme lui à cheval, l'accompagnait. Le jeune monarque passa devant le front des troupes, les remercia de leur fidélité, de leur discipline, de l'ordre exemplaire qu'elles avaient conservé dans leurs rangs; puis il les congédia, en attendant qu'il vînt passer en revue chaque corps dans son quartier, et ordonna qu'on leur fît les distributions usitées en pareille circonstance, en viande ou poissons et eau-de-vie. Une gratification en argent complétait habituellement ces largesses impériales. Cette fois, dans l'espérance d'affermir les bonnes dispositions de la garde, Nicolas la convertit en une haute paye temporaire, payable pendant plusieurs jours. Il se transporta ensuite derechef près du lit de Miloradovitch; mais déjà ce brave avait rendu le dernier soupir. De son côté, le général Stürler ne tarda pas à succomber à ses blessures.

Malgré des pertes si sensibles, Nicolas était toujours disposé à la clémence. Il l'exerça pleinement à l'égard des malheureux soldats, qui, après s'être laissé séduire par d'indignes artifices ou entraîner par leur déférence (on ne peut dire attachement) pour leurs chefs immédiats, atten-

daient maintenant avec une anxiété mêlée de cette résignation innée chez les Russes de la classe populaire, que l'empereur prononçât sur leur sort. Il accorda d'abord un pardon à la fois généreux et politique (car où trouver à les remplacer aussitôt?) aux marins de la garde qui donnaient des marques d'un repentir sincère et qui s'empressèrent alors de prêter le serment de fidélité entre les mains du grand-duc Michel; il fit bénir de nouveau leur drapeau souillé par la révolte, et le leur rendit de sa propre main : « Vous avez perdu l'honneur, leur dit-il, tâchez de le recouvrer! » Les drapeaux avaient été également enlevés à deux régimens : celui de Moscou tout entier avait refusé le serment, mais il avait ensuite concouru, au moins partiellement, à rétablir l'ordre; près de la moitié des grenadiers du corps s'était laissé entraîner dans la révolte après avoir déjà juré fidélité; en revanche, l'autre moitié, inébranlable dans sa fidélité, était restée sourde à toutes les suggestions; d'ailleurs, les uns et les autres, humbles, contrits, se proclamant coupables, invoquaient la clémence paternelle du tsar, et ils avaient près de lui un avocat chaleureux, dans la personne du prince son frère. Le pardon fut accordé à tous, à une condition toutefois : c'est que les plus coupables, réunis dans des compagnies séparées, seraient envoyés pour quelque temps à l'armée du Caucase, et laveraient leur faute et la tache imprimée à leur drapeau, dans le sang des montagnards, redevenus des ennemis acharnés de la Russie. Cette proposition fut reçue avec un vrai enthousiasme : plusieurs centaines d'hommes se déclarèrent prêts à partir; quant à leurs femmes et leurs enfans, le prince promit de veiller sur leur sort, en même temps qu'il leur fit espérer à eux-mêmes le retour dans deux ans.

On put, dès ce jour, envoyer contre-ordre aux troupes,

qui, cantonnées à la distance de quelques lieues de la capitale, avaient dû s'en rapprocher en toute hâte ; on retint seulement, pour faire le service des patrouilles, conjointement avec les Cosaks, les dragons de la garde, et, de plus, quelques escadrons de hussards et de lanciers. Cette cavalerie devait veiller autour de la ville, afin qu'aucun des fugitifs qui rôdaient encore dans son intérieur ou se tenaient cachés en attendant une occasion favorable, ne réussît à s'évader (*). On dut en effet, à cette précaution, la capture de la plupart d'entre eux. Un très petit nombre de conjurés seulement cherchèrent leur salut dans la fuite, et peut-être même Küchelbecker fut-il le seul. Celui-ci, ancien élève, puis répétiteur ou professeur au lycée de Tsarsko-Sélo, écrivain de quelque mérite et savant recommandable (**), s'était déjà fait remarquer à Paris par l'exagération de ses opinions et l'imprudence de ses discours ; il avait été autorisé à y faire un cours public de littérature russe, mais les plaintes auxquelles il donna lieu furent cause qu'il dut l'interrompre et même quitter Paris. Après avoir paru avec audace sur le champ de bataille, il réussit à tromper la vigilance des patrouilles, s'évada et arriva jusqu'à Varsovie, caché sous un déguisement. Dans cette ville, il se mit à la recherche d'un ami politique, officier dans un des régimens russes. Il le chercha longtemps en vain ; à la fin, le malheur voulut qu'il s'adressât à un sous-officier du régiment de la garde de Volynie (***) qui avait son signale-

(*) On assure que le prince Odoïefski passa cette nuit de décembre caché sous l'arche d'un pont, et qu'il se réfugia ensuite, transi de froid, chez son parent Lanskoï, ministre de l'intérieur, où il fut saisi.

(**) Nous avons dit plus haut qu'il était collaborateur du prince Vladimir Odoïefski pour la publication de la *Mnémosyne*. Il avait, dans le *tchinn*, le rang d'assesseur de collége, c'est-à-dire de la 8e classe.

(***) Malgré le grand nombre de régimens de la garde stationnés à Saint-Pé-

ment. « Et que lui voulez-vous, à cet officier? » demanda le sergent. Küchelbecker, dans un moment de distraction, répondit : « Dame ! c'est mon ami ! » Ces mots, rapprochés des vêtemens déguenillés du voyageur, donnèrent aussitôt l'éveil au sergent, car le Russe est très avisé, et comme il est en même temps très avide, âpre au gain, l'espérance d'une récompense, d'un profit, ajoute encore à la finesse dont il est généralement doué. Sans faire semblant de rien, le sous-officier se montra prêt à servir de guide au pauvre fugitif; mais au lieu de le conduire à l'adresse indiquée, il le présenta à ses supérieurs, et bientôt son identité fut reconnue; on l'achemina vers Pétersbourg. Son rusé conducteur ne tarda pas à faire le même voyage; mis à l'ordre du jour de l'armée, il reçut une gratification de mille roubles, fut avancé au grade d'enseigne et placé dans les invalides de la garde, « en récompense d'une conduite et d'une sagacité si exemplaires » (*).

Les arrestations, commencées dans la nuit, se succédèrent pendant toute la journée du 27, grâce aux indications trouvées dans les papiers du prince Troubetzkoï et dans ceux de plusieurs de ses complices. Elles atteignirent un très grand nombre de personnes, et de graves soupçons planèrent encore sur beaucoup d'autres. Les casemates de la forteresse se peuplèrent de prisonniers : parmi eux étaient des fils de généraux, de hauts fonctionnaires et d'académiciens, plusieurs princes, plusieurs officiers supérieurs, des *tchinovniks* civils, des littérateurs, etc. Ryléïef, Kakhofski, le prince Obolenski, plusieurs des frères Bes-

tersbourg, et dans ses environs, il y en avait encore plusieurs en Pologne, à la disposition du césarévitch.

(*) *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 13. Voir d'ailleurs, sur Küchelbecker, la note 22, à la fin de ce volume.

toujef, Iakoubovitch, avaient déjà rejoint Troubetzkoï dans les cachots. Alexandre Bestoujef n'avait pas hésité, encore dans la nuit de l'événement, à quitter son refuge dans un faubourg écarté et à traverser les postes, afin de porter lui-même à l'empereur, selon son expression, « sa tête coupable. » Le colonel Boulatof se livra aussi volontairement.

Le jeune monarque leur fit subir personnellement un premier interrogatoire. Il faisait à peine jour lorsque Bestoujef se trouva en sa présence, presque seul à seul. Lui, dont la parole éloquente et sympathique avait entraîné à la révolte la moitié d'un régiment auquel il était complétement étranger, resta atterré devant la majesté du regard avec lequel Nicolas l'aborda, en lui disant ces mots dictés par une juste indignation : « Le général Bestoujef était un serviteur fidèle, mais il n'a laissé que des fils dégénérés (*). » On assure qu'à cette question : « Où étiez-vous dans la journée du 14 (26)? » Boulatof répondit : « Près de votre personne, Sire! et si vous aviez faibli, c'était fait de vous; mais je ne me suis pas senti capable de lâcher la détente, quand Votre Majesté montrait tant de fermeté et de courage. — Mais pour une entreprise de cette espèce, il faut de l'assistance, des ressources de tout genre : sur quels moyens comptiez-vous pour réussir? — Des choses de cette nature ne se disent pas devant un si grand nombre de témoins. » — Sans faire attention à quel danger il s'exposait, Nicolas prit le conspirateur sous le bras, entra avec lui dans son cabinet, et ils restèrent longtemps en conversation particulière. Nous ignorons si Boulatof descendit au

(*) Bestoujef lui-même en a fait l'aveu à M. Adolphe Erman, qui, en 1829, le trouva à Iakoutsk et qui rapporte ces détails. Voir *Reise um die Erde*, t. II, p. 270. Bestoujef le père était conseiller d'état actuel : ce grade, purement honorifique, répond à celui de général-major.



ment. « Et que lui voulez-vous, à cet officier? » demanda le sergent. Küchelbecker, dans un moment de distraction, répondit : « Dame ! c'est mon ami ! » Ces mots, rapprochés des vêtemens déguenillés du voyageur, donnèrent aussitôt l'éveil au sergent, car le Russe est très avisé, et comme il est en même temps très avide, âpre au gain, l'espérance d'une récompense, d'un profit, ajoute encore à la finesse dont il est généralement doué. Sans faire semblant de rien, le sous-officier se montra prêt à servir de guide au pauvre fugitif; mais au lieu de le conduire à l'adresse indiquée, il le présenta à ses supérieurs, et bientôt son identité fut reconnue; on l'achemina vers Pétersbourg. Son rusé conducteur ne tarda pas à faire le même voyage; mis à l'ordre du jour de l'armée, il reçut une gratification de mille roubles, fut avancé au grade d'enseigne et placé dans les invalides de la garde, « en récompense d'une conduite et d'une sagacité si exemplaires » (*).

Les arrestations, commencées dans la nuit, se succédèrent pendant toute la journée du 27, grâce aux indications trouvées dans les papiers du prince Troubetzkoï et dans ceux de plusieurs de ses complices. Elles atteignirent un très grand nombre de personnes, et de graves soupçons planèrent encore sur beaucoup d'autres. Les casemates de la forteresse se peuplèrent de prisonniers : parmi eux étaient des fils de généraux, de hauts fonctionnaires et d'académiciens, plusieurs princes, plusieurs officiers supérieurs, des *tchinovniks* civils, des littérateurs, etc. Ryléïef, Kakhofski, le prince Obolenski, plusieurs des frères Bes-

tersbourg, et dans ses environs, il y en avait encore plusieurs en Pologne, à la disposition du césarévitch.

(*) *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 13. Voir d'ailleurs, sur Küchelbecker, la note 22, à la fin de ce volume.

tions, de changer les chefs de plusieurs régimens, d'avoir l'œil peut-être sur quelques-uns de leurs supérieurs et d'assurer l'obéissance des corps d'armée. Nicolas déploya une vigilance, une activité extrêmes. Au reste, on ne le vit point s'acharner à trouver des coupables; hélas! dès le premier moment, on en avait découvert plus peut-être que la politique ne conseillait d'en avouer. Au contraire, il se montra très enclin à la clémence, et pardonna, à la première marque de repentir, avec une facilité généralement interdite à la justice, dans les pays où Thémis, tenant sa balance égale pour tous, ne se permet jamais de soulever le bandeau qui doit couvrir ses yeux.

Un jeune comte Zacharie Tchernychef, capitaine aux chevaliers-gardes, la joie et l'orgueil d'une famille illustre, au sein de laquelle on a compté, dans le cours du dix-huitième siècle, plusieurs ministres et plusieurs feldmaréchaux (*), venait d'être arrêté. L'empereur désirait le sauver, par égard pour ses parens et aussi à raison de son âge. Il n'avait point pris part à l'échauffourée; mais seulement il s'était laissé entraîner dans les sociétés secrètes par son beau-frère le capitaine Nikita Mouravief, dont nous parlerons bientôt. Le jeune comte fut amené devant le monarque. « Est-il possible, lui dit ce dernier, que vous soyez sous le coup d'une peine infamante, vous qui appartenez à une des premières familles de mon empire! J'espère que non. Désavouez les principes professés par vous, les actes insensés que vous avez commis; dites-moi que vous vous en repentez, et je pourrai vous faire grâce (car en Russie

(*) Elle est maintenant éteinte dans les mâles, par suite de la condamnation de son dernier rejeton à l'exil en Sibérie, ce qui emporte la mort civile. Le ministre actuel de la guerre, prince Alexandre Tchernychef n'appartient pas à la même famille, ou du moins, à la même branche. *Voir* plus loin.

le souverain peut faire grâce avant tout jugement comme après). » Tchernychef refusa : « J'ai agi selon ma conscience ! » dit-il pour toute réponse (*). Un vieux militaire, aide de camp général de l'empereur et commandant du 1er corps de cavalerie de réserve, se porta lui-même accusateur de son fils qu'il amena devant son maître. Celui-ci, touché de la fidélité du général, voulut user de clémence, et lui dit qu'il s'en remettait à lui-même de la punition du coupable. « Si Votre Majesté veut traiter favorablement ce misérable, répondit le père irrité, qu'Elle le fasse mettre sous bonne garde, car pour moi je le tuerais. » Nicolas l'assura qu'il pardonnait au jeune homme, et l'invita à suivre son exemple ; mais le vieux guerrier opposa à ses instances un inexorable « Jamais ! »

Là surtout où les indices n'avaient rien de grave, l'empereur suivit le penchant de son cœur, d'accord avec les conseils de la politique. Le surlendemain du 26 décembre, on amena de grand matin au Palais d'Hiver un petit-fils du grand Souvorof, fils unique du prince Arcadius d'Italie (Italiiski) et de la spirituelle Hélène, née Naryschkine (**). Son père s'était noyé, en 1811, dans les flots de ce même Rymnik en Valachie, si célèbre par la victoire que l'auteur de leur illustration avait remportée sur ses bords. Nicolas était encore au lit. En attendant son réveil, le jeune homme, cornette aux gardes à cheval, fut enfermé dans une petite chambre du palais, où deux sentinelles le gardaient à vue. A huit heures du matin, il fut mandé. Les antichambres étaient occupées par un grand nombre d'aides de camp, de

(*) Il fut exilé à Iakoutsk, mais reçut son pardon en 1829, et fut envoyé à l'armée du Caucase comme simple soldat. Erman, t. II, p. 85.

(**) Depuis remariée au prince Vassili Galitsyne. Elle est fille du grand-chambellan Alexandre Naryschkine dont il sera question plus loin.

généraux, de colonels, qui tous, le supposant coupable, avaient l'air de ne pas le reconnaître. Il est introduit chez le monarque. « Souvorof, Souvorof! lui cria celui-ci dès qu'il l'aperçut, c'est ainsi que vous déshonorez un nom que toute la Russie révère! » Le jeune prince était atterré; à peine trouva-t-il la force d'articuler ces mots : « Comment ai-je pu m'attirer un tel reproche? Je ne crois pas avoir mérité la colère de V. M. » Dans son inexpérience, il pouvait avoir donné prise sur lui, mais en réalité, il n'avait rien de grave à se reprocher. Nicolas lui fit part des soupçons qui s'élevaient contre lui et le questionna sur ses liaisons avec le prince Odoïefski, son camarade du même grade, mais plus ancien, au régiment des gardes à cheval. Le cornette avoua qu'il avait souvent vu le prince et qu'il était lié d'amitié avec lui; qu'on parlait librement chez lui, trop librement peut-être, mais que jamais, en sa présence, à lui prince Italiiski, on n'avait rien dit d'hostile à la personne de S. M. I.; qu'il ne l'aurait certes pas souffert. « Je disais bien, s'écria l'empereur, d'un ton triomphant, qu'un Souvorof est incapable de trahir son souverain! » et il l'embrassa. Tout à fait libre de sa personne, le jeune officier traversa de nouveau les rangs de ceux qui lui avaient montré, l'instant d'auparavant, des visages si froids. Maintenant chacun voulut le féliciter, lui serrer la main, l'embrasser même; il trouvait là autant d'amis que d'individus; mais il n'eut garde de s'y laisser prendre après l'expérience qu'il avait faite. Le lendemain, il fut nommé lieutenant et bientôt après aide de camp (*Flighel adioudant*) (*) de l'em-

(*) Orthographe russe du mot allemand *Flügel-Adjudant*, adjudant d'aile. Le grade d'officier supérieur est attaché à ce poste, tandis que celui d'aide de camp général (*Ghénéral-Adioudant*) confère le grade de lieutenant général.

pereur. Son avancement fut rapide, car dès l'année 1839, il était général-major de la suite de S. M. I. (*).

Une enquête commença aussitôt, nous en verrons plus tard les résultats; mais la commission instituée par oukase du 29 décembre était à peine réunie depuis deux jours que l'empereur publia son manifeste du 31 (**), afin de rassurer immédiatement l'opinion publique par rapport à l'esprit de l'armée, ce principal rouage dans le mécanisme social du pays. Deux classes d'hommes, disait-il, ont pris part à l'événement du 14 (26) décembre, événement qui, « peu important par lui-même, ne l'est que trop par son principe et par ses conséquences » : les uns, pauvres égarés, ne savaient pas ce qu'ils faisaient; les autres, véritables conspirateurs, « voulaient abattre le trône et les lois, bouleverser l'empire, amener l'anarchie. » — « Entraînés dans le tu-« multe, continuait l'empereur, les soldats des compagnies « séduites n'ont participé à ces attentats ni de fait, ni d'in-« tention : une enquête sévère m'en a donné la preuve, et « je regarde comme un premier acte de justice, comme « ma première consolation, de les déclarer innocens. Mais « cette même justice défend d'épargner les coupables. » Le paragraphe qui vient après mérite d'être lu avec la plus sérieuse attention; à côté de quelques insinuations peu bienveillantes pour l'étranger, on y remarquera un passage que la Russie devait se presser de recueillir comme une promesse rassurante, passage que nous ferons ressortir en le soulignant. « D'après les mesures déjà prises, le procès,

(*) En août 1846, le même prince Alexandre Italiiski fut choisi pour porter au roi de Wurtemberg la nouvelle de la célébration, à Péterhof, du mariage de la grande-duchesse Olga Nikolaïevna, avec le prince royal son fils.

(**) Voir *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1825, n° 154.

« le châtiment, embrasseront dans toute son étendue, dans
« toutes ses ramifications, un mal dont le germe compte
« des années, et, j'en ai la confiance, ils le détruiront jus-
« que dans sa racine; ils purgeront de cette contagion
« étrangère le sol sacré de la Russie; ils feront disparaître
« cet odieux mélange de *tristes vérités* et de soupçons gra-
« tuits qui répugne aux âmes nobles; ils tireront à jamais
« une ligne de démarcation entre l'amour de la patrie et
« les passions révolutionnaires, *entre le désir du mieux et*
« *la fureur des bouleversemens;* ils montreront au monde
« que la nation russe, toujours fidèle à son souverain et aux
« lois, repousse les secrets efforts de l'anarchie, comme
« elle a repoussé les attaques ouvertes de ses ennemis dé-
« clarés; ils montreront comment on se délivre d'un tel
« fléau; ils prouveront que ce n'est point partout qu'il est
« indestructible. »

Malgré cette comparaison, flatteuse sans doute, mais flatteuse seulement pour la Russie, entre son *sol sacré* et les pays étrangers, siéges d'un fléau indestructible qu'ils lui ont transmis par contagion, pays où le règne des *lois* ne semble cependant pas moins affermi qu'il ne l'est sous le régime des oukases; malgré cette comparaison désobligeante, s'il faut dire toute notre pensée, on doit rendre justice au langage calme, digne, élevé de ce manifeste, à son esprit presque libéral, puisque le désir du progrès y est présenté comme un sentiment légitime. Il fait honneur à la plume du sage Karamzine, s'il est vrai qu'on doive le lui attribuer. Calculé à la fois pour inspirer une terreur salutaire aux agitateurs, pour rassurer les populations paisibles de l'empire, et pour affaiblir au dehors l'effet fâcheux pour la considération politique de la Russie, que les nouvelles de cette semaine avaient dû produire, il est incon-

testablement l'ouvrage d'un homme habile, d'un véritable homme d'Etat.

Nous aurons bientôt à analyser le rapport de la commission d'enquête, mais la manière dont on la composa mérite de fixer un instant notre attention. La liste de ses membres nous fera connaître quelques-uns des personnages auxquels le nouvel empereur accordait le plus de faveur ; et, quoique les individus ne soient rien en Russie, à l'exception de l'individu couronné qui les regarde tous comme des instrumens qu'il emploie ou qu'il brise à volonté, il ne sera pourtant pas sans intérêt de passer en revue l'entourage immédiat d'un monarque dont il s'agit pour nous d'étudier les tendances et le caractère.

Voici donc cette liste : Le ministre de la guerre, général de l'infanterie, Alexandre Tatischtchef, président (*) ; le grand-duc Michel, frère de l'empereur, grand-maître de l'artillerie, commandant d'une division de la garde ; le prince Alexandre Galitsyne, conseiller privé actuel, ministre de l'instruction publique et des cultes sous Alexandre, ministre des postes sous Nicolas ; Golénitchef-Koutousof, aide de camp général, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg (plus tard en outre membre du conseil de l'empire) ; Alexandre Tchernychef, aide de camp général, le même qui, après avoir rendu au nouveau souverain le service signalé dont nous avons déjà fait mention, devint successivement comte, prince, général de la cavalerie, ministre de la guerre, etc. ; Alexandre de Benkendorf, aide de camp général, chef de la première division de cuirassiers ; Levachof, aide de camp général, commandant d'une

(*) Depuis comte, et mort en 1833. Il ne faut pas le confondre avec son frère Dmitri, bailli de l'ordre de Malte, mort ambassadeur à Vienne, le 30 septembre 1845.

brigade de la cavalerie légère de la garde, aujourd'hui général de la cavalerie, comte et membre du conseil de l'empire; Potapof, aide de camp général et général de service de l'état-major général; enfin le secrétaire de la commission, Dmitri Bloudof, alors seulement conseiller d'état actuel, mais qui a rapidement parcouru depuis la carrière des honneurs.

Quoique la plupart de ces hommes fussent assez haut placés, quelques-uns assez éminens même, pour offrir des garanties suffisantes de lumières et d'impartialité, ce n'était peut-être pas de leur part qu'on pouvait s'attendre à une instruction patiente, approfondie et savante. D'abord, tous, à l'exception d'un membre et du secrétaire en chef de la chancellerie, étaient militaires, et il s'agissait d'un procès de haute-trahison très compliqué, très étendu, où, parmi les nombreux accusés de ce même ordre, il y en avait aussi beaucoup de l'ordre civil. Puis, à titre d'aides de camp généraux, la plupart de ces juges-instructeurs improvisés étaient des hommes de cour, des familiers du prince, les exécuteurs habituels et le plus souvent aveugles de ses volontés. C'est sur leur maison militaire que s'appuient principalement les empereurs de Russie; c'est par elle que, partout présens, ils interviennent dans toutes les affaires; c'est elle, indépendamment de la garde où elle se recrute, qui fait leur force et leur sécurité. Les aides de camp généraux exercent un droit de contrôle sur toutes les autorités secondaires ou inférieures, et très grand est encore le prestige attaché aux aiguillettes des simples aides de camp du prince. Faire siéger un si grand nombre d'aides de camp généraux dans la commission d'enquête, n'était donc pas un moyen d'assurer à la justice cette indépendance qui est son premier titre au respect de tous; mais on suivit les

vieux usages, car en Russie les plus hautes fonctions ont presque toujours été réservées aux militaires, jugés propres à tout, sans doute parce qu'ils ont ce mérite inappréciable de savoir le mieux obéir (*). Enfin, demanderons-nous, y avait-il convenance à introduire dans la commission un prince de la famille impériale? n'était-ce pas donner lieu au soupçon qu'il pouvait bien être placé là, soit pour former un intermédiaire direct et permanent entre le souverain et la commission dont il stimulerait le zèle, soit afin de poursuivre en quelque sorte la punition des prévenus, dans une cause personnelle ou, tout au moins, dans laquelle, pour lui, un intérêt de famille était engagé? N'était-ce pas le faire descendre de la haute sphère où l'avait placé sa naissance, près de ce pouvoir qui ne doit intervenir personnellement dans la dispensation de la justice que par des actes de clémence et de grâce, pour le compromettre dans des mesures de rigueur et d'expiation? Toutefois, à ces doutes on peut opposer une considération : c'est que, dans les circonstances critiques où il se trouvait, le monarque avait besoin de tout savoir; l'enquête pouvait amener des découvertes de toute espèce, et il est des vérités que le fonctionnaire russe le plus haut placé n'oserait jamais porter à la connaissance du maître, même sous une forme strictement historique.

Le grand-duc Michel venait de se conduire en homme de cœur : non-seulement il avait donné à son frère des témoignages du plus grand dévouement et fait preuve d'un rare mépris du danger, il avait aussi montré beaucoup de

(*) M. Golovine (p. 201) rapporte l'anecdote suivante. Le comte Pahlen (lequel?) ayant été appelé à une charge civile, dit à l'empereur : « Sire, je n'ai fait toute ma vie que le métier des armes; vous m'appelez à un rude poste. »—« Et moi donc? répondit Nicolas, ai-je jamais fait de la politique avant de monter au trône? »....

présence d'esprit, ainsi que l'alliance de sentimens humains avec une fermeté énergique. L'empereur lui devait de la reconnaissance; il avait d'ailleurs été élevé avec lui; il aimait sa droiture un peu bourrue, sa franchise toute militaire et la vivacité de ses saillies quelquefois heureuses (*). Il répondait donc au sincère attachement du grand-duc, par une confiance illimitée : non content de le nommer inspecteur général de l'arme du génie, fonctions qu'il avait lui-même remplies avant son avénement au trône, il ne tarda pas à lui confier en outre (20 novembre 1826) le commandement supérieur de tout le corps de la garde, en remplacement du général Voïnof, successeur du général Ouvarof (un des favoris d'Alexandre) (**), mais qui fut mis alors à la tête du 4e corps d'armée.

De jurisconsultes, il y en avait tout au plus deux au sein de la commission d'enquête, le prince Alexandre Galitsyne et M. Bloudof; mais rien aussi n'est plus rare en Russie; d'ailleurs le procès était traité comme purement politique; il suffisait, pensait-on, d'un jury d'accusation pour constater les faits à l'aide des lumières du simple bon sens. En re-

(*) La manie des calembours, mise en honneur à la cour de Russie par le grand-chambellan Alexandre Naryschkine, a fait, à Michel Pavlovitch, une réputation d'homme d'esprit que le trait suivant du moins ne démentira pas. Lorsqu'il visita l'observatoire de Poulkova, le grand-duc était entouré d'officiers généraux ayant tous l'uniforme chamarré de décorations, croix ou *étoiles*. L'astronome qui les reçut fut décontenancé à la vue de ce cortége un peu fastueux. Son trouble ayant été remarqué, le grand-duc se hâta d'imposer silence aux rieurs en disant : « Ce n'est rien, Messieurs ! seulement M. l'astronome n'a pu se défendre de quelque surprise en voyant tant d'étoiles qui ne lui semblent pas à leur place. » Ses calembours à l'occasion de son mariage avec une très gracieuse princesse n'étaient pas, dit-on, d'aussi bon goût.

(**) Le même qui, après la bataille d'Austerlitz, entendant l'empereur Napoléon demander lequel des généraux russes avait commandé une maladroite attaque de cavalerie, répondit plaisamment : « Je, Sire, » comme pour avouer une faute par une autre. Il est mort en 1824.

vanche, le prince Galitsyne, ancien procureur général du Saint-Synode, membre du Conseil de l'empire, et ancien ministre des cultes et de l'instruction publique, département créé pour lui en 1816, était un des hommes les plus considérables de l'état et les plus justement respectés ; sa présence dans la commission était une garantie réelle. Enclin au piétisme, comme Alexandre, dont il était un ami particulier et qu'il égayait souvent par la vivacité de son esprit, il avait excité contre lui la défiance du clergé placé sous sa direction, mais sans perdre un instant la confiance de l'empereur. Quoique Nicolas ne fût guère moins étranger que le clergé russe à ce mysticisme en vogue sous Alexandre, dangereux peut-être à quelques égards, mais préférable cent fois au formalisme aride de l'Église orientale, il ne voyait dans le prince que l'administrateur capable, l'honnête homme, l'ami de son frère, et il lui continua la même confiance jusqu'au moment de sa retraite (*).

Quant à M. Bloudof, ni courtisan ni grand seigneur, c'était un homme de talent qui, à force de travail, se frayait une route vers le pouvoir, ou du moins, pour parler plus exactement, vers la région où le pouvoir réside, sans partage, entre les mains d'un seul homme. Recommandable par son vaste savoir, surtout par la connaissance qu'il possède d'un grand nombre de langues, en même temps laborieux, capable d'une application soutenue, il était presque un phénomène dans les chancelleries russes, et pouvait compter sur un avancement rapide. Karamzine, jusqu'à ce jour le seul historien remarquable de sa nation (**), l'avait,

(*) La vue du prince était affaiblie, et il mourut, presque aveugle, dans ses terres de Crimée, le 4 décembre 1844. Voir, à la fin du volume, note 23, plus de détails sur lui et sur la famille des princes Galitsyne en général.

(**) Nous reviendrons sur lui, à l'occasion de sa mort, dans le volume suivant.

dit-on, désigné pour terminer son ouvrage ; car, retenu sur son lit de douleur, ce sage et consciencieux écrivain ne devait s'en relever que pour aller respirer un air plus doux, dans les régions méridionales de l'Europe ; et déjà l'empereur Alexandre, sensible à la gloire nouvelle dont ce monument national enrichissait son pays et jugeant avec raison qu'il n'y avait pas d'honneurs auxquels un tel mérite ne donnât droit, avait mis une frégate de l'état à la disposition du malade. Celui-ci n'eut malheureusement plus la force d'en profiter : avant l'âge il paya le tribut à la nature ; mais son édifice inachevé reçut du moins un couronnement convenable. M. Bloudof continua l'*Histoire de Russie,* à l'aide des notes de l'auteur, jusqu'à l'avénement de la maison des Romanof. Jusqu'alors M. Bloudof avait servi au collége de l'empire (département des affaires étrangères) ; protégé par Spéranski, une des plus grandes capacités du règne d'Alexandre, mis en évidence par le rapport qu'il rédigea au nom de la commission d'enquête, il se vit bientôt recherché et devint successivement collègue du ministre de l'instruction publique, ministre de l'intérieur (jusqu'en 1839), secrétaire d'état, chef du bureau de la rédaction des lois, et membre du Conseil de l'empire. Ce Conseil, comme on sait, est, après le souverain, la plus haute autorité dans le pays ; elle prime les ministres et les empêche de dévier de la ligne qui leur est tracée. Promu jusqu'à la deuxième classe du *tchinn* (*), celle de conseiller privé actuel, M. Bloudof a en outre été investi du titre de comte, et sans doute des donations considérables ont mis sa fortune au niveau d'une telle position (**).

(*) Voir, sur le *tchinn* ou ordre des rangs, la note 24.

(**) Il est actuellement à Rome, chargé des négociations délicates qui doivent s'ouvrir entre son maître et le Saint-Siége.

Parmi les militaires, membres de la commission d'enquête, deux hommes méritent encore d'être signalés comme destinés à devenir les instrumens habituels des volontés du nouveau souverain. Nous avons déjà eu l'occasion de les nommer plusieurs fois.

L'un est Alexandre de Benkendorf, que nous avons vu se distinguer, d'abord pendant l'inondation de Saint-Pétersbourg, puis dans la journée du 26 décembre. Ainsi recommandé aux bonnes grâces de Nicolas, il l'était en outre par sa qualité de parent de la vénérable comtesse de Lieven, dame d'honneur qui avait jadis dirigé l'éducation des grandes-duchesses sœurs de ce prince (*), et la famille impériale le connaissait depuis son enfance. Homme de talent, doux, souple, insinuant, agréable de figure, plein de galanterie dans ses manières, il savait se faire aimer, et les Russes eux-mêmes lui pardonnaient le grand tort d'être Allemand (**) (il appartenait à la noblesse livonienne), dans une cour où ils avaient été trop souvent humiliés de voir des hommes de cette origine prendre le pas sur les premiers d'entre eux. Décoré du titre de comte, nous le verrons plus tard appelé au premier poste de confiance, en qualité de chef des gendarmes, chargé du commandement du quartier-général de S. M. I. Avec la garde du souverain, une responsabilité

(*) Nous reparlerons de cette dame, plus tard nommée princesse, mais qu'il ne faut pas confondre avec la princesse Lieven, sœur du général Benkendorf, si connue dans les cercles diplomatiques de Paris, et qu'une étroite amitié liait à un de nos premiers hommes d'État, M. Guizot, dans un temps où aucune trace d'intimité n'existait plus entre la cour de Russie et celle des Tuileries. Christophe de Benkendorf, père d'Alexandre et de son frère Constantin, ainsi que de la princesse, avait déjà été général au service de la Russie.

(**) Voir la spirituelle brochure d'un anonyme, *La Russie envahie par les Allemands*, Paris et Leipzig, 1844, in-12. A la fin de ce volume, note 25, nous donnerons le jugement impartial d'un Français sur les deux nationalités qui se trouvent ainsi en présence autour du trône des tsars.

immense est attachée à ce poste : Benkendorf, d'un dévoûment à toute épreuve, en porta le poids, à la satisfaction du maître, jusqu'à sa mort arrivée en 1844.

Le second des deux généraux que nous avons voulu signaler est Alexandre Tchernychef, bien connu en France où, simple colonel alors, il vint avec une mission, vers l'époque de la campagne de Russie, et où la trahison de Michel lui fit un nom. Celui-ci, employé dans les bureaux de l'habillement des troupes, convaincu d'avoir livré au bel émissaire russe les états de situation des corps prêts à marcher vers le Niémen, expia ce crime sur l'échafaud, en mai 1812. La guerre éclata, et Tchernychef, promu au grade de général, se fit remarquer dans divers combats d'avant-garde ou de corps détachés, notamment à la prise de Cassel, où son arrivée fit crouler le fragile édifice du royaume de Westphalie (*). Nous avons dit quelle mission importante lui fut confiée par le général Diebitsch au moment de la mort d'Alexandre. Nicolas se montra reconnaissant de ce service : il attacha Tchernychef à sa personne ; et bientôt celui-ci fut pour lui l'homme indispensable. Aussi sa fortune fut-elle rapide. Il ne fait point partie de l'illustre famille des Tchernychef à laquelle avait appartenu le feldmaréchal et dont un membre figurait sur les bancs des accusés (**) ; mais son extérieur est néanmoins celui d'un vrai gentilhomme, et son esprit, fécond en ressources, le soutient au milieu des circonstances les plus difficiles.

(*) Quelque temps auparavant, il avait manqué surprendre le maréchal Augereau à Berlin.

(**) Il en a été question un peu plus haut (p. 252), et là nous avons aussi touché à la question généalogique. Celle-ci a été résolue en divers sens ; contrairement à ce que nous disons dans le texte, M. le prince Pierre Dolgorouki assure que l'origine commune du prince Alexandre Ivanovitch et des comtes Tchernychef est attestée par des pièces provenant des archives de préséance

Telle était la commission d'enquête à laquelle l'empereur confiait le dépôt des secrets que l'instruction ne pouvait manquer de révéler ; secrets d'une nature délicate, car les familles les plus puissantes, les personnages les plus éminens pouvaient se trouver compromis, sans que la politique permît de donner suite aux indices ; il s'agissait de sonder, sans la trahir, une plaie profonde, vive, douloureuse, d'explorer un abîme béant et de le soustraire néanmoins à tous les yeux, que dis-je, d'en oublier soi-même aussitôt l'existence. On voit quelles considérations avaient dicté le choix des personnes, et combien de tact, de prudence et de discrétion étaient imposés à tous les membres de la commission.

Elle se mit aussitôt à l'œuvre. Nous la laisserons poursuivre la vengeance d'une société encore émue de son péril, pour jeter un regard sur le trône, occupé enfin, après une longue vacance, par son légitime héritier. Un règne ne s'ouvre pas par les hautes œuvres de la justice ; la politique se hâte de faire valoir ses droits, et les premiers momens sont réclamés par cet échange de démonstrations qui, établissant les rapports entre le prince et son peuple, provoquent ou arrêtent la confiance et fixent l'opinion.

Le jeune autocrate venait de sortir à son avantage d'une épreuve décisive. Après avoir donné l'exemple d'un noble désintéressement dans un débat où il y allait d'une

(*Razriad*) et par une lettre autographe écrite au sénateur Ivan Lvovitch Tchernychef, père du prince, par le feldmaréchal comte Ivan Grigoriévitch Tchernychef, et conservée parmi les documens de famille du premier (*Rossiskiï Rodoslovnii Sbornik*, 4e livr., p. 99, note).

couronne, il s'était montré humain dans la répression d'une révolte à main armée et clément sans faiblesse après la victoire. Tout Pétersbourg avait pu être témoin de son courage, de sa patience, de son sang-froid, qualités précieuses dans un prince, surtout aux époques de crise. Grâce à ces qualités, il venait de rendre un service immense à l'empire, car la révolte pouvait se communiquer de proche en proche, et elle aurait eu des conséquences effroyables, s'il est vrai que les conjurés eussent promis aux soldats le pillage de la riche capitale. Toute la population appelée *tchornii narod* ou le peuple noir, excitée encore par les fumées de l'eau-de-vie, se serait associée à leurs fureurs, et le massacre des étrangers en eût été une suite presque inévitable (*). L'aisance des Allemands de Saint-Pétersbourg est incessamment un objet de jalousie et de convoitise pour le misérable *mougik* qui rend hommage à leur probité (**), à leurs lumières, mais qui en est humilié pour son compte, et il regarde, avec une haine secrète, ces *intrus*, que les Russes des classes moyennes ou nobles, n'aiment pas davantage et ne se lassent point de poursuivre de leurs brocards (***). Des me-

(*) Le *Journal de Saint-Pétersbourg* lui-même semble l'avouer dans un article communiqué (1826, no 2) et rédigé avec beaucoup de mesure. « Des hommes indignes du nom de Russes, y est-il dit,... méditaient l'assassinat de la famille impériale, l'anarchie, *le pillage de toutes les propriétés, le massacre de tous les citoyens paisibles.* » Cette dernière partie de la phrase est évidemment détournée de son vrai sens : on ne voulait pas dire *de tous les étrangers*, pour éviter de faire des distinctions odieuses, mais malheureusement trop réelles. « Certes, ajoutait-on, de pareils projets ne pouvaient en aucun cas s'accomplir dans toute leur étendue, » etc. Nous trouvons d'ailleurs dans notre journal ces mots, affreux à répéter : « La populace se réjouissait de cette perspective, et le carnage eût été horrible ! » Voir aussi plus haut p. 219 et 236.

(**) Nous avons entendu dire à un Russe du bas peuple, à qui l'on reprochait de vendre sa marchandise dix fois le prix qu'elle valait, ces mots dans lesquels il voyait une excuse pour lui : « Que voulez-vous, Monsieur, nous ne sommes pas des Allemands ! »

(***) Voir plus haut, p. 263.

sures promptes et bien concertées avaient détourné de la ville un si grand malheur. Les preuves publiques de reconnaissance et d'attachement pour un fidèle serviteur, victime de son zèle, données ensuite par Nicolas, avaient rendu témoignage de son bon esprit ou de son bon cœur, en même temps qu'elles honoraient, dans un de ses chefs, l'armée, déjà touchée du généreux pardon accordé à des hommes entraînés malgré eux dans le crime.

De plus, ses manifestes et ses moindres paroles respiraient la loyauté. Comme à l'avénement d'Alexandre, on semblait entrer dans une ère nouvelle de publicité, dans une ère de justice, de franchise, de légalité. Déjà on avait recueilli de la bouche même du jeune monarque cette assurance expresse qu'en toute occasion il n'agirait que selon la loi, assurance donnée de bonne foi, sans nul doute, mais pourtant trompeuse, il faut le dire, car la loi n'est rien dans un pays où le souverain en est la source unique, où sa volonté de chaque jour, formulée en oukase, peut annuler et remplacer sa volonté de la veille, et où d'ailleurs, comme nous le verrons plus loin, la loi n'a pas pour interprètes et pour ministres un corps respectable, indépendant, sur les fonctions duquel il n'est permis à personne d'empiéter, et dont la dignité, fruit d'une conscience délicate, rappelle l'idée du sacerdoce. Peut-être en adoptant, comme Alexandre, cette devise honorable : *Zakonn, zalog blajenstva vsèkh i kajedavo* (*La loi, arche de salut pour tous et chacun*), Nicolas espérait-il alors en faire une vérité. Il s'autorisait sans doute de l'exemple de ces états voisins où la volonté souveraine, presque aussi absolue qu'en Russie, est loin néanmoins d'être despotique : de vieux usages et des mœurs basées sur une antique probité y donnent aux lois le caractère de l'inviolabilité. Le régime du bon plaisir n'a enfanté

partout que des abus : en Russie, les abus avaient miné le sol sous les pieds des autocrates; Nicolas devait avoir la volonté sincère de les déraciner. Quoi qu'il en soit, l'adoption d'une telle devise, jointe à la promesse de publier tous les actes d'intérêt général, ainsi que les pièces du grand procès qu'on allait instruire, produisit un excellent effet, et retourna l'opinion publique à son égard. On ne tarda pas à parler avec admiration d'un prince qu'on avait regardé jusqu'alors avec indifférence, pour ne pas dire avec de fâcheuses préventions.

Il est certain que la jeunesse de Nicolas n'avait laissé deviner à personne, ni cette noblesse de sentimens, ni cette haute raison, ni cette force de caractère. Né le 6 juillet 1796 (*), quatre mois seulement avant la mort de Catherine II, il a reçu son éducation, conjointement avec le grand-duc Michel, sous la direction de sa mère, mais à une époque d'agitation continuelle. L'esprit militaire s'est de bonne heure annoncé chez lui; cependant, on ne peut dire qu'il se soit livré à une étude profonde, même de l'art de la guerre; et les précepteurs qui, sous la direction du général Mathieu Lambsdorf, noble courlandais (**), étaient chargés de son instruction dans toutes les branches du savoir, n'eurent guère à se louer de ses progrès (***). Doué,

(*) Le 25 juin, vieux style, répondait dans le dernier siècle au 6 juillet; dans ce siècle-ci, il répond au 7, et c'est à ce dernier jour qu'on célèbre l'anniversaire de la naissance du monarque.

(**) Nommé comte à l'occasion du mariage de son élève en 1817; mort en 1827 (voir la *Gazette* allemande *de Saint-Pétersbourg*, 1827, no 27).

(***) Les plus notables de ses professeurs furent deux savans Allemands, Storch et Adelung, l'un et l'autre connus par de bons ouvrages et hommes d'un vrai mérite. La langue française lui fut enseignée par M. Dupuget de Lausanne, de tous ses maîtres peut-être celui qui a le plus gagné à son élévation. Décoré du titre de baron sous le règne de Paul (par suite, dit-on, d'un quiproquo), il avait quitté la Russie avec une pension. A un voyage qu'il fit, en 1826, à Saint-

comme sa nation, du génie de l'imitation, il était plus habile à contrefaire les personnes de la cour, soit pour la voix, soit pour le maintien, qu'à saisir les distinctions scientifiques ou à pénétrer le sens des textes grecs et latins. Les deux jeunes princes s'animaient l'un l'autre à mille espiègleries. Néanmoins, on assure qu'indépendamment des diverses branches de la science militaire, Nicolas s'occupa avec succès de l'étude des langues modernes, et qu'en outre, il prit goût à la musique, au point qu'il composa dans sa jeunesse plusieurs marches d'une facture assez heureuse.

Son âge l'empêcha de prendre aucune part à la lutte gigantesque éclairée des lueurs sinistres de l'incendie de Moscou; lutte dans laquelle Alexandre, son modèle et son souverain, lui apparaissait avec l'éclat d'un roi des âges héroïques. Après le rétablissement de la paix générale, il courut reconnaître les champs de bataille où les armées russes s'étaient illustrées; il visita aussi plusieurs capitales du continent, fit un court séjour à Paris, et passa même en Angleterre (1816). De retour dans sa patrie, il en parcourut également les principales villes, et il sortait à peine de l'adolescence, lorsque Alexandre convint avec Frédéric-Guillaume III de le marier avec la fille aînée de cet excellent allié et ami.

Jamais la Russie n'avait porté si haut ses prétentions matrimoniales, restreintes surtout par la condition qu'elles imposent aux princesses choisies, d'abjurer leur confession de foi pour embrasser la religion officielle de l'empire; condition sans réciprocité, car les princesses russes que l'on marie à l'étranger, ne renoncent jamais à leur commu-

Pétersbourg, il obtint une augmentation de cette pension et la plaque de l'ordre de Sainte-Anne.

nion avec l'Église orientale. Rarement des cours catholiques ont souscrit à cette condition un peu humiliante, et peut-être n'aurait-on pas dû s'attendre à une telle concession de la part du plus puissant roi protestant de l'Allemagne, d'un prince d'ailleurs personnellement pieux, convaincu et attaché au symbole de son Église (*).

Dans la cérémonie par laquelle la fille de Frédéric-Guillaume III fut reçue membre de l'Église grecque, elle changea son nom de Louise-Charlotte, en celui d'Alexandra Fœdorovna, mi-partie emprunté, à ce qu'il paraît, à celui du parrain et à celui du père (**). Le mariage fut célébré, à la satisfaction des deux cours, le 13 juillet 1817, anniversaire de la naissance de la princesse, qui, née en 1798, avait par conséquent dix-neuf ans, deux de moins que son fiancé.

L'union la plus parfaite, on a pu longtemps dire la plus exemplaire, même par rapport à l'époux, a toujours présidé à ce ménage heureux ; et dès la première année (le 29 avril 1818), la naissance d'un héritier en resserra encore les nœuds. L'histoire doit recueillir parmi ses documens, la noble lettre adressée à cette occasion, par le père, à l'archevêque de Moscou, Augustin (***). Cette même union eut sans doute une influence favorable sur le développement des facultés du prince, et les jouissances qu'il puisa dans le bonheur domestique ne purent manquer d'impressionner d'une manière heureuse son cœur naturellement bon, quoique en

(*) Nous ferons apprécier plus tard la haute valeur de son caractère, d'après les témoignages de M. l'évêque Eylert.

(**) Le parrain était Alexandre. Quant au père, il faut savoir que *Fœdor* est la traduction russe, non-seulement de Théodore, mais aussi de Frédéric, nom étranger aux Russes, de même que celui de Henri, qui se rend par *Andréi*, André. — L'impératrice Alexandra resta toujours pour son père la *princesse Charlotte*. Nous aurons à parler d'elle dans la suite de cet ouvrage, et nous rappellerons alors l'avenir que lui pronostiqua la reine Louise, sa mère.

(***) On la trouvera dans les Notes et Éclaircissemens, note 26.

général peu enclin à la sensibilité. Satisfait de ces jouissances, il ne montra guère plus de goût qu'Alexandre lui-même pour la représentation et pour les fêtes de la cour; à l'exemple de l'empereur, il s'isolait dans son intérieur autant que le permettaient les convenances, faisant valoir au besoin comme excuse ses devoirs de père et d'époux. Grâce à l'excellent esprit qui régnait dans le palais d'Anitchkof, bien des lectures avaient sans doute pu être faites entre les époux, bien des lacunes comblées dans l'instruction d'un prince heureusement doué, surtout depuis qu'il se savait appelé à la plus auguste des missions.

Le public, qui ignorait ces particularités, ne jugeait le grand-duc, alors inspecteur général du génie, que par les soins subalternes auxquels il se livrait par rapport aux troupes de la garnison de Saint-Pétersbourg. Il n'était donc nullement préparé à trouver en lui la maturité et la sagesse que la royauté réclame : aussi ne revenait-il pas de sa surprise en reconnaissant son erreur, et fut-il prompt à la réparer par cette admiration dont nous avons parlé, où la flatterie entrait peut-être pour quelque chose, mais qui n'en était pas moins réelle et sincère au fond.

La taille élevée du prince, son port majestueux, son air encore sévère et quelque peu contraint, mais noble et martial, son regard un peu fauve, mais plein d'intelligence, son front large et haut, ses dehors enfin dont la multitude tient un si grand compte, et qui imposent à tout le monde quand à l'expression d'un esprit actif ils joignent celle de la force du corps et de l'énergie du caractère, eurent aussi leur part à cette admiration. Cependant, la beauté mâle de Nicolas n'était pas encore à cette époque ce qu'elle est devenue depuis, par le progrès de l'âge amenant à sa suite une ampleur de formes très marquée, par l'animation plus grande

des traits et plus d'aisance dans les mouvemens, fruits de l'habitude de la représentation et du commandement. Alors, sa physionomie avait quelque chose de dur, son geste était brusque, sa parole brève et saccadée. Néanmoins ceux qui l'approchaient de plus près furent charmés de ses manières franches et prévenantes, de la netteté de son esprit, de son langage noble et fortement accentué (*).

La bourgeoisie de la capitale apprit avec un vif intérêt que ce beau cavalier, militaire accompli, avait une égale estime pour les occupations civiles, et qu'il serait accessible à tous, grands et petits. Chacun pouvait le rencontrer, seul avec l'impératrice, dans un traîneau attelé d'un cheval, sans escorte, même sans laquais; peut-être suivi à distance, mais non ostensiblement. Dès les premiers jours de janvier, le commerce le vit apparaître inopinément à la Bourse et y parler aux plus modestes marchands avec une cordialité si expansive qu'il les mit bien vite à l'aise et gagna tous les cœurs. Arrivé devant le buste d'Alexandre, dans la grande salle, « Messieurs, s'écria-t-il, n'oublions jamais cet homme, car il fut également votre bienfaiteur et le mien ! » Et avant de partir, il dit d'un ton affectueux aux personnes dont il était entouré à ce moment : « Aimez-moi comme je vous aime, et c'est de tout cœur. » On le savait d'ailleurs infatigable au travail, à ce point qu'il en maigrissait et qu'il avait les yeux rouges de lassitude. Nicolas s'obstinait alors à tout voir par lui-même; visitant tous les établissemens, il y arrivait le plus souvent à l'improviste, de manière à rendre les apprêts impossibles. Il

(*) On peut comparer ce portrait avec celui que M. de Custine fait, de Nicolas, t. Ier, p. 315 et suiv., de son ouvrage déjà souvent cité. Mais le meilleur portrait que nous ayons de l'empereur est dû à un Russe, au spirituel prince Kozlofski. On le trouvera dans les Notes et Éclaircissemens, note 27.

était évidemment animé des meilleures intentions, et semblait agir comme par une inspiration soudaine, ce qui, aux yeux des hommes religieux,—et tous les Russes que la civilisation n'a pas encore gâtés sont, à leur manière, des hommes religieux, — le caractérisait comme l'élu de la Providence, dont les rois sont plus particulièrement appelés à être l'image sur la terre.

Pour répondre à cette sublime vocation, les nouveaux souverains, en Russie, comme dans beaucoup d'autres contrées, solennisent leur avénement au trône par un acte de clémence. Nicolas se garda bien de déroger à un si noble usage. « Considérant, » dit-il dans son manifeste signé le premier jour de l'an 1826 (vieux style), « considérant le « droit de faire grâce comme la plus belle des prérogatives « attachées au pouvoir que Nous tenons de Dieu, Nous « avons résolu en Notre cœur, dès Notre avénement au « trône, de regarder ce droit comme un dépôt qui Nous a « été confié par la divine Providence, et de l'exercer dans « toute sa plénitude pour en faire une application toujours « conforme au bien général, sans jamais s'écarter néan- « moins des principes de la justice sur lesquels reposent « les trônes et dont dépend également la prospérité des « empires (*). »

Mais, dans les circonstances où l'on se trouvait, quel intérêt une amnistie pouvait-elle exciter, si elle ne s'appliquait pas aux auteurs ou fauteurs de la dernière conspiration, ou du moins à leurs victimes, à ces jeunes gens, la plupart de bonne famille, entraînés dans le crime par étourderie, par un faux enthousiasme, par l'empire de la mode, pour ainsi dire, et par cette manie d'imitation contre

(*) Voir *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, n. 1.

laquelle le Russe ne sait pas se tenir en garde vis-à-vis de l'étranger ? Or, la politique ne permettait pas une telle application de l'amnistie : à l'égard des simples soldats, pauvres égarés qui agirent sans discernement, elle avait été reconnue possible ; mais il eût été imprudent de l'étendre aux officiers, aux hommes de tous rangs, ayant joui des bienfaits de l'éducation. Le crime de ceux-ci ne parut point pouvoir rester sans expiation : la justice était saisie, elle devait suivre librement son cours.

Le manifeste de grâce passa donc presque inaperçu. La clémence impériale s'exerçait en faveur de plusieurs catégories de condamnés, de débiteurs de l'État et de contribuables en retard. Remise de la dernière année était faite à ceux-ci, s'ils avaient laissé s'accumuler plusieurs années de capitation, d'impôt foncier, de redevance pour l'entretien des voies de communication ou de taxe sur les brûleries d'eau-de-vie. Aux seconds, si la créance de l'état ne dépassait pas la somme de 2,000 roubles, l'empereur en faisait également remise, ordonnant de cesser toute poursuite et d'élargir ceux qui se trouvaient enfermés dans une prison pour dettes à propos d'une somme, soit primitivement au-dessous de ce chiffre, soit réduite à ce taux par suite de payemens déjà faits. Ce fut un sacrifice assez considérable imposé au fisc, dans un moment de grandes dépenses extraordinaires, amenées, d'abord par les nombreux besoins d'un règne nouveau, y compris le couronnement auquel on songeait déjà, quoique l'époque n'en fût pas encore fixée ; en second lieu, par l'immense procédure à laquelle la découverte du complot et la révolte ouverte dont on venait de triompher allaient donner lieu; puis encore, par les mesures de police impérieusement commandées dans untel *état de choses,* si on voulait parer à des catastrophes sem-

blables pour l'avenir ; enfin, par le transport des restes mortels du défunt souverain d'une extrémité de l'empire à l'autre, et par les pompeuses funérailles qu'on leur préparait. Quant aux criminels, ceux qui, antérieurement au 1er décembre 1825, avaient été condamnés « à passer par les mains du bourreau et aux travaux forcés en exil », étaient affranchis du supplice préalable, de manière qu'ils n'avaient plus à subir que les travaux forcés ; ceux qui avaient encouru des châtimens corporels et la déportation en Sibérie, étaient dispensés des premiers, tout en restant sous le coup de cette dernière.

On le voit, le pardon impérial se rapportait uniquement à des individus condamnés antérieurement au changement de règne ; il n'avait aucune application à des crimes ou délits politiques ; il n'atteignait nullement les prisonniers d'état, dont plus d'un gémissait, et souvent sans jugement, dans les forteresses ou dans des garnisons lointaines, indépendamment des conspirateurs récemment arrêtés. Ceux-ci, par leur grand nombre, encombraient déjà tous les cachots, toutes les casemates de la citadelle ; on en voyait amener journellement de nouveaux, sous la garde des Cosaks, dans des *kibitkas* trop peu couverts pour les défendre suffisamment du froid, pendant un long trajet à travers d'immenses plaines de neige.

Arrivons à la politique, à l'esprit qui devait animer le nouveau règne.

Relativement aux intérêts internationaux, Nicolas fit déclarer à toutes les cours que, marchant de tout son pouvoir sur les traces du souverain dont il pleurait la perte, il professait la même fidélité aux engagemens contractés par la Russie, le même respect pour tous les droits que consacraient les traités existans, le même attachement aux maxi-

Le comte de Nesselrode a toujours eu plus d'abnégation; se résignant à un rôle subalterne, il consentit à être un simple instrument, le représentant du système politique de son maître et non pas d'un système à lui : aussi garda-t-il le silence, lorsque, après la révolution de juillet 1830, Nicolas, irrité surtout par les sympathies de la France pour la Pologne, prit vis-à-vis du roi Louis-Philippe une attitude moins digne encore que favorable aux intérêts de son empire. Avec un tel caractère, M. de Nesselrode réussit à conserver le portefeuille des affaires étrangères, malgré les préventions des Russes qui lui reprochent sa qualité d'Allemand (*) et ses préférences pour les étrangers. Et en effet, les noms les plus marquans de la diplomatie russe de ces trente dernières années sont ceux de Pozzo di Borgo, Lieven, Oubril, Ribeaupierre, Brunnow, Meyendorff, Suchteln, Nicolaï, etc., auxquels on ne peut guère opposer, comme véritablement russes, que ceux de Tatischtchef, de Bouténief et un petit nombre d'autres (**). Quoi qu'il en soit, Nesselrode était l'homme des traditions, et, comme tel, précieux pour le jeune monarque à l'inexpérience duquel on pouvait espérer qu'il suppléerait, sans jamais essayer de lui imposer ses vues. Non-seulement Nicolas le conserva, mais en 1828 il changea son titre modeste

Grèce, il écrivit à un pasteur de Genève : « Je vous demande un homme qui vous ressemble, et qui puisse et veuille partager mon sort, c'est-à-dire mes travaux et ma pauvreté. » Voir *Le comte J. Capodistrias jugé par lui-même*, Paris, 1842, p. 28.

(*) Il est issu, en effet, d'une famille westphalienne très ancienne, en possession du titre de comte du saint-empire. Cependant son père était déjà au service de la Russie. Lui-même naquit, vers 1780, dans le port de Lisbonne sur un navire anglais. Aussi le pape Grégoire XVI a-t-il dit spirituellement de lui qu'il représentait une quadruple alliance.

(**) Dans les premières années du siècle, on avait pu citer les Rasoumofski, les Vorontsof, les Markof, les Kourakine, les Italinski et beaucoup d'autres.

de ministre dirigeant le département des affaires étrangères, en celui de vice-chancelier, et dans la suite (mars 1845), il lui conféra même la dignité éminente de chancelier de l'empire, restée vacante depuis la mort du comte Nicolas Roumantsof, illustre Mécène russe, fils du feld-maréchal vainqueur des Turcs, et connu en outre, comme conseiller de la couronne, par son attachement à la politique française.

Tous les ministres n'ont pas de travail direct avec l'empereur : il admet à cet honneur ceux dont les communications l'intéressent davantage; les autres, de même que le secrétaire de l'empire, lui envoient seulement leurs rapports, leurs pièces et leurs journaux. Après les affaires étrangères, le département ministériel auquel le souverain consacre personnellement le plus de temps et d'attention, est celui de la guerre. Ce ministère était dirigé, depuis trois ans, d'abord à titre provisoire, puis avec des pouvoirs définitivement confirmés, par le général de l'infanterie Alexandre Tatischtchef, à qui la confiance de l'empereur le laissa jusqu'en septembre 1827, où le comte Tchernychef en fut chargé à sa place. Tatischtchef, moins distingué que le bailli de ce nom, ambassadeur de Russie à Vienne, était cependant un homme capable, probe et laborieux. On pouvait lui reprocher l'esprit de l'armée, infectée de principes dangereux; mais l'empereur Alexandre n'avait-il pas plus encore contribué lui-même à répandre les idées libérales parmi les jeunes officiers? Au reste ce ministère n'était pas alors tout ce qu'il peut être et ce qu'il est redevenu après la mort du baron de Diebitsch : celui-ci, chef de l'état-major général, avait en cette qualité la direction du personnel, et il y réunit celle des colonies militaires après la retraite d'Araktchéïef, l'ancien favori d'Alexandre, dont le règne finit en même temps que celui de son maître. L'administration mi-

litaire était donc fractionnée. Sous Nicolas, comme sous son frère, Diebitsch jouit d'une faveur méritée; il resta à son poste, et ce fut seulement lors de la campagne de Pologne, en 1831, que les dispositions changèrent à son égard. On sait qu'il mourut la même année du choléra.

Quoique élève de Henri Storch (*), économiste habile dont un Cours imprimé a fait connaître les leçons données aux deux plus jeunes fils de Paul, Nicolas était sans doute peu familiarisé avec les questions de finances. Mais ces matières touchaient de trop près aux plus graves intérêts pour ne pas l'obliger de s'en occuper activement lorsqu'il fut monté sur le trône. Aussi le jeune monarque s'habitua-t-il à travailler souvent avec le général (depuis comte) Cancrine, en possession de ce portefeuille. Ce ministre devint son maître dans cette branche, de même que Spéranski le fut, dit-on, en législation. Il eût été impossible de remettre ce portefeuille à des mains plus habiles. Comme M. de Nesselrode, comme Diebitsch, comme toutes les plus hautes lumières de l'administration russe, Cancrine était un Allemand (**), mais un Allemand de la vieille roche, laborieux, instruit, savant même, et qui rappelait à la première vue l'ancien étudiant de Giessen devenu intendant général d'une armée. Homme supérieur et à conceptions fortes, il était d'une intégrité à toute épreuve, d'une volonté ferme, exact dans les moindres détails, sévère pour les autres comme pour lui-même, et néanmoins, ce qui ne gâtait rien,

(*) Mort vice-président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, le 13 novembre 1835.

(**) Il est mort, un an après avoir pris sa retraite, le 21 septembre 1845. Peu de jours avant, il avait reçu les premiers exemplaires imprimés de son livre, encore presque inconnu en France, *Die OEkonomie der menschlichen Gesellschaften* (L'Économie des sociétés humaines), Stuttg., 1845, in-8°. Nous consacrerons plus tard une notice détaillée à cet habile financier.

assez respectueux envers l'autocratie pour se relâcher au besoin de la rigidité de ses principes, d'ailleurs un peu entamés déjà par le scepticisme, ce grand fléau de notre époque, ce mortel ennemi des caractères fortement trempés. Jusqu'en 1823, les finances avaient été administrées assez médiocrement par le comte Dmitri Gourief, que la protection des Chouvalof, plus peut-être que son propre mérite, avait élevé à ce poste, si difficile dans un pays où des ressources encore faibles n'excluent pas cependant les plus hautes prétentions. Sous le général Cancrine, — nous avons dit qu'il avait été jusqu'alors intendant général de l'armée, — tout prit un nouvel aspect, bien que le système prohibitif, déjà introduit depuis deux ans (1821), restât pleinement en vigueur. Une grande activité régna bientôt dans toutes les branches de l'économie sociale ; partout se manifesta le progrès, et les sources du revenu public rendirent plus abondamment. Ce n'est pas ici le lieu de juger le système financier de ce ministre, ni d'examiner si le surnom de *Colbert de la Russie* qu'on lui a donné, a chance d'être ratifié par le temps, cette pierre de touche de toutes les renommées; mais tant de progrès et d'améliorations se rattachent au nom de Cancrine qu'il nous semble destiné à rester longtemps en honneur. Seulement, sans manquer de respect pour sa mémoire, on peut douter qu'il fût convenable de demander l'augmentation du revenu public à la ferme de l'eau-de-vie, obligée, par le haut prix de son bail, de répandre à grands flots sur le peuple russe cette boisson pernicieuse qui l'abrutit et qui néanmoins est l'objet de sa passion la plus vive (*). Malheureu-

(*) La ferme des eaux-de-vie qui, avant 1806, était de 24 millions de roubles (alors à peu près de la valeur de 2 fr. 30 cent.), et, dans cette année même, de

sement cette augmentation était un besoin : l'équilibre entre les recettes et les dépenses menaçait incessamment de se rompre, et le budget de l'empire ne répondait plus à la grandeur de sa fortune politique. Cancrine réussit à y pourvoir : pendant vingt ans de son administration, les revenus de l'État augmentèrent, dit-on, de 160 millions, c'est-à-dire de plus du tiers du total, et ils dépassent aujourd'hui 500 millions de francs. Bien que ce soit moins de la moitié des recettes publiques de la France, c'est cependant une somme énorme quand on la compare avec l'état des finances russes d'il y a cinquante ans seulement (*). On avait créé autrefois en faveur du baron de Campenhausen une direction du contrôle, équivalente à un ministère et tenant lieu, fort imparfaitement sans doute, de notre utile cour des comptes. Depuis la mort du premier titulaire, ce poste était resté vacant : Nicolas, probablement par les conseils de Cancrine, y appela le sénateur et conseiller privé Hitrof (Khitrovo).

Le vice-amiral Moller resta provisoirement chef de l'état-major de la marine, dirigeant tout ce département à défaut d'un ministre ; et, quoique fort médiocre, le conseiller privé actuel Lanskoï fut également maintenu au ministère de l'intérieur ; seulement, suivant un ancien usage remis en vigueur à cette occasion, on lui donna un collègue (*tovarischtch*) (**), dans la personne de Dmitri Daschkof. On en

30 millions, ne dépassait pas encore 64 millions de francs, en 1825. En 1844, elle a rapporté 128 millions de francs.

(*) Voir la note 28 à la fin de ce volume.

(**) Autrefois le titre usité était celui de *pamoschtchik*. — Les successeurs de M. Lanskoï furent le général Zakrefski, M. Bloudof, le comte Alexandre Strogonof (pron. Stroganof) et le sénateur Pérofski (Léon Alexéïevitch). Ce dernier, élevé au poste de ministre de l'intérieur depuis 1840, fit bientôt oublier tous ses devanciers. C'est un homme de bien, doué en même temps de talens et d'activité.

eût volontiers fait autant pour le chef de la justice, qui était un militaire du grade de général de l'infanterie, le prince Labanof-Rostofski. Tous les jours, des généraux sont appelés à siéger au Sénat, haute cour d'appel et de justice administrative, et l'on ne voyait rien d'étrange à ce que le président de ce corps, ministre de la justice, portât également les épaulettes. Nous avons dit qu'elles sont même portées par le procureur général qui représente l'empereur au Saint-Synode. Rien de plus commun en Russie que cette confusion des fonctions de l'ordre civil et de celles de l'ordre militaire. Cependant, le prince était vieux, infirme et usé : il semblait nécessaire de lui donner un adjoint. On lui en parla ; mais il ne se prêta pas à un tel arrangement, aimant mieux se retirer du pouvoir que de le partager. Il continua donc ses fonctions jusqu'en 1827, où un congé temporaire qu'il avait pris afin de rétablir sa santé, fut, au bout de quelques mois, converti en une démission très honorable. Son successeur fut le prince Alexis Dolgorouki, ancien gouverneur civil de Moscou, homme actif, mais qui ne tarda pas à être appelé à un autre poste (*), et remit son portefeuille aux mains de Dmitri Daschkof (**), déjà nommé plus haut.

Au département de l'instruction publique, peut-être celui de tous qui exigeait dans son chef le plus de talens et d'activité, on laissa encore pour quelque temps l'amiral Chischkof, successeur du prince Alexandre Galitsyne (1824). C'était un vert vieillard (***), savant, très versé surtout dans la

(*) Il est mort, conseiller privé actuel et membre du conseil de l'empire, le 4 septembre 1834.

(**) Il mourut également membre du conseil de l'empire, le 8 décembre 1839. Avant d'être collègue du ministre de l'intérieur et titulaire du ministère de la justice, il avait été conseiller de légation à Constantinople. M. Golovine assure qu'il se faisait un devoir de ne pas *importuner* l'empereur. Il ne faut pas le confondre avec M. Vorontsof-Daschkof.

(***) Il se remaria en 1826, et mourut le 10 avril 1841, à l'âge de 87 ans.

langue russe, dont il recherchait en puriste les vieilles étymologies, mais peu zélé pour la propagation des lumières, peu libéral en fait de censure, et trop peu en garde contre l'influence pernicieuse de quelques obscurantistes, créatures du général Araktchéïef. Toutefois, Chischkof dut accepter un adjoint : il proposa lui-même M. Pérofski, curateur de l'université de Kharkof, mais on lui imposa M. Bloudof, homme de talent avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance. Il est presque de règle aujourd'hui que chaque ministre ait son collègue ou adjoint. La position de celui-ci est subordonnée ; il ne siége au conseil des ministres que lorsqu'il remplace le titulaire absent ou malade, ou dans un petit nombre de cas particuliers. Le grand âge de l'amiral Chischkof lui fit donner sa retraite en 1828 ; il eut alors pour successeur, d'abord le prince de Lieven et ensuite M. Ouvarof (aujourd'hui comte) (*)..Ce dernier, comme on sait, homme de goût et de talent aussi bien qu'homme de cour, se fit du mélange des mots *autocratie* et *nationalité* une devise agréable à l'empereur et, après tout, parfaitement assortie à la situation. Il occupe le même poste encore aujourd'hui, et peut-être trouverons-nous bientôt l'occasion d'apprécier son système ainsi que les résultats qu'il en a obtenus.

Enfin, le comte Gourief, ancien ministre des finances, réunissait encore, au moment de l'avénement de Nicolas, le département des apanages qu'il avait déjà administré une première fois en 1806, aux affaires de la maison impériale. Mais sa mort (1826) devint l'occasion de grands changemens dans cette double administration, destinée au prince Pierre Volkonski, qui fut en effet nommé ministre

(*) Adjoint en 1832 ; ministre en 1834.

de la maison impériale le 3 septembre 1826 (*). Dès les premiers jours de son règne, le jeune empereur, ignorant que ce fidèle ami et serviteur d'Alexandre s'était engagé à ne point quitter l'impératrice Élisabeth qu'il ne l'eût ramenée à la cour, lui avait écrit à Taganrog pour lui proposer ce portefeuille, en récompense de ses services. Mais ayant reçu la réponse du prince, Nicolas respecta naturellement la mission sacrée qui lui était dévolue et qu'il accomplit jusqu'au bout, du moins à l'égard des restes mortels d'Élisabeth; car avant qu'on eût parcouru la moitié de la distance entre Taganrog et Pétersbourg, l'épuisement de ses forces obligea l'impératrice de s'arrêter. Il plut à la Providence de rappeler à elle cette âme souffrante, brisée par les mécomptes, lasse du vain bruit de la vie de cour. Libre alors, l'ami d'Alexandre accepta une tâche qui le mêlait plus directement aux affaires de l'état, et devint un des conseillers les plus intimes de Nicolas dont il gouverna et gouverne encore la cour et la maison dans un esprit d'économie sévère, quelquefois même, si nos rapports sont exacts, étroite et mesquine. Nul, assure-t-on encore, n'est plus disposé que ce ministre à contre-balancer par l'influence russe, souvent impuissante à surmonter les difficultés des affaires, l'influence allemande, non moins légitime dans un pays dont les provinces baltiques font partie, et d'ailleurs respectable, comme on l'a vu, par la supériorité des lumières et de l'aptitude au travail. Au 1er janvier 1838, la direction des apanages, détachée de ce ministère, en forma un nouveau sous le titre de département des domaines de la couronne. Une grande pensée, celle de l'amélioration du

(*) Voir l'oukase d'institution de ce ministère dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 110.

sort des serfs et de leur affranchissement final, donna lieu à cette création, et pour la féconder, l'empereur n'hésita pas à appeler à la direction de ce ministère le général comte Paul Kisselef, si connu par son administration de la Moldavie et de la Valachie et que l'on regarde comme l'un des hommes les plus libéraux de l'empire (*).

Nous ne disons rien de la direction des voies de communication alors confiée au duc Alexandre de Wurtemberg, oncle de l'empereur, le même dont nous avons dit plus haut (p. 209), qu'il assiégea, en 1813, Dantzig, occupé par les Français. Ce ministère en sous-ordre n'avait pas d'autre importance que celle d'une direction générale ; il en a pris davantage depuis, sous le général (aujourd'hui comte) Kleinmichel, ancien lieutenant d'Araktchéïef dans le gouvernement des colonies militaires, mais par des motifs étrangers à ses attributions principales et au besoin pressant d'étendre les communications dans un empire où des distances si formidables séparent entre eux les divers centres de population.

En résumé, relativement à l'administration générale, tout resta provisoirement dans le *statu quo* ; on avait sur les bras trop d'affaires urgentes pour être tenté de créer autour de soi de nouvelles difficultés. Mais on ne croyait pas pouvoir assez multiplier les instrumens dévoués, pris parmi les officiers supérieurs et généraux qui forment l'entourage immédiat du monarque, portent ses ordres et veillent à leur

(*) M. Golovine (p. 227), lui-même libéral et patriote, s'est rendu l'organe des ombrages du parti aristocratique, en écrivant, au sujet du comte Kisselef, le passage suivant : « On le croit l'ennemi le plus dangereux de l'empereur, tant ses mesures ont pour effet inévitable le mécontentement et paraissent devoir amener des révolutions. » — Le frère du comte, M. Nicolas Dmitriévitch Kisselef est, depuis le rappel, en 1842, du comte Pierre de Pahlen, ambassadeur à Paris, chargé d'affaires de Russie à la même résidence.

exécution. De là tant de nominations nouvelles dans ce formidable état-major, un des principaux points d'appui pour l'autocratie. Nous avons déjà parlé plus haut de cette légion d'aides de camp généraux et d'aides de camp qui encombraient le palais, concurremment avec les chambellans et gentilshommes de la chambre, cet autre cortége des royautés fastueuses, également agrandi à l'excès, il est vrai, avec un moindre dommage pour le trésor : car la vanité des clefs et des broderies se satisfait, chez le plus grand nombre, sans autre rémunération, et les terres de la couronne, données en jouissance (*arrendes*), soit à temps, soit à vie, grand objet de convoitise pour tous, deviennent le partage de quelques-uns seulement. Dès les premières semaines, Nicolas attacha ainsi à sa personne plus de cinquante militaires (*), soit pour récompenser des services déjà rendus par eux, par leurs pères ou leurs parens, soit seulement dans le but de s'entourer d'hommes sûrs, et de grouper autour de lui, pour ainsi dire, une pépinière d'agens toujours prêts à seconder sa politique (**) et à remplir en tous pays les missions dont ils seraient chargés. Le nombre des officiers généraux et supérieurs faisant partie de la maison militaire de l'empereur ne s'élève pas à moins de cent vingt.

Dans ce qui précède, trop de noms propres peut-être ont déjà été entassés, cependant nous n'avons fait que nommer en passant plusieurs des hommes sur lesquels le nouveau règne devait principalement s'appuyer, Michel Spéranski, Victor Kotchoubéï, Michel Vorontsof, Hilarion Vassiltchikof (***), les

(*) Voir la note 29 à la suite du texte.

(**) Nous n'avons pas besoin d'ajouter l'épithète *personnelle*, puisqu'en Russie tout est personnel.

(***) Il a déjà été question de lui dans le chapitre précédent, p. 241. Décoré

frères Charles et Christophe de Lieven (*). Le cours des événemens ramènera notre attention sur eux, soit dans le présent récit, soit dans les publications dont il pourra être suivi ; pour le moment, bornons-nous à constater encore quelques nominations faites dès les premiers jours en faveur d'hommes déjà en possession, ou destinés à jouir plus tard, de la confiance de l'empereur.

Le cordon bleu ou l'ordre de Saint-André, le premier en rang, comme on sait, de tous les ordres russes, fut conféré au prince Dmitri Galitsyne, général de la cavalerie, et au général de l'infanterie comte Pierre Tolstoï ; le premier, gouverneur général de Moscou, administrateur habile, éclairé, prudent, et qui, sous le rapport du caractère, jouissait d'une haute considération (**) ; le second, investi à cette époque du commandement du 5e corps d'armée et, depuis, président du département des affaires militaires au conseil de l'empire (***), militaire d'une loyauté reconnue et que l'empereur choisit, en 1838, pour exercer, pendant son absence, le commandement supérieur de Saint-Pétersbourg et de Kronstadt.

Le cordon rouge ou l'ordre de Saint-Alexandre Nevski fut conféré aux lieutenans généraux et aides de camp généraux Alexandre Benkendorf, dont il a déjà été question,

de l'ordre de Saint-André, en 1826, à l'occasion du couronnement, nommé comte en 1831, prince en 1839, et en 1838 président du conseil de l'empire, il est, dit-on, actuellement l'homme dont l'empereur écoute le plus volontiers les avis. Son frère, Alexis Vassiliévitch Vassiltchikof, est conseiller privé actuel, sénateur, maréchal de la noblesse du gouvernement de Pskof, etc.

(*) Voir, à leur sujet, la note 30, à la fin du volume.

(**) Voir le rescrit à lui adressé par l'empereur, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 31, et la Notice sur la famille des princes Galitsyne dans les Notes et Éclaircissemens. Le prince Dmitri est mort à Paris le 8 avril 1844.

(***) Poste qu'avait occupé le général Araktchéïef. Voir sur le comte Pierre Tolstoï, la note 31, à la fin de ce volume.

comte Kamarofski, commandant du corps de la garde intérieure (*) (aujourd'hui, général de l'infanterie et sénateur); Zakrefski, gouverneur général de la Finlande (depuis, momentanément ministre de l'intérieur), et baron (puis comte) de Toll, chef de l'état-major de la 1re armée, mais qui s'était trouvé présent à Pétersbourg dans la journée du 26 décembre (**). L'aide de camp général Orlof, alors major-général, depuis promu aux plus hauts grades et donné pour successeur à Benkendorf dans le commandement de la gendarmerie, reçut, comme nous l'avons dit, le titre de comte. Le général-major prince Alexandre Menchikof, depuis amiral et dirigeant le ministère de la marine, fut rappelé au service. La direction de la chancellerie particulière de l'empereur, destinée à une activité jusqu'alors sans exemple, fut confiée au secrétaire d'état Mouravief. Le colonel Vladimir d'Adlerberg, du régiment des gardes de Moscou, eut les aiguillettes d'aide de camp de l'empereur et reçut en outre d'autres distinctions; honoré d'une grande faveur, on sait qu'il est aujourd'hui général de la cavalerie, membre du conseil de l'empire et directeur général des postes (***).

Ces dispositions prises relativement à son entourage et à sa maison, Nicolas, soutenu par la fermeté de son caractère, se sentit en mesure de lutter avec les difficultés, et ne douta plus du triomphe de sa cause.

Cependant, comme nous le verrons bientôt, la catastrophe de Saint-Pétersbourg devait avoir, dans une province lointaine, un contre-coup, ou pour mieux dire une suite,

(*) La garde intérieure est une troupe particulière composée de vétérans, et qui, dispensée du service de campagne, compose les garnisons des villes de l'intérieur de l'empire.

(**) Depuis, directeur du Corps des voies de communication (ponts et chaussées), fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 5 mai 1842.

(***) Il a déjà été question de lui plus haut, p. 222.

car les deux explosions de la révolte étaient un double effet de la même cause. Toutefois, malgré ces deux scènes de carnage, malgré le mécontentement, étranger sans doute à la politique, mais non encore apaisé, des paysans dans diverses contrées, la masse de la population, habituée à l'obéissance passive, reconnut sans hésitation le nouvel empereur pour son légitime souverain. Les meilleures nouvelles ne tardèrent pas à arriver de toutes parts. Il circula bien quelques bruits sur des désordres qui auraient eu lieu à Moscou (*), sur des troubles plus graves qui auraient éclaté à Tver, mais ils étaient ou controuvés ou du moins exagérés; la cérémonie de la prestation du serment se passa paisiblement, le 30 décembre, dans la vieille capitale de l'empire; et peu de jours après l'arrivée de cette nouvelle, on apprit à Pétersbourg que non-seulement la 1re et la 2e armée, au sujet desquelles on avait tant d'appréhensions, mais aussi les colonies militaires des environs de Novgorod, où régnait une sourde irritation, avaient fait acte de sujétion. On sait à quels horribles excès les soldats de ces établissemens, janissaires d'une nouvelle espèce, se livrèrent en 1832; si, à l'époque du changement de règne, entraînés par des officiers infidèles, ils avaient fait cause commune avec la révolte, celle-ci eût eu un foyer redoutable : aussi la seule idée d'un tel danger a dû prévenir l'empereur contre cette création du général Araktchéïef. Néanmoins il se garda bien de laisser percer ce sentiment dans l'ordre du jour spécial et direct qu'il se hâta d'adresser aux soldats colonisés en les invitant à la prestation du serment. Après les avoir félicités de l'heureuse situation dans laquelle ils se trouvaient placés, il leur dit : « Par-

(*) De l'aveu même du gouvernement russe, une réunion de conjurés eut lieu, dans cette capitale, le 26 décembre 1825. Voir *Rapport de la commission d'enquête*, p. 130.

tageant dans toute son étendue la pensée bienfaisante qui a créé les colonies militaires, j'affermirai votre bien-être; et en témoignage de ma bienveillance, je vous fais présent de l'uniforme que feu l'empereur Alexandre avait l'habitude de porter : il sera conservé au régiment des grenadiers du comte Araktchéïef, le premier qui ait reçu un établissement colonisé (*) ». A part l'armée de Pologne, dont nous parlerons tout à l'heure, il ne restait donc plus d'incertitude à l'égard d'aucune grande agglomération de troupes, si ce n'est à l'égard du corps détaché du Caucase, placé à la distance de cinq ou six cents lieues de la capitale. Ce corps était sous l'autorité, un peu despotique, du général Iermolof (**), guerrier d'une forte trempe, énergique, volontaire, et dont il était fort naturel de penser qu'il aurait moins de sympathies pour Nicolas que pour Constantin. Mais on a calomnié Iermolof en le peignant comme factieux; malgré sa hauteur, il était soumis à ses devoirs, loyal, honnête homme enfin. Un rapport de ce général en chef, daté de la station de Tchervlénaïa, 9 janvier 1826, dissipa les dernières appréhensions.

A Varsovie, tout se passa fort tranquillement, comme si la Pologne, reconnaissante de la demi-résurrection qu'elle devait à la Russie, son irréconciliable rivale et la principale cause de ses malheurs depuis 1770, eût été parfaitement résignée au gouvernement soldatesque et à la triple

(*) *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1825, n° 157. L'empereur avait fait le même cadeau à tous les régimens de la garde, en donnant à chacun l'uniforme de leur corps qu'Alexandre avait eu coutume de porter. De plus, il voulut que les officiers et soldats de toutes les compagnies des régimens de Préobrajensk et de Séménof, dites compagnies de S. M. I., portassent sur leurs épaulettes ou sur les pattes qui en tenaient lieu, le chiffre de ce souverain. *Ibid.*, n° 152.

(**) Il est mort en 1833. C'était un véritable roi de la Caucasie. Nous lui consacrerons plus tard une notice.

police du césarévitch ; comme si le simulacre de diète, sans publicité des débats et sans liberté de la presse, qu'on lui avait laissé, eût répondu à tous les désirs de la noblesse, malgré ses vieilles habitudes d'une turbulente liberté. La vérité est que le pays était trop bien gardé pour qu'une résistance fût possible : son geôlier était sur les lieux mêmes, et la mort d'Alexandre ne changeait rien à la situation. Constantin tenait le pays en respect au moyen de l'excellente armée polonaise, forte de 40,000 hommes, qu'il avait organisée : quelques régimens d'élite formaient la garde royale où servaient de jeunes nobles des meilleures familles, et il y avait en outre en Pologne, ou le long de ses frontières, un détachement de la garde impériale russe, consistant dans le régiment d'infanterie de Volynie, dans celui des grenadiers de Lithuanie et dans plusieurs régimens de cavalerie, sans compter quelques batteries d'artillerie.

L'interrègne, commun aux deux pays, fut cependant extrêmement long. Nous avons vu que la nouvelle de la mort d'Alexandre arriva à Varsovie dès le 8 décembre, un jour plus tôt qu'à Pétersbourg, par une communication officielle du baron de Diebitsch. Le grand-duc avait sa ligne de conduite toute tracée, et il y demeura fidèle ; mais les scrupules de Nicolas, les pourparlers auxquels ils donnèrent lieu, les allées et venues des messagers entre les deux capitales firent perdre un temps précieux, si bien que la mort du défunt empereur ne fut officiellement annoncée aux habitans de Varsovie que le 1er janvier 1826, jour où fut publié aussi le manifeste du nouveau souverain daté du 25 décembre (*). L'incertitude avait ainsi duré vingt-trois jours, chose inouïe en Europe, et, dans cet intervalle, on s'était abstenu

(*) *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 2.

de tout acte public, l'initiative devant nécessairement partir de la résidence du souverain. Celui-ci déclara commun à tous ses sujets le manifeste qu'il avait rendu à Saint-Pétersbourg; néanmoins il adressa aux Polonais en particulier quelques paroles bienveillantes, propres à les rassurer sans le lier beaucoup lui-même; car dans les termes où déjà elle se trouvait réduite, leur constitution n'était plus une gêne pour le tsar de Russie, peu habitué à reconnaître une limite à ses volontés. Voici le principal paragraphe de cette partie spécialement polonaise du manifeste d'avénement :

« Polonais! Nous avons annoncé que notre invariable « désir sera de continuer le règne de feu l'empereur et roi « Alexandre, de glorieuse mémoire. C'est vous dire que les « institutions qu'il vous a octroyées seront maintenues, et « que je jure d'avance et promets devant Dieu de mainte- « nir et faire exécuter de tout mon pouvoir la Charte con- « stitutionnelle. »

Anticipant sur la solennité du couronnement qui se fit attendre longtemps, et n'eut lieu que le 24 mai 1829, le nouveau roi de Pologne prêta ainsi d'avance le serment exigé, et fut immédiatement reconnu, de même que son héritier, le grand-duc Alexandre. Dans la matinée du 2 janvier, tous les états-majors, les gardes impériale et royale lui jurèrent fidélité en présence du césarévitch, jusqu'alors renfermé dans le Belvédère et inaccessible pour tout le monde. Le même jour, les ministres et les membres du conseil d'administration, réunis en séance extraordinaire, accomplirent ce devoir sous les auspices du prince Zaïonczek, lieutenant du royaume, et leur exemple fut suivi le lendemain par les différentes autorités publiques, le sénat, le conseil d'état, les commissions du gouvernement et tous les fonctionnaires qui en relevaient. L'ordre ne fut pas troublé un instant;

mais aussi, au milieu de l'indifférence publique, aucun incident ne vint autoriser ces phrases dont un journal semi-officiel de Saint-Pétersbourg accompagna le récit des événements : « Les premières paroles de son souverain ont été pour la Pologne des paroles de consolation. Elle y a reconnu le digne héritier d'Alexandre, et *le seul vœu qui lui reste à former,* c'est que les pleurs qu'elle répand attestent à la fois et les sentimens qu'elle portait au monarque chéri qu'elle a eu le malheur de perdre, et le dévouement sans bornes dont elle offre le tribut au *nouveau bienfaiteur* que la Providence vient de lui accorder (*). »

C'est à la date du 1er janvier 1826 (20 déc. 1825) que le grand-duc Constantin adressa, de Varsovie, à son frère cette lettre en style oriental dont nous avons déjà cité un passage ; lettre digne d'un fils du prince le plus absolu qui ait régné en Europe dans le dernier demi-siècle, nous voulons parler de cet empereur Paul que M. Thiers appelle énergiquement « le fou d'une politique qui, dans le cabinet russe, était profondément réfléchie (**) ». Voici la teneur complète de cette lettre suivant la traduction du journal français de Pétersbourg.

« Sire,

« C'est avec le plus vif sentiment de satisfaction que « j'ai reçu le rescrit par lequel V. M. I. a daigné me noti- « fier son heureux avénement au trône de nos ancêtres, au « trône de l'empire de Russie, ma patrie bien-aimée.

« *La loi suprême de cet empire,* loi sacrée que la stabilité « de l'ordre de choses existant y rend un bienfait du Ciel, « *c'est la volonté du souverain que nous accorde la Provi-*

(*) *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 2.
(**) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. III, p. 5.

« *dence*. En exécutant cette volonté, V. M. I. a exécuté « celle du Roi des rois, qui inspire si évidemment dans « une affaire d'aussi haute importance les monarques de « la terre.

« Les décrets de Dieu sont consommés. Si j'ai coopéré « en quelque chose à leur accomplissement, je n'ai fait que « remplir mon devoir, le devoir d'un sujet fidèle, d'un « frère dévoué, le devoir enfin d'un Russe *qui s'enorgueil-* « *lit du bonheur d'obéir à Dieu et à son souverain.*

« Le Tout-Puissant qui protége les destinées de la Russie « et la majesté du trône, qui prodigue ses bénédictions au « peuple qu'il trouve fidèle à ses lois, le Tout-Puissant, « dans sa miséricorde, sera Votre guide, Sire, et Vous éclai- « rera de ses lumières.

« Si mes plus ardens efforts peuvent contribuer à alléger « le fardeau que Dieu Vous a imposé, je m'empresse d'ap- « porter aux pieds de Votre trône l'hommage de mon dé- « vouement sans bornes, de ma fidélité, de ma soumission, « et de mon zèle à exécuter les volontés de V. M. I.

« Je prie le Très-Haut que sa sainte et impénétrable Pro- « vidence veille sur la santé si précieuse de V. M. I., qu'il « prolonge Vos jours et que Votre gloire, Sire, la gloire de « Votre couronne, puisse se transmettre de génération en « génération.

« Je suis, Sire, de V. M. I. le plus fidèle sujet. »

Signé, CONSTANTIN.

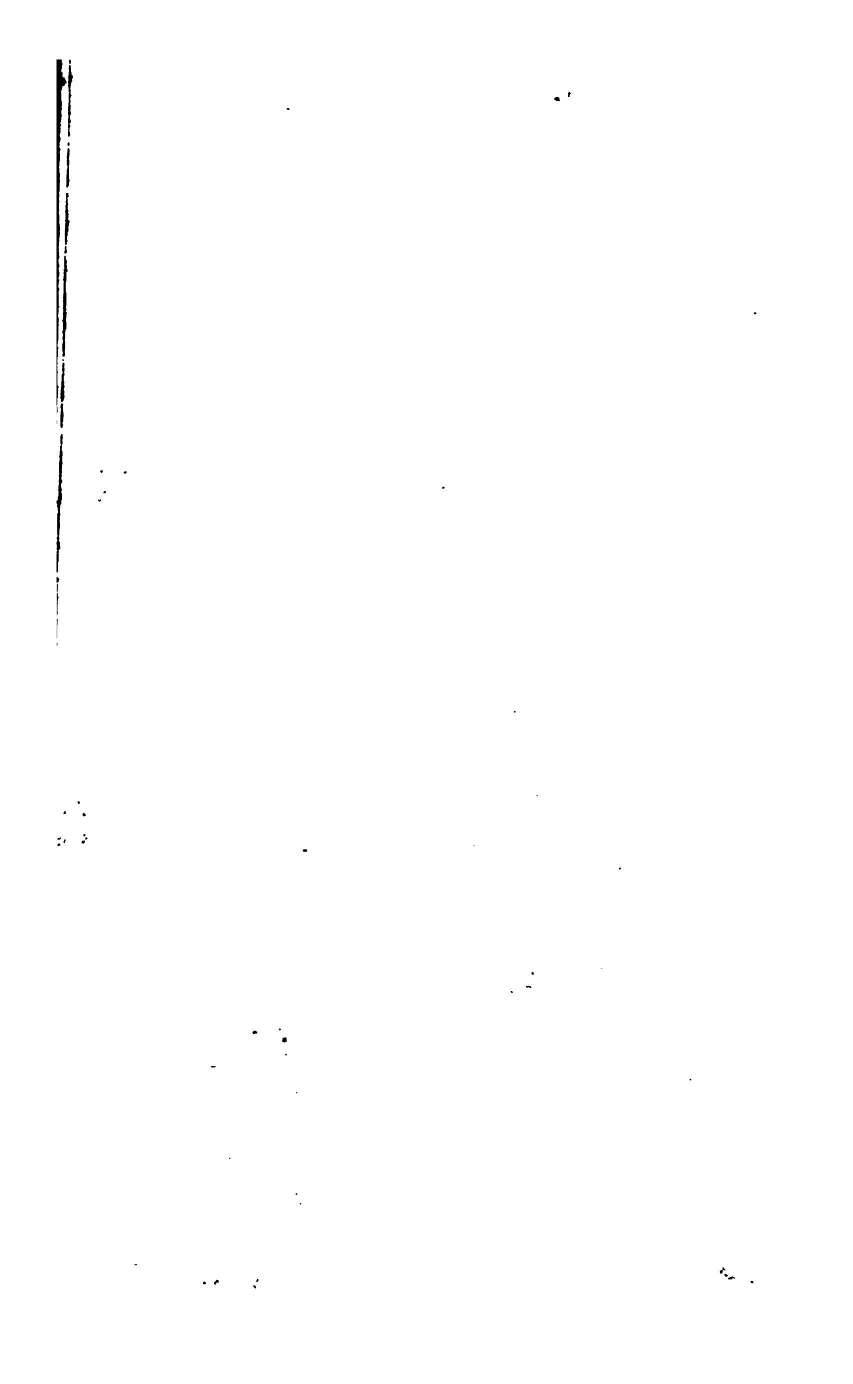
On l'a sans doute remarqué, l'idée de la loi comme expression de la raison publique, placée au-dessus de la volonté personnelle du souverain contre laquelle souvent elle devient une sauve-garde, n'était pas encore entrée dans cette tête fantasque et impérieuse, que la moindre contradiction

irritait, bien qu'elle n'ambitionnât pas pour elle-même le fardeau d'une couronne sans doute éclatante, mais qui, dans les circonstances présentes, pouvait devenir une couronne d'épines. A l'égard de ces dernières dispositions de Constantin, il n'y avait pas d'incertitude possible après de tels actes. L'ombre même d'un prétexte était enlevée à ceux qui auraient pu songer à faire de son nom un drapeau arboré par la révolte. Comme il le disait, il resta un serviteur fidèle et dévoué de son frère. En revanche, celui-ci lui abandonna la Pologne; le césarévitch appesantit de plus en plus son autorité sur elle, tout partage cessant d'ailleurs à la mort du lieutenant royal, qui fut enlevé à son pays le 28 juillet 1826 (*).

A la surface, le royaume était tranquille; mais une agitation sourde ne cessait d'y régner, et nous aurons bientôt l'occasion de suivre les menées souterraines d'une conspiration agissant de concert avec les chefs de la conspiration russe, et dont l'empereur, quand elle sera découverte, s'efforcera vainement de tirer une vengeance éclatante. C'est à ces circonstances qu'il faut attribuer les délais apportés à la convocation de la diète et au couronnement du nouveau roi. Sans doute cette cérémonie ne pouvait pas avoir lieu avant le couronnement de Moscou, fixé d'abord au mois de juin 1826, et ensuite remis deux fois à une date plus éloignée : la couronne de Monomaque primait naturellement celle des Piasts et des Jagellons; mais on attendait Nicolas à Varsovie peu de temps après l'accomplissement de cet acte dans les sanctuaires du Kreml. Il s'était pressé d'or-

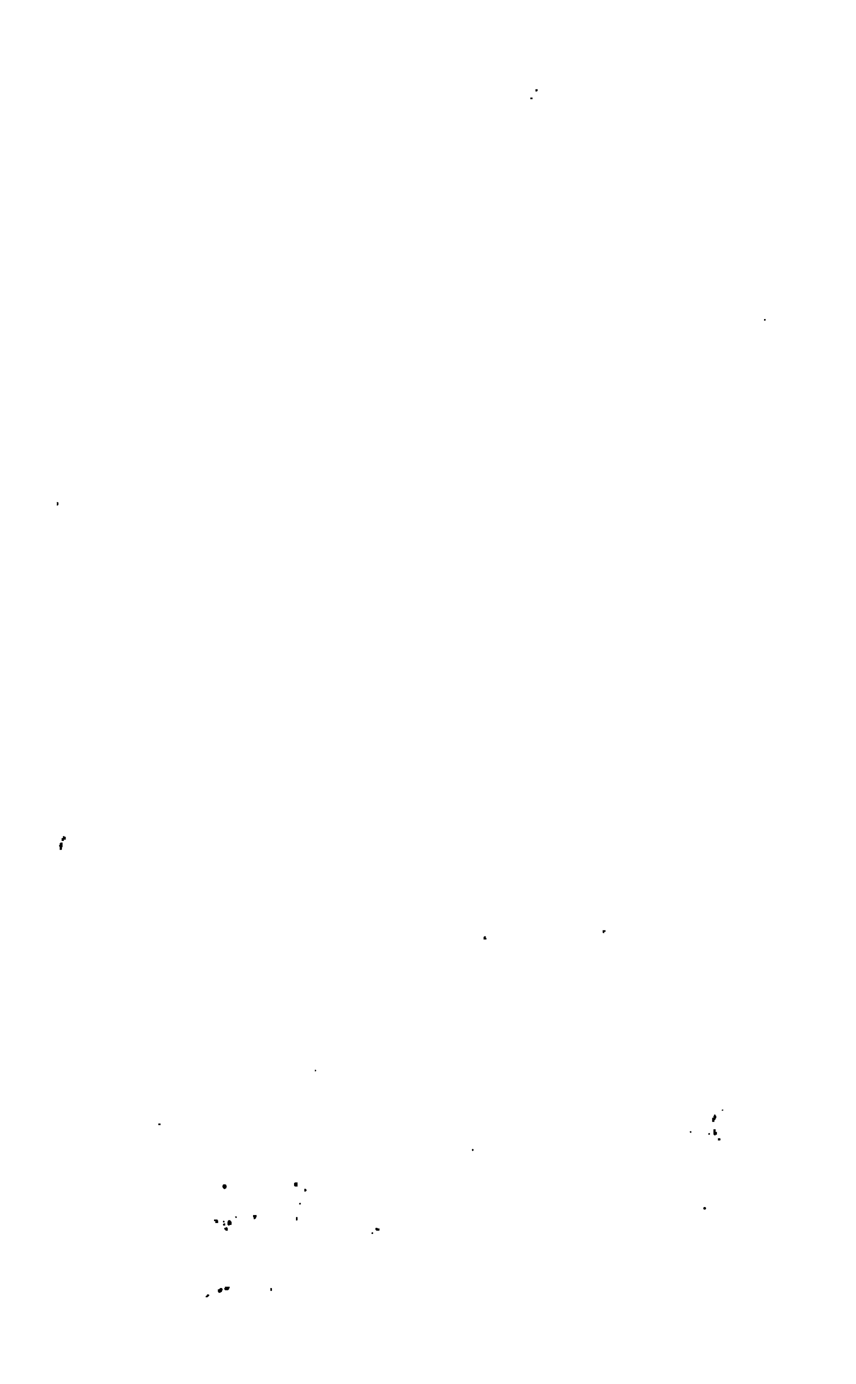
(*) Voir, dans la *Gazette* allemande *de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 80, le rescrit impérial adressé en cette occasion à la princesse Zaïonczek. Pour remplacer ce fidèle serviteur, le sénateur-voïvode Sobolewski fut provisoirement nommé président du conseil d'administration du royaume.

donner la convocation des diétines, afin qu'elles procédassent au renouvellement par tiers de la chambre des nonces, suivant les séries désignées par le sort dans la diète de 1818, ainsi qu'au remplacement des membres décédés ou démissionnaires. On en avait conclu qu'il y aurait une session extraordinaire d'inauguration, et l'on y attachait de grandes espérances. Mais on ne tarda pas à être détrompé.



ÉTUDES,

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.



I.

(*A la page* 9.)

Du titre de Tsar.

On varie à l'égard de l'orthographe de ce mot : anciennement, il s'écrivait toujours *czar ;* mais, depuis le commencement de ce siècle, l'usage adopté déjà par Le Clerc, d'écrire *tzar* ou *tsar* s'établit insensiblement. La dernière forme est la seule qui se rapporte exactement à la prononciation russe.

La forme *czar* nous vient des Polonais : les Allemands même l'ont reçue d'eux, quoique dans leur langue le mot eût dû s'écrire Zar (*), leur z étant une articulation dure, composée des deux consonnes *t* et *s*. Mais loin de prononcer ce mot *gzar,* comme nous faisons en France, les Polonais disaient *tchar ;* ils écrivent maintenant *car,* et prononcent *tsar* aussi bien que les Russes, car leur *c* équivaut à *ts* et n'a rien de commun avec le *k*.

On a cru voir dans l'orthographe *czar* l'étymologie du mot, dérivé par abréviation, disait-on, de *Cæsar,* César, empereur. Cependant il y a à cela une objection assez grave, c'est que dans la version du Nouveau Testament en vieux slavon le nom de César se présente toujours sous la forme de

(*) Comme l'a fait Strahlenberg, il y a près d'un siècle.

Kessar ou *Keçar* (*), et que le titre de *tsar* y est donné aux rois, non aux empereurs. L'empereur de Constantinople reçoit bien des annalistes russes la même qualification de *tsar*, mais les plus anciens lui donnent aussi celle de *Keçar*. Chez les Slaves autres que les Russes, le titre de *tsar* est peu connu.

Mais alors d'où vient-il? où les Russes l'ont-ils pris? Voici ce que dit à ce sujet Karamzine, le plus estimé des historiens russes (**): « Ce nom n'est pas une abréviation du latin *Cæsar*, comme beaucoup de personnes le supposent sans fondement, mais un vieux terme des langues orientales; connu chez nous par la traduction slavonne de la Bible, il a été employé pour désigner les empereurs de Byzance, et plus récemment, les khans mongols; en persan, il implique l'idée du trône ou du pouvoir suprême; on le reconnaît aussi dans les syllabes finales du titre des rois d'Assyrie et de Babylone, Phalas-sar, Nabonas-sar, etc. » Dans une note, le scrupuleux historien ajoute : « Dans notre traduction imprimée des Écritures saintes, on trouve toujours en russe *Kessar* à la place de *Cæsar; tsar*, au contraire, est un tout autre mot. »

Comme il est habituellement employé à l'occasion des rois de Kasan, d'Astrakhan et de Sibérie, et comme Ioann IV Vassiliévitch paraît l'avoir adopté surtout depuis la conquête de ces deux royaumes voisins, Huppel (***) pense qu'il sera venu de là, que les autocrates russes, après cette extension considérable donnée à leur territoire, se seront parés du titre des souverains voisins vaincus par leurs armes.

(*) *Isydé provélénié oth Keçara Avgousta*, il émana un édit de César Auguste, Luc, II, 1. — *Vozdaditié ibo Keçaref Keçarevi*, rendez donc à César ce qui revient à César, Math., XXII, 21.

(**) *Histoire de l'empire de Russie*, t. VI, chap. VII.

(***) *Staatsverfassung des Russischen Reichs*, t. Ier, p. 260.

La conquête de la Sibérie, à laquelle le grand-prince de Moscou eut fort peu de part, est de l'année 1582, celle d'Astrakhan de l'année 1557, enfin l'incorporation définitive de Kasan eut lieu en 1552 (*) : or, d'après Huppel lui-même, Ioann IV s'attribua le titre de tsar dès 1547 : ce mot se trouve en effet dans le formulaire de son couronnement qui eut lieu dans les premiers jours de cette année (**). Jusqu'à ce moment, dit Müller, le savant historiographe de l'empire, les souverains de la Moscovie ne s'étaient pas servis eux-mêmes de ce titre, mais il leur avait été donné cependant dans un grand nombre de cas, par exemple, en 1477, lorsque la bourgeoisie de Pskof envoya une députation au grand-prince Ioann III Vassiliévitch. A l'année 1505, Karamzine affirme que, fier de ce dernier titre, ce même souverain ne prétendit pas à un autre, et que, « dans ses négociations avec les étrangers seulement, il faisait mention de celui de *tsar*, comme titre honorifique de la dignité de grand-prince, lequel était depuis longtemps en usage dans son pays. Isiaslaf II (1146-1154) et Dimitri Donskoï (***) (1362-1389) s'étaient déjà donné cette qualification. » Sous Vassili, successeur de Ioann III et père d'Ioann IV, elle était devenue assez habituelle.

(*) Dès 1487, toutefois, Kasan avait été pris par Ioann III, et le tsar de ce démembrement du Kiptchak était tombé au pouvoir du grand-prince.

(**) *V.* Müller (*Sammlung Russischer Geschichte*, t. V, p. 461). La date de 1345 qu'on trouve là ne peut être qu'une faute d'impression : c'est 1547 qu'il faut lire. Dans cette année eut lieu le couronnement d'Ioann IV Vassiliévitch, qui venait d'atteindre sa 17e année ; cette cérémonie, encore peu usitée en Russie à cette époque, se fit simplement (*voir* Karamzine, t. VII, chap. VII) : il ne fut question ni de sacre ni d'admonestation publique par le métropolitain. A cette occasion, les théologiens firent remarquer que les prédictions de l'Apocalypse s'accomplissaient, la sixième tsarie érigée en Russie complétant le nombre d'empires dont elle parle.

(***) De même qu'on appelle les souverains Ioann et non pas Ivan, de

Voici l'explication qui nous paraît la plus probable.

Quelle que soit la vraie étymologie du mot, il était employé alors non plus seulement pour désigner l'empereur de Constantinople, mais aussi à l'égard du grand-khan de la Horde d'or et des khans qui régnaient dans les états du Kiptchak démembrés de sa vaste domination, à Kasan, à Astrakhan et en Crimée. Tant que le grand-prince de Moscou se reconnaissait vassal ou tributaire de ces princes tatars, il leur donna le titre de tsar, supérieur au sien ; mais quand cette puissance fut tombée en dissolution, quand les souverains de Kasan et d'Astrakhan eurent été vaincus et humiliés, dès ce moment, se regardant au moins comme leur égal, il adopta leur titre pour lui-même, et bientôt il y attacha l'idée de sa suprématie sur eux.

Cependant, en Occident, on continua de faire une distinction formelle entre *tsar* et *césar*, et cette distinction, Pierre le Grand la reconnut en commençant à s'attribuer ce dernier titre, ainsi que celui d'empereur (1721), et en substituant la qualification de *césarevna* à celle de *tsarevna* jusqu'alors donnée aux princesses ses filles, tandis que les filles d'Ioann V conservèrent leur titre de *tsarevna*. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs (*), Pierre entendit si bien se placer sur la même ligne que le chef du saint-empire romain ou d'Allemagne, qu'il se fit appeler, comme lui, sur une médaille frappée en 1696, *povélitel Moskofskoï prissno prirastitel*, ce qui répond exactement à *Imperator semper Augustus* (**).

Mais en adoptant ce titre nouveau, Pierre le Grand avait

aussi on emploie vis-à-vis d'eux la forme de Dimitri, et non pas celle de Dmitri, applicable à toute autre personne.

(*) *Essai d'une statistique générale de la Russie, accompagnée d'aperçus historiques*, p. 443.

(**) Le titre de *povélitel*, supérieur à tsar, était déjà en usage sous les prédécesseurs de Pierre le Grand.

moins en vue de s'arroger un pouvoir plus considérable que d'en rendre l'expression conforme à celle de l'autorité du premier monarque de l'Europe civilisée. Le titre de tsar se sentait un peu de la barbarie moscovite : il lui substitua celui de César pour faire voir à tous qu'il se regardait comme un membre, et comme l'un des premiers membres, de la famille des souverains d'Occident. Sans doute il n'attachait pas d'autre importance à ce changement, car, aux yeux des Russes, le tsar avait toujours été un dominateur suprême, un roi des rois. Aussi la république de Pologne n'avait-elle cessé de le contester au grand-prince, comme elle le fit ensuite pour le titre d'empereur qu'elle ne reconnut aux souverains russes qu'en 1764, une année après la France et l'Espagne qui, en l'accordant à Catherine II, avaient fait certaines réserves.

Pour attester la haute idée que les Russes attachaient au mot *tsar* il suffira de citer le témoignage de quelques auteurs connus. Celui du baron de Herberstein, ambassadeur de Ferdinand Ier à la cour de Moscou, est formel : CZAR *solum Cæsarem seu Imperatorem dici existimant : unde factum ut Rutheni interpretes, audientes principem suum ab exteris nationibus sic appellari, cœperint et ipsi deinceps* Imperatorem *nominare, nomenque* Czar *dignius esse quam regis (licet idem significent) existimant*. Voir *Commentarius Rerum Moscov.*, p. 17. Le Français Margeret qui, du temps de Henri IV, servit à Moscou, avec le grade de capitaine, dans la garde du corps du faux Démétrius (Dimitri Ioannovitch), parle absolument dans le même sens : « Or, quant au tiltre « qu'ils prennent, dit-il, ils pensent qu'il n'y en ait nul plus « grand que celuy qu'ils ont, se faisans appeler Zar. Ils « appellent l'Empereur des Romains *Tsisar*, qu'ils ont dé- « rivé de Cesar, et tous les Roys *Kroll*, à l'imitation des Po-

« lonois. Ils appelent le Roy de Perse *Kisel Bascha*. Et le Turc
« *Veliqui Ospodar Tursk*, qui veût dire grand Seigneur
« de Turquie, à l'imitation de ce qu'on l'appelle grand
« Seigneur. Mais ce mot de ZAR, ce disent-ils, se trouve
« aux saintes Écritures. Car partout où il est parlé de Da-
« uid ou de Salomon, ou d'autres Roys, ils sont appelez
« Zar Dauid, Zar Salomon qui est, comme nous interpre-
« tons, Roy Dauid, Roy Salomon, etc. Et ainsi retienent le
« nom de Zar comme plus autentique, duquel nom il
« pleut iadis à Dieu d'honorer Dauid, Salomon et autres
« regnans sur la maison de Iuda et Israel, disent-ils, et que
« ces mots Tsisar et Krol n'est que invention humaine, le-
« quel nom quelqu'vn s'est acquis par beaux faits d'armes.
« A cet effect après que Theodore Iohannes (*) Zar de Rus-
« sie eust leué le siege de devant Narve, laquelle il avait
« assiegée, et que les deputez et Ambassadeurs de part et
« d'autre furent assemblez pour conclure la paix entre la
« Russie et Suede, ils débattirent plus de deux iours sur le
« tiltre que Theodore voulait avoir d'Empereur, les Sue-
« dois ne le voulans reconnoistre pour tel. Les Russes disent
« que le mot de Zar estoit encores plus grand que Empe-
« reur, et ainsi fut l'accord fait qu'ils le nommeroient tous-
« iours Zar et grand-Duc de Moscovie, chacune des parties
« pensant avoir trompé l'autre par ce mot de Zar, etc., etc.»
Estat de l'empire de Rvssie et grande duché de Moscouie, p. 13-15.

Ces textes sont curieux, et le point historique à éclaircir n'est pas dénué d'intérêt : quant à la politique, elle n'a plus rien à voir en ceci, et ce n'est, certes, pas par rapport à elle que nous nous livrons à cette discussion. Peu importe

(*) Fœdor Ioannovitch.

aujourd'hui le titre des princes, puisqu'on accorde celui de reine, avec la qualification de Majesté, à une obscure cacique de quelques îles de l'Océanie où l'on ne compte pas 10,000 habitans. Tout ce que nous voulons prouver, ce sont les hautes prétentions que les souverains russes faisaient valoir dès la fin du moyen âge : à peine vainqueurs des Tatars, dont ils avaient si longtemps et si humblement porté le joug, ils se montrèrent altiers, bouffis d'orgueil, et daignèrent à peine voir leur égal dans l'empereur d'Occident, vis-à-vis duquel tous les ambassadeurs moscovites observèrent strictement et minutieusement le cérémonial que l'étiquette de la cour de leur maître leur prescrivait. Voici en quels termes Ioann IV Vassiliévitch écrivit un jour au roi de Suède, alors moins puissant, il est vrai, que ne l'ont été depuis les Gustave-Adolphe, les Charles-Gustave et les Charles XII : « Il ne convient pas que tu mettes ton « nom avant le Nôtre, car l'Empereur et d'autres grands « monarques sont Nos frères à Nous, et tu n'oserais pas te « nommer leur frère, attendu que le pays de Suède n'égale « pas à beaucoup près la grandeur de leurs États... De « Notre part, il n'y a pas d'orgueil, mais Nous t'avons écrit « comme il convient, eu égard à Notre monarchie et à ton « royaume. Jamais on n'avait entendu dire que les grands « monarques de toute la Russie aient eu affaire aux princes « de Suède ; mais ces princes s'adressaient à Notre ville de « Novgorod, etc. » (Voir Novikof, *Bibliothèque russe*). En effet, c'est seulement par l'intermédiaire du gouverneur moscovite de cette ancienne république marchande que la Russie traitait alors avec les rois de Suède.

Malgré cette haute importance du titre de tsar, le roi de Géorgie et celui d'Iméreth le prenaient également, et du consentement de la Russie. Le dernier s'intitula même

sans façon et sérieusement, *roi des rois* jusqu'à la fin (*). Du reste, en ce qui concerne le Caucase, il faut une longue étude pour connaître tous les titres qu'y portent les différens princes et que le gouvernement russe reconnaît en partie encore maintenant. Voici les principaux de ces titres : *tsar, dadian, gouriel, bédiel* ou *bédiân, chamkhal, outzmeï, khan, sultan, surkhaï, atabeg,* etc., etc.

Tsarie, se disait en russe et se dit encore *tsarstvo :* dans le titre *in extenso* de l'empereur, la Pologne, Kasan, Astrakhan, etc., figurent encore aujourd'hui comme des tsaries inséparables de l'empire. Le titre de la tsarine était, dans la même langue, *tsaritsa,* et celui des enfans du tsar, *tsarévitch* quant aux mâles, et *tsarevna* quant aux princesses. Nous avons dit que Pierre le Grand changea pour ses filles le titre de *tsarevna* en celui de *césarevna*, ou de *tsésarevna,* s'il faut écrire exactement comme l'on prononce. Catherine II renouvela celui de *césarévitch* en faveur de son fils Paul. Celui-ci le conféra ensuite, en 1799, non pas à son héritier présomptif, mais à son second fils, le grand-duc Constantin, qui le porta jusqu'à sa mort. Alors il fut attaché à la personne de l'héritier présomptif, car les autres princes de la famille impériale s'appellent aujourd'hui grands-ducs (grands-princes) ou grandes-duchesses, et non pas césarévitchs ou césarevnes. En le conférant à son fils aîné par oukase du 10 septembre (29 août) 1831, voici comment s'exprima l'empereur actuel : « En vertu de la loi d'organisation relative à la famille impériale, Nous ordonnons « que Notre bien-aimé fils, l'héritier du trône de toutes les « Russies, S. A. I. le grand-duc Alexandre Nikolaïévitch,

(*) Brosset, *Discours prononcé à l'assemblée générale de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, p. 31.

« soit nommé, à partir de ce jour, dans toutes les occasions,
« successeur (*naslednik*), césarévitch et grand-duc. » C'est un peu long, mais... *byt po cemou,* ainsi soit-il, suivant la formule de la signature impériale.

Ajoutons une dernière explication. La terminaison *vitch* (non pas *witz* ou *wicz*), au féminin *evna* ou *ovna,* est patronymique, comme on sait ; peut-être rappelle-t-elle le grec *υἱός*, fils ; peut-être aussi marquait-elle un diminutif. En Russie, en adressant la parole à un homme bien né (pour nous servir d'un terme de l'ancien langage), on l'appelle par son prénom suivi de son nom patronymique, et l'empereur lui-même, si un sujet l'apostrophait par cette forme : Nikolaï Pavlovitch, serait à peine en droit d'y trouver à redire, tant elle est dans les convenances et rappelle un usage vieux et respectable.

---

22. André I[er] Iouriévitch *Bogolioubski* (*)............. 1167
23. Mikhaïl I[er] Iouriévitch............................ 1175
24. Vsévolod III Iouriévitch le Grand.................. 1176
25. Constantin Vsévolodovitch.......................... 1212
26. Iourii ou Ghéorghii II Vsévolodovitch............. 1219
27. Iaroslaf II Vsévolodovitch. 1238
28. Sviatoslaf II Vsévolodovitch........................ 1247
29. Mikhaïl II Iaroslavitch............................ 1248
30. André II Iaroslavitch. 1249
31. Alexandre I[er] Iaroslavitch *Nevskii*................ 1252
32. Iaroslaf III Iaroslavitch.......................... 1263
33. Vassili I[er] Iaroslavitch........................... 1272
34. Dimitri I[er] Alexandrovitch......................... 1276
35. André III Alexandrovitch (**)....................... 1294
36. Mikhaïl III Iaroslavitch 1304
37. Iourii III Daniilovitch *Moskovskii*................ 1319
38. Dimitri II Mikhaïlovitch........................... 1322
39. Alexandre II Mikhaïlovitch......................... 1325
40. Ioann I[er] Daniilovitch *Kalita*...................... 1328
41. Siméon Ioannovitch *Gordii*......................... 1340
42. Ioann II Ioannovitch. 1353
43. Dimitri III Konstantinovitch (***) 1359
44. Dimitri IV Ioannovitch *Donskoï* (****)............. 1363
45. Vassili II Dimitriévitch........................... 1389
46. Vassili III Vassiliévitch *Temnoï*.................. 1425
47. Ioann III Vassiliévitch *Gordii*.................... 1462
48. Vassili IV Vassiliévitch........................... 1505
49. Ioann IV Vassiliévitch *Groznii*.................... 1534
50. Fœdor I[er] Ioannovitch............................. 1584

(*) Il avait pris le titre de grand-prince en même temps qu'Isiaslaf III, qui y avait des droits moins directs; mais il n'exerça ses droits qu'à partir de 1167.

(**) Daniel I[er] Alexandrovitch régna, de 1295 à 1304, à Moscou.

(***) D'une autre branche, issue d'André II Iaroslavitch.

(****) Avec ce premier vainqueur des Tatars, la première branche reprend.

II. Princes d'origine diverse.

51. Boris Fœdorovitch (Godounof)..................... 1598
52. Fœdor II Borissovitch (*)......................... 1605
53. Vassili V Ioannovitch (Chouïski) (**)............. 1606
54. Vladislas I[er] Wasa(***).......................... 1610

III. Dynastie de Romanof (la maison de Holstein-Gottorp comprise).

55. Michel ou Mikhaïl IV Fœdorovitch................ 1613
56. Alexis Mikhaïlovitch.............................. 1645
57. Fœdor III (ou II) Alexéïevitch.................... 1676
58. Ioann V Alexéïevitch (****)....................... 1682
59. Pierre I[er] Alexéïevitch le Grand (seul) (*****)........ 1696
60. Catherine I[re] Alexéïevna........................... 1725
61. Pierre II Alexéïevitch............................. 1727
62. Anne Ioannovna.................................... 1730
63. Ioann Antonovitch................................. 1740
64. Élisabeth Pétrovna................................ 1741
65. Pierre III Fœdorovitch............................ 1761
66. Catherine II Alexéïevna la Grande................. 1762
67. Paul Pétrovitch................................... 1796
68. Alexandre Pavlovitch.............................. 1801
69. Nicolas Pavlovitch................................ 1825

Telle est la série des souverains qui ont occupé le trône,

(*) A cette époque, le trône fut occupé par Dimitri Ioannovitch surnommé *Samozvanetz* ou l'Imposteur (1605-1606). *Voir* notre article *Faux-Démétrius* dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. Après lui vinrent encore plusieurs autres imposteurs, sans parler de sa femme Marine Mniszech.

(**) Il descendait de Dimitri III Konstantinovitch, le 43e prince de la série.

(***) Fils de Sigismond III, roi de Pologne.

(****) Conjointement avec son frère Pierre Alexéïevitch. Sophie, régente.

(*****) Premier empereur, *imperator*. Auparavant, le titre était *povélitel*, maître, autocrate.

du grand-prince Rurik à l'empereur Nicolas, soit à Kief, soit à Vladimir (sur la Kliazma) et à Moscou, c'est-à-dire, dans la grande-principauté proprement dite, laquelle devint successivement une tsarie et un empire. Dès la première moitié du quatorzième siècle, ils étendirent leur titre à *toute la Russie* (*) ; cependant il existait des *terres russiennes* en dehors de leur domination, et bientôt même celles-ci affectèrent de regarder cette qualification comme n'appartenant qu'à elles. L'histoire de Russie, dans son ensemble, doit embrasser ces contrées aussi bien que la Moscovie (**), et le lecteur sera sans doute bien aise de trouver ici, en outre de la liste précédente, celle des princes et grands-princes de Halitch, investis aussi du titre de rois de Russie, et qui descendaient tous de saint Vladimir le Grand par Iaroslaf Ier ou de Vladimir II Monomaque par Mstislaf II Isiaslavitch, le vingt-unième prince de la série précédente.

Le fondateur de la principauté de Halitch était Vladimirko, fils de Volodar, lequel était fils de Rostislaf et arrière-petit-fils d'Iaroslaf Ier.

(*) Ou *toutes les Russies*. Cependant la forme du texte est peut-être plus exacte ; car au lieu de *goçoudar vsérossiiski*, on lit dans de vieux documens *goçoudar vséïa Rousi* (prononcez *Rouci*), ce qui fait voir aussi, pour le dire en passant, que la Moscovie ne s'appela pas toujours *Rossia*, mais que la forme *Roussia* ou *Rousa* (*Rouça*) lui était applicable aussi bien qu'aux terres russiennes proprement dites. Voir *Sobranié goçoudarstvennykh gramoth i dogovorof* (Moscou, 1813, 3 vol.), t. Ier, et Reutz, *Geschichtliche Ausbildung der russischen Verfassung*, t. Ier, p. 110.

(**) Nous avons été un des premiers à appeler l'attention sur ce point, c'est-à-dire sur l'extension qu'il convient de donner à l'histoire de la Russie (voir *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 510, la note). Bien des critiques russes, qui ne s'en étaient pas avisés auparavant, ont depuis cru ne jamais avoir assez de dédain pour l'excellent et digne Karamzine, par la raison que ce point de vue n'a pas été encore le sien.

CHRONOLOGIE

DE LA MAISON DE HALITCH.

1. Vladimirko Volodarovitch........................ 1124
2. Iaroslaf Vladimirkovitch......................... 1153
3. Vladimir Iaroslavitch............................ 1188
4. Român Mstislavitch (*)........................... 1188
   Interrègne...................................... 1205
5. Daniel Romanovitch (**).......................... 1211
6. Vassilko Romanovitch............................ 1266
7. Lev Daniilovitch (***)........................... 1270
8. Iourii Lvovitch.................................. 1301
9. André et Lev (Léon).............................. 1316
10. Iourii II....................................... 1324
11. Boleslaf Troïdénovitch, duc de Mazovie, neveu de Iourii 1336
   Casimir III, roi de Pologne et beau-frère de Boleslaf, s'empare de Halitch.............................. 1340

Revenons maintenant à la Moscovie et à la dynastie des Romanof.

On ne compte officiellement, avons-nous dit, que deux dynasties qui, sauf un court intervalle, se sont succédé sur ce principal trône de la nation russe. Cependant, à vrai dire,

(*) Ici commence l'autre branche, celle qui descendait de Vladimir II Monomaque et qui occupait déjà le trône de Vladimir en Volynie, qu'il faut bien distinguer de Vladimir sur la Kliazma. Dans l'intervalle, Vladimir Iaroslavitch et Béla II, roi de Hongrie, disputèrent le trône de Halitch à Român.

(**) Koloman, fils d'André, roi de Hongrie, lui disputa le trône. C'est Daniel qui reçut d'Innocent IV, en 1253, le titre de *rex Russiæ;* il reconnut le pape comme vicaire de saint Pierre et pour son *père* à lui ; et l'abbé de Messine, légat d'Innocent, le couronna en son nom. Son frère Vassilko avait déjà été reconnu par le même pape en qualité de *rex Laudemariæ*, roi de Vladimirie ou, comme l'on a dit depuis, Lodomérie (royaume de Galicie et de Lodomérie). Daniel, une fois investi du titre de roi, ne tarda pas à rompre ses liaisons avec le pontife de Rome.

(***) Il établit sa résidence à Lvof, c'est-à-dire à Léopol ou Lemberg, aujourd'hui chef-lieu de la Galicie.

la maison impériale actuelle, issue de Pierre le Grand par sa fille Anne, morte duchesse de Holstein-Gottorp, en 1728, est distincte de celle des Romanof, absolument comme la maison de Lorraine, qui occupe le trône impérial d'Autriche, l'est de celle de Habsbourg. Elle en est une branche féminine (la branche masculine s'éteignit dans la personne de Pierre II), qualifiée en outre de cadette relativement à la descendance de Ioann V Alexéïevitch, frère aîné de Pierre, laquelle descendance, après avoir régné en la personne d'Anne Ioannovna, s'arrêta, en 1764 et années suivantes, à la mort d'Ioann Ier Antonovitch (maison de Brunswic) et de ses frères et sœurs exilés. Pour être dans le vrai, c'est *maison de Holstein-Gottorp* (*) qu'il faudrait appeler cette branche féminine de la ligne cadette.

Ce nom, on évite de l'employer ; cependant il ne le cède à aucun autre, pour l'ancienneté comme pour l'illustration. Le fondateur de la maison, Adolphe, évêque-souverain du Sleswig en 1556, comptait parmi ses ancêtres des rois de Danemark et de Suède ; bien plus, le second de ces royaumes scandinaves échut à sa postérité en même temps que l'empire de Russie. Sous tous les rapports, la maison de Holstein-Gottorp marche de pair avec les vieilles dynasties de l'Europe ; la splendeur de son arbre généalogique est incontestable et incontestée. Jusqu'au dix-huitième siècle, le sang royal, dans cette maison, s'est transmis de génération en génération, pur de tout mélange, tandis qu'il allait s'altérant, dans la maison Romanof, longtemps avant la généreuse mésalliance de Pierre le Grand avec l'orpheline de Marienbourg (**). Car, en Russie, c'était un usage consacré par les siècles que les tsars pouvaient admettre à partager leur

(*) Voir la fin de cette étude.
(**) Voir notre article *Catherine Ire*, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*.

trône des filles de sujets, nobles sans doute, mais du reste quelquefois très obscures. On se rappelle la cérémonie du choix qui avait lieu dans ces occasions.

Pourquoi donc, malgré l'illustration plus grande de la maison de Holstein-Gottorp, la famille impériale de Russie, rapporte-t-elle plus volontiers son origine aux Romanof, longtemps simples sujets moscovites, puis rapprochés du trône, où, en 1612 seulement, ils montèrent par élection? Il n'est pas difficile de répondre à cette question. Le nom allemand de Holstein-Gottorp, d'ailleurs d'une prononciation difficile pour les Russes, sonne mal à leur oreille. Toujours épris de leur nationalité, autrefois ridiculement orgueilleuse, et avec raison jaloux de la soustraire enfin à tout ascendant étranger, ils seraient humiliés de devoir à l'Allemagne, ce pays d'où leur étaient venus sous Pierre le Grand tous ces aventuriers auxquels ils avaient à payer de coûteuses leçons de civilisation, de lui devoir, disons-nous, la personne sacrée de leurs empereurs, à la fois maîtres absolus au temporel et chefs de l'Église, c'est-à-dire représentans de Dieu sur la terre aux yeux des vrais croyans. A la vérité, les premiers grands-princes de Russie avaient également été d'extraction germanique, et d'ailleurs l'Allemagne, comme chacun sait, a été en possession de donner des rois à la plupart des pays de l'Europe; mais les préférences exotiques de Pierre le Grand ont rendu plus vives, plus irritables, à cet égard, les susceptibilités nationales, et, depuis lui, les vieilles haines ont été réveillées par la conduite imprudente de Pierre III, petit-fils du tsar réformateur par les femmes, mais duc de Holstein du chef de son père. Plein d'engouement pour la terre natale(*), cet empereur ne jurait que par

(*) Nous voulons dire l'Allemagne. Il était né à Kiel, le 4 mars 1728, et a

le roi de Prusse Frédéric II, et ne dissimulait pas ses dédains pour les mœurs et usages du pays sur lequel la volonté d'Élisabeth Pétrovna, sa tante, plus encore que sa naissance, l'appelait à régner. Mieux avisée que lui, l'Allemande Catherine II, son épouse (*), triompha de ces préjugés nationaux à force de souplesse, d'habileté et de génie : elle eut l'air d'oublier sa patrie et celle de son infortuné mari, pour ne se souvenir que du grand aïeul de ce dernier, pour ne se rattacher qu'à lui par les liens de famille, en un mot pour se donner tout entière à son pays d'adoption. Elle n'eut garde de répudier le nom national de Romanof; elle n'avait d'ailleurs aucun intérêt à faire accepter celui de Holstein-Gottorp; il tomba donc en désuétude, et même aujourd'hui la censure officielle ne permettrait pas aux historiens de le replacer en évidence, fût-ce pour combattre les prétentions de fraîche date de certaines familles jadis apanagées, auxquelles, il y a peu d'années, le prince Pierre Dolgorouki(**) a prêté son organe, en opposant le noble sang de Rurik à l'origine incertaine et en tout cas modeste de la maison des Romanof.

Ces querelles sont vaines, il faut en convenir. Les Romanof, dont, depuis l'extinction de la branche d'Ioann V Alexéïevitch, frère aîné de Pierre le Grand, les princes de la famille de Holstein-Gottorp sont les seuls héritiers légitimes,

reçu, sur les fonts du baptême, célébré selon le rite protestant, les noms de Charles-Pierre-Ulric.

(*) Née à Stettin, le 2 mai 1729, et d'abord protestante aussi, elle s'appelait Sophie-Auguste-Frédérique, princesse d'Anhalt-Zerbst (ligne princière qui s'éteignit à la fin du siècle dernier).

(**) Sous le nom de comte d'Almagro, *Notice sur les principales familles de la Russie*, Paris, 1843, in-8o. Le même prince Dolgorouki est auteur d'un savant travail généalogique sur sa propre maison et sur les autres familles princières de l'empire. En russe, Saint-Pétersbourg, 1840 et ann. suiv., in-8o, 4 livraisons.

ont été jadis appelés au trône par le vœu unanime des délégués de la nation, ainsi qu'on le verra plus loin. Après une pareille consécration, leur extraction plus ou moins illustre, et de même leur filiation plus ou moins mélangée, sont des questions de fort médiocre intérêt.

Mais si la réalité de leur droit est démontrée au publiciste, il n'est pas interdit pour cela à l'historien de remonter jusqu'à leur origine, d'examiner les traditions qui s'y rattachent, d'éclaircir enfin quelques faits au sujet desquels toutes les difficultés ne sont pas encore levées.

Lorsque, placé sur la terrasse du Kreml de Moscou, d'où une vue magnifique s'étale devant vous, et tournant le dos à la grosse cloche gisant à terre sur son piédestal, ainsi qu'à la tour un peu massive d'Ivân Véliki, vous suivez des yeux le cours lent et sinueux de la Moskva (*) jusqu'au quartier un peu désert du sud-est appelé Taganka, vous voyez la rive gauche s'élever assez rapidement et se dessiner en jolis coteaux, couronnés de constructions nombreuses. Au premier plan de celles-ci, non loin de la rivière, vous découvrez sans peine une vaste enceinte dont les murailles blanches sont surmontées de toits de tôle peints en couleur verte et au-dessus de laquelle s'élève avec élégance un campanile à quatre étages et d'une hauteur d'environ 65 mètres. C'est le Nouveau Couvent du Sauveur, en russe *Novospaskoï*. Il a servi anciennement de sépulture aux membres de la famille dont nous nous occupons ici.

Ce site remarquable vous attire ; la curiosité vous en-

(*) Vraie prononciation, au lieu de *Moskowa*.

traîne. Vous descendez sur le quai de la rivière par un de ces vieux escaliers, une de ces poternes cachées dans la pierre par où se sauva Napoléon quand les ardeurs de l'incendie l'eurent atteint; vous passez devant l'immense Hospice des Orphelins, vous traversez le lit inaperçu de la Iaousa, obscur affluent de la Moskva qui le reçoit immédiatement à votre droite; vous laissez à votre gauche le couvent d'Andronief avec son superbe clocher, et Saint-Martin-le-Confesseur, une des plus belles églises de Moscou, d'une construction toute moderne, église dont la coupole, surmontée d'une pointe d'or, domine tout le quartier; à droite, vous saluez de loin le majestueux monastère de N. D. du Don, situé au milieu de la verdure et entouré des charmantes villas qui aboutissent à la barrière de Kalouga.

Gravissez le coteau jusqu'en haut : l'ascension est assez pénible, mais vous serez amplement dédommagés à la vue du spectacle qui vous attend. Devant vous est la vaste plaine dite quartier de Serpoukhof : les hauteurs vous cachent en partie le lit de la rivière qui, plus à l'ouest, sous les montagnes des Moineaux, fait un énorme coude avant de pénétrer dans la cité des tsars, de toucher au pied du Kreml et d'arriver jusqu'à vous; mais partout vous ne voyez, par-dessus les arbres, les prairies, les champs des maraîchers, que dômes et clochers. A votre gauche s'élève l'imposant monastère de Saint-Simon (*Simonofskoï*), entouré d'une muraille rougeâtre, surmonté de tours énormes et nombreuses d'où la vue plane au dehors de la ville jusque vers le château de Tsaritsyne (*); à votre droite, le Kreml, avec ses coupoles et ses croix dorées, étincelle au soleil et vous présente,

(*) La vue, du haut du belvédère de ce couvent, est une des plus remarquables dont on puisse jouir; tout le panorama de Moscou est devant vous.

au-dessus de ses constructions bizarres, une véritable mer de feu.

Mais laissons cet aspect magique : nous n'en serions jamais rassasiés, et entrons dans l'enceinte du monastère. Le pourtour total de cette enceinte est d'environ 600 mètres. Sous le campanile, un portique s'ouvre au visiteur. A droite et à gauche, le long du mur, il aperçoit les bâtimens où sont les cellules des religieux ; tout à l'entour des cimetières offrent en abondance de somptueux monumens en granit qui ne couvrent pas seulement la tombe des grands, mais souvent aussi celle des modestes marchands dont la richesse est venue récompenser l'activité. Au milieu de l'enceinte, se trouvent les deux églises, réunies entre elles par une galerie voûtée qui règne le long de deux côtés de la plus importante d'entre elles. Cette galerie, ornée de fresques, est extrêmement curieuse. En y arrivant par un escalier de douze à quinze marches en fer, on voit tout d'abord, sur un fond d'azur enrichi de dorures, un combat entre les Tatars et les Russes. Dans les rangs de ceux-ci est un guerrier portant la balance de la justice, mais la Mort, squelette hideux monté sur un cheval blanc, est près de lui : les Moscovites succombent, et leur prince, que ses vêtemens couleur d'incarnat font ressortir, court le plus grand péril. Tout n'est pas perdu cependant. En face, les serviteurs du Christ marchent sans armes ; leur Sauveur est à leur tête et la lame d'une épée sort de sa bouche. Les Tatars, armés les uns de longues piques, les autres d'arcs et de flèches, sont mis en fuite : vainement ils brandissent leurs sabres : un serpent à cent têtes qui attend sa proie les engloutit. Tout cela est très original et peut donner lieu à d'intéressantes études. Le style des figures a quelque chose d'ancien : nous les placerions volontiers à la

fin du moyen âge ; cependant on assure que ces peintures furent terminées il y a 160 ans seulement, en 1690. Elles contrastent avec les anges près de la porte qui mène à l'église principale ; ces figures ont un caractère beaucoup plus moderne. A droite est le jugement dernier, à gauche la transfiguration ; au-dessus de la porte, un Père éternel, créateur du monde. Puis en outre, sur les plafonds, on voit les images des grands-princes et tsars, celles des patriarches et des métropolitains, celles des apôtres entourant Jésus-Christ, etc.

Le couvent Novospaskoï fut construit en cet endroit, dans l'année 1462, par le grand-prince Ioann III Vassiliévitch, qui détruisit la Horde d'or et dont le règne, de plus de quarante ans, fut un long triomphe sur les Mongols et les Tatars.

Des deux églises, celle de la Transfiguration (*Préobrajénié Gospodné*) est surmontée de cinq petites coupoles du type ordinaire ; c'est là qu'ont été enterrés à la fin du seizième siècle les quatre frères de Michel Fœdorovitch, morts en bas âge ; mais l'église a depuis été rebâtie. Auprès, est la sépulture des Chérémétief, chapelle de bonne apparence, dans l'intérieur de laquelle on voit des sarcophages en marbre, armoriés ou couverts de médaillons et d'inscriptions. D'autres familles parentes ou alliées des Romanof, les Iourief, les Tcherkasskoï, etc., avaient pareillement là leurs caveaux funéraires.

Une fois arrivés au trône ou nés dans la pourpre, les Romanof eurent leur place marquée parmi les tombes de la cathédrale de Saint-Michel-Archange au Kreml ; mais jusqu'alors le champ de repos avait été pour eux à Novospaskoï.

Outre les quatre frères du premier tsar de cette maison, ses sœurs et des parens divers y furent encore enterrés. Sa

mère, la religieuse Marthe, y repose également, ainsi que sa fille aînée, la princesse Irène, qui mourut à Moscou en 1679, après avoir été mariée ou, suivant d'autres, seulement fiancée à Waldemar-Christian Guldenlœwe, comte de Sleswig-Holstein (*). Ajoutons, enfin, qu'en dehors de ces deux lieux de sépulture, le couvent de femmes Voznécenski (de l'Ascension) et la cathédrale Ouspenski (de l'Assomption), tous les deux au Kreml, renferment aussi des tombeaux de membres de cette famille : dans le premier, c'est celui d'Ouliana (Julie), sans doute la veuve d'Alexandre Nikititch, qui se fit religieuse et mourut en 1624; dans la seconde, c'est celui de Philarète dont nous parlerons bientôt longuement et qui, comme tous les patriarches, repose dans cette église métropolitaine attenante à l'ancien palais patriarcal et où se célèbre le couronnement des souverains.

Remontons maintenant jusqu'au berceau de la famille.

Son nom n'a rien de commun avec la ville de Romanof, dans le gouvernement d'Iaroslavl; celle-ci a reçu le sien

(*) Waldemar était fils de Christian IV, roi de Danemark, qui lui donna l'île d'OEsel comme apanage. Il arriva à Moscou, en 1643; mais, luthérien zélé, il refusa de changer de religion, et dès lors le clergé russe s'opposa à son mariage avec la fille de Michel. Celui-ci, s'il faut en croire Le Clerc (*Histoire de la Russie ancienne*, t. III, p. 39), se montra très libéral dans cette circonstance. Il aimait le prince de Danemark et eût été charmé de vaincre ses scrupules. Waldemar, pressé par lui, persista dans son refus et offrit de faire défendre sa croyance par ses aumôniers; mais les prêtres russes ne voulurent point accepter la conférence. Alors le tsar irrité leur demanda « quelle religion ils professaient donc, puisqu'ils n'osaient la défendre? » L'affaire en resta là; mais Michel ne voulut jamais consentir au départ du prince : il le retint malgré lui, en lui rendant toutefois sa captivité aussi douce que possible. Après la mort de Michel, Alexis rendit à Waldemar la liberté de quitter la Russie : il partit chargé de présens, entra au service de différentes puissances, et mourut à Lublin en 1652. D'après quelques auteurs, ce fut la princesse Anne Mikhaïlovna qu'il devait épouser.

d'un prince Român (Romain) Davydovitch, de la maison apanagiste d'Iaroslavl, branche de celle de Rurik. Dans les vieux documens et chroniques, la famille qui nous occupe est à peine nommée. Ce qu'on sait de positif sur elle a été résumé par G.-F. Müller, un des plus grands connaisseurs de l'archéographie russe, dans le passage suivant placé en tête de sa *Vie du feldmaréchal Chérémétief*, dont la famille, ainsi que celles de Kolytchef, Iakovlef, Konovnitsyne et Néplouïef, avait une origine commune avec la maison de Romanof.

« Les livres généalogiques connus de tout le monde, dit-il, lesquels, depuis des temps fort anciens, ont petit à petit été compilés dans le but de constater l'origine des familles russes les plus illustres, donnent aux Romanof et aux Chérémétief le même auteur qu'ils appellent tantôt un Varèghe, tantôt un Prussien et tantôt un Allemand (noms qui tous les trois désignaient anciennement un seul et même peuple). Ils placent son arrivée en Russie sous le règne du grand-prince Ioann Danilovitch Kalita (la Bourse) ou de son fils le grand-prince Siméon Ioannovitch Gordii (le Fier), variante sans importance puisque le premier monta sur le trône en 1341 (*) et que le second mourut en 1353. A cette époque, raconte-t-on, un homme considérable, André Ivanovitch surnommé Kobyla, vint à Moscou pour servir le grand-prince. A raison de ce surnom, sa descendance figure dans les livres généalogiques sous le nom de *Kobyline*. Comme dans ce temps-là, les frères croisés (porte-glaives?) guerroyaient en Livonie afin de répandre la religion chrétienne et de faire fortune pour leur propre compte, et que simultanément la Russie, serrée de près par les Tatars, promet-

(*) Il fallait dire 1328.

tait des récompenses considérables à des hommes d'une valeur éprouvée, il est permis de se représenter l'aïeul des Romanof et des Chérémétief sous les traits d'un chevalier qui, originaire d'Allemagne, se sera rendu d'abord en Prusse et en Livonie, puis de là en Russie, afin de combattre les Infidèles. »

Dans ce passage, il importe de distinguer deux choses : le fait de l'arrivée, des bords de la Baltique en Russie, d'André Ivanovitch Kobyla que les anciens Romanof eux-mêmes, à ce qu'il paraît, regardaient comme leur premier ancêtre connu, et la conjecture de Müller d'après laquelle ce Kobyla aurait été un chevalier allemand, peut-être de l'Ordre Teutonique. En maintenant le fait dans sa simplicité primitive, la conjecture peut être admise, car, quoique appuyée sur une base incertaine, elle n'a en elle-même rien d'invraisemblable, rien surtout d'impossible. La conjecture tombe, au contraire, comme on le verra plus loin, si l'on adopte l'amplification dont ce fait a été l'objet et à laquelle la critique historique ne peut reconnaître aucune espèce de solidité.

Tant que les tsars de la maison Romanof, presque étrangers encore au système européen, n'avaient de relations suivies qu'avec leurs plus proches voisins à l'ouest ou au midi, et choisissaient leurs femmes parmi leurs sujettes, le fait dont nous avons parlé était à leurs yeux une preuve de noblesse très suffisante. Les Russes, un peu plus raisonnables en cela que les vieilles familles des pays latins, tiraient vanité, non du nombre de leurs quartiers, de la pureté nobiliaire du sang, mais des traditions de services et de hauts emplois attachés à leur arbre généalogique de génération en génération. On était toujours assez noble, quand on s'était élevé à la haute dignité de boïar, fût-on de l'ex-

traction la plus vulgaire. C'est ainsi qu'en Turquie, où, sans parler des femmes qui, de l'état d'esclaves sans nom, peuvent s'élever, si elles sont choisies pour sultanes, jusqu'au niveau du trône, on a vu des garçons de café ou barbiers parvenir aux postes les plus éminens (*) ; en Pologne, plus d'une fois de simples gentilshommes d'une illustration médiocre ont ceint leur front de la couronne des Piasts et des Jagellons ; et le prince ou ataman des Cosaks, autres voisins des Moscovites, au temps des premiers tsars de la maison Romanof, était le plus souvent un guerrier sans nom n'ayant pour toute fortune que son épée. Michel Romanof, dans la personne de qui cette même maison fut élevée au trône, était fils de boïar et parent par les femmes de la dynastie issue de Rurik. Il devait d'ailleurs sa couronne à une élection libre et régulière : ce n'était pas son ambition personnelle, c'était le vœu de la nation qui l'avait fait tsar. Quel autre titre eût pu valoir celui-là? Comme lui, son fils Alexis Mikhaïlovitch s'en contenta. Son petit-fils Pierre le Grand adopta, il est vrai, les usages des pays de l'Occident, où la naissance a toujours été d'un grand poids dans l'appréciation des droits de chacun ; mais quelle importance pouvait-il attacher à l'arbre généalogique de sa maison, lui qui, dans le choix de la femme appelée à donner des héritiers à l'empire, n'eut pas plus de scrupules qu'on n'en a aujourd'hui même à Constantinople? marié en premières noces avec une simple sujette de bonne maison (**), n'épousa-t-il pas ensuite une étrangère, née de parens obscurs, et qui, après

(*) La même chose arriva, en Russie, encore au siècle dernier, à un esclave circassien ; nous voulons parler du comte Ivan Koutaïssof, ce puissant favori de l'empereur Paul, et qui avait été son valet de chambre pendant qu'il n'était encore que grand-duc.

(**) Eudoxie Lapoukhine.

avoir été la femme d'un dragon suédois, était devenue la maîtresse d'un général russe, peut-être aussi celle du prince Menchikof chez qui le tsar l'aperçut pour la première fois.

On en était encore au règne des mœurs de l'Orient : la femme, jusqu'alors reléguée dans le gynécée, ne comptait pour rien même relativement à la transmission du sang, et peu importait dès lors son origine.

Mais ceci changea après l'avénement de la maison de Holstein-Gottorp, en 1761. Vis-à-vis des Russes, les membres de cette maison voulaient à toute force être des Romanof, extraction plus nationale de nom et de tradition : en conséquence, ils durent se préoccuper d'autant plus de la généalogie de cette famille que, répudiant les alliances vulgaires et jaloux de conserver leur rang en Europe, ils choisirent leurs femmes dans les maisons princières d'Allemagne, alors très méticuleuses sur cet article, à moins toutefois que l'appât d'une couronne ne l'emportât sur la force des préjugés. Au point de vue européen, une généalogie ne remontant pas au delà de 1341 et sans couronne de prince sur son blason, de quelque popularité qu'elle fût environnée dans le pays, dut paraître indigne de leur puissance à des souverains, réellement issus par les mâles d'une maison illustre et fière de ses alliances royales. Pour se satisfaire sur ce point, comme sur tous les autres, ils créèrent à Pétersbourg une chambre héraldique, qui n'eut rien de plus pressé que de se mettre en quête d'une souche primitive, plus ancienne, sur laquelle on grefferait ce faible arbre généalogique sans racines suffisantes.

En pareil cas, on ne cherche jamais sans trouver. En soumettant à une étude approfondie les armoiries, naturellement peu anciennes, des familles Chérémétief, Kolytchef, Iakovlef, Soukhovo-Kobyline, etc., toutes issues de la même

tournée en ridicule par Schlœzer (*), aurait régné jusqu'en 379 et se serait démis de sa royauté à l'âge de 117 ans pour devenir, comme avant lui son frère Prouténo, souverain sacrificateur (*Krivé-Kriveito*) dans le bois sacré de Romové. De même que Prouténo avait donné son nom aux Prussiens, de même aussi Litvos (Litt-Alanus), le plus jeune des douze fils de Veydevoud, laissa le sien à la Lithuanie, et la Samogitie fut appelée ainsi d'après Saïmo, un de ses frères.

Malheureusement toutes ces données, dépourvues d'une base historique solide, doivent être regardées comme fabuleuses. Non-seulement Veydevoud (le voïvode des Alains) pourrait bien, malgré le témoignage de Koïalowicz qui s'appuie sur une vieille tradition, n'être qu'un personnage imaginaire, mais la même tradition, non moins fabuleuse en ceci, rapporte qu'à l'arrivée des Italiens (Normands?) sous Palémon, vers l'an 900, la royauté passa de ses descendans à ce dernier, qui fut élu par les indigènes duc ou roi héréditaire de leur pays. Ainsi, la descendance de Veydevoud, si Veydevoud a existé, fut déshéritée longtemps avant l'époque où vécut Glandal ou Glanda, prétendu dynaste dans la même contrée, mais dont l'histoire de Lithuanie et de Samogitie, déjà assez connue alors, ne fait aucunement mention.

Suivant Schlœzer, c'est seulement après la mort de Palémon, vers l'an 1000, qu'un petit jour commence à poindre dans l'histoire prusso-lithuanienne, et, sous ce jour-là encore, on se trouve toujours entre la fable et l'histoire. Même de l'aveu du baron B. de Campenhausen qui, sans doute pour faire sa cour à l'empereur Alexandre, appuya sur la tradition une généalogie complète de la maison Ro-

(*) *Histoire de la Lithuanie*, dans l'Histoire universelle de Halle, t. L, p. 25.

manof où les difficultés sont très habilement éludées ou placées dans l'ombre (*), la base historique manque absolument dans les données qu'on vient de reproduire ; à ses yeux, tout y est vraisemblable au plus haut degré, mais rien ne présente les caractères de la certitude, même d'une manière approchante.

Aussi l'historien russe prince Chtcherbatof (**), en parlant occasionnellement des Romanof, passe-t-il sous silence tout ce qui est antérieur à André Ivanovitch Kobyla, par lequel il commence leur généalogie. Karamzine fait de même ; en parlant (***) du mariage d'Ioann IV Vassiliévitch avec la jeune Anastasie Romanof, il s'exprime ainsi : « Sa famille descendait d'André Kobyla qui, au quatorzième siècle, est venu chez nous de la Prusse. Ce ne fut pas la haute naissance, ce furent les qualités personnelles de la fiancée qui justifièrent le choix du tsar. »

Nous suivrons maintenant les degrés de la généalogie, et, pour plus de clarté, nous les marquerons par des chiffres romains.

I. Il résulte de ce qui précède que le premier auteur connu de la maison Romanof est André Ivanovitch Kobyla, fils prétendu de Glanda. Après avoir reçu le baptême, il entra au service du grand-prince de Moscou, probablement vers 1330, et, devenu boïar, il jouissait d'une telle considération sous Siméon Ivanovitch Gordii, qu'il fut choisi par son maître, avec un autre boïar, pour aller de sa part à Tver, demander en mariage la fille du prince Alexandre. Il mourut laissant cinq fils.

(*) *Genealogisch-chronologische Geschichte des Hauses Romanow und seines vorælterlichen Stammhauses*, Leipz., 1805, X et 125 pp. in-4o.

(**) Prononcez simplement *Tcherbatof*, pour éviter la difficulté de cette articulation double *chtch* qui, dans la langue russe, est rendue par une seule lettre.

(***) Tome VII, chap. VII, de son *Histoire de Russie*.

ous n'avons à nous occuper ici que du plus jeune, Andréïevitch Kobyline, surnommé Koschka (le Chat). Il servait sous Dimitri Ioannovitch Donskoï et fut, en 1381, un des témoins de son testament. Lorsque Vassili II, fils du vainqueur du Don, eut rétabli la paix avec Novgorod, Koschka devint, en 1393, l'envoyé du grand-prince près de cette république, dont on ne tarda pas à lui confier le gouvernement. Il était déjà avancé en âge, lorsqu'il fut revêtu de la haute dignité de boïar. Sa descendance porta le nom de *Koschkine;* c'est de l'aîné de ses cinq fils que la famille Romanof est issue, de même que la famille Chérémétief l'est du quatrième.

III. Cet aîné s'appelait Ivan Fœdorovitch Koschkine; mais tout ce que nous savons de lui c'est qu'à son tour il laissa quatre fils.

IV. Le quatrième, Zacharie Ivanovitch Koschkine, fut boïar sous le règne de Vassili Vassiliévitch l'Aveugle (1425-1462). Ses enfans prirent, d'après lui, le nom de *Zakharine*. C'était alors l'usage de désigner par un nom patronymique, tous les enfans issus d'un même père (*). Le prénom de ce père, légèrement modifié par la terminaison (Zakharine), restait attaché à toute sa descendance au premier degré, de même que le rameau dont sortait cette branche se nommait d'après le prénom du grand-père (Koschkine); un rameau supérieur était désigné d'après l'aïeul (Kobyline), et, à défaut de noms de famille, encore inu-

(*) Cette observation ne s'applique pas aux familles princières, lesquelles tiraient leurs noms de leurs possessions ou apanages. Mais, dans celles-ci même, le nom de famille fut souvent emprunté, en outre du nom de baptême, à un surnom ou sobriquet: Dolgorouki signifie Longue-main; Labanof ou plutôt Lobanof vient de *lobân*, ayant un grand front; Kobyline, de *kobyla*, jument; Kolytchef, de *koltcha*, boiteux; Gorbounof, de *gorboun*, bossu; Lochakof, de *lochak*, mulet; Cherebtsof, de *chérébetz*, cheval entier; Pleschtchéïef, de *plesch*, pelade ou place chauve sur le sommet de la tête.

sités alors, le prénom ou surnom de ce dernier formait en même temps la dénomination commune de tout un lignage. Le Clerc, dans sa généalogie de la maison Romanof (*), a expliqué cela tant bien que mal, mais ensuite il est tombé dans une extrême confusion qui ne permet plus de suivre le lignage dans ses divers degrés. Au lieu de la généalogie des Romanof ou plutôt des Kobyline, pour les prendre à leur degré le plus éloigné, il donne celle des Iakovlef, etc.

V. Les Iakovlef descendent de l'aîné des deux Zakharine ; mais c'est du second que nous avons à nous occuper ici. Celui-ci, nommé Iourii Zakharitch, c'est-à-dire Georges fils de Zacharie, servit sous Ioann III Vassiliévitch, fut grand-voïvode dans plusieurs campagnes, surtout contre la Pologne, devint boïar en 1493, et mourut en 1501. Sa femme est nommée Anastasie, mais on ignore à quelle famille elle appartenait. Les enfans de Iourii sont connus sous le nom de *Iourief;* cette branche des Zakharine eut elle-même cinq ramifications.

VI. Le troisième fils de Iourii, Român Iouriévitch Zakharine, servit en qualité de voïvode, et mourut le 12 février 1543. C'est lui qui est l'auteur de la branche des Kobyline appelée d'après lui branche des *Romanof,* c'est-à-dire des Romanovitch ou des enfans de Român (Romain). Les Russes des classes supérieures abrégent ainsi eux-mêmes, par une convenance de modestie, leur nom patronymique. Nous sommes les Romanof, disaient les fils d'un père appelé Român, tandis que le monde les appelait, à cause de leur naissance, Nikita Roman*ovitch*, ou Ivan Romanovitch. Ce sont là des usages de terroir dont il importe de bien se rendre compte.

(*) Voir *Histoire ancienne de la Russie*, t. III, p. 4.

VII. A l'origine de cette nouvelle ramification de la branche Iourief-Zakharine, elle se compose de trois fils et de deux filles.

De ces dernières, la plus jeune fut mariée à un prince Sitzkoï; l'autre fut la célèbre Anastasie Romanovna, noble compagne du tsar Ioann IV Vassiliévitch, plus tard surnommé le Terrible. Ioann épousa Anastasie en premières noces, dans l'année 1547. On sait quelle fut l'heureuse influence de cette princesse sur un époux d'un caractère exalté et violent, et combien toute la Moscovie pleura sa mort, arrivée prématurément en 1560. Elle laissa trois fils, dont le plus jeune seulement arriva au trône, mais n'eut point d'enfans. La descendance d'Anastasie, si elle ne s'était éteinte dès la première génération, eût pu être désignée sous le nom des *Rurik-Romanof*, étant issue de Rurik par les mâles, et des Romanof par la ligne maternelle.

Quant aux frères d'Anastasie, le plus jeune d'entre eux seulement, Nikita (Nicétas) Romanovitch, eut de la postérité. Beau-frère du tsar, il jouit d'un grand crédit du vivant de sa sœur, et devint successivement voïvode, premier voïvode et okolnitchéï (*). Même après la mort d'Anastasie, ce fut un des personnages les plus éminens de la cour d'Ioann IV qui, trompant les espérances conçues de lui jusqu'alors, devint bientôt un sombre tyran, un vrai fléau pour tout ce qui l'entourait. En 1563, Nikita fut nommé *dvoretzkoï* ou grand-maître de la cour et boïar. Plus tard, lorsque, avant de terminer son odieuse carrière (1584), le tsar voulut faire son testament, il le choisit pour former, avec deux autres boïars, le conseil intime qui devait assister dans le gouvernement son fils Fœdor Ioannovitch, né en 1557 et

(*) Degré immédiatement inférieur à celui de boïar, dans la hiérarchie de la cour tsarienne.

neveu de Nikita. Au mépris de cette volonté, le beau-frère du jeune tsar, Boris Godounof, s'empara seul des rênes de l'état; Nikita prit l'habit de moine et mourut bientôt après, le 23 avril 1586 (vieux style); Fletscher dit qu'on soupçonna que c'était par le poison.

VIII. On assure que la deuxième femme de Nikita Romanovitch, Eudoxie Alexandrovna, était une princesse de la maison de Souzdal; d'après Novikof, elle était fille du prince Alexandre Gerbatoï (*) : ce qui est certain, c'est qu'il eut de ce mariage de nombreux enfans. Toute sa descendance se composa de sept fils et de cinq filles; mais cinq des fils seulement survécurent à leur père (**).

L'aîné, Fœdor Nikititch, né vers 1550, était un homme aussi distingué par ses facultés morales que par les avantages extérieurs de sa personne; d'ailleurs cousin-germain du tsar Fœdor, il semblait appelé à jouer un grand rôle sous son règne. Mais Boris, jaloux du crédit des Romanof, fit tous ses efforts pour le miner, et attira toutes les affaires à lui. Néanmoins Fœdor parvint aux plus hautes dignités. Après avoir fait avec le tsar la campagne de Suède, il commanda l'armée qui, en 1596, marcha contre les Tatars, et joignit à la dignité de voïvode le rang de boïar. Le Français Margeret, capitaine aux gardes déjà cité (p. 305), fait mention à cette époque des *Romanovitch* comme étant « les plus grands qui restaient pour lors. » Mais en 1598, le dernier tsar de la dynastie de Rurik mourut, âgé seulement de 41 ans. Sur son lit de mort, il avait désigné pour lui succéder la tsarine Irène sa femme, sœur de Godounof, et il avait recommandé l'empire à la sollicitude du chef de la

(*) Ou Jerbatoï, remarque que nous faisons à cause de la prononciation.
(**) *Voir* Karamzine, t. X, chap. II.

famille de sa mère, en même temps qu'à celle de ce beau-frère et ministre.

Au mépris de la volonté de son maître, Boris, comme on sait, usurpa la couronne pour lui-même. Les Romanof, quoique d'une loyauté reconnue, lui furent suspects ; il vit en eux des compétiteurs au trône, rivaux de son fils, et, sous divers prétextes que des machinations infâmes avaient dû rendre vraisemblables (*), il se livra contre eux à des persécutions violentes. Après avoir été mis à la torture, la plupart des cinq frères furent exilés (1601), soit à Pélim en Sibérie, soit dans des contrées lointaines du territoire européen ; plusieurs même perdirent la vie par l'ordre de Boris.

Nous verrons bientôt le sort de Fœdor, à qui nous consacrerons une notice détaillée ; sa femme, Xénie Chestof, forcée comme lui d'embrasser la vie religieuse, fut enfermée dans un couvent des paroisses au delà du lac Onéga, où elle reçut le nom de Marthe ou Marfa.

L'aîné des frères de Fœdor, Alexandre Nikititch, d'abord nommé boïar sous le nouveau règne, mourut étranglé dans l'exil. Sa femme, née princesse Eudoxie Galitsyne, était morte quelques années avant lui, le 1er août 1597.

Le second frère, Michel Nikititch, nommé okolnitchéï par Boris, mourut aussi dans l'exil, ou de mort violente ou de chagrin, en 1606.

Vassili, le cinquième, eut le même sort, le 15 février 1602.

Le quatrième, Ivân, fut rappelé en 1602, mais il était paralysé d'un côté de son corps, par suite d'un coup d'apoplexie.

Les persécutions atteignirent aussi leurs sœurs, Euphémie mariée à un prince Sitzkoï, et Marthe, femme du prince

(*) Il en sera parlé plus loin.

Boris Tcherkasskoï. Irène, la plus jeune (*), en fut seule préservée : avant la disgrâce de sa famille, elle avait été mariée à Ivan Ivanovitch Godounof, cousin de l'usurpateur. Toute la famille Sitzkoï fut enveloppée dans la même disgrâce ; le prince Boris Tcherkasskoï partagea aussi, avec ses enfans, le sort de sa femme ; les Chestounof, les Karpof, les princes Repnine, tous amis fidèles des Romanof, furent également au nombre des victimes.

IX. Les enfans de Fœdor Nikititch moururent presque tous en bas âge : parmi ceux du sexe mâle, le seul qui survécut aux orages de cette époque fut Michel (Mikhaïl Fœdorovitch), destiné par la Providence à fermer les plaies dont le malheur des temps et la perversité des hommes venaient de frapper la Russie. On verra plus loin les détails de sa vie et l'histoire de son élection au trône. Avec Michel commence la *dynastie* des Romanof.

A l'égard de celle-ci, nous placerons ici une observation. Les membres de cette dynastie se succédèrent sur le trône, presque tous au sortir de l'adolescence. Michel avait dix-sept ans lorsqu'il y fut élevé ; son fils Alexis, quinze, et parmi les fils de celui-ci, Fœdor III en avait dix-neuf ; Ioann IV, seize, et Pierre le Grand, dix. L'empire n'eut point à le regretter : Alexis, juste comme son père, le surpassa pour l'intelligence et l'activité, et Pierre Alexéïévitch devint le réformateur, on pourrait dire le second créateur de la Russie.

X. Marié deux fois, d'abord à une princesse Dolgorouki (1624), puis à Eudoxie Streschnef (1626), Mikhaïl Fœdorovitch eut de cette dernière cinq enfans, dont trois fils. L'aîné, Alexis Mikhaïlovitch, né en 1630, régna de 1645 à 1676.

XI. Il fut également marié deux fois.

(*) Une autre s'appelait Anastasie.

De son union avec Marie Miloslavskaïa (1648-1669) naquirent douze enfans, dont cinq fils (*). De ceux-ci, deux occupèrent le trône : le premier, Fœdor II Alexéïévitch, né en 1656, succéda à son père en 1676 et mourut en 1682; le second, Ioann V Alexéïévitch, né en 1666, malgré sa santé débile et ses facultés restreintes, régna au moins de nom, conjointement avec Pierre Alexéïévitch, son frère consanguin, jusqu'à sa mort arrivée en 1696. Parmi leurs sœurs, il faut nommer la tsarevne Sophie Alexéïevna, qui, chargée de la régence au nom de ses frères, alla jusqu'à s'attribuer le titre d'autocrate (*Samoderjetsa*). Née en 1657, élevée au pouvoir en 1687, elle succomba, deux ans après, dans sa lutte avec son plus jeune frère, fut obligée de prendre le voile, le 18 septembre 1689, au couvent Novodévitchéi à Moscou, et y mourut le 14 juillet 1704.

Du second mariage d'Alexis Mikhaïlovitch, avec Natalie Naryschkine (1671-1676), naquirent un fils et deux filles. Le fils fut le réformateur de la Russie, Pierre Alexéïévitch, né à Moscou le 9 juin (30 mai) 1672, et qui régna avec tant de gloire de 1682 à 1725 (**). Il mourut le 8 février (29 janvier) de cette dernière année, âgé de moins de 53 ans.

XII. Comme son père et son aïeul, Pierre le Grand fut marié deux fois.

De sa première femme, Eudoxie Lapoukhine (1689-1698), il eut d'abord l'infortuné tsarévitch Alexis Pétrovitch, né en 1690, marié en 1711 à la princesse Charlotte-Christine Sophie de Wolfenbüttel, et qui périt en 1718 d'une ma-

(*) Ici, et plus encore dans ce qui suivra, nous donnons les faits d'une manière plus complète que nous n'avions pu faire dans le Tableau généalogique placé à la fin de notre *Statistique générale de l'empire de Russie*.

(**) *Voir* la notice que nous lui avons consacrée dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*.

nière si mystérieuse; puis, un autre prince, Alexandre, qui, né en 1691, mourut l'année d'après.

De sa seconde femme, la fameuse Catherine Alexéïevna (1713-1725), il eut beaucoup d'enfans, dont plusieurs étaient même venus au monde avant leur mariage. Sauf le prince Pierre Pétrovitch qui, né en 1715, mourut dès le 25 avril 1719, ils furent tous du sexe féminin, Catherine, Anne, Natalie, Élisabeth, Marguerite. L'une d'elles, Élisabeth Pétrovna, née en 1713, régna, comme on sait, de 1741 à 1761.

XIII. Le tsarévitch Alexis laissa deux enfans, une fille Natalie (morte en 1729) et un fils, Pierre Alexéïévitch. Ce dernier, né en 1715, régna sous le nom de Pierre II, de 1727 à 1730, année de sa mort.

Cousin germain de Pierre II, Pierre III Fœdorovitch, qui ceignit la couronne en 1761 et que Catherine II, sa femme, détrôna peu se temps après, de place au même degré. Il était fils d'Anne Pétrovna, sœur aînée d'Élisabeth, que Pierre avait mariée, dans l'année de sa mort, au duc Charles-Frédéric de Holstein-Gottorp. Ici commence la branche collatérale du lignage de Pierre le Grand : nous nous en occuperons plus loin.

A la mort d'Élisabeth, en 1761, la branche cadette directe de la maison Romanof était éteinte, car Anne était déjà morte en 1728.

La branche aînée, la descendance directe d'Ioann V Alexéïévitch, l'était également.

On sait qu'elle était montée au trône dans la personne d'Anne Ioannovna, fille de ce prince imbécile, née en 1693. Celle-ci, un instant mariée au duc Frédéric-Guillaume de Courlande (1710-1711), n'eut point d'enfans. Elle régna de 1730 à 1740.

Mais Ioann avait eu deux autres filles. L'aînée, Catherine Ioannovna, née en 1691, épousa un duc de Mecklenbourg-Schwerin, et eut de ce mariage une fille Anna Karlovna, née en 1724. Celle-ci, régente de Russie en 1740, après la mort d'Anne Ioannovna, sa tante, et morte en 1746, laissa cinq enfans. L'aîné, Ioann Ier Antonovitch, régna un instant au berceau, en 1740; mais le trône lui fut ravi par Élisabeth sa cousine. Il fut alors enfermé en divers lieux, et périt en 1764, sous Catherine II, dans la forteresse de Schlüsselbourg, à l'occasion de la rébellion de Mirovitch qui essaya de le délivrer (*). Ioann était un Romanof, de la branche aînée, par les femmes; mais par son père il appartenait à la maison de Brunswic dont son règne eût été l'avénement; celle-ci était le second degré féminin de cette branche aînée. Les autres enfans d'Anne Karlovna et du duc Antoine-Ulric de Brunswic, Pierre et Alexis, Catherine et Élisabeth Antonovitch, moururent dans l'exil, à Horsens en Jutlande; la dernière survivante de cette malheureuse famille fut Catherine qui termina obscurément sa vie dans cette ville danoise, le 9 avril 1807.

En conséquence, il ne reste aujourd'hui que la maison de Holstein-Gottorp, ligne féminine de la branche cadette.

Avant d'entreprendre l'histoire de l'élévation au trône de la maison Romanof, disons un mot de l'état de sa fortune à ce moment-là.

Outre sa maison de Moscou, située dans le Kitaïgorod

(*) Il a véritablement régné et il existe des pièces de monnaie, roubles d'argent, etc., à son effigie. C'est ce prince, connu sous le nom d'Ivan, dont M. de Custine a eu tant de peine à voir le tombeau et dont il parle si longuement, t. II, p. 347 et suiv. (de l'édition in-18), et t. IV, p. 508-528.

(Ville chinoise), à l'endroit occupé maintenant par le couvent de Znamenskoï, elle possédait des terres nombreuses, récompenses de ses services dues à la libéralité des derniers tsars de la maison de Rurik. Mais au commencement du dix-septième siècle, lors des persécutions de Boris Godounof, ces biens furent confisqués au profit de la couronne. Cependant quelques années après, l'usurpateur maria un de ses neveux avec Irène Nikititchna Romanof, sœur de Philarète; et à cette occasion, essayant d'étouffer ses ombrages contre une famille dont il redoutait la rivalité pour son fils, il lui restitua une partie de ses anciennes propriétés, notamment le village de Klinn qui était le fond de leur patrimoine. Il s'agit là, non de Klinn, aujourd'hui ville de district du gouvernement de Moscou sur la grande route entre les deux capitales, mais d'un grand village à église (*sélo*) appartenant au district de Iourief-Polski (*), et peu éloigné de cette ville du gouvernement de Vladimir. Cette terre fut assignée comme séjour aux membres de la famille auxquels Boris avait laissé la vie, et nous verrons bientôt Marthe et son fils s'y retirer. Elle constituait la majeure partie de leur fortune, par conséquent fort médiocre, au moment de l'élévation de Michel.

Voici maintenant l'historique de l'élection de Michel Fœdorovitch Romanof, d'après les meilleures sources. Malgré le vif intérêt des faits et les circonstances remarquables qui les accompagnèrent, aucun historien ne les a racontés avec un peu d'étendue. Karamzine, comme on sait, s'arrête à l'avénement des Romanof, et M. Oustrialof n'a pu consa-

(*) Iourief de la Plaine.

crer qu'une couple de pages à cette mémorable époque des annales moscovites. Tout se réduit donc pour nous à de simples matériaux encore peu dégrossis et que nous avons trouvés dans Strahlenberg, dans le Magazin de Busching, dans les Narrations sur la Russie (*) de M. Artsybychef, dans le Recueil de Wichmann, dans l'Histoire de Russie de M. Herrmann et dans un petit nombre d'autres publications.

Après la mort du faux Dimitri (1606) et le règne impossible du faible Vassili V Chouïski (1606-1610), la Russie tomba dans une anarchie profonde. Chouïski n'avait dû la couronne et un instant de faveur populaire qu'à son parent, le héros Skopine ; cet unique soutien de sa cause périt prématurément (1610), et la honteuse déroute de Klouchino fut une conséquence immédiate de sa mort pour le tsar, qu'on soupçonnait d'ailleurs d'y avoir pris une part coupable. Chouïski, déclaré indigne du trône, dut en descendre et se cacher dans un couvent. Les Polonais l'entraînèrent ensuite à Varsovie, où il mourut. Le conseil des boïars saisit les rênes du gouvernement.

La désolation alla toujours croissant ; de nouveaux imposteurs y mirent le comble (**) ; leurs partis nombreux, ramassés de toutes parts, se livraient aux plus affreux brigandages. La Pologne et la Suède cherchèrent simultanément à profiter de ces désordres. Quelques milliers de soldats polonais, commandés par le grand Zolkiewski, firent

(*) *Povestvovanié o Rossii*, Moscou, 1838-43, 3 vol. in-4o.

(**) L'histoire ultérieure de Marine Mniszech, veuve du faux Dimitri, et celle de ses rapports avec le second imposteur, surnommé *tsarik* ou le petit tsar, ou encore *Petrouschka* et le brigand de Touchino, sont pleines d'intérêt. Ce dernier, regardé par quelques-uns comme un fils du prince André Kourbski était, suivant toute probabilité, un juif polonais. On trouvera, plus loin, quelques autres renseignemens sur son compte.

la loi aux Moscovites, qui se résignèrent alors à accepter pour souverain Vladislas Wasa (*), fils de Sigismond III, et à recevoir garnison polonaise au Kreml, en attendant qu'on se fût entendu avec le roi sur les conditions auxquelles la couronne de Monomaque serait placée sur la tête de son héritier. Une députation solennelle dut se rendre devant Smolensk assiégé par Sigismond, qui voulait avant tout s'emparer de cette ville forte, afin d'en faire le boulevard de la Lithuanie (**) ; et ce fut Fœdor Nikititch Romanof, alors métropolitain de Rostof sous le nom de Philarète, que les boïars du conseil, parmi lesquels siégeait un autre membre de cette famille (***), choisirent (septembre 1610) pour en faire partie avec les princes Vassili Galitsyne et Mesetzkoï.

Mais pendant que le roi de Pologne amusait les ambassadeurs moscovites par des réponses évasives, le sentiment national se réveilla parmi les Russes, et bientôt il en résulta un soulèvement général contre les Liékhs (****). Un gentilhomme de Riaisan, Procope Liapounof, le dirigeait. Toutes les villes lui envoyèrent leur contingent. Son avant-garde, commandée par le prince Dmitri Pojarski (*****), vint assiéger Moscou ; mais elle fut repoussée par l'incendie de la ville à laquelle le général polonais avait ordonné de mettre le feu. Pojarski fut grièvement blessé, et les divisions entre les autres chefs causèrent la mort du brave Liapounof. Le seul

(*) Non pas Uladislas. La vraie prononciation est Vladislaf. Il y eut dès lors une espèce d'élection. Outre le prince polonais, les candidats étaient le prince Mstislafski, le prince Vassili Galitsyne et Philarète Romanof. La maison des princes Mstislafski, issus de Ghédimine, s'est éteinte en 1622.

(**) Ce fut en défendant cette place que le général russe Schein repoussa trois assauts successifs.

(***) Ivan Nikititch Romanof, et de plus, un Chérémétief, son beau-frère.

(****) Sobriquet donné aux Polonais.

(*****) Ou Pojarskoï ; de même qu'on dit Dolgorouki et Dolgoroukoï.

monastère de Troïtza (*) persista alors dans sa résistance. Cependant lorsque Cosme Minine, homme supérieur quoique simple boucher, eut élevé sa voix patriotique à Nijni-Novgorod (**), et que la multitude, reprenant courage, eut de nouveau couru aux armes, le prince put se remettre en campagne avec des forces considérables.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant qu'il lui fût donné de les conduire à Moscou. Arrivé enfin sous les murs du Kreml, en août 1612, il soutint contre Chodkiewicz, successeur de Gonsiewski, un combat qui dura trois jours, le défit et le mit en fuite. Une partie des troupes polonaises, sous les ordres du colonel Nicolas Struss, rentra dans la citadelle et la défendit encore quelques semaines. Au bout de ce temps, Struss, pressé par la faim, capitula, et, le 22 octobre 1612, les princes Pojarski et Dmitri Troubetzkoï entrèrent ensemble dans cette enceinte qui est le cœur de la Russie et sacrée aux yeux de tous les vrais enfans du pays. Les secours de Sigismond arrivèrent trop tard pour arrêter la fuite des Polonais.

Ainsi furent chassés du sol de la Moscovie ces étrangers qui, jusqu'alors rivaux heureux des Russes, venaient même d'essayer de leur imposer leurs lois et leur religion. Arrivée à son pinacle, leur fortune s'écroula. Désormais on les verra déchoir graduellement : Alexis Mikhaïlovitch leur portera de rudes coups; l'astuce de Catherine II minera le sol sous leurs pieds, et leur anéantissement complet suivra de près le premier partage de 1772.

A la première nouvelle de ce qui se passait à Moscou, Sigismond III fit arrêter les ambassadeurs du conseil des

(*) La laure de Saint-Serge, un des premiers sanctuaires de la nation. *Voir* notre ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 96 et suiv.

(**) Tout d'abord il prit le titre d'*homme élu de tout l'empire moscovite*.

boïars, et pendant neuf ans Philarète gémit dans une dure captivité, invoquant en vain le droit des gens qui devait le couvrir de son égide. Il ne fut élargi qu'en 1619, après la conclusion de l'armistice entre les Moscovites et la république polonaise (*).

Après tant et de si cruelles disgrâces, un dédommagement était dû à l'illustre prélat : la Providence ne tarda pas à le lui accorder.

On avait attendu seulement la délivrance de Moscou pour mettre fin à la vacance du trône par une élection libre. Celle-ci ne pouvait avoir lieu convenablement que dans ce siége révéré de la puissance tsarienne, au Kreml, où les souverains étaient couronnés à leur avénement et où reposaient leurs cendres après leur mort. Affranchis maintenant de toute influence étrangère, les boïars du conseil expédièrent, en novembre 1612, dans toutes les villes de l'empire des lettres ou mandemens par lesquels il fut ordonné au clergé, à la noblesse et à la bourgeoisie d'envoyer immédiatement à Moscou des députés munis de pleins pouvoirs pour se réunir en conseil national (*zemskii Soveth*) et procéder à l'élection d'un nouveau tsar (**). En même temps,

(*) *Voir*, plus loin, sa notice biographique.

(**) C'est à ce propos que M. le prince Dolgorouki (comte d'Almagro) parle de *deux chambres* qui auraient composé le conseil de l'empire, l'une appelée la chambre des boïars (*douma boïarskaïa*), et composée de ces hauts dignitaires, ainsi que d'un certain nombre de fonctionnaires choisis par le tsar; l'autre, la chambre des communes (*douma zemskaïa*), formée des députés du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie. « La *constitution* imposée à Michel Romanof, ajoute-t-il, jurée par lui en 1613, et par son fils et successeur Alexis en 1645, ne permettait point au souverain d'établir de nouveaux impôts, de déclarer la guerre, de conclure des traités de paix, et de signer des arrêts de mort sans le vote préalable *des deux chambres*. Jusqu'à Pierre Ier, tous les oukases portaient en tête cette formule : *Tsar oukasall, i boïaré prigovorili* (le tsar a ordonné, et les boïars ont décidé). Pierre Ier, qui avait peu de goût pour les *formes constitutionnelles*, abolit les deux chambres, et, depuis, aucun livre

pour appeler les bénédictions de Dieu sur cette opération importante, un jeûne de trois jours était ordonné.

Ces ordres furent accueillis dans tout le pays avec un grand enthousiasme ; le jeûne fut observé si rigoureusement que personne, disent les rapports contemporains, ne prit la moindre nourriture pendant tout cet intervalle, et que des mères refusèrent même le sein à leurs tendres nourrissons.

Le jour de l'élection arriva : c'était l'époque du carême de 1613.

La race de Rurik, on s'en souvient, n'était éteinte que dans sa branche directe ; mais comme les autres branches provenant de cette souche étaient depuis longtemps subdivisées, « les Russes, dit avec raison Levesque (*), négligeaient de remonter aux siècles écoulés pour retrouver la tige commune. A présent même, « continue cet historien, » de grandes maisons, issues de branches différentes, mais qui ont une commune origine, ne se reconnaissent pas comme formant une même parenté. Enfin l'illustration se tirait moins de l'ancienneté de la noblesse que des emplois. »

On comprend ainsi pourquoi l'extraction directe du sang de Rurik ne fut pas une considération plus décisive pour les membres de l'assemblée électorale.

D'après le baron de Strahlenberg (**), le métropolitain de Rostof, de sa prison à Marienbourg, exerça une grande influence sur la marche des opérations. « Il trouva le secret,

russe n'a osé seulement en faire mention. Mais les documens officiels existent aux Archives de l'empire. » (*Notice sur les principales familles de la Russie*, p. 30). Nous craignons que ce ne soit là faire application de nos idées et de nos expressions modernes à un état de choses peu compatible avec elles, et peut-être la suite de ce travail en fournira-t-elle la preuve.

(*) *Histoire de Russie*, t. IV, p. 2.

(**) *Description historique de l'empire russien*, trad. de l'allemand, t. Ier, p. 70.

dit cet officier suédois prisonnier chez les Russes au temps de Pierre le Grand, de faire passer une lettre en Russie à Scheremetow (*), frère de son épouse. Il l'exhortait dans cette lettre, comme général et sénateur, à prendre à cœur le bien de l'état, et à y porter de même, par des représentations salutaires, les autres sénateurs, ses confrères. Cette lettre contenait aussi beaucoup de choses remarquables.... On prétend même que la lecture qu'on en fit dans le sénat, le fit tout à coup changer d'avis par rapport à l'élection.

« Voici le principal du contenu de cette lettre.

« Romanow prouve que Gallitzin (**), loin d'avoir eu tort, a bien fait de détrôner Basile Schuiski (Vassili Chouïski), qui s'était attiré lui-même cette disgrâce en violant les conditions sous lesquelles il avait été élu, et en agissant en tout avec injustice et cruauté. Que, d'un autre côté, Gallitzin avait tort d'avoir élu, et même fait couronner, Uladislas (Vladislas) sans le consentement de tous les autres sénateurs, boïares et woywodes, et que le parti qui avait élu le prince de Suède (***) avait autant de tort que lui. Qu'attendu qu'Uladislas prétendait régner aussi despotiquement que les anciens souverains de Russie, dont on ne voyait point d'exemple dans d'autres pays, il aimait mieux finir ses jours dans la prison, que d'être remis en liberté pour être témoin de l'esclavage et de la perte de sa patrie.

« Il prie Scheremetow de faire tout son possible pour

(*) Ici Strahlenberg se trompe, et avec lui beaucoup d'autres auteurs, sans excepter même le savant historiographe Müller dans sa *Notice sur le feldmaréchal Chérémétief*. Chérémétief n'était pas le beau-frère de Fœdor Romanof: la femme de celui-ci n'était pas une Chérémétief, mais une Chestof. Le boïar Fœdor Chérémétief avait épousé une cousine germaine de Fœdor.

(**) Le prince Vassili Galitsyne, un des précédens candidats.

(***) Charles-Philippe, frère de Gustave-Adolphe, proclamé à Novgorod par le général suédois Jacques de La Gardie.

conserver l'union dans le sénat, et de tâcher de faire tomber l'élection sur un d'entre eux. Enfin, il lui marque les conditions qu'on doit stipuler avec celui qu'on élira. Elles sont fort détaillées, et, *à ce qu'on prétend*, fondées sur les lois de la république de Pologne. »

Chérémétief fit part de cette lettre au conseil des boïars où elle paraît avoir produit une grande sensation.

« On représenta d'abord dans la première assemblée, continue Strahlenberg, qu'il fallait surtout faire attention d'éviter tout ce qui pourrait contribuer à faire naître de nouveaux troubles ; que, quelque bonne que pût être l'intention de ceux qui étaient portés pour un prince étranger, on n'exposait pas moins par là la tranquillité du pays en le soumettant à une puissance étrangère, qui peut-être tôt ou tard formerait des prétentions, etc. Que, quant à l'élection d'un souverain de leur corps, il fallait prendre garde de ne donner la voix à aucun d'entre eux dont la famille fût trop puissante, ou qui eût été trop mêlée dans les troubles passés, crainte de se donner un souverain qui eût trop d'amis ou d'ennemis, dont les uns et les autres pourraient préjudicier au repos public.

« On exigeait surtout que celui qu'on élirait se soumît à toutes les conditions prescrites par l'assemblée, et qu'on ne le couronnât qu'après qu'il eût promis solennellement de s'y conformer.

« Après ces préliminaires, on passa aux voix dont la plus grande partie se trouva en faveur des grands généraux, comme Gallitzin, Worotinski et Schuiski. Mais les sénateurs s'y opposèrent, en alléguant pour raison que les deux premiers ayant été trop impliqués dans les troubles précédens, leur élection ne pouvait pas avoir lieu, selon ce qui était convenu entre eux.

« Qu'on ne pouvait disputer à ces trois seigneurs un mérite éminent et une grande naissance, puisqu'ils sortaient tous trois d'anciennes maisons de princes; mais que la maison Gallitzin était la plus puissante du pays et la plus nombreuse en parens; et que d'un autre côté elle avait pour le moins autant d'ennemis, pour ne pas dire davantage.

« Que Worotinski était fort âgé, qu'il ne régnerait pas longtemps, et que dans sa maison il n'y avait personne de capable pour lui succéder ; ce qui occasionnerait bientôt une nouvelle élection et de nouveaux troubles dans le pays. Qu'il y avait du danger de faire tomber l'élection sur Schuiski, parce que son parent avait été détrôné par Gallitzin, et que tôt ou tard il ne laisserait pas de venger cet affront. On conclut par prier très instamment l'assemblée de faire tomber son choix sur quelque autre personne. »

Nous ignorons jusqu'à quel point les informations recueillies par Strahlenberg sont exactes ; tout au moins a-t-on nié qu'il ait été question, autant qu'il le dit, des princes Galitsyne, Vorotinski et Chouïski. Mais les débats furent longs et tumultueux. Il paraît que les princes Mstislafski et Pojarski refusèrent le trône; l'élection du prince Dmitri Troubetzkoï échoua, et d'autres candidats furent écartés par des motifs divers. Enfin, après bien des hésitations, on mit en avant le nom de Michel Romanof, jeune homme de seize ans, inconnu à tous par lui-même, mais recommandé par les vertus de son père et que le patriarche Hermogène, saint martyr de la cause nationale, avait déjà présenté aux suffrages des boïars. Les Romanof se rattachaient par les femmes à l'ancienne dynastie (*); les aïeux de Michel avaient

(*) Cette parenté, très réelle, ne justifie cependant pas l'expression dont se sert M. Oustrialof (*Histoire de Russie,* fin du chap. VI), en disant que Michel

été en possession des premières dignités de l'état, et l'on assure même, mais sans autorité suffisante, que le tsar Fœdor Ioannovitch, en mourant, avait légué le trône à Fœdor Nikititch, père du jeune homme. Il remplissait d'ailleurs les conditions du programme. « Il ne restait de toute sa famille que trois hommes de vivans, dit Strahlenberg. Il n'avait été impliqué dans aucun des troubles précédens, et son père était ecclésiastique et par conséquent porté naturellement pour la paix et pour l'union plutôt que pour des projets turbulens. »

Cette nouvelle candidature, appuyée par le métropolitain de Moscou (*), fut accueillie avec empressement, et, après quelques discussions, elle réussit. Les suffrages unanimes de l'assemblée élevèrent au trône Michel Fœdorovitch.

Voici la principale teneur du procès-verbal qui fut dressé à cette occasion (**).

« Lorsque des différentes villes de tout l'empire de Russie furent arrivés dans Moscou, la capitale, les députés du haut clergé, des métropolitains, archevêques, évêques, archimandrites et igoumènes (prieurs ou abbés), et de plus les boïars, les voïvodes, les nobles (*dvorianë*), les enfans de boïars (***),

était *le seul rejeton de la vieille maison tsarienne par la ligne féminine*. Michel ne descendait d'aucun tsar; Anastasie Romanof, qui avait épousé Ioann IV Vassiliévitch, et le seul membre de cette famille qui eût porté la couronne, n'était ni sa mère, ni son aïeule. Le même lien de parenté, par les femmes, liait à la maison autrefois régnante d'autres familles nobles du pays. Au reste, nous ne faisons pas un reproche de ce manque d'exactitude au plus récent des historiens russes : les termes dont il s'est servi sont un hommage pour ainsi dire obligé rendu aux idées conventionnelles accréditées en Russie par le gouvernement, qui, absolu en toutes choses, met souvent à la place de l'histoire véritable, une histoire officielle plus favorable à ses prétentions ou plus conforme à ses vues.

(*) Il n'y avait pas alors de patriarche.

(**) Voir le *Recueil des documens d'état*, publié, en langue allemande, par Wichmann, Leipz., 1819, t. Ier, p. 599-643.

(***) Espèce d'écuyers ou de nobles inférieurs.

les hôtes (*), les marchands, les domiciliés et les habitans des districts, tous hommes des meilleurs et des plus sensés, en tel nombre que de besoin,

« Alors, notre Dieu très bon, adoré dans la sainte Trinité, par l'intercession de la très sainte Mère de Dieu et des augustes thaumaturges de Moscou, et parce qu'il ne voulait pas laisser languir dans une misère sans limites toute la chrétienté orthodoxe, ni voir flétrie par les Latins et par la foi sacrilége des Luthériens la vraie et orthodoxe religion chrétienne du rit grec, envoya, selon sa charité, son Saint-Esprit dans les cœurs de tous les chrétiens orthodoxes de tout l'empire russe,

« Afin de faire naître chez tous, jeunes et vieux, et non-seulement chez les adultes du sexe mâle, mais chez tous jusqu'aux enfans à la mamelle, une résolution unanime et irrévocable.

« Après que les hommes ainsi appelés de toutes les villes de l'empire eurent délibéré entre eux, ils prirent en effet une telle résolution et la publièrent dans les termes suivans :

« Sera seigneur, tsar et grand-prince de l'état de Vladimir et de Moscou et de toutes les grandes et splendides villes de la Russie, ainsi qu'autocrate de tous les Russes, Michel Fœdorovitch Romanof-Iourief;

« Et à l'exception de Michel Fœdorovitch Rom.-Iour., nul ne régnera sur l'empire de Moscou, ni les rois ou fils de rois de Pologne, de Lithuanie et de Suède, ni ceux d'autres états, ni aucun individu appartenant aux familles moscovites ou compris dans le nombre des étrangers qui sont au service de l'état moscovite;

(*) *Gostei*, principaux négocians faisant le commerce avec l'étranger.

« Attendu que lui, notre auguste seigneur, est le fils de Fœdor Nikititch Rom.-Iour., frère germain du glorieux et puissant seigneur, tsar et grand-prince, autocrate de tous les Russes, Fœdor Ioannovitch, de bienheureuse mémoire.

« Abandonnant à la volonté de Dieu les mesures ultérieures, les chefs de l'Église et tout l'ordre ecclésiastique, de même que les boïars, okolnitchéi, tchaschniks et stolniks (*), toute l'armée fidèle en Christ, les hôtes et les marchands, les domiciliés et les habitans et tous les autres ordres (ou états) de tout l'empire russe, ont fixé, pour passer outre à la confirmation et ratification, un délai de deux semaines, du 7 au 21 février.

« Pendant cet intervalle, les métropolitains et tout le clergé ont adressé leurs prières à Dieu, et ils ont envoyé ensuite des exprès dans les villes chez les boïars de l'empire moscovite, chez le prince Fœdor Ivanovitch Mstislafski et leurs compagnons, pour les mander en toute hâte à Moscou ; et ils ont dépêché en secret dans toutes les villes de l'empire, à l'exception des plus éloignées, des hommes sûrs et pieux afin de connaître la pensée de tous les nationaux (sujets).

« Puis, le 21 février, tous se sont réunis dans la cathédrale de l'Assomption, en même temps que les fonctionnaires et les nobles des villes, les enfans de boïars, les chefs des villes, les anciens et atamans, les strélitz, les Cosaks, les hôtes et marchands, pour implorer sur le tsar nouvellement élu, la bénédiction du Dieu très bon. »

L'élection terminée, on désigna ceux qui devaient se rendre près du nouveau tsar afin de lui en faire connaître le

(*) Grands échansons et majordomes (qui avaient la surveillance de la table *du tsar*).

résultat, et l'on rédigea les instructions dont ils devaient être munis. Dans cette occasion, le clergé fut représenté par Théodorète (en russe *Féodorite*), archevêque de Riaisan et de Mourom; par Abraham, archimandrite du monastère Tchoudof (des Miracles), à Moscou; par Abraham, cellerier de la laure de saint Serge (*), et par d'autres archimandrites ou igoumènes; on choisit parmi les dignitaires le boïar Fœdor Ivanovitch Chérémétief, le prince Bakhtéïarof-Rostofski, également boïar, et l'okolnitchéï ou dignitaire du second rang Fœdor Vassiliévitch Golovine, personnages que devaient accompagner divers membres de la noblesse haute ou inférieure; enfin des diaks ou employés de chancellerie, des officiers de l'armée et quelques bourgeois notables complétèrent la députation, comme représentans de la population des villes ou de ce que nous aurions appelé le tiers-état.

La députation, ainsi composée, se mit aussitôt en route pour Kostroma, ville située à 316 verstes (**) au nord-est de Moscou, où vivait alors le jeune Romanof avec sa mère.

Né le 21 (12) juillet 1596, Michel ou Mikhaïl Fœdorovitch, avec sa sœur Tatiana le seul enfant que Fœdor Nikititch eût conservé, était alors dans sa dix-septième année; mais l'expérience avait chez lui devancé l'âge. Dès la plus tendre enfance, il avait eu à souffrir des vicissitudes auxquelles sa patrie était soumise. Enlevé à ses parens, privé des jouissances du luxe, il avait d'abord, ainsi que sa sœur, été exilé à Bélo-Ozéro, avec sa tante la princesse Tcherkasskoï. Cependant un adoucissement de leur sort ayant été

(*) Sans doute le célèbre Abraham Palitsyne.

(**) Nous répétons, une fois pour toutes, que la verste russe est, à peu de chose près, l'équivalent d'un kilomètre; elle est à celui-ci comme 1 est à 1.067, par conséquent un peu plus forte.

21.

accordé aux Romanof encore du vivant de Boris Godounof, Michel avait pu, dès le mois de mars 1602, rejoindre sa mère jusqu'alors renfermée dans un couvent encore plus éloigné de Moscou, et l'avait suivie d'abord à leur terre de Klinn, puis, en 1606, dans le couvent d'Hypatius, à Kostroma, qui faisait partie de l'éparchie du père, nommé métropolitain de Rostof par le faux Dimitri. Dans cet asile, la triste épouse de Philarète resta cachée sous le voile, pendant sept ans.

Mais le grand-hetman (*) polonais Zolkiewski, qui craignait le prestige du nom de Romanof, enleva l'enfant de ce couvent et le remit à son lieutenant Gonsiewski pour le tenir sous bonne garde. Conduit à Moscou, Michel y resta pendant le siége, en partagea les horreurs, et jouit ensuite doublement de la délivrance de son pays, puisqu'elle le délivrait personnellement d'un grand danger. Hermogène ne tarda pas à le désigner comme le futur tsar, et depuis ce temps les Polonais en voulurent à sa vie.

Michel avait profité de la victoire de ses compatriotes pour courir vers sa mère à Kostroma, et il était encore près d'elle dans le couvent d'Hypatius, vraisemblablement sans que jamais la perspective du trône se fût présentée à sa pensée, lorsqu'on leur annonça l'arrivée de Moscou d'une députation solennelle.

Le 12 mars (vieux style) elle s'était arrêtée à Novocélié (**), village à une verste seulement de Kostroma. Elle y avait passé la nuit, après avoir fait prévenir le gouverneur de son approche. Celui-ci était allé au-devant des mandataires de la nation, et, suivi de la population, il s'était joint à eux pour les introduire solennellement dans la ville. A peine

(*) Grand-général. *Voir* l'observation de la page 138.
(**) Ou Novo-Sélié (Nouveau Village).

entrés, ils avaient envoyé prendre les ordres du jeune Romanof et de sa mère. La réponse fut qu'on s'empresserait de les recevoir le lendemain.

Le 14, de grand matin, le cortége se forma. La députation marcha précédée de prêtres portant la sainte croix et une image de la Vierge Marie, pieusement emportée de Moscou. Une foule de peuple suivait. Michel Fœdorovitch et sa mère, voulant témoigner leur respect aux envoyés, se rendirent au-devant d'eux, jusqu'à la porte de l'enceinte extérieure du couvent.

Aussitôt l'archevêque et le boïar Chérémétief s'avancèrent à leur rencontre, annoncèrent à Michel son élévation, lui demandèrent, à lui et à sa mère, d'y donner leur assentiment, et le supplièrent de venir sans retard prendre possession du trône. En écoutant leurs paroles, la sœur Marthe ne témoigna point de joie : victime des coups du sort, frappée des dangers qu'aurait encore à courir son enfant chéri, elle s'effraya au contraire de cette perspective brillante qui eût séduit la vanité mondaine, et pria avec instance, en répandant de chaudes larmes, qu'on reportât sur une autre tête l'honneur insigne destiné à son fils. Lui-même le déclina formellement.

La députation chercha à entraîner la mère et le fils dans l'église, afin de les placer en quelque sorte plus directement sous la main de Dieu : ils l'y suivirent malgré eux, et, après l'office, l'archevêque, ayant renouvelé ses sollicitations, reçut à peu près la même réponse. Cependant l'entretien se prolongea, et dans cette conférence solennelle où une mère alarmée résista courageusement à l'appât d'une couronne pour ne point exposer à des dangers presque inévitables les jours de son fils, on entra dans de longues explications. Marfa multiplia les objections. Si son fils ac-

cepte, que deviendra le père, le chef de la famille, prisonnier des Polonais ? La rancune de Sigismond ne lui sera-t-elle pas fatale? D'ailleurs le pays est dans un désordre épouvantable : un faible enfant ne réussira jamais à l'en tirer en apaisant les factions. Les mœurs ont reçu une grave atteinte, la religion du serment est affaiblie, on se parjure même après avoir baisé la croix. Le trésor est vide, toutes les caisses sont épuisées, les joyaux de la couronne emportés, les domaines, source ordinaire du revenu, ravagés et pillés, les vassaux appauvris et ruinés. Avec quoi soldera-t-on les troupes? Et cependant l'ennemi vaincu menace de revenir avec des forces nouvelles. Il faudra peut-être se mettre encore une fois en campagne contre le roi de Pologne grand-duc de Lithuanie, contre le roi de Suède, contre d'autres princes voisins, tous impatiens de s'agrandir aux dépens du pays. Comment ne pas craindre pour le trône dans un tel état de choses? Quatre fois on en a disposé depuis l'interrègne, et la chute de chacun des quatre tsars a suivi de près son élévation. En sera-t-il autrement pour le jeune Michel ? faut-il livrer cet enfant à une perte certaine, en butte aux attaques des partis, à la vengeance des Polonais, exercée à la fois contre lui et son père? Pour triompher de ces scrupules bien légitimes, la députation emprunta le secours de la religion ; elle fit remarquer à la pieuse Marthe, dans l'unanimité des votes, une manifestation non équivoque de la volonté immuable de Dieu à laquelle l'homme ne peut résister sans tomber dans le péché. Il est écrit, lui dit Théodorète, « La voix du peuple est la voix de Dieu. » Comme la pauvre mère résistait toujours, il fit approcher les prêtres qui portaient les crucifix, l'image miraculeuse de la Vierge ayant l'enfant Jésus dans ses bras, et celle des *grands thaumaturges* de Moscou, Pierre, Alexis et Jonas. L'humble religieuse s'in-

clina respectueusement devant ces objets de son culte, et l'idée du devoir prit insensiblement le dessus en elle sur la sollicitude maternelle qui paralysait son courage. On la pressa de toutes parts, et la voix du peuple se fit entendre pour appuyer les supplications des députés.

En ce moment, Théodorète, s'adressant directement au jeune Romanof : « L'auguste Mère de Dieu, ainsi que les grands thaumaturges, t'aime, lui dit-il, et elle accomplit sur toi, qui es notre maître, la sainte volonté de son Fils et de notre Dieu. Courbe-toi donc, ô seigneur, en présence de son image vénérée; obéis comme Dieu le veut, comme la sainte Mère de Dieu et les grands thaumaturges l'ordonnent, et ne sois point rebelle à ces décrets divins; soumets-toi sans hésitation à ces saints commandemens. »

Déjà la mère et le fils étaient ébranlés : la voix de la religion avait sur eux une grande puissance. Résister à la volonté divine, ils ne pouvaient supporter cette idée. L'archevêque en profita. Il leur représenta les suites d'un refus obstiné. Restant sans chef, l'empire serait encore une fois livré à toutes les horreurs de l'anarchie; la guerre civile éclaterait avec une nouvelle fureur et précipiterait dans l'abîme toute la nation. « Dieu, ajouta-t-il, au jour de son terrible et juste jugement, te demandera compte de tout cela, à toi auguste Marfa Ivanovna, fiancée de Jésus, et à ton fils notre très puissant seigneur Mikhaïl Fœdorovitch. C'est chez nous, jeunes et vieux, et dans toutes les villes du grand empire moscovite, une résolution arrêtée, unanime et inébranlable, résolution d'ailleurs sanctionnée par le baisement de la croix, que hormis ton fils, notre seigneur Mikhaïl Fœdorovitch, nous ne voulons pas que nul ne règne sur l'empire moscovite, et la pensée même ne nous en vient pas. »

Vaincus par ces représentations et touchés de ces instances, Michel et sa mère consentirent à la fin à accepter l'effrayant fardeau de la royauté. « Si Dieu le veut, qu'il en soit ainsi ! » s'écria le jeune homme.

Aussitôt l'église retentit de joyeuses acclamations, et des hourras prolongés se firent entendre au dehors où la foule qui n'avait pu trouver place dans la maison de Dieu, se pressait en rangs serrés et attendait avec anxiété le dénouement. On retourna vers l'autel pour se répandre en actions de grâces et pour appeler la protection du Tout-Puissant sur son élu. Puis on prêta serment à ce dernier. Le lendemain, les moins considérables des députés, laissant leurs collègues près du nouveau tsar afin de lui faire cortége pendant son voyage, se mirent en route pour porter à Moscou l'heureuse nouvelle de son acceptation.

Là, déjà l'impatience commençait à gagner le peuple et le conseil. On résolut d'envoyer supplier le tsar de hâter son arrivée, et cette seconde députation se composa de l'archevêque de Souzdal et Taroussa, des boïars prince Vorotinski et Vassili Pétrovitch Morosof, de l'okolnitchéï prince Daniel Ivanovitch Mesetzkoï et de différens autres personnages.

Cependant Michel Fœdorovitch, accompagné de sa mère, avait quitté Kostroma dès le 19 mars ; mais il fut retenu à Iaroslavl par le mauvais état de la route, défoncée par suite d'un dégel. Il s'arrêta encore dans les villes de Rostof et de Peréïaslavl-Zaleskoï, ainsi qu'au sanctuaire de la Trinité (Troïtza), célèbre par sa sainte laure et par la châsse du bienheureux Serge thaumaturge, dont les reliques révérées attirent annuellement des milliers de pèlerins. Au milieu des convulsions de la patrie, ce couvent avait acquis une illustration nouvelle par l'héroïsme de ses religieux et par

une défense admirable, couronnée de succès (*) . Le pieux jeune homme n'eut garde de toucher à ce lieu si cher au patriotisme comme à la religion des Russes, sans réciter de ferventes prières sur le tombeau du saint, sans faire ses stations dans chacune des églises groupées à l'entour, sans remplir tous les devoirs prescrits aux fidèles. Il y consuma plusieurs jours, de manière qu'il n'arriva pas à Moscou avant le 19 avril. C'était juste un mois après son départ de Kostroma.

Toute la population se porta à la rencontre du nouveau tsar jusqu'à la distance de 30 verstes. Jamais on n'avait vu affluence pareille ; la route disparaissait, disent les témoins oculaires, tant elle était couverte d'hommes. Ce fut au milieu de ces flots de peuple que Michel Romanof entra dans la capitale, salué par les acclamations les plus bruyantes. Arrivé dans l'enceinte du Kreml, il alla faire ses dévotions dans les trois cathédrales de l'Assomption, de l'archange Michel, son patron, et de l'Annonciation, considérées comme les principaux sanctuaires de cette *mère des villes russes*. Puis il se rendit au palais des tsars qui n'était séparé de la dernière des églises nommées que par le Palais à facettes (*Granovitaïa Palata*) ; prit possession de cette résidence, et y reçut les hommages du clergé, des boïars et des fonctionnaires de tout rang. La mère de Michel l'y accompagna ; toutefois, rien ne put la décider à y passer la nuit. Fidèle à son état, elle se fit conduire au couvent de Vossnécensk, et elle établit sa demeure dans

(*) Le monastère avait été assiégé en 1608, et bombardé pendant six semaines ; trois assauts lui avaient été donnés et repoussés par les moines assistés de quelques centaines de soldats. Avec ces faibles forces, une partie de l'armée polonaise avait été tenue en échec pendant seize mois.

cette maison privilégiée, voisine de celle du souverain (*).

La solennité du couronnement suivit de près l'arrivée du jeune tsar. « Mais avant de le faire, dit Strahlenberg (**), on lui fit accepter et signer les conditions suivantes : 1° Qu'il protégerait et conserverait la religion; 2° qu'il pardonnerait et oublierait tout ce qui était arrivé à son père, et qu'il ne se livrerait à aucune inimitié contre qui que ce puisse être; 3° qu'il ne ferait aucune nouvelle loi ni ne changerait les anciennes, et que, dans des affaires importantes, il ne déciderait rien par lui-même, mais que tout serait jugé selon les lois et la forme ordinaire des procès; 4° qu'il n'entrerait point en guerre, ni ne ferait la paix avec ses voisins, de son propre chef; et enfin 5° que pour paraître absolument désintéressé et pour éviter tout procès avec les particuliers, il céderait ses biens à sa famille ou les ferait incorporer aux domaines de l'État. »

C'est en se fondant sur ce passage, que M. le prince Dolgorouki a cru pouvoir parler d'une constitution imposée à Michel Romanof. Mais est-il vrai qu'en cette occasion, comme auparavant à l'avénement du prince Vassili Chouïski, les prérogatives de la couronne aient été limitées?

Un fait est certain, c'est que la censure russe ne permet pas qu'il soit question dans aucun imprimé de restrictions apportées à l'autorité tsarienne. Certes, ce n'est pas là une preuve, et nous ne pourrions pas non plus accepter comme telle le passage qu'on va lire de l'*Histoire de Russie* de M. Oustrialof : « Les événemens ayant suivi cette marche, y est-il dit, il n'a pu être question de limiter les droits de la nouvelle dynastie régnante; on lui remit le pouvoir absolu dans toute l'extension du mot, sans lui prescrire de

(*) Elle y mourut en 1631.
(**) T. I, p. 82.

conditions, et l'on se contenta d'exprimer le vœu « que la « Russie brillât comme le soleil; qu'elle s'étendît dans « toutes les directions, comme sous le tsar Fœdor Ioanno- « vitch ; qu'autour d'elle tout lui fût soumis et lui obéît, et « que, dans l'intérieur du pays, régnassent la paix, la tran- « quillité et la vraie foi. » Toutefois, le témoignage de G. F. Müller, ce savant historiographe dont nous avons déjà parlé, vient à l'appui de la dénégation renfermée dans ce passage. « D'après les conseils des principaux membres du clergé, dit-il (*), on résolut, encore avant l'arrivée de Sa Majesté, le 14 avril, de dresser une lettre-patente constatant l'élection et *le pouvoir absolu du tsar pour lui et tous ses descendans*, laquelle lettre fut signée par tous les états et expédiée au mois de mai. L'original existe encore présentement aux Archives de l'empire. Il ne fait mention *ni de conditions ni de restrictions*, et c'est contre toute vérité que Strahlenberg assure que le tsar a signé de pareils articles avant son couronnement, célébré le 11 juin. »

Cette affirmation d'un érudit, historien impartial et connu pour son exactitude diplomatique, est d'un très grand poids dans la discussion; cependant on va voir qu'elle n'est pas aussi décisive qu'elle paraît, et n'impose pas absolument silence au doute.

Le contenu de la pièce dont Müller parle comme existant encore aux Archives de Moscou, nous est connu.

Lorsque la nouvelle de l'acceptation de Michel fut arrivée dans cette ville, les métropolitains, archevêques et évêques y tinrent, le 14 avril, conjointement avec tout le clergé consacré, un conseil solennel dans la cathédrale; et les boïars, les nobles, toute l'assemblée électorale tsarienne,

(*) Voir Busching, *Magazin für die neue Historie und Geographie*, t. II, p. 405.

comme aussi les fonctionnaires, les hôtes et tous les chrétiens orthodoxes, firent, nous dit-on, comme d'une voix, cette déclaration :

« Nous avons, en baisant la croix vivifiante, prêté serment, nous avons promis, comme nous promettons encore dans ce moment, à Dieu notre Seigneur et à la sainte Mère de Dieu, de dévouer nos âmes et nos têtes pour le très puissant seigneur, pour le tsar et grand-prince, honoré, élu et aimé de Dieu, Mikhaïl Fœdorovitch, autocrate de toutes les Russies, et pour son épouse (*) éclairée de la vraie foi, la tsarine et grande-princesse, et pour leurs enfans tsariens qu'il plairait à Dieu de leur donner, de les servir fidèlement et sincèrement, de toute notre âme et sur nos têtes;

« De combattre jusqu'à la mort leurs ennemis, qui sont ceux de l'empire, les forces polonaises, lithuaniennes, allemandes et de Crimée, les traîtres Ivaschko Saroutzki (**) et autres, et de ne désirer ni rechercher aucun autre souverain, hormis notre seigneur, tsar et grand-prince Mikhaïl Fœdorovitch, ni Marinka, ni son fils, etc.

(*) C'est-à-dire pour sa future épouse : Michel ne contracta son premier mariage, avec la princesse Marie Dolgorouki, que le 19 septembre 1624.

(**) Saroutzki ou Zarucki était ataman des Cosaks zaporoghes et l'un des principaux appuis du *petit Pierre*, dit brigand de Touchino, dont nous avons déjà parlé. Ce dernier, que Marine Mniszech, qui ne pouvait renoncer au rang suprême, avait reconnu pour son époux, après la mort du premier faux Dimitri, mourut assassiné en 1610, et bientôt après Marine tomba aux mains des Russes. Saroutzki la délivra, proclama tsar son fils, appela aux armes toute l'armée du Don, et demanda du secours au chah de Perse. Mais battu à Voronège, expulsé d'Astrakhan, acculé à la mer par les troupes de Michel, il fut pris en juin 1614, et son vainqueur, le prince Odoïefski, l'envoya sous bonne escorte à Moscou, avec Marine et son fils. Le Cosak périt sur la roue ; le fils de Marine fut pendu, et cette femme ambitieuse elle-même paraît avoir terminé sa vie dans une prison. Voir notre article *Faux-Démétrius* dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. *Marinka* est le diminutif de *Marina*, comme *Petrouschka*, petit Pierre, est celui de *Petr* (on prononce Peotr), Pierre.

« Aussi, nous tous qui composons l'assemblée pour l'élection de notre très puissant seigneur, boïars, okolnitchéï, kniaz (*), voïvodes, nobles et fonctionnaires, ne voulons-nous, sans l'ordre exprès du tsar, ni rechercher ni nous attribuer aucun rang, aucune dignité supérieure à ceux dont nous avons hérité de nos pères ou que nous avons acquis par le service, et nous en tenir à nos biens patrimoniaux ou aux propriétés qu'il plairait au tsar de conférer à l'un ou à l'autre d'entre nous.

« De plus, dans les affaires de l'état, nous voulons, ainsi que nous l'avons promis en baisant la croix, nous acquitter sans réplique de tout mandat qui nous sera confié, et remplir ponctuellement tout ordre que nous donnera le seigneur, tsar et grand-prince Mikhaïl Fœdorovitch de toutes les Russies, soit pour affaires de service ou toutes autres.

« Enfin, nous, les boïars, fonctionnaires et diaks, nous veillerons attentivement entre nous qu'à l'égard du seigneur, tsar et grand-prince Mikhaïl Fœdorovitch, autocrate de toutes les Russies, dans la conduite des affaires relatives à la noblesse ou au pays, il ne se pratique aucune espèce de malversation ni d'intrigue; et nous nous en tiendrons, quant à ce point, rigoureusement et invariablement à la *précédente charte*, en confirmation de laquelle nous prêtons serment encore maintenant à notre seigneur, tsar et grand-

(*) C'est la forme russe du titre de prince, comme la forme serbe est *knez*. Le mot paraît être de la même famille que *King, Konung, Kœnig;* d'origine scandinave, il a sans doute été importé en Russie par Rurik et ses compagnons. Lorsqu'on adopta le titre de grand-prince, *véliki-kniaz*, celui de simple *kniaz* resta réservé pour les frères et les fils du souverain ou pour d'autres princes du sang. Il s'étendit donc à toute la nombreuse descendance de Rurik de toutes les branches; et comme, dans chaque famille, tous les enfans y ont également droit, ce titre est très commun en Russie et n'est pas toujours, ainsi que nous l'avons dit, uni à une fortune considérable.

prince Mikhaïl Fœdorovitch de toutes les Russies, en baisant la croix vivifiante. »

On le voit, une autre charte ou lettre-patente, un autre instrument enfin, avait réellement été dressé avant celui que l'on vient de lire. Seulement ce document n'existe plus, ou du moins n'a pas été retrouvé. Schmidt-Phiseldeck en parle dans les termes suivans (*) : « Le tsar Michel Fœdorovitch avait consenti une capitulation formelle, mais elle ne tarda pas à être mise à néant (trouée). L'original de cette capitulation se conservait autrefois dans la cathédrale de Moscou, et l'on assure qu'au commencement de l'année 1730, la minute en existait encore aux Archives. Y est-elle toujours? c'est ce que j'ignore. »

Elle n'y est plus, Müller nous en a donné l'assurance. Mais est-il vrai au moins qu'elle y ait été? Pour notre part, nous en doutons, et nous pensons que Schmidt l'aura confondue avec l'instrument dont nous venons de donner le texte. Toutefois, comme cet écrit lui-même fait mention d'un document antérieur, force nous est d'admettre qu'il a existé. Seulement rien ne prouve qu'il ait renfermé des dispositions restrictives de l'autorité souveraine.

Peut-être des dispositions de ce genre avaient-elles effectivement été votées, mais sans qu'on ait persisté à en demander la ratification au nouvel élu qui se montrait si peu pressé d'accepter la couronne. En présence des refus réitérés de Michel et de sa mère, est-il croyable qu'on ait songé à aggraver les difficultés par les conditions restrictives auxquelles le jeune Romanof eût préalablement été obligé de souscrire? Nous n'hésitons pas à répondre négativement, et toute l'histoire du règne des premiers princes

(*) *Materialien zu der russischen Geschichte*, Riga, 1783 et ann. suiv., t. II, p. 15.

de cette maison nous confirme dans notre incrédulité, d'ailleurs partagée par Schlœzer, Hupel et d'autres érudits.

En effet, l'autorité du tsar Michel ne fut pas moins absolue que celle de ses prédécesseurs; et relativement au règne de son fils, Alexis Mikhaïlovitch, voici un témoignage rendu par un contemporain.

Le baron de Meyerberg, après avoir rappelé (*) le titre officiel du tsar, qui se qualifiait en outre de grand-prince et d'autocrate, ajoute ce commentaire : « Le grand-prince « de Russie est effectivement un vrai seigneur, car, sui- « vant l'antique usage, il dispose de tout sans entraves. Sa « volonté est pour tous ses sujets une loi irrévocable, et il « a sur eux, comme un maître sur ses esclaves, le droit de « vie et de mort. Châtiés de sa main ou fustigés par son « ordre, tous ses sujets voient en cela un acte de sa grâce. « Aussi regardent-ils leurs biens comme appartenant moins « à eux-mêmes qu'à Dieu et au tsar. »

Ce témoignage n'est nullement infirmé par la mention faite dans l'introduction de l'*Oulojénié Zakonn* (Code de lois) du même tsar Alexis, d'une assemblée composée d'hommes de toutes les classes de la population et convoquée par l'autocrate, afin de prendre son avis sur la nouvelle législation. « C'était là, dit Meiners (**), comme un abrégé du peuple russe, mais ce n'étaient pas des représentans de ce peuple ni des états de l'empire. Le tsar seul les convoquait, et il leur prescrivait ce qu'ils avaient à faire. Quand le résultat ne répondait pas à ses vues, il pouvait les punir et les renvoyer chez eux, annuler tous leurs travaux et leurs propositions, faire le contraire de ce qu'ils avaient

(*) Dans son *Iter in Moschoviam* p. 62.

(**) *Vergleichung des ältern und neuern Russlands*, t. I, p. 308.

conseillé, sans enfreindre aucune loi ni violer les droits de personne. »

L'histoire de l'avénement de l'impératrice Anne Ioannovna, en 1730, vient à l'appui de ces observations.

Cette princesse de la branche aînée des Romanof, jusqu'alors duchesse douairière de Courlande, fit d'abord semblant de se soumettre aux exigences du haut conseil intime formé par quelques-uns des principaux membres de l'aristocratie. Mais arrivée à Moscou, elle changea de résolution. En déchirant l'acte restrictif de son autorité qu'elle avait consenti à signer, elle déclara entendre régner en autocrate absolue, *à l'exemple de ses ancêtres.*

Rien, en effet, n'était plus absolu que l'autorité de ces derniers, et la formule si connue concernant l'avis des boïars (*) était une pure déception. « Le conseil, dit encore Meiners (**), n'aurait jamais pu se réunir autrement que sur une invitation expresse : or, cette invitation était rarement faite, sinon en des jours d'audience, quand des ambassadeurs étrangers étaient présentés, ou dans des circonstances épineuses, lorsque le cabinet voulait faire peser sur le conseil ce qu'une mesure pouvait avoir d'odieux. Les voyageurs ne l'auraient pas dit expressément, qu'on pourrait cependant regarder comme une chose certaine que les boïars n'auraient jamais eu la hardiesse de contredire le grand-prince ou un de ses favoris, et que leurs fonctions consistaient plutôt à prendre connaissance de décisions déjà prises qu'à venir eux-mêmes en arrêter une. » De tout temps, la volonté du tsar était, aux yeux de tous, la volonté de Dieu, et l'extrême misère publique était impuissante à ébranler cette conviction.

(*) Voir dans le texte, p. 11.
(**) Dans l'ouvrage cité, t. II, p. 308.

D'après tout cela, nous penchons à croire que les articles dont Strahlenberg nous dit que Michel les signa, furent seulement votés, mais non pas soumis à l'acceptation du nouveau tsar. M. le prince Dolgorouki a mieux aimé adopter l'opinion de l'officier suédois, sans faire attention au démenti que lui a donné l'histoire. Mais, le fait fût-il vrai, il serait sans aucune importance, puisque les prétendues conditions du pacte n'ont jamais été mises à exécution.

Rien n'était plus critique que l'état de l'empire au moment où on le confia aux mains d'un jeune homme de dix-sept ans. Partout, le désordre et l'anarchie. Voici le tableau qu'en fait M. Oustrialof (*) : « Les places frontières, qui devaient servir de défense à Michel, étaient dans les mains de l'ennemi soit intérieur soit du dehors. Les Suédois étaient maîtres de Kexholm, Oréchek, Koporié et même de Novgorod ; les Polonais dominaient à Smolensk, Dorogobouge, Poutivl et Tchernigof ; les alentours de Pskof étaient au pouvoir de Lisofski ; Riaisan, Kachira et Toula se débattaient en vain contre les Tatars de Crimée et les Nogaï ; Saroutzki était établi à Astrakhan ; Kasan était livré à la révolte. A l'intérieur, des bandes de Cosaks du Don et de Zaporoghes, des divisions entières de Polonais et de Tatars menaçaient les villes et les couvens non encore détruits, où ils avaient l'espoir de trouver du butin. Tout le pays était ravagé, les soldats mouraient de faim, l'impôt territorial n'était plus levé, il n'y avait plus un kopèk (un sou) dans le Trésor. Les joyaux tsariens, des couronnes d'un grand prix, des sceptres, des pierres précieuses, des vases, tout avait été dérobé, emporté en Pologne. Le trône du jeune sou-

(*) *Histoire de Russie*, t. Ier, chap. VII.

verain était entouré de courtisans appartenant à vingt partis différens : c'étaient les fidèles de Godounof, les complices d'Otrépief, les défenseurs de Chouïski, les partisans de Vladislas; c'étaient même les compagnons du Brigand de Touchino ; en un mot, des hommes professant les opinions les plus opposées, mais tous également ambitieux et incapables de faire la moindre concession touchant l'article des préséances. Les basses classes, aigries par dix ans de misère, s'étaient habituées à l'anarchie, et ce ne fut pas sans résistance qu'elles rentrèrent sous la domination des lois. »

Telle était alors la situation. Cependant Michel trouva moyen de s'en tirer ; il triompha des principaux obstacles à force de patience et grâce aux conseils de son père dont nous nous occuperons dans un instant.

Tous les contemporains vantent le caractère de l'un et de l'autre. En ce qui concerne Michel, son extrême douceur a été attestée par un voyageur célèbre, digne devancier du baron de Meyerberg et dont la relation figure parmi les meilleures sources de l'histoire de Russie à cette époque.

En 1633, Frédéric III, duc régnant de Sleswig-Holstein, envoya à ce tsar une ambassade dont le secrétaire fut Adam Oléarius. Celui-ci eut ainsi l'occasion de voir Michel et de recueillir sur lui des renseignemens exacts. Voici ce qu'il en dit dans son remarquable *Voyage* (*).

« La première chose que le nouveau grand-duc fit à son avénement à la couronne, ce fut de conclure la paix avec les princes ses voisins, et d'abolir la mémoire des cruautés de ses prédécesseurs par un gouvernement si doux qu'on demeurait d'accord que, depuis plusieurs siècles, la Moscovie n'avait point eu de prince dont les sujets eussent eu plus

(*) La première édition allemande est de 1647. Nous citons d'après la traduction française de Wicquefort, Amsterdam, 1727, in-fol., p. 274.

lieu de se louer... Philarète fut élu patriarche... Le fils, qui était bon et qui avait beaucoup de disposition à la dévotion, a toujours vécu dans un profond respect pour le père, se servant de ses avis dans les délibérations des affaires importantes, et lui faisant l'honneur de l'inviter à toutes les audiences et à toutes les cérémonies publiques, où il lui faisait toujours prendre la première place. »

L'histoire de l'élection de Michel Fœdorovitch avait besoin d'être éclaircie, mais celle de son règne est assez connue pour qu'il nous soit permis de ne pas nous y arrêter. Nous aimons mieux consacrer encore quelques pages à l'histoire de la vie de son père, et peut-être cette courte notice biographique sur Fœdor Nikititch Romanof, plus connu sous le nom du patriarche Philarète, ne sera-t-elle pas sans intérêt pour le lecteur.

Nous avons parlé plus haut (p. 335) de sa naissance, de ses services et des motifs de sa disgrâce sous le tsar Boris Godounof, qui souilla son règne, du reste assez glorieux, par l'affreuse tyrannie exercée contre la malheureuse famille de Romanof. Le peuple russe reconnaissait à cette dernière plus de droits au trône qu'au fils de l'usurpateur, et il n'en fallut pas davantage pour la rendre odieuse au père, livré à son sujet aux plus vives inquiétudes.

Il n'attendit qu'un prétexte pour perdre à la fois tous les enfans de Nikita : Simon Godounof, parent du tsar et l'exécrable instrument de ses vengeances, se chargea de le lui trouver. Un serf d'Alexandre Romanof (*) accusa son maître d'avoir des herbes malfaisantes dans une pièce où il

(*) « Les serfs, dit Karamzine, passaient alors pour les espions les plus dignes de foi. » *Histoire de Russie*, t. X, chap. II.

gardait ses provisions, de pratiquer des maléfices et de méditer l'empoisonnement de Boris. Une descente fut faite dans la maison du boïar : on y surprit la preuve de son crime, des sacs qu'on y avait frauduleusement introduits. Cette découverte causa une rumeur extrême, entretenue et propagée par les affidés du tsar. Les sacs furent aussitôt portés chez le patriarche, et telle était l'ignorance encore répandue alors dans les plus hautes régions de la société russe, que le sortilége parut évident et qu'il remplit d'épouvante tous ceux qui en eurent connaissance.

Arrêtés avec tous leurs parens et alliés, dont même le plus considérable, le prince Ivan Vassiliévitch Sitzkoï, gouverneur d'Astrakhan, se vit traîner à Moscou, chargé de chaînes, les Romanof furent traduits devant un conseil de boïars, et, en juin 1601, déclarés convaincus du crime de haute trahison pour avoir attenté à la vie du tsar au moyen de la sorcellerie. Boris fit preuve de modération en les condamnant seulement à être incarcérés leur vie durant.

Nous avons dit quel fut le sort des divers membres de la famille. Quant à l'aîné, Fœdor Nikititch, on lui rasa la tête, on lui fit revêtir le froc et on l'envoya au couvent de Saint-Antoine dit Siiski, situé à une distance de 150 verstes d'Arkhangel, en remontant la Dvina, aux extrêmes limites du Nord et sous un climat glacial. C'est alors qu'il reçut ce nom de Philarète, destiné à jeter plus tard un grand éclat dans l'histoire. Sa femme, Xénie Ivanovna Chestof, dut également prendre le voile, sous le nom de Marfa, et fut envoyée sur un autre point de la Russie hyperboréenne, séparée, comme Philarète, de leur jeune fils Michel, âgé de moins de six ans, et de Tatiana sa sœur. D'abord la captivité de l'illustre boïar fut aggravée par des rigueurs inouïes et par l'espionnage dont on l'entoura : il ne trouva de consolation que dans les

pratiques de la vie religieuse. Cependant, au bout d'une année, des ordres moins inhumains adoucirent son exil; une place d'honneur lui fut assignée dans l'église, et il lui fut permis d'avoir près de sa personne un moine pour le servir et le distraire. En 1605, Boris voulut même que Philarète fût consacré en qualité de prieur et d'archimandrite, dignité qui avait ce mérite à ses yeux de rendre encore plus étranger au monde celui qu'il appelait son *traître.*

Boris mourut dans la même année, et Fœdor Borissovitch, ce fils chéri auquel il avait espéré assurer le trône en sacrifiant la famille la plus considérable de son empire, ne lui survécut que quelques semaines, étant bientôt tombé victime, malgré sa tendre jeunesse, d'une émeute populaire occasionnée par l'approche du faux Dimitri.

Cet imposteur (les historiens sont à peu près unanimes à le juger ainsi), soutenu par la compagnie de Jésus et par les armes polonaises, ne fut un instant élevé au trône, avec Marine Mniszech sa femme, que pour en être précipité à son tour par la fureur du peuple, avide de massacres. Il se donnait pour le second fils d'Ioann IV Vassiliévitch, et se montra par conséquent très empressé de réparer l'injustice de l'usurpateur Boris Godounof à l'égard d'une famille alliée à la sienne et digne de son plus vif intérêt. Philarète, aussitôt rappelé des lieux nommés *désert de Siiski,* fut, à l'occasion du couronnement de Dimitri, élevé à la dignité de métropolitain de Rostof, et eut alors la consolation de revoir celle qui avait été sa femme, ainsi que ses deux enfans. La religieuse Marthe, accompagnée de son fils, dont elle faisait l'éducation, vint chercher dans son diocèse un asile que, par un caprice du sort, elle trouva dans le couvent de Saint-Hypatius à Kostroma, jadis fondé par le mourza Tchet, aïeul de Boris Godounof, puis enrichi par ce

dernier, et où tout attestait la splendeur éphémère de cette famille ennemie (*).

Celle des Romanof prit peu de part aux événemens sous le règne non moins passager de Vassili Chouïski. Le métropolitain de Rostof fut cependant du nombre des délégués qu'on envoya, en juin 1606, à Ouglitch pour amener de là à Moscou les restes du jeune Dimitri Ioannovitch, près desquels, disait-on, plusieurs miracles s'étaient déjà opérés (**). Mais après la destitution de ce tsar incapable, Philarète, comme nous l'avons dit, fut un des personnages choisis pour aller négocier la paix avec Sigismond III, roi de Pologne, et s'entendre avec lui sur les conditions auxquelles le jeune Vladislas pourrait être élevé au trône de Russie.

Il partit le 11 septembre 1610. Mais, arrivée dans le camp devant Smolensk, l'ambassade eut bien de la peine à déterminer Sigismond à se désister de ses prétentions personnelles, afin d'assurer à son fils le trône de Moscou ; il s'obstinait d'ailleurs à demander pour lui-même la forteresse qu'il assiégeait. Il est à croire que les rapports de Philarète entretenaient dans l'esprit du patriarche Hermogène les défiances dont il était obsédé et ses scrupules religieux, que l'habile Zolkiewski s'efforçait en vain d'apaiser. A la fin, ce saint prélat ne contint plus son ardeur patriotique ; malgré les hésitations du conseil des boïars, il prononça publiquement la bénédiction sur la vigoureuse défense de Schein dans Smolensk, et appela toute la nation à sauver sa foi,

(*) *Voir* Karamzine, t. X, chap. IV.

(**) Müller, *Sammlung*, t. V, p. 371. A peine ces reliques eurent-elles été déposées dans la cathédrale de Saint-Michel-Archange que, dès le premier jour, treize personnes déclarèrent qu'elles avaient eu part, par la foi, à la grâce des saints et avaient été guéries de leurs infirmités. La même chose arriva les jours suivans.

tous les hommes en état de porter les armes à accourir sous les bannières de l'Église et de la patrie. Procope Liapounof, autre patriote sincère, prit la direction du mouvement, que lui disputèrent cependant le prince Dmitri Troubetzkoï et cet ataman Saroutzki de Toula dont nous avons déjà parlé comme champion de Marine et de son fils. Avant de se renfermer dans le Kreml, les Polonais avaient mis le feu à Moscou : ils y furent assiégés ; mais les divisions des chefs et la mort de Liapounof, victime d'un assassinat, opérèrent une puissante diversion en leur faveur. Alors se répandit ce désordre épouvantable dont on a vu le tableau et au milieu duquel surgirent de toutes parts de nouveaux imposteurs, prétendans à la couronne, ceux-ci proclamés dans telle ville, ceux-là dans telle autre, jusqu'à ce que le prince Pojarski, à la tête des patriotes de Nijni-Novgorod soulevés par Minine, parut devant la capitale. Ce fut le 20 août 1612 : Chodkiewicz, le successeur de Gonsiewski, fut battu en rase campagne, et Struss, comme nous l'avons dit, forcé par la faim de rendre la citadelle.

Pendant la lutte, Sigismond s'était enfin emparé de Smolensk et avait fait conduire à Varsovie le brave défenseur de la ville, Schein, ainsi que Philarète et le prince Galitsyne. Malgré le manque d'argent, l'insubordination des troupes, la mauvaise volonté des diètes, les confédérations toujours renaissantes, le roi ne renonça pas à ses prétentions à la Russie, et les négociations, entamées à plusieurs reprises, ne produisirent aucun résultat. Vladislas, à la tête d'une armée, repassa la frontière entre les deux pays et parut encore une fois, en 1617, sous les murs de Moscou. Il y donna l'assaut. Mais repoussé, trompé dans les espérances qu'il avait fondées sur ses intelligences avec divers chefs, pressé par les réclamations de ses troupes depuis quelque temps

privées de solde, il consentit à la fin à renoncer au titre de tsar qu'il portait encore et conclut, le 1er décembre 1618, un armistice pour quatorze ans; ce traité est connu sous le nom du village de Déoulina, à sept verstes de la laure de saint Serge à Troïtza, où il fut conclu. La paix de Stolbova avait déjà mis fin à la guerre avec la Suède, l'année auparavant (le 26 janvier 1617).

La captivité de Philarète durait alors depuis neuf ans ; de Varsovie, il avait été transféré au château de Marienbourg (*), et c'est de là, dit-on, qu'il avait trouvé moyen de se mettre en rapport avec le conseil des boïars et d'exercer son influence sur l'élection tsarienne, qu'il n'eut cependant jamais l'idée de faire tomber sur son fils (**). L'interruption des hostilités lui rendit enfin la liberté. Il revint à Moscou, le 14 juin 1619, et le siége patriarcal étant resté vacant depuis la mort d'Hermogène, en 1613, Philarète y fut immédiatement élevé (***). Théophane, patriarche de Jérusalem, alors présent à Moscou, le sacra en cette qualité, le 24 juin (vieux style) de la même année.

Nous avons dit jusqu'où allait à son égard le respect filial du tsar Michel. Il le prit pour co-régent, et on lisait alors en tête des oukases cette formule : « Mikhaïl Fœdorovitch, souverain, tsar et grand-prince de toutes les Russies, et son

(*) En Prusse, dit expressément Strahlenberg, t. I, p. 70 (*voir* aussi Büsching, *Magazin*, t. II, p. 403), car il y avait aussi un Marienbourg en Livonie. Une notice sur Philarète dans le Dictionnaire historique des écrivains ecclésiastiques, du métropolitain Eugène (en russe), notice reproduite par Strahl dans l'ouvrage *Das gelehrte Russland*, est d'une extrême maigreur et ne nous apprend rien de nouveau. Cependant il existait, nous assure-t-on, dans la bibliothèque du comte Tolstoï un manuscrit sur la captivité du fils de Nikita Romanof.

(**) Du moins, s'il faut en juger par le passage d'une *chronique manuscrite* de De Lille, reproduit par Le Clerc, *Histoire de la Russie ancienne*, t. III, p. 28.

(***) Contre son gré, s'il faut en croire la même pièce publiée par Le Clerc, où de très sages paroles sont mises dans la bouche de l'illustre prélat.

père Philarète, grand-seigneur (*) et très saint patriarche de Moscou et de toutes les Russies, ordonnent, etc., etc. » Il existe même des oukases rendus exclusivement au nom du patriarche et ne se rapportant pas à sa sphère d'action ordinaire, dans laquelle un pouvoir absolu lui était laissé. Il prenait part à toutes les affaires politiques; tous les ambassadeurs étrangers lui étaient présentés aussi bien qu'au tsar, et dans ces audiences solennelles, ainsi qu'à table, il était toujours à la droite de celui-ci. Il avait sa cour composée de *stolniks* et autres officiers; en un mot, il partageait avec son fils toutes les prérogatives du rang suprême.

De là cette splendeur du patriarcat, qui, excitant plus tard la jalousie du tsar, porta Pierre le Grand à y mettre fin, en 1721.

Au reste, Philarète donna de sages conseils à son fils, et son influence fut presque toujours heureuse. Le recensement général dont il eut la première idée fut le principe d'une amélioration considérable dans les revenus de l'état; mais, sans le vouloir peut-être, le patriarche contribua aussi efficacement, par cette mesure, à donner le caractère de la fixité à la servitude de la glèbe (**).

Dans l'exercice de ses fonctions de premier pasteur, il fit tous ses efforts pour rétablir à Moscou l'imprimerie (***) qui, pendant les troubles de l'interrègne, était restée dans l'abandon, et il eut en effet la satisfaction d'en voir sortir,

(*) *Véliki goçoudar*. — C'est ainsi qu'on lit ces mots dans la traduction française d'une lettre de Mikhaïl Fœdorovitch, adressée au roi Louis XIII, traduction conservée à la Bibliothèque royale et publiée par M. Louis Paris, dans son *Nestor* (t. I, p. 411). « Toutes lesquelles choses ayant été rapportées à Nostre grande puissance, par l'advis de Nostre sainct père *le grand seigneur* Phelaret-Niquitis, patriarche de toute la Russie et des principaux de Nostre empire, Nous avons commandé, » etc., etc.

(**) Voir Oustrialof, *Histoire de Russie*, t. Ier, chap. VII.

(***) Fondée vers 1560. Le premier livre imprimé à Moscou, les Évangiles (*Apostol*), en sortit au mois de mars 1564. Voir Karamzine, t. VIII, chap. Ier.

depuis 1624, beaucoup de livres liturgiques. Il prit part aux querelles suscitées par des essais de réforme de ces mêmes livres, dont le texte, au jugement de quelques savans ecclésiastiques, avait été gravement altéré dans les traductions slavonnes, querelles commencées sous Job et destinées à devenir si vives sous le patriarcat de Nicon, un des successeurs de Philarète. Celui-ci se montra en général ardent à conserver intacts l'antique foi et les usages traditionnels ; mais son intervention ne paraît pas avoir toujours été heureuse. Dans la formule de la consécration des eaux, les mots *et par le feu* étaient une interpolation dont on accusait Denys, archimandrite de Troïtza, d'être l'auteur. Après de longs scrupules, Philarète en ordonna la suppression. De telles questions avaient une extrême importance aux yeux du clergé russe et de l'Église orientale en général. Une autre, d'une plus grande portée, était celle de savoir si des chrétiens convertis à la foi grecque orthodoxe avaient ou non besoin d'être rebaptisés, et ce ne fut pas dans le sens le plus libéral que Philarète résolut cette question de tolérance. Le concile réuni sous sa présidence, en 1620, jugea le renouvellement du baptême d'autant plus nécessaire qu'il n'avait pas été fait par immersion, mais simplement par aspersion. Cette décision synodale fut réformée cent ans après, par ordre de Pierre le Grand qui avait pris à cet égard l'avis de Jérémie, patriarche de Constantinople. Enfin, sous le pontificat de Philarète, eut lieu cette réforme du catéchisme qui ne tarda pas à être adoptée par les *raskolniks* (*) ou vieux-croyans et que l'Église ne sanctionna pas par son approbation. Tandis que l'union faisait des progrès dans la Russie-Blanche, une éparchie orthodoxe (**), au nom

(*) Mot russe qui signifie *sectaire, dissident* ou *hérétique*.
(**) En Russie, les diocèses épiscopaux sont appelés *éparchies*.

de Sibérie et Tobolsk, fut fondée dans les provinces asiatiques ; une école gréco-slavonne, ouverte dans le monastère Tchoudof du Kreml, devint le point de départ d'une académie ecclésiastique célèbre, et de nouveaux progrès se préparèrent pour l'avenir. Le chah de Perse ayant envoyé en Russie une robe de Jésus-Christ (*khitôn*), le patriarche la fit recevoir avec pompe et institua une fête en son honneur.

Tels sont les faits les plus saillans relatifs à l'activité pastorale de Philarète ; nous ajouterons qu'on possède de lui un petit nombre d'allocutions et d'homélies.

Son pontificat dura quatorze ans. Il mourut le 1er octobre 1633, pleuré par son fils alors absent de Moscou, et par toute la nation ; et, comme nous l'avons dit, il fut enterré dans la cathédrale Ouspenski (de l'Assomption) au Kreml, à côté d'Hermogène et des autres pasteurs en chef de son église, au premier rang desquels figure saint Philippe, ce métropolitain de Moscou qui osa braver Ioann IV Vassiliévitch et lui tenir ce langage : « On te respecte (en ta qualité de souverain) comme l'image de la Divinité, mais comme homme tu es poussière (*). »

Philarète avait fait preuve de la même indépendance vis-à-vis de Sigismond III. On le nomme encore aujourd'hui parmi les patriotes les plus ardens, et sa mémoire reste à jamais vénérée dans son pays.

Pour terminer cette étude, il nous reste à donner brièvement la généalogie de la maison de Holstein-Gottorp qui s'allia aux Romanof, comme il a été dit p. 339, dans la per-

(*) *Voir* sur lui, Karamzine, t. VIII, chap. II.

sonne d'Anne Pétrovna, et monta au trône de Russie dans celle de Pierre III.

Elle était issue des rois de Danemark, et dut son existence séparée au partage fait, en 1544, entre les fils de Frédéric de Holstein, qui avait été appelé par élection au trône de Christiern. Frédéric II, l'aîné de ces fils, eut le Danemark ; le duché de Gottorp, ainsi nommé d'un château peu éloigné de Sleswig, échut au plus jeune, Adolphe, qui, après avoir été nommé évêque de Sleswig en 1556, mourut trente ans plus tard. Il transmit ce duché à ses descendans : l'un d'eux, Charles-Frédéric, épousa, en 1725, Anne, fille de Pierre le Grand, et c'est de ce mariage que naquit (*) Charles-Pierre-Ulric, qui, en embrassant la communion grecque, reçut le nom de Pierre Fœdorovitch, et succéda à sa tante Élisabeth Pétrovna sur le trône de Russie, le 5 janvier 1762.

Ici nous reprenons la suite des degrés, interrompue à la page 339.

Pierre III était descendant au XIII[e], du premier des Romanof connus, et il commença la ligne féminine de la branche cadette. Il mourut de mort violente, le 14 juillet 1762.

XIV. Pierre III avait été marié, en 1745, à Catherine Alexéïevna, princesse d'Anhalt-Zerbst. Cette union ne fut pas heureuse ; mais c'est pendant sa durée que naquirent Paul Pétrovitch, le 1[er] octobre 1754, et sa sœur Anne en 1757 (morte deux ans après). Paul I[er] régna de 1796 à 1801.

XV. Il fut marié deux fois. De sa première femme, Natalie Alexéïevna, princesse de Hesse-Darmstadt (morte en 1776), il n'eut point d'enfans ; mais il en eut dix de la

(*) A Kiel, le 4 mars 1728.

seconde, Marie Fœdorovna, née princesse de Wurtemberg-Stuttgart (morte en 1828).

Voici la liste de ces dix enfans :

Alexandre, né en 1777, mort en 1825 ;

Constantin, né en 1779, mort en 1831 ;

Alexandra, née en 1783, mariée à Joseph, palatin de Hongrie, morte en 1801 ;

Hélène, née en 1784, mariée à Frédéric, prince de Mecklenbourg-Strélitz, morte en 1816 ;

Marie, née en 1786, mariée à Charles, grand-duc de Saxe-Weimar actuel ;

Catherine, née en 1788, mariée en premières noces au prince George de Holstein-Oldenbourg, et en secondes, à Guillaume Ier, roi de Wurtemberg ; morte en 1819 ;

Olga, née en 1792, morte en 1795 ;

Anne, née en 1795, mariée à Guillaume II, roi actuel des Pays-Bas ;

Nicolas, né en 1796 ;

Michel, né en 1798.

XVI. Nous donnerons également la liste des enfans issus du mariage de l'empereur Nicolas avec Alexandra Fœdorovna, née princesse de Prusse :

Alexandre césarévitch, né en 1818, marié, en 1841, avec Marie Alexandrovna, princesse de Hesse-Darmstadt. Plusieurs enfans sont issus de ce mariage ;

Marie, née en 1819, mariée, en 1839, au duc Maximilien de Leuchtenberg, mère de plusieurs enfans ;

Olga, née en 1822, mariée, en 1846, à Charles, prince royal de Wurtemberg ;

Alexandra, née en 1825, mariée, en 1844, au prince Frédéric de Hesse, morte le 10 août de la même année ;

Constantin, né en 1827 ;

Nicolas, né en 1831 ;

Michel, né en 1822.

On voit que les grands-ducs, fils de Nicolas, ont reçu les mêmes noms que les fils de Paul, et dans le même ordre.

La branche russe (aînée) de la maison de Holstein-Gottorp a conservé jusqu'à ce jour les titres appartenant à cette dernière, avec ceux qui sont attachés au trône de Russie : l'empereur s'intitule *héritier de la Norwége, duc de Sleswig-Holstein, de Stormarn, de Ditmarsen et d'Oldenbourg*. Aucune possession réelle ne répond plus à ces titres, sur lesquels on a néanmoins basé récemment des discussions au sujet d'un prétendu droit éventuel de la Russie sur le duché de Sleswig ou sur ceux de Sleswig-Holstein.

Voici en quelles circonstances la dynastie russe a renoncé à cette partie de son héritage.

Pierre III, héritier d'Élisabeth, ayant succédé à cette impératrice, et son oncle le prince-évêque de Lubeck (Adolphe-Frédéric) étant en même temps monté sur le trône de Suède auquel lui-même avait été appelé, la maison de Holstein-Gottorp se trouva extrêmement puissante. Le roi de Danemark, effrayé de cette prospérité inattendue d'une famille rivale, bien que proche parente, essaya d'obtenir par des négociations la cession de la partie du Holstein que cette famille possédait, ou du moins son échange contre le comté d'Oldenbourg et de Delmenhorst. Mais Pierre voulut profiter des avantages de sa position pour forcer, au contraire, le Danemark à lui restituer la partie du Sleswig qui avait été enlevée (1713) au duc Charles-Frédéric, son père, et refusa en conséquence de souscrire à l'arrangement proposé. Son projet était près d'être mis à exécution, lorsqu'il monta sur le trône sur les marches du-

quel sa mauvaise étoile l'avait placé. La Russie était alors en guerre avec la Prusse. Pierre, grand admirateur de Frédéric II, se hâta de conclure la paix, et son intention était d'employer contre le Danemark une partie de l'armée russe jusqu'alors engagée dans la guerre de Sept-Ans. Déjà ces forces étaient entrées dans le Mecklenbourg, lorsqu'une révolution arracha le trône et la vie au malheureux monarque. Catherine II fit immédiatement cesser les hostilités. Elle signa, pour son fils Paul, en 1767, avec le roi Christian VII, un traité qui fut confirmé en 1773 (1er juillet), à l'époque de la majorité du jeune grand-duc, héritier de Holstein-Gottorp. En vertu de cet acte, contre lequel la Suède protesta vainement, Paul céda à la branche royale de Danemark tous ses droits sur le duché de Holstein-Gottorp et sur celui de Sleswig, en échange des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst qui furent érigés en duché par l'empereur Joseph II, et qu'il gouverna pendant trois jours. Au bout de ce temps, le fils de Catherine céda ce nouveau duché à son parent, Frédéric-Auguste, déjà prince-évêque de Lubeck, chef de la maison de Holstein-Eutin, branche cadette de la sienne.

Ainsi les autocrates russes ont volontairement renoncé à toutes possessions en Allemagne, et le duché d'Oldenbourg est resté dans la descendance de Frédéric-Auguste, laquelle s'est depuis unie par de nouveaux liens à la maison impériale de Russie, nous voulons parler du mariage de la grande-duchesse Catherine Pavlovna avec le prince George, mort le 27 décembre 1812. Leur fils, Pierre, prince d'Oldenbourg (né le 26 août de la même année), est général de l'infanterie au service russe et membre du conseil de l'empire.

III.

(*A la page* 20.)

Rapports diplomatiques entre la Russie et la Turquie.

Le temps viendra peut-être où l'ambassadeur du tsar à Constantinople croira pouvoir y jouer le rôle que les Repnine, les Stackelberg, les Igelstrœm ont jadis joué dans la malheureuse Pologne. On se rappelle la sensation profonde que produisit, en juin 1845, la visite du jeune grand-duc Constantin Nicolaïévitch dans la capitale de l'empire Othoman, et la courtoisie avec laquelle on s'empressa de déroger en sa faveur à de vieux usages, à la défense, maintenue pendant des siècles, de laisser pénétrer aucun chrétien dans certains lieux plus particulièrement en rapport avec les croyances et les traditions nationales. Même des agents diplomatiques secondaires, comme dans le moment actuel M. Oustinof, sont l'objet des attentions les plus scrupuleuses de la part de la Porte, et leur langage est plus haut et plus ferme qu'il ne serait permis au visir le plus élevé en rang d'en tenir un à Saint-Pétersbourg. Le nouveau palais de l'ambassade à Péra, reconstruit dans des proportions colossales après l'incendie du mois d'octobre 1844, présente en quelque sorte l'image matérielle de la haute importance que la Russie a acquise, depuis la paix d'Andrinople, dans ses rapports avec la Turquie.

Quelle différence entre l'état actuel d ces rapports et ce

qu'ils étaient il y a moins de deux siècles ! On en peut juger par le fait suivant.

Le 25 janvier 1668, sous le règne de Mohammed IV, l'ambassadeur du tsar Alexis Mikhaïlovitch fut conduit au sérail, à l'audience du sultan. Tout rempli de l'idée de la puissance de son maître, il ne jugea pas à propos de se montrer humble, et ne s'inclina pas assez profondément devant le padichah au gré des introducteurs. Ceux-ci, fidèles à un cérémonial humiliant et barbare, lui appliquaient les mains sur le sommet de la tête et cherchaient à la baisser le plus possible. Il se roidit courageusement contre cette violence. Mais les camériers, loin de lâcher prise, n'en pressèrent que plus fort, si bien que le Russe tomba par terre. A cette vue, son drogman perdit toute contenance et ne fut pas en état de proférer un seul mot. Le sultan, impatienté, ordonna au kaïmakam de le débarrasser de la présence de l'Infidèle. Le ministre obéit et mit dehors, à coups de bâton qu'il leur appliqua de sa propre main, l'ambassadeur, le secrétaire et le drogman.

Nous donnerons l'historique des négociations entre la Russie et la Porte, de 1826 à 1829, dans la suite de nos publications sur l'empire des tsars.

IV.

(*A la page* 24.)

Le caractère des Russes, selon la Pentarchie européenne.

D'abord il faut dire un mot de l'ouvrage mentionné en tête de cette note et qui, publié à Leipzig, en 1839, en lan-

gue allemande (442 pages in-8°), fit une profonde sensation et donna lieu à bien des commentaires.

La *Pentarchie européenne* est le panégyrique le plus audacieux qu'on ait jamais fait de la Russie. Il appartient à une époque, où des écrivains mercenaires cherchaient à exalter cet état aux dépens des autres, surtout aux dépens de la France, qui, depuis la révolution de juillet, était représentée comme tombée en enfance, comme pourrie en quelque sorte à force de maturité. A en croire ces écrivains, l'Occident, en délire, ne savait plus ce qu'il faisait ; il n'y avait plus rien de sacré pour les peuples ; rien n'imposait à leur esprit entreprenant et novateur ; ils étaient entraînés malgré eux sur la pente rapide du progrès, et, ne trouvant pas moyen de s'arrêter, devaient nécessairement se précipiter dans un abîme. Tout tombait en dissolution ; l'instabilité était à l'ordre du jour, notamment chez nous où toutes les vieilles institutions étaient anéanties. La Russie seule avait conservé son équilibre ; elle seule était jeune et forte, et opposait à la décrépitude des vieilles nations de l'Europe un peuple robuste et sain de corps, en pleine jouissance de facultés intellectuelles qu'une civilisation poussée à l'excès n'avait pas encore altérées ou flétries.

Cette même prétention se fait remarquer dans le livre dont nous parlons.

« L'étranger dont le cœur n'est pas rétréci par les préjugés, dit entre autres choses l'auteur..., ne peut refuser à *l'héroïque peuple du Nord* l'hommage qui lui est dû relativement à ce qu'il y a de plus national dans son caractère. Le sang pur et léger qui coule avec force dans ses veines, le sentiment qu'il a de sa vigueur et de la facilité avec laquelle il réussit à se tirer des positions les plus périlleuses, enfin sa bonhomie naturelle, font que le Russe n'appréhende point le dan-

ger et ne s'en inquiète en aucune façon. Aussi n'a-t-il nul souci des mesures de précaution que l'on pourrait prendre et ses jeux de prédilection sont précisément ceux où le danger entre pour quelque chose. Il parle à son empereur, sans émotion, sans embarras, et pourtant il s'est accoutumé à le regarder comme un être supérieur, comme l'oint de Dieu. En vérité, un tel peuple a pour boulevard sa poitrine, et sa fidélité est pour lui comme une tour de salut (*Wahrlich, ein solches Volk hat seine Brust zur Wagenburg, seine Treue zum Thurme des Heils!* » p. 420).

En poursuivant, l'auteur fait voir, et cette fois nous sommes de son avis, qu'il n'est plus guère possible de parler d'un vieux parti russe, d'un parti plus russe que l'empereur. « C'est une chose qui atteste, dit-il (p. 422), une grande ignorance de la situation actuelle du pays que de parler encore de nos jours d'un parti de cour ou parti nobiliaire ultra-russe : ce parti n'existe pas, et ne pourrait pas exister, depuis que l'empereur, sa cour, et son gouvernement n'ont d'autres tendances que les tendances nationales russes, d'autres intérêts que les véritables intérêts du peuple russe, de la patrie russe. »

Dans un autre passage (p. 76), l'auteur va jusqu'à faire de la Russie « la gardienne de la vraie liberté allemande, « des mœurs, de la science et de la culture intellectuelle « de l'Allemagne, *destination parfaitement digne*, ajoute-« t-il, *de ce peuple héroïque de Slaves* (*des slavischen Hel-« denvolks*). »

M. de Custine aurait-il connu ce passage lorsqu'il écrivait, dans son livre de *La Russie en* 1839 (t. III, p. 381), ces lignes qui semblent destinées à y répondre : « Vous, les régulateurs des destinées de l'Europe, y pensez-vous? vous, défendre la cause de la civilisation chez des nations supe

civilisées, quand le temps n'est pas loin où vous étiez vous-mêmes une horde disciplinée par la terreur, etc. » !.. « La Russie n'a aujourd'hui chez nous que la puissance que nous lui accordons, c'est-à-direc elle d'un parvenu plus ou moins habile à faire oublier son origine, sa fortune, et valoir son crédit apparent. La souveraineté sur des peuples plus barbares et plus esclaves qu'elle-même lui est due ; elle est dans ses destinées, elle est écrite, passez-moi l'expression, dans les fastes de son avenir ; son influence sur des peuples plus avancés est précaire. »

Et c'est un Allemand qui invoque pour sa nation la tutelle des Russes; qui proclame pour elle la nécessité d'un tel patronage, qui place sous cette sauvegarde la liberté, les mœurs et la civilisation de l'Allemagne ! On en croit à peine ses yeux.

L'auteur de la *Pentarchie* a gardé l'anonyme, mais son livre, très intéressant, plein d'idées, est véritablement écrit avec toute la profondeur de la science allemande. Quel que soit cet auteur, habitant russifié des provinces baltiques, diplomate amphibie, moitié Germain moitié Moscovite, ou savant étranger brodant sur un texte qu'un autre aurait ébauché pour lui, on ne peut nier que ce ne soit un homme de tête, de science et d'esprit. On doit s'étonner que son livre n'ait pas reçu en France les honneurs de la traduction.

L'Allemagne ne s'est pas fait faute de protester contre l'injurieuse protection qu'on a osé lui offrir, et elle protesterait aujourd'hui avec plus de force encore, depuis qu'elle a vu le gouvernement russe imposer à deux de ses puissances une nouvelle solidarité avec lui, par la destruction du dernier débris indépendant de l'ancien royaume de Pologne.

L'Allemagne sait bien que ce n'est pas à ses voisins du *Nord qu'elle* peut s'adresser pour obtenir enfin les libertés

qu'elle réclame et dont sa culture avancée, sa moralité exemplaire et sa modération habituelle la rendent si digne; elle n'est plus d'ailleurs aujourd'hui à l'état de déchéance et de faiblesse où elle se trouvait, lors du traité de Lunéville, et qui obligeait tous ses princes, comme le dit le diplomate russe cité à la page 56 du texte, à « tourner leurs regards vers la Russie, comme vers un sauveur. » La Prusse, entre autres, n'ignore pas que si, après tant d'instances, elle n'a pu obtenir pour toute constitution, de son roi, si plein de cœur et si digne de sympathiser avec les élans généreux d'un peuple émancipé, que la lettre-patente du 3 février 1847, les représentations du cabinet de Saint-Pétersbourg et la docilité avec laquelle le prince de Prusse prête l'oreille à ses avis, y ont peut-être eu plus de part que toute autre considération. Heureusement, l'influence du cabinet de Saint-Pétersbourg sur celui de Potsdam est à son déclin, et il faut qu'elle baisse encore de jour en jour si le roi Frédéric-Guillaume IV veut réellement inspirer à l'Allemagne la confiance dont celle-ci a besoin pour se décider à reconnaître l'hégémonie prussienne et pour remettre à cette puissance moitié allemande, moitié slave et lettonne, la garde de ses intérêts, de sa haute civilisation et des garanties constitutionnelles qui lui sont acquises dans la plupart des états. Mais, en attendant, cette influence a paralysé ces velléités constitutionnelles de la Prusse, dont nous avons encore parlé dans la deuxième note de la page 27, la veille de la publication de la lettre-patente du 3 : on pourrait dire qu'elles n'ont produit qu'un avorton, si l'on ne savait que la liberté, puissante par elle-même, sait profiter des concessions les plus insignifiantes pour marcher à son but et assurer son triomphe final.

Revenons à la *Pentarchie*. Elle pourrait donner lieu au

citations les plus curieuses, les plus inattendues pour des lecteurs français ou appartenant à d'autres pays de l'Occident ; mais nous devons nous les interdire ici, obligé que nous serons de reporter plus tard notre attention sur ce livre, quand le temps sera venu de comprendre dans nos Études l'histoire de l'insurrection polonaise. Nous n'en ferons plus qu'une, relative aux intérêts maritimes de la Russie ; mais comme elle se rapporte à un autre passage du texte, le lecteur la trouvera plus loin, note 6.

La *Pentarchie européenne* ne ménage pas l'encens, on le voit bien ; cependant avant elle, les flatteurs de la colossale puissance du Nord avaient déjà tenu à peu près le même langage. M. le comte Adam Gurowski, ancien réfugié polonais, avait publié dès 1834 son livre intitulé *La Vérité sur la Russie,* écrit en français, sans force persuasive peut-être, mais non sans talent. Suivant lui, « il serait impossible de ne pas reconnaître que la Russie plane aujourd'hui sur toutes les autres destinées (p. 66). »

« C'est aujourd'hui, dit-il ensuite (p. 85), que la Russie recueille les fruits des travaux et des efforts de Pierre le Grand, de Catherine ; c'est un autre siècle qui profitera de ce qui s'accomplit de notre vivant... L'humanité ne se développe que par un mouvement lent, quelquefois inaperçu, mais continuel. La Russie, sa plus vaste partie, *son plus puissant agent,* ne doit pas être soumise à l'appréciation des années, mais des siècles. »

Tout ce qu'on lit dans cette brochure remarquable n'est pas précisément, comme on voit, *la vérité sur la Russie;* mais tout aussi, nous le disons avec conviction, n'a pas été dicté par l'erreur, et en faisant la part d'un zèle trop ardent, souvent bien près de la flagornerie, on ne peut

méconnaître la portée de beaucoup d'idées habilement développées par l'auteur.

La citation suivante qui se trouve dans une liaison intime avec le sujet traité dans notre texte et auquel la présente note se rapporte, pourra servir, nous le croyons, à justifier notre jugement favorable, malgré les exagérations qu'elle renferme et que nous faisons ressortir en les soulignant.

« La Russie avance et possède en elle tous les élémens principaux du progrès. Elle possède les plus vastes ressources connues, *autant intellectuelles* que matérielles ; elle trouve en elle-même toutes les conditions requises de puissance et de grandeur : position géographique, population intelligente, conscience d'existence politique, *originalité* puisée dans elle-même et par celle-ci à l'abri de l'imitation ; enfin, unité de pouvoir, qui est tout, qui ne peut rencontrer en dehors de lui rien qui pût être en état d'entraver sa marche et de l'empêcher d'imprimer une impulsion rapide vers un but désigné à toutes les forces et toutes les ressources de l'état.

« Le pouvoir résume en lui cette unité que la Russie possède au milieu de la Slavonie. Il marche, et marchera à la tête de la nation, à laquelle il distribue la civilisation dont il est le seul dépositaire (*) ; il absorbe en lui toute la nation ; c'est sa vie, son âme, qui la manifeste à l'extérieur, qui lui donne de l'essor et conduit les rouages intérieurs, les poussant ou les arrêtant à son gré, comme, dans la sagesse de ses conseils, il le juge le plus propre au bien de ceux qui lui sont confiés.

« Tel est le pouvoir en Russie. Fort de lui-même, il n'a pas besoin d'emprunter des secours hors de lui ou de se

(*) L'auteur, bien entendu, veut dire dans son pays.

soumettre à une influence étrangère; car malheur à une nation qui, sans pouvoir et sans forces, espère quelque chose en dehors d'elle-même!

« La Russie est centralisée, condensée d'une certaine manière dans son pouvoir. Elle ne vit que par lui; il est son artère principale à laquelle aboutissent toutes les veines et tous les embranchemens. Par cette organisation intérieure, *la Russie dominera toujours les événemens* et n'en dépendra jamais.

« Un tel pouvoir protégera toujours le développement progressif des besoins et du bien-être. Il peut quelquefois dévier, dans les détails, de la voie que lui trace la volonté suprême du chef; mais il n'y a rien de parfait dans le monde, et du moins cette volonté suprême, planant sur les intérêts différens des individus, ne peut se proposer d'autre but que de combiner, harmoniser les besoins de ceux qui sont au-dessous d'elle. Seule comme elle est, *épurée de toute tendance égoïste*, bornée et mesquine, une telle volonté suprême classe, satisfait, coordonne les diverses exigences qu'elle est destinée à guider.

« La Russie a donc plus d'influence civilisatrice en elle que n'en eut jamais la Pologne...

« Le continuel agrandissement de la Russie est tout providentiel; car il faut être fort pour pouvoir opérer sur une vaste échelle. Il faut une grande puissance pour réunir l'Asie à l'Europe et préluder par là, et rapprocher le moment (*) de cette unité définitive qui est le but vers lequel l'humanité marche à grands efforts. L'anneau le plus puissant de cette union c'est la Slavonie, *personnifiée dans la*

(*) Nous citons textuellement, sans corriger les négligences de style, qu'on peut bien pardonner à un auteur étranger écrivant dans une langue qui n'est *pas la sienne.*

Russie, qui l'est à son tour dans son pouvoir, qui la représente au grand congrès des états et des intelligences européennes, auxquelles (*) il attire et façonne l'Asie.

« C'est dans l'accomplissement de cette fusion que la Russie, de nos jours, a pénétré profondément dans toutes les relations européennes, tant politiques que commerciales et industrielles. Son existence et sa grandeur sont un besoin de l'univers, comme celles de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne. Sans les produits que livre la Russie, le vaste marché du monde resterait incomplet ; elle y apportera de plus en plus des productions intellectuelles pour le beau et l'utile. La Russie, se développant en elle-même, ayant l'Orient à ses côtés, ne peut qu'enrichir les jouissances (**) morales et physiques des habitans de l'Occident, en multipliant la diversité de productions qu'elle seule peut recueillir. La diversité des zones et régions qui la forment, de même que l'originalité slavonne, promettent une large moisson aux besoins matériels, à l'esprit, à l'imagination des hommes en général.

« *Les ateliers des industriels, de même que les cabinets des savans et les musées de l'Europe, en sont déjà remplis,* et excitent de plus en plus les divers intérêts qui composent la nature humaine. Mais tous ces prodiges ne pouvaient être que l'œuvre d'une volonté grande, forte et unitaire, qui seule donne au pouvoir une faculté créatrice ; et si, en Russie, la nation n'était pas, comme elle l'est, centralisée tout entière dans le pouvoir, pourrait-elle représenter de si grands résultats, donner de telles espérances et de si sûres garanties de son avenir ? » (p. 68-72).

En terminant (p. 81), M. le comte Gurowski établit un

(*) Lisez : vers lesquelles il attire l'Asie qu'il y façonne.
(**) Lisez : qu'ajouter aux jouissances.

parallèle entre la Pologne, sa patrie, et la Russie, son pays d'adoption ; entre « la Russie disant au monde : *Ego sum qui sum!* arrivée au point qu'elle occupe aujourd'hui, d'elle-même, sans autres aides que les vues, la direction et la sagesse suivie de ses empereurs, *qui sont le résumé de la haute intelligence du pouvoir,* comme le pouvoir l'est de l'état ; soumise à une volonté éclairée, élevée, dominante, » et « la Pologne traînant ses doléances devant les étrangers, mendiant leur secours sans avoir su jamais se suffire à elle-même, dont le passé fut sans utilité pour l'Europe, dont l'avenir se confond à l'avenir de la Russie, comme d'une partie dans son tout. »

Et ce parallèle, il le résume ainsi : « Tout est action dans la Russie ; tout est au moins passivité en Pologne. L'une représente la vie ; l'autre est un cadavre qui a subi toutes les phases de la décomposition ! »

La Vérité sur la Russie n'était qu'un ballon d'essai : dans l'ouvrage *La Civilisation et la Russie,* l'auteur se démasque complétement. Mais ici il faudrait accumuler les citations, et peut-être le lecteur n'est-il pas curieux de connaître tous ces singuliers enfantemens d'une imagination égarée, dont il a d'ailleurs déjà trouvé quelques échantillons dans les *Lettres sur la Russie* de M. Marmier, t. II, p. 73 et suiv.

V.

(*Aux pages* 25 *et* 34.)

Le Panslavisme.

On compte aujourd'hui en Europe plus de soixante millions de Slaves : cette grande division ethnographique est,

après la famille romane, la plus considérable de toutes. La famille germanique ne vient qu'au troisième rang.

On sait de quels élémens cette division se compose. D'après la langue que parlent les différentes tribus slavonnes, l'abbé Dobrowsky, le premier, l'a subdivisée en deux branches : les Slaves occidentaux et ceux du sud-est.

La première branche, celle des Slaves occidentaux, forme trois classes, à savoir : 1° les *Lekhs* ou *Liekhs,* à laquelle appartiennent les Polonais, les Kassoubes, les Silésiens et les Poméraniens ; 2° les *Tchekhs* et *Slovaks*, dont font partie, d'abord toute la population indigène de la Bohème et de la Moravie, et ensuite les Slovaks de la Hongrie; 3° les *Polabes,* nom qui embrasse les Slaves de l'Allemagne septentrionale, Lutitzes ou Vélètes, Bodritzes, Sorbes, Miltchanes, etc.

Dans la seconde branche, celle des Slaves du sud-est, on distingue également trois classes, qui sont : 1° les *Russes,* avec leurs différentes nuances, Moscovites ou Grands-Russes, Petits-Russes (Petits-Russiens) et Cosaks, Ruthènes ou Roussniaks de la Russie rouge (Galicie), de la Russie blanche, et de la Russie noire (*) ; 2° les *Boulgares,* primitivement ouraliens (**), mais qui se sont entièrement fondus avec les Slaves de la Mœsie ; 3° les *Illyriens* auxquels appartiennent les Serbes (Serviens, Esclavons et Bosniaks), les Dalmates, les Monténégrins, enfin les Vindes ou Slovènes, c'est-à-dire les Slaves de la Carinthie.

Disons aussi un mot du nom des Slaves.

(*) Voir sur ces dénominations historiques notre ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 28 et suiv. On y trouvera aussi des renseignemens étendus sur les populations autres que slavonnes de la Russie.

(**) C'est-à-dire de race soit ougre soit finnoise, et fort rapprochée de la race turque.

On ne sait pas au juste d'où il vient ; mais il paraît d'abord chez Jornandès (*Sclavi*, *Sclavini*) et chez Procope (Σκλαβηνοί et Σκλαβινοί) ; peut-être même est-on déjà en droit de le reconnaître dans les Σταύανοι du géographe Ptolémée. Les uns le dérivent de *slava*, gloire ; les autres, avec plus de raison peut-être, de *slovo*, mot, parole. Car on dit Slovènes, comme on dit Slaves ; et même dans la forme primitive de ce dernier nom, *Slovianine*, il n'y avait pas un *a*, il y avait un *o*. D'ailleurs, chez les Slaves il y a deux noms qui se font pendant comme Gog et Magog, comme Iran et Touran ; ces noms sont : les *Slovènes*, c'est-à-dire les parlans, ceux qui sont entre eux en communauté de langue, et les *Niemtzi* (*) ou muets, c'est-à-dire ceux qu'on ne comprenait pas, qui parlaient un idiome différent. Évidemment, il s'agit des parlans et des non-parlans. A cette explication si simple, trop simple peut-être au gré de quelques savans, deux hommes d'une grande autorité en ces matières, l'abbé Dobrowsky et M. Schafarik, ont opposé des hypothèses auxquelles, pour notre part, nous ne croyons pas devoir nous arrêter, malgré notre profond respect pour la science de leurs auteurs.

Les Slaves sont plus anciens dans le monde que leur nom, qui apparaît pour la première fois dans Jornandès (**), c'est-à-dire pas avant le milieu du sixième siècle. Auparavant, on leur donnait le nom de Serbes, connu déjà de Pline (*Hist. Nat.*, VI, 7) et de Ptolémée (V, 9), et qu'on trouve ensuite chez Procope (*De bello gothico*, III, 14) et chez Vibius Séquester (au mot *Albis*). Le nom de Vénè-

(*) Pluriel de *Niémetz*. Voir dans le texte, p. 14.

(**) *De rebus geticis*, VIII : Veneti, Antes, Sclavi ; et II : Principaliter tamen Sclavini et Antes nominantur ; *De temporum successione*, XV : Præter instantiam quotidianam Bulgarorum, Antarum et Sclavinorum.

des, qu'on rencontre dans Tacite (*Annal.*, XI, 23), et celui d'Antes, familier à Jornandès et à Procope, les désignent également.

Personne n'a mieux discuté ces divers points d'érudition que le savant auteur des *Antiquités slavonnes*. Quoique les Slaves ne fissent partie ni des Scythes, ni des Sarmates peut-être, M. Schafarik les croit avec raison très anciens en Europe, aussi anciens que les Celtes, les Thraces, les Germains, etc. Suivant lui, ils étaient probablement les mêmes que les Budins, les Neures, les Borysthénites, faussement appelés Scythes cultivateurs et confondus avec eux.

Vers le cinquième siècle de notre ère, des flots de Barbares enveloppèrent les Slaves ou les soumirent : de là une grande confusion dans les rapports qui les concernent. Mais bientôt ils se font jour, leur nom reparaît dans l'histoire, et le christianisme, qui leur arrive à la fois de Rome et de Byzance, finit par les mettre partout en contact avec la civilisation.

Néanmoins, jusqu'à la fin du siècle dernier, on a tenu peu de compte en Europe de cet élément ethnographique si important ; les savans ne s'en occupaient guère plus que les hommes d'état, et sans doute on avait oublié depuis longtemps l'observation faite au seizième siècle par le baron de Herberstein, ambassadeur de Ferdinand Ier en Russie, à savoir, que l'idiome de la Carinthie, son pays natal, lui était d'un grand secours pour comprendre la langue alors à peu près inconnue des Moscovites.

Cette indifférence s'explique : à l'exception de la Pologne et de la Russie, les Slaves n'avaient conservé leur indépendance nulle part ; en Allemagne, en Hongrie, en Turquie, partout ils étaient à l'état de peuple conquis. Toujours en proie à des convulsions intérieures, la Pologne n'avait

aucune action sur les pays en dehors de ses frontières, et la Russie, avant de pouvoir se substituer à elle et sortir de son obscurité séculaire, avait encore à soutenir des luttes qui suffisaient à la mesure de ses forces. Les Turcs, souvent battus par les armées moscovites, réussissaient cependant le plus souvent à les arrêter sur le Danube, et c'est seulement en 1829 qu'ils en ont vu une franchir pour la première fois leur barrière du Balkan.

L'incendie de Moscou et la retraite désastreuse de Napoléon donnèrent le signal. Les Russes délivrèrent l'Europe de la domination française. Arrivant en vainqueurs à Prague, vieux foyer de la civilisation slavonne, et dans d'autres villes de la Bohème, ils y furent reçus comme des frères, comme des membres de la grande famille des Slaves. Ils jouaient alors un rôle si brillant dans le monde qu'il n'était plus possible aux hommes des classes lettrées en tous pays de rester étrangers à leur histoire, à leur langue et à leur littérature. On commença donc à s'occuper beaucoup des Slaves, et ceux d'entre eux qui vivaient sous d'autres lois que celles de la Russie, flattés dans leur instinct de race par la grandeur de cette dernière, ne manquèrent pas de faire valoir leur parenté avec son peuple, leur extraction commune, le lien d'une langue presque identique qui les unissait.

Et lorsque la victoire amena plus tard les aigles russes jusque dans la plaine d'Andrinople, les Slaves de Turquie se réveillèrent également de leur longue léthargie. Appuyés sur le colosse moscovite, les Serbes et les Boulgares se sentirent des forces auxquelles ils n'auraient pas osé se fier jusqu'alors; ils eurent honte de leur abjection, se rappelèrent avec orgueil qu'ils étaient chrétiens, cessèrent de trembler devant un turban, et ouvrirent leurs cœurs à l'espérance.

Depuis ce moment, il fut question des Slaves partout : les Hanka, les Palacky, les Kollar, les Gaï, stimulèrent l'ambition de leurs compatriotes en ranimant le culte d'une langue jusqu'alors négligée, ou exaltèrent leur sentiment national par les nobles accens d'une poésie qui trouvait des échos dans les cœurs de tous ces peuples.

Ce fut ce réveil général des Slaves qui donna bientôt naissance à l'idée du *panslavisme*.

On comprend la signification de ce mot. Imité de *panhellénisme*, il donne l'idée d'une réunion de tous les Slaves, soit en un seul corps de nation, soit en une espèce de confédération, soit seulement pour ainsi dire en une communauté morale et intellectuelle, basée sur la même origine et sur la même langue, diversement nuancée dans les idiomes divers, mais dont le fond commun se retrouverait dans une langue littéraire qui serait adoptée par tous, et formerait entre eux un lien étroit.

La réunion de l'universalité des Slaves en un seul corps de nation est une chimère à laquelle personne n'a pu songer sérieusement. Les différentes branches de cette grande famille ethnographique ne sont pas moins profondément séparées entre elles que ne le sont les branches de la famille germanique, Allemands, Hollandais, Danois, Suédois, etc., etc., ou celles de la famille romane, Français, Italiens, Espagnols, Portugais, etc. Si elles n'ont pas toutes, comme celles-ci, une nationalité distincte, fortement empreinte, riche de traditions politiques vieilles et glorieuses, si même leurs idiomes sont moins différenciés, elles appartiennent en revanche à deux cultes hostiles entre eux, et sont divisées par la dissemblance de leurs traditions religieuses. D'ailleurs chacune des principales branches a sa littérature particulière : il existe une littérature bohême,

littérature polonaise, une littérature russe, un commencement de littérature serbe, ou si l'on veut illyrienne, et chacune de celles-ci, jalouse de sa sœur, prétend à une ancienneté plus grande, à un mérite supérieur, à une plus haute illustration. Les Slaves latins et les Slaves grecs suivent depuis longtemps des destinées différentes : sauf l'indépendance nationale, le Bohème ou l'Illyrien, soumis à l'Autriche, n'a certainement rien à envier au Russe pour lequel, au fond, il n'a pas plus de sympathie que pour l'Allemand, son voisin et son dominateur. Au temps des persécutions religieuses, quand la Bohème était hussite ou luthérienne, elle aurait pu invoquer, comme l'ont fait depuis les dissidens de Pologne, le secours du puissant monarque des Slaves du nord-est, si à cette époque il avait déjà compté pour quelque chose dans le monde européen ; mais la réforme y a été complétement étouffée, et de nos jours les guerres de religion ne sont plus possibles. Enfin, si le gouvernement autrichien, généralement paternel, en dépit des scènes récentes du sanglant carnaval de Galicie, n'est impopulaire ni en Bohème, ni en Dalmatie, ni surtout dans la Carinthie et la Carniole, il ne peut cependant prétendre à aucune préférence de la part des Polonais et des Russes. Toutes ces branches d'une même souche ont une existence à part à laquelle elles ne songent pas à renoncer, et des tendances diverses qu'elles ne sont nullement prêtes à diriger vers un seul et même but.

Ce n'est donc pas de là que peut naître aucun danger pour l'Occident de l'Europe : on ne verra pas l'unité politique, à laquelle aspire depuis si longtemps l'Allemagne proprement dite, où tout semble y pousser cependant, l'histoire, les mœurs, les intérêts, s'improviser tout à coup parmi les Slaves, malgré les prédictions de leurs poëtes et

le vertige passager qu'on a pu remarquer dans quelques coteries littéraires.

Mais, par un abus du langage, on a parlé aussi d'un panslavisme partiel, comme serait par exemple la fusion de la Pologne et de la Russie en un seul tout.

C'est, si nous ne nous trompons, le même comte Adam Gurowski dont nous nous sommes déjà occupé, qui, le premier, a mis cette idée en avant.

« La Russie, disait-il en 1834 (*), tendait... à devenir en Europe un état puissant et influent, *au nom de toute la Slavonie*, et comme en représentant la nationalité dans l'équilibre européen. Elle rencontra la Pologne sur sa route; elle sentit que c'était une question vitale pour son but, que l'absorption d'un pays qui la mettrait dans un contact plus immédiat avec l'Occident. La Providence se déclara pour elle. La Pologne, qui ne sut jamais acquérir une prépondérance politique, devait nécessairement faire place à un corps dont la marche fut signalée à chaque pas par la force attractive avec laquelle il sut réunir les Slavons autour de lui.

« Cette marche, lente dès l'origine, n'en fut pas moins sûre. Plus elle approche de son but définitif, plus elle acquiert de force et de vitesse...

« Leur coexistence (celle de la Pologne et de la Russie) est impossible et serait même une monstruosité historique. *La Slavonie a besoin de l'unité;* il lui faut une seule tête, un seul foyer, une seule tendance, une seule volonté. Cette question intérieure est aujourd'hui définitivement résolue. »

« Dans la nature humaine, » dit plus loin l'auteur (p. 47), « une des premières lois est l'ascension, pour les individus comme pour les races et les états; chacun tend à s'élever,

(*) *La vérité sur la Russie*, p. 3.

monter comme individu et comme membre d'une puissante nation. Les races slaves, soumises aux mêmes lois, sentent aussi le besoin d'appartenir à la famille européenne. La Russie a presque déjà accompli en leur nom cette grande mission, ce que n'a pu faire la torpeur polonaise. C'est la Russie qui s'occupe continuellement de la réunion, de l'agrandissement et de la considération politique de ces peuples consanguins ; la Pologne leur procura tout le contraire. L'influence religieuse, celle du langage commun, ces deux liens si puissans, assurent à la Russie la sympathie et lui attirent le peu de peuples qui ne lui sont pas encore agrégés ; mais *l'irrésistible force d'attraction opérera bientôt cette union...*

... « La Pologne, détachée comme elle l'était, ne représente rien ; ses intérêts ne peuvent être séparés de ceux de la Russie *que la Providence a destinée à devenir la mère et la tutrice des Slavons.* C'est par la Russie que se préparent de grands et salutaires événemens. »

Ces idées, auxquelles un poëte illustre, M. Adam Mickiewicz, a prêté l'autorité de son nom, ont depuis germé dans les têtes polonaises, et elles ont pris faveur surtout après l'avortement de la dernière tentative faite en Galicie et en Poznanie. La vieille haine des Polonais contre les Allemands s'étant alors réveillée avec d'autant plus de force que ces derniers les accusaient d'une légèreté incurable et commençaient à se refroidir à l'égard de leur cause, beaucoup de jeunes nobles parlèrent de se réconcilier avec les Russes, de se jeter dans leurs bras. Ils sont nos oppresseurs, disaient-ils, mais du moins ils sont de la même race que nous ; si nous sommes condamnés à subir le joug d'un vainqueur, mieux vaut que ce dernier soit un des nôtres que si nous avions dans nos cités le spectacle de la morgue

étrangère ou s'il fallait courber nos fronts devant la prétendue supériorité allemande. Avec les Russes pour maîtres, il y aura pour nous à la fois moins de honte et plus de consolations dans l'avenir.

Il y avait dans ce langage, dicté par le dépit qu'inspirait une humiliation récente, un oubli incroyable des plus justes griefs, et, disons-le, une véritable abdiccation. Aussi en est-on bientôt revenu, et l'émigration polonaise, qui a son siége à Paris et à Londres, n'a jamais adopté ces idées, si propres à faire triompher la cause de leurs oppresseurs en menaçant d'envelopper dans leur chute la civilisation elle-même.

Mais si les Polonais ont renoncé à ce genre de panslavisme, en est-il de même des Russes? Personne ne l'affirmera. La fusion de la Pologne avec leur pays est au contraire évidemment une tâche que le cabinet de Saint-Pétersbourg s'est imposée. Il a fait démentir les bruits qui couraient à la fin de 1846, sur un projet de réunion définitive qu'on lui attribuait; mais il vise à ce but, il ne s'en laissera pas détourner, et nous n'oserions certes pas affirmer qu'il n'y arrivera point. La patience l'a déjà bien servi dans ce travail depuis Pierre le Grand: avec son secours, il accomplira l'œuvre, nous le craignons, en profitant des fautes de la noblesse polonaise, et en se faisant des alliés de la bourgeoisie et de la population des campagnes.

Là est un véritable danger pour l'Europe, et avant tout pour l'Allemagne dont l'Autriche semble déserter la cause en ce moment, et dont la Prusse n'ose pas prendre en mains les intérêts compromis.

Voilà donc un panslavisme possible, s'il est permis d'appeler de ce nom la simple association des destinées de la Pologne avec celles de la Russie.

On a parlé, il n'y a pas longtemps, dans une de nos principales Revues, d'un panslavisme tourné au contraire contre la Russie, et ceci regarde le deuxième mode dont nous avons fait mention plus haut, lequel serait une confédération au moins partielle entre les Slaves. Une telle confédération existe presque de fait dans la monarchie autrichienne, et n'est possible que sous cette forme; si elle a un renfort à attendre, c'est peut-être la Turquie qui le lui fournira un jour. Une autre confédération aurait pu se réaliser en Pologne, si le congrès de Vienne avait eu l'idée de rétablir l'ancienne république en liant entre elles par un lien fédéral les fractions qu'elle en attribuait, indépendamment de la république de Cracovie, à la Russie, à l'Autriche et à la Prusse. Au reste, nous nous abstiendrons de discuter cette opinion dont nous n'apercevons pas assez clairement le côté pratique.

Suivant nous, le seul vrai panslavisme est celui du troisième mode indiqué, et qui se réduit à une simple communion intellectuelle. Le panslavisme est une question de civilisation plutôt que de politique.

Au particularisme des sociétés anciennes a succédé l'universalisme des nôtres: celles-ci tendent à l'unité avec non moins d'ardeur que celles-là n'en mettaient à se fractionner à l'infini. Mais, dans la politique, des obstacles se rencontrent à chaque pas, comme nous venons de le voir; l'œuvre s'accomplit dans le monde des idées, longtemps avant de trouver son application dans la réalité.

Jusqu'ici, la république des lettres est le seul empire universel fondé parmi nous et qui ait pu se soutenir à la longue; encore a-t-elle perdu peut-être de son caractère d'universalité, depuis que le latin n'est plus la langue littéraire ni celle des affaires, et depuis qu'un respect plus grand

pour l'idiome national, partout cultivé avec plus de soin, menace d'affaiblir la prédominance du français dans le monde élégant. En effet, dans cette république, l'unité se fondait sur une langue commune, en usage seulement dans certaines classes, il est vrai, de chaque corps social, mais qui, au sein de ces classes, formait partout un des principaux élémens de l'éducation.

Nulle part cette langue commune n'est plus facile à établir que parmi les Slaves, qui n'ont besoin de l'emprunter ni à l'antiquité païenne, ni à une société moderne rivale, plus anciennement policée qu'eux. Leurs différens idiomes, malgré les caractères spéciaux qui en distinguent la plupart, ne sont au fond que des dialectes d'une seule et même langue, dont le type serait le slavon d'église, artificiellement enrichi d'emprunts faits à chacun d'entre eux. Ces mêmes idiomes ne sont pas encore tellement fixés par des chefs-d'œuvre qu'ils ne puissent se modifier pour arriver à un rapprochement, et l'on aurait ainsi une langue slavonne générale, qui deviendrait celle des livres et celle de l'éloquence, et dont l'étude ferait partie de toute éducation libérale. Les auteurs pourraient alors compter, pour leurs publications, sur des lecteurs infiniment plus nombreux, ce qui serait un avantage précieux au milieu de populations jusqu'ici peu avancées en culture et chez lesquelles le goût des lettres reste encore presque exclusivement renfermé dans les classes supérieures. Les Slaves ont d'ailleurs bien du chemin à faire pour atteindre dans cette carrière la famille romane et la famille germanique, leurs aînées en civilisation : ce n'est pas trop de leurs efforts combinés s'ils ont l'ambition de se placer à leur niveau, en promettant au monde l'aurore d'une vie intellectuelle nouvelle.

Rien ne lie les peuples entre eux, rien ne donne le sen

timent de la confraternité comme la communauté de la langue et de la littérature; celle-ci, en renfermant tous les Slaves dans la même sphère d'idées, en les entretenant des mêmes traditions, en les faisant participer aux mêmes titres de gloire intellectuelle, préparera leur rapprochement politique, et amènera peut-être à la fin cette fusion qu'on prédit, mais dont rien n'annonce encore la probabilité prochaine.

Ainsi compris, le panslavisme nous paraît être d'une grande portée, et nous croyons que c'est sous ce point de vue qu'il est envisagé par les hommes éminens qui s'en sont faits les principaux promoteurs. Celui-ci n'a rien de menaçant: ce n'est pas une ligue politique, formée au profit de telle ou de telle autre puissance, c'est simplement une communion d'idées et de sentimens qui, en attendant son action au dehors, élève les âmes et donne à ceux qui y participent la conscience de leur force et de leur dignité.

Les conséquences de cette communion sont incalculables, il est vrai, mais c'est aux générations futures qu'elles sont léguées.

V (bis).

(A la page 45.)

Agrandissement successif de la Russie.

La Russie n'a pas toujours offert, tant s'en faut, les proportions colossales qui nous paraissent aujourd'hui si effrayantes : il n'y a pas encore quatre siècles, son étendue n'était guère que le double de celle de la France actuelle.

Voici le calcul des agrandissemens successifs qui l'ont portée au point où nous la voyons. Il comprend les posses-

sions en Asie et en Amérique, aussi bien que celles en Europe, et nous le donnons, bien entendu, comme simplement approximatif, tant en ce qui concerne la superficie que par rapport à la population. La première est calculée en kilomètres carrés.

		Superficie.	Population.
1462.	Commencement du règne d'Ioann III Vassiliévitch	1,000,000	6,000,000
1535.	Avénement d'Ioann IV Vassiliévitch, le Terrible.	2,000,000	10,000,000
1584.	Époque de sa mort	7,500,000	12,000,000
1613.	Avénement de Michel Romanof	8,000,000	12,000,000
1645.	Époque de sa mort	14,000,000(*)	13,000,000
1689.	Avénement de Pierre le Grand	14,500,000	16,000,000
1725.	Époque de sa mort	15,000,000	20,000,000
1763.	Avénement de Catherine II	17,500,000	25,000,000
1796.	Époque de sa mort	18,200,000	33,000,000
1825.	Époque de la mort d'Alexandre I	20,500,000	55,000,000

En ajoutant les nouvelles conquêtes faites sous Nicolas, on arrive facilement à la superficie de 21 millions de kilomètres carrés dont nous avons parlé p. 22, et dont près de 5 millions $^1/_2$, ou au moins près de 5 millions se rapportent à l'Europe (**). Dans ce chiffre et dans les 55 millions de population, la Finlande est comprise. Avec la Pologne, la monarchie russe ne compte pas aujourd'hui moins de 60 millions d'âmes.

Veut-on savoir quelle part chacune des principales divisions de la Russie prend à ces chiffres si formidables ? L'aperçu suivant pourra servir à satisfaire cette curiosité, non pas avec une exactitude minutieuse, mais d'une manière

(*) L'augmentation se rapporte en grande partie au progrès de la puissance russe en Sibérie.

(**) D'après les calculs tout récens (1845) de M. de Kœppen, assisté de plusieurs autres académiciens de Saint-Pétersbourg, le dernier total paraît plus exact. Le chiffre que M. de Kœppen a trouvé, en verstes carrées, est 4,360,358. C'est aussi celui qui résulte du petit tableau qui va suivre et qui se fonde sur nos propres calculs. D'après le même auteur, la population européenne serait 54 millions, sans compter la Finlande et le royaume de Pologne.

assez approchante. Au lieu de kilomètres carrés, la superficie y est calculée en verstes carrées ; mais on sait que la différence est faible entre les deux espèces de mesures. Ainsi que nous l'avons dit, la verste est au kilomètre comme 1 est à 1. 067 ; la verste carrée est au kilomètre carré comme 1 est à 1. 14.

	Superficie.	Population.
Ancienne Moscovie, avec ses dépendances (*)	3,200,000	30,000,000
Petite-Russie	230,000	8,000,000
Russie occidentale	430,000	9,000,000
Russie méridionale	520,000	4,000,000
Transcaucasie	180,000	1,500,000
Sibérie occidentale	5,272,000	1,478,000
Sibérie orientale	8,330,000	950,000
Amérique russe	850,000	61.000
	19,012,000	54,789,000
Royaume de Pologne	11,1000	4,500,000 (**)
Grande-principauté de Finlande	336,700	1,380,000
TOTAUX	19,459,700	60,669,000

VI.

(*A la page* 45.)

Prétentions politiques de la Russie.

Il n'est pas temps encore de parler des prétentions dont l'empire Othoman est l'objet, et sur lesquelles nous sommes à même de donner des renseignemens positifs ; nous nous bornerons ici à en constater une toute différente qui se trouve articulée dans la *Pentarchie européenne*, p. 351.

(*) Dans l'étendue qu'elle avait vers le temps de la conquête de la Sibérie, quand les tsaries de Kasan et d'Astrakhan en faisaient déjà partie.

(**) D'après le dénombrement de 1844, le royaume avait même 4,770,290 *habitans.*

Le croirait-on ? partant de ce fait, qu'en possession d'un commerce mêlé aux grands intérêts du monde, la Russie n'a sur l'Océan qu'une porte si étroite qu'il dépend d'une petite nation (les Danois), de la lui fermer, l'auteur se laisse aller, en apparence malgré lui, à cette supposition que la Norwége ne pourra lui refuser le remède contre un pareil état de choses qu'elle tient en son pouvoir. Et ce remède quel est-il ? Ni plus ni moins que la *cession* de la baie ou fiord de Folden, dont on ferait une station de la flotte russe employée dans l'Océan. Cette cession, la Russie verrait la possibilité de l'obtenir soit par une transaction avec le Storthing, soit même, à la rigueur, s'il y allait pour elle de l'existence ou de quelque autre intérêt majeur, par la force des armes. Avis aux paisibles Norwégiens! Nous avions cru jusqu'alors que les prétentions de la Russie, bien connues en ce qui concerne l'une des presqu'îles de la Scandinavie, ne s'étendaient en aucune manière à l'autre. Nous serions-nous trompés ?

En examinant les chances d'une guerre maritime entre l'Angleterre et la Russie, le pentarchiste trouve ensuite que cette dernière n'aurait pas trop à les redouter. « L'Angleterre, dit-il, serait bien moins en état d'inquiéter la capitale de la Russie, que celle-ci ne le serait de produire ce même effet à l'égard de Londres (p. 352), » etc., etc.

Nous pourrions multiplier ces citations qui s'ajoutent à celles déjà contenues dans la note 4, mais nous renvoyons le lecteur à la *Pentarchie* même, ouvrage qui, comme le *Portfolio* publié presque en même temps, est plein des révélations les plus curieuses sur les desseins secrets de la Russie.

VII.

(*A la page* 51.)

Le prince Czartoryiski.

C'est à l'occasion de l'insurrection polonaise de 1830 qu'il conviendra le mieux de parler de ce chef actuel d'une famille illustre, homme éminent par son caractère et ses talens, et celui sur lequel une fraction nombreuse des patriotes de son pays a jeté les yeux pour présider à sa restauration, au cas où la Providence leur réserverait encore cette satisfaction tant désirée.

Cependant, il a été si souvent question de lui dans ces derniers temps, soit à l'occasion des effets d'une inépuisable charité dont l'hôtel Lambert, sa demeure à Paris, est le théâtre, soit à propos de ses rapports supposés avec la dernière tentative de ses compatriotes en Galicie, rapports qui ont eu pour conséquence le séquestre mis sur ses biens dans cette province par le gouvernement autrichien (*), soit enfin dans un ouvrage célèbre sur l'histoire contemporaine, que nous croyons utile de lui consacrer ici au moins quelques lignes. Nous tenons d'ailleurs à mettre sous les yeux de nos lecteurs de courtes citations du t. VI, tout récemment publié, de l'*Histoire du consulat et de l'empire,* de M. Thiers, afin de donner à nos jugemens sur l'empereur Alexandre, antérieurs à cette publication, l'appui d'une autorité si imposante.

Adam-George prince Czartoryiski (**), né le 14 jan-

(*) Le gouvernement russe avait déjà confisqué ses propriétés appartenant soit à l'empire, soit au royaume de Pologne.

(**) Prononcez Tchartoriski. — Au lieu de *Adam-George,* on lit dans le texte seulement *George :* c'est une faute d'impression que le lecteur voudra bien corriger.

vier 1770, était fils du prince Adam-Casimir qui fut présenté, en même temps que son cousin Stanislas Poniatowski, comme candidat au trône électif de Pologne, et petit-fils de ce prince Auguste, palatin de Russie, sur lequel Rulhière s'est si longuement étendu dans son *Histoire de l'anarchie de Pologne*. Le principal siége de sa famille était le château de Pulawy, magnifique résidence située sur la Vistule, dans le palatinat de Lublin, au nord-ouest de la ville de ce nom, et célèbre non-seulement par ses jardins, mais encore par une bibliothèque de 80,000 volumes, depuis livrée à une spoliation qui n'a rien respecté, dans ces lieux où se trouvaient réunis jadis des souvenirs de toute espèce de l'ancienne gloire de la Pologne. Aujourd'hui Pulawy est confondu dans le domaine de la couronne.

Nous n'avons pas à raconter ici toute la vie du prince Adam-George ; nous rappellerons seulement ce qui a été dit dans le texte, qu'il était un des jeunes amis d'Alexandre, et qu'après l'avénement au trône de ce dernier, il fit partie de sa société la plus intime. C'est à cette époque qu'il fut nommé ministre-collègue au département des affaires étrangères. Le titulaire de la place était le comte Alexandre Vorontsof, grand-chancelier ; mais le prince Czartoryiski en remplit presque exclusivement les fonctions, de concert avec son maître et ami, qui se réservait la direction suprême des affaires diplomatiques. Ce fut pendant ce ministère qu'eut lieu la rupture avec la France, expiée bientôt par la bataille d'Austerlitz qui pourtant n'en devint pas le terme. La jalousie des Russes s'offensa de cette élévation d'un Polonais ; mais la conduite du prince ne tarda pas à l'apaiser, si ce n'est au sein de certaines coteries, où l'opposition contre lui continuait de se faire jour.

Ici se placent les citations annoncées plus haut.

« A côté d'Alexandre, dit M. Thiers, se trouvait (dans le camp de Pulawy, en septembre 1805) le prince Pierre Dolgorouki, officier débutant dans la carrière des armes, plein de présomption et d'ambition, ennemi de la coterie des jeunes gens d'esprit (*) qui gouvernait l'empire, cherchant à persuader à l'empereur que ces jeunes gens étaient des Russes infidèles qui, dans l'intérêt de la Pologne, trahissaient la Russie. La mobilité d'Alexandre donnait au prince Dolgorouki plus d'une chance de succès. Il était faux que le prince Adam, le plus honnête des hommes, fût capable de trahir Alexandre. Mais il haïssait la cour de Prusse, dont il prenait la faiblesse pour de la duplicité ; il souhaitait, par un sentiment tout polonais, que le projet de violenter cette cour (encore indécise à ce moment et à laquelle Napoléon présentait comme un leurre le Hanovre), si elle n'adhérait pas aux vues de la coalition, s'accomplît à la rigueur, que l'on rompît avec elle, et que, passant sur le corps de ses armées à peine formées, on lui enlevât Varsovie et Posen (**), pour proclamer Alexandre roi de la Pologne reconstituée. C'était là un vœu tout naturel chez un Polonais, mais peu réfléchi chez un homme d'État russe. Napoléon seul suffisait pour battre la coalition : que serait-ce si on lui donnait l'alliance forcée de la Prusse ? Au surplus, c'était beaucoup trop exiger du caractère irrésolu d'Alexandre » (t. VI, p. 51).

Reprenant ailleurs le même sujet, « Nous avons dit, ajoute l'historien, que l'empereur Alexandre commençait à tomber sous des influences nouvelles. Il n'était pas content de la direction imprimée à ses affaires,.... aussi ne voulait-il plus écouter de conseils, car il se croyait plus habile que tous ses conseillers. Le prince Adam Czartoryiski, honnête,

(*) Kotchoubéi, Stroganof, Novociltsof, Czartoryiski.
(**) Dont la Prusse était en possession par suite des derniers partages.

grave, passionné sous des dehors froids, devenu, comme on l'a vu, le censeur incommode de la faiblesse et de la mobilité de son maître, soutenait une opinion qui devait le lui aliéner complétement. Selon ce ministre, l'empereur n'avait que faire à l'armée. Ce n'était pas là sa place. Il n'avait jamais servi, il ne pouvait pas savoir commander. Sa présence au quartier général, au milieu d'un entourage de jeunes gens, légers, ignorans, présomptueux, annullerait l'autorité des généraux, et en même temps leur responsabilité (*)... Il fallait donc laisser les généraux remplir le rôle qui leur appartenait à la tête des troupes et aller soi-même remplir le sien au centre du gouvernement, en soutenant l'esprit public, en administrant avec énergie et application, de manière à fournir aux armées les ressources nécessaires pour prolonger la lutte, seul moyen, sinon de vaincre, au moins de balancer la fortune.

« On ne pouvait exprimer un sentiment ni plus sensé, ni plus désagréable à l'empereur Alexandre. Il avait essayé de jouer un rôle politique en Europe, et n'y avait pas encore réussi à son gré. Il se voyait entraîné dans une lutte qui l'aurait rempli d'effroi, si l'éloignement de son empire ne l'avait rassuré. Il avait besoin de s'étourdir par le tumulte des camps..... Ce monarque se demandait d'ailleurs s'il ne pourrait pas à son tour briller sur les champs de bataille....

« Il était confirmé dans ces idées par la coterie militaire qui l'entourait déjà, et à la tête de laquelle se trouvait le prince Dolgorouki. Celle-ci, pour mieux s'emparer de l'empereur, voulait l'entraîner à l'armée. Elle cherchait à lui persuader qu'il avait les qualités du commandement et

(*) Voir l'opinion conforme du feldmaréchal Kamenski, p. 147.

qu'il n'avait qu'à se montrer pour changer le destin de la guerre...

« Le rusé Koutousof (*) se hasardait timidement à dire qu'il n'en était pas tout à fait ainsi ; mais, trop servile pour soutenir courageusement son avis, il se gardait de contrarier les nouveaux possesseurs de la faveur impériale, et avait la bassesse de laisser insulter sa vieille expérience. L'intrépide Bagrathion, le vicieux, mais brave Miloradovitch, le sage Doktorof, étaient des officiers dont l'avis méritait quelque attention. Aucun de ces hommes n'était compté. Un Allemand, conseiller de l'archiduc Jean à Hohenlinden, le général Weirother, avait seul une véritable autorité sur la jeunesse militaire qui entourait Alexandre » (p. 280 et suiv.).

Enfin, dans un troisième passage nous lisons : « Les remontrances du prince Czartoryiski, en stimulant l'orgueil d'Alexandre, avaient relevé son âme, et il était résolu (mars 1806), avant de remettre son épée à Napoléon, de la lui faire attendre. Mais, quoique utiles, les leçons de son jeune censeur lui étaient importunes ; et il en était arrivé au point de chercher, dans les vieux personnages de son empire, un complaisant sans capacité qui exécutât avec soumission ses volontés personnelles » (p. 426).

En effet, à cette époque, le grand-chancelier comte Vorontsof étant venu à mourir, le général de l'infanterie baron de Budberg fut nommé à sa place (le 17 juin). Alors le prince Czartoryiski donna sa démission et eut pour succes-

(*) C'est une épithète dont nous nous sommes nous-même servi, p. 67, avant que le nouveau volume de l'Histoire de M. Thiers eût vu le jour. — On remarquera, du reste, que nous substituons notre orthographe à celle de M. Thiers. Si nous écrivons Bagrathion, et non Bagration, c'est parce qu'il ne faut pas prononcer *Bagracion*, comme on a l'habitude de le faire. Le nom du prince géorgien est une espèce de dérivé de celui de Bagrath, appartenant à la race royale de son pays. *Voir* sur ce nom l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, à l'article *Géorgie*, t. XII, p. 358.

seur, en qualité de ministre-collègue, le comte Alexandre Saltykof; mais il resta membre du conseil de l'empire, sénateur, membre de la direction supérieure des écoles et curateur du district universitaire de Vilna. Il accompagna même l'empereur Alexandre à l'armée pendant la campagne de 1807, comme il avait fait dans celle de 1805.

M. Thiers a évidemment puisé ses renseignemens à bonne source; ils sont d'ailleurs parfaitement d'accord avec ceux que nous fournit un témoin oculaire des événemens, le feldmaréchal comte de Stedingh, ministre plénipotentiaire de Suède en Russie à cette époque. « Le prince Czartoryiski, écrivait-il, en 1806, lorsque celui-ci eut quitté le ministère, le prince Czartoryiski a cru pendant quelque temps avoir gain de cause, mais il était loin de son compte. Sa Majesté, jalouse de son autorité, voulait que le ministre se réglât sur l'opinion qu'elle avait adoptée, et qui, *n'étant jamais bien ferme et prononcée,* exposait à mille contradictions et faisait naître les brigues et cabales qui empêchaient le succès. A ces causes il faut ajouter la jalousie et la haine des Russes contre le prince. » *Mémoires posthumes,* t. II, p. 183.

Au reste, il fallait donner un successeur au comte Vorontsof, décédé, et il n'était guère possible de nommer grand-chancelier (*) un Polonais, ami personnel d'Alexandre sans doute, mais qui, outre ce lien, était attaché à la Russie uniquement par l'espérance de restaurer sous ses auspices la malheureuse Pologne.

Ce qui prouve combien le prince est toujours resté Polonais, même au service de la Russie, c'est ce jugement de

(*) Ou même ministre en titre des affaires étrangères. Le chef du collége de l'empire est souvent décoré de ce titre élevé de grand-chancelier, mais il ne le possède pas de droit; M. le comte de Nesselrode, par exemple, était ministre depuis vingt ans lorsqu'il en fut investi.

Novociltsof, son successeur en qualité de curateur de l'université de Vilna, qu'il a reculé au moins de cent ans la fusion de la jeunesse lithuanienne avec les Russes.

Nous réservons pour un autre moment l'appréciation de sa conduite lors de l'insurrection de 1830.

Notons seulement ici, en passant, que Budberg eut pour successeur, comme chef du collége de l'empire, le comte Nicolas Roumantsof (*), de même que Vorontsof avait été celui du prince Alexandre Kourakine, plus tard (1808–1812) ambassadeur à Paris.

VIII.

(*A la page* 54.)

La corruption.

Nous en parlerons d'une manière plus détaillée dans le volume suivant (chapitre IX); mais en attendant nous plaçons ici l'extrait promis du livre anonyme anglais *Revelations of Russia.* C'est à la traduction française de M. Noblet (t. I[er], p. 149 et suiv.) que nous l'empruntons, en négligeant beaucoup d'autres traits racontés précédemment.

« L'empereur Alexandre, dont le caractère offrait un singulier mélange de vues libérales, de bienveillance, de finesse, jointes à une faiblesse indolente qui le livrait, lui et son empire, à la merci de ses confidens, connaissait parfaitement cette corruption de tout le système social. Aucune flatterie ne put jamais lui persuader qu'il fût un Pierre le Grand ou un Napoléon: aussi ne songea-t-il jamais (?) à

(*) Voir dans les Appendices du t. II.

tenter une réforme, la plus difficile peut-être qu'on pût entreprendre. Il savait très bien que pour l'essayer avec quelque chance de succès, il devrait commencer par élever au décuple les salaires de ses officiers, ce que la situation de ses finances ne permettait pas, et d'établir la liberté illimitée (?) de la presse, ce qui eût été regardé par ses ministres comme un acte insensé de francomanie. Dépourvu de l'énergie nécessaire pour discuter la question avec ses conseillers, même lorsqu'il sentait ce que leur conduite avait d'odieux et d'impolitique, il évita de remuer cette montagne d'iniquités sociales ; mais du moins il la vit exactement telle qu'elle était, et sachant bien qu'à moins de trancher le mal dans sa racine, tout acte de sévérité resterait inutile, il laissa la corruption marcher tête levée, au lieu de l'obliger, comme Nicolas, à se voiler du moins aux yeux du public. Aux vols patens de ses domestiques, il opposait pour toute vengeance, une tranquille ironie, laissant à son ministre le souci des découvertes et l'ennui des punitions. Il disait froidement de ses sujets : « S'ils savaient où les mettre, ils me voleraient mes vaisseaux de guerre ; — s'ils pouvaient m'arracher les dents sans m'éveiller, ils me les voleraient durant mon sommeil. »

Ces paroles d'Alexandre, recueillies par un observateur incontestablement sérieux, sont-elles authentiques? Nous ne l'affirmerons pas, mais il n'importe, puisqu'elles caractérisent avec vérité la situation.

Des témoignages aussi respectables que nombreux attestent cette dernière. Pour le moment, nous n'en produirons plus qu'un seul. Celui-ci, à la vérité, est d'un Polonais, mais d'un Polonais connu pour sa modération et son esprit de justice, le comte Stanislas Plater, frère du comte Louis, récemment enlevé à sa patrie.

« La nation russe, dit-il dans une brochure (*), a fait preuve dans mainte occasion d'un grand caractère politique, auquel on ne saurait rendre trop de justice. En outre, bien des qualités estimables, bien des vertus privées brillent isolément parmi les habitans de la vaste Moscovie. Mais tout Russe éclairé conviendra avec nous, ou plutôt il l'avouera en gémissant, qu'il n'est pas en Europe de système de gouvernement plus immoral; que, basé sur la vénalité la plus déhontée, il en a fait une sorte de convention tacite, une habitude qui n'a plus rien de choquant, et qui en est venue au point que bien des gens en Russie ne savent plus se figurer un employé honnête homme. Cette conviction a frappé de mélancolie les dernières années de l'empereur Alexandre. C'est elle encore qui a exalté l'imagination des conjurés de 1825, qui, pénétrés de la nécessité d'une réforme, et rêvant un meilleur ordre de choses, ont cru que même le plus affreux bouleversement était préférable à cet état de corruption systématisée.

« Partout où l'administration russe a été introduite, la vénalité a établi son empire. »

IX.

(A la page 54.)

Le général comte Araktchéïef.

On ne peut dire que ce soit chose facile que d'écrire sur les événemens intérieurs de l'histoire de la Russie. En l'absence de toute publicité, les matériaux sont peu abondans et, à moins d'avoir été soi-même témoin des événe-

(*) *Les Polonais au tribunal de l'Europe* (1831), p. 29.



nemens ou d'en avoir pu, grâce à quelque bonne fortune, deviner les ressorts secrets, on n'en sait que ce qui s'est manifesté extérieurement, pour ainsi dire sur les planches, sous les yeux de tout le monde. Cependant, une tâche beaucoup plus difficile encore, c'est celle de faire la biographie d'un homme d'état russe, quand toute son activité, renfermée dans l'intérieur de l'empire, n'a pas été sous le contrôle des journalistes ou autres observateurs étrangers. A peine si les feuilles publiques du pays, soumises à une censure sévère, ont fait de lui, de loin en loin, une courte mention. D'actes, le plus souvent on n'en connaît pas qu'on puisse lui attribuer personnellement avec certitude : en Russie le souverain seul agit ; en dehors de lui, les individus sont nuls, il n'y a plus que des instrumens de ses volontés, sans volonté eux-mêmes et par conséquent sans mérite et sans responsabilité. La responsabilité même du mal ne retombe sur personne, car ce dernier n'est point avoué : défense est faite à tous de s'en souvenir, on en efface les traces le mieux qu'on peut, et, plongé dans les eaux du Léthé, rarement il reparaît à la surface pour se porter accusateur contre ceux qui ont le plus aidé à l'accomplir. La presse tout entière, strictement surveillée, et d'ailleurs servile ici de sa nature, respecte l'interdiction prononcée. Il existe bien, en russe, quelques biographies contemporaines, comme on en possède relativement aux hommes du passé, mais elles se bornent à enregistrer les états de service patens, les nominations et les marques successives de la faveur impériale ; elles passent les faits dont il serait embarrassant de s'occuper, s'abstiennent surtout de les juger, et trompent sur tous les points la plus légitime curiosité.

Pour vérifier l'exactitude de ces allégations, il suffit de

jeter un coup d'œil sur le petit nombre de notices dont a été l'objet, en langue russe, le personnage mystérieux qui doit nous occuper ici. A les lire, personne ne se douterait de l'extrême importance qu'a eue ce personnage pendant une grande partie du règne d'Alexandre, et nous-même nous n'en aurions aucune idée, si les faits recueillis pendant notre séjour en Russie n'étaient restés présens à notre mémoire. Encore en 1825, tout le monde tremblait devant Araktchéïef, son nom était dans toutes les bouches, on lui attribuait d'un commun accord tous les actes de sévère répression qui assombrissent le tableau des dernières dix années de la vie d'Alexandre, vie d'ailleurs souvent si noble et si bienfaisante.

Très probablement, pour la plupart de nos lecteurs, le comte Araktchéïef est un inconnu dont ils n'ont jamais entendu parler et dont ils s'étonnent peut-être de rencontrer le nom en tête d'une notice historique. Qui était Araktchéïef, nous demanderont-ils, pour mériter cet honneur? et valait-il effectivement la peine qu'on le lui accordât?

Peut-être non, si l'on en juge par le contenu de cette notice, dans l'impossibilité où nous sommes d'y retracer avec assez de détails une carrière à peine éclairée par un demi-jour équivoque et que le gouvernement s'applique à laisser dans l'ombre; mais certainement oui, si on consulte l'opinion publique, si on a la plus faible notion de l'influence extrême que le général Araktchéïef a réellement exercée pendant tant d'années.

L'auteur des *Révélations sur la Russie,* prévoyant que la même question lui serait faite, est allé au-devant d'elle, et voici comment il y répond. Nous nous bornons à transcrire cette réponse sans en prendre tous les termes, faits ou réflexions, sous notre propre responsabilité.

« Si le lecteur, dit-il (*), eût vécu en Russie sous le règne d'Alexandre, il ne ferait pas plus cette question qu'un Français vivant sous le règne de Louis XIII ne l'eût faite de Richelieu. Araktchéïef gouverna le monarque et l'état. Comme Richelieu, il apporta dans le gouvernement de bonnes intentions ; mais, dans la pratique des affaires, il joignit à l'astucieuse sévérité de ce prêtre la cruauté sombre d'un (visir**) oriental. Il conçut le plan et fut le fondateur des célèbres colonies militaires, qui seraient devenues dangereuses à la paix du monde, ou du moins auraient obligé les autres pays à adopter, pour leur propre défense, un système analogue, si elles n'avaient commencé par se rendre dangereuses au gouvernement impérial.

« Araktchéïef qui gouverna l'empereur, et par lui son peuple, fut gouverné lui-même par une maîtresse, un démon sous forme humaine, qui le poussa aux frénésies les plus cruelles. A la fin, cette femme fut assassinée par une (un ?) de ses esclaves, dont elle avait, dans un moment de caprice, fait fouetter la sœur, sa favorite, élevée par elle de la manière la plus soignée, au sein du luxe et de la magnificence. Araktchéïef, en punition du meurtre, fit mettre à la torture tous ses domestiques, et comme, depuis le règne d'Élisabeth, la peine de mort n'existe plus légalement en Russie, si ce n'est pour le crime de haute-trahison, ils reçurent tous le knout. Ceux qui y survécurent furent envoyés dans une ville éloignée, dont le gouverneur était une de ses créatures, et condamnés à recevoir dix fois plus de coups de fouet qu'ils n'en pouvaient supporter. »

On jugera sans doute cette réponse suffisante, et peut-être nous suivra-t-on maintenant avec quelque intérêt dans

(*) Traduction de M. Noblet, t. I, p. 191.

(**) Ce mot, que nous intercalons, nous semblerait compléter la phrase.

un exposé de faits, fort incomplet encore sans contredit, malgré nos longues recherches, mais dont, à l'aide de ces indications, il pourra être donné à d'autres de combler les lacunes.

Sous le règne de Catherine II, vivait, dans un petit village du gouvernement de Novgorod, un pauvre gentilhomme campagnard qui, après avoir exercé quelque temps le métier des armes, s'était retiré avec le grade de major et avait fait valoir, le mieux qu'il pouvait, son modeste patrimoine, tout au plus suffisant pour le faire vivre. Il s'appelait André Araktchéïef. Nous ignorons s'il était parent de ce général-major Vassili Araktchéïef qui servit du temps de l'impératrice Anne, en 1736, 1737 et 1738, sous Munnich, et que celui-ci a qualifié « d'intrépide guerrier, sur lequel on peut compter dans une bataille. »

Le major avait un fils qui, né le 23 septembre 1769 (*), avait reçu sur les fonts du baptême le nom d'Alexis. Il le destinait à l'état militaire, car il est d'usage en Russie que tout noble passe au service au moins quelques années de sa jeunesse. Après avoir fait donner à ce fils, dans la maison paternelle, l'instruction qu'on peut assurer à ses enfans dans un village russe, laquelle consistait dans la lecture, l'écriture et le calcul, il le conduisit à Saint-Pétersbourg, dans l'espoir de le faire recevoir au corps des cadets d'artillerie. Mais la pension exigée dépassait ses moyens, et quoique Gabriel, le bienfaisant métropolitain chef du diocèse, l'aidât d'un petit pécule, il eût été obligé de renoncer à son projet s'il n'avait réussi à y intéresser le général Pierre Melissino, homme important par lui-même et fils du curateur de l'université de Moscou. Grâce à cet appui, le major retourna satisfait dans son village.

(*) Les dates de cette notice se rapportent au vieux style.

Reçu aux cadets, Alexis Andréïévitch (*) montra des talens, et fit de grands progrès dans les mathématiques et dans les sciences militaires, mais sans prendre goût aux lettres, sans apprendre aucune autre langue que la sienne, malgré la vogue dont jouissait alors le français dans la haute société, et malgré la facilité qu'ont les Russes à s'approprier les idiomes étrangers. Le détail de la discipline était ce qui intéressait le plus le fils du major. On fut content de son zèle, et en 1787 il passa officier.

Melissino ne perdit point de vue son protégé : il le recommanda au comte (depuis prince) Nicolas Saltykof qui jouissait d'un grand crédit auprès du grand-duc Paul et avait la direction de l'éducation des princes ses fils (**). Saltykof attacha le jeune Araktchéïef aux siens, pour répéter avec eux leurs leçons d'artillerie et de fortification; il remarqua son assiduité, l'exactitude qu'il mettait dans son service, son profond respect pour les règlemens et la discipline, et il ne tarda pas à le prendre en amitié.

Ce fut sans doute en partie à la protection du prince qu'Araktchéïef dut la faveur de l'héritier de la couronne des tsars, au service duquel il ne tarda pas à être appelé.

La résidence favorite de Paul était Gatchina, petite ville à 57 verstes au sud de Pétersbourg, où le prince Grégoire Orlof s'était fait construire un vaste château, racheté ensuite par l'impératrice Catherine et offert en don à son fils. Ce château, aujourd'hui lieu de plaisir pour les jeunes grands-ducs et grandes-duchesses, Paul l'avait transformé en une véritable citadelle, flanquée de tourelles, entourée de fossés, communiquant aux jardins par des ponts-levis,

(*) Nous avons expliqué plus haut, p. 333, l'usage des noms patronymiques généralement suivi par les Russes.

(**) *Voir* les Appendices du tome suivant.

défendue par une garnison particulière. Comme aujourd'hui, il y existait déjà un hospice d'enfans trouvés auquel Marie Fœdorovna, cette bienfaitrice des pauvres, prodiguait dès lors ses soins maternels. Le grand-duc avait soumis ces orphelins à une organisation militaire, et, vers 1793, il demanda au général Melissino un officier d'artillerie capable de former pour cette arme l'une de leurs compagnies. Araktchéïef lui fut présenté, et ce fut là l'origine de sa fortune.

Le talent qu'il montra à composer des feux d'artifice, et plus encore la roideur, la dureté, avec laquelle il était soumis et exigeait des autres la soumission aux règlemens, le recommandèrent à Paul, lui-même d'un caractère roide et despotique. Vis-à-vis de l'héritier du trône, Araktchéïef était souple et insinuant; il sut se faire aimer de lui, lui devint nécessaire, et ne tarda pas à lui inspirer une grande confiance. En 1796, il reçut sa nomination comme directeur des orphelins militaires de Gatchina, place qui le mit en contact journalier avec son maître.

Cependant Catherine II mourut dans la même année, et à son règne grandiose en succéda un autre, qui, à bien des égards, en fut la négation ou la contre-partie. Car non-seulement Paul était capricieux et violent, il était de plus aigri, froissé dans tous ses sentimens; il n'aimait pas sa mère, des souvenirs pénibles se rattachaient pour lui à la plupart de ses actes. Il était donc toujours tenté de défaire ce que Catherine avait fait, et le plus souvent bien fait, car elle avait le coup d'œil du génie.

A peine monté sur le trône, Paul incorpora les compagnies de Gatchina aux différens régimens de la garde, entre lesquels il répartit aussi leurs officiers, en les avançant de deux ou trois grades. Cette innovation fit murmurer, car

on n'était pas encore façonné alors comme on le devint bientôt, à l'obéissance passive aux commandemens les plus arbitraires; beaucoup d'officiers prirent leur congé. Paul n'en tint aucun compte.

Avant la fin de l'année, Araktchéïef fut nommé colonel, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, général-major, major au régiment de Préobrajensk et chevalier grand-croix de Sainte-Anne. L'année suivante, le titre de baron lui fut conféré, et il reçut le grand cordon de Saint-Alexandre Nevski, faveur rarement accordée à un jeune homme de vingt-huit ans. L'empereur lui fit don de 2,000 paysans, en lui abandonnant le choix de la terre, choix que le favori fit tomber sur Grousino, dans le gouvernement de Novgorod.

Par quels éminens services Araktchéïef mérita-t-il ces distinctions multipliées? l'histoire se tait sur ce point, et les biographes russes n'ont garde d'y toucher. Mais voici, s'il faut en croire Masson, dont l'exagération, à la vérité, est un peu suspecte, en quoi consistaient les titres de l'heureux parvenu. « Il est, écrivait en 1800 l'auteur des *Mémoires secrets,* il est d'une brutalité révoltante qu'il exerçait déjà sur les cadets (les orphelins?). Jamais poëte pindarique ne fut plus impérieusement tourmenté de son Apollon, que cet homme n'est obsédé de son démon martial. Ses fureurs et ses coups de bâton ont déjà coûté la vie à plus d'un malheureux soldat, sous les yeux mêmes de Paul. Ce bourreau a même ramené dans le service russe une barbarie qu'on n'y connaissait plus : il outrage et frappe les officiers à l'exercice. »

Si les motifs de cette faveur extraordinaire sont encore peu éclaircis, le fait en lui-même n'en est pas moins constant.

Mais sous un maître passionné, fantasque et méfiant

comme l'était Paul, nul ne pouvait dire où il en serait le lendemain, et le plus haut crédit ne préservait pas des retours de fortune les plus accablans. Araktchéïef n'était pas le seul favori : sans parler de Koutaïssof et de Rostoptchine (*), il y avait le comte de Pahlen (**), caractère énergique, esprit éclairé, fonctionnaire actif, et qui n'était guère d'humeur à supporter un rival dont il aurait à craindre les sourdes hostilités.

Brusquement renvoyé en mars 1798, Araktchéïef fut rappelé au mois d'août suivant. Il eut alors à remplir les fonctions de quartier-maître général, fut chargé, en janvier 1799, du commandement du bataillon d'artillerie de la garde, et nommé inspecteur de toute l'artillerie, puis en outre, commandeur de l'ordre de Malte, et comte de l'empire russe.

Le 1er octobre de cette même année, il reçut pour la seconde fois l'ordre de quitter la cour, on ne nous dit pas plus pourquoi que dans la première occasion ; mais nous croyons que l'influence du comte de Pahlen était pour beaucoup dans cette disgrâce.

Pendant son absence se trama la conspiration dont l'unique but était le détrônement de Paul, mais qui ne s'accomplit qu'en tranchant les jours de l'infortuné monarque. Araktchéïef était à dix lieues de la capitale, à la tête de son bataillon, lorsqu'il reçut une missive qui le rappelait. Paul, averti par des communications secrètes ou guidé par ses pressentimens, craignait de tomber dans un piége, et, en proie à de vives terreurs, il manda en toute hâte le favori

(*) *Voir*, sur ce dernier, les Appendices du t. II.

(**) Mort à sa terre de Hofzun Bergen, en Courlande, le 13 février 1826, âgé de 82 ans. L'année auparavant, nous avions vu le beau et aimable vieillard, à Mitau, dans la maison de son gendre, M. le baron Théodore de Hahn.

disgracié, afin d'avoir près de lui un homme de confiance capable de le défendre contre ses ennemis.

Malheureusement, il était trop tard. En arrivant aux barrières de Saint-Pétersbourg, Araktchéïef les trouva fermées. D'autres disent que l'audacieux ministre de Paul avait fait arrêter le courrier porteur de la dépêche destinée au comte, et s'était saisi de cette dernière.

Araktchéïef était depuis longtemps connu d'Alexandre : par ordre de l'empereur, il avait dû le préparer aux fonctions de gouverneur militaire de la capitale. On assure qu'il le vit quelque temps après la catastrophe, et qu'ils pleurèrent ensemble la fin tragique de Paul. Donnant un libre cours aux accens d'une fidélité sincère, le général parla avec une grande véhémence. Il maudissait son absence dans un tel moment ; sans elle, disait-il, le crime n'aurait jamais été commis ; il aurait bien su déjouer les projets des conspirateurs, et il les aurait plutôt tués tous. Alexandre fut touché de cette vive douleur ; elle lui donna bonne opinion d'Araktchéïef, et il résolut de se l'attacher, tandis que Pahlen, odieux à l'impératrice-mère, fut renvoyé dans son gouvernement de Livonie.

Réintégré dans les fonctions d'inspecteur de toute l'artillerie et confirmé en qualité de commandant du bataillon d'artillerie de la garde, le comte Araktchéïef rendit dans cette arme des services vraiment signalés. Il la tira du misérable état où elle se trouvait encore à cette époque, pour la mettre au niveau de ce qu'elle était dans les pays les plus avancés sous ce rapport, notamment dans l'armée française avec laquelle on ne devait pas tarder à se rencontrer, d'abord à Dirnstein et à Austerlitz, puis à Eylau et à Friedland. Sa récompense fut, en 1807, le grade élevé de général (en chef) de l'artillerie, intermédiaire, comme celui de

général de l'infanterie ou de général de la cavalerie, entre les grades de lieutenant général et de feldmaréchal.

L'attachement du jeune autocrate pour Araktchéïef allait toujours en croissant. Sachant que son éducation négligée le rendait peu propre à la vie du grand monde, où il ne jouissait pas d'assez de considération, et qu'elle lui interdisait l'ambition de jouer un des premiers rôles dans l'empire, il le regarda comme un homme à lui, sûr et dévoué, prit souvent ses conseils et le chargea de fonctions confidentielles pendant les fréquentes absences qu'il avait à faire à cette époque.

Le 13 janvier 1808, Araktchéïef fut appelé au ministère de la guerre en remplacement du général Serge Kosmitch Viazmitinof; mais ce poste difficile, qui le mettait journellement en rapport avec un brillant corps d'officiers et avec des généraux la plupart formés à l'école des pays d'Occident à laquelle lui-même était resté étranger, ne paraît pas avoir convenu à son genre de talens. Il y resta seulement jusqu'en 1810, et eut pour successeur le sage Barclay de Tolly, plus apte, par son instruction et par sa connaissance profonde de l'art de la guerre, à présider dignement à une si vaste administration.

Cependant le comte avait été nommé en outre inspecteur général de toute l'infanterie et de toute l'artillerie ; le commissariat général et le service des provisions avaient également été placé sous sa surveillance. Après la réorganisation du conseil de l'empire, il devint encore président du département qui, dans ce grand corps de l'état, est consacré aux affaires militaires. Déchargé du portefeuille de la guerre, il resta cependant membre du comité des ministres; de plus, il fut appelé à siéger au Sénat, et il jouit, presque seul, du privilége de l'entrée libre chez l'empereur.

Rien ne se faisait plus sans lui, et néanmoins son nom ne figure officiellement nulle part. L'empereur s'applaudissait d'avoir trouvé un instrument à la fois si sûr et si commode, et admirait tout ce que faisait Araktchéïef. Ce dernier était alors le premier conseiller du monarque, son ami, dit même un biographe russe (*), sans nous expliquer clairement en quoi consistaient les rapports intimes qui s'étaient établis entre eux. Seulement ce même biographe fait un grand éloge du désintéressement d'Araktchéïef, et aux yeux de son maître, qui connaissait la vénalité des fonctionnaires russes (**), cette qualité fut en effet pour lui la plus puissante recommandation. Elle n'alla pas pourtant jusqu'à faire négliger au comte le soin légitime de sa fortune ; car, ainsi qu'on le verra plus loin, l'héritage du pauvre major en retraite n'en constituait plus qu'une partie presque imperceptible.

Le comte paraît avoir eu peu de part aux événemens de la guerre de 1812, et n'accompagna pas l'empereur dans ses campagnes à l'étranger. Des devoirs importans le retenaient au siége de l'empire, où il paraît avoir été en possession de pouvoirs étendus.

C'est d'après ses conseils qu'Alexandre, de retour dans ses états dont la guerre et les affaires diplomatiques l'avaient longtemps tenu éloigné, fit le premier essai des colonies militaires, dans le but, comme nous l'avons dit à la page 92 du texte, de garder sur pied des forces considérables sans grever le trésor d'une charge trop pesante. Cette idée était empruntée à l'Autriche, où il existait depuis plus d'un siècle, dans la contrée dite Frontière militaire, des éta-

(*) *Voir* le *Dictionnaire des hommes notables de Russie,* par Bantysch-Kamenski, édition de Chiriayef, t. I, p. 377.

(**) *Voir* t. 1er, p. 414.

blissemens de ce genre dont on avait tout lieu d'être satisfait. Suivant Araktchéïef, la fusion d'un certain nombre de régimens avec les paysans serfs de la couronne, dans des gouvernemens mal peuplés et où une grande partie du sol était jusqu'alors restée en friche, devait produire divers avantages. D'abord, une grande économie dans les dépenses, car le soldat colonisé pouvait contribuer à son entretien par des travaux agricoles et pourvoir lui-même, sans pension de retraite, aux besoins de sa vieillesse ; puis, une augmentation notable de la population, de la richesse nationale et de la civilisation dans l'empire ; enfin, un remède aux difficultés du recrutement, toujours grandes dans un pays où les hommes sont la propriété la plus précieuse des seigneurs territoriaux, ainsi qu'aux lenteurs avec lesquelles on avait réuni jusqu'alors les forces armées tant soit peu considérables. De plus, cette institution lui semblait permettre d'accroître encore la force numérique de l'armée, école de discipline et source unique d'un certain degré d'instruction pour la population rurale. Appliquée d'abord à un petit nombre de régimens, la colonisation se serait étendue plus tard à l'armée entière ; 4 à 6 millions d'*âmes* ou de serfs mâles de la couronne y auraient été englobés, pour former les ménages sur lesquels on devait répartir les soldats et pour fournir une réserve composée de paysans enrégimentés. Exécutée sur une si vaste échelle, l'entreprise aurait menacé la tranquillité de l'Europe, où elle produisit en effet, lorsqu'on en connut le projet, la plus vive sensation. Elle aurait en outre, on n'a pas tardé à le reconnaître, jeté dans la Russie même des semences de discorde et de guerres civiles : les soulèvemens de paysans et les émeutes militaires pouvaient en être alternativement le résultat dans les différentes contrées de l'empire.

Les colonies militaires n'ont jamais pris et ne prendront jamais une extension si colossale, mais le plan fut néanmoins réalisé sur un pied encore assez considérable. Pourtant on commença timidement et sans donner de publicité, à ce qu'il paraît, à l'oukase du 26 avril 1818 qui fut le point de départ. Le premier régiment colonisé fut celui des grenadiers *du comte Araktchéïef:* on l'établit aux environs du lac Ilmen, dans le gouvernement de Novgorod, sur les bords du Volkhof, mais non sans avoir à lutter contre de graves obstacles. Cependant, dès le 1er janvier 1822, toute une division, composée de six régimens, avait reçu son organisation coloniale. D'autres oukases, destinés à régir la matière, furent rendus le 12 décembre 1821 et le 18 février 1825. Au bout de moins de dix ans, plus de 60,000 hommes, avec près de 30,000 chevaux, se trouvaient fixés sur les terres de la couronne, au milieu d'une population d'environ 400,000 paysans mâles ; l'infanterie, dans le gouvernement de Novgorod, la cavalerie, dans ceux de Kharkof ou des Slobodes d'Oukraine, de Kherson et d'Iékatérinoslaf. Les frais de premier établissement et autres n'avaient pas atteint, à la mort d'Alexandre, la somme de 35 millions de roubles.

L'auteur du projet fut nommé chef de tous les établissemens de l'infanterie, et directeur des colonies militaires en général. L'empereur lui confia en outre la direction des cantonnistes militaires, c'est-à-dire de l'ensemble des enfans de troupe jusqu'alors attachés à l'état-major.

Toute cette grande innovation, impopulaire de prime abord, et dont les cultivateurs, même maintenant, ne paraissent pas encore avoir pris leur parti, ne fit qu'ajouter à la défaveur avec laquelle on regardait le mystérieux favori d'Alexandre ; défaveur d'autant plus grande que, chez Ar-

tchéïef, la sévérité dans l'exercice d'un pouvoir sans bornes n'était pas rachetée par ces qualités brillantes, assez communes dans la haute noblesse russe, ni par le prestige qui s'attache à l'énergie avec laquelle on remplit un rôle difficile dont on a assumé sur soi la responsabilité.

Tout ce qui se faisait de contraire à l'esprit du siècle et aux intentions souvent manifestées d'Alexandre, était attribué au général Araktchéïef. Russe de pur sang, ne parlant que sa langue, peu instruit en général, il ne pouvait avoir un goût bien prononcé pour les jouissances intellectuelles, ni beaucoup de respect pour le travail de la pensée. Aussi ne manquait-on pas de mettre sur son compte presque exclusif les pas rétrogrades qui marquèrent la fin du règne de l'empereur, à partir du congrès d'Aix-la-Chapelle, quand l'ascendant du prince de Metternich eut réussi à le corriger de ses tendances par trop libérales. On sait qu'alors la censure devint de plus en plus méticuleuse, que divers journaux furent supprimés, qu'une inquisition injurieuse fut exercée au sein des universités, qu'on soumit les étudians à des formalités gênantes, et qu'on poussa la malveillance à l'égard de beaucoup de professeurs jusqu'à les suspendre de leurs fonctions, comme il arriva à MM. Arsénief, Halitch, Herrmann et Raupach (décembre 1821); en un mot, qu'aux vues élevées et larges, trop larges peut-être, qui avaient présidé jusqu'à ce moment à la direction de l'instruction publique et de tout ce qui tient à la propagation des lumières, succéda un obscurantisme étroit, ombrageux et tracassier. Deux hauts fonctionnaires de ce département, MM. Rounitch et Magnitzki, passaient pour être les promoteurs les plus zélés du nouveau système, les ennemis les plus ardens du mouvement libre des esprits : une défaveur extrême s'attacha à leur nom, et comme ils appartenaient

au cercle le plus intime du favori, tout l'odieux de leur rôle retomba aussi sur ce dernier (*).

D'ailleurs, chargé de veiller sur les jours du maître, Araktchéïef exerçait une police très active et très arbitraire. On tremblait devant lui ; la présence supposée de ses agens dans toute réunion de quelques personnes, réduisait l'échange des idées aux propos les plus insignifians. Cette police n'était d'ailleurs pas la seule : souvent celle du gouverneur général de Pétersbourg, Miloradovitch, se croisait avec elle, et une troisième se rattachait au cabinet noir appartenant au ministère des postes confié au prince Alexandre Galitsyne.

Mais l'impopularité d'Araktchéïef, loin de lui nuire aux yeux de l'empereur, semblait au contraire le lui rendre plus cher ; sans amis comme sans famille, sans racines dans le sol ni dans la société, sans autre appui que celui du monarque, il appartenait à celui-ci corps et âme, pour ainsi dire, et lui inspirait une confiance illimitée.

Les colonies militaires répondaient peu, à la vérité, à l'attente qu'on en avait eue, et des troubles assez graves qui y avaient eu lieu faisaient voir à quels dangers cette institution pouvait exposer l'empire. Mais son fondateur n'y avait nullement attaché son existence politique. Au contraire, des doutes s'élevaient dans son propre esprit sur l'utilité de la maintenir. Araktchéïef était nécessaire à Alexandre sous d'autres rapports. Dans son indolence, fruit de la lassitude morale et du quiétisme religieux, le monarque aimait à se décharger sur lui des principaux soucis de la royauté ; il le munissait de ses pleins

(*) Magnitzki surtout, curateur de l'université de Kasan, était regardé com le bras droit d'Araktchéïef. Il perdit sa place en décembre 1826, et fut env Revel, en une espèce d'exil.

pouvoirs pendant ses fréquentes absences, lui recommandant d'avoir l'œil à tout et de le tenir au courant de ses observations.

Cependant, peu de mois avant le voyage de Taganrog et pendant une autre absence de l'empereur, un crime commis à Grousino appela l'attention publique sur les déréglemens de la vie particulière du favori, et contribua peut-être à préparer sa chute.

Ainsi qu'on le sait déjà par une citation placée au commencement de cette notice, il avait alors une concubine qui le gouvernait, comme il gouvernait lui-même le chef de l'empire. C'était la femme d'un marin, personne violente, impérieuse, avide et généralement détestée pour sa dureté. Néanmoins on lui faisait la cour, on recherchait sa protection ; le maître de police avait les plus grandes attentions pour elle, et des hommes même des familles les plus considérables, ne rougissaient pas de lui adresser leurs suppliques, de flatter par des présens son amour-propre et son avarice (*). Cruelle par caractère, elle accablait de mauvais traitemens les serfs qui la servaient. Un jour, une malheureuse femme de chambre, à laquelle jusqu'alors elle avait témoigné beaucoup d'amitié, eut le malheur d'exciter son déplaisir. Entraînée par la passion, la sultane donna l'ordre de faire fouetter sa pauvre suivante, et ce caprice barbare fut aussitôt satisfait. Mais il ne resta pas impuni. Exaspéré par la douleur, le frère de la victime jura de venger l'outrage commis sur sa sœur ; armé d'un couteau, il épia l'occasion de s'en servir, et lorsque la favorite tomba sous ses coups, elle jeta vainement des cris lamentables ; nul ne se pressa d'aller à son secours.

(*) Nous pourrions en nommer quelques-uns. On assure qu'Araktchéïef, après

Cet événement fit une sensation profonde ; mais, peu touché du scandale public dont il était cause, Araktchéïef n'écouta que sa passion. Il courut à Grousino, fit éclater une douleur sans bornes, se jeta dans la fosse où avait été descendu le corps de sa maîtresse, s'abstint de nourriture pendant quelques jours, laissa croître sa barbe, et resta, plusieurs jours, dans un état voisin du délire, oubliant tout, sauf le soin de sa vengeance.

Nous avons déjà parlé (p. 111) de Photius et du couvent de Saint-George. Ce couvent, fondé au commencement du douzième siècle, mais récemment rebâti, s'élève sur une langue de terre aride, à deux lieues de Novgorod, là où le Volkhof sort du lac Ilmen. Rien n'est comparable à la magnificence intérieure de ses églises, due en grande partie au renom de sainteté de Photius, ainsi qu'aux pieuses libéralités d'une de ses plus riches pénitentes, la comtesse Anne Orlof-Tchesmenski. L'iconostase (*), en bronze doré, de l'église principale s'élève jusque dans la coupole ; parmi ses images, celles du Christ et de la Vierge Marie sont ornées de couronnes étincelantes de diamans, de rubis, d'émeraudes, d'autres pierres précieuses et de perles fines. Des candélabres en vermeil sont placés devant, et non loin de là est une statue colossale de Saint George, en argent repoussé. La reliure des évangiles et des missels est couverte en vermeil, avec des médaillons émaillés représentant des scènes de l'histoire sainte. Sur une belle balustrade à hauteur d'appui qui sépare le chœur de la nef, on lit cette inscription : « Ici l'empereur Alexandre, accompagné du comte Araktchéïef et d'autres personnages de sa cour, a été en prières, pros-

la mort de sa maîtresse, ayant trouvé leurs lettres, se fit un malin plaisir de les leur renvoyer.

(*) *Voir*, p. 110, l'explication de ce mot.

terné aux côtés de Photius, » etc. Dans le trésor (*riznitsa*) du monastère, on conserve des objets d'une valeur inappréciable, des mitres chargées de perles et de pierreries, des chasubles en brocard d'or du plus grand prix, des crosses, des crucifix, des croix pectorales, des calices et des patènes, des images de saints, des onyx à figures, des couvertures d'autel, etc. C'est seulement dans les monastères du premier rang dits *laures* (*), à celui des Souterrains (Petcherski) de Kief, à celui de la Trinité (Troïtza) sous l'invocation de saint Serge, et à celui de Saint-Alexandre Nevski, qu'on retrouve un tel amas de richesses, conservées par l'Église au sein de confréries dont les membres ont fait vœu d'abstinence et de pauvreté.

Photius (en russe Foti), l'archimandrite du couvent, vivait conformément à ce vœu, au milieu de toute cette magnificence. Il était en odeur de sainteté et attirait de toutes parts des pèlerins, appartenant même aux plus hautes classes de la société. L'empereur l'avait visité, et, dans les occasions importantes, Photius savait se faire écouter de lui. Un jour il se présenta au Palais d'Hiver sans avoir été appelé : c'était au temps où le prince Alexandre Galitsyne était ministre des cultes et de l'instruction publique. Admis en présence d'Alexandre, il lui dit que l'Église était en souffrance, que des doctrines étrangères s'y introduisaient, que la simplicité de son antique foi était menacée, et il somma le monarque de conjurer le danger, de mettre fin à ces abus. Bientôt après, le prince Galitsyne fut révoqué et le Saint-Synode resta seul chargé des affaires ecclésiastiques.

Photius avait pris le même ascendant sur le comte Arak-

(*) *Voir* p. 107.

tchéïef. Alexandre, informé de l'état où le malheur arrivé à sa maîtresse avait jeté ce favori, s'adressa au moine pour qu'il essayât de l'en tirer. Il lui écrivit de sa propre main. Il avait appris, disait-il, qu'Araktchéïef s'abandonnait au désespoir. Lui seul, Photius, pourrait en prévenir les effets, lui dont la parole pleine d'onction et la sainte vie avaient déjà ramené à Dieu tant de brebis égarées. Il l'en conjurait du fond de son cœur, et il continuait ainsi : « Appelle-le près de toi, parle-lui au nom de la religion, raffermis sa foi, exhorte-le à se ménager pour la patrie à laquelle il est précieux par-dessus tout. Tu conserveras ainsi à cette dernière un serviteur d'un mérite inappréciable, et à moi-même un ami fidèle auquel je suis sincèrement attaché.»

Le saint homme se conforma aux désirs du monarque. Il invita le favori à se rendre près de lui ; et Araktchéïef y alla en effet, resta plusieurs semaines dans la sainte retraite, fit pénitence et retrouva quelque calme.

Mais la soif de la vengeance ne céda pas à l'influence d'une religion dont le pardon des injures est pourtant la première loi.

L'assassin à qui le ressentiment avait mis le couteau à la main, n'était pas le seul coupable : il avait eu besoin de complices, et en avait trouvé sans peine parmi ses camarades, qui tous exécraient leur tyrannique maîtresse. Le nombre des accusés était de vingt-un, et dès lors le procès était du ressort du sénat. Pour le soustraire à ce tribunal élevé, le comte fit juger les prévenus, sur les lieux mêmes, par catégories de sept individus. Au mépris de la législation existante, la torture cassa les membres à plusieurs d'entre eux (*) et tous furent condamnés.

(*) L'empereur Nicolas, par un oukase du 21 (9) février 1827, intima de-
veau aux autorités de ne rien admettre dans les prisons qui de loin ou

Dans l'intervalle, Alexandre avait entrepris le voyage de Taganrog ; Araktchéïef, comme de coutume, était resté à son poste. Il n'était pas encore consolé de la perte qu'il avait faite, lorsqu'il reçut l'accablante nouvelle de la mort de son maître chéri.

Le manifeste de grâce, dont il a été question dans le texte (p. 274), ne pouvait manquer d'être rendu au premier jour par le nouveau souverain. Il aurait préservé de l'épouvantable peine du knout les malheureux sur lesquels s'appesantissait la colère du général. La déportation en Sibérie ne parut pas à ce dernier une expiation suffisante ; il fit hâter les apprêts du supplice, et la sentence fut exécutée suivant toute sa teneur presqu'à la veille de la publication de l'acte de clémence attendu.

Nicolas, informé du fait, en fut indigné ; il ordonna que le procès fût révisé, ce qui eut effectivement lieu en mars 1827, et il témoigna immédiatement au général une froideur qui lui fit comprendre que son règne était passé.

Au reste, il est rare que le favori d'un souverain conserve la même position sous le règne de son successeur. C'est lui qu'on aime à rendre responsable de tout le mal qui s'est fait jusqu'alors, et, en l'éloignant, on semble donner au pays une satisfaction qui devient pour le nouveau monarque la source d'une popularité au moins momentanée, en même temps que l'on décharge la mémoire du défunt des souvenirs pénibles qui pourraient s'y attacher.

Quoi qu'il en soit de cette considération, Nicolas, comme on l'a vu, avait un grand sentiment de justice, et ce sentiment était froissé par la conduite violente du général. Une

ressemblât à une torture. Le Petit-Russien Klimof venait de périr victime d'une conduite contraire, « événement affreux, dit l'oukase, et qui prouve que les autorités locales ne font rien pour empêcher ces actes de cruauté. »

autre cause contribua à la chute de l'homme jusqu'alors tout-puissant. Il avait un fils naturel qu'il avait fait nommer lieutenant dans l'artillerie de la garde à cheval, et qu'Alexandre, sur sa recommandation, avait reçu au nombre de ses aides de camp. Le jeune homme se montra peu digne de cet honneur. Dans les premiers jours de l'année 1826, il insulta sans motif un vieillard au grand Théâtre de la capitale. L'empereur le fit exclure de la garde et envoyer dans une garnison lointaine; un ordre du jour exprès stigmatisa « l'immoralité de sa conduite. »

Alors le père jugea prudent de s'éloigner. Ayant demandé la permission de voyager à l'étranger, il la reçut immédiatement, accompagnée d'une somme de 50,000 roubles dont Nicolas lui fit présent, mais qu'Araktchéïef dépensa, selon le biographe russe, en actes de bienfaisance.

Il quitta Pétersbourg au mois de juin 1826. Après avoir visité encore une fois les colonies militaires, le comte partit pour Berlin et pour Dresde, d'où il se rendit à Paris. On assure qu'à la frontière de France il s'attira par son arrogance une humiliation de la part d'un préposé aux douanes, et que cet incident fut cause qu'il n'obtint pas de Charles X la faveur d'une audience.

Ce séjour en pays étranger avait à peine duré quelques mois, lorsque l'empereur, prompt à saisir le premier prétexte plausible, fit savoir au voyageur que sa longue absence nécessitait de nouveaux arrangemens. La direction des colonies militaires lui fut enlevée, et l'on disposa aussi de plusieurs de ses autres emplois: celui de président du comité des affaires militaires au conseil de l'empir[illegible] cependant conservé jusqu'à la fin.

Un oukase du 11 novembre (30 octob[illegible] général de l'infanterie prince Chakh[illegible]

commandant du corps des grenadiers, prendrait immédiatement le commandement de toutes les colonies militaires établies dans le gouvernement de Novgorod, lesquelles porteraient dorénavant la dénomination de corps des grenadiers colonisés; que les pouvoirs de cet officier général seraient assimilés à ceux d'un commandant de corps détaché; que les mêmes pouvoirs seraient exercés par le lieutenant général comte de Witt, chef des colonies établies dans les gouvernemens de Kherson et d'Iékatérinoslaf. Un état-major spécial était créé pour le corps des grenadiers colonisés, et le grand état-major, ainsi que le comité économique des colonies militaires, était réuni à l'état-major général de l'empereur sous les ordres du baron de Diebitsch.

Lorsqu'il reçut ces nouvelles à Paris, le comte était occupé à faire construire une grande horloge en bronze et à musique, surmontée du buste d'Alexandre : elle ne devait jouer qu'une seule fois par jour, à l'heure où le monarque avait rendu le dernier soupir, et faisait entendre alors l'air de la belle prière : *Paix au milieu des bienheureux* (*So sviatymi oupokoï*). Araktchéïef fit aussitôt ses préparatifs de départ.

On assure que le 18 décembre 1826, il présenta à l'empereur un mémoire sur les colonies militaires préparé déjà pour son prédécesseur. S'il faut s'en rapporter à un extrait inséré dans les *Éphémérides géographiques de Weimar*, voici quelle aurait été la substance de ce mémoire. Contre toute attente, y était-il dit, les sept huitièmes des soldats colonisés retombent à la charge du gouvernement; les enfans mâles d'un district ne suffisent jamais à pourvoir au recrutement du régiment de son ressort; l'état se voit obligé de faire le sacrifice du total des revenus de ses terres, et les paysans sont partout mécontens de leur nouvelle position.

Pour étendre la colonisation à toute l'armée, on absorberait peut-être une somme de 4 milliards, à supposer que le gouvernement fût à même de consacrer tant d'argent à cet objet, etc.

Cette tentative pour ramener sur sa personne l'intérêt du jeune monarque ne changea rien aux dispositions que celui-ci avait déjà manifestées à l'égard de l'homme de confiance de son frère; Nicolas était décidé à se passer de ses services, et Araktchéïef se résigna, mais non sans donner à entendre qu'il avait en mains les moyens de se venger d'une telle disgrâce. Il fut un instant question de faire imprimer à l'étranger les nombreuses lettres, écrites de la main d'Alexandre, qu'il conservait parmi ce qu'il avait de plus précieux, ainsi que celle adressée naguère en sa faveur à l'archimandrite de Saint-George.

Il n'y a presque pas d'exemple, en Russie, d'une résistance sérieuse opposée par un sujet aux volontés de l'autocrate : celui récemment donné par M. Ivan Golovine est un des premiers dont nous ayons connaissance. Le visir déchu garda le silence et se retira dans sa terre de Grousino. Telle était l'opinion qu'on se faisait de sa disgrâce, que le gouverneur civil de Novgorod n'osa pas prendre sur lui de lui permettre de prolonger son séjour dans cette ville, elle-même l'image d'une décadence absolue, lorsque par hasard il y fit un jour une simple apparition. Mais l'empereur désapprouva la conduite du gouverneur (*) : le comte Orlof, chargé de lui porter une réprimande, alla par la même occasion à Grousino, faire, en grande tenue, une visite de politesse au général.

(*) Celui-ci ayant envoyé un exprès à Saint-Pétersbourg pour informer l'empereur de l'arrivée du général, S. M. le lui réexpédia à ses frais, en lui faisa savoir que la nouvelle donnée était sans intérêt pour Elle.

Désormais enseveli dans une retraite profonde, celui-ci consacra le reste de ses jours à l'économie rurale et à des actes de bienfaisance. Il fit de Grousino un temple de mémoire en l'honneur de son maître chéri, conserva soigneusement, dans l'état où elles s'étaient trouvées alors, les pièces où le monarque avait passé quelques nuits, y étala dans des armoires à glaces les cadeaux qu'il avait lui-même reçus d'Alexandre, tout ce qui lui rappelait son souvenir, entre autres ces lettres précieuses dont nous avons parlé tout à l'heure. Dans le même but, il institua différentes fondations. Ainsi, il déposa dans la banque territoriale une somme de 50,000 roubles en papier (*), dont on devait, pendant trois ans laisser s'accumuler avec elle les intérêts, pour la faire servir ensuite, pendant cent ans, c'est-à-dire jusqu'en 1925, à décerner un prix annuel à l'auteur de la meilleure histoire du règne d'Alexandre. L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg devait être juge du concours. Il affecta un capital de 300,000 roubles au corps des cadets de Novgorod, et les intérêts de cette somme devaient servir à payer la pension de plusieurs jeunes gens, appartenant à des familles nobles, mais pauvres, des gouvernemens de Novgorod et de Tver. Il signala aussi sa bienfaisance à l'égard de ses paysans, et si sa longue carrière politique ne lui a guère assuré de droits à la reconnaissance de ses compatriotes, il mérita du moins les bénédictions de beaucoup d'individus isolés dont il améliora le sort.

Lorsqu'il tomba malade en 1834, il s'était déjà préparé par les secours de la religion à son passage dans ce monde

(*) C'est en 1839 seulement que le rouble en argent, qui équivaut à 3 roubles 50 kopeks en assignats (un peu de plus de 4 fr. en monnaie de France), a été rétabli comme principale unité monétaire ayant cours dans l'empire. *Voir* Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, p. 165 et 205.

immatériel où il espérait rejoindre l'objet chéri de son long dévouement. Après avoir inauguré dans l'église de son village un monument où l'on voyait le buste du défunt couronné par la Foi, l'Espérance et la Charité, il avait écrit à un ami : « J'ai tout fait maintenant, et je puis aller, mon rapport à la main (*), me présenter devant l'empereur Alexandre. » Nicolas s'empressa d'envoyer à Grousino son médecin, sir James Wylie; mais les secours de l'art ne pouvaient plus produire d'effet; les forces du malade étaient épuisées. Il mourut le 21 avril (3 mai) 1834, sans détourner les yeux du portrait d'Alexandre, suspendu en face de son lit. Il était âgé de soixante-cinq ans. On l'enterra dans l'église du village, où il avait lui-même préparé son monument à peu de distance d'un buste de Paul Ier.

Indépendamment de ses immeubles, le comte Araktchéïef laissa une somme de 1,800,000 roubles contenue dans un paquet dont la garde, du vivant de son bienfaiteur, avait été remise au Sénat, et où l'on trouva aussi une espèce de disposition testamentaire. Dans le cas où il mourrait sans avoir désigné son héritier, Araktchéïef priait l'empereur de daigner se charger pour lui de cette tâche; lui-même se bornait à affecter diverses sommes à différens usages. Depuis, il n'avait point fait son choix relativement à cet héritier; Nicolas ordonna que ce serait le corps de cadets de Novgorod. Cette école militaire devait être mise en possession de Grousino, avec toutes ses dépendances, à la charge de donner l'éducation, au nom du défunt, à un certain nombre de jeunes gens.

Ainsi les bienfaits d'Araktchéïef lui survivent, et si le ju-

(*) Les fonctionnaires russes, quand ils paraissent devant leur supérieur, sont obligés de lui présenter leur rapport; c'est un usage qui le plus souvent se réduit à une simple formalité.

gement porté sur lui par les contemporains est sévère, peut-être sa mémoire trouvera-t-elle grâce aux yeux des générations futures, moins directement intéressées dans le débat, moins frappées du contraste qu'un tel favori, dépourvu de toutes ces qualités brillantes que l'on emprunte à une éducation soignée et à l'usage du grand monde, présentait avec son maître, véritable type à cet égard et l'un des hommes les plus aimables, les plus instruits et les mieux intentionnés dont l'histoire de notre temps puisse se glorifier.

En effet, le comte Araktchéïef était resté trop fidèle au caractère natif de sa nation, pour être entièrement rompu à la civilisation. Mais il n'était pas pour cela sans bonnes qualités, et celle qu'on serait le moins en droit de lui contèster, c'est une fidélité à toute épreuve et allant même jusqu'au delà du tombeau. Sa devise était : *Dévoué sans adulation;* en effet, si son adoration pour Alexandre était grande, elle n'avait du moins rien d'obséquieux ni d'intéressé ; elle avait sa source dans une gratitude profonde et dans cette disposition naturelle aux Russes à l'égard de leurs souverains, qui sont pour eux, comme nous l'avons dit, les représentans de Dieu sur la terre. Araktchéïef était infatigable au service du sien ; et quoique mêlé à tout, il s'effaça néanmoins à ce point, que son nom paraît à peine dans les actes innombrables d'un règne de vingt-cinq ans. Cette modestie a bien servi ses intérêts, car malgré des intentions honorables, on ne peut dire assurément que le favori fût le bon ange d'Alexandre, dont il entretint au contraire les ombrages, sans essayer de lui faire comprendre la véritable nature de sa mission (*).

(*) En dehors de la Russie, le nom d'Araktchéïef est attaché à un groupe d'îles découvert en 1817, par Othon de Kotzebue, navigateur distingué, fils du

X.

(*A la page* 60.)

Le traité de Tilsit.

Conclu le 7 juillet 1807, le traité de Tilsit mit fin à la guerre entre la France et la Russie ; bien plus, il fut accompagné d'un traité d'alliance entre les deux empires, acte dont l'art. 8 s'exprimait en ces termes :

« Si, par suite des changemens qui viennent de se faire à Constantinople (*), la Porte n'acceptait point la médiation de la France ; ou si, après l'avoir acceptée, il arrivait que, dans le délai de trois mois après les négociations, elles n'eussent pas conduit à un résultat satisfaisant, la France fera cause commune avec la Russie contre la Porte Othomane, et les deux hautes parties contractantes s'entendront pour soustraire toutes les provinces de l'empire Othoman, en Europe, la ville de Constantinople et la province de Romélie exceptées, au joug et aux vexations des Turcs. »

On arrêta en outre des stipulations secrètes ; mais Bignon, qui en résume le contenu, ne pense pas qu'aucune fût relative à ce même partage éventuel de la Turquie. L'idée déjà exprimée dans l'art. 8 du pacte d'alliance, fut sans doute développée dans la conversation ou dans la correspondance ; il y eut accord conditionnel à ce sujet entre Alexandre et Napoléon, mais rien de plus n'a été écrit et signé.

fameux poëte dramatique dont chacun, en outre de son riche et sentimental théâtre, connaît le lamentable voyage en Sibérie (*L'année la plus remarquable de ma vie*). Othon de Kotzebue, capitaine de vaisseau de 1re classe, est mort à Reval, en Esthonie, le 1er mars 1846.

(*) La destitution de Sélim III, remplacé par Moustapha IV.

Du reste, dit l'historien diplomate, « la possibilité d'un partage n'avait été qu'une hypothèse essentiellement subordonnée à un événement qui ne se réalisa pas, le refus de la médiation de la France par la Porte Othomane. L'empereur Napoléon ne tarda pas à se désenchanter d'un projet dont il jugea que le principal avantage ne serait pas pour lui. Au moment où l'ordre qu'il avait donné au général Sébastiani parvint à Constantinople, cet ambassadeur avait déjà regagné auprès du sultan Moustapha une partie de l'influence dont il avait joui auprès de Sélim... Le mémoire qu'il rédigea fut contraire à toute idée de partage (*). »

Bignon accorde toutefois (p. 345) que les articles secrets sur cette matière, articles mis en circulation par l'Angleterre et portés par elle à Constantinople comme ayant été convenus entre Napoléon et Alexandre, approchent plus ou moins de ce qui avait été ébauché dans les entretiens des deux empereurs.

La *Biographie universelle* de Michaud, à l'article *Alexandre Ier* de son supplément (**), donne de ces articles la rédaction suivante, en faisant remarquer qu'elle les publiait *pour la première fois*. Quoique ce texte ne soit probablement pas authentique, il a cependant de l'importance, surtout si on le rapproche du projet de l'abbé Piatoli, si bien caractérisé par M. Thiers, ainsi que des documens officiels postérieurs concernant les rapports de la Russie avec la Turquie, documens peu connus encore et dont nous aurons à nous occuper dans le volume suivant.

Voici donc ce prétendu traité secret :

Art. 1er. La Russie prendra possession de la Turquie eu-

(*) *Histoire de France depuis le 18 brumaire jusqu'à la paix de Tilsit* t. VI, p. 346.

(**) T. LVI, p. 165.

ropéenne, et étendra ses conquêtes en Asie autant qu'elle le jugera convenable. — Art. 2. La dynastie des Bourbons en Espagne et la maison de Bragance en Portugal cesseront de régner. Un prince de la maison de Bonaparte succédera à chacune de ces couronnes.—Art. 3. L'autorité temporelle du pape cessera : Rome et ses dépendances seront réunies au royaume d'Italie. — Art. 4. La Russie s'engage à aider la France de sa marine pour la conquête de Gibraltar.—Art. 5. Les Français prendront possession des villes situées en Afrique, telles que Tunis, Alger, etc.; et à la paix générale, toutes les conquêtes que les Français pourront avoir faites en Afrique seront données en indemnité aux rois de Sardaigne et de Sicile. — Art. 6. L'île de Malte sera possédée par les Français, et il ne sera fait aucune paix avec l'Angleterre tant qu'elle n'aura pas cédé cette île.—Art. 7. Les Français occuperont l'Égypte. — Art. 8. La navigation de la Méditerranée ne sera permise qu'aux navires et vaisseaux français, russes, espagnols et italiens.—Art. 9. Le Danemark sera indemnisé dans le nord de l'Allemagne par les villes Anséatiques, sous la clause cependant qu'il consentira à remettre son escadre dans les mains de la France.—Art. 10. LL. MM. les empereurs de Russie et de France conviendront ensemble d'un règlement d'après lequel il ne sera permis à aucune puissance de mettre en mer des navires marchands, à moins qu'elle ne possède un certain nombre de bâtimens de guerre. »

Un tel pacte n'eût été autre chose que le partage du monde entre les deux empereurs. Personne ne prendra sur lui d'en affirmer la possibilité; mais Alexandre, dans la mobilité de son esprit, s'est souvent nourri de chimères, et qui sait si Napoléon n'a pas feint d'entrer dans ses vues p faire de lui plus sûrement l'instrument des siennes? D

tous les cas, ces articles, s'ils n'ont pas été forgés à plaisir, sont toujours restés à l'état de projet.

Ce fut sous prétexte de compléter le système continental, et en conséquence des stipulations de Tilsit, qu'Alexandre, l'année d'après, envahit la Finlande, et l'arracha à son beau-frère et ancien allié. Il avait besoin de cette possession pour mieux couvrir sa capitale du côté de la Suède.

XI.

(*A la page* 76.)

La Sainte-Alliance et madame de Krudener.

La Sainte-Alliance, pacte d'une nature inusitée, a donné lieu, comme on sait, à toutes sortes de commentaires. On sera curieux d'apprendre de quelle manière Alexandre lui-même en a expliqué l'origine, dans une conversation qu'il eut à ce sujet, en 1818, avec le docteur Eylert, évêque évangélique prussien. Nous traduisons de l'allemand.

« Aux jours de Lützen, de Dresde, de Bautzen, dit l'empe-
« reur à ce prélat, après tant d'efforts inutiles, où, malgré
« le plus grand héroïsme de nos troupes, nous fûmes néan-
« moins obligés de battre en retraite, nous ne pûmes, votre
« roi et moi, nous soustraire à cette conviction que le pouvoir
« des hommes était peu de chose et que l'Allemagne était
« perdue, à moins d'un secours et d'une bénédiction spéciale
« de la divine Providence. Nous chevauchions côte à côte,
« votre roi et moi, sans escorte; sérieux et livrés à nos ré-
« flexions, nous restions muets l'un et l'autre. Enfin ce plus
« cher de mes amis rompit le silence pour m'adresser ces
« mots : « Cela ne peut aller ainsi! nous sommes dans la

« direction de l'est, et c'est à l'ouest que nous voulons,
« que nous devons marcher. Nous y parviendrons, Dieu ai-
« dant. Mais si, comme je l'espère, il bénit nos efforts réu-
« nis, alors proclamons en face du monde entier notre con-
« viction qu'à lui seul appartient l'honneur. » Nous nous
« en fîmes la promesse et nous nous serrâmes la main sin-
« cèrement (*ehrlich*). Vinrent les victoires de Kulm, de
« Katzbach, de Grossbeeren et de Leipzig, et, lorsque ar-
« rivés à Paris nous fûmes au but de la pénible course, le
« roi de Prusse rappela nos saintes résolutions dont il avait
« eu la première pensée, et le noble empereur d'Autriche
« François Ier, qui partageait nos vues, nos sentimens et
« nos tendances, entra volontiers dans notre association.
« La première idée de la Sainte-Alliance était éclose dans
« une heure de gravité; elle fut réalisée dans une heure,
« plus belle, de gratitude et de bonheur. Elle n'est nulle-
« ment notre œuvre, mais l'œuvre de Dieu. Le Rédemp-
« teur a lui-même inspiré toutes les pensées que cet acte
« renferme, tous les principes qu'il proclame. Quiconque ne
« reconnaît et ne sent pas cela, quiconque, mêlant au saint
« le profane, ne voit là que des arrières-pensées et les des-
« seins secrets de la politique, n'a point de voix dans cette
« discussion et il serait superflu de l'y admettre.» *Charakterzüge und historische Fragmente aus dem Leben Friedrich Wilhelms III,* t. II, p. 246-48.

Telles sont les paroles recueillies de la bouche même d'Alexandre. Le lecteur pourra comparer avec elles le passage suivant d'un livre de M. Capefigue, *Histoire de la Restauration,* etc. *par un homme d'État,* t. Ier, p. 300.

« Alexandre, d'un caractère généreux, quoique un
dissimulé, avait alors une préoccupation, celle d'assurer
paix du monde. Son ambition était de faire un noble

traste avec Napoléon, grand surtout par la guerre. Quoique l'intime influence de Mme de Krudener n'ait commencé qu'en 1815, le tsar avait déjà recueilli (en 1814) certaines idées mystiques et de prédestination qui lui faisaient croire que sa mission était ici bas de remplir le rôle de pacificateur, au moyen de ses immenses armées. C'était une de ces âmes usées par toutes les émotions, comme on en rencontre en Russie (*). On aurait dit que préoccupé d'un cruel accident de sa vie, qui lui pesait comme le remords, il se jetait avec passion dans le bien comme vers le repentir. »

Puisque, dans ce passage, il est fait mention de Mme de Krudener, nom auquel se rattachait alors une auréole de sainteté tout à fait inattendue, et qui ne s'est pas plus conservée dans la famille qu'elle ne lui avait semblé promise d'abord, occupons-nous un instant de la femme remarquable à laquelle ce nom doit une notabilité européenne.

Barbe-Julienne de Vietinghof, née à Riga le 11 (22) novembre 1764, appartenait à une famille considérable de la noblesse livonienne ; son père était conseiller privé russe et sénateur, et sa mère, née comtesse Munnich, était la petite-fille du célèbre feldmaréchal de ce nom. Elle fut élevée pour le grand monde, et reçut son éducation en partie à Paris où son père l'amena à l'âge de neuf ans. Elle en avait à peine dix-huit lorsqu'elle fut mariée, en 1782, avec le baron de Krudener, diplomate habile et savant qui, après avoir été successivement ministre russe en Courlande, à Venise, à Copenhague et à Berlin, mourut dans cette dernière ville, le 14 juin 1802.

Cette union fut loin d'être heureuse. Gâtée dès sa première jeunesse par les hommages d'un monde épris des

(*) En Russie seulement ?

grâces de sa personne et de la vivacité de son esprit, douée d'ailleurs d'une imagination ardente, exaltée, elle fit des fautes et eut des aventures qui obligèrent son mari de la renvoyer à ses parens, bien qu'elle lui eût donné deux enfans, un fils et une fille.

Depuis, la baronne de Krudener mena une vie errante. A Paris, elle attira l'attention sur elle par son roman de *Valérie* publié en 1803; à Berlin, sa conversation piquante lui valut les bonnes grâces de la reine Louise; à Genève, où elle se rendit en 1812, elle commença à réfléchir sérieusement sur la religion.

Ce n'est pas qu'elle n'en eût de tout temps entendu la voix par momens; au contraire, il y avait en elle une tendance mystique très prononcée, et, pendant son séjour en Prusse, elle avait eu des relations avec les frères Moraves pour lesquels elle se sentait beaucoup de sympathie. Mais les distractions du monde l'avaient longtemps étourdie, et ce fut seulement en avançant en âge qu'elle écouta ce besoin intime qui s'annonça tous les jours avec plus de force. En 1813, elle vit, à Carlsruhe, Jung-Stilling, célèbre mystique et visionnaire, qui acheva de l'exalter.

Dès lors, elle se crut appelée à prêcher l'Évangile aux pauvres. A Heidelberg, elle se donna la mission de visiter les prisons et de porter la parole de Dieu à des hommes condamnés à la peine de mort.

Ce fut non loin de là, à Heilbronn, qu'eut lieu, le 4 juin 1815, la première entrevue de la baronne de Krudener avec l'empereur Alexandre. Une lettre qu'elle avait écrite à M[lle] de Stourdza, avait inspiré à ce monarque le désir de faire sa connaissance. Éloquente, sentimentale, elle sut s'empare son esprit flottant, de son imagination vive et mobile, e' un grand ascendant sur lui, ainsi que nous l'apprend M.

peytaz, jeune ecclésiastique de Genève qui se joignit à elle à cette époque, et devint un de ses plus zélés adeptes et collaborateurs. On verra bientôt (*) que l'incendie de Moscou avait fortement impressionné l'autocrate et que, depuis ce moment, la religion, cette douce consolatrice de l'homme, alors un peu méconnue en Russie comme ailleurs, par suite du philosophisme du siècle dernier, avait trouvé un accès facile dans son âme. Mais, suivant le zélateur de Genève (**), il avait vécu jusqu'alors dans le péché, « résultat des principes qu'il avait sucés avec le lait » (***). « Il devint religieux, continue M. Empeytaz, au point qu'il dit un jour à Mme de Krudener : « Dans mes conférences avec mes mi-« nistres, qui sont loin d'avoir mes principes, lorsqu'ils « sont d'avis contraire, au lieu de disputer, je prie intérieu-« rement, et je les vois se rapprocher peu à peu des prin-« cipes de la charité et de la justice. »

Le 11 juillet 1815, Alexandre entra pour la seconde fois dans Paris. Mme de Krudener l'y suivit, y ouvrit des assemblées de piété, et dut sans doute à la haute protection de l'empereur la vogue dont elle jouit pendant quelque temps et qui fit de ses conférences le rendez-vous d'une société choisie, mais qui ne survécut pas à la présence du monarque sur lequel tous les yeux étaient alors fixés.

Celui-ci cédait volontiers à l'impulsion qui l'entraînait vers la femme sensible, autrefois enlacée dans le péché, mais devenue depuis apôtre zélée de la foi en Christ. « Quelques jours avant son départ de Paris, raconte encore le ministre génevois, il nous dit : « Je vais quitter la France;

(*) Dans une des notes suivantes.

(**) *Notice sur Alexandre, empereur de Russie*, Genève, 1828, p. 7 et 21.

(***) Ceci a trait aux opinions religieuses de Catherine II. *Voir* sa correspondance avec Voltaire. Au reste, Alexandre s'est expliqué lui-même sur ce point, ainsi qu'on le verra dans la note 13.

« mais avant mon départ, je veux, par un acte public, rendre
« à Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, l'hommage que
« nous lui devons pour la protection qu'il nous a accordée,
« et inviter les peuples à se ranger sous l'obéissance de
« l'Évangile. Je vous apporte le projet de cet acte, vous priant
« de l'examiner attentivement; et, s'il y a quelque expres-
« sion que vous n'approuviez pas, vous voudrez bien me la
« faire connaître. Je désire que l'empereur d'Autriche et le
« roi de Prusse s'unissent à moi dans cet acte d'adoration,
« afin qu'on nous voie, comme les Mages d'Orient, recon-
« naître la suprême autorité du Dieu sauveur. Vous vous
« unirez à moi pour demander à Dieu que mes alliés soient
« disposés à le signer. » — Le lendemain, Alexandre vint reprendre son projet; il reçut avec la plus grande humilité les remarques qu'on lui présenta. Le jour suivant, il le porta à signer aux souverains alliés. Il eut la satisfaction de les voir entrer de suite dans ses vues. Il vint le soir nous faire part de ses démarches et rendre grâce à Dieu de leur heureux succès. »

Cette relation a été publiée après la mort d'Alexandre, et peut-être les paroles qu'on prête au monarque ont-elles été écrites de mémoire, de telle sorte qu'il ne faudrait pas s'attacher à leur contexture littérale; mais le fait en lui-même, affirmé ainsi solennellement par un ministre de l'Évangile, ne nous paraît pas pouvoir être révoqué en doute, et rien, dans la citation ci-dessus, ne contredit les assertions personnelles de l'empereur reproduites dans la note précédente. L'idée de la Sainte-Alliance ne lui a pas été suggérée par Mme de Krudener, mais cette femme remarquable a eu évidemment quelque part à la rédaction de l'acte desti mettre cette idée en pratique.

Suivons-la rapidement jusqu'à la fin de sa carrière.

Peu de temps après la signature de l'acte et le départ de Paris des monarques coalisés, Mme de Krudener, qui venait de décrire *le camp des Vertus* et la magnifique fête à laquelle elle avait assisté dans la plaine de Châlons, quitta également la France où elle n'excitait plus la même attention. Arrivée à Bâle, vers la fin de 1815, elle ne cessa d'y présider à des exercices religieux, s'occupant en même temps du soin des pauvres comme du premier de ses devoirs. Bientôt elle fut tellement entourée, ses doctrines firent une telle sensation qu'un pasteur se crut obligé de s'élever contre elle en chaire, et que le magistrat la fit prier de changer de résidence. La même invitation lui fut faite dans le pays de Bade (*), ainsi que dans plusieurs cantons de la Suisse. A la fin, aucun gouvernement ne voulut plus tolérer sa présence dans ses états. La police de l'un la remit aux mains de celle de l'autre, et alors elle se décida à retourner en Russie dont elle atteignit la frontière (1818) sans cesser un instant d'être surveillée. Même dans les états d'Alexandre elle trouva peu de faveur. Toute sa suite, composée de près de vingt personnes, fut d'abord renvoyée; cependant la baronne ayant écrit à l'empereur pour s'en plaindre, il fut ordonné aux autorités de lever l'interdiction.

Elle essaya de reprendre ses prédications à Mitau, mais sans pouvoir les continuer ; elle ne trouva pas plus de facilité à Saint-Pétersbourg, et l'enthousiasme avec lequel elle plaida la cause des Grecs déplut à l'empereur, alors livré à l'influence autrichienne. Elle se retira donc dans sa terre de Kosse, près de Werro, en Livonie, et y mena obscurément une vie vouée à la religion. En juin 1824, accep-

(*) Sa justification est contenue dans la *Lettre de Mme la baronne de Krudener à M. de Bergheim, ministre de l'intérieur, à Carlsruhe*, du 14 février 1817.

tant l'invitation de son amie, la princesse Alexandre Galitsyne, de la suivre dans ses terres de la Crimée, elle partit avec elle, accompagnée de sa fille et du conseiller d'état de Berkheim, son gendre. A peine arrivée dans cette contrée lointaine, elle tomba malade, et mourut, le 13 (25) décembre de la même année, à Karacoubasar, ville de plus de 10,000 âmes, et la plus peuplée de la presqu'île.

Chez elle, a dit le duc de La Rochefoucauld, « l'esprit était la dupe du cœur ; » c'est une critique qui ressemble beaucoup à un éloge. En effet, Mme de Krudener avait le cœur chaud, une sensibilité exaltée, une imagination ardente ; son esprit, quoique orné et d'une certaine étendue, avait peu de part à la direction de sa conduite. Celle-ci a donné prise à la critique, mais elle a présenté aussi des points lumineux qui feront respecter la mémoire de la zélée missionnaire. Son éloquence, souvent entraînante, se fondait sur une conviction sincère, et si, sortant de son rôle de femme, elle s'est élevé une tribune en face du public, c'est sans doute, comme elle l'a dit quelque part, parce que « l'on ne résiste guère à l'envie de communiquer aux autres ce qui nous a profondément émus nous-mêmes. » Elle se sentait poussée par « l'esprit »; et dans nos temps d'apathie, où les plus misérables calculs dominent toutes les questions, nous ne lui ferons pas un crime d'avoir cédé à une impulsion toute différente, celle de l'enthousiasme même porté jusqu'à l'extase.

XII.

(*A la page* 89.)

Caractère et vie privée d'Alexandre.

Nous avons rappelé, p. 62 et suiv. du texte, divers

gemens portés sur le plus aimable des monarques russes, entre autres celui de Napoléon : « C'est un Grec du Bas-Empire. » On voudra connaître dans son entier l'opinion du prisonnier de Sainte-Hélène. La voici telle qu'on la trouve dans le *Mémorial* du comte de Las Cases, première édition, t. II, p. 365.

Après avoir dit de Frédéric-Guillaume III, « Le roi de Prusse, comme caractère privé, est un loyal, bon et honnête homme ; mais dans sa capacité politique, c'est un homme naturellement plié à la nécessité : avec lui, on est le maître tant qu'on a la force et que la main est levée, » le captif de Longwood a continué ainsi :

« Pour l'empereur de Russie, c'est un homme infiniment supérieur à tout cela : il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction ; est facilement séduisant, mais on doit s'en défier : il est sans franchise ; c'est *un vrai Grec du Bas-Empire*. Toutefois n'est-il pas sans idéologie réelle ou jouée ; ce ne serait du reste, après tout, que des teintes de son éducation et de son précepteur. Croira-t-on jamais ce que j'ai eu à débattre avec lui ? Il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté, et j'ai dû passer plus d'une heure et user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver que cette hérédité était le repos et le bonheur des peuples. Peut-être aussi me mystifiait-il, car il est fin, faux, adroit... il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. Moi seul pouvais l'arrêter avec son déluge de Tartares. La crise est grande et permanente pour le continent européen, surtout pour Constantinople : il l'a fort désirée de moi, j'ai été fort cajolé à ce sujet ; mais j'ai constamment fait la sourde oreille (*). Cet em-

(*) Ceci, comme on voit, ne témoigne pas en faveur de l'authenticité du traité secret de Tilsit que nous avons donné p. 445.

pire, quelque délabré qu'il parût, devait demeurer notre point de séparation à tous deux : c'était le marais qui empêchait de tourner ma droite. Pour la Grèce, c'est autre chose ! »

Ailleurs (t. IV, p. 265), Napoléon dit encore : « Alexandre est plein de grâces et se trouverait de niveau avec tout ce qu'il y a de plus aimable dans les salons de Paris. »

Il l'oppose à Frédéric-Guillaume III. « Celui-ci était toujours gauche et malheureux, » dit-il. Les Prussiens en souffraient visiblement. Napoléon était constamment entre les deux souverains : or, le roi pouvait à peine suivre, ou bien heurtait et gênait sans cesse Napoléon. Toutefois, il rachetait ces petits défauts par des qualités réelles, et des plus estimables : Alexandre les connaissait et leur rendait justice. Frédéric-Guillaume était un esprit sage et réfléchi, plein de bon sens, sûr, esclave de sa parole, fidèle aux principes, constant dans son amitié, modéré dans la bonne fortune, résigné dans le malheur, religieux au plus haut degré et attaché au culte, mais éclairé et ennemi juré de toutes les momeries. M. Eylert rapporte de lui des paroles admirables et des traits qui lui font le plus grand honneur. « Je ne voudrais pas régner sur un peuple qui n'aurait pas de religion, » a-t-il dit dès le début de son règne (ordre de cabinet du 12 janvier 1798) ; et peu de semaines auparavant il avait écrit dans sa lettre à Kœckeritz : « Que chacun agisse toujours d'après sa conviction intime, d'après le droit et la justice, et tout finira par s'arranger. » Eh bien ! ces maximes, elles lui ont été présentes toute sa vie, elles o[nt] présidé à tous ses actes, elles ont constamment dirig[é sa] conduite personnelle. « Dans tout le tissu de son cara[ctère] et de sa vie, dit M. Eylert, on ne trouve pas un mauvais [fil]. Secourir, donner, réjouir, c'était là son inclination. »

Voici comment il s'exprima sur la religion dans un écr
de sa main, cité par le même auteur : « Quant à moi, je n
pourrais me passer du christianisme, et je serais misérab
si je ne le connaissais pas, si je ne l'avais pas. Aussi bien n
sais-je pas où nous prendrions la sécurité et l'assurance, l'é
lévation de l'âme et la dignité, la lumière, la consolation et l'e
pérance, sinon là... Ce serait un si grand plaisir pour moi d
voir tous mes sujets heureux ! mais sans être bon, l'homm
ne saurait jouir d'un bonheur réel, et on ne devient vra
ment, foncièrement bon que par la douce et régénéran
vertu de la religion » (*Charakterzüge*, t. Ier, p. 364, 369, etc

Arrivons maintenant aux détails de la vie privée d'Alexa
dre annoncés dans le passage auquel cette note se rappor
Nous les empruntons à un ouvrage publié en 1829, sous le
tre de l'*Hermite en Russie*, par M. Dupré de Saint-Maur
ouvrage en apparence superficiel et frivole, et cependa
plein de bons renseignemens puisés aux meilleures sourc
sur les lieux mêmes. L'auteur des *Mémoires d'un maî
d'armes*, dont il faut admirer l'immense lecture aussi bi
que l'inépuisable génie, ne nous démentira pas assurémе
si nous affirmons qu'on y trouve une multitude d'anecdo
intéressantes racontées avec autant d'esprit que de goû

« Le genre de vie qu'Alexandre a adopté depuis qu
ques années est si fort en opposition avec les premie
temps de son règne, qu'il atteste un fond réel de mélanc
lie. A peine au milieu de sa carrière et dans la force
l'âge, on lui voit mener une existence triste et solitai
Levé à six heures dans toutes les saisons, il travaille ju
qu'à huit; ensuite il se promène et rentre pour déjeun
A midi, accompagné d'un domestique, il monte en calèc
et va à Pavlofski (*) pour y voir (l'impératrice-mère et)

(*) Délicieux château de plaisance peu éloigné de Tsarsko-Sélo et que no

princesses. Au retour, il dîne seul ou avec l'impératrice et se promène quelque temps; puis il rentre chez lui, et on ne le voit plus. Il consacre au travail ou aux courses rêveuses toutes les heures qu'un souverain livre si volontiers aux douceurs des causeries intimes avec un petit nombre de familiers. Voilà pour l'existence champêtre. Quant à celle du Palais d'Hiver, sauf quelques légers changemens, elle est la même. A neuf heures du matin, je le vois se rendre très-exactement à la salle d'exercice (située sur la place du Palais) pour faire parader la garde montante. Ce devoir, qu'il s'est imposé, semble être pour lui un plaisir, quoique d'une nature assez monotone. Vers midi, il monte en calèche ou en traîneau, avec un seul cheval; souvent même il va à pied et toujours sans suite chez les grandes-duchesses; vers les deux heures, il rentre, dîne, et tout est fini comme à Tsarsko-Sélo. Je ne l'ai vu qu'une seule fois au théâtre public. Les représentations de l'Hermitage sont tout à fait abandonnées; il ne va plus que très rarement dans quelques maisons particulières pour y causer librement; autrefois, c'était une des choses qui lui plaisaient le plus (*).

« On remarque en lui une exagération de simplicité qui dénote sa répugnance pour le cérémonial du trône; on dirait que, sous ce rapport, il veut être empereur le moins possible. Les jours de grande revue, il se montre entouré d'un nombreux cortége d'aides de camp; mais, hors ces rares occasions, il va toujours seul et sans escorte; il n'assiste qu'aux grandes solennités où les traditions du rang suprême commandent sa présence; enfin on peut dire

avons décrit en détail dans notre ouvrage *La Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 310 et suiv.

(*) *Voir* ce qui a été dit dans le texte, p. 100.

à laquelle il sacrifie beaucoup d'argent. » T. II, p. 224 et suivantes.

Du reste, les fréquentes absences de l'empereur, son goût pour la conversation avec les dames, au sujet duquel nous trouvons de si naïves révélations dans les *Mémoires historiques* de M[me] de Choiseul-Gouffier, la part qu'il prenait à tout ce qui se passait dans le monde entier, devaient lui laisser peu de temps pour un travail régulier du cabinet ou avec ses ministres. S'il faut en croire les calculs d'un désœuvré, Alexandre n'a pas fait, pendant sa vie, moins de 200,000 verstes de chemin, et ces courses lointaines étaient d'autant plus fréquentes que les départs, les arrivées, les séjours, tout était prévu. En ceci, l'empereur était d'une ponctualité extrême. Mais bien des affaires plus graves que des revues passées à deux ou trois cents lieues de la capitale, restèrent en souffrance. Nous avons dit dans le texte que les pétitions s'amassaient sur le bureau du monarque, et quoique le fait en lui-même de la prodigieuse quantité de demandes qu'on lui adressait (*) soit incontestable, peut-être convient-il cependant d'en modifier l'expression, si M. Dupré de Saint-Maure, en nous parlant du grand ordre qui régnait partout autour de lui, était bien informé.

« Toutes les tables, dit cet auteur, tous les bureaux sur lesquels il écrit sont d'une admirable netteté; il n'y supporterait ni le moindre désordre ni la plus légère trace de poussière, ni le plus petit morceau de papier étranger à son travail; il nettoie et remet en place chaque chose qui lui servit. On voit sur tous ses bureaux un mouchoir de batiste plié et dix plumes nouvellement taillées; ces mes sont réformées, n'eussent-elles servi qu'à une sign

(*) Il arriva à Taganrog suivi d'un fourgon tellement rempli de j qu'il fallut en ajouter un second pour recueillir le surplus.

Le renouvellement journalier se fait à l'entreprise ; le *tailleur* reçoit, pour cette fourniture, 3,000 roubles par an. »

Cet ordre minutieux dans les petites choses est un trait caractéristique que nous n'avons pas voulu négliger, malgré son apparente insignifiance.

L'écrivain à qui nous l'avons emprunté, insiste beaucoup sur le changement qui s'est fait dans Alexandre depuis l'époque des grandes agitations politiques. Ce fut toute une phase nouvelle dans sa vie, et, suivant les propres paroles du monarque qu'on lira plus loin (p. 462), l'incendie de Moscou paraît en avoir été le point de départ.

« Chez certains hommes, dit l'auteur de *l'Hermite*, rien ne ressemble moins à leur jeunesse que leur âge mûr : celle d'Alexandre fut marquée par des goûts simples. Cependant, lors des premières années de son règne, il éprouvait le besoin du délassement de la grandeur et des distractions de la société. Il aimait beaucoup le théâtre français et même nos acteurs ; il les traitait avec une bienveillance dont ils abusèrent quelquefois par une familiarité de mauvais goût qui aurait choqué un monarque moins bon et moins indulgent que lui..... Maintenant il ne parle plus aux comédiens, et ne les voit pas même au théâtre. Une révolution totale s'est opérée dans ses goûts et dans ses habitudes ». T. II, p. 230.

La vie d'Alexandre pourrait faire la matière d'une étude psychologique des plus intéressantes ; mais peut-être le moment n'est-il pas encore venu pour cela. Il faut attendre qu'on ait mis au jour les publications des divers contemporains qui l'ont approché de près : on parle de Mémoires du général Langeron ; à lire M. Thiers, on devine que le prince Czartoryiski en a également composé ; d'autres hommes haut placés peuvent avoir pris le même soin, et des lumières abondantes jailliront ainsi, dans quelques années,

sur un sujet que nous regardons comme l'un des plus beaux que puisse choisir un historien, jaloux de sortir des routes battues et de porter les regards des lecteurs un peu au delà de l'horizon habituel. Mieux connue, la Russie, en général, pourrait donner lieu à des tableaux riches en effets nouveaux : là règne au plus haut degré *la variété dans l'unité* (*) ; là les mœurs ont encore un cachet original dont même le costume porte l'empreinte ; là, comme dans les pays d'Orient, la couleur locale pourrait prêter à tous les récits un intérêt inattendu et plein de charme. Mais le peintre qui doit en enrichir sa palette n'a pas encore paru, et quant à nous, toute notre ambition se réduit à lui rendre un peu plus facile, sa tâche, quand il viendra la remplir.

XIII.

(*A la page* 101.)

Dispositions religieuses de l'empereur Alexandre.

Nous avons déjà fait connaître la nature de ces dispositions dans la note 11, relative à la Sainte-Alliance; si nous y revenons ici, c'est pour ajouter encore à ces explications quelques autres recueillies de la bouche même d'Alexandre, et qui seront d'un grand poids dans l'appréciation de son caractère.

L'éducation avait fait de lui, à peu de chose près, ce qu'on appelle communément un philosophe : « L'impératrice Ca-

(*) *Voir* la note suivante, p. 464.

« therine, dit-il un jour (1818) à l'évêqu
« pleine de prudence et d'esprit ; c'était une g
« et sa mémoire vit à jamais dans l'histoire
« Mais relativement à cette partie de l'édu
« veloppe la vraie piété du cœur, on en était
« de Saint-Pétersbourg à peu près au même
« tout ailleurs : beaucoup de paroles, mais
« beaucoup de pratiques extérieures, mais la
« du christianisme se dérobait à nos regard
« vide dans mon âme et un vague pressentin
« pagnait. J'allais, je venais, je me donnais d
« A la fin, l'incendie de Moscou a illuminé n
« jugement de Dieu sur les champs de b
« rempli mon cœur d'une chaleur de foi q
« ressentie auparavant. De ce moment, j'app
« Dieu tel que l'Écriture sainte l'avait rév
« j'appris à comprendre, et je comprends n
« volonté et sa loi, et la résolution de ne c
« lui, à sa gloire ma personne et mon règn
« fortifia en moi. Depuis ce temps, je suis d
« homme : à la délivrance de l'Europe de la
« mon propre salut et ma délivrance »...

« Seulement, depuis que le christianisme e
« moi important par-dessus toutes choses, d
« dans le Rédempteur a manifesté en moi sa
« —et j'en rends grâce à Dieu,—est entrée d
« Ah ! je n'en suis pas arrivé là d'un trait ; c
« chemin qui m'y a conduit allait à traver
« luttes, de bien des doutes. » *Charakterzüge*
Kœnigs Friedrich Wilhelms III, t. II, p. 246

La piété d'Alexandre était sincère, et d
l'étrangeté de certaines scènes retracées par l

thodiste Empeytas (*), elle était éclairée, large, sans exclusion. Alexandre était chrétien orthodoxe, non dans le sens de son Église, mais dans celui de la conformité rigoureuse de sa croyance avec le dogme fondamental de toutes les Églises chrétiennes, qui est la rédemption du genre humain par la mort réparatrice de Jésus-Christ, moyennant la foi. Il priait avec la même ferveur dans une église catholique, dans un temple protestant ou au pied des autels gréco-russes. Il aimait à lire la Bible, et l'évêque Eylert a recueilli de sa bouche, à ce sujet, des paroles pleines de sens, de vérité et de libéralisme religieux. On en jugera par l'extrait suivant.

« A quoi sert la Sainte-Alliance, dit-il au révérend évê-
« que dans la même audience, si les principes dont elle est
« l'expression, restent isolés au sein des peuples et ne pénè-
« trent pas dans les cœurs? Ceci ne pourrait se faire complé-
« tement et avec sincérité, que par le moyen de l'Écriture
« sainte, telle qu'elle est et que nous la possédons dans l'i-
« diome de chaque peuple. On dit que de toutes les tra-
« ductions celle du grand Luther est la meilleure, et
« qu'elle surpasse les autres en piété, clarté, chaleur, cor-
« dialité et précision. Il convient de répandre les livres saints
« tels qu'ils nous sont donnés. Les commentaires ont cet in-
« convénient de substituer plus ou moins au texte les idées
« de celui qui s'en fait l'interprète conformément à son
« système. Ces idées ne seront pas acceptées de tout le
« monde... Que ce soit l'affaire de tout chrétien, à quelque
« communion qu'il appartienne, de laisser agir librement
« sur lui le Code sacré, suivant toute sa portée; cette
« action ne pourra être que bienfaisante, stimulante,
« comme on peut l'attendre d'un livre divin, du livre des
« livres. Son action sur chacun sera différente, mais ceci

(*) *Voir* plus haut p. 450.

était conseiller privé et grand officier de l'ordre de Saint-Vladimir (2e classe). Pendant une absence momentanée de ce médecin principal, un autre homme de l'art, l'excellent docteur Müller, fut appelé auprès d'Élisabeth, en société avec le docteur Trinius, botaniste célèbre et membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Le docteur Müller, praticien fort expérimenté, reconnut parfaitement la nature de la maladie et conseilla un traitement radical. Mais l'impératrice ne se croyait pas bien gravement malade; d'ailleurs, détachée de la vie, celle-ci ne lui paraissait pas valoir le sacrifice de ses habitudes et la gêne que lui aurait imposée un pareil traitement; elle se laissa persuader que le docteur avait voulu faire l'important et se rendre nécessaire. Lorsqu'il revint à Kamennoï-Ostrof, l'impératrice lui dit brièvement, bien qu'avec bonté: « Je ne suis pas malade, et j'espère que vous ne vous êtes pas dérangé uniquement pour moi. » Qui sait si le traitement proposé n'eût pas produit des effets plus salutaires que le voyage de Taganrog qui fut ensuite conseillé? Mais les décrets de la Providence étaient arrêtés: là où l'homme conjecture et tâtonne, elle voit et marche droit à son but.

XV.

(*A la page* 104.)

Taganrog, séjour du couple impérial.

Taganrog, ville autrefois importante, située sur la rive gauche en entrant dans la mer d'Asof, avait depuis temps la réputation de jouir d'un climat très ag Dans une lettre de Catherine II à Voltaire (du 4 1771, lettre LXXII), on lit à ce sujet les lignes suiv

« Je vous dirai que le climat de Taganrok est, s
paraison, plus beau et plus sain que celui d'A
Tous ceux qui en reviennent disent qu'on ne sau
louer cet endroit sur lequel, à l'imitation de la vi
il est parlé dans *Candide*, je vais vous conter une

« Après la première prise d'Asof par Pierre
ce prince voulut avoir un port sur cette mer (*),
sit Taganrok. Ce port fut construit. Ensuite il bal
temps s'il bâtirait Pétersbourg sur la Baltique, ou
à Taganrok. Enfin les circonstances le décidère
Baltique. Nous n'y avons pas gagné du côté du
n'y a presque point d'hiver là-bas, tandis que le
très long. »

Le philosophe de Ferney répondit (6 mai 17
LXXVI)) : « Madame, je me ferai donc porter en li
ganrok, puisque le climat est si doux ; mais je croi
de votre cour serait beaucoup plus sain pour moi.
plaisir de ne mourir ni à la grecque ni à la
V. M. I. permet que chacun s'embarque pour l'aut
selon sa fantaisie. On ne me proposera point de
confession. »

Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de trans
la réplique de la royale correspondante, bien que
ait peu de part à son contenu. Toutes ces lettres s
rituelles qu'on aime à les citer, même au risque d
un instant de son sujet. « Monsieur, écrivait Cat
vous vous faites porter en litière à Taganrok, com
lettre du 6 mai me l'annonce, vous ne pouvez é
tersbourg. Je ne sais si l'air de ma cour vous con
et si huit mois d'hiver vous rendraient la santé.

(*) Il n'en avait pas encore sur la mer Noire, ses états n'
aucun point.

que. si vous aimez
un prétexte
texte : vous ne
dire qu'il n'y a
gard des billets
nom. Nous com
ces disputes
lence par édit dans
croire à chacun
bonne compagnie
vers (*) pour se
feraient
lettré de

Mais laissons
Ciel et même
mat de Tagan
therine était
de 1825 a 1
mencement
idée si avantag
traire, ép
rant l'été
excessif à
tomne, saison
douce et
en Turquie
livre (t. II.
vent, dit-

on
ne
an-
nt les
un fort
corne),
le Tagani
peu longue

dre, a été depuis
taire qui était un
le même état, à cela
hapelle. Une statue en
ur un piédestal en granit,
se trouve sur la place qui est
rec Varvaki où le corps du dé-

(*) Ces
(**,
LXX
bon alo

continue ensuite pendant plusieurs semaines. Les habitans de Taganrok éprouvent aussi de fréquentes brises de l'est, mais très rarement un vent vrai nord, et à peine a-t-il jamais soufflé du midi. On a attribué cette dernière circonstance à la chaîne des montagnes du Caucase qui arrête les vents dans cette direction. » Plus loin, Clarke parle du port « si toutefois il mérite ce nom » et du manque de profondeur de la mer, qui force, dit-il, les vaisseaux en quarantaine de demeurer en panne à une distance de 15 verstes et empêche les bâtimens tirant de 8 à 10 pieds d'eau d'approcher plus près de la ville pour y faire leur chargement. Puis, continuant sa description, « Taganrok, dit-il, est situé sur la pente d'un promontoire qui domine une étendue considérable de la mer d'Asof et toute la côte européenne jusqu'aux bouches du Don. Par un beau temps, on découvre même Asof des hauteurs de la citadelle. A présent le nombre des habitans de Taganrok n'excède pas 5,000. L'eau que boivent les habitans, de même que celle du Don, est très insalubre lorsque les vents amènent les flots de la mer ; mais dès qu'un courant l'éloigne, elle devient moins malsaine. On ne peut certainement pas mettre au nombre des heureux projets de Pierre le Grand, l'idée qu'eut un moment ce prince de fonder la capitale de son empire dans un lieu si mal situé. L'eau est, en effet, si basse près de là qu'on ne pourrait y construire un havre qu'en creusant des canaux, ce qui entraînerait dans des dépenses incalculables..... »

« Les habitans de Taganrok se flattent que l'empereur la visitera, et qu'elle deviendra alors une ville très importante. Sans le manque d'eau douce, nulle autre position dans le midi de la Russie ne serait en effet plus favorable pour le commerce.

« Taganrok contenait autrefois 60,000 habitans, mais

d'après un traité fait sous Pierre le Grand avec les Turcs (capitulation du Prouth, en 1711), la ville fut complétement détruite. »

Ce dernier fait est attesté par les auteurs contemporains. « Par ce traité, dit Perry, le tsar s'engagea à rendre la ville d'Asof dans le même état qu'elle était lorsqu'elle fut prise sur les Turcs, et de démolir Taganrok, forteresse considérable que le tsar avait bâtie sur le Palus Méotide et où il avait fait des magasins pour sa flotte et le nouveau port dont j'ai parlé » (*Histoire de Moscovie,* p. 61 ; voir aussi p. 15). Mais quant aux 60,000 habitans, cette assertion nous paraît un peu sujette à conteste, et nous ne voudrions pas la prendre sous notre responsabilité, pas plus que l'étymologie d'*Ange Rock*, un peu étourdiment hasardée par le voyageur (t. III, p. 254). Voici la vraie étymologie du nom de Taganrog, laquelle semble réfuter le prétendu fait de son ancienne population si nombreuse. Pierre le Grand ne trouva là qu'un petit nombre de masures appelées en langue tatare *Taïgane,* c'est-à-dire poêle ou réchaud, dont les Russes firent *Tagani.* Le tsar ordonna de construire un fort sur le promontoire (en russe *rogh,* mot qui signifie corne), et l'appela Fort de la sainte Trinité sur le cap de Tagani (*tchto na Taganiem roghou*), dénomination un peu longue qu'on n'eut pas tort d'abréger en Taganrog.

La maison où est mort l'empereur Alexandre, a été depuis achetée par la couronne à son propriétaire qui était un marchand russe : elle est restée dans le même état, à cela près qu'on y a installé une petite chapelle. Une statue en bronze de l'empereur, placée sur un piédestal en granit, orne maintenant la ville ; elle se trouve sur la place qui est vis-à-vis du beau couvent grec Varvaki où le corps du défunt fut d'abord présenté.

Voilà ce qu'il peut être utile de savoir concernant la vill
de Taganrog.

Relativement au séjour qu'Alexandre y a fait, il import
de rectifier encore une erreur commise par un écrivain fo
grave et fort respectable, nous voulons parler de M. le do
teur Eylert, évêque protestant et ancien confesseur du r
de Prusse Frédéric-Guillaume III.

Ce digne ecclésiastique a été mal servi par sa mémoi
dans tout ce qu'il rapporte au sujet du séjour de l'empere
à Taganrog et des motifs qui lui ont fait donner la préf
rence à cette localité. Nous sommes obligé de relever so
assertion, afin qu'il n'en résulte pas pour l'histoire u
grave erreur. Rien n'est plus exact que le commenceme
du passage suivant, mais il n'en est pas de même de la fi
« Alexandre Ier, dit le très révérend évêque, était un prin
animé de l'amour de ses semblables et portait en lui u
christianisme idéal dont il eût voulu faire un fait réel. So
noble cœur, tout brûlant d'amour, se nourrissait de proje
philanthropiques. Il connaissait parfaitement les difficult
et les obstacles contre lesquels il fallait lutter, mais il n
paraît pas avoir eu le courage d'aller au-devant. Il s'y d
roba au contraire. » Jusque-là tout est bien ; mais l'aute
ajoute : « Il s'y déroba au contraire ; il quitta Pétersbour
sa résidence, et, *suivant les désirs secrets de sa mélancolie,*
se rendit dans la Russie méridionale, d'abord en Crimée,
puis au tranquille Taganrok, ville habitée d'environ 17,0
âmes (*)... *Ici il prit racine ;* il y séjourna, il aimait à y re
ter. *C'est depuis ce petit endroit qu'il gouverna son vaste em
pire.* Là, ou dans les paisibles alentours de la ville, il s
recueillait et donnait libre carrière à ses grandes idées qu

(*) En 1842, 22,172 avec ses environs immédiats, le bourg de Troïtza, etc.

embrassaient l'humanité entière dont il aurait voulu faire le bonheur. Suivant toute apparence, il avait le projet d'abdiquer plus tard le pouvoir, pour vivre tranquille à Taganrok le reste de ses jours; en attendant, il y prolongea son séjour *pendant toute une année,* loin de la magnificence et du bruit de sa capitale. Le caractère doux de son excellente épouse, que notre reine Louise d'impérissable mémoire avait aimée et qui de son côté s'était sentie attirée vers elle, les vertus de cette princesse si digne de son sexe, lui faisaient aussi préférer une existence tranquille. Habituée dès son enfance au romantique séjour (?) de Carlsruhe et au paisible Bruchsal, elle avait passé là d'heureux momens dans le commerce de sa respectable mère et de ses gracieuses sœurs, et le souvenir lui en était encore cher et précieux à la distance où elle était de son pays natal. Moins la vie de sa haute sphère à Saint-Pétersbourg, avec son étiquette pleine de contrainte, lui convenait et répondait à ses goûts, plus elle aimait les heures de retraite et les endroits où elle pouvait la trouver... Le long et âpre hiver de Pétersbourg lui était contraire; elle attendait le retour à la santé et plus de jouissance d'un ciel plus clément. *Du consentement de son époux, l'empereur, elle se rendit, elle aussi, avec une suite peu nombreuse à ce séjour agréable de Taganrok,* » etc., etc. (*Charakterzüge,* etc., t. II, 2e partie, p. 287-296).

Dans ce passage, on remarque une méprise bien étonnante de la part d'un contemporain, bien plus, d'un homme qui vivait à une cour amie et approchait habituellement le roi de Prusse, lié par des liens étroits avec l'empereur Alexandre. Ce dernier alla à Taganrog, non pas pour lui, mais pour sa femme; non pas pour se retirer du monde, mais pour ne pas quitter la noble princesse dont il se reprochait alors vivement d'être resté si longtemps séparé.

Le voyage de Crimée fut pour lui un voyage d'affaires plus fatigant que favorable au recueillement. Tous les commentaires relatifs à la durée du séjour d'Alexandre sur les bords de la mer d'Asof portent à faux : elle ne fut pas d'*une année entière*, mais de peu de semaines, et la maladie qui mena le monarque au tombeau occupa la plus grande partie de cet espace de temps. De pareilles inexactitudes sont choquantes dans un livre d'ailleurs si plein d'intérêt, si curieux, si édifiant.

XVI.

(*A la page* 108.)

Le tombeau de Sophie N...

Il est non loin de Strelna, au cimetière du couvent de la Trinité, à l'invocation de saint Serge. Dans ce cimetière sont les caveaux de plusieurs grandes familles, notamment celui des Zoubof, si fameux sous le règne de Catherine II et de Paul Ier; on y voit aussi un beau monument élevé à une princesse Galitsyne.

Le couvent, qui est de 2me classe et qualifié de désert ou de solitude (*poustynnia*), est situé entre la grand'route de Riga et le golfe de Finlande.

Nous avons parlé du château de Strelna, situé à 18 verstes de Saint-Pétersbourg, et près de Péterhof, le Versailles de la Russie. Paul le donna, en 1797, à son fils Constantin qui l'habita quelquefois l'été, choisissant de préférence un appartement de l'étage supérieur, sans doute à cause de la belle vue sur la mer, sur le golfe de Kronstadt et sur la capitale, dont on y jouit.

XVII.

(*A la page* 160.)

Crimes commis à Saint-Pétersbourg.

En novembre 1825, il n'était bruit dans la capitale que du grand nombre de crimes qui s'y commettaient à la faveur de la nuit et peut-être de l'incurie des autorités, en l'absence de l'empereur. Notre journal de voyage est plein de détails à ce sujet. « Depuis mon arrivée en cette ville (*), y est-il dit entre autres, mes oreilles sont chaque jour péniblement frappées par le récit d'épouvantables histoires. Tantôt on me parle d'une personne connue qui aurait manqué d'être assassinée le soir au détour d'une rue, tantôt d'un cadavre sans tête qu'on y a trouvé gisant et que les malfaiteurs ont laissé là tout dépouillé; hier, c'était un paisible bourgeois qu'on a dépouillé de même de tous ses vêtemens, tout en lui faisant grâce de la vie; aujourd'hui, on se raconte les détails d'un vol avec effraction, commis dans un des quartiers les plus fréquentés; les temples du Seigneur eux-mêmes n'échappent pas aux déprédations de ces bandits dont tout un essaim semble avoir fondu sur cette malheureuse ville. Les habitans tremblent dans leurs maisons, et n'osent les quitter le soir, quelque urgentes que soient les affaires qui les appellent au dehors.

« On s'en prend de ces malheurs au général Choulghine, récemment appelé à remplir ici les fonctions de grand-maître de la police dont il était chargé auparavant à Moscou. La vigilance de ses agens est en défaut, et la ville, mal

(*) Elle avait eu lieu le 30 octobre 1825; la cour était absente depuis plusieurs mois.

éclairée, est plongée dans des ténèbres déplorables. De son côté, le général Miloradovitch, gouverneur général, ne veille pas avec assez de sévérité, dit-on, à ce que les soldats ne quittent pas le soir leurs casernes. »

La police avait été bien mieux faite sous l'administration du général Ivân Gorgoli, homme d'une grande activité et qui inspirait à tous la plus grande confiance. Il venait de donner sa démission après treize ans de fonctions, par suite d'une discussion avec le comte Miloradovitch. Lorsque la nouvelle de sa retraite arriva un soir dans un salon de la capitale, Alexandre Naryschkine, l'homme aux calembours, s'écria en allant prendre son chapeau : « Ma foi, puisque notre Gorgoli se retire, je veux aussi, chaque soir, me retirer chez moi à la nuit tombante, et barricader ma maison. » Gorgoli a été fait depuis lieutenant général et sénateur. Sa femme est une fille du fameux amiral Ribas.

XVIII.

(*A la page* 226.)

Le comte Alexis Orlof.

Notre intention était de placer ici une courte notice sur ce favori de Nicolas ; mais la suite des événemens et la part que son frère a eue à la conspiration, doit ramener notre attention sur ce nom depuis longtemps fameux dans les annales de la Russie. Nous nous occuperons alors de la famille Orlof dans son ensemble. C'est au n° 2 des Études, Notes et Éclaircissemens du t. II que le lecteur trouvera ce travail.

XIX.

(*A la page* 228.)

Observations critiques sur quelques ouvrages relatifs à la Russie.

Dans le t. II (p. 41) de son livre *La Russie en* 1839, M. de Custine rend compte d'un entretien qu'il a eu, dit-il, avec l'empereur Nicolas. Celui-ci, prévenu en sa faveur par ses ouvrages antérieurs, par tout ce qu'il savait de son origine aristocratique et de ses opinions légitimistes, lui fit d'abord un accueil flatteur, qui ne paraît pas s'être soutenu pendant tout le séjour du voyageur, mais qui donna lieu alors à plusieurs conversations curieuses. M. de Custine rapporte entre autres les paroles suivantes, comme étant sorties de la bouche même du monarque :

« Je n'ai rien fait d'extraordinaire; j'ai dit aux soldats : « Retournez à vos rangs! » et au moment de passer le régiment en revue, j'ai crié: « A genoux ! » Tous ont obéi. Ce qui m'a rendu fort, c'est que l'instant d'auparavant je m'étais résigné à la mort.»

Témoin oculaire des événemens, ainsi qu'on le verra dans la note suivante, nous avons le droit d'assurer le lecteur que de toutes ces paroles, si elles ont été dites ainsi, les premières seulement peuvent se rapporter à la révolte de 1825. M. de Custine paraît avoir confondu deux époques différentes. Le commandement « à genoux ! » a été donné et exécuté avec une miraculeuse obéissance, non au moment de l'avénement de Nicolas, mais sept ans plus tard, une première fois à l'occasion de l'émeute suscitée par le choléra, une seconde lors d'une rébellion arrivée en 1832

dans les colonies militaires, rébellion peu connue, mais dont les détails, quand nous les raconterons, feront admirer la présence d'esprit, l'énergie et le courage que Nicolas, toujours égal à lui-même, déploya dans cette autre circonstance critique de sa vie.

Au reste, et c'est ici le lieu de le dire, le mérite de l'ouvrage de M. de Custine est moins dans l'exactitude des faits rapportés, que dans le merveilleux coloris dont il a su les parer, dans la finesse des observations, dans l'espèce de divination instinctive qui fait comprendre à l'auteur les situations, même alors qu'il les avait insuffisamment étudiées; dans la netteté, l'énergie, l'audace avec lesquelles sont formulés tous les jugemens, qu'on pourrait croire gravés au burin pour les âges à venir, malgré une certaine intempérance de langage qui en affaiblit la portée.

Ce brillant écrivain nous a fait l'honneur, en plus d'une occasion, de citer l'un des deux ouvrages précédemment publiés par nous sur l'empire des tsars: nous avons rempli le même devoir à son égard, et sans doute avec beaucoup plus de raison; seulement nos citations ne portent que sur des pensées, des jugemens, des appréciations. En ce qui concerne les faits, les nombreux contradicteurs de M. de Custine (MM. Labenski, Gretsch, etc., etc.) ont pu avoir gain de cause, mais en ce qui touche au commentaire, ils se flatteraient en vain de l'avoir réfuté.

Nous passerons sous silence l'ouvrage écrit un peu à la hâte, au moment même des événemens, par M. Ancelot et intitulé *Six mois en Russie* (p. 174-176); nous ne relèverons pas non plus les erreurs qui se sont glissées, par rapport au sujet qui nous occupe, dans l'*Annuaire* (pour 1825) de M. Lesur, autorité généralement si respectable. Mais nous dirons quelques mots sur les deux ou trois chapitres con-

sacrés à la conspiration russe dans les *Revelations of Russia*, ouvrage dû à un anonyme anglais et traduit en plusieurs langues.

L'auteur, homme instruit, grave, et qui paraît avoir bien étudié la Russie, signale toute la gravité des faits. « Les événemens dont nous allons nous occuper, dit-il, n'ont été connus en Europe que vaguement, quoique le sujet eût, en lui-même et par ses détails, tout l'intérêt du drame le plus grandiose et le plus saisissant. Ce n'était rien moins que la conspiration de toute une classe d'une nation de soixante millions d'âmes, privées des bienfaits de la civilisation, contre la tyrannie corrompue et corruptrice qui de plus en plus les étreint et les abaisse. »

Si la narration qu'on lit ensuite ne répond pas à ce programme séduisant, c'est sans doute parce que l'auteur n'a pas été lui-même témoin des événemens. Ce qui le fait penser, indépendamment de beaucoup d'erreurs de détail, c'est qu'il rapporte tout au long la conversation de M. de Custine avec l'empereur dont nous venons de parler ; il la rapporte, non pour la réfuter, mais pour compléter son propre récit, en effet très fragmentaire et incomplet (*). Une autre preuve à l'appui de notre conjecture ce sont les lignes suivantes sur l'attitude qu'aurait prise l'empereur Nicolas.

« A la face de son armée, cet homme qui, pendant tant d'années, n'a jamais quitté l'uniforme, idolâtre de tout ce

(*) L'auteur anglais sait cependant fort bien à quoi s'en tenir au sujet de l'authenticité des faits rapportés dans l'ouvrage *La Russie en* 1839. « Le marquis de Custine, dit-il, représente ces événemens comme ayant fourni à l'empereur Nicolas l'occasion de se distinguer aux yeux de l'Europe par son courage et sa fermeté. Il aura peu connu probablement l'histoire de l'insurrection, et moins encore les particularités des conspirations précédentes. Il s'arrête peu sur cet objet, et semble accepter comme constant ce qu'il a recueilli dans l'atmosphère immédiate de la cour. » Trad. fr., t. II, p. 7.

qui est martial; qui, par sa taille et son port, semble être un nouveau Cœur-de-lion; cet homme, aussitôt que ses troupes fidèles commencèrent à agir, se retira assez loin du théâtre de l'action pour se mettre personnellement en sûreté, offrant ainsi le spectacle de la fermeté morale et de la timidité physique, qui ne sont pas inconciliables, quoiqu'elles se trouvent rarement ensemble. Les amis et les ennemis de l'empereur déduisent également de sa conduite dans cette journée la preuve de son courage et de sa faiblesse. »

Cette accusation est certainement mal fondée, nous en attestons toute la population de Saint-Pétersbourg et tous les voyageurs qui ont pu se trouver alors sur le lieu du combat. Sans doute, le jeune empereur n'était pas dans la mêlée, au bout du canon des pistolets ou fusils des rebelles; mais était-ce là sa place, et eût-on souffert qu'il y restât?

L'extrait de notre journal de voyage renfermé dans la note suivante, rendra un compte fidèle de nos propres impressions à son sujet, et notre jugement ne saurait être suspect : dans le présent ouvrage, nous parlons avec assez de franchise de toutes choses, sans nous inquiéter du déplaisir que, malgré nous, nous pouvons causer en certain lieu, pour être complétement à l'abri du reproche de flatterie. Relativement au courage du jeune monarque, il n'y a eu qu'une voix à Saint-Pétersbourg, et le mot qu'on a prêté au comte de La Ferronays, alors ambassadeur de France en Russie : « C'est Pierre le Grand civilisé! » confirme encore cette opinion unanime.

Au reste, les *Révélations*, malgré l'instruction solide qui en fait la base, ont évidemment le caractère d'un pamphlet: c'est la cause du parti anti-russe que l'auteur a voulu soutenir. Dès lors, loin d'insister sur le manque d'exactitude,

on doit au contraire s'étonner du grand nombre de vérités qu'on y rencontre. Peut-être même aurions-nous pu emprunter à ce livre quelques particularités propres à compléter notre récit. Ainsi, l'auteur dit positivement que le major-général Benkendorff s'assura de l'artillerie au moment même où les conspirateurs arrivaient pour s'en emparer, et l'amena sur la *plaine* (*) de Saint-Isaac. Si nous nous sommes abstenu de faire des emprunts de ce genre, c'est que nous ignorons sur quelle autorité reposent les faits racontés, à quelle source ils ont été puisés.

Pour peindre le caractère d'Alexandre, l'anonyme rappelle spirituellement la fable suivante, un peu irrévérencieuse, du poëte Krylof (**), « le premier fabuliste peut-être de tout temps et de tout pays. »

« Les moutons vinrent un jour se plaindre à l'éléphant, leur souverain, des ravages que les loups faisaient parmi eux. — « Qu'est-ce que j'apprends ? » dit l'éléphant à ceux-ci ; « et comment osez-vous molester mes sujets les moutons ? » — « Sire, répliquèrent les loups, nous ne leur demandons à chacun qu'une seule peau, et ils voudraient nous priver même de cela. » — « Eh bien, dit l'éléphant, prenez-leur une peau à chacun, mais faites bien attention de ne pas leur en dérober davantage. »

Dans cette petite revue critique, peut-être devons-nous au moins une mention aux *Mémoires d'un maître d'armes,* composés par M. Alexandre Dumas, en collaboration avec M. Grisier, célèbre professeur d'escrime avec qui nous avons

(*) Dans cet endroit et en plusieurs autres, au lieu de *plaine* de Saint-Isaac, il faut sans doute lire *place;* les fautes d'impression abondent dans la traduction française, et beaucoup de noms sont complétement défigurés. Par exemple, au lieu de *Chtchépine-Rostofski,* on lit *Stephen R.,* etc.

(**) Nous avons déjà parlé de lui, p. 202. Aucun Français ne voudra ratifier le jugement que l'auteur britannique porte sur Krylof aux dépens de La Fo[illegible]

eu l'avantage de nous rencontrer en 1826 à Moscou. C'était, bien entendu, une rencontre tout à fait pacifique. Les notes fournies par lui à notre grand romancier ont dû être d'une certaine valeur, car il y a dans cette intéressante composition autant de vérité qu'il est possible d'en attendre d'un roman. Mais le héros, qui est-il? Est-ce Ivachef, est-ce Bassarghine? car l'un et l'autre ont reçu d'une Française des témoignages semblables d'un si généreux dévouement. L'amante du premier était une demoiselle de compagnie de sa mère, jeune personne bien élevée et de mœurs irréprochables; la Française qui est allée rejoindre en Sibérie le second, était d'une condition inférieure, mais elle avait la même noblesse de sentimens.

On verra plus loin que les épouses de plusieurs des condamnés n'attendirent pas que d'autres femmes leur eussent donné l'exemple de la conduite que le devoir conjugal leur prescrivait; mais combien n'y en eut-il pas aussi qui suivirent une ligne toute différente! combien de grandes dames russes qui ont dû rougir de leur égoïsme en apprenant la résolution de ces deux humbles étrangères!

XX.

(*A la page* 236.)

L'empereur Nicolas en présence des rebelles.

Voici l'extrait annoncé de notre journal de voyage : nous l'opposons avec confiance au jugement porté par les *Révélations* anglaises et cité dans la note précédente, p. 477.

« Vers deux heures, un bruit inaccoutumé, des acclamations que je jugeais être l'accompagnement obligé d'une

revue que passait, me disais-je, le nouvel empereur à l'occasion de son avénement, m'attirèrent sur la place de l'Amirauté. La troupe l'occupait en effet. Cependant une inquiétude me saisit aussitôt : l'air morne des soldats, la contenance embarrassée des officiers, le désordre qui régnait dans un groupe épais de généraux à la tête desquels je reconnus le jeune souverain, la figure pâle et presque défaite de ce dernier, enfin les cris continuels qui partaient de derrière la statue de Pierre le Grand, c'est-à-dire d'un point où ce souverain n'était pas, tout me fit comprendre qu'il s'agissait d'autre chose que d'une parade. D'un autre côté, après avoir gagné le boulevard de l'Amirauté vis-à-vis de la Garokhovaïa (rue des pois), si je portais mes regards sur le peuple dont j'étais entouré et qui écrasait la balustrade servant à protéger les plates-bandes, sur ces mougiks barbus ou sur d'autres individus de diverses classes, tous attentifs, curieux, mais s'amusant comme à la vue d'un spectacle, riant comme s'il n'avait été question que de plaisir, mes alarmes me paraissaient ridicules et je ne savais plus comment prendre les choses.

« Je me disposais à interroger tant bien que mal (car je commence seulement à estropier le russe) mes voisins de droite et de gauche, lorsque je vis l'empereur, l'épée à la main, pousser son cheval de notre côté. Inquiet de la présence de tant d'oisifs spectateurs, il s'avança jusqu'au trottoir et invita à plusieurs reprises la foule à se retirer. « Faites-moi la grâce, disait-il (j'ai très bien compris ces mots), de rentrer chez vous ! Vous n'avez rien à faire ici. » On reculait de quelques pas, et puis, la curiosité l'emportant, on revenait. J'en fis de même, et près de moi quelques femmes âgées restèrent également en désobéissance flagrante, tout en répétant dix fois entre elles : « Lui-même

« vient nous en prier, et avec quelle politesse encore! »

« Les gardes à cheval et les chevaliers-gardes passèrent lentement devant nous, glissant pour ainsi dire sur la neige, sans que les pas des chevaux couvrissent les cris qu'on entendait toujours retentir. Ces deux régimens ont le même uniforme, blanc avec collet rouge, et le même casque ; on ne les distingue l'un de l'autre que par la cuirasse en peau noire qui recouvre l'habit des premiers. L'empereur changeait souvent de place, tantôt se confondant avec les nombreux généraux de son cortége, tantôt les dépassant avec rapidité et dans un embarras visible. La tristesse était empreinte sur ses traits, il avait le regard sombre. Mais il cherchait le danger plutôt que de l'éviter (*).

« Malgré ma hardiesse à regarder tout cela, j'étais loin d'être rassuré : aussi dès que la cavalerie fut passée, voyant le passage libre devant moi, je traversai la place jusqu'au trottoir devant l'hôtel de Mme la princesse Labanof où se tenait aussi une grande foule de curieux. Plusieurs coups de fusils partirent à ce moment et jetèrent une vraie panique parmi eux ; la confusion était encore augmentée par l'approche de divers détachemens de troupes arrivant de toutes parts et par la vue des pièces de canon qu'on amenait. Je me sauvai comme tout le monde, car tout prenait l'aspect d'une véritable bataille. La frayeur gagnait les esprits ; les habitans fermèrent précipitamment leurs boutiques et leurs maisons. Je n'avais pas atteint ma demeure sur le quai de la Moïka, qu'une lueur sinistre éclaira le coin de la perspective de l'Amirauté près du Pont-Bleu, et qu'une détonation se fit entendre ; plusieurs autres coups de canon la suivirent à peu d'intervalle. A ce moment, la gaieté des mougiks même avait sans doute disparu. »

(*) *Voir* aussi plus loin, p. 517.

XXI.

(*A la page* 240.)

Le général Miloradovitch.

Ce guerrier, connu dans les fastes de la guerre, par sa bravoure éclatante, et qu'on surnommait, au dire de M. le comte Philippe de Ségur, *le Murat russe*, était né à Saint-Pétersbourg, en 1770 ou 1771. Il n'était donc pas Serbe, comme le veut M. Thiers (*), mais sa famille, établie depuis Pierre Ier dans la Petite-Russie, avait effectivement cette origine. On raconte qu'un de ses ancêtres, homme influent et riche, avait réuni 20,000 hommes, et qu'il se joignit avec cette force au grand tsar, lors de sa guerre contre les Turcs. En récompense de ce service, Pierre lui aurait fait don de domaines considérables dans l'Oukraine. Plusieurs membres de la même famille occupèrent ensuite avec distinction des places administratives.

Celui dont nous avons à nous occuper ici, Michel Andréïevitch, entra dès son enfance dans la carrière militaire, et fut reçu officier dans le régiment d'Izmaïlof, un des plus considérés de la garde. Il fit ses premières armes en Turquie (1789), puis contre les Polonais (1792). La campagne de Souvorof en Italie le trouva colonel du régiment d'Apchéron. Placé à l'avant-garde, il eut occasion de se signaler, et bientôt il fixa l'attention du guerrier que les Russes regardent comme leur plus grand capitaine. Celui-ci le nomma général sur le champ de bataille. Miloradovitch donna de nouvelles preuves d'intrépidité au passage de l'Adda (affaire de Lecco, 27 avril 1799), où il eut trois che-

(*) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VI, p. [illegible].

vaux tués sous lui. Ce fut lui qui commanda l'arrière-garde au passage du Pont-du-Diable.

Dans la campagne d'Austerlitz, il fut presque le seul général russe qui obtînt quelques avantages sur les troupes françaises. A cette occasion, M. Thiers parle de lui dans les termes suivans : « Le général Miloradovitch était un Serbe, d'une valeur brillante, mais absolument dépourvu de connaissances militaires, désordonné dans ses mœurs, réunissant tous les vices de la civilisation à tous les vices de la barbarie. » L'historien de Napoléon fait ici la remarque que le caractère des soldats russes répondait assez à celui de leurs généraux. « Ils avaient, continue-t-il, une bravoure sauvage et mal dirigée. Leur artillerie était lourde, leur cavalerie médiocre. En tout, généraux, officiers, soldats, composaient une armée ignorante, mais singulièrement redoutable par son dévouement. Les troupes russes ont depuis appris la guerre en la faisant contre nous, et ont commencé à joindre le savoir au courage. »

Quelques semaines avant la grande journée des trois empereurs, partageant avec le prince Bagrathion, non moins brave que lui, le commandement de 6,000 hommes d'arrière-garde, Miloradovitch se vit entouré par Murat et Lannes, et soutint à Amstetten (5 novembre) un combat contre des forces infiniment supérieures aux siennes. Les Russes firent des prodiges de valeur, et se frayèrent un passage à travers nos soldats qui rendirent justice à leur conduite. Le grade de lieutenant général et la grand'croix de Saint-George (2me classe) furent la récompense de cet exploit. Mais la joie fut courte : Miloradovitch prit part, comme toute l'armée russe, à la défaite d'Austerlitz.

Peu de temps après, s'ouvrit la guerre contre les Turcs. Miloradovitch y commanda une division, se distingua encore,

reçut de l'empereur Alexandre une épée avec cette inscription : *Au sauveur de Boukarest,* et fut promu au grade de général (en chef) de l'infanterie. Après la mort du feldmaréchal prince Prosorofski (1809), il fut chargé provisoirement du commandement de l'armée ; mais il le remit, au bout de deux mois, au prince Bagrathion qui avait plus de droits que lui à cet honneur. Puis, en 1810 et 1811, il commanda un corps cantonné dans la Russie-Blanche et fut nommé gouverneur militaire de Mohilef.

L'année suivante eut lieu l'invasion de la Russie par la grande armée de Napoléon. Miloradovitch fut élu à l'unanimité, par la noblesse du gouvernement de Moscou, pour commander les milices que ce gouvernement mettait sur pied. Arrivé à l'armée, il fut un de ses chefs à la bataille de la Moskva (7 septembre 1812), et, trois jours après, il fut placé à la tête de l'arrière-garde. Obligé d'abandonner Moscou, il fit dire au roi de Naples qu'il mettrait le feu à la ville, si on ne lui laissait pas le temps de l'évacuer, et obtint en effet un délai.

Quand les Russes reprirent l'offensive, Miloradovitch passa à l'avant-garde, où il resta jusqu'à la fin de la campagne, se distinguant en toute occasion ; d'abord (4 octobre) à Vinkovo, non loin de Malo-Iaroslavetz (gouvernement de Kalouga), où, sans les lenteurs de Koutousof, le prince Eugène et Davoust auraient été écrasés par les Russes ; puis, un peu en deçà de Viazma, à Krasnoïé, aux approches de la Bérésina, à Varsovie, etc. Le 11 octobre, il avait eu avec le roi Murat une entrevue pleine d'incidens piquans et dont les historiens ont parlé, mais qui ne produisit aucun résultat. On l'a souvent comparé avec lui. « C'était, dit M. Ph. de Ségur (*), un guerrier infatigable, avantageux, impétueux,

(*) *Histoire de Napoléon et de la grande armée*, t. II, p. 172.

comme ce roi soldat, d'une stature aussi remarquable, comme lui favorisé de la fortune. Jamais on ne le vit blessé, quoiqu'une foule d'officiers et de soldats eussent été tués autour de lui, et plusieurs chevaux sous lui. »

De concert avec les Russes, les intempéries de l'air et l'imprévoyance de Napoléon avaient détruit notre armée. Mais, en Allemagne, une autre la remplaça. Miloradovitch ne prit aucune part à la bataille de Lützen ; cependant les armées coalisées ayant fait un mouvement rétrograde à la suite de leur défaite, il passa momentanément encore une fois à l'arrière-garde, et fut battu, le 12 mai, par la division Charpentier. Il ne fut pas plus heureux à Bautzen ; mais il prit sa revanche à Kulm, où il concourut avec les généraux Kleist et Colloredo à la défaite de Vandamme. A la bataille de Leipzig, il commanda les réserves russe et prussienne, sous les ordres du grand-duc Constantin. Le cordon de Saint-André fut sa récompense ; peu de temps auparavant, il avait été investi du titre de comte.

Pendant la campagne de France, Miloradovitch déploya encore une admirable activité. Il eut une part glorieuse aux combats de Brienne, d'Arcis-sur-Aube, de la Fère-Champenoise, et à celui devant Paris. Dans le camp de nos ennemis, il était cité au premier rang des braves ; rien n'égalait son audace et son mépris du danger.

De retour en Russie, il fut nommé gouverneur général, d'abord de Kief, puis, en 1819, de Saint-Pétersbourg. Mais faible et indécis dans les affaires, autant qu'il s'était montré bouillant et résolu sur les champs de bataille, manquant d'instruction et de conduite, un peu hableur dans ses discours, un peu étourdi dans ses actes, il n'avait aucune des qualités qui font l'administrateur habile. M. de Ségur donne de lui la même idée : il était, dit-il, « général sur le champ

de bataille seulement, sans prévoyance d'administration d'aucun genre, ou privée ou publique, dissipateur cité, et, ce qui est rare, probe et prodigue. »

On a vu, dans le texte (p. 233), l'histoire de sa mort, fin lamentable pour un guerrier qui avait bravé impunément les balles sur tant de champs de bataille, qui avait servi sa patrie avec le plus grand dévouement, et qui d'ailleurs par sa franchise, son honnêteté, son bon cœur s'était fait aimer de tous. On assure que, navré de la défection d'un si grand nombre de soldats de la garde, il proféra des paroles outrageantes, et qu'il s'attira ainsi le triste sort d'être frappé de la main d'un compatriote. Mais il est bien permis à la fidélité courageuse de céder à un mouvement d'indignation en présence de la révolte à main armée, quand la discipline, ce premier devoir du soldat, a été méconnue et foulée aux pieds.

Un témoin des exploits de Miloradovitch, Koutousof, avait fait son éloge en disant : « Mon chef d'avant-garde est un vrai Bayard, un preux chevalier sans peur et sans reproche. »

Le comte Miloradovitch n'avait jamais été marié, mais il laissa une sœur, Marie Alexéïevna, veuve d'un fonctionnaire. L'empereur, en visitant le général à son lit de mort, avait promis de prendre soin d'elle. En effet, il lui accorda une pension annuelle de 10,000 roubles. Il paya aussi les dettes du général, lui fit faire de magnifiques funérailles et y assista lui-même avec son frère, le grand-duc Michel, précédé ou suivi de toute la garnison de Saint-Pétersbourg.

La ville entière prit part au deuil de la famille. Chacun voulut faire ses derniers adieux au héros. Il était couché sur un lit de parade, entouré de prêtres, qui récitaient sur lui nuit et jour les prières des morts. Les décorations de près de vingt ordres étaient placées sur autant de tabourets dont ce lit était

de Tsarsko-Sélo, établissement qui avait été traité avec une faveur toute particulière par l'empereur Alexandre, surtout après la fermeture des colléges des jésuites à Saint-Pétersbourg, au commencement de 1816. L'ordre, expulsé de Russie peu d'années après (*), avait gardé rancune de son malheur à l'établissement rival. La *Gazette universelle de Lyon* prit occasion du procès de 1826 pour rappeler que plusieurs des rebelles étaient sortis du lycée, tandis qu'aucun d'eux n'avait appartenu aux écoles des jésuites. Cet organe de la trop fameuse société insinua que les déplorables événemens qui avaient suivi la mort d'Alexandre ne seraient jamais arrivés si la jeunesse de Pétersbourg et de Moscou était restée confiée aux mains auxquelles on a cru devoir l'arracher en 1816.

Cependant l'ancien directeur du lycée, M. Engelhardt, conseiller d'état actuel, a fait justice de ces attaques intéressées, dans un mémoire dont nous avons eu occasion de prendre lecture. Sans parler beaucoup des jésuites, alors tombés dans un profond oubli dont rien n'a pu les tirer en Russie, il rappelle que plus de soixante de ses anciens élèves, employés au service de l'état, faisaient honneur à la maison d'où ils étaient sortis, et aux maîtres qui avaient dirigé leurs études; qu'à la vérité deux, Küchelbecker et Pouschtchine (**), avaient méconnu leurs devoirs, mais que c'était là une exception, et que l'exception ne prouvait rien contre la règle. Küchelbecker, il est vrai, ajoutait M. Engelhardt, avait été aussi au nombre des professeurs du lycée, mais il n'y était pas resté, et l'avait quitté depuis plusieurs années.

(*) L'expulsion définitive des jésuites de tout l'empire, fut décrétée le 6 avril 1820. En 1816, l'ordre comptait en Russie 674 membres; en 1804, ce nombre n'avait été encore que de 264.

(**) Qu'il ne faut pas confondre avec Pouschkine. Il sera question de lui dans la suite de notre histoire.

Relativement aux jésuites, nous ajouterons encore qu'ils avaient été expulsés de la Russie une première fois sous Pierre le Grand, en vertu d'un manifeste dans lequel ce souverain déclare qu'il avait été à même de voir dans les pays étrangers « quel genre d'action ils exercent ».

XXIII.

(*A la page* 261.)

La famille des princes Galitsyne.

Le lecteur a vu plus haut, p. 349, par la citation de Strahlenberg, quelle importance on reconnaissait, pendant les débats relatifs à la vacance du trône, en 1613, à cette famille, une des plus nombreuses et des plus considérables en Russie. Voulant proportionner notre travail à cette importance, nous nous sommes livré à de longues recherches qui n'ont pas été sans résultat, et qui ne seront pas sans utilité, quand même elles n'offriraient pas un intérêt égal à leur nouveauté. Mais ces études nouvelles ont agrandi le cadre de la notice, et l'étendue qu'elle a prise ne permet plus de la comprendre dans ce volume : nous la placerons donc en tête des Notes et Éclaircissemens du t. II.

XXIV.

(*A la page* 262.)

Le Tchinn et les Tchinovniks.

Le mot *tchinn* ou *tchine*, en russe, signifie cérémonie, cérémonial, ordre, rang. Chez les Russes, il peut vous ar-

river d'être invité *bez tchinof*, c'est-à-dire sans façon, mais en général ils tiennent au *tchinn*, à l'ordre des rangs; ils sont habitués à voir les choses se passer *tchinno*, suivant la règle ou le cérémonial, et il y a un *tchinn tserkovnii*, cérémonial d'église, comme il y en a un pour les affaires civiles ou militaires.

Le *tchinn* tout court, c'est la hiérarchie des rangs introduite par Pierre Ier, le 24 janvier 1722 (vieux style), dans le but d'intéresser toutes les classes de ses sujets à l'état de choses nouveau qu'il créait, et de faire naître une émulation salutaire entre les hommes capables de s'élever par leur mérite, et ceux qui devaient au hasard de la naissance leur position dans le monde. En d'autres termes, c'est la classification des grades militaires et des fonctions civiles d'après une base commune, avec indication des degrés où commence soit la noblesse personnelle, soit la noblesse héréditaire. Pierre le Grand, qui voulait entourer de considération les auxiliaires, en grande partie étrangers, dont il avait besoin, déclara que les honneurs, dans l'état, étaient le prix des services qu'on lui rendait, que le mérite devait avoir le pas sur la naissance, et que la plus haute illustration était l'effet de ces deux avantages réunis. Il établit seize classes calquées sur la hiérarchie militaire, mais qui devaient se rapporter aussi au service civil. Ces seize classes ont depuis été réduites à quatorze, et les dénominations ont été légèrement modifiées; mais du reste l'institution s'est maintenue telle que l'avait créée le tsar réformateur.

L'échelle ci-après fera voir la concordance entre les grades militaires et les degrés relatifs aux fonctions civiles. Elle commence par le grade le plus élevé. On y remarque quelques lacunes : en effet, il y a certains degrés qui n'appartiennent qu'à l'une des deux espèces de service ; il y en a un

la 4e, on est excellence, et au delà, haute excellence, *vyço-koprévoskhoditelstvo.*

L'oukase du 23 juin 1845 applique au service civil des dispositions nouvelles. Dorénavant, la noblesse héréditaire y dépendra en grande partie de la volonté du souverain, et la noblesse personnelle sera le plus souvent remplacée par la qualité de *notable bourgeois* (*patchotnii grajedanine*) (*), introduite par le manifeste impérial du 10 avril 1832 et qui confère aussi divers priviléges, comme l'exemption de la capitation et du recrutement. Les droits attachés à la qualité de notable bourgeois sont héréditaires.

Nous applaudissons d'autant plus au changement prescrit par l'oukase du 23 juin que nous avons plus d'une fois signalé les inconvéniens actuels du *tchinn* dans l'ordre civil, tout en rendant justice à la grande idée de Pierre le Grand de mettre le talent et le mérite au niveau de la naissance. « Cet arrangement, avons-nous demandé dès 1829 (**), en grossissant à l'infini le corps de la noblesse, ne nuit-il pas à cette institution, peut-être nécessaire, et en dépouillant le tiers-état de tout ce qu'il a de citoyens distingués, n'affaiblit-il pas la considération dont il serait juste et utile d'entourer la classe laborieuse? N'enlève-t-il pas à jamais aux arts et à l'industrie des hommes capables qui auraient contribué à leur succès, s'ils n'avaient pas eu à soutenir un rôle nouveau, etc., etc.? ».... « Ne décime-t-elle pas la bourgeoisie, avons-nous répété en 1844 (***), en lui enlevant tout ce qui ferait sa gloire et sa force? ne multiplie-t-elle pas outre mesure la classe arrogante des *tchinovniks,* dont l'édu-

(*) Nous écrivons suivant la prononciation; mais la vraie orthographe est *potchetnii*, notable, honoré.

(**) *Statistique générale de l'empire de Russie*, p. 244.

(***) *Encyclopédie des Gens du Monde*, article *Russie*, t. XX, p. 696.

cation n'est pas au niveau de leurs prétentions, et qui d
viennent souvent un fléau pour le peuple ? »

Ici on nous demandera : Qu'est-ce que les *tchinovnik*
C'est la classe des fonctionnaires, ce sont les gradués
tchinn, c'est la bureaucratie russe contre laquelle s'élève
avec raison tant de plaintes, et qui pèse si lourdement sur
pauvre peuple. Ces hommes, la plupart promus par ancie
neté, ignorans et orgueilleux, sont les plus fermes soutie
de l'ordre de choses existant. Amis des abus dont ils vive
habitués à la violence, d'une vénalité proverbiale, ils o
peu de goût pour la civilisation, et traitent ce qui est étra
ger, hommes, idées ou usages, avec cette arrogance do
M. de Custine a retracé le tableau en introduisant son le
teur au sein de la famille de l'ingénieur de Schlusselbour
C'est à leur sujet que le même auteur élève la questi
suivante (*) : « Une aristocratie avouée, enracinée depu
longtemps dans le pays, mais mitigée par le progrès d
mœurs et l'adoucissement des coutumes, n'eût-elle pas é
un moyen de civilisation préférable à l'hypocrite obéissan
ce, à l'influence dissolvante d'une armée de commis....
Et il ajoute : « Du fond de leurs chancelleries ces despot
invisibles, ces pygmées tyrans oppriment le pays impun
ment, puisqu'ils gênent jusqu'à l'empereur, qui s'aperço
bien qu'il n'est pas aussi puissant qu'on lui dit qu'il l'es
mais qui, dans son étonnement, qu'il voudrait se dissimul
à lui-même, ne sait pas toujours où est la borne de son pou
voir. Il la sent et il en souffre sans même oser s'en plain
dre (**). Cette borne, c'est la bureaucratie, force terrib
partout, parce que l'abus qu'on en fait s'appelle l'amour d

(*) *La Russie en* 1839, t. IV, p. 75.

(**) Il y a ici, comme dans tout l'ouvrage de M. de Custine, beaucoup d'exa
gération : c'est au fond de l'idée seulement qu'il faut s'attacher.

l'ordre, mais plus terrible en Russie que partout ailleurs. Quand on voit la tyrannie administrative substituée (?) au despotisme impérial, on frémit pour l'avenir d'un pays où s'est établi sans contre-poids ce système de gouvernement propagé en Europe sous l'empire français. »

Nous avons signalé les inconvéniens du *tchinn,* et ils sont graves ; mais le remède n'est peut-être pas facile à trouver. Sous un certain point de vue, on peut dire que tout le système administratif de la Russie est basé sur le *tchinn;* il dédommage les fonctionnaires de l'insuffisance des traitemens, en même temps qu'il soumet la quotité de ces derniers à une certaine marche ascendante proportionnée aux années de service ; il stimule l'amour-propre de chacun, donne du ressort aux forces et aux volontés, et forme un lien étroit entre l'état et ses serviteurs. A défaut d'enthousiasme et d'une ambition plus légitime, il est un levier puissant, car le sort du *tchinovnik* est un objet d'envie pour tous, et l'avancement d'une classe à une autre est pour lui-même la grande préoccupation de sa vie. La soif des distinctions extérieures est générale. « Il n'y a pas de système, a dit un écrivain appartenant aux Slaves, qui offre autant d'aliment que celui-ci aux intérêts de l'ambition personnelle et de l'amour-propre. L'attente continuelle d'obtenir un grade, un ordre, une distinction quelconque, et la soif de ces choses-là, qui, loin d'être apaisée par le succès, s'en augmente au contraire, se convertissent en idée dominante pour toute la vie. Or, cette idée, incompatible avec toute tendance individuelle d'un ordre plus élevé, fait de l'homme un simple instrument, un vrai automate qui n'est mis en mouvement que par la pensée du gouvernement. »

Comme ressort politique, le *tchinn* a certainement son grand avantage ; considéré, au contraire, sous le point de

vue moral, il donne prise à la critique, et la cruelle pla
qui ronge la Russie est en partie son ouvrage.

XXV.

(*A la page* 263.)

Les Allemands en Russie.

Ils marquent moins par le nombre que par l'état avan
de leur civilisation : on n'en compte guère que 450,00
appartenant soit à la noblesse des provinces Baltique
Esthonie, Livonie et Courlande, soit à la bourgeoisie d
villes de ces mêmes provinces et à celle de Saint-Péters
bourg, où les Allemands sont particulièrement nombreu
Du reste, on aurait tort d'appeler *provinces allemand*
les gouvernemens des bords de la Baltique, jadis soum
soit à l'Ordre Teutonique, soit au Danemark et à la Suède
la masse de la population se compose d'une part de Fi
nois et d'autre part de Lettons ; les uns et les autres n'o
rien de commun avec la race germanique. La ligne de s
paration entre les Finnois et les Lettons coupe en deux
Livonie et passe aux environs de Dorpat.

On ne peut donc guère parler de *nation allemande*, rel
tivement à la Russie : c'est une réserve que nous faiso
au moment de reproduire le passage, emprunté à l'ouvrag
De la Russie et de la France (p. 190), qui est le princip
objet de cette note.

« La Russie, dit l'auteur anonyme de ce livre, renferm
dans son sein une nation allemande, sous bien des rappor
d'une incontestable supériorité ; c'est celle qui lui fourn
l'élite de ses hommes d'état, de ses hommes politiques, d

ses hommes de guerre. Et pourquoi ces individus sont-ils, relativement, des serviteurs plus distingués, de meilleurs sujets russes? Précisément parce que, comme hommes, ils sont nés Allemands, c'est-à-dire parce que leur moralité et leur intelligence se sont nourries, se sont développées *dans le sein plus maternel d'une civilisation plus riche, plus mûrie, plus avancée,* d'un contact, d'une action plus impressive, plus pénétrante, et dont l'influence, comme une seconde nature, se fait la règle et la mesure de l'existence. Ce n'est point une question de personnes, c'est une question de choses. »

XXVI

(*A la page* 270.)

Lettre à l'archevêque Augustin.

Après la naissance de son fils premier-né, à Moscou, en 1818, le grand-duc Nicolas adressa la lettre remarquable suivante, au chef du diocèse de Moscou, Augustin, mort le 15 mars 1819 (*) :

« Très saint Prélat (**),

« J'ai vu avec la crainte d'un faible mortel, mais avec l'espérance d'un chrétien fidèle, approcher le moment le plus

(*) *Voir* sur lui une notice dans Bantysch-Kamenski (édit. Chiriayef), *Dictionnaire des hommes notables,* etc., t. Ier, p. 1. — Sur l'illustre métropolitain Eugène, dont il a été question dans le texte, p. 235, ceux de nos lecteurs qui connaissent le russe peuvent également lire une notice dans le *Dictionnaire* de M. Snéghiref, t. Ier, p. XIII et suiv.

(**) En russe, *préosviaschtchennêtchii Vladyko.* Le mot *vladyko* ou *vladyka* signifie littéralement seigneur, maître ; c'est la qualification usitée pour les évêques russes, et c'est aussi le titre du prélat, chef à la fois spirituel et temporel du Montenegro.

leur qui ait encore été fait, à notre sens, du souverain actuel de la Russie, est dû à un Russe, au spirituel prince Pierre Kozlofski. Le fond du tableau laisse entrevoir l'état de la société dans son pays.

La plupart de nos lecteurs, probablement, connaissent ce personnage par le livre de M. de Custine, *La Russie en* 1839, où, dès le début, il est pour ainsi dire mis en scène, et où l'on rapporte de lui, des jugemens et des appréciations qui sont peut-être ce qu'il y a de plus remarquable dans tout l'ouvrage. Le prince Pierre Borissovitch Kozlofski, né à Moscou en 1783, mort à Baden, le 26 octobre 1840, après avoir été successivement ministre et envoyé plénipotentiaire de Russie aux cours de Turin, Stuttgart et Carlsruhe, chambellan de l'empereur, avec le rang de conseiller d'état actuel, n'était pas seulement un homme d'esprit; causeur infatigable et habile à donner du trait à ses paroles, maniant avec facilité la langue française, il se distinguait en outre par l'indépendance de son caractère. Il ne consentit jamais à se faire courtisan d'un pouvoir pour lequel il manquait de sympathie, et, malgré sa nationalité, il professa la religion catholique.

Ayant eu l'occasion de se trouver avec le grand-duc Nicolas et son épouse sur le bâtiment de l'état *l'Œmheten* (*), le prince Kozlofski nota les impressions qui lui étaient restées de cette traversée faite en commun, dans un journal dont la grande-duchesse douairière de Mecklenbourg-Schwerin, Alexandrine de Prusse, sœur cadette d'Alexandra Fœdorovna, reçut communication, et dont un fragment nous a été conservé par feu Dorow, antiquaire prussien auteur du petit ouvrage allemand intitulé *Fürst Kosloffsky,*

(*) Mot suédois qui signifie tendresse.

Leipzig, 1846, in-12. C'est là le portrait dont nous voulions parler : il est tracé en français, et nos lecteurs nous sauront gré de le reproduire ici.

« Le grand-duc a reçu de la nature un des plus beaux présens qu'elle puisse donner à ceux que le sort a placés au-dessus des autres, il a la plus noble figure que j'aie vue de ma vie. L'expression habituelle de sa physionomie a quelque chose de sévère et de misanthropique qui ne met point à l'aise. Son sourire est un sourire de complaisance, qui n'est point le résultat de la gaieté ou de l'abandon. L'habitude de les réprimer est devenue tellement inséparable de son être, que vous ne voyez en lui aucune gêne, aucun embarras, rien d'étudié; et pourtant toutes ses paroles, comme ses mouvemens, sont cadencés comme s'il avait devant lui un papier de musique. C'est une chose qui tient du prodige que toute la manière d'être de ce prince. Il parle avec vivacité, avec une simplicité et une convenance parfaites ; tout ce qu'il dit est spirituel ; aucune plaisanterie banale, aucun mot plaisant ou déplacé; il n'y a rien dans le ton de sa voix ou dans la composition de sa phrase qui indique la fierté ou la dissimulation; et pourtant vous sentez que son cœur est fermé, que cette barrière est inaccessible, et qu'on serait fou d'espérer de pénétrer dans l'intimité de sa pensée ou de posséder son entière confiance. Il a même communiqué jusqu'à un certain point à sa femme cette expression de physionomie. Elle a souvent le regard soupçonneux et scrutateur qui s'allie mal avec les traits harmonieux de sa physionomie naturellement douce et gracieuse..... Mais je me trompe peut-être : ce n'est pas l'exemple du grand-duc qui aura révélé à sa femme le secret de se défier de l'espèce humaine ; c'est plutôt cette cour de Russie qui aura donné à tous les deux cet air de réserve et de méfiance ; cette

triste cour où, depuis les Menchikof et les Ostermann, toute indépendance morale, toute élévation de l'âme, sont regardées avec étonnement comme des élémens hétérogènes, et où la brigue et l'intrigue sifflent sans cesse comme des serpens aux oreilles des princes.... Le grand-duc ne s'occupe pas seulement des détails de la partie militaire, mais on le dit ingénieur distingué et par conséquent bon mathématicien. Il lit beaucoup, et tous ses alentours m'ont assuré qu'il possède au suprême degré cette force d'attention qui, d'après les définitions mémorables de Montesquieu, n'est autre chose que le génie.... Le grand-duc se borne jusqu'ici à être général, mais tout prouve qu'il sera aussi propre à être un homme d'état; et si ce prince terminait sa vie sans faire de grandes choses, c'est qu'il aurait manqué sa vocation, car la nature semble l'y avoir destiné. Je ne doute pas qu'il ne donne à son fils une éducation distinguée ; mais je crains qu'en l'occupant de sciences, il ne néglige de lui donner le goût des belles-lettres et surtout de la poésie. Ce goût serait un des plus grands bienfaits pour l'avenir de la Russie, car le monde réel de ce pays agit d'une manière si déplorable sur le caractère, qu'il faut absolument l'en garantir par les charmes magiques de l'imagination. Si le grand-duc Nicolas monte un jour sur le trône, je ne doute pas qu'on ne le serve avec zèle, non qu'il gagne les cœurs par un aimable abandon comme Henri IV, mais parce que les hommes aiment à obéir à un prince qu'on peut toujours montrer avec orgueil, auquel le public peut justement appliquer les deux vers célèbres de Bérénice, et qui, sous ce cachet de la majesté imprimée par la nature, possède une intelligence supérieure, qui ne fait qu'augmenter l'impression déjà produite par la vue. C'est dans les affections, comme dans les haines, que se montre surtout notre individualité. Le grand-duc

Mecklenbourg. La princesse se voit moins, ma
sous ses formes angéliques, paraît davantage.

Après avoir ainsi tracé le portrait du grand-
grande-duchesse, le prince Kozlofski s'est auss
instant de leur suite. La princesse Volkonski
de Modène étaient à la tête de leur maison. «
je me rappelle la première, dit-il fort peu cou
on n'en peut dire autre chose, si ce n'est qu
femme qui a vieilli. » Il n'y avait à cela rien d'é
princesse Alexandra Nikolaïevna, fille du f
prince Repnine, et femme du prince Grégoire
général de la cavalerie (*), était à la cour depui
siècle, et dame d'honneur depuis 1807. Son âge
pas l'empereur d'exiger qu'elle parût en 1826 a
couronnement, bien que l'un de ses fils, le pr
Grigoriévitch, vînt d'être condamné aux travaux
la déportation en Sibérie (**). Elle était décorée
de Sainte-Catherine de 1re classe, et elle mouru
de l'année 1834, âgée de 78 ans

Quant au comte de Modène, le prince Kozlofski le dépeint comme étant d'une société sûre et agréable : « C'est un homme de cour, dit-il, enté sur un homme d'esprit. » Après l'avénement de Nicolas au trône, il fut pendant quelque temps grand-écuyer.

La grande-duchesse était en outre accompagnée de la princesse Soltikof (Saltykof), « femme distinguée et gracieuse, dit Kozlofski, mais froide. » C'était sans doute la princesse Catherine Vassilievna, née princesse Dolgorouki, femme du prince Serge Saltykof, sénateur et membre du conseil de l'empire, qui mourut vers 1830. La veuve fut nommée en 1835 dame d'honneur, et en 1840 maîtresse de la cour (*Gofmeisterina*) de la grande-duchesse césarevna Marie Alexandrovna.

XXVIII.

(*A la page* 282.)

Les finances russes.

Cette matière est peu connue et très intéressante ; cependant notre intention n'est pas de la traiter ici d'une manière complète. Peut-être le ferons-nous un jour dans une biographie détaillée du dernier ministre des finances, comte Cancrine ; pour le moment, nous nous bornerons à quelques renseignemens généraux puisés aux meilleures sources, et qui nous paraissent mériter la confiance du lecteur.

Dans toutes les branches des intérêts matériels, la marche ascendante de la Russie est prodigieusement rapide : nécessairement, les finances du pays s'en ressentent, et pour

ment de la découverte de la conspiration et de l'arrivée de la nouvelle de l'arrestation d'un de ses membres qui y était impliqué.

à-dire qu'ils ont triplé depuis que je suis en Russie. Je crois ce calcul exagéré au moins d'un cinquième. » Au cours d'alors, 160 millions de roubles auraient fait environ 380 millions de francs.

Aujourd'hui, le total ne reste certainement pas au-dessous de 500 millions. Nous avons dit que, de 1826 à 1844, sous l'administration du comte Cancrine, le revenu de l'empire a augmenté de 160 millions, progrès inouï réalisé dans l'espace de moins de vingt ans.

Pour justifier le chiffre de 500 millions, nous entrerons dans quelques détails.

La branche de revenu la plus considérable, c'est la ferme de l'eau-de-vie : elle a rapporté, en 1844, 128 millions de roubles en papier ou environ autant de francs.

Les droits de douane, qui viennent en seconde ligne, ont constamment dépassé 100 millions, depuis 1840.

La capitation, payée par les bourgeois et les paysans, paraît s'élever aujourd'hui à environ 80 millions.

L'*obrok* ou redevance foncière des paysans de la couronne rapporte de 30 à 40 millions.

Le droit de guilde ou la taxe sur le capital des marchands, produit aujourd'hui de 20 à 25 millions.

Les postes ont donné, en 1843, un revenu brut de 4,175,963 roubles en argent; on peut les évaluer en moyenne à 15 millions de francs.

Le droit de patente produit de 3 à 4 millions.

Celui de timbre, une somme à peu près égale.

Les mines d'or et d'argent ou autres de la couronne et le droit régalien de la monnaie, rapportent au minimum 1F ou 20 millions; M. de Reden élève même cette somme quadruple.

Voilà déjà un total d'environ 400 millions, même en nous arrêtant au minimum pour chaque article. Il faut y ajouter ensuite le produit des apanages, celui des fermages ou *arrendes,* celui des monopoles du tabac et des cartes à jouer, celui de l'impôt du sel, celui des fabriques ou manufactures de la couronne, etc., etc., de manière que nous approchons sensiblement des 500 millions indiqués.

Cette somme est faible (*), quand on songe que l'armée de terre absorbe à elle seule 180 ou 200 millions ; qu'il faut y ajouter environ 50 millions pour la marine, et 80 ou 85 millions pour les intérêts de la dette publique et l'amortissement.

Mais il faut tenir compte de toutes sortes de ressources et de branches de revenu qui ne figurent pas au budget général, tel que nous le supposons, et à cet égard les observations que nous avons présentées dès 1829 subsistent dans toute leur force (**).

D'après M. de Reden, la caisse des apanages aurait un revenu d'environ 14 millions; celui de la cassette impériale serait en outre d'environ 8 millions. Nous croyons que la dépense de la maison impériale ne reste pas au-dessous de 20 millions.

Voilà ce que nous avions à dire, pour le moment, sur le budget de la Russie; occupons-nous maintenant encore un instant de la dette publique de cet empire.

En nombre rond, et sans compter la circulation des assignations de banque, elle est de 1,200 millions de francs, ce qui n'est pas une somme exorbitante. Elle dérive d'emprunts

(*) En France, les recettes de l'état dépassent 1300 millions ; dans la Grande-Bretagne, elles sont d'environ 1400 millions. *Voir* notre *Statistique générale de la France comparée aux autres grandes puissances de l'Europe*, t. II, p. 587 et suiv.

(**) *Voir* notre *Statistique générale de l'empire de Russie*, p. [illegible] et suiv.

la plupart faits à l'étranger (avec les maisons Rothschild, Baring, Hope et C[ie]); depuis 1817, on n'a pu en contracter aucun dans l'intérieur du pays, si ce n'est avec la maison Stieglitz et C[ie], dans le cours de 1842. Ce dernier emprunt était spécialement destiné à fournir aux frais de la construction du chemin de fer entre Saint-Pétersbourg et Moscou.

Voici l'état détaillé de la dette, à la fin de 1845, d'après les déclarations faites, le 9 juillet 1846, par le ministre des finances à la session annuelle du conseil des institutions de crédit public.

Dette à terme, étrangère.	38,915,590	roubles argent, ou 68,275,000 flor. holl.
intérieure...	50,388,680	r. arg.
Dette permanente......	226,408,230	id.
Total....	315,712,500	r. argent.

A 4 francs le rouble argent, cela fait, en nombre rond, la somme de 1,260,000,000 fr.

Les assignations de banque en circulation représentent la valeur de 170,221,802 r. argent, ou de 680,000,000 de francs en nombre rond. Il faut y ajouter environ 50 millions de francs en billets de la caisse des dépôts.

Un oukase du 13 juillet 1843 a créé un nouveau papier-monnaie (billets de crédit) destiné à remplacer l'ancien par des rachats successifs. La valeur nominale de ce papier est exprimée en roubles argent, conformément au cours légal.

Le papier-monnaie a pour garantie un fonds déposé dans les caveaux de la forteresse de Saint-Pétersbourg, lequel s'élevait le 1[er] (13) janvier 1846, en argent monnayé ou non

à M. Mauguin. On pourra d'ailleurs puiser quelques lumières sur l'ensemble du système, dans le remarquable précis d'économie politique (*Die OEkonomie der menschlichen Gesellschaften,* Stuttgart, 1845, un vol. in-8°, chez Schweizerbart), que le comte Cancrine, après s'être retiré des affaires à cause du mauvais état de sa santé, a composé dans l'année qui a précédé sa mort, pour charmer des loisirs bien courts hélas! et comme pour donner le change à un immense besoin d'activité, subitement resté sans aliment (*).

XXIX.

(*A la page* 287.)

La maison militaire de l'empereur.

Nous donnerons ici l'état des nominations faites par Nicolas dans les premiers jours qui suivirent son avénement au trône. On remarquera que la haute aristocratie est à peine représentée dans ces nouvelles fournées. Il y figure bien un Chérémétief (d'une autre branche que celle des comtes), un Golovine et quelques autres membres d'anciennes familles de boïars; mais de tels noms sont rares sur la liste, aussi bien que des noms de princes issus du sang de Rurik, dont pourtant il existe encore un si grand nombre.

Aides de camp généraux. Voïnof et Soukhine, généraux en chef; Nicolas Démidof (depuis sénateur, général de l'infanterie et directeur général du corps des pages) (**), Bachoutzki

(*) Le manuscrit original de cet ouvrage a été confié à nos soins, et nous le conservons comme un précieux souvenir.

(**) Nous donnerons, à la prochaine occasion, une notice détaillée sur la famille Démidof, aujourd'hui alliée à celle de Bonaparte, par le mariage de M. An-

(depuis général de l'infanterie) et Bistrom, lieutenants généraux; Séniavine, vice-amiral; Tchitchérine, Soukhozanet, Chenchine (*), Golovine (depuis général de l'infanterie, commandant en chef de l'armée du Caucase et ensuite gouverneur général des provinces Baltiques), Neidhardt (**), Sazonof, Martynof, Voropanof, Islénief, Chipof, Ouchakof, Strikalof, Potapof, baron Friedrichs (***), généraux-majors.

Aides de camp. Les colonels Simanski, Mikouline, Prianischnikof, Stegelmann, Albrecht, Stürler(****), Vesselofski, Devitte, Arbousof, Bergmann, Hartong, baron Sarger, Moller, Nestérofski, Bell, Chérémétief, Lanskoï, Zakhaïrefski, baron Velho(*****), de Sass, Kavéline(******), Pérofski, Hodeine, baron Dellingshausen, d'Adlerberg (*******), Mœrder (********), Schembel, Slatvinski, Koskull, baron Arbshoven, baron Friedrichs 4, Gerbel; puis, les capitaines ou lieutenans prince

tole Démidof, l'auteur du *Voyage dans la Russie méridionale*, avec une princesse de Montfort. Cette famille est, comme on sait, en possession des plus riches mines de l'Oural, qui donnent lieu à une exploitation métallurgique très considérable.

(*) *Voir* dans le texte, p. 222.

(**) *Voir* dans le texte, p. 224.

(***) Voir *ibidem*, p. 222.

(****) Voir *ibidem*, p. 229, 237 et 246.

(*****) Voir *ibidem*, p. 237.

(******) Le colonel Alexandre Kavéline reçut un avancement rapide. Après avoir été chargé quelque temps, sous l'autorité du prince de Lieven, de l'éducation du grand-duc héritier, avec le titre de *vospitatel*, il devint gouverneur général de Saint-Pétersbourg, général de l'infanterie, membre du conseil de l'empire, etc. Il eut le malheur d'être atteint ensuite d'aliénation mentale.

(*******) *Voir* p. 222.

(********) Le colonel (depuis général) Mœrder, alors attaché à la personne du grand-duc héritier, était, avant le poëte Joukofski, directeur de ses études. C'est surtout à ce dernier que le soin de l'instruction du prince fut confié en qualité de précepteur *(nastavnik)*; parmi les simples maîtres, on citait M. Lipmann, pour l'histoire, M. Édouard Collins, pour les mathématiques, M. Arsénief, pour la géographie et la statistique, M. Florent Gilles, pour la langue française, etc.

Serge Meschtcherski, baron Salz, Lasaref (*), comte Ivélitch, comte de Lieven (**), prince d'Italie (***), etc.

XXX.

(*A la page* 288.)

La famille de Lieven.

On peut voir, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, une notice assez détaillée consacrée par nous à cette ancienne famille livonienne et courlandaise, à laquelle les rois de Suède conférèrent le titre de baron, changé depuis par la Russie en celui de comte, puis en celui de prince.

Nous nous bornerons ici à quelques rapides indications.

A l'époque dont nous retraçons l'histoire, vivait encore la vénérable comtesse (depuis princesse) *Charlotte Karlovna* de Lieven, dame d'honneur et dame de l'ordre de Sainte-Catherine de 1re classe, qui atteignit l'âge de 85 ans, et mourut le 7 mars 1828. Femme d'un général-major baron de Lieven, elle était âgée de 40 ans, lorsque l'impératrice Catherine II la chargea, en novembre 1783, de la première éducation des deux jeunes grands-ducs Nicolas et Michel Pavlovitch, ainsi que de celle des grandes-duchesses leurs sœurs. Elle passa donc 45 ans à la cour, se fit aimer et estimer de toute la famille impériale, fut nommée dame d'honneur en 1794, et reçut, cinq ans après, le titre de comtesse,

(*) D'une famille arménienne dont nous reparlerons au t. II, et dont nous nous occuperons quelque jour en détail.

(**) *Voir* la note suivante.

(***) *Voir* dans le texte, p. 253.

auquel son ancien élève, Nicolas, après son élévation au trône et à l'occasion de son couronnement, substitua celui de princesse. On assure (*) que pendant tout ce long espace de temps, sous les quatre règnes qui se succédèrent, elle ne se fit pas un seul ennemi et ne perdit pas un ami ; ce serait le plus bel éloge qu'il fût possible de faire d'elle. Au sein de la famille impériale, on la traitait avec un véritable respect. Un témoin oculaire nous a fait part d'une scène qui s'est passée dans les derniers jours de décembre 1825.

L'impératrice était avec ses enfans; près d'elle, étaient les grandes-duchesses ses filles, Marie et Olga, et le grand-duc Alexandre travaillait avec le jeune camarade qu'on lui avait donné pour exciter son émulation et attacher à sa personne un ami d'enfance. On annonce la comtesse. Aussitôt le jeune prince et les princesses se lèvent, courent à la vénérable matrone, lui baisent la main et lui donnent des témoignages d'affection qui l'émurent jusqu'aux larmes. Cette scène était digne de la *chambre d'enfans* de la reine Louise, telle qu'elle nous a été décrite par l'évêque Eylert ; elle fait honneur à l'éducation que les princes et les princesses avaient reçue de leur auguste mère.

La dame d'honneur avait trois fils, dont deux surtout, aimés des empereurs Alexandre et Nicolas, ont rempli les plus hautes fonctions sous le règne du dernier.

L'aîné, *Charles Andréïevitch*, fut le prédécesseur de M. le comte Ouvarof au ministère de l'instruction publique. Né vers 1770, il suivit la carrière militaire, où il fut promu, en 1797, au grade de major général, en 1799 à celui de lieutenant général, et de général de l'infanterie en 1827.

(*) Voir l'*Hommage à la mémoire de Mme la princesse de Lieven*, 1828, et la *Gazette* allemande *de Saint-Pétersbourg*, 1828, nos 18 et 30.

De 1817 jusqu'à la fin du règne d'Alexandre, il fut curateur de l'université de Dorpat ; on lui reprocha des tendances de piétisme, sincères sans doute, mais peu favorables au progrès, au développement des lumières. Nicolas le rapprocha de sa personne : en 1826, le comte de Lieven fut appelé au sein du conseil de l'empire et fit partie de la société intime du monarque. Le titre conféré à sa mère, lors du couronnement, le fit prince. Ce fut de 1828 à 1833 qu'il présida, comme nous l'avons dit, à la direction de l'instruction publique ; mais ensuite il paraît s'être retiré des affaires, et il mourut dans ses terres de la Courlande, le 16 janvier 1845, à l'âge de 78 ans. Il laissa deux fils dont l'un est ce comte (depuis prince) *André Karlovitch,* que nous avons vu (p. 222) joindre ses efforts à ceux du colonel d'Adlerberg, pour ramener à l'obéissance le régiment de Moscou, travaillé par les conspirateurs.

Le second des fils de l'ancienne gouvernante de Nicolas, *Christophe Andréïevitch,* embrassa aussi d'abord le métier des armes, pour arriver ensuite aux honneurs les plus élevés de la carrière diplomatique. Nommé colonel et aide de camp général de Paul Ier, en 1798, il devint lieutenant général à l'occasion du traité de Tilsit ; puis il occupa, de 1807 à 1812, le poste d'envoyé plénipotentiaire à Berlin. La guerre de Russie ayant momentanément mis fin aux rapports entre son maître et le roi de Prusse, liés cependant entre eux par une étroite amitié, le comte de Lieven passa presque immédiatement à l'ambassade de Londres. Il se maintint dans cette haute position jusqu'en 1834, associant son nom aux transactions diplomatiques les plus importantes, telles que la reconnaissance de la Grèce comme état indépendant (traité du 6 juillet 1827), la séparation de la Belgique d'avec la Hollande (protocole du 15 novembre 1831,

convention du 21 mai 1833), etc. Dans cette dernière négociation, on lui avait donné pour adjoint un jeune Polonais d'un talent très distingué, le comte Adam Matuszewicz (*), mort quelques années après. Promu, dès 1819, au grade de général de l'infanterie, il reçut en 1826, en même temps que le titre de prince, le cordon de l'ordre de Saint-André. En 1834, il fut appelé au poste de gouverneur (*popétchitel*) du grand-duc héritier, qu'il accompagna alors dans ses voyages. Il mourut à Rome, le 10 janvier 1839, laissant deux fils et une veuve dont il a déjà été question p. 263, mais sur laquelle nous avons promis de revenir.

Daria ou Dorothée Christophorovna était, comme nous l'avons dit, sœur du comte de Benkendorff et fille d'un général de l'infanterie de ce nom. Elle suivit son époux à Berlin et à Londres, acquit, dans sa longue résidence près de la cour de Saint-James, une grande expérience des affaires, et bientôt l'ambassade n'offrit pas, dit-on, de plus habile diplomate qu'elle. En 1828, elle reçut le titre de dame d'honneur de l'impératrice. Depuis la mort du prince, elle a presque constamment habité Paris, et l'on assure que ses liaisons avec l'un de nos ministres les plus éminens, son esprit de modération et sa bienveillance pour notre pays ne laissèrent pas d'exercer une influence heureuse, dans un temps où les relations officielles entre les deux gouvernemens étaient presque rompues par l'effet de certaines préventions personnelles, peu raisonnables, dont nous aurons à nous occuper dans la suite de nos publications sur la Russie.

(*) Prononcez *Matouchévitch*. Nous ne changeons rien aux noms polonais, parce qu'ils sont trop connus et que d'ailleurs l'alphabet polonais est le même que le nôtre, au lieu que l'alphabet russe est tout différent et que nous voulons donner la transcription la plus conforme à la prononciation.

« La maison de Lieven, dit le prince Dolgorouki (*), possède aujourd'hui un homme aussi distingué par son mérite que par son noble caractère, le baron *Guillaume* de Lieven. » Aide de camp général de l'empereur, il avait accompagné dans son voyage d'Allemagne le grand-duc héritier. Il eut ensuite des missions à remplir en Perse et à Constantinople, et les journaux se sont beaucoup occupés de lui en 1842, à propos de son envoi en Servie où il rendit des services signalés. On assure qu'il a depuis quitté la carrière diplomatique. Au reste, il ne paraît pas appartenir à la branche livonienne de la famille de Lieven, mais à la branche courlandaise, établie à Autzbourg, Okten, etc.

XXXI.

(*A la page* 288.)

Le général comte Pierre Tolstoï.

La famille Tolstoï est une des plus nombreuses de la Russie : elle tire, dit-on, son origine d'une noble famille d'Allemagne, et vint en Russie au quatorzième ou quinzième siècle. Elle a fourni beaucoup d'hommes distingués. Un premier comte *Pierre* (*Andréïevitch*) fut au nombre des principaux serviteurs et des favoris du grand monarque réformateur (**).

(*) *Notice sur les principales familles de la Russie*, p. 39. Cette notice très générale, ne renferme au reste qu'un très petit nombre de données sur chaque famille ; le lecteur verra bien que ce n'est pas là que nous avons pu puiser les nôtres.

(**) *Voy.* Bantysch-Kamenski, *Siècle de Pierre le Grand*, trad. fr., p. 249-255

Le membre de cette famille dont il est question dans le texte était, au dire du prince Dolgorouki, « généralement vénéré pour la loyauté de son caractère ; » et l'auteur de la *Notice* ajoute que « c'était un chevalier sans peur et sans reproche. » Voici, en peu de mots, sa biographie.

Le comte *Pierre Alexandrovitch* Tolstoï s'est fait connaître dès sa jeunesse par plusieurs actions d'éclat dans la campagne de Pologne. A l'âge de 24 ans, il était déjà décoré de l'ordre militaire de Saint-George. Lors de la campagne d'Italie, il servit d'intermédiaire entre Souvorof et l'archiduc Charles. Après la paix de Tilsit, il fut pendant un an ambassadeur russe à Paris ; puis il vécut dans la retraite, d'où le tirèrent les événemens de 1812 ; alors, il se distingua de nouveau dans cette guerre nationale. Depuis, il a commandé la réserve russe dans la campagne de Pologne (1831), et il est mort peu après 1840, occupant, comme nous l'avons dit, le poste de président du département des affaires militaires au conseil de l'empire.

Il ne faut le confondre ni avec le général de l'infanterie comte *Alexandre* Ostermann-Tolstoï (*), qui fut débarqué en 1805 sur la côte du Hanovre et perdit un bras, en 1813, à la bataille de Kulm ; ni avec le fameux grand-maréchal de la cour, comte *Fœdor Andréïevitch,* toujours prêt à morigéner son maître, l'empereur Alexandre, et d'un grand sans-façon avec lui. Il finit par tomber en disgrâce et mourut vers 1825. C'est ce dernier, qui était possesseur d'une

(*) Un des fils du célèbre comte Ostermann avait adopté ses neveux, fils de l'une de ses sœurs mariée à un général Tolstoï. — Le comte Alexandre est mort à Dresde, en décembre 1816, après avoir été un instant ambassadeur russe à Paris, avant Pozzo di Borgo. Cependant, tout récemment encore, un comte *Alexandre Ivanovitch* Tolstoï, général de l'infanterie, figurait parmi les aides de camp généraux de l'empereur. Cinq ou six autres comtes Tolstoï étaient inscrits sous les diverses rubriques de l'Almanach impérial.

précieuse collection de manuscrits, à Moscou (*). Par sa femme, née princesse Bariatinski, il était allié à la maison de Holstein-Beck.

XXXII.

(*A la page* 470.)

Détails additionnels sur la révolte de Saint-Pétersbourg.

L'extrait de notre journal de voyage donné p. 470 a été écourté par mégarde : dans ce qui venait après, il y avait quelques détails nouveaux qu'il sera peut-être bon de reproduire également. Nous les avions recueillis en partie dans une conversation avec le colonel Velho, un des combattans de la journée du 26 décembre, un de ceux dont le corps mutilé atteste le courage avec lequel ils ont soutenu la cause de leur souverain (**).

« On assure que Nicolas adressa personnellement la parole aux insurgés ; mais ce fait ne nous paraît pas suffisamment prouvé. « Que me voulez-vous ? leur aurait-il dit ; n'ai-je pas toujours été votre prince affectionné, et si je suis empereur, est-ce parce que je l'ai voulu, ou n'y ai-je pas été forcé ? Vous trouvez à y redire ? Eh bien ! voici ma poitrine ; frappez, si vous l'osez ! »

« Ce qui est plus certain, et ce que le colonel nous a confirmé, c'est que, s'avançant d'un air abattu mais avec fermeté vers le régiment des gardes à cheval, l'empereur leur

(*) Elle a été décrite par MM. Kalaïdovitch et Stroïef, dans un volume de 900 pages in-8o, Moscou, 1825.

(**) *Voir* dans le texte, p. 237.

tint ce langage: «Enfans, vous voyez une troupe d'hommes
« égarés qui se révoltent contre leur légitime souverain.
« Sous le prétexte de rester fidèles au serment qu'ils ont
« prêté au grand-duc Constantin, ils poursuivent de mau-
« vais desseins. Je compte sur vous et je suis sûr de ne pas
« me tromper. » Le régiment répondit comme d'une voix:
« Conduisez-nous (*) ! En avant ! Hourra Nicolas, Hourra
Nicolas ! » et ils chargèrent avec ardeur. L'empereur s'ap-
procha ensuite d'un autre régiment dont le colonel lui
donna les meilleures assurances au sujet des dispositions
de sa troupe. Adressant encore la parole aux soldats, il
leur dit : « Je compte sur vous ; vous ferez votre devoir;
« je vous connais, vous autres, mais ces rebelles, je ne les
« connais point ! » De nouveaux *hourras* lui répondirent.

« Telle fut la conduite du jeune autocrate dans cette mé-
morable journée : tous les efforts de la malignité ne parvien-
dront pas à accréditer les bruits contraires. »

(*) *Pozvoltié ttti!*

FIN DU TOME PREMIER.

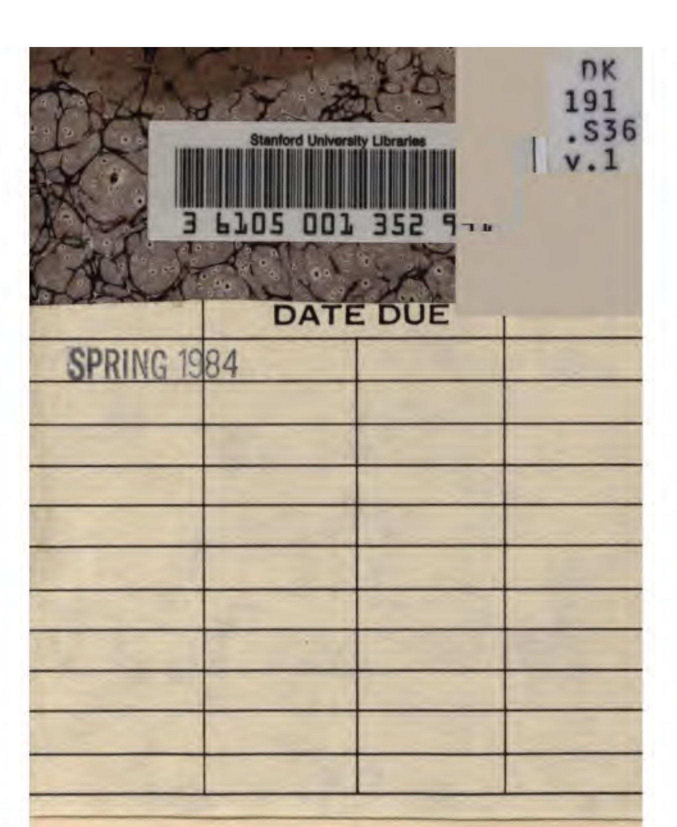
ERRATA DU TOME PREMIER.

Page 44, ligne 13, *au lieu de* Adam Czartoryiski, *lisez* Adam-George Czartoryiski
— 51, ligne 7, *même correction à faire.*
— 85, ligne 20, *au lieu de* déborde les quais, *lisez* déborde ses quais.
— 112, ligne 20, *après ces mots* l'auguste visiteur, *au lieu* d'un point, *mettez* deux points (:).
— 120, ligne 3 de la note, *ajoutez* Ce projet n'a pas été réalisé.
— 141, ligne 8, *au lieu de* dans le but d'avancer, *lisez* dans le but d'assurer.
— 252, ligne 16, *après ces mots* et plusieurs feldmaréchaux, *mettez* ou généraux en chef.
— 257, ligne 1re de la note, *au lieu de* avec son frère, *lisez* avec son parent.
— 317, ligne 8, *au lieu de* en 1612, *lisez* en 1613.
— 337, ligne 22, *au lieu de* Ioann IV, *lisez* Ioann V.
— 338, ligne 3, *au lieu de* Fœdor II, *lisez* Fœdor III.
— 387, ligne 27, *au lieu de* lettre-patente du 3, *lisez* lettre-patente du 3 février.
— 401, ligne 7, *au lieu de* abdiccation, *lisez* abdication.
— 401, ligne 10, *au lieu de* la cause de leurs oppresseurs, *lisez* la cause de l'oppresseur des Polonais.
— 402, ligne 12, *au lieu de* qu'elle en attribuait, *lisez* qu'il en attribuait.
— 405, ligne 8 des notes, *au lieu de* 4 millions, *lisez* 54 millions.
— [illegible], ligne 23, *après* Seulement, *effacez la virgule.*








Stanford University Libraries
3 6105 001 352 9
DK
191
.S36
v.1
DATE DUE
SPRING 1984

